375.00973 B932D c.1
Buisson, Ferdinand Edouard
Devoirs d'ecoliers americai
R.W.B. JACKSON LIBRARY OISE CIR
3 0005 02000 1106

THE LIBRARY

The Ontario Institute

for Studies in Education

Toronto, Canada

18,00
494
455

DEVOIRS

D'ÉCOLIERS AMÉRICAINS

LIBRARY
APR 11 1969
THE ONTARIO INSTITUTE
FOR STUDIES IN EDUCATION

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2

DEVOIRS
D'ÉCOLIERS AMÉRICAINS

RECUEILLIS

A L'EXPOSITION DE PHILADELPHIE (1876)

PAR

F. BUISSON

Agrégé de l'Université, ancien inspecteur de l'instruction primaire
Président de la commission scolaire déléguée à Philadelphie par le Ministère
de l'instruction publique

ET TRADUITS

PAR A. LEGRAND

Chargé de cours d'anglais au Lycée Fontanes.

avec figures et planches

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

—

1877

Tous droits réservés.

PRÉFACE

Ce volume n'est pas un livre sur les écoles des États-Unis, c'est un livre écrit par ces écoles elles-mêmes.

Les divers États de l'Union américaine, ceux du moins qui prenaient part aux fêtes du Centenaire, avaient envoyé à Philadelphie, avec les plans d'écoles et les documents officiels, de nombreuses collections de travaux d'élèves de tous les degrés. Dérogeant par exception à leurs habitudes d'indépendance absolue, ils avaient consenti à accepter pour cette exposition de devoirs scolaires une certaine uniformité de programme. Ils s'étaient pliés à quelques règles communes judicieusement proposées par le Bureau national d'éducation de Washington et par les Surintendants de plusieurs États. On était convenu, par exemple, que l'instituteur ou l'institutrice, exposant les travaux manuscrits de ses élèves, remplirait un formulaire imprimé en tête du cahier. Ce formulaire indiquait le nombre total d'élèves qui composent la classe, leur âge moyen, le temps qu'ils y ont passé; si l'on ne produisait pas les copies de tous les élèves, le cahier portait le titre : *copies choisies*, et une note en gros caractères sur la première page, prévenant tout malentendu, disait combien d'élèves pour cent étaient représentés dans ce choix. Enfin chaque copie portait avec sa date le nom et l'âge de l'élève, la mention du temps employé

à ce devoir et l'attestation signée par l'enfant, contre-signée par le maître ou la maîtresse, que cette composition d'examen avait été faite et copiée en classe par l'élève seul, sans aucun secours et sans correction.

Si nous relevons ces diverses précautions prises pour assurer l'authenticité des travaux exposés et l'équité des comparaisons, ce n'est pas que nous nous en exagérions l'efficacité, c'est pour faire connaître en quelle forme et dans quelles conditions chaque État entendait mettre sous les yeux du public ces milliers de cahiers émanant de ses *Common Schools*. A ne prendre que l'ensemble, et abstraction faite des inexactitudes et des infidélités de détail, on nous donnait bien là le travail normal et moyen de l'école américaine, pris sur le vif, non trié, non paré, vu par grandes masses et non pas seulement dans une élite.

Le dépouillement de cette volumineuse collection de manuscrits faisait évidemment partie de la mission confiée par le Ministère de l'Instruction publique de notre pays aux délégués qu'il envoyait, conformément au vote des Chambres, à l'exposition de Philadelphie. C'est en nous livrant à cette étude que nous avons eu l'idée d'extraire de ces innombrables cahiers quelques centaines de devoirs, représentant le type ordinaire des principaux genres d'exercices de tous les degrés. Il nous a semblé qu'en plaçant sous les yeux des lecteurs français ce dossier de témoignages irrécusables, on les mettrait en mesure de se former à eux-mêmes une opinion, de contrôler, de réformer peut-être plus d'un jugement tout fait sur l'éducation américaine et d'en mieux apprécier les qualités et les défauts propres.

L'idée même dans laquelle ce recueil a été conçu déterminait d'avance la manière dont se ferait le choix des morceaux. Tout parti pris d'éloge ou de blâme en est également absent. La seule ambition qu'on ait eue est de réunir des documents vraiment caractéristiques, exprimant bien l'état des choses et l'état des esprits, la direction généralement suivie et la moyenne des résultats atteints.

Aussi ne trouvera-t-on ici ni appréciations ni conclusions. Les notes mêmes se borneront aux explications nécessaires

pour l'intelligence du texte. Le lecteur est laissé à ses propres impressions, et nous ne serons point surpris si elles sont très-contradictoires, s'il est tour à tour charmé et offusqué par tout ce qui passera sous ses yeux : nous n'avons fait aucun effort pour lui épargner ces alternatives de sentiments divers. Nous imitons les Américains eux-mêmes en laissant dans ce livre, comme eux dans leur exposition, chaque école, chaque enfant, parler librement son langage et se peindre d'après nature.

Ce n'est pas du reste pour nous réfugier dans un facile scepticisme que nous nous abstenons dans ce volume de tout jugement. Il n'appartient pas à l'auteur de présenter ici en son nom personnel les conclusions de l'enquête à laquelle il a pris part. On les trouvera dans une publication d'une autre nature faite sous les auspices du Ministère de l'Instruction publique, le *Rapport de la Commission scolaire déléguée à Philadelphie*. Ce recueil n'est, pour ainsi dire, qu'une annexe de ce Rapport, une collection de pièces justificatives, ou mieux encore, de matériaux pour servir à l'étude d'un système scolaire qu'on ne saurait examiner de trop près, puisqu'il a entre tous le privilége de provoquer et les plus vives admirations et les plus ardentes critiques.

La traduction a été faite dans le même esprit. On s'est appliqué à reproduire le texte de l'élève jusque dans les négligences de la rédaction. Ce travail délicat a été confié à un homme qui, ayant par ses fonctions dans l'enseignement l'expérience des enfants, de leur langage et de leur esprit, s'est efforcé de conserver, autant que possible, aux écoliers américains de tout âge et de tout sexe leurs allures originales de pensée et de style, leur spontanéité, leur franc parler, leurs hardiesses.

Celui qui prendra la peine de parcourir ces pages, rassemblées de tous les points de l'Union, pourra s'imaginer à bon droit qu'il fait une sorte de voyage d'inspection rapide à travers ces fameuses écoles des États-Unis ; il les voit ici, à certains égards, plus exactement qu'il ne lui serait donné de le faire en les visitant : il assiste à la marche ordinaire de la classe, il y surprend le secret des méthodes dans leur appli-

cation quotidienne, il feuillette librement les cahiers des élèves, il écoute leurs confidences sur le va-et-vient de la vie scolaire, et peut-être apprendra-t-il de leur bouche plus d'un détail qu'il ignorait sur l'état vrai de l'école, de la famille et même de la société américaine.

DEVOIRS

D'ÉCOLIERS AMÉRICAINS

RECUEILLIS A L'EXPOSITION DE PHILADELPHIE (1876).

PRIMARY SCHOOLS

(*Correspondant à nos salles d'asile et à la classe élémentaire de nos écoles primaires.*)

Age moyen : de six à neuf ans.

I. — Leçons de choses (1).

1. — ESQUISSE D'UNE LEÇON SUR LES PROPRIÉTÉS DU PAIN.

Plan :

1° Introduction :

Présentez le pain et faites dire à quoi il sert et pourquoi il est bon à manger.

La maîtresse présente le pain et fait dire par les élèves que c'est du pain. Elle demande ce qu'on en fait.

Les enfants (en riant) : On le mange.

La maîtresse : Comment appelle-t-on les choses que nous mangeons ?

(1) Pour ne pas omettre ce premier mode d'enseignement, dont l'éducation américaine fait un si grand usage, nous empruntons à l'Exposition des écoles normales quelques *leçons de choses* rédigées par les élèves-maîtresses à l'imitation de celles qui se font tous les jours dans les jardins d'enfants et dans les *primary schools*.

Les enfants répondent (ou on leur dira) qu'on les appelle des *aliments*.

La maîtresse demande pourquoi nous mangeons le pain (pourquoi il est bon à servir de *nourriture* ou d'*aliment*); les enfants répondent que c'est parce qu'il a bon goût, qu'il nous fait grandir, qu'il nous rend forts, etc.

2° Exercices sur les propriétés du pain :

Faites dire les propriétés connues : 1° par la vue, 2° par l'odorat, 3° par le goût, 4° par le toucher, 5° par le moyen d'expériences.

Développement :

La maîtresse.— Sarah, comment savez-vous que ceci est du pain ?

Sarah. — Parce que je le vois.

La maîtresse.— Vous le savez donc par la *vue*. Qu'est-ce que vous savez encore par la vue?

Anna. — Je sais qu'il est blanc.

La maîtresse. — John, en savez-vous autre chose par la vue?

John. — Ce pain est plein de petits trous.

La maîtresse. — De quel autre mot nous servons-nous pour désigner des petits trous?

John répond, ou bien on lui désigne le mot *pores*.

La maîtresse.— Vous dites donc que ce pain est...

John. — Plein de pores.

La maîtresse. — Ou *poreux*.

Elle fait répéter aux différents élèves que le pain est poreux.

La maîtresse. — James, de quelle autre manière pouvons-nous apprendre quelque chose de ce pain?

James.— Nous pouvons apprendre quelque chose de ce pain par l'odeur.

La maîtresse. — Laura, quelle espèce d'odeur a ce pain?

Laura.— Ce pain a une odeur agréable.

La maîtresse pourra faire distinguer l'odeur du pain chaud de celle du pain rassis, etc.

Même travail pour le sens du goût.— La maîtresse fait dire que le pain a bon goût, a une *saveur* agréable, qu'il est *agréable* au goût, etc. A titre d'exercice sur ces mots, elle leur fait nommer d'autres choses qui ont les mêmes qualités ou les qualités contraires; elle leur fait ensuite apprendre le sens des mots *sapide* et *insipide* par de nombreux exemples.

Même travail pour les qualités du toucher : *rugueux* et *mou*.

La maîtresse fait ensuite devant les enfants quelques expériences : — Freddy, je vais mettre ce pain dans l'eau : que va-t-il arriver?

Freddy. — Il va boire l'eau.

La maîtresse montre que le pain *s'imbibe* d'eau, *absorbe* l'eau, parce qu'il est *spongieux*.

Autres expériences analogues.

En terminant, on fait répéter par les enfants tous les mots qu'ils ont appris dans la leçon, en leur faisant indiquer par des exemples la signification de chacun d'eux.

NELLIE U.

École normale d'Indianapolis (Indiana).

---

2. — ESQUISSE D'UNE LEÇON SUR L'ÉPONGE.

(Pour la petite classe, première année d'école.)

Introduction :

La maîtresse. — De quoi vous servez-vous à l'école ?
Les enfants. — D'une ardoise.
M. (1) — De quoi encore?
E. (2) — D'un livre.
M. — Qui se sert d'autre chose? Levez la main.
E. — Je me sers d'une éponge.
M. — A quel usage employez-vous l'éponge?
E. — Pour essuyer mon ardoise.
M. — C'est bien. Combien parmi vous ont des éponges ?
Les enfants lèvent la main.
M. — C'est bien.
On épelle et on écrit le mot *éponge*.

(1) Abréviation pour : *La maîtresse.*
(2) Abréviation pour : *Un élève* ou *les élèves.*

Matière :

I. L'éponge est pleine de trous. — II. L'éponge s'imbibe d'eau. — III. Nous pouvons rapetisser l'éponge en la pressant. — IV. L'éponge est légère. — V. L'éponge est brune. — VI. L'éponge est résistante. — VII. L'éponge dure longtemps. — VIII. On se sert de l'éponge pour les objets.

Développement :

I. — *La maîtresse.* (Elle place devant les enfants une éponge et une pierre de la même grosseur.) — Quelle est la différence entre ces deux objets ?

Les enfants. — L'éponge a des trous, la pierre n'en a pas.

M. — C'est bien. Combien l'éponge a-t-elle de trous ? Comptez-les.

E. — Il y en a tant que nous ne pouvons pas les compter.

M. — Alors que pouvons-nous dire de l'éponge ?

E. — Que l'éponge est pleine de trous.

M. — C'est bien.

On écrit cette phrase au tableau, et on la fait lire par plusieurs élèves individuellement, puis collectivement.

II. — *M.* — (Il y a un peu d'eau dans une soucoupe, elle y met l'éponge et laisse les enfants regarder ce qui se passe.) — Qu'est devenue l'eau ?

Les enfants. — Elle est dans l'éponge.

M. — Comment est-elle entrée dans l'éponge ?

E. — L'éponge l'a bue (absorbée).

M. — C'est bien. Alors que pouvons-nous dire que fait l'éponge ?

E. — L'éponge absorbe l'eau.

Même exercice au tableau noir.

III. — *M.* — Qui peut faire sortir l'eau de l'éponge ? Levez la main.

Un enfant serre l'éponge et en fait sortir l'eau.

M. — Qu'est-ce qu'il a fait à l'éponge ?

E. — Il l'a serrée.

M. — Qu'avez-vous remarqué quand il l'a serrée ?

E. — Elle est devenue plus petite.

M. — C'est bien. Alors que pouvons-nous dire de l'éponge ?

E. — Que nous pouvons rendre l'éponge plus petite en la pressant.

M. — C'est bien. Et qu'est-ce qui s'est produit lorsqu'il a lâché l'éponge ?

E. — Elle est redevenue aussi grosse qu'avant.

M. — Bien. Écrivez au tableau ce que vous avez vu.

IV. — *M.* (Elle appelle un enfant et lui met la pierre dans une main et l'éponge dans l'autre.) — Que pouvez-vous dire de la pierre ?

L'enfant. — La pierre est lourde.

M. — C'est bien. L'éponge est-elle lourde aussi ?

E. — Non, elle est légère.

M. — C'est bien. Qu'est-ce que nous venons de découvrir au sujet de l'éponge ?

E. — Que l'éponge est légère.

V. — *M.* — Elle leur montre un ruban rouge, une feuille verte et une fleur bleue, et fait nommer les différentes couleurs.) — A laquelle de ces couleurs ressemble la couleur de l'éponge ?

E. — A aucune.

M. — Est-elle blanche ? noire ? grise ? brune ?...

E. — L'éponge est brune.

VI. — *M.* — (Elle appelle un enfant et lui fait déchirer un morceau de papier. Elle lui donne ensuite un morceau d'éponge et lui dit de le déchirer. L'enfant ne peut pas.) — Qu'est-ce que vous pouvez me dire du papier ?

E. — Qu'il se déchire facilement.

M. — C'est bien. Qu'est-ce que vous pouvez me dire de l'éponge ?

E. — Qu'elle ne se déchire pas facilement.

M. — Puisqu'elle ne peut pas se déchirer facilement, que disons-nous qu'elle est ?

Personne ne répond.

M. — Nous disons qu'elle est *résistante.* Que disons-nous qu'elle est ?

E. — Résistante.

M. — Dites-moi cela, vous.

E. — L'éponge est résistante.

Exercice au tableau.

VII. — *M.* — Quels sont ceux qui se servent d'éponge à l'école ?

Ceux qui se servent d'éponge lèvent la main.

M. — Quels sont ceux qui se servent de chiffons ?

Ceux qui se servent de chiffons lèvent la main.

M. — Qu'est-ce qui dure le plus longtemps, les éponges ou les chiffons ?

E. — Les éponges.

M. — Combien durent les éponges?

E. — Elles durent si longtemps que nous n'en savons rien.

M. — C'est bien. Qu'est-ce que nous venons de découvrir au sujet de l'éponge?

E. — Que l'éponge dure longtemps.

Exercice au tableau.

VIII. — *M.* — A quel usage employez-vous l'éponge?

E. — Pour essuyer mon ardoise.

M. — C'est bien. Pour quel autre usage employez-vous une éponge?

E. — Pour me laver.

M. — C'est bien. Qui sait à quels autres usages on peut employer les éponges?

E. — Pour laver les voitures.

M. — C'est bien. A quoi donc servent les éponges?

E. — Les éponges servent à laver les objets.

M. — C'est bien.

On relit toutes les phrases écrites au tableau, puis on en redemande une de mémoire à chaque élève. Les enfants doivent les écrire sur leurs ardoises pendant l'après-midi.

MAGGIE S.

École normale municipale de Dayton (Ohio).

---

3. — ESQUISSE D'UNE LEÇON SUR LA FUSIBILITÉ.

(Pour la classe la plus avancée de la *primary school*, 3e année d'école.)

But de la leçon :

1. Cultiver chez l'enfant les sens, la mémoire, le jugement; lui apprendre à s'exprimer; encourager l'esprit d'observation.

2. Donner une idée de la fusibilité et faire apprendre le mot *fusible*.

Matière :

Les choses qui fondent par la chaleur sont dites *fusibles*.

Plan :

1. Ordre à suivre :

   a. Présentez l'objet (un petit morceau de beurre) et faites-en dire le nom.

b. Tenez le beurre au-dessus d'une bougie allumée et faites-le fondre.

c. Faites dire aux enfants quelle différence il y a entre l'état actuel du beurre et celui dans lequel il était auparavant.

d. Faites dire aux enfants que cette différence est le résultat de la chaleur de la flamme.

e. Appliquez à d'autres objets l'idée de fusion par la chaleur.

f. Faites remarquer aux enfants et faites-leur constater que cet attribut est commun à tous ces objets.

g. Faites exposer par les enfants la matière comme nous l'avons donnée plus haut, et faites employer le mot *fusible.*

2. Exercice.

a. Lorsque les enfants ont l'idée de fusibilité, exercez-les en leur faisant nommer beaucoup de choses fusibles.

b. Exercez-les sur le mot en leur faisant dire que certaines choses sont fusibles.

c. Exercez-les par de fréquentes récitations individuelles et générales.

3. Révision.

a. Le maître donne le mot, les enfants donnent l'idée.

b. Le maître donne l'idée, les enfants donnent le mot.

c. Faites nommer par les enfants beaucoup de choses fusibles et faites-leur dire pourquoi chacune d'elles est dite fusible.

NELLIE V.

École normale d'Indianapolis (Indiana).

---

4. — ESQUISSE D'UNE LEÇON SUR LA COMPARAISON D'UN ANIMAL ET D'UNE PLANTE.

(Pour la classe la plus avancée, 3e année d'école.)

But de la leçon :

Développer les facultés de conception, de raisonnement et d'expression, en prenant pour objet d'étude la recherche des ressemblances et des différences entre deux classes d'êtres organisés.

Introduction :

La maîtresse. — Je demande que les enfants me disent ce qu'ils ont vu sur leur chemin, hier soir, en retournant chez eux après l'école.

Un élève. — J'ai vu un gros chien.

Un autre élève. — J'ai vu un petit chat.

Un autre élève. — J'ai vu un cheval.

M. — Qui peut me dire comment nous appelons les chiens, les chats et les chevaux?

E. — Des animaux.

M. — C'est bien. Quelquefois, en retournant chez vous, vous passez devant une maison qui a une jolie cour tout ornée de plates-bandes, et... de quoi? Qu'y a-t-il dans les plates-bandes?

E. — Des fleurs.

M. — Et comment appelle-t-on encore les fleurs?

E. — Des plantes.

M. — C'est bien. Quels sont ceux qui voudraient dire quelque chose sur une plante et sur un animal? Levez la main.

Tous les enfants lèvent la main.

Matière :

I. Un animal éprouve de la douleur, une plante n'en éprouve pas. — II. — Un animal peut changer de place, une plante ne le peut pas. — III. La plante et l'animal vivent, grandissent et meurent. — IV. L'animal prend sa nourriture par la bouche, la plante la prend par ses racines et par ses feuilles. — V. L'animal respire au moyen de ses poumons.

Développement :

I. — *M.* — Quels sont ceux d'entre vous qui ont vu un animal blessé? Levez la main.

Quelques enfants lèvent la main.

M. — Quel animal avez-vous vu ?

E. — Un chien qui avait la patte cassée.

M — Comment savez-vous qu'il était blessé?

E. — Parce qu'il poussait des cris affreux.

M. — Et pourquoi ces cris?

E. — Parce qu'il avait mal.

M. — Il éprouvait de la douleur. Quels sont ceux qui pensent qu'un arbre éprouve de la douleur lorsqu'on l'abat?

E. — Personne.

M. — Et qu'est-ce qu'un chien ?

E. — Un animal.

M. — Alors, lorsqu'un animal est blessé, il éprouve... quoi ?

E. — De la douleur.

M. — Et qu'est-ce qu'un arbre ?

E. — Une plante.

M. — Alors une plante n'éprouve pas de... ?

E. — Douleur.

M. — C'est bien. Ainsi la différence entre un animal et une plante, c'est que... ?

E. — Un animal éprouve de la douleur et une plante n'en éprouve pas.

M. — C'est bien.

La maîtresse écrit au tableau noir cette phrase, la fait lire individuellement, puis simultanément par tous les élèves, et en fait épeler tous les mots.

II. — *M.* — Avez-vous jamais passé près d'un pâturage où il y avait des chevaux ?

E. — Oui.

M. — Qu'est-ce qu'ils faisaient ?

E. — Ils mangeaient de l'herbe.

E. — Ils couraient.

M. — Lorsqu'un cheval est dans un enclos et qu'il voit un petit endroit bien vert de l'autre côté de la barrière, qu'est-ce que vous croyez qu'il voudrait faire ?

E. — Il voudrait y aller.

M. — Combien y a-t-il d'élèves qui pensent ainsi ? Levez la main.

Tous les enfants lèvent la main.

M. — Et lorsqu'il a mangé toute cette herbe, qu'est-ce qu'il voudrait faire ?

E. — Aller à un autre endroit.

M. — Il peut donc aller ainsi d'un endroit à un autre ?

E. — Il peut aller d'un endroit à un autre.

M. — Oui ; en d'autres termes, il peut se mouvoir. Est-ce que l'arbre peut se mouvoir ?

E. — L'arbre ne peut pas se mouvoir.

M. — Pourquoi ?

E. — Parce qu'il est attaché au sol.

M. — Oui, il est fixé dans la terre. Qu'avez-vous dit qu'était un cheval ?

E. — Un animal.

M. — Et l'arbre?

E. — Une plante.

M. — Quelle différence y a-t-il donc entre un animal et une plante?

E. — Un animal peut changer de place et une plante est fixée dans la terre.

M. — C'est bien.

Lecture individuelle et collective de cette seconde phrase écrite au tableau.

III. — *M.* — Lorsqu'un animal et une plante meurent, en quoi diffèrent-ils de ce qu'ils étaient avant?

E. — Ils étaient vivants.

M. — Oui, ils avaient la vie. L'animal et la plante sont tous deux des êtres vivants. Et que dit-on de tous les deux quand ils cessent de vivre?

E. — On dit qu'ils sont morts.

M. — Qu'ont-ils donc de commun, tous deux...?

E. — Tous deux vivent.

E. — Tous deux grandissent.

E. — Tous deux meurent.

M. — Maintenant, dites-moi tout cela en une seule phrase.

E. — Un animal et une plante vivent, grandissent et meurent.

M. — C'est bien.

Récitation individuelle et collective de cette phrase écrite au tableau. On épelle les mots.

IV. — *M.* — Combien d'entre vous ont vu un cheval manger du blé?

Quelques enfants lèvent la main.

M. — Et qu'était le blé pour le cheval?

E. — De la nourriture.

M. — Où mettons-nous notre nourriture?

E. — Dans notre bouche.

M. — Et qu'est le cheval?

E. — Un animal.

M. — Par où donc un animal prend-il sa nourriture?

E. — Par la bouche.

M. — Quel petit garçon ou quelle petite fille peut me dire comment une plante prend sa nourriture?

Pas de réponse.

M. — Lorsque nous mettons de l'eau sur les racines d'une plante, où va-t-elle?

E. — Dans les racines de la plante.

M. — Oui. Quel bien y fait-elle?

E. — Elle fait pousser la plante.

M. — Et quel bien nous fait notre nourriture?

E. — Elle nous fait grandir.

M. — Si l'eau que la plante prend par les racines la fait pousser, qu'est-elle donc pour la plante?

E. — Elle est sa nourriture.

M. — C'est bien. Qui peut me dire de quelle autre manière la plante prend sa nourriture? Personne? Alors je vais vous le dire : par ses feuilles. Quelqu'un peut-il me dire quelle espèce de nourriture elle prend par ses feuilles?

E. — L'air.

E. — L'eau.

La maîtresse donne quelques détails sur la nutrition des plantes et fait trouver, puis écrire et apprendre, la phrase : Un animal prend sa nourriture par la bouche, et une plante par les racines et par les feuilles.

V. — *M.* — Combien y a-t-il d'élèves qui puissent me dire comment nous respirons?

Quelques enfants lèvent la main.

M. — Comment?

E. — Au moyen de nos poumons.

M. — C'est bien. Et le cheval, le bœuf, le chien, comment respirent-ils?

E. — Aussi au moyen de leurs poumons.

M. — Maintenant, combien y en a-t-il qui pensent qu'une plante respire?

Quelques enfants pensent que *oui*, d'autres que *non*.

M. — Oui, les plantes respirent. Qui peut me dire comment elles respirent?

Personne ne le sait.

M. — Eh bien, je vais vous le dire : elles respirent par leurs feuilles.

Exercices de répétition et de développement de ce thème, qu'on écrit au tableau : Un animal respire au moyen de ses poumons, et une plante par ses feuilles.

Récapitulation :

La maîtresse fait lire au tableau les cinq phrases, chacune par un enfant. Elle les fait ensuite lire collectivement l'une après l'autre, en ayant bien soin que chaque enfant lise exac-

tement ce qui est écrit au tableau. Puis elle efface tout et envoie différents élèves écrire, de mémoire, chacun une phrase ; on en fait encore une récitation collective, et la leçon est finie.

L'après-midi, les enfants doivent écrire sur leurs ardoises, et de mémoire, la matière de la leçon du matin.

CLARA B.

École normale de Dayton (Ohio).

---

5. — LEÇON DE LECTURE (COMBINÉE AVEC LA LEÇON DE CHOSES.)

(Pour la petite classe; durée de la leçon : 20 minutes au plus.)

But de la leçon de lecture : Mettre les enfants en état de prononcer, à première vue, une certaine classe de mots (les mots qui contiennent le son de *o* long devant la terminaison *ld*).

Plan : Cette lecture est rattachée à une image qui se trouve dans le livre de lecture, mais que la maîtresse devra reproduire au tableau noir. Cette image représente un petit garçon qui s'en va chantant des *noëls* dans les rues par un affreux temps de neige. Il est nu-pieds et ses habits sont en lambeaux.

Les phrases à faire lire sont les suivantes, qu'on inscrira successivement au tableau dans le cours de la leçon :

Tony is out in the *cold* (1).
He was *told* to go.
His hat is very *old*.
I hope he has *sold* a song.
Tell him to *hold* out his hand,
We will give him *gold*.

Développement :

Conversation sur l'image montrée aux enfants. Servez-vous de l'image comme d'un moyen pour suggérer aux enfants et leur faire dire d'eux-mêmes les phrases que vous avez l'intention d'écrire sur le tableau.

(1) Tony est dehors par le froid.
On lui a dit de sortir.
Son chapeau est très-vieux.
J'espère qu'il a vendu une chanson.
Dites-lui de tendre la main,
Nous lui donnerons de l'or.

La maîtresse dit aux enfants que ce petit garçon s'appelait Tony.

La maîtresse. — Où est-il ? Quel temps fait-il ?

Les enfants répondent à la première question : Tony est dehors par le froid (*cold*). La maîtresse écrit la réponse sur le tableau noir.

M. — Pourquoi est-il sorti par le froid ?

E. — Pour vendre des journaux.

M. — Oui ; mais pourquoi est-il allé vendre des journaux? (Hésitation des enfants.) Voyons, lorsque vous avez été chez l'épicier, ce matin, vous y avez été pour acheter du sucre ; mais pourquoi avez-vous été acheter du sucre ?

E. — On m'a dit (*told*) d'y aller.

M. — C'est ce qui a eu lieu pour Tony. Maintenant, dites-moi pourquoi Tony est sorti par le froid ?

Les enfants font la réponse : On lui a dit de sortir.

La maîtresse écrit cette réponse au tableau.

Elle obtient les autres réponses de la même manière, en faisant causer les enfants sur le chapeau du petit garçon, sur les chansons qu'il a à la main, pourquoi il les vend, pourquoi il tend la main, ce qu'on lui donne, etc. La maîtresse écrit les réponses au tableau (chacune d'elles, comme on le voit plus haut, contenant un mot avec la terminaison *old*).

Elle demande ensuite à quelques élèves de prononcer les sons de l'*l* et du *d*. Elle écrit *ld* sur le tableau. Tous les enfants donnent les sons (1). La maîtresse fait donner par les enfants le son long de *o*. Elle écrit *o-ld* sur le tableau. Elle dit aux enfants que toutes les fois que les lettres *o l d* sont écrites ensemble, on les prononce *old*, précisément comme si *old* était un seul son.

La maîtresse fait indiquer par les enfants les mots de la phrase qui se terminent en *old*. Elle écrit en imprimé et en écriture ordinaire ces mots à mesure qu'ils sont prononcés, en les plaçant sous *ld* et *old*, comme suit :

(1) On voit que cette leçon est fondée sur la méthode phonétique pure, généralement employée aux États-Unis. Dans l'exemple ci-dessus, les enfants n'épellent pas *g*, *o*, *l*, *d* : on les exerce à prononcer le son *g* (à peu près comme dans la première syllabe du mot *guenon*), puis le son *old* sans le décomposer en lettres. On n'a plus qu'à rapprocher l'un de l'autre, par une prononciation de plus en plus rapide, les deux sons *g* et *old*, *g-old*, *gold*, comme chez nous dans la méthode de Laffore et dans celles qui en sont dérivées.

old	old
gold	gold
cold	cold
hold	hold
sold	sold
told	told

Les enfants donnent individuellement et collectivement les sons que contiennent ces mots et prononcent les mots rapidement. Les enfants lisent ensuite les phrases.

A la fin de la même leçon, ou, s'il le faut, dans la leçon suivante, la maîtresse écrit rapidement les mots et les phrases qui suivent; les enfant sprononcent les mots et lisent les phrases.

bold	bold-er	bold-est	bold-ly
cold	cold-er	cold-est	cold-ly
old	old-er	old-est, etc.	
fold	fold-ing, etc.		

Tony is a *bold* boy to go out in the *cold* (1).
He will *fold* his papers as he was *told*.
An *old* man gave him *gold*.
The *gold* is round, it had been put in a *mold*.

Les enfants écrivent sous la dictée les mots du modèle, comme pour une leçon d'orthographe. La maîtresse examine et note les ardoises, puis, se mettant au tableau, elle appelle l'attention sur les fautes généralement faites.

CÉCILIA B.

École normale de Cincinnati (Ohio).

II. — Langue maternelle.

6. — EXERCICE DE GRAMMAIRE.

(2e année d'école.)

1. Lesquels, parmi les mots suivants, désignent plus d'un objet : maison, cœur, homme, œufs, école, étables, abeille, pieds, hache, oies, yeux?

2. Écrivez cinq noms dont chacun désigne un seul objet.

(1) Tony est un hardi garçon pour sortir par le froid.
Il pliera ses journaux comme on lui a dit de le faire.
Un vieillard lui a donné de l'or.
Cet or est rond, on l'avait mis dans un moule.

3. Soulignez les noms dans cette phrase : Les bons enfants viennent à l'école avec des habits, le visage et les mains propres.

4. Changez les mots suivants de façon à leur faire désigner plusieurs objets au lieu d'un seul : Renard, pouce, porte, chaise, œil, dent.

5. Finissez les phrases suivantes :

J'ai vu un..... aujourd'hui.

Jean a un..... neuf.

Le chat a tué.....

6-10. Petites phrases avec des fautes d'orthographe ou des locutions vicieuses à corriger.

LINDA E.
Age : sept ans.

Cincinnati (Ohio), école du 2e district.

---

7. — EXERCICE DE GRAMMAIRE.

(3e année d'école.)

Quest. 1. — Écrivez une phrase interrogative avec un nom au singulier et un nom au pluriel.

Rép. — Les filles ont-elles chanté ?

Quest. 2. — Ecrivez une phrase affirmative.

Rép. — Vous allez à l'école.

Quest. 3. — Écrivez une phrase impérative.

Rép. — Allez à l'école.

Quest. 4. — Écrivez une phrase qui contienne *ce* et *cette.*

Rép. — *Ce* garçon est sage ; *cette* fille est sage.

Quest. 5. — Écrivez une phrase qui contienne trois adjectifs et deux noms.

Rép. — Les ÉLÈVES *paresseux* et *négligents* ne réussissent jamais dans un EXAMEN *difficile.*

Quest. 6. — Écrivez deux phrases contenant chacune un article et un adjectif.

Rép. — *Le* garçon est *bon. Les* fleurs sont *belles.*

Quest. 7. — Mettez la phrase suivante au singulier : Ces enfants ont fait de la musique.

Rép. — Cet enfant a fait de la musique.

Quest. 8. — Écrivez la phrase suivante de trois manières différentes sans en changer le sens : Le fer est le plus utile des métaux.

CHARLES K.
Age : neuf ans.

Cincinnati (Ohio), école du 4e district.

---

8. — EXERCICE DE GRAMMAIRE.

(3e année d'école.)

Quest. 1. — Écrivez une phrase affirmative sur votre école.

Rép. — J'aime à aller à l'école.

Quest. 2.—Écrivez une phrase interrogative sur les oiseaux.

Rép. — Avez-vous tué les petits oiseaux ?

Quest. 3. — Écrivez une histoire sur un petit garçon à qui son père apporte un petit chien. Décrivez le chien et dites ce qu'il a fait.

Rép. — Willie avait un gros chien. Un jour qu'il jouait avec son chien, il l'a mordu au bras. Willie a couru en pleurant à la maison, puis il est sorti et il a battu le chien.

Quest. 4. — Écrivez une phrase contenant les mots *école*, *maîtresse*, *livres*, *dîner*, *jouer*, *étude*.

Rép. — Je vais à l'*école* et j'emporte mon *dîner*. J'emporte mes *livres* chez moi le soir et ma *maîtresse* m'apprend à lire Je *joue* pendant la récréation, et lorsque la cloche sonne, je rentre pour me mettre à l'*étude*.

Quest. 5. — Soulignez tous les noms propres et communs dans la phrase suivante :

Rép. — Le *maître* a puni *John* et *James* pour leur *conduite* en *classe*.

Quest. 6. — Dressez une liste des adjectifs contenus dans les phrases suivantes : J'étais assis près d'un petit ruisseau. La journée était très-chaude. Là, je voyais le ciel bleu et clair et les nuages blancs. Je voyais une grosse touffe de joncs verts garnis de pointes noires.

Rép.—Petit, chaude, clair, bleu, blancs, grosse, verts, noires.

Quest. 7.—Écrivez trois phrases dans lesquelles vous direz ce que font les chevaux, et soulignez les mots qui indiquent l'action :

Rép. — Un cheval peut *ruer*.
Un cheval peut *sauter*.
Un cheval peut *mordre*.

Quest. 8. — Écrivez trois phrases dans lesquelles vous direz ce que font les charpentiers. Soulignez les noms et les mots qui indiquent l'action.

Rép. — Un charpentier peut *bâtir* une maison.
Un charpentier peut *faire* un toit, un escalier.
Un charpentier peut *fabriquer* des bibliothèques, des armoires.

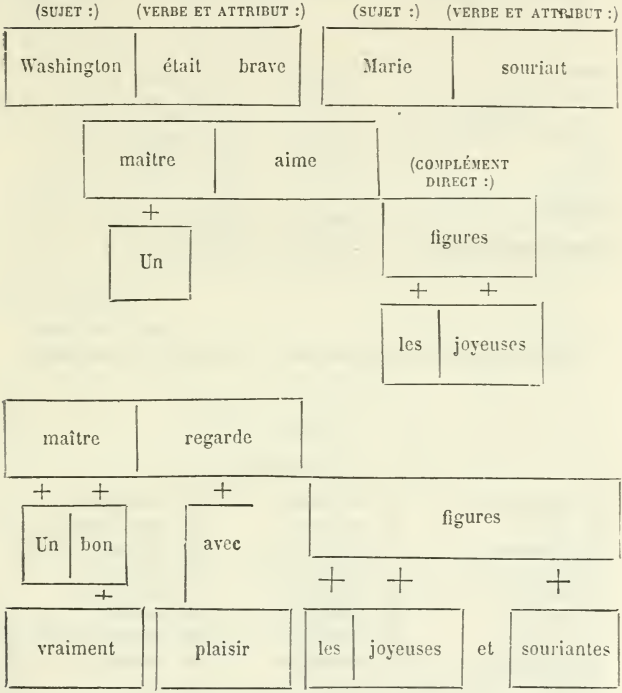
CHARLES B.
Age : neuf ans.

Corry (Pensylvanie).

9. — ANALYSE.

Phrases à analyser, avec *diagramme* explicatif (1) :

1. Washington était brave.— 2. Marie souriait.— 3. Un maître aime les figures joyeuses. — 4. Un maître vraiment bon regarde avec plaisir les figures joyeuses et souriantes.



(1) C'est par centaines que se trouvaient à l'Exposition les spécimens de devoirs d'élèves analogues à celui que nous donnons ici. Nous reproduisons un des plus courts et des plus simples, en renvoyant pour l'explication détaillée de ces *diagrammes grammaticaux* au petit manuel illustré d'analyse logique et grammaticale (*Parser and analyser*) de M. Francis Marsh (Harper, éditeur à New-York) pour le degré élémentaire, et aux *grammaires avec diagrammes* de M. Clark (Barnes, éditeur à New-York) pour le cours complet.

10. — ANALYSE.

Phrase à analyser :
La dame a invité ses amies. Elle est très-aimable pour moi.

ANALYSE LOGIQUE.	MOTS.	ANALYSE GRAMMATICALE.
Sujet	La	art. f. s.
	dame	nom comm. f. s.
Verbe et prédicat. . .	a invité	v. ind. passé indéf. 3e p. s.
Complément direct. .	ses	adj. poss. 3e p. f. pl.
	amies.	nom comm. f. s.
Sujet	Elle	pron. pers. 3e p. f. s.
(Verbe)..	est	v. être, ind. pr. 3e p. s.
	très	adv.
Prédicat.	aimable	adj. qualif. f. s.
Complément indirect.	pour	prépos.
	moi.	pr. pers., 1re p. s.

JESSIE B.
Age : neuf ans.
École annexe de l'école normale de Whitewater (Wisconsin).

---

11. — ORTHOGRAPHE (1).

(3e année.)

1. Philadelphia.
2. indigo.
3. petroleum.
4. quinine.
5. heroes.
6. imagine.
7. puzzled.
8. velocipede.
9. vanishing.
10. soliloquize.
11. reindeer.
12. avalanches.
13. indignant.
14. wherever.
15. cunning.
16. cheerfully.
17. preparing.
18. Esquimaux.
19. courage.
20. assistance.
21. fledgeling.
22. frozen.
23. Mediterranean.
24. trimmed.

(1) La *dictée* ne se fait pas généralement, dans les écoles américaines, sous la forme d'un texte continu comme chez nous; on dicte ordinairement de longues listes de mots isolés, dont les difficultés, graduées, correspondent au degré d'instruction des élèves. Des exercices d'épellation se font tous les jours, aussi sur des mots isolés. Toutes les Expositions scolaires contenaient d'innombrables collections de ces exercices de *spelling*, que le spécimen ci-dessus peut suffire à faire apprécier. Souvent on demande à l'élève d'ajouter à chaque mot de la liste une courte *définition* du sens de ce mot.

25. minuend.
26. quitting.
27. description.
28. hemisphere.
29. conversation.
30. multiplier.
31. character.
32. intimate.
33. handsomely.
34. humbug.
35. Calcutta.
36. abominable.
37. medicine.
38. horizontal.
39. evaporate.
40. quantity.
41. saturate.
42. receive.
43. seized.
44. meridians.
45. hurricane.
46. difference.
47. possible.
48. Commerce.
49. island
50. remainder.

Écoles rurales de New-Jersey.

---

12. — EXERCICE D'OBSERVATION ET D'EXPRESSION.

(Pour les trois classes élémentaires.)

Nommez dix objets que vous avez vus en venant à l'école ; — dix jouets que vous aimez ; — dix animaux que vous connaissez ; — dix de vos camarades ; — dix espèces d'arbres ; — dix noms de fleurs ; — dix objets que vous distinguez dans telle image.

Dites plusieurs choses que peut faire un cheval, — un chien, — un bœuf, — une vache, — un oiseau ; — dites plusieurs choses qu'on peut faire avec un marteau, — une scie, — une brouette, — une voiture, — un bateau, — une échelle, etc.

Écrivez tous les jours de congé que vous connaissez dans l'année ; — les noms des quatre saisons, en commençant par la plus froide ; — les noms des jours de la semaine ; — les noms des mois ; — en quelle année sommes-nous, quel mois, quel jour ?

Nommez dix objets du règne animal ; — du règne végétal ; — du règne minéral ; — plusieurs animaux dont la peau ou le poil nous fournit de quoi nous vêtir, — nous chausser ; — plusieurs plantes que nous mangeons, etc.

Dites quel livre amusant vous avez lu ; — quelle histoire vous a le plus intéressés ; — quelles étrennes vous voudriez recevoir ; quels cadeaux de Saint-Nicolas.

Nommez dix personnages bibliques ; — dix noms d'Américains illustres ; — dix bonnes choses à votre choix ; — dix mauvaises choses, etc. (1).

Écoles de New-Jersey, de Pensylvanie, de Massachussets, etc.

(1) Pour ne donner autant que possible qu'un seul spécimen de chaque genre d'exercice, nous résumons dans celui-ci plusieurs de-

13. — EXERCICE DE DESCRIPTION.

(2e, 3e, 4e et 5e année d'école.)

1. Le maître ou la maîtresse donne à chaque enfant une feuille d'arbre ou de plante en lui en disant le nom. Il n'est pas nécessaire que toutes soient de la même espèce. Chaque enfant devra décrire la sienne au point de vue de la grandeur, — de la couleur, — de la forme des bords, — des parties, — des veines, etc.

Les maîtres pourront, ou bien écrire des phrases en laissant des blancs à remplir, ou bien faire des questions orales. Ils préviendront les élèves de disposer leur travail sur l'ardoise ou sur le papier de manière qu'il se lise facilement.

2. Même exercice sur une fleur. En la donnant aux élèves, la maîtresse leur dicte quelques questions :

Décrivez la tige de cette fleur, indiquez-en la dimension, la couleur, l'apparence et l'odeur.

Indiquez-en les parties, leur nombre, leur forme, etc.

Quelle partie de la fleur est à l'extérieur, quelle partie est au centre de la fleur?

On ne demande aux enfants le nom de la fleur que si c'est un nom très-simple et connu des enfants.

Si un élève peut dessiner la forme d'une racine ou d'une feuille, ou s'il peut esquisser une feuille et y tracer les veines, on lui tiendra compte de ce travail.

Cleveland (Ohio), examens semestriels des *Primary schools.*

---

14. — DESCRIPTION D'UNE IMAGE DU LIVRE DE LECTURE.

(3e année d'école.)

Les petits oiseaux.

Il y a quatre jolis petits oiseaux dans cette image ; ils volent de l'arbre sur le sol.

Voyez le petit garçon et les deux petites filles : ils essayent d'attraper les oiseaux.

voirs d'élèves sans donner les réponses. — La plupart des questions sont extraites ou imitées du charmant petit livre intitulé : *Literature for little folks*, par Elisabeth Lloyd, qui contient des leçons de lecture, d'orthographe, de récitation et de composition empruntées aux meilleurs auteurs et ingénieusement appropriées à l'usage de l'enseignement le plus élémentaire (Sower Potts, éditeur à Philadelphie).

Oh! voyez le petit garçon : il a une assiette à la main.
Le petit garçon donne des miettes aux oiseaux qui viennent les prendre.
Il y a aussi une maison dans l'image.
Les petites filles regardent les oiseaux.
Le petit garçon a un chapeau sur la tête.

Les petits oiseaux (1).

Il y a des arbres et des buissons dans l'image.
La maison a des portes et des fenêtres.
Il y a un oiseau par terre, il mange.
Deux oiseaux sont sur un arbre,
Et l'autre oiseau vole vers le sol.

DINA S.
Age : dix ans.

Dayton (Ohio), école du 5e district.

---

15. — DESCRIPTION DE LA MÊME IMAGE.

Il y a trois petits enfants dans l'image : un petit garçon et deux petites filles. Le petit garçon a une assiette à la main. Il y a un grand arbre tout près : sur l'arbre il y a deux petits oiseaux. Deux petits oiseaux sont sur le sol et le petit garçon leur donne des miettes. Je crois qu'on est en été, parce que les

(1) Cette figure est extraite du 3e *Reader* de Mac Guffey, leçon XXIX, p. 80 (Wilson, Hinckle, éditeurs, à Cincinnati).

fleurs sont épanouies et les arbres sont frais et verts. Derrière les buissons il y a une maison où demeurent les petites filles et le petit garçon, je crois. Et je suppose que l'endroit où ils sont maintenant est leur cour de récréation; ils s'amusent comme des bienheureux, ils jouent au papa et à la maman. Le petit garçon fait le papa, l'aînée des filles fait la maman; l'autre petite fille est l'enfant gâté. Ils sont tous sous le porche et ils regardent les beaux oiseaux. L'une des petites filles voudrait bien avoir un des petits oiseaux, mais son papa et sa maman lui ont dit que non. Alors elle s'est mise à pleurer. Sa mère lui a dit que, si elle restait bien tranquille, elle lui rapporterait quelque chose de joli la première fois qu'elle irait en ville. Sa mère a promis cela pour la faire rester tranquille, parce qu'on fait toujours tout ce qu'elle veut : c'est le petit enfant gâté de la famille.

ADDIE D.
Age : dix ans.

Dayton (Ohio), école du 3e district.

---

16. — DESCRIPTION D'UNE AUTRE IMAGE.

La petite fille et les poulets.

L'image représente une petite fille qui donne à manger à ses poulets. On lui permet d'avoir trois poulets. Il y a cinq gros poulets et six petits. Il y en a deux qui sont perchés sur la barrière.

Le petit garçon a un panier à la main. La petite fille est bien gentille. Les petits poulets sont allés dans le champ pour chercher des vers à manger.

La petite fille les appelle : Petits! Petits! et quand ils entendent la petite fille crier : Petits! Petits! ils viennent tous en courant, parce qu'ils ont faim.

OLLA S.
Age : six ans.

Cleveland (Ohio), Walton-School.

---

17. — EXERCICE DE CONSTRUCTION.

Faites une seule phrase avec les éléments suivants :

1. Shakespeare naquit à Stratford-sur-Avon.

2. Shakespeare est un poëte.
3. Shakespeare est un poëte anglais.
4. Shakespeare est né sous le règne d'Élisabeth ;
5. Shakespeare est un grand poëte.
6. Shakespeare naquit en 1564.
7. Stratford-sur-Avon est dans le comté de Warwick.
8. Stratford-sur-Avon est une petite ville.

Rép. — En l'an 1564, sous le règne d'Élisabeth, le grand poëte anglais Shakespeare naquit à Stratford-sur-Avon, petite ville du comté de Warwick (1).

Écoles de New-Jersey.

---

18. — NOTRE ÉCOLE (2).

(3e année d'école.)

A l'école nous avons une maîtresse pour nous apprendre nos leçons. Nous allons à l'école pour apprendre à lire, à écrire, à chanter et à mettre l'orthographe. Les tout petits enfants ne vont pas à l'école. C'est très-bon d'aller à l'école. La salle d'école est très-jolie. Les enfants qui vont à l'école feront beaucoup de progrès s'ils travaillent ferme. Il y a des petites filles qui n'aiment pas à aller à l'école. Les bons enfants aiment bien à aller à l'école, et ils aiment bien leur maîtresse. A l'école il faut apprendre et il ne faut pas bavarder. L'école est très-grande. Il y a sept salles de classe. Il y

(1) Ce devoir, ou plutôt ce fragment de devoir, est tiré d'un recueil d'exercices de grammaire et de rédaction très-répandu dans les écoles américaines et tout à fait digne de la réputation de l'auteur, M. Swinton, dont les ouvrages ont eu, en ces dernières années, la plus heureuse et la plus décisive influence sur l'enseignement grammatical aux États-Unis. Le titre de ce recueil est : *School compositions* (Harper, éditeur à New-York).

(2) Nous croyons bon de reproduire littéralement (sauf les fautes d'orthographe et de ponctuation) les quatre compositions suivantes. Nous les avons prises au hasard parmi une centaine de copies analogues, envoyées par les classes *élémentaires* des « écoles de district » de la ville de Cincinnati. Ces devoirs provenant, non-seulement de la même école, mais de la même classe (dont tous les élèves sans exception avaient envoyé une copie), permettront au lecteur, à la fois par leur uniformité et par leur diversité, de se rendre compte par lui-même de ce procédé d'enseignement.

a des tableaux pendus aux murs. A l'école il y a un pupitre, une table, des tableaux noirs et beaucoup de petites filles. Il y a deux portes, trois fenêtres, un poêle, une armoire et trois chaises. L'école est le meilleur endroit pour les petits enfants, parce qu'ils font trop de tapage chez eux. Nous n'allons pas à l'école les samedis ni les dimanches.

SALLIE L.
Age : sept ans.

Cincinnati (Ohio), école du 11e district.

---

19. — NOTRE ÉCOLE.

Nous venons à l'école pour apprendre. Lorsque nous venons à l'école, il faut que nous soyons bien tranquilles et bien sages, que nous apprenions bien nos leçons et que nous écoutions notre maîtresse. A l'école, nous apprenons à lire, à écrire, à mettre l'orthographe, à faire des problèmes et des exercices de grammaire. Il y a des garçons et des filles qui aiment leur maîtresse ; il y en a d'autres qui ne l'aiment pas. Les méchantes filles et les méchants garçons pensent que leur maîtresse est très-dure, parce qu'ils sont eux-mêmes méchants ; les bonnes filles et les bons garçons pensent que leur maîtresse est très-bonne et très-aimable, parce qu'ils sont eux-mêmes bons. Il y a des filles et des garçons qui sont petits, d'autres qui sont déjà grands. Il y a différents livres de lecture : il y a l'*a b c* et le premier, le second, le troisième, le quatrième, le cinquième et le sixième livre de lecture. Il y a des petites filles et des petits garçons qui sont très-propres et très-bien arrangés lorsqu'ils viennent à l'école, et d'autres qui sont très-sales et qui ont les cheveux en désordre. En été, il y a des petites filles et des petits garçons qui viennent à l'école pieds nus à cause de la chaleur, d'autres ne viennent jamais pieds nus. Il y a des pupitres et des poêles ; il y a aussi des maîtresses, des petits garçons, des petites filles. Les maîtresses apprennent aux petites filles et aux petits garçons à faire des exercices de grammaire et des problèmes. Il y a aussi des estrades, des tableaux noirs, des chaises dans les salles de l'école. Les maîtresses s'assoient sur les chaises. Quelquefois on y fait asseoir les méchantes filles et les méchants garçons, parce qu'ils ont fait quelque chose de mal ou qu'ils ont désobéi. Il y a des garçons et des filles qu'il faut fouetter et

gronder ; mais il y en a qu'on n'est jamais obligé de fouetter. Il y a des filles et des garçons qui étudient, d'autres qui n'étudient pas : ceux qui étudient savent quelque chose, ceux qui n'étudient pas ne savent rien. On a des ardoises, des crayons et des livres.

GRACIE G.
Age : sept ans.

Cincinnati (Ohio), école du 11e district.

---

20. — NOTRE ÉCOLE.

Aussitôt que je me lève le matin, dès que j'ai déjeuné et que je me suis bien lavée et habillée, la première chose que je fais, c'est de regarder si mes livres sont bien en ordre. Puis je vais à l'école aussi vite que je peux. Quelquefois j'arrive la première, mais pas toujours. Alors les filles causent ensemble pendant très-longtemps, ou bien elles descendent les escaliers et jouent jusqu'à ce que la cloche sonne. Alors les filles qui étaient en bas se mettent en rang, montent l'escalier et viennent s'asseoir à leurs places. Ensuite la maîtresse entre, et nous faisons nos devoirs, ou bien nous récitons nos leçons. Puis vient la récréation. Les filles descendent pour jouer ou restent en haut et mangent leur goûter dans la classe. Ensuite une autre cloche sonne, et nous remontons. La maîtresse fait l'appel, et ensuite nous finissons nos devoirs ou nous finissons de réciter nos leçons. Il y a différents livres de lecture : l'*a b c*, le premier livre de lecture, le second, le troisième, le quatrième, le cinquième, le sixième et le septième. Nous apprenons à lire, à écrire, à mettre l'orthographe, à chanter, et nous étudions beaucoup d'autres choses. Dans certaines villes il y a beaucoup d'écoles. Il y a des enfants qui aiment à aller à l'école, d'autres n'aiment pas à y aller. Il y a beaucoup de maîtres et de maîtresses dans le même bâtiment : les écoles sont de très-grands bâtiments. Dans quelques salles, il y a beaucoup de pupitres ; les pupitres ont des encriers et ils sont vernis. Les petites filles qui étudient bien font beaucoup de progrès.

BELLE G.
Age : huit ans.

Cincinnati (Ohio), école du 11e district.

---

21. — NOTRE ÉCOLE.

La maison d'école est un très-grand bâtiment. Nous allons à l'école pour apprendre. Nous apprenons beaucoup de choses à l'école. Il faut que nous y allions tous les jours. Elle commence à neuf heures du matin. Nous avons récréation à onze heures moins un quart. L'école finit à midi. L'après-midi elle commence à une heure et demie. Nous avons récréation, l'après-midi, à trois heures moins un quart, et l'école finit à quatre heures. Nous avons une grande cour de récréation ; c'est très-commode, nous pouvons courir et jouer dans la cour de l'école. La cour de l'école est faite pour qu'on y joue. Nous allons en classe pour apprendre à écrire, à mettre l'orthographe, à lire, à calculer, à chanter. Nous avons une maîtresse pour nous enseigner, nous devons apprendre et faire des progrès. Après la classe, nous avons des récréations et nous jouons dans la cour. Il y a des enfants qui aiment à aller à l'école, d'autres qui n'aiment pas à y aller. Nous devons tous aimer à aller à l'école, et apprendre autant que nous pouvons, car, lorsque nous serons des dames et des hommes, si nous ne sommes pas instruits, nous regretterons alors de n'avoir pas été à l'école. La semaine dernière nous avons fait des pages d'écriture pour le Centenaire. Notre maîtresse est très-bonne.

ISA C.

Age : neuf ans.

Cincinnati (Ohio), école du 11e district

---

22. — LETTRE.

Ma chère Dulcie,

J'ai reçu votre lettre il y a quelques semaines, et j'ai été très-contente d'avoir de vos nouvelles ; mais comme je vais à l'école tous les jours, je n'ai pas eu le temps de vous répondre. Nous avons une très-bonne maîtresse ; je crois qu'elle essaye de nous plaire, nous essayons aussi de lui plaire. Elle va donner vingt-cinq *cents* (1) à l'élève dont le cahier sera le plus propre. L'école va encore durer deux ou trois jours, puis nous aurons

(1) Un *cent* est la centième partie du dollar, soit un sou, à peu près.

quelques semaines de vacances. Nous avons appris presque toute l'Afrique dans notre Géographie, et, dans notre Arithmétique, nous en sommes à la Division. Nous nous amusons avec des boules de neige quand la neige n'est pas trop dure ; mais un jour, la neige était dure, et j'ai été blessée, mais pas dangereusement. Je m'assieds quelquefois sur l'un des derniers bancs quand il fait froid. La maîtresse permet à quelques filles de s'asseoir du côté des garçons. Je crois qu'elle est réellement pleine de bonté. J'essaierai de lui plaire en faisant bien mes devoirs et en étant bien sage. La maîtresse veut que j'écrive une lettre pour le Centenaire, et je le ferai de mon mieux. Je n'ai aucune nouvelle à vous annoncer pour le moment, ainsi donc je vais terminer ma lettre. Adieu.

Votre fidèle amie,

MYRA E.

Age : neuf ans.

Littleton (New-Hampshire), classe intermédiaire (entre la *primary* et la *Grammar School*).

---

23. — LE PAPIER.

Le papier se fait avec des chiffons. On s'en sert au magasin et à la maison. Nous ne pourrions pas avoir de nouvelles de nos amis, si nous n'avions pas de papier pour écrire.

Nous ne pourrions pas avoir les beaux livres que nous lisons, dans lesquels nous apprenons l'orthographe et le calcul, ni les cahiers dans lesquels nous écrivons, s'il n'y avait pas de papier.

Nous ne pourrions pas lire la Bible ; nous ne pourrions pas chanter, si nous n'avions pas de papier pour écrire les paroles.

Nous ne pourrions pas lire les journaux, s'il n'y avait pas de papier pour imprimer les lettres.

Les stores des fenêtres sont faits en papier. Beaucoup d'autres objets de fantaisie sont aussi faits de papier, par exemple les cartes, les images.

Le papier procure de l'occupation à beaucoup de personnes. Il y a même des petits garçons employés dans les moulins à papier.

On fait aussi des cols en papier. La fabrication des cols en

papier occupe beaucoup de monde. On taille aussi en papier les patrons de vêtements pour les dames et pour les messieurs.

Je ne sais pas ce que nous deviendrions s'il n'y avait pas de papier. Les demoiselles ne recevraient plus de lettres d'amour ni de Valentins.

ETLIE R.

Age : neuf ans.

Comté de Morris (New-Jersey), école du district n° 2.

---

24. — LETTRE D'UNE PETITE FILLE INDIENNE (1).

Wyandott, 2 janvier 1875.

Je vais à l'école et j'aime à aller à l'école. Je suis contente que vous m'envoyiez des joujoux. Je lis dans le troisième livre de lecture. J'ai une jolie poupée ; nous faisons des robes à nos poupées et nous les habillons. Nous avons un petit baquet et une planche à laver, et nous leur faisons la lessive. Une des petites filles a laissé tomber sa poupée, elle a roulé dans la rivière. Nellie lui a donné une autre poupée lorsqu'elle est revenue à l'école. Je suis bien contente que vous nous ayez envoyé quelque chose ; la poupée est très-jolie, je l'aime bien, et je vous aime bien aussi.

Votre petite amie,

SALLIE D.

---

25. — FRAGMENT DE LETTRE.

....Toutes les petites filles sont fort occupées ; les unes tricotent, les autres cousent des mouchoirs pour les petits garçons. La salle dans laquelle nous sommes est très-commode. Chaque petite fille a un clou où elle pend son sac à ouvrage et sa brosse à dents. La plupart des petites filles ont des ceintures à boucles qu'on nous a envoyées. Les petites filles prennent beaucoup de plaisir à faire des robes et des tabliers pour

(1) La Société des Missions, qui a entrepris l'éducation des enfants indiens dans l'extrême Ouest, a établi une sorte de correspondance entre ces enfants et les familles de leurs bienfaiteurs dans l'Est. Quelques-unes de ces lettres, d'un vif intérêt, figuraient à l'Exposition, malheureusement dans une vitrine fermée : nous n'avons pu en copier que les fragments ci-dessus.

leurs poupées. Nous avons des réunions religieuses le mercredi et le samedi soir, le dimanche matin nous avons les écoles du dimanche, et dans l'après-midi des réunions religieuses...

---

26. — LETTRE D'UN PETIT INDIEN.

Mes chers amis,

Je vais vous dire ce que nous devenons. Quelques-uns d'entre nous sont très-malades, il y en a bien peu qui se portent bien. Mais nous faisons beaucoup de progrès. Un soir nous avons eu un grand orage. Je voudrais bien que vous m'envoyiez un couteau, s'il vous plaît. On me dit que l'endroit où vous êtes est une grande ville, et je serai bien content si vous m'envoyez de jolies choses. Je vous prie de me procurer une balle élastique solide, et je demande que quelques-uns d'entre vous viennent nous voir. Nous ramassons tous des noix, et je tâche toujours d'être un bon garçon.

HENRY S.

École de la Société des Missions, station de Wyandott (Kansas).

III. — Calcul oral et écrit.

27. — CALCUL ÉLÉMENTAIRE (1).

(2e et 3e année.)

1-9. Divers nombres ne dépassant pas la centaine, à écrire :
1° En chiffres arabes;
2° En chiffres romains;
3° En lettres.
10. Ajoutez 8 à 6 et dites comment vous faites?
11. Écrivez en chiffres et en signes: huit et quatre font douze ; dix moins six font quatre.

(1) Dans ces devoirs et dans plusieurs de ceux qui suivent, nous ne croyons pas nécessaire de donner les réponses des élèves, qui sont généralement d'un extrême laconisme, sans indication du raisonnement suivi en arithmétique, sans aucun détail explicatif en géographie.

12. Si vous aviez 9 pommes à donner à 3 petites filles, combien pourriez-vous en donner à chacune, de manière qu'elles en eussent toutes la même quantité?

13. Indiquez deux manières d'obtenir 9 en retranchant un nombre d'un autre.

14. John avait six *cents;* son frère lui en a donné quatre fois autant, combien de *cents* cela lui a-t-il fait?

15. Jacques a acheté 8 oranges qu'il a payées quatre *cents* pièce. Il a donné au marchand 50 *cents*, combien lui a-t-on rendu?

16. Question orale (la dire lentement, mais ne pas la répéter: De 13 ôtez 8, multipliez par 6, ajoutez 6, divisez par 9, multipliez par 8, ajoutez 4, divisez par 6, retranchez 6; quel est le résultat?

Cleveland (Ohio).

---

28. — PROBLÈMES D'ARITHMÉTIQUE.

1. En 1870 la population de Cincinnati était de 216 239; celle de Cleveland de 92 829; celle de Toledo de 23 584; celle de Columbus de 31 274; celle de Dayton de 30 473; celle de Sandusky de 13 000; celle de Hamilton de 11 031; celle de Portsmouth de 10 592; celle de Zanesville de 10 001, celle de Akron de 10 006; quelle était la population de ces dix villes de l'Ohio?

2. De combien le nombre des habitants de Cincinnati était-il supérieur à celui des habitants de Cleveland?

3. De combien le nombre des habitants de Cleveland et de Cincinnati réunis était-il supérieur à celui des habitants de toutes les autres villes?

4. Un homme a payé 25 dollars pour une vache, et 56 dollars de plus pour un cheval que pour une vache; combien a-t-il payé ces deux animaux ensemble?

5. Une dame a payé 200 dollars pour un piano; 37 dollars pour un canapé, et 20 dollars pour un fauteuil; combien a-t-elle payé en tout, et combien lui reste-t-il sur un billet de 500 dollars?

6. Quel est le produit de 68 753 par 297?

Divisez 68 753 dollars entre 7 personnes.

7. Quelle est la différence entre trois millions quatre mille cent-sept, et huit cent neuf mille six cent soixante-dix-neuf?

8. Un épicier a acheté 355 caisses de fruits pour 3 575 dol-

lars, et il les a vendues 13 dollars la caisse; quel est son bénéfice ?

9. Lequel est le plus grand d'un quart ou d'un cinquième? Comment le savez-vous ? Combien y a-t-il de quarts dans 20 ? Combien y a-t-il de cinquièmes dans 12 3/5 ?

10. Qu'entendez-vous par le *multiplicateur?* Qu'entendez-vous par *minuend* (1) ?

Cleveland (Ohio).

IV. — Géographie.

29. — QUESTIONS DE GÉOGRAPHIE.

(3e année.)

1. Quel point cardinal est opposé au Nord ?
Quel est le point moyen entre l'Est et le Sud ?

2. Dessinez le plan de votre salle d'école, indiquez les portes et les fenêtres. Indiquez la position de l'estrade du maître et de votre pupitre.

3. Quel est le meilleur moyen de trouver le Nord ?

4. Dessinez une carte de la cour de l'école avec les rues voisines.

5. Vers quel point cardinal se dirige la rue qui passe devant votre maison d'école ?

Cleveland (Ohio).

---

30. — QUESTIONS DE GÉOGRAPHIE.

(4e année.)

1. Qu'est-ce qu'une île ? Une presqu'île ? Dessinez la carte d'une île ou d'une presqu'île.

2. Définissez un détroit, un fleuve, et faites une carte où vous les représenterez.

3. Nommez les deux plus grandes villes de l'Ohio, et indiquez-en la position.

(1) Le *minuend* est le plus grand nombre d'une soustraction, celui dont on doit soustraire un autre nombre. (*Note du Traducteur.*)

4. Indiquez quelques-uns des principaux minéraux que produit l'Ohio ; quelles espèces de grains y cultivent les fermiers ?

5. Quel est l'Etat situé au Sud de la rivière d'Ohio ?

6. Quel est celui des États-Unis qui est le plus à l'Est ? Quels sont les deux qui s'avancent le plus au Sud ? Lequel s'étend le plus à l'Ouest ?

7. Quels sont les pays et les Océans qui entourent les États-Unis ?

8. Dans quelle direction la Georgie est-elle située par rapport à l'Ohio ? Dans quelle direction la Georgie est-elle située par rapport à la Louisiane ?

9. Quelles sont les deux grandes chaînes de montagnes des États-Unis ? Quelle est leur direction ? Comment appelez-vous le pays situé entre elles ?

10. Décrivez le fleuve Mississippi et dites où se jette chacun des cours d'eau suivants : l'Ohio, le Connecticut, le Rio-Grande.

Cleveland (Ohio).

---

31. — AUTRES QUESTIONS DE GÉOGRAPHIE.

(4e année.)

1. Faites la carte d'une île. Si la terre était de l'eau et si l'eau était de la terre, que deviendrait cette île ?

2. Quelle différence y a-t-il entre une presqu'île et une baie ? entre une presqu'île et un cap ?

3. Entre quel lac et quel fleuve l'État de l'Ohio est-il situé ?

4. Quelles sont les cinq plus grandes villes de l'Ohio ?

5. Quelles sont les cinq plus grandes villes des États-Unis ? Où sont-elles situées ?

6. Où se jettent les fleuves suivants : le Connecticut, le Rio-Grande, le Danube, le Nil, l'Amazone ?

7. Où peut-on trouver des mines de fer dans les États-Unis ? Des mines de plomb ? Des mines de cuivre ? Des mines de charbon ? Des mines d'or ?

8. Quels sont les noms des cinq grands Océans ? Lequel de ces Océans baigne l'Amérique du Nord à l'Est ? à l'Ouest ?

9. Où sont situés Montréal, Paris, Rome, Yedo, Saint-Pétersbourg ?

10. Quelles sont les bornes occidentales de la France, du Chili, de la Norvége, de l'Écosse, du Mexique ?

Cleveland (Ohio).

---

32. — QUESTIONS DE GÉOGRAPHIE ET DE TOPOGRAPHIE.

(2e et 3e année.)

Nommez cinq rues de la ville dans la direction du nord au sud ?
Où est située la Maison de Ville ?
Où se trouve le Parc public ?
Dites où est la gare centrale.
Qu'est-ce qu'une montagne, une colline ?
Qu'est-ce qu'une vallée, une plaine ?
Différence entre un ruisseau, une rivière, un torrent.
Définition des mots : lac, baie, cap, île.

Dayton (Ohio).

---

33. — EXAMEN TRIMESTRIEL DE GÉOGRAPHIE.

(2e année.)

1. Qu'est-ce que la Géographie ?
2. Quelle est la forme du globe ?
3. De quoi se compose la surface du globe ?
4. Quelle partie de la surface du globe est formée de terre ?
5. Nommez les divisions naturelles des eaux.
6. Nommez un fleuve, une baie, une mer et un océan, indiquez-en la situation.
7. Qu'est-ce qu'un isthme ? Donnez un exemple et dites ce qu'il relie.
8. Nommez les États de la Nouvelle-Angleterre, et donnez les limites de l'État dans lequel vous demeurez.

Newport (Rhode-Island).

MÊME EXAMEN.

(3e année.)

1. Définissez un fleuve, nommez-en un.
2. Nommez trois espèces de plaines.
3. Combien la terre a-t-elle de mouvements ? Nommez-les et dites ce qu'ils produisent ?
4. Qu'entendons-nous par le climat ?
5. Nommez les races de l'humanité. Indiquez les différentes subdivisions.
6. Nommez les occupations principales de notre pays.
7. Qu'est-ce que le commerce ?

8. Donnez les bornes du Rhode-Island, nommez les capitales et indiquez-en la position.

Newport (Rhode-Island).

V. — Dessin.

34. — DESSIN LINÉAIRE.

(Examen trimestriel de toutes les *Primary schools.*)

Degré inférieur :

1. Qu'est-ce qu'un point ?
2. Définissez et tirez une ligne.
3. Qu'appelle-t-on une ligne droite ?
4. Qu'est-ce qu'un angle ?
5. Combien y a-t-il d'espèces d'angles ?
6. Tracez les différentes espèces d'angles et donnez-en les noms.
7. Donnez des exemples de lignes parallèles.
8. Donnez des exemples de lignes obliques ; de lignes horizontales.

Degré supérieur :

Questions analogues, et de plus :

1. Définissez la ligne verticale, horizontale et oblique.
2. Tracez des lignes perpendiculaires l'une à l'autre, et dites ce qu'elles forment.
3. Définissez le triangle et tracez un triangle à angles aigus.
4. Dessinez un carré et divisez-le en huit triangles rectangles.

Newport (Rhode-Island).

---

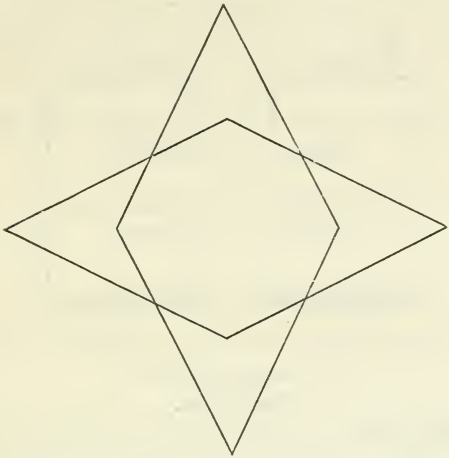
35. — DESSIN A MAIN LEVÉE.

(3e, 4e et 5e année.)

Les élèves n'ont jamais ni vu ni fait ce travail avant le moment où ils l'ont exécuté eux-mêmes d'après la description verbale donnée en ces termes :

Marquez un point au centre de votre papier. Marquez un autre point exactement au-dessus du centre, à un demi-pouce du haut de votre papier ; un autre au-dessous du centre, à un demi-pouce du bas de votre papier ; un autre à gauche du

centre, à un demi-pouce du bord de votre papier ; un autre à droite, à un demi-pouce du bord de votre papier. Marquez un point au milieu de la distance du centre au point supérieur ; un



Devoir fait par tous les élèves de la classe :
Age moyen, sept ans et demi.

autre au milieu de la distance du centre au point inférieur ; un autre au milieu de la distance du centre aux points de gauche et de droite.

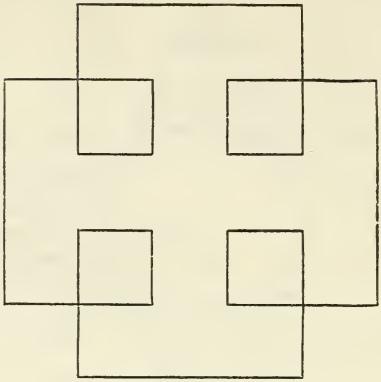
Joignez le point d'en haut par une ligne droite au point intermédiaire, entre le centre et le point d'extrême gauche, et par une autre ligne droite au point intermédiaire entre l'extrême droite et le centre. Joignez ensuite de la même manière le point inférieur aux deux points intermédiaires de droite et de gauche afin d'obtenir un losange.

Joignez par une ligne droite le point de gauche au point intermédiaire entre le centre et le point supérieur ; joignez-le par une autre ligne au point intermédiaire entre le centre et le point inférieur. Joignez ensuite le point de droite aux deux points les plus proches au-dessus et au-dessous du centre, afin de compléter le losange horizontal.

Sandusky (Ohio).

AUTRE DESSIN A MAIN LEVÉE.

Même procédé de dictée.



Même classe.

Sandusky (Ohio).

Nous donnons ci-contre trois planches de dessin, pris au hasard dans un des nombreux albums exposés par les écoles élémentaires de Milwankee. Il faut noter que ces dessins sont faits sur des tableaux, des ardoises ou des feuilles de papier, sans aucun quadrillage. Le premier exercice des élèves est de poser eux-mêmes au tableau noir les points de repère dont ils se serviront pour construire des figures symétriques ; ils joignent ensuite ces points par des lignes droites, puis ils divisent ces lignes en parties égales et joignent, suivant diverses combinaisons, ces points d'intersection sans le secours d'aucun instrument. En visitant les écoles de Milwankee, j'ai fait refaire, sous mes yeux et à l'improviste, les exercices de dessin dont on trouvera ci-contre le résumé dans plusieurs classes d'enfants de 6 à 9 ans, partout avec le même succès.

VI. — Musique.

(Voyez à la fin des *Grammar Schools*.)

GRAMMAR SCHOOLS

(*Correspondant au cours intermédiaire et au cours supérieur de nos écoles primaires.*)

Age moyen : de dix à quatorze ans.

I. — Langue maternelle.

1. — EXERCICE DE GRAMMAIRE ET DE RÉDACTION.

(4e année.)

Quest. 1. — Écrivez cinq phrases au nombre singulier.

Rép. — Le cheval est dans la grange, où il mange son foin.
Ce garçon joue à la balle.
La petite fille va demain à Saginaw pour s'acheter un chapeau neuf.
L'aigle porte un agneau à son nid.
Le tableau suspendu au mur est très-beau.

Quest. 2. — Faites une composition de cinq phrases au moins sur l'abeille.

Rép. — L'abeille est un très-petit insecte. L'été, elle vole de fleur en fleur pour en extraire son miel. Puis elle porte le miel à sa ruche, où elle le met en réserve pour l'hiver. On le lui enlève pour le vendre. Mais il faut leur (*sic*) donner à manger, sans cela elles mourraient. Elles bâtissent quelquefois de petits nids dans des arbres creux.

Quest. 3. — Écrivez à votre professeur une lettre où vous décrirez la rivière Saginaw.

Bay-City (Michigan), 14 février 1876.

Mon cher professeur,

Je vais vous parler de la rivière Saginaw. Elle a environ

quatre-vingt-dix milles de long. Elle coule au nord et se déverse dans la baie de Saginaw. Cette rivière est étroite et profonde. Bay-City est situé sur cette rivière. Il y a dans cette rivière beaucoup de poissons. Les hommes et les enfants y vont pêcher. Beaucoup de bateaux à voiles grands et petits remontent et descendent la rivière. Des hommes et des enfants s'y baignent. Il y a un ferry-boat (1) qui vous conduit à Banks.

Votre tout dévoué

EDDY CARNEY.

Quest. 4. — Écrivez dix noms, dix verbes.

Rép. — Dix noms : Cheval, maison, chat, tableaux, plumes, crayons, vase, orgue, pupitre et encriers.

Dix verbes : Courir, marcher, parler, rire, frapper, ruer, rouler, jouer, (il) secoue et (il) souffle.

Quest. 5. — Mettez au pluriel la phrase suivante :

Le vase est sur l'étagère.

Rép. — Les vases sont sur les étagères.

Quest. 6.—Écrivez une phrase qui contienne « box » (boîte) pris comme nom, et une autre qui contienne « box » (boxer) pris comme verbe.

Quest. 7. — Soulignez les noms dans la phrase suivante : Les *abeilles* bourdonnaient parmi les *fleurs*, et les *oiseaux* chantaient dans les *arbres* et dans les *buissons*.

Quest. 8. — Développez cette phrase : « Le cheval court. »

Rép. — Ce grand cheval gris court très-vite en remontant la rue.

Quest. 9. — Écrivez deux phrases qui contiennent chacune deux pronoms.

Rép. — Deux garçons sortaient de la ville et *ils* virent un cheval *qui* s'enfuyait.

Deux oiseaux étaient dans *leur* cage et les petites filles *les* nourrissaient.

Quest. 10. — Faites une phrase avec les mots : « Livre, écolier, bon. »

Rép. — Le bon écolier lit son livre.

Quest. 11. — *La neige*, composition.

Rép. — La neige tombe très-vite. Elle est très-blanche. Quand

(1) Large bateau à vapeur d'une forme particulière qui sert de bac. Ces bateaux, n'ayant pas de bordage ni à l'avant, ni à l'arrière, peuvent s'accoter au quai sans solution de continuité.

il y a de la neige, les garçons se lancent des boules de neige. Nous nous amusons beaucoup dans la neige quand il y en a. Quand il fait bon aller en traîneau, nous faisons des courses en « cutter » (traîneau rapide). Quand la rivière est gelée, les garçons vont patiner. La neige est très-belle.

Quest. 12. — Écrivez cinq phrases énonçant des faits au nombre pluriel, et en employant le verbe *aller* dans chacune d'elles.

Rép. — Les filles vont à la ville.
Les vaches vont au pâturage.
Les cochons allèrent à leur étable.
Les garçons iront à leurs places.
Les hommes allaient travailler à la ville.

Quest 13. — Écrivez à votre mère une lettre sur votre salle d'école.

Bay-City (Michigan), 14 février 1876.

Ma chère mère,

Je vais te parler de notre salle d'école. Elle est très-grande. Un thermomètre est suspendu sur le tableau noir. Il y a un orgue dans notre classe. Il y a treize tableaux noirs pendus à la muraille. Il y a des dessins sur les tableaux : il y a un bateau, une boîte, une cheminée, un serpent, une scie et une échelle. Il y a une devise inscrite sur la muraille au-dessus de la porte. Dans un coin de la salle il y a un grand pupitre sur lequel sont un dictionnaire, un vase et une boîte de craie. Il y a cinq rangées de pupitres qui ont des encriers.

Ton fils dévoué,

EDDY CARNEY.
Age : dix ans.

Bay-City (Michigan). École primaire annexée à la High School. (Temps employé, 3 heures 15 minutes.)

---

2. — GRAMMAIRE.

(7e année.)

Quest. 1. — Quels sont les différents éléments de la pensée? — Quels sont les éléments correspondants de la phrase? — Quelle est la fonction de la phrase?

Rép. — Les différents éléments d'une pensée sont :

Le sujet, le prédicat et la copule.

Le sujet de la pensée correspond au sujet de la phrase, le prédicat de la pensée correspond à l'attribut de la phrase, et la copule de la pensée correspond à la copule de la phrase.

La fonction de la phrase est d'exprimer la pensée par des mots.

Quest. 2. — Qu'est-ce qu'un attribut? En quoi un attribut diffère-t-il d'une partie d'un objet?

Rép. — Un attribut est un mot qui vient à l'esprit en pensant à un objet, considéré comme ce qu'il est à une certaine époque, sans rapport avec aucun autre objet.

Une partie d'un objet est une matière qu'on peut en enlever; un attribut est immatériel et ne peut être enlevé de l'objet.

Quest. 3. — Quelles sont les classes d'attributs? — Écrivez une phrase qui les contienne.

Rép. — Les différentes classes d'attributs sont :

Qualité, condition, relation et action.

Le chien noir boiteux du coin traversa une place publique en courant.

Le mot *boiteux* exprime un attribut de qualité, les mots *du coin* expriment un attribut de relation, le mot *traversa* exprime un attribut d'action.

FRANK M.

Age : treize ans.

Indianapolis (Indiana).

---

3. — GRAMMAIRE.

(6e année.)

Quest. 1. — Écrivez une phrase qui contienne quatre noms et soulignez-les.

Rép. — *Jean* alla à la *ville* sur le *cheval* et acheta des *œufs*.

Quest. 2. — Écrivez une phrase dont vous soulignerez le sujet et le prédicat.

Rép. — *Le chien courut* après le chat.

Quest. 3. — Définissez une préposition et dites ce que c'est qu'une proposition.

Rép. — Une préposition est un mot qui montre le rapport entre le mot qu'elle régit et quelque autre mot.

Une proposition est une pensée exprimée par des mots.

Quest. 4. — Construisez une phrase qui contienne un membre relatif et soulignez ce membre.

Rép. — Le garçon *étant malade* resta chez lui.

Quest. 5. — Écrivez une phrase dans laquelle le mot *dîner* sera employé comme nom, et une autre phrase dans laquelle le même mot sera employé comme verbe.

Rép. — Le *dîner* est prêt. — Vous viendrez *dîner*.

Quest. 6. — Écrivez le féminin de : Un monsieur, — un fils, — un neveu, — il, — Monsieur.

Rép. — Une dame, — une fille, — une nièce, — elle, — Madame ou Mademoiselle.

Quest. 7. — Qu'est-ce qu'un pronom interrogatif?

Rép. — On emploie un pronom interrogatif pour faire des questions comme : Qui? quoi? lequel?

Quest. 8. — Écrivez deux phrases dont l'une contiendra un verbe intransitif, et l'autre un verbe transitif.

Rép. — Les chevaux courent.
Le petit Charles a frappé Jacques.

Quest. 9. — Que faut-il dire pour analyser un nom?

Rép. — 1. Il faut dire que c'est un nom et pourquoi.
2. Si c'est un nom commun ou un nom propre et pourquoi.
3. A quelle personne et de quel nombre.
4. A quel cas et pourquoi.
5. La règle de construction.

RILLA W.
Age : douze ans.

West des Moines (Iowa).

---

4. — EXERCICE DE RÉDACTION.

Quest. 1. — Écrivez une lettre pour demander un emploi.

Rép. —

MADAME H. S. DAVIS.

Fitchburgh, 19 février 1876.

Chère Madame,

Je désirerais un emploi de demoiselle de magasin chez vous si la vacance n'a pas été remplie. J'ai déjà été dans les affaires.

Votre toute dévouée,
ELLA WHITNEY.

Quest. 2. — Écrivez un petit article pour un journal quotidien.

Rép. — Il y a eu un éboulement de neige sur l'Hôtel d'Amérique ce matin, mais personne n'a été sérieusement blessé, si ce n'est un vieux monsieur qui a eu le bras cassé. Le docteur Jollson lui a donné ses soins.

Quest. 3. — Morceau de poésie à mettre en prose. Cinquième livre de lecture de Monroe (page 277). (Édimbourg après la bataille de Flodden, par W. E. Aytoun.)

Quest. 4. — Nommez les noms, les pronoms et les verbes de la première strophe.

Quest. 5. — Écrivez une lettre dans laquelle vous rendrez compte de votre dernier examen.

Fitchburgh, 17 février 1876.

MONSIEUR J.-G. EDGEILY.

Cher Monsieur,

Le jour de l'examen est revenu, et on nous impose, à nous autres, pauvres écolières, la tâche formidable d'écrire une composition sous la forme d'une lettre qui vous est adressée.

Je crois que les examens font beaucoup de bien, car ils ont pour but de nous faire étudier et de nous faire gagner une bonne place dans notre classe.

On ne nous a pas fait de questions très-difficiles le mois dernier, et je me suis très-bien tirée de toutes mes études, excepté de la géographie, où j'ai été très-faible. Je préfère les examens écrits aux examens oraux, car il est beaucoup plus facile d'écrire que de parler devant toute une école, devant les inspecteurs, le comité et le professeur. Il faut que je termine ici ma lettre pour avoir du temps pour mes autres questions.

Votre toute dévouée,

ELLA WHITNEY.

Quest. 6. — Corrigez les phrases suivantes :

1. Il va bien pour un nouveau commençant.
2. Le garçon il s'en alla la semaine dernière.
3. Il s'en trouvait beaucoup d'absents hier.
4. Ces espèces de livres n'ont pas beaucoup de valeur.
5. Lequel est plus grand de ces deux chiens ?

Rép.—1. Il va bien pour un commençant.
2. Le garçon s'en alla la semaine dernière.
3. Il y avait beaucoup d'absents hier.
4. Cette espèce de livres n'a pas beaucoup de valeur.
5. Quel est le plus grand de ces deux chiens?

ELLA W.

Fitchburgh (Massachussets). École de Day street.

---

5. — COMPOSITION.

M. Bugbee (1) nous a donné pour notre composition habituelle, qui dure vingt minutes, les mots suivants à faire entrer dans une histoire de notre invention :

Célibat, bande, faux pas, bureau, chaperon, clique (2).

Voici comment j'en ai fait des phrases :

On demandait à une dame dont je me garderai bien de dire l'âge (qu'il suffise de savoir qu'elle avait résolu de garder le *célibat*) si elle avait un *chaperon*. « Oh ! oui, répondit-elle, mais un jour j'eus le malheur de le prier de me pendre un tableau représentant une *bande* de vieux garçons pleins d'entrain qui s'amusaient aux dépens d'une *clique* de vieux maris désolés de leur sort. Ce spectacle le fit tant rire qu'il recula pour mieux voir, fit un *faux pas* et tomba sur mon *bureau*. La première fois qu'on le revit, il quittait précipitamment la ville, et, ajouta-t-elle en soupirant, je ne l'ai jamais vu depuis. »

RILLA B.

Comté de Gloucester (New-Jersey). École rurale du district n° 57.

---

6. — HISTOIRE D'UNE FAMILLE.

J'ai eu dernièrement l'avantage de faire la connaissance d'une famille dont je me propose de vous raconter l'histoire.

Mes souvenirs me rappellent l'harmonie qui régnait dans cette maison.

Tout le monde y était gouverné par certaines *règles* dont on ne s'écartait jamais.

(1) Directeur de l'école.
(2) En anglais *celibacy, corps, faux pas, bureau, chaperon, clique.*

Cette famille se composait de dix membres : M. Nom, Mme Verbe sa femme, et leurs huit enfants.

Le père, M. Nom, était un vieux bourru despotique et rempli d'amour-propre ; il gouvernait toujours sa femme, qui était obligée de s'accorder avec lui dans toutes les choses *personnelles*.

Parfois il devenait si terrible, qu'il agissait dans une indépendance complète à l'égard de toute la famille ; alors sa femme s'écartait généralement de lui.

Quoiqu'il fût quelquefois *propre*, sa famille le tenait en général pour un vieux bonhomme *commun*.

Pronom, son fils aîné, était d'une intelligence remarquable ; son père avait beaucoup de confiance en lui, et il l'autorisait à traiter les affaires à sa place.

Il était égoïste : Moi, toujours, le premier en tête.

Il parlait soit *relativement* aux idées de son père, soit pour en *démontrer* le sens, mais quelquefois il était un peu *personnel* dans ses remarques.

Peut-être n'apprit-il jamais le cinquième commandement, car il ne respectait pas sa mère comme il aurait dû la respecter, il la brusquait souvent comme le faisait son père. Lui et son père s'accordaient généralement à merveille.

De temps en temps Mme Verbe se mettait à la *voix active*, et déclarait que Pronom et son père étaient tous les deux ses *sujets*. Souvent aussi le mari et le fils passaient à l'état de simple *complément*.

Quand elle se mettait dans un de ses *modes impératifs*, elle donnait ses ordres avec beaucoup de décision.

Elle avait en général beaucoup d'ordre et de régularité pour tout ce qui lui appartenait, quoiqu'elle laissât quelquefois les choses aller d'une manière irrégulière et défective.

Elle avait le tempérament nerveux, et quelquefois elle avait un si joyeux entrain, qu'elle paraissait ne vivre que pour le *présent ;* puis elle s'assombrissait et s'attristait, et disait qu'elle était un pauvre être *imparfait ;* mais bientôt elle s'imaginait qu'elle était parfaite, et si vous discutiez avec elle, elle vous renvoyait au *futur*.

Article et Adjectif étaient les deux garçons qui venaient après Pronom. Ils sautillaient devant leur père.

Article essayait de restreindre le pouvoir de son père, mais son influence était souvent *indéfinie*.

Adjectif décrivait toujours son père, dont il s'efforçait de faire une personne de *qualité*.

La jeune Participe était la fille aînée, elle ressemblait à sa mère. Son caractère avait beaucoup de rapport avec celui de son frère Adjectif.

Adverbe, la seconde fille, était une demoiselle très-impertinente, critiquant les manières de sa mère, et disant le temps et le lieu où l'on devait mettre les choses.

Celle qui venait après dans la famille était la petite Conjonction; elle n'était pas aussi intelligente que les autres, mais elle était très-utile dans certains cas.

Préposition était le fils cadet, il courait autour de son père, et, comme il lui ressemblait un peu, il voulait quelquefois le *gouverner*.

Interjection était la dernière née, c'était aussi l'enfant gâté de la famille, et, par conséquent, elle faisait tout ce qu'elle voulait. C'était un petit être volontaire et délicat qui jetait les hauts cris si quelque chose ne lui convenait pas.

Si quelques-unes de mes amies voulaient avoir d'autres détails sur cette famille, elles peuvent se les procurer en s'adressant à... la Grammaire.

MARILLA A.

Age : seize ans.

Comté de Middlesex (New-Jersey). École du district n° 53.

---

7. — RÉDACTION AU TABLEAU NOIR.

(5e année.)

Note du Directeur de l'école :

« Ce qui suit est le résultat d'un exercice qui a pour but d'exercer les enfants à la fois à la rédaction, à l'orthographe et à l'écriture. Pendant quelque temps cet examen tient lieu de rédaction originale faite par chaque élève.

» Le but du professeur est de ne fournir aucune idée, aucune expression, et cependant de faire exprimer par les élèves de la classe toutes les idées qu'ils peuvent avoir, dans le meilleur langage possible. Le sujet choisi est simple et familier à tous les élèves, car ce qu'on veut ce n'est pas que le sujet instruise par lui-même, mais qu'il apprenne à exprimer ce que l'on sait déjà.

» On écrit le sujet sur le tableau noir, et tout élève qui a quelque chose à dire sur ce sujet doit lever la main. Lorsque tous les élèves

demandent à parler, on en entend autant que l'heure le permet. Lorsqu'ils se sont ainsi fait une idée générale de ce qu'ils désirent écrire, on leur demande de dire laquelle de toutes les phrases qu'ils ont entendues est la plus convenable pour commencer la composition. Le professeur explique alors pourquoi il repousse une phrase proposée pour commencer la composition. On écrit ensuite sur le tableau trois ou quatre phrases à mesure qu'elles sont dictées par différents élèves; on n'y met ni lettres majuscules ni ponctuation. On laisse même l'élève écrire avec des fautes d'orthographe. On corrige ensuite ces phrases.

» On décide d'abord où doit se terminer chaque phrase, on indique la ponctuation nécessaire, puis on commence chaque phrase par une lettre majuscule, et on y place les autres majuscules qui sont nécessaires. Les élèves doivent alors changer tous les mots qui sont répétés, on leur enseigne à éviter la répétition des mots ou des idées; on leur enseigne aussi à remplacer un mot par un autre plus court ou à exprimer une idée en meilleur langage. C'est l'orthographe qu'on corrige en dernier lieu. On donne la raison de tous les changements que l'on fait, jusqu'à ce qu'elle soit bien comprise par toute la classe. On copie sur du papier ou sur l'ardoise le travail ainsi corrigé. A la leçon suivante on ajoute de nouvelles phrases. On continue de travailler sur le même sujet jusqu'à ce qu'en le copiant on obtienne une composition de la longueur désirée.

» Ce qui suit est un des exercices de ce genre faits au tableau noir en janvier dernier, sans que l'on sût qu'ils devaient être exposés à l'occasion du Centenaire. »

LES VACANCES.

Nos dernières vacances ont commencé le 25 décembre 1875 et ont duré jusqu'au 3 janvier 1876. Nous nous sommes beaucoup amusées pendant ces jours de congé. Le monde entier célèbre plus ou moins cette semaine. C'est pour cela qu'on appelle ce temps « les fêtes de Noël ». On se prépare activement à cet événement plusieurs semaines d'avance. C'est la coutume d'orner à cette époque avec des rameaux verts les églises, les maisons et les magasins. On coupe dans les forêts de petits cèdres, de petits pins ou de petits sapins noirs et on les apporte aux marchés de la ville. On les place de manière à les faire tenir droits et on les appelle des arbres de Noël. C'est aussi l'usage de se faire des présents entre amis. Les commerçants comptent sur la vente de beaucoup de marchandises. Ils font de magnifiques étalages qu'il est très-agréable de visiter, même lorsqu'on n'achète rien. Souvent on fait les cadeaux la veille de Noël : alors « on pend soigneuse-

ment les bas près de la cheminée, dans l'espérance que saint Nicolas ne tardera pas à arriver. »

WILLIE W.
Age : treize ans.

Boston (Massachussets). Lincoln School.

---

8. — MAUD MULLER (1).

(7e année.)

Un beau jour d'été, Maud Muller râtelait du foin dans la prairie. Elle chantait joyeusement tout en travaillant, et l'oiseau moqueur perché sur son arbre lui répondait. Ses regards se tournèrent vers la ville lointaine, et une vague inquiétude remplit son cœur; son doux chant cessa.

Pendant qu'elle se livrait à ses pensées, un juge passa à cheval dans le sentier; il arrêta son cheval et demanda une gorgée d'eau du ruisseau dont on entendait le murmure. Elle se baissa et remplit son gobelet d'étain. Le juge la remercia et se dit qu'elle était bien belle. Il parla ensuite du temps et de la fenaison. Et Maud oublia ses vêtements déchirés et ses pieds nus, et écouta le juge, charmée et surprise en sentant que les yeux du juge étudiaient son visage. Enfin il s'en alla.

Maud le suivit des yeux en soupirant. « Oh! mon Dieu, comme je voudrais bien être sa fiancée! Il me donnerait de beaux vêtements de soie, et papa, maman et mon frère ne manqueraient de rien, et le bébé aurait beaucoup de joujoux pour s'amuser. Je nourrirais et j'habillerais les pauvres, je les entendrais me bénir en quittant ma porte. »

Tels étaient ses projets; mais sa destinée fut tout autre. Elle épousa un rustre qui ne voulut rien faire pour son entretien, et qui se contentait de boire de la bière et de s'étendre nonchalamment au coin du feu. Le juge épousa une femme riche et distinguée, mais jamais il ne fut aussi heureux qu'il l'aurait été avec Maud. Que Dieu ait pitié d'eux, car lorsqu'ils

(1) Cette reproduction en prose de la célèbre idylle de Whittier a été donnée comme sujet, dit la première feuille du volume exposé par la Gaston School, « aux élèves de 7e année, après 30 minutes de » conversation sur le sujet : il était accordé une heure et demie pour » la rédaction en classe, sous l'œil du professeur. 28 élèves sur 33 » ont remis une copie. » La plupart étaient très-analogues à celle-ci.

se rappellent les jours de leur jeunesse, ils sont mécontents l'un et l'autre, et chacun d'eux se dit la chose la plus triste qu'on puisse se dire ici-bas : « Hélas ! cela aurait pu être pourtant ! »

KATIE M.
Age : quatorze ans.

Boston (Massachussets). Gaston grammar School.

II. — Descriptions d'objets et d'images.

9. — EXERCICES ÉLÉMENTAIRES.

(5e année.)

I. — *Description de mon pupitre.*

Mon pupitre a des pieds, un encrier, une rainure, une tablette et des côtés.

Il est fait de bois, de vernis, d'huile et de fer.

Il y a le haut et le bas, l'intérieur et l'extérieur.

Il forme un corps solide dont le sommet est oblong.

Il a environ quatre pouces de long, trois de large et quatre de haut.

Il est dans la troisième rangée à partir du nord et forme la quatrième place sur le devant.

En le regardant je vois qu'il est dur, épais, jaunâtre et lourd.

En le touchant, je sens qu'il est dur et rugueux.

Je sais, par l'ouïe, qu'il est lourd et dur.

Je sais, par l'odorat, qu'il est inodore.

Je sais, par le goût, qu'il est insipide et qu'il n'est pas bon à manger.

II. — *Les parties d'une maison.*

Les parties dont se compose une maison, au point de vue de l'usage, sont :

Les fondements, les murs, le plafond, le plancher, les portes et les fenêtres.

Les parties dont se compose une maison, au point de vue des matériaux, sont :

Le bois, le vernis, la peinture et le plâtre.

Les parties d'une maison, au point de vue de leur position relative, sont : l'intérieur et l'extérieur, le haut et le bas.

(J'ai mis une heure dix minutes à faire cette rédaction.)

ALICE C.
Age : douze ans.

Indianapolis (Indiana).

---

10. — LA VENDANGE (1).

Cette image représente une scène qui est très-commune en France : « la cueillette du raisin. » Comme elle est belle, cette vigne avec ses longues rangées de ceps chargés de verdure, et soutenus par des échalas, avec le ciel bleu au-dessus, et les belles grappes rouges qui paraissent çà et là au milieu des feuilles!

Il y a une joyeuse troupe d'hommes, de femmes et d'enfants qui cueillent le raisin. Il y a deux séries de vendangeurs : les uns vont les premiers et ramassent les grappes les plus grosses, les plus belles et les plus parfaites pour les vendre, pendant que les autres les suivent et ramassent celles qui restent, pour faire du vin. Immédiatement derrière la vigne est un vieux château où demeure le propriétaire, où ont demeuré et où sont morts ses ancêtres pendant plusieurs générations. Le château est peut-être une habitation très-agréable, mais il a l'air triste; son aspect même semble dire : « J'ai peur des voleurs et des brigands. » Je me demande s'il existe de si méchantes gens dans un endroit aussi charmant. En bas, dans la vallée, est une jolie petite église où toutes les bonnes gens vont le dimanche pour voir leurs voisins et pour montrer leurs beaux habits. Dans la route, près de la vigne, est un chariot avec deux cuves dans lesquelles les hommes versent leur raisin.

Perché sur le haut de ce chariot, on voit un jeune gars très-drôle, qui tient dans ses mains un instrument pour écraser le raisin, il le lève comme s'il allait en donner un terrible coup. Les pauvres chevaux paraissent assez fatigués et assez endormis ; quel dommage qu'ils ne puissent pas manger du raisin

(1) Voyez la figure, page 51. Elle est extraite du plus élémentaire des Atlas scolaires de Guyot, dont les cartes sont accompagnées d'un excellent texte illustré. (Editeurs, Scribner et Armstrong. New-York.)

pour passer le temps, comme font les vendangeurs ! Comme ceux qui ramassent le raisin ont l'air joyeux et heureux ! La plupart d'entre eux travaillent pour tout de bon, mais il y a, comme d'habitude, quelques paresseux avec eux. Voyez celui qui est sur la barrière et qui élève les mains comme s'il avait la colique ou comme s'il allait faire un discours. Une jeune et jolie Française franchit en sautillant les marches de pierre ; elle a le cœur léger, et sans doute elle chante une joyeuse chanson ; un homme lui montre un oiseau dans le ciel et semble lui dire : « Voilà votre rival, charmante chanteuse. »

Je me demande si ces gens sont aussi heureux qu'ils le paraissent. Je me demande si le pauvre petit paysan français peut être aussi heureux que le petit Américain, né libre, qui peut, un jour ou l'autre, devenir président des États-Unis, ou que la petite écolière qui fera peut-être un jour les honneurs de la Maison-Blanche (1).

ALICE W.
Age : douze ans.

Avondale, Comté de Hamilton (Ohio).

---

11. — MÊME SUJET.

(3e année)

Je vois dans cette image une église, une maison, des femmes et des hommes qui ramassent du raisin, des hommes qui vident le raisin dans de grands tonneaux et un homme qui apporte le raisin aux autres. Je vois des femmes qui ramassent du raisin et qui ont des mouchoirs sur leurs têtes. En France, les femmes portent leur raisin dans un panier sur leurs bras, et les hommes le portent sur leur dos. Je vois un homme avec des raisins sur le dos, et il a un bâton à la main ; peut-être que, pendant qu'il ramassait le raisin, le bâton lui a servi à s'appuyer. L'église que je vois est surmontée d'un très-haut clocher. Le raisin est très-utile, il sert à faire du vin, de la gelée et beaucoup d'autres choses. Le pays dont je vous ai parlé est le pays de France.

KETTIE T.
Age : dix ans.

Cincinnati (Ohio), école du district de l'Ouest pour les enfants de couleur.

---

(1) Palais de la Présidence, à Washington.

La Vendange en France.
(*Atlas élémentaire* de Guyot, p. 71.)

12. — MÊME SUJET.

(3e année.)

Je vois dans ma Géographie, à la page 71, des hommes et des femmes qui ramassent du raisin.

Un chariot attelé de deux chevaux est sur le devant, et il y a deux grands tonneaux dans lesquels un homme met le raisin qu'un autre écrase ; on le leur apporte dans une espèce de hotte. Les hommes ne portent pas leur raisin comme les femmes : les hommes le portent sur leur dos, et les femmes sur leurs bras.

Je vois deux tours du côté où sont les gens, et une au fond, du côté où ils ne sont pas.

Il y a une maison, des arbres et des buissons et aussi une église surmontée d'un clocher.

Ces gens ramassent le raisin pour en faire du vin.

Les uns ramassent le raisin en étant debout, les autres le ramassent en étant assis.

Il y a un homme qui descend les marches avec un petit baril (hotte) de raisin sur le dos, il a un bâton à la main.

Il y a beaucoup de femmes et d'hommes qui ramassent du raisin.

Les femmes portent des mouchoirs sur la tête, et les hommes ont des chapeaux. Je vois un cheval blanc et un noir, attachés au chariot.

ROSA H.
Age : treize ans.
Cincinnati (Ohio), école du district de l'Ouest pour les enfants de couleur.

(Temps employé à faire ce travail : 1 heure 10 minutes.)

---

13. — LES CHARPENTIERS.

Je vois, dans l'image qui est devant moi, des charpentiers qui construisent une maison : l'un perce un trou dans une planche, un autre scie une planche, et d'autres ajustent des planches. Il y a une maison presque terminée, et une autre qui ne l'est pas. C'est vraiment un joli endroit ; comme l'herbe et les arbres sont verts ! Je crois que c'est un village, car je ne vois pas de trottoirs. J'aimerais à demeurer dans la maison à

trois étages, car c'est la plus jolie. Je m'imagine que ces hommes seront contents quand ils auront fini, car c'est un dur travail de construire une maison.

EMMA B.
Age : onze ans.

Milwaukee (Wisconsin), école du 5e district.

---

14. — DEUX VIGNETTES HISTORIQUES.

1° L'image que je vais essayer de décrire représente un jeune homme qui est armé chevalier.

Dans un appartement bien meublé se tient debout un jeune homme revêtu pour la première fois d'un uniforme de chevalier.

C'est probablement le fils aîné de la famille, il a l'air noble et élégant.

Sa mère, qui porte des vêtements de veuve, vient, semble-t-il, d'entrer dans la chambre, elle pose avec amour sa main sur l'épaule du jeune homme et le regarde avec émotion.

Nous voyons qu'il a deux sœurs et un jeune frère. Ils regardent tous l'armurier qui adapte la cotte de mailles au corps du jeune homme. Sa sœur aînée vient de préparer son baudrier, et elle est à genoux à côté de lui.

Le plus jeune membre de la famille, un beau petit garçon, a pris le casque de son frère, il le tient dans ses mains et attend que celui qui doit le porter soit prêt à le recevoir.

2° L'image que j'essayerai ensuite de décrire représente la *Justice du roi.*

L'image et l'histoire se rapportent à un événement du règne des premiers rois d'Écosse.

Deux des nobles encore barbares ayant eu une discussion, l'un d'eux frappa son adversaire en présence du roi, crime qui était puni par la loi.

Le coupable fut aussitôt condamné à perdre la main sur-le-champ. La sentence fut prononcée par le roi, qui offrit sa propre épée pour l'exécuter. Mais, sur les instances de la reine et des amis du coupable, son crime lui fut pardonné.

Le coupable est assis à la table, il a le bras droit nu, en face de lui se tient debout le roi, il a son épée à la main et il la présente au bourreau qui hésite à la prendre, car la reine intercède pour le coupable ; un prêtre de l'Église pose sa

main sur l'épaule du roi pour appuyer les prières de la reine; un vieux seigneur qui est de l'autre côté de la table se joint à lui.

Les autres personnes qui sont dans l'appartement sont des gardes et des nobles de la cour.

CORA C.
Age : treize ans.

Boston (Massachussets), Shurtleff Grammar School.

---

15. — LES ÉGLISES DE NOTRE VILLE.

Un des spectacles attrayants de la ville d'York (1), c'est la vue de ses belles églises. Elles sont principalement situées dans la partie centrale de la ville, et elles ne manquent jamais d'attirer l'attention des étrangers. Elles forment sans exception de beaux et riches édifices. Elles sont au nombre de vingt-trois, sans compter diverses petites chapelles ou petits bâtiments des missions.

Parmi les principaux de ces édifices, il y en a cinq qui appartiennent à la congrégation des Luthériens. Nous allons les passer en revue.

La première église luthérienne, église du Christ, est située dans Georges-street (sud), près du square central. On lui a récemment donné une nouvelle forme; elle fait un très-bel effet. Son clocher n'est pas seulement un des plus hauts, mais aussi un des plus beaux de l'État.

La seconde église luthérienne est construite dans Duke-street (sud); c'est une église simple, gentille et bien finie; elle a une salle de réunion très-commode qui a été agrandie, il y a quelques années.

L'église de Saint-Paul est située au coin de King-street et de Bearer-street; c'est un des plus imposants et des plus somptueux édifices du bourg. Tous ses aménagements sont terminés à l'intérieur et à l'extérieur; le tout est très-élégant. Du côté de King-street, un clocher rattache le corps principal de l'église à la chapelle, qui contient une grande école du dimanche et une salle de lecture.

L'église luthérienne de l'Union est située dans la rue du Marché (ouest et, quoiqu'elle ne forme pas un bâtiment aussi

(1) York est une ville de 11 000 habitants.

grand, son aspect attire cependant l'attention; elle est bien aménagée. L'église luthérienne allemande de Saint-Jean est située dans King-street, près de l'eau; elle n'est terminée que depuis quelques mois. La salle des *meetings* est entourée d'une galerie sur trois côtés, d'un beau style.

La congrégation des réformés possède trois églises, dont la première, ou la plus ancienne, est située dans West-Market et près de Bearer-street. Cette église n'a rien en elle-même de particulièrement intéressant, car elle est l'une des plus anciennes églises de la ville; cependant elle a une assez belle apparence et sa position élevée ne peut pas manquer de la faire remarquer.

Celle qui vient après est l'église réformée de la Trinité, qui est située dans la même rue, près du square central. C'est un grand bâtiment en style moderne, surmonté d'une haute flèche; la construction en a coûté très-cher. Son clocher renferme un carillon qui se fait entendre tous les dimanches et quelquefois dans la semaine. A ce monument est joint un corps de bâtiment qui renferme une salle de lecture et une école du dimanche.

La troisième a été souvent appelée « la petite église du coin ». Elle est située dans Duke-street (nord); c'est un bâtiment petit, mais convenable.

La congrégation des Méthodistes et des Frères-Unis, et l'Association évangélique ont chacune deux églises.

Ce sont assurément les Presbytériens qui ont la plus belle église d'York. Elle est située dans la rue du Marché (est), elle a un aspect grandiose, pas tant à cause de la beauté de sa structure qu'à cause de ses abords et de son entourage. Dans le même block (1), faisant façade sur Queen-street, on construit une chapelle qui, dit-on, est une des plus belles du genre.

L'église Morave, dans Duke-strest (nord), l'église Anabaptiste, dans Georges-street (sud), et l'église Épiscopale dans Bearer-street (nord), quoiqu'elles ne soient ni aussi grandes, ni aussi somptueuses, occupent un rang distingué.

Outre les églises dont nous venons de parler, il y a deux églises catholiques et deux églises épiscopales Méthodistes, et aussi une salle de réunion des Quakers, qui sont toutes situées dans des rues élevées du bourg. Si nous devions juger des mœurs du peuple d'York d'après le nombre et la qualité de

(1) *Block*, pâté ou îlot de maisons qui forment toujours un carré, ou un rectangle, les rues se coupant toutes à angle droit.

ses églises, nous pourrions supposer que les enfants d'York forment un peuple bien religieux.

LILLIE R.
Age : treize ans.

York (Pennsylvanie), Grammar School de filles.

---

16. — NOTRE VILLE, SES RUES ET SES ÉDIFICES.

(4e année.)

Indianapolis (Indiana), 29 mars 1876.

Ma chère Esther,

Je vais vous parler d'Indianapolis. Je m'y plais beaucoup. C'est un charmant endroit. Il y a un Palais de Justice dans la rue de Washington. Le Palais de Justice est très-joli et très-élevé. Il y a des pierres de marbre sur la façade. Il occupe tout un square.

Il y a un Palais du Gouvernement et il est très-agréable de jouer dans la cour qui l'entoure. J'y vais jouer quand le temps est très-beau. Le Palais du Gouvernement n'est pas très-joli. J'y entre quelquefois avec quelques-unes de mes amies et je regarde les tableaux et les oiseaux. Ils ressemblent vraiment à de véritables oiseaux. Pendant l'été je joue quelquefois le soir avec mes compagnes jusqu'à ce qu'il soit tard. Nous jouons à cache-cache, à l'école, et à plusieurs autres jeux, jusqu'à ce que nous soyons bien fatiguées. Les rues d'Indianapolis sont belles et larges, elles vont toutes régulièrement au nord ou au sud, à l'est ou à l'ouest. Je demeure dans la rue du Maryland (ouest), qui est la première rue au sud de la rue Washington.

Tout à vous,

REBECCA M'CLEAN.
Age : onze ans.

---

17. — LE « COMMON » DE BOSTON.

(3e classe.)

Le Common (terrain communal) est un vaste et magnifique jardin public avec de grandes pelouses et de beaux arbres,

situé au milieu de la ville de Boston. Il était autrefois la propriété d'un homme nommé William Blaxton. Celui-ci quitta le Massachussets et vendit le champ à la ville moyennant trente livres.

Dans l'ancien temps, le Common était connu comme le champ de manœuvres, et, les jours d'exercice, des troupes s'y rendaient de toutes les parties du Massachussets. Lors du mi-centenaire en 1830, quelques personnes essayèrent de changer le nom de Common en celui de Jardins de Washington, mais elles ne réussirent pas.

Un jour, au mois de mai, le vent renversa un vieil orme qui avait cent trente-quatre ans. Pendant la plus grande partie du siècle il n'y eut que deux rangées d'arbres sur le champ communal, et la plupart de ces arbres étaient des ormes. En 1836, on mit pour la première fois une clôture en fer autour du Common, et en 1863 on entoura d'une clôture la partie où est à présent le parc aux cerfs.

Le Common contient maintenant environ treize cents arbres. Près du centre se dresse le vieil arbre qui donne de l'ombre depuis tant d'années. Le 29 juin 1860, le vent abattit une grande branche, et il fallut plusieurs charretées de terre pour boucher le trou.

WILLIAM S.

Boston (Massachussets), Warren grammar School.

(Temps : 50 minutes.)

---

18. — L'EXPOSITION DE CINCINNATI.

Nous avons chaque automne à Cincinnati ce qu'on appelle une exposition. Elle se tient dans un grand bâtiment construit exprès, et qui peut contenir des milliers de personnes. On y voit toute espèce de choses et toute espèce de monde : de charmantes fleurs et de charmantes plantes, d'agréables fontaines qui lancent de l'eau, de très-beaux tableaux, de belles gravures et de magnifiques statues.

On lavait des draps, dans des machines à laver d'une invention récente. Il y avait toute espèce de machines à coudre. Des dames les faisaient tourner bruyamment pendant qu'elles en faisaient l'éloge à leurs amies. Ces machines faisaient un bruit terrible.

J'ai vu toutes sortes de poupées, celle qui m'a le mieux plu

pouvait parler. Je voulais l'acheter, mais on ne vend pas les jolies choses qui sont exposées. Il y avait tant de choses à voir que j'en ai presque perdu la tête, et je me suis égarée deux ou trois fois dans la foule.

J'ai vu la plus belle boîte de bonbons arrangée d'une manière si tentante que j'aurais voulu acheter le tout.

Quelques oursons dînaient, et leur gardien faisait semblant de leur apprendre de jolis petits tours. Naturellement tous les enfants allaient voir les ours.

Cette exposition de Cincinnati a lieu chaque automne et elle attire ici des milliers de personnes qui viennent de toutes les parties du pays. Elle dure généralement trois ou quatre semaines. Le but qu'on se propose est de mettre sous les yeux de tout le monde les produits, les manufactures et les marchandises des habitants de la vallée de l'Ohio. On peut y voir toutes les inventions, depuis celle d'une machine à faire les souliers jusqu'à celle d'un piano à queue. Il n'y a pas de danger de mourir de faim, car on y trouve la farine de l'exposition, le levain de l'exposition, les fours de l'exposition, et les boulangers de l'exposition qui retournent les biscuits par milliers, et vous ririez de voir les petits garçons de la ville tout barbouillés les fourrer dans leurs longs paniers.

LENA N.
Age : douze ans.

Avondale, comté de Hamilton (Ohio).

---

19. — DESCRIPTION D'UN INCENDIE.

(6e année.)

Un incendie est une chose très-dangereuse, surtout s'il a fait beaucoup de progrès avant l'arrivée des pompes. Il y a quelques années, il y eut ici un très-grand incendie près de la fabrique de gaz, et beaucoup de maisons furent détruites. C'était précisément au moment où je sortais de l'église avec papa et avec maman qu'on donna l'alarme. Je priai bien gentiment maman de me laisser aller avec papa pour voir l'incendie; enfin maman y consentit, et nous nous y rendîmes. Lorsque nous arrivâmes, il y avait tant de monde que nous eûmes beaucoup de peine à nous frayer un chemin à travers la foule. Cependant nous n'y restâmes pas longtemps parce qu'il faisait trop chaud. En retournant à la maison nous ren-

contrâmes un monsieur de nos amis avec son petit garçon qui demeuraient dans la maison voisine de la nôtre. Il demanda à papa s'il retournait chez lui, papa lui répondit affirmativement, et il pria papa de reconduire Ermy son petit garçon, parce qu'il voulait rester un peu plus longtemps à l'incendie et qu'il ne voulait pas garder Ermy avec lui. Lorsque nous arrivâmes chez nous, la mère d'Ermy était inquiète de son petit garçon, parce qu'elle ne savait pas que son père l'avait conduit avec lui.

Maintenant je vais laisser là cette histoire, et raconter celle qui est arrivée chez nous. Un jour j'étais à l'école, et les fenêtres de la salle de classe donnaient directement sur notre maison. Je n'avais pas entendu les cloches qui donnaient l'alarme, et je vis tout à coup la fumée qui commençait à s'élever. Je ne savais pas à ce moment qu'elle venait de notre maison; mais un petit garçon de l'école se leva avant que la maîtresse pût l'en empêcher, et dit que c'était la fumée de notre maison. Je fus bien effrayée, et pendant la récréation la maîtresse me permit d'aller voir chez nous ce qu'il y avait de brûlé. J'allai donc chez nous pour voir, et le plafond de notre mansarde de derrière était presque entièrement brûlé. Quelques-unes de mes affaires brûlaient ainsi qu'un bois de lit, et je pensai qu'il n'y avait que cela de brûlé. Mais il faut que je vous dise quelque chose de drôle. Le monsieur qui demeurait porte à porte avec nous fut le premier qui découvrit l'incendie. Il alla dans son cabinet pour prendre quelque chose et il faillit être étouffé par la fumée; il descendit l'escalier pour prévenir et rencontra le propriétaire de la maison qui montait avec un seau d'eau. Il le prit, monta vite sur le toit de la maison, et cria à l'autre homme d'aller tourner le signal d'alarme (1). Celui-ci descendit en courant dans la cour et chercha de tous côtés, sans trouver, si bien qu'il finit par revenir appeler l'homme qui était sur le toit pour lui demander où était ce signal, qu'il ne pouvait trouver. Et il fallut que l'homme qui était sur le toit descendît pour aller lui-même à la gare de Plum-street tourner le signal.

EDITH H.
Age : douze ans.
Cincinnati (Ohio), École intermédiaire, 2e classe.

(1) Il y a dans toutes les villes d'Amérique, aux gares et au coin des principales rues, des signaux d'alarme télégraphiques pour le feu, qu'il suffit de toucher comme une sonnerie électrique pour faire arriver, en moins de cinq minutes, les pompes du quartier.

20. — SILOAM.

Dans le comté de Monmouth (New-Jersey), à huit milles (1) environ à l'ouest de Freehold, dans un beau lit de sable blanc entouré de pins, est Siloam, autrefois appelé le coin de Mac Enteri. Lorsque j'étais petit et que j'allais à l'école, cet endroit avait l'air charmant. Il n'y avait que très-peu de maisons, qui étaient très-vieilles. La maison d'école était un vieux bâtiment très-petit; c'était le seul qui existât dans cet endroit pour tenir des assemblées, ce qui avait lieu très-rarement. Toutes les personnes religieuses allaient à l'église à Perrineville et à Freehold. Lorsque l'assemblée se tenait dans la maison d'école, les assistants étaient fort peu nombreux.

Il y a environ cinq ans on changea le nom de cet endroit en celui de Siloam et les habitants firent beaucoup d'embellissements. Vers cette époque le révérend John Boswell vint à Siloam et il tint des *revival meetings* dans la vieille maison d'école, et les auditeurs furent si nombreux que la maison ne put les contenir tous. Alors on démolit la vieille maison pour en construire une nouvelle, mais celle-ci n'était pas assez grande ; alors on bâtit une église et l'on continua d'y tenir les *réunions de prières* pendant quelque temps. Mais, lorsque M. Boswell fut appelé ailleurs, les habitants n'eurent plus d'ecclésiastique pour leur faire des sermons, et pendant nombre d'années les portes de l'église ne s'ouvrirent pas pour le culte ; cette église était un mentor muet pour les habitants, à qui elle rappelait leur devoir. Cet automne, un jeune prédicateur est venu à Siloam, il y a tenu des assemblées pendant deux ou trois dimanches, et il y a environ douze semaines l'église fut ouverte par M. Beaisted, prédicateur méthodiste qui vint à Siloam et qui ouvrit l'église pour le culte.

Ces assemblées sont dirigées par le révérend Beaisted, aidé du révérend Richard Partur. Depuis que ces assemblées ont commencé, l'église n'est pas assez grande pour contenir tous les fidèles. Il y a eu 150 *conversions* pendant les douze dernières semaines, et il est tout probable qu'il y en aura encore autant. Il y a en moyenne cinq ou six personnes chaque soir qui se lèvent pour demander qu'on prie pour elles. Les habi-

(1) Le mille anglais vaut 1609 mètres.

tants vont à l'église dans des voitures découvertes ou dans de grandes carrioles qui contiennent beaucoup de monde. Beaucoup viennent de trois ou quatre milles de loin. J'aime à m'y rendre à pied moi-même, si je suis en bonne société. C'est une charmante promenade quand il fait clair de lune. On pourrait rendre cet endroit (qui est si éloigné du centre des affaires) très-agréable pour ceux qui cherchent un endroit tranquille à la campagne pendant la saison chaude. C'est un site très-sain, et les poitrinaires pourraient trouver dans l'odeur embaumée de ses pins la meilleure des médecines. Quelques personnes ont acheté des fermes dans cette partie du pays et ont quitté les villes, pensant que la vie ici serait plus économique ; mais comme ils sont éloignés du chemin de fer, ils trouvent que c'est incommode. Ils espèrent qu'un chemin de fer traversera bientôt leur petit village.

JOHN S.
Age : seize ans.

Comté de Monmouth (New-Jersey). District n° 12.

---

21. — MON EXCURSION DANS L'OUEST.

Je crois qu'en vous racontant l'excursion que j'ai faite un jour dans la Prairie, je pourrai modifier les idées de ceux d'entre vous qui n'ont jamais visité cet endroit et leur faire voir que ce pays a des charmes qu'on ignore.

Je commencerai par vous parler de la petite ville appelée Mishawaka, où je fis une petite station. Elle est située sur les deux rives du fleuve Saint-Joseph, à 90 milles au Sud-Est de Chicago. Elle n'a pas de trottoirs, parce que le sol y est très-dur. La plupart des maisons y sont entourées d'un acre de terrain, et ont de magnifiques jardins sur le devant. Il n'y a pas de maison qui ait plus de deux étages.

Il y a deux collines à environ un mille de la ville, et naturellement elles sont fréquentées par les habitants de la ville qui s'y rendent en grand nombre, car il n'y a pas d'autres collines à plusieurs milles.

Dans les Prairies, les collines sont une grande curiosité presque pour tout le monde. Il y a des personnes qui n'ont jamais vu d'élévation ayant plus de cent pieds de haut. Je m'arrêtai assez longtemps dans cette ville, puis je remontai le fleuve dans un navire à voiles par un magnifique clair de lune.

Le fleuve contient une grande quantité de petites îles. Nous nous arrêtâmes dans l'une d'elles appelée l'île de Hon, pour nous reposer après avoir ramé pendant trois milles pour remonter le fleuve. Je passai le reste de mon temps très-agréablement dans la ville.

Ensuite je me rendis à La Porte, à douze milles au sud du lac Michigan, où je séjournai quelque temps. Cet endroit est entouré de sept petits lacs; toutes les rues sont larges, et elles ont toutes, je dis toutes, et non pas seulement une ou deux, une rangée d'érables de chaque côté. La plupart de ces arbres sont très-gros, et donnent par conséquent un ombrage magnifique pendant une chaude journée d'été. C'est un véritable plaisir de se promener dans les avenues (il y a des avenues à La Porte comme dans une ville) et il y a sur les lacs un steamer appelé *Viola*.

Nous dressâmes notre tente hors de la ville sur une île dans l'un des lacs : notre société se composait de 40 personnes. Nous partîmes de bonne heure le matin dans une grande voiture de déménagement, munis de nos grands chapeaux de paille, de nos vêtements de toile et de nos grosses bottes. Vers sept heures nous arrivions au lac et montions dans des barques qu'un petit garçon nous avait préparées. Nous traversâmes le lac en ramant jusqu'à l'île des Pins (c'est ainsi qu'elle s'appelle). En débarquant nous étions de très-bonne humeur, les messieurs dressèrent les tentes; les plus grands garçons et les plus grandes filles allèrent se promener à la rame sur le lac pendant que les enfants couraient pour voir ce qu'ils pourraient trouver. Ils furent absents pendant un bon moment, et lorsqu'ils revinrent, ils présentaient le spectacle le plus drôle du monde : ils étaient tout retroussés; ils étaient trempés. Ils nous dirent qu'ils venaient de barbotter et qu'ils avaient essayé de prendre de petits poissons. Nous passâmes le reste de la semaine à pêcher, à ramer, et à nous amuser de mille manières. Nous revînmes ensuite à la ville pour y passer une autre semaine.

De là nous sommes allés à Michigan-City, ville située sur le lac Michigan. Nous y avons passé deux semaines. Un jour une société de nos amis partit pour Hoosier et Yankee Slides, comme on les appelle. Ce sont de hautes collines où il n'y a que du sable, elles sont très-escarpées. Lorsque le vent du lac souffle très-fort, il fait voler le sable de ces collines, de sorte que les maisons voisines ont souvent été ensevelies. Les en-

fants résolurent de monter au sommet de la montée Hoosier ; ils y arrivèrent après de pénibles efforts. Environ six d'entre eux se mirent sur une rangée en se tenant par la main, et ils s'élancèrent pour descendre la pente en courant. Quelques-uns s'embarrassaient les pieds dans le sable, et faisaient la culbute. D'autres avaient les pieds si bien pris qu'ils ne pouvaient plus remuer; un autre perdait l'équilibre et roulait jusqu'au bas. Nous passâmes une journée charmante, et nous fûmes bien fâchés quand vint le temps de partir, mais il fallut se résigner.

Nous employâmes ensuite une journée à visiter la prison des Etats, et il faut beaucoup de temps pour la visiter. Nous partîmes de bonne heure le matin, en emportant notre dîner que nous voulions manger dans la prison. L'inspecteur nous en fit faire le tour. Il y avait 40 femmes et des centaines d'hommes. Sept de ces hommes étaient condamnés à vie, ils étaient jeunes pour la plupart. Ils ont toute espèce de métiers dans cette prison, et chaque homme a sa besogne particulière. A l'heure du dîner nous sortîmes pour les voir entrer au réfectoire. Ils marchent l'un derrière l'autre, chacun ayant la main droite sur l'épaule de l'homme qui le précède.

Nous allâmes ensuite passer quelque temps à Niles Michigan. Je ne vous ai pas parlé des paysages que j'ai traversés en allant d'un endroit à un autre, parce qu'ils n'offrent rien d'intéressant : on peut voyager pendant des centaines de milles sans voir autre chose que des arbres et de vastes prairies.

Je suis allée ensuite à South Bend, où j'ai visité deux des plus grands pensionnats qui existent dans cette partie de l'Ouest, Notre-Dame et Sainte-Marie. Ce sont de très-belles écoles ; Notre-Dame a l'un des plus beaux carillons qui existent aux États-Unis.

Nous partîmes ensuite pour la grande ville de l'Ouest, Chicago, où nous passâmes trois semaines. L'Exposition y était ouverte à ce moment; nous l'avons visitée pendant trois jours. Elle avait lieu dans un très-grand bâtiment situé sur le bord du lac, et si vous vouliez voir la ville, vous n'aviez qu'à monter au sommet du bâtiment : vous pouviez alors voir autour de vous à plusieurs milles et sur le lac : il y avait dans ce bâtiment tout ce que vous pouviez imaginer. Chaque jour nous voyions quelque chose de nouveau; et il nous arriva rarement de voir deux fois la même chose. Le soir, aussitôt après le coucher du soleil, nous nous promenions à pied et en voiture dans les parcs.

Nous quittâmes Chicago pour nous rendre à Davenport (Iowa), sur le Mississippi. Cette ville est très-belle. Les premiers jours qui suivirent notre arrivée se passèrent en visites. Nous voulûmes visiter Rock-Island, sur le fleuve, précisément en face de Davenport. Nous partîmes de bonne heure le matin, et, après avoir traversé la rivière en voiture sur le *ferry*, nous fîmes une agréable promenade en voiture dans l'île pour nous rendre au palais du gouverneur. Si je me fais une idée exacte de la signification du mot guerrier, je crois qu'on peut l'appliquer à l'aspect de l'île : les canons étaient tous tournés du côté du fleuve, les sentinelles se promenaient sur les rives.

Notre excursion a été charmante, et j'espère que vous pourrez quelque jour en faire une semblable.

FANNIE T.

Boston (Massachussets). Everett grammar School.

(Temps employé à faire ce travail : 1 heure 10 minutes.)

III. — Exercices de style : Narrations.

22. — UNE PROMENADE EN STREET-CAR (1).

Le Street-Car (2) ou, comme on l'appelle généralement, le Horse-Car, parce qu'il est traîné par des chevaux, est une invention moderne très-précieuse pour les habitants d'une grande ville. Car, s'il faut marcher très-loin pour se rendre à son travail, on sera fatigué en arrivant et le travail sera beaucoup plus pénible que si l'on était frais et vigoureux. Puis, lorsqu'on a fini son travail, il faut encore parcourir la même distance, et lorsqu'on arrive à la maison, on est tellement fatigué qu'on n'a plus faim et qu'on ne demande qu'à se coucher. Je ne parle pas du repas de midi pour lequel il faut se con-

(1) Ici, comme dans le degré inférieur (p. 23), nous donnerons, par exception, plusieurs copies traitant du même sujet et provenant de la même école, afin de permettre d'apprécier non-seulement le travail de l'élève, mais la méthode suivie dans ce genre d'exercices.

(2) C'est le nom américain de nos *tramways*. On dit *street-car* ou *horse-car* pour distinguer ces voitures des wagons de chemin de fer qu'on nomme *cars* tout court.

tenter de viande froide au lieu de viande chaude. Or tout le monde sait que cela suffit pour ruiner la meilleure santé. On peut maintenant éviter tous ces inconvénients en prenant les Street-Cars; il faudra la moitié moins de temps qu'on n'en mettrait pour parcourir la même distance à pied, et l'on sera à l'abri de la pluie et de la neige pendant tout le trajet, et tout cela pour une somme si modique, que le plus pauvre journalier peut employer ce moyen de transport. New-York, Chicago et d'autres grandes villes l'ont possédé longtemps avant nous. Le principal attrait d'un Street-Car de Chicago, ce sont les journaux comiques placés sur les côtés du Car pour qu'on puisse les lire : on entend ainsi mille plaisanteries, les uns critiquant tel journal, les autres tel autre.

Le soir les petits marchands de journaux feront peut-être leur apparition en criant : « Les journaux du soir ! » Quelquefois, par un temps de pluie, les Street-Cars sont si encombrés de voyageurs que la plate-forme est surchargée d'ouvriers qui retournent au logis; ils portent suspendues au bras leurs gamelles d'étain. Tout près de là une demoiselle à la toilette élégante peut avoir le plaisir de voir se balancer sur sa robe ce petit seau d'étain. Cela l'ennuie peut-être beaucoup, mais elle attend que le propriétaire de cet objet incommode l'en débarrasse en descendant du Car. Sa voisine s'est déjà endormie, elle attend que le conducteur crie le nom de State Street.

Par une belle après-midi de dimanche, cet hiver, pendant que le soleil, brillant de tout son éclat, faisait fondre la neige et rendait les passages et certains endroits des trottoirs presque impraticables, ma mère et moi nous prîmes les Horse-Cars pour aller dans le quartier du sud voir ma tante. Lorsque nous montâmes dans le Car, il n'y avait qu'un petit nombre de personnes : un vieil Irlandais et deux Allemands; bientôt le Car se remplit. A Spring Street une troupe de joyeuses jeunes filles montèrent dans le Car, les deux jeunes gens se levèrent et permirent à deux jeunes filles de s'asseoir, mais le vieil Irlandais ne céda pas sa place aux jeunes filles; il dit : « Vous êtes plus jeunes que moi, mes filles, vous pouvez bien rester debout ! » Cela fit rire les jeunes filles, qui lui répondirent qu'elles n'étaient pas fatiguées. A un autre passage un jeune homme monta avec une vieille dame. A ce moment le Car était tellement rempli de voyageurs, que la vieille dame dut se tenir debout.

La vieille dame avait un collet en fourrure de loutre et de

grands gants de la même fourrure, mais sa robe et son chapeau paraissaient usés, sa figure était très-maigre et elle paraissait avoir beaucoup souffert. Le jeune homme, je crois que c'était son fils, portait un paletot de peau de phoque et un bonnet de même étoffe, un petit pantalon de demi-saison; sa veste de peau de phoque avait des boutons de même étoffe attachés avec des pattes de fourrure allant d'un côté à l'autre, mais une seule de ces pattes pouvait servir : les autres boutons et pattes étaient déchirés et ne pouvaient être d'aucune utilité; le dos de sa veste était à moitié déchiré, l'une des manches était à moitié usée, ce qui lui donnait un grand air de négligence. Il avait le visage haut en couleur et il chiquait du tabac. Les joyeuses jeunes filles se mirent alors à rire et à se moquer de ce singulier voyageur qui sourit aussi et qui, pendant un temps assez long, n'ouvrit qu'une fois la porte pour cracher. Ce fut un très-grand plaisir pour moi de les observer, car le Car dut s'arrêter à Élisabeth Street pour laisser passer un grand enterrement. Les jeunes filles et le vieil Irlandais dont j'ai déjà parlé ne tardèrent pas à se moquer de l'habit du jeune homme. Mais il fut impossible de le faire répondre. Peut-être était-il Français et ne les comprenait-il pas. Peut-être encore était-il trop fier pour faire la moindre attention à elles. Il se contentait de rire et de cracher dehors le jus de son tabac. Enfin, le défilé de l'enterrement se termina et nous arrivâmes bientôt où nous voulions aller.

ADELINE P.

Age : quatorze ans.

Milwaukee (Wisconsin). École du 2e district.

---

23. — MÊME SUJET.

Comme une promenade en Street-Car est un événement de chaque jour, presque tous les citoyens de Milwaukee, depuis le petit enfant d'une riche famille jusqu'au vieux mendiant en cheveux blancs, sont supposés savoir ce que c'est.

A la sixième avenue, côté du sud, le Car s'arrête par une brillante matinée, vers sept heures et demie ; comme c'est un jour où il y a beaucoup d'animation, le Car est plein avant d'avoir dépassé trois « blocks ». Dans un coin du Car, vous voyez trois petits garçons au visage brillant et heureux. Ils vont tous au travail. Leurs vêtements propres, leurs figures

animées et pleines d'intelligence, montrent qu'ils sont employés aux commissions ou à la caisse dans quelque magasin. En face d'eux sont trois commerçants à l'air soucieux et inquiet, et deux journaliers portant à la main le vase qui contient leur dîner. Ils ont cet air satisfait que l'on trouve souvent chez les bons Allemands ignorants. Le Car s'arrête tout à coup pour prendre une troupe d'écolières qui courent après la voiture depuis deux blocks. Elles se précipitent dans la voiture en riant, elles me marchent presque sur les pieds, mes voisins ont le même sort, et elles s'assoient après cinq minutes environ de remue-ménage. Comme le Car est plein, le conducteur lance ses chevaux, mais il est hélé près de Reed Street par une femme à l'air pâle et maladif; elle porte un bébé dans ses bras et trois autres s'accrochent à sa robe. Après beaucoup de confusion, après s'être attiré beaucoup de froncements de sourcils, elle peut trouver un siége. Nous approchons de Spring Street, où je dois m'arrêter. Je me prépare à descendre, en pensant à la différence qu'il y a entre certaines personnes, à tout ce que notre monde contient de misère, de richesse et de pauvreté, et combien nous sommes ingrats quand nous devrions remercier Dieu de nous avoir donné la santé, la force et la liberté.

MARY O'K.

Age : seize ans.

Milwaukee (Wisconsin). École du 8e district.

---

24. — MÊME SUJET.

(3e degré.)

Il y a quelque temps je me suis promenée dans un Street-Car, et je vais maintenant vous dire ce que j'ai vu. Je m'étais à peine installée qu'une Irlandaise monta dans le Car et s'assit. Lorsque le conducteur sonna la cloche pour l'avertir de mettre ses cinq sous dans le tronc (1), elle ne l'entendit pas, ou bien

(1) Dans certains omnibus américains, il n'y a pas de conducteur à l'arrière. Chaque voyageur met lui-même le prix de la place dans une petite boîte vitrée, d'où la pièce tombe dans une petite caisse fermée, dont le cocher n'a pas la clef. Chaque voyageur ne doit donc mettre que le montant juste de sa place. S'il a besoin de monnaie, il doit en demander au conducteur avant de rien mettre dans le tronc.

elle ne voulut pas lâcher son argent, car elle ne fit pas attention à cet appel. Enfin, le conducteur sonna si fort qu'elle demanda à l'un des voyageurs s'il y avait un incendie quelque part.

Lorsque ce voyageur lui répondit qu'on lui demandait le prix de sa place, elle éprouva un grand soulagement, et elle mit dans le tronc un billet de banque d'un dollar, puis elle attendit sa monnaie; mais lorsqu'elle s'aperçut que le conducteur n'avait pas l'intention de la lui donner, elle se retourna vers l'un des voyageurs et lui demanda s'il ne pourrait pas la lui faire rendre.

Ce voyageur dit qu'il la lui ferait rendre et, s'approchant de la portière, il raconta l'affaire au conducteur, qui lui répondit qu'il fallait attendre qu'on fût arrivé à la station du Street-Car, parce qu'il n'avait pas la clef du tronc. Cette réponse effraya tellement la pauvre femme (car elle croyait qu'on allait la conduire au bureau de police), qu'elle se mit à invoquer tous les saints pour leur demander leur bénédiction et leur protection.

Nous arrivâmes bientôt au bureau, et le conducteur lui rendit son argent. Elle se jeta à genoux, lui prit la main et la baisa en priant les saints de le bénir.

Dans la même voiture il y avait un homme qui avait le plus grand mépris pour la race noire, et qui était bien connu pour cela dans la ville.

Il n'était pas assis depuis cinq minutes, qu'une femme de couleur monta dans le Car; mais, avant qu'elle eût pu arriver à sa place, le Car oscilla, et elle tomba dans les bras de cet homme, ce qui ne manqua pas de faire rire tous les voyageurs, et il prit un air si dégoûté qu'il les fit rire encore davantage. Enfin le rire devint si général, qu'il descendit du Car.

LILIAN R.

Age : quatorze ans.

Milwaukee. École du 5e district.

---

25. — MÊME SUJET.

(3e degré.)

Un jour que j'allais en ville, je montai dans un Street-Car. En entrant je vis un homme très-pauvre qui ne pouvait pas payer sa place; je la payai pour lui et il fut bien content.

J'agis ainsi, parce que le conducteur allait le faire descendre. Puis le conducteur arrêta le Car et une demoiselle très-élégante monta. Elle tenait à la main un bouquet et un livre. Elle s'assit et se mit à lire. Le conducteur lui demanda si elle n'allait pas payer sa place. Elle s'excusa en disant qu'elle l'avait oublié ; elle la paya, puis elle se remit à lire. Un jeune monsieur monta alors dans le Car, il paya sa place et se mit à lire un livre qu'il avait ; puis il passa son livre à la demoiselle, qui à son tour lui passa le sien ; ils se mirent tous les deux à lire et parurent absorbés dans leur lecture. Alors une vieille femme monta dans le Car avec un bébé ; ses vêtements étaient crottés, sa robe était déchirée, le bébé était enveloppé dans un châle sale, il avait les pieds nus. Puis le monsieur sonna, et la demoiselle et le jeune homme descendirent et allèrent à leur école.

Je continuai ma route pendant quelque temps, puis je m'aperçus que j'avais été trop loin ; alors j'allai jusqu'à la station, et je revins quand le Car retourna à l'endroit où je devais descendre. Le conducteur cria : Spring Street ! Je descendis, j'allai faire mes affaires, puis j'attendis un autre Car, et j'allais y monter, lorsque les traits se brisèrent et la voiture se renversa presque ; on remit tout en ordre, j'y montai et je retournai chez moi de cette manière ; j'étais à trois « blocks » de chez moi et ce fut la fin de la promenade.

MOLLIE B.

Age : treize ans.

Milwaukee (Wisconsin). École du 8e district.

---

26. — MÊME SUJET.

Un samedi après-midi, au mois de mars, je montai dans un Street-Car pour aller à Fulton Ferry. Comme la distance était longue, je m'installai aussi commodément que cela me fut possible (c'est-à-dire d'une manière très-incommode, pour ne rien dire de plus), et je m'amusai à observer les voyageurs. En face de moi était un monsieur assez âgé, à sa droite était une jeune femme et à sa gauche un siége inoccupé. Le Car s'arrêta tout à coup et une vieille dame monta. Son air agité témoignait clairement qu'elle n'avait pas l'habitude de voyager. Après avoir roulé pendant dix minutes, elle songea au prix de sa place. Elle tira de sa poche un portefeuille qui avait l'air d'avoir appartenu à

Noé, et elle y prit un billet de dix dollars. Le conducteur, après avoir compté et recompté sa monnaie, vit qu'il ne pouvait pas changer ce billet. Le vieux monsieur dont j'ai parlé, qui était à droite de la dame, essaya inutilement de le changer, puis il lui offrit poliment un billet de Car (1). La dignité de la vieille dame fut offensée d'une telle offre, elle se leva et ordonna au conducteur d'arrêter la voiture et de la descendre. Lorsqu'elle fut partie, le vieux monsieur se tourna vers la jeune femme qui était à sa droite et lui dit assez haut pour être entendu : « Voilà bien la femme qui a le plus mauvais caractère du monde ! »

Un peu plus loin un jeune monsieur (du moins il se regardait comme tel) monta dans le Car, et prit le siége laissé libre par la « femme du plus mauvais caractère » et s'amusa à dessiner la carte de l'Afrique avec sa canne. Apercevant à l'autre bout du Car une dame habillée à la dernière mode, il arrêta un petit marchand de fleurs qui circulait dans le Car, et je l'entendis dire à cet enfant : « Portez ces fleurs avec mes compliments à cette dame, » et en disant ces mots il mit un billet de banque dans la main de l'enfant. Celui-ci alla à l'autre bout du Car et fit sa commission. La dame salua, prit froidement les fleurs et, ouvrant une fenêtre près d'elle, elle jeta dans la rue le contenu du panier. Tous les voyageurs se mirent à rire, et je crois que le jeune monsieur (ou plutôt le jeune fat) n'eut que ce qu'il méritait.

MARY S.

Age : seize ans

Milwaukee (Wisconsin). École du 1er district.

---

27. — MÊME SUJET.

Nous étions parties de chez nous avec la pensée de passer une matinée très-agréable ; mais par où commencer ? c'était là la question qui nous inquiétait. Assurément il y avait la visite des magasins que nous pouvions prolonger indéfiniment, car mon amie était venue à la ville pour acheter son trousseau. Mais c'est une chose si ennuyeuse, à moins d'avoir carte blanche pour acheter tout ce qui est « parfaitement charmant »,

(1) Billets d'abonnement qu'on peut acheter à l'avance et qui peuvent servir dans tous les omnibus.

et tout ce qui « convient particulièrement à votre genre de beauté », que nous résolûmes de remettre cette visite à plus tard. Comme nous descendions la ville en Street-Car, j'eus une très-heureuse idée : je proposai à mon amie de continuer notre promenade jusqu'au bout de la ligne, ce qu'elle accepta aussitôt. Alors nous nous installâmes bien à notre aise dans un coin et nous nous disposâmes à nous amuser de tout et de rien. Pendant une distance de deux ou trois « blocks » nous eûmes le Car à nous toutes seules. C'est alors qu'entra en scène le plus vieux spécimen de l'humanité que j'aie jamais eu le plaisir de voir. Je crois qu'elle aurait pu être la véritable vieille dame « à la grosse boîte, à la petite boîte, à la boîte à chapeaux et au paquet ». Comme ses nombreux paquets paraissaient l'embarrasser, nous offrîmes poliment de lui aider, mais elle ne paraissait pas être le moins du monde disposée à se séparer d'aucun de ses précieux fardeaux. Mais enfin elle vit qu'il lui était de toute impossibilité de monter dans la voiture sans notre secours, et elle nous laissa prendre ses paquets avec beaucoup de répugnance. Quand nous les lui rendîmes, elle les compta pour bien s'assurer qu'ils étaient tous là. Enfin elle fut convaincue qu'il n'y manquait rien et elle s'installa pour jouir de sa promenade en Car.

Lorsque nous arrivâmes à Broadway, le Car s'arrêta de nouveau, et, après nous avoir fait attendre au point d'épuiser notre patience, un jeune monsieur monta nonchalamment et s'assit dans le Car. Il était très-bien mis, sa cravate était sans défaut, sa canne irréprochable, ses gants d'une blancheur délicate, et son lorgnon d'or était suspendu à sa chaîne. Après avoir regardé autour de lui pendant quelques minutes, il prit son lorgnon et nous examina froidement de la tête aux pieds. Décidant évidemment que nous ne valions pas la peine qu'il se mît en frais pour nous fasciner, il se rejeta au fond de son siége, et quoique, à son propre point de vue, il fût un si grand personnage, il se plongea dans le néant complet à notre égard.

Je sais bien que cela va paraître absurde aux personnes qui n'étaient pas intéressées dans l'affaire, mais je vous assure que cette petite comédie nous avait bien amusées.

LILLIAN T.

Age : seize ans.

Milwaukee (Wisconsin). École du 1er district.

---

28. — LA NEIGE (1).

(Composition en anglais) (2).

(4e année.)

Quand l'hiver commence, il neige. Dans certains pays, la neige tombe en si grande abondance que toutes les routes sont obstruées; quelquefois les habitants sont gelés et meurent de

(1) Nous donnons, aux nos 28 et 28 *bis*, deux petites compositions rédigées par la même élève, la première en anglais, la seconde en allemand, toutes deux faites en classe, sans aucun secours étranger. Les élèves d'un certain nombre d'écoles primaires de Cincinnati apprennent simultanément les deux langues : la classe du matin est faite en anglais, par une institutrice américaine ; celle du soir est faite en allemand, par une institutrice allemande.

(2) Voici le texte anglais de ce devoir :

A Snow Storm.

When winter commences it snows. In some countries the snow falls so deep that people can not walk *athrough* and sometimes freeze and starve to *deth*. The snow is a fine sport for children. When the snow has fallen the boys and girls come with their skates and sleds and ride merrily down the hills. When they fall in the snow they do not care but get up again and go forth playing with the other boys. On high mountains the snow keeps laying the whole year. No animal or people can live there or no plants can grow there. Some people have large sleighs with horses and when they pass to have some sport, the children throw snowballs at them. Often horses fall and break their legs. The snow is a fine sport for children. Sometimes when the sun shines the snow melts and it is very dirty. When the gutters freeze the children come with shawls to keep them warm and then make sleightentracks and slide. The snow storm is very windy, and when it snows, some people love to go out. When the snow falls deep some people take *suffels* and *suffel* the snow *of* the pavement, so that people can walk on again. When it snows it does not thunder and lighten like by the rain. On some places the snow falls five to seven feet high. The snow is very useful for plants, it keeps them warm. When it is very cold the snow does not fall thick but very fine, but when it is not so cold the snow falls very thick. When the boys or girls fall at their play they do not care, but stand up again and play forth with the other children. In our country in the temperate zone there is not much snow and the snow does not fall so thick, but when the snow falls and the sun comes *the snow all* melts again. It is not so cold here. No birds sing like in summer, everything is white and covered with snow. In the frigid zone some men ride

froid. La neige est un grand plaisir pour les enfants. Lorsqu'il est tombé de la neige, les petits garçons et les petites filles prennent leurs patins et leurs traîneaux et glissent joyeusement le long des collines. Lorsqu'ils tombent, cela ne leur fait rien, ils se relèvent et courent rattraper leurs compagnons de jeu. Sur les hautes montagnes la neige séjourne pendant toute l'année. Aucun animal, aucun homme ne peut y vivre; il n'y pousse pas de plantes.

Ceux qui ont de grands traîneaux avec des chevaux vont se promener sur la neige : les enfants leur jettent des boules de neige en passant. Il arrive souvent que les chevaux tombent et se cassent les jambes. La neige est un grand plaisir pour les enfants. Quelquefois, lorsque le soleil brille, la neige fond, et alors il y a beaucoup de boue. Lorsque les ruisseaux gèlent, les enfants s'enveloppent avec des châles pour n'avoir pas froid et font des glissades pour s'amuser.

Une tempête de neige est accompagnée de beaucoup de vent, et certaines personnes aiment à sortir lorsqu'il tombe de la neige. Dans les villes, quand la neige tombe en abondance, il y a des gens qui prennent des pelles et qui l'enlèvent des trottoirs, de sorte que l'on peut marcher comme avant. Quand il neige, il n'y a ni tonnerre ni éclairs, comme lorsqu'il fait de la pluie. Dans certains endroits la neige atteint cinq ou sept pieds de hauteur. La neige est très-utile pour les plantes, elle les empêche de geler. Quand il fait très-froid, la neige n'est pas épaisse, elle est très-fine ; mais lorsqu'il ne fait pas froid, elle tombe en flocons très-épais. Quand les garçons ou les filles tombent en jouant, cela ne leur fait rien : ils se relèvent et continuent de jouer avec les autres enfants. Dans notre pays, situé dans la zone tempérée, il n'y a pas beaucoup de neige, et elle ne tombe pas en flocons très-épais. Lorsqu'il tombe de la neige et que le soleil paraît, toute la neige fond et disparaît. Il ne fait pas très-froid ici. Les oiseaux ne chantent pas comme pendant l'été : tout est blanc et couvert de neige. Dans la zone glaciale, on voyage dans des traîneaux attelés de renards et de rennes. La rafale de neige produit un bruit qui ressemble à un

sleigh with *foxen* and *raindeers*. The snow storm makes a howling noise. Sometimes in winter it is not so very cold. Not many people are out, every thing is still *on* the streets.

Time 40 min.
Copying 50 min.

Feb. 18, 1876.

hurlement. Quelquefois il ne fait pas très-froid pendant l'hiver. Il n'y a pas beaucoup de monde dehors, tout est silencieux dans les rues.

LISETTA H.

Cincinnati (Ohio), 13e district.

40 minutes pour la composition. 50 minutes pour la recopier.

---

28 *bis*. — LE SAPIN.

(Composition en allemand) (1).

Le sapin, haut et élancé, est un arbre forestier et un conifère. Sa racine ligneuse pénétrant peu avant dans la terre, s'y étend beaucoup. Sa tige haute et forte s'élève perpendiculairement, elle est recouverte d'une écorce rugueuse, d'un blanc grisâtre. Un suc épais, qu'on appelle résine, s'écoule de l'écorce. De cette résine on retire de la térébenthine, du goudron, de la poix, de la colophane. Les branches s'étendent presque horizontalement et sont verticillées autour de la tige; elles sont longues en bas et deviennent plus courtes vers le haut, de façon à se terminer en pointe et à donner à la cime toujours verte la forme d'une pyramide. Les feuilles du sapin sont des aiguilles longues, dures, raides, crénelées et attachées à la branche comme les dents d'un peigne. Les fleurs sont des chatons d'un pouce de long qui se changent, au bout de quelque temps, en cônes pendants d'environ 6 ou 8 pouces : ces cônes renferment la graine. La couleur du sapin est d'un vert sombre. Les sapins peuvent atteindre une hauteur de 100 à 150 pieds. De leurs troncs, quand ils sont grands et droits, on fait des mâts de vaisseaux ; ou dans les scieries on les débite en poutres, madriers, planches et lattes. Les sapins donnent le meilleur bois pour les constructions navales. On les plante souvent comme ornement dans les jardins. Le sapin est employé de préférence comme arbre de Noël, parce que c'est l'arbre dont la forme est la plus belle et la plus élégante.

LISETTA H.

Age : neuf ans.

45 minutes pour la composition. Une heure pour la recopier.

(1) Voici le texte allemand :

Die Tanne.

Die hohe, schlanke Tanne gehört zu den (*sic*) Waldbaum, und ist auch ein Nadelholzbaum. Die in der Erde nicht tief eindringende holzige

29. — LES FEUILLES.

Les feuilles sont la parure des arbres, et sans elles il n'y aurait pas de fruit. Elles ont toutes les dimensions et toutes les formes depuis la feuille de la fougère jusqu'à la feuille du palmier. Au centre de la feuille il y a un tube ou une côte qui va d'une extrémité à l'autre et d'où partent beaucoup de petits tubes. Ces petits tubes forment la charpente de la feuille, et ils lui sont aussi utiles que les veines dans le corps humain. Ces côtes sont de différentes dimensions selon la grandeur de la feuille; la côte centrale de la feuille de palmier est si grande que les naturels s'en servent comme d'une rame.

Les nègres d'Afrique emploient les feuilles de palmier pour se faire des chapeaux et pour couvrir leurs maisons. En automne les feuilles de certains arbres perdent leur couleur verte et deviennent rouges et jaunes, alors les forêts ressemblent à des océans de vert et d'or. Il y a une plante nommée népenthe dont la feuille enroulée a la forme d'une cruche

Stammwurzel verbreitet sich sehr in derselben. Ein dicker, hoher Stamm erhebt sich aus der Stammwurzel, der senkrecht in die Höhe geht, der mit einer weißgrauen, rissigen Rinde bedeckt ist. Der Rinde entquillt ein dickflüssiger Saft, den man Harz nennt. Aus diesem Harze [werden] Terpentin, Theer, Pech und Colophonium bereitet. Die Aeste sind fast wagerecht ausgestreckt; sie stehen quirlförmig um den Stamm: unten sind die Aeste länger, noch (*sic*) oben werden sie kürzere so daß es in eine Spitze endigt, und daß die immergrüne Baumkron, einer Pyramide gleicht. Die Blätter der Tanne sind lange, harte, steife ausgerändete Nadeln, die kammförmig an den Zweig gereiht sind. Die Blüthen sind zolllange Kätzchen, die sich nach einiger Zeit in 6—8 Zoll lange hängende Tannenzapfen verwandeln. In diesen Zapfen sitzt der Same. Die Tannenfarbe ist dunkelgrün. Die Tannen können eine Höhe von 100 bis 150 Fuß erreichen. Aus den alten, schlanken Tannenstämmen macht man Schiffsmasten. Die Stämmen (*sic*) werden auch in der Sägemühle zu Latten, Bretter, Pfosten und Balken zerschnitten. Die Tannen geben uns auch das vorzüglichste Schiffsbauholz. Oft wird der Tannenbaum als Zierde in Gärten gepflanzt. Die Tanne wird am liebsten als Christbäumchen benutzt, weil sie die schönste und zierlichste Baumform hat.

Lissetta Hauck.

Zeit: 45 Minuten.
Abschrift: eine Stunde.

23. Februar 1876.

avec un couvercle qui est presque fermé parce que la plante est toujours pleine d'eau. On appelle souvent cette plante la coupe du singe, parce que les singes lèvent quelquefois le couvercle pour boire l'eau. Il y a très-peu de népenthes aux États-Unis, mais ils sont très-communs dans l'île de Ceylan.

Les feuilles d'un nénuphar d'Amérique ont presque la forme d'un cœur, et certains nénuphars qui croissent dans les tropiques ont la forme de canots.

On cultive le mûrier à cause de ses feuilles qui nourrissent le ver à soie.

A l'époque de la Révolution, lorsque la nourriture était rare, les colons de la frontière faisaient bouillir les feuilles du hêtre et les mangeaient.

Les feuilles sont d'une grande utilité pour les soldats en temps de guerre : ils en font des lits.

ROBERT K.

Age : onze ans.

Boston (Massachussets). Harvard grammar School.

---

30. — LES FLEURS.

Les fleurs poussent dans toutes les parties de la terre excepté dans l'extrême nord, mais il y a une grande différence dans leur couleur, dans leur parfum et dans l'époque à laquelle elles s'épanouissent.

Dans la zone torride, elles ont des couleurs très-brillantes, mais elles n'ont pas de parfum, et elles s'épanouissent toute l'année.

Dans la zone tempérée leurs couleurs ne sont pas si brillantes, mais elles ont plus de parfum ; elles ne s'épanouissent pas pendant toute l'année, mais seulement au printemps, à l'été et à l'automne.

Dans la zone glaciale c'est à peine s'il y a des fleurs, et celles qui y sont ne durent que très-peu de temps.

Ce que nous venons de dire s'applique aux fleurs qui poussent en liberté dans les différentes zones ; mais maintenant nous avons dans nos jardins beaucoup de fleurs qui autrefois ne poussaient pas naturellement dans notre pays. On les a apportées ici des pays étrangers et elles se sont faites à notre climat. Quoique nous n'ayons pas ici de fleurs pendant l'hiver,

elles ne nous font pas cependant défaut, car nous avons de grandes serres où nous pouvons entretenir une température tempérée convenable à toutes les fleurs.

L'une des plus belles fleurs est la rose. On la trouve par toute la terre, comme fleur sauvage et comme fleur de jardin. Il y a environ quatre-vingt-huit espèces de roses. Leurs couleurs varient depuis le blanc sans tache jusqu'au rouge le plus foncé, et elles présentent les différentes nuances de l'écarlate et du jaune. Le parfum de la rose est très-recherché en Turquie, où il y a des champs entiers plantés de roses. On extrait des feuilles de ces roses une huile dont une goutte, apportée ici, coûte un dollar.

L'œillet est bien connu. Il a à peu près la même couleur que la rose. Mais son parfum diffère entièrement de celui de la rose.

Les violettes, le lilas, le lis et les boutons d'or sont à peu près les premières fleurs qui s'épanouissent au printemps.

Il y a des fleurs qui ne s'épanouissent pas la première année après qu'elles ont été plantées, d'autres qui ne s'épanouissent qu'une fois en cent ans.

ROSALIE R.

Age : treize ans.

Milwaukee (Wisconsin). 2e district.

---

31. — LES POCHES.

Les poches sont très-utiles. Il y a beaucoup d'espèces de poches que je n'aime pas autant qu'une poche dans une robe.

Un jour, à une petite représentation scolaire, je jouais avec mon frère dans un Dialogue où il était aussi question d'une poche. Ce dialogue s'appelait : « Le Trou dans la Poche ; » c'était un petit ouvrage très-comique. Voici le sujet : « Je parie que vous ne devinez pas ce que j'ai dans ma poche. » Et il disait que j'avais une balle ou quelque chose de cette espèce.—« Non, ce n'est pas cela. » — « Alors je ne peux pas deviner. » — « Eh bien, petit niais que vous êtes, il n'y a pas autre chose dans ma poche qu'un grand trou, et il faut que j'aille le faire raccommoder par maman. »

Il y en a donc de plusieurs espèces. Les unes sont de petits sacs qu'on appelle des poches et dont on se sert pour mettre les petits paquets qu'on achète sur son chemin.

Les poches que je préfère sont les poches qui sont dans les manteaux, dans les tabliers et dans les robes, parce que lorsque vous avez quelque chose que vous ne voulez pas qu'on voie, vous pouvez aussitôt le mettre dans votre poche. Et lorsque nous voulons porter quelque chose à l'école, nous pouvons le mettre dans notre poche; ainsi c'est notre poche qui le portera et non pas nous.

Elles sont si utiles que vous pouvez y porter n'importe quoi, à moins que l'objet ne soit trop gros pour y entrer.

Tenez, si vous voulez porter une pomme à l'école, mettez-la dans votre poche et emportez-la avec vous.

Je ne sais pas ce que je deviendrais si je n'avais pas une poche à ma robe. Je suis sûre que les personnes qui n'en ont pas sont bien ennuyées de porter dans leurs mains ce qu'elles ont à mettre dans leurs poches. Je vous assure que je ne voudrais pas y être obligée.

Cette année, tout est au Centenaire, et je suis sûre qu'il y aura des poches-centenaire, il y a bien des bonnets-centenaire !

Les garçons ont des poches à leurs jaquettes, à leurs vestes et à leurs pantalons; ils les remplissent toujours de quantité de saletés, de fer, de cuir, de pierres et de bien d'autres choses qu'on ne peut pas imaginer. Je ne sais comment ils peuvent porter toutes ces saletés dans leurs poches. Je ne le pourrais pas, moi.

Je voudrais bien voir un garçon passer une journée sans ses poches; ma foi! il ne saurait pas où mettre le fer, le cuir, les pierres et tout le reste. Je ne vois donc pas comment un garçon pourrait se passer d'une ou de plusieurs poches.

Il y a beaucoup d'autres espèces de poches dont je ne puis pas parler ou que je ne puis pas imaginer et qui ont de très-drôles de noms.

MARY A.

Age : douze ans.

Newark, comté d'Essex (New Jersey).

---

32. — LES CHEMINS DE FER.

Les chemins de fer, qui sont maintenant le plus utile de tous les moyens de transport, furent inventés par George

Stephenson, le pionnier des chemins de fer. C'est l'une des plus grandes inventions que le monde ait jamais produites.

Avant l'invention des chemins de fer et des locomotives, on voyageait dans les ennuyeuses diligences et autres véhicules de cette espèce. Mais maintenant, depuis l'invention des chemins de fer et des locomotives, on n'emploie presque plus les diligences, si ce n'est en attendant que les chemins de fer soient construits.

Les premiers chemins de fer qui furent construits, il y a près de cent ans, étaient déjà un grand progrès sur la diligence, mais ils n'étaient rien si on les compare à ceux que nous avons maintenant. C'étaient simplement des voies ferrées sur lesquelles on faisait de trois à quatre milles à l'heure ; et personne n'osait y monter.

Les voitures que nous avons maintenant sont elles-mêmes un plus grand progrès sur celles des premiers chemins de fer que celles-ci ne l'étaient sur la diligence. Les routes que nous avons maintenant diffèrent de la voie ferrée d'autrefois, non-seulement pour la vitesse, mais aussi pour les différents usages, par exemple : l'ancienne voie ferrée n'était pas appropriée au transport des voyageurs, tandis qu'aujourd'hui, non-seulement nos trains sont composés de voitures appropriées au transport des voyageurs, mais ils offrent encore tout le luxe qui peut augmenter le bien-être des voyageurs ; ainsi on a des voitures destinées à servir de chambre à coucher, des voitures où l'on peut manger et appelées wagons-hôtels ; on y a du feu, de la lumière et beaucoup d'autres choses que les anciennes voitures n'avaient pas.

Une autre chose bien merveilleuse, c'est l'extension des chemins de fer, depuis le chemin de fer de Baltimore à l'Ohio jusqu'au grand chemin de fer du Pacifique, qui a trois mille six cents milles de long, tandis que le premier n'avait que cent trente-cinq milles.

HOWARD G.
Age : douze ans.

Milwaukee (Wisconsin). École du 9e district.

---

33. — LES LIVRES.

Les livres sont très-utiles. Il y a les livres allemands et anglais. Il y a aussi des livres qui ne sont pas utiles et que

l'on peut se procurer chez les libraires pour cinq ou dix *cents;* on les appelle des romans. Il y a des garçons qui vont dans la bibliothèque et qui prennent des livres lorsqu'ils ont fini de lire les leurs. Une bibliothèque est un recueil de livres. J'ai entendu dire une histoire qu'on nous a donnée à écrire en rédaction aussi.

Il s'agissait d'un garçon qui avait un bateau. Il le mit à l'abri dans un hangar. Comme il n'y avait pas d'école le lendemain, on devait lancer le bateau. Il invita donc quelques-uns de ses camarades à venir lancer le bateau. Le matin du jour où le bateau devait être lancé, un garçon passa par là avec un panier plein d'œufs et un chaudron plein de fromage. Il allait au marché vendre le fromage et les œufs qu'il portait. Or il aperçut le bateau et se dit : « Je vais rendre Charles Benton furieux, » et il brisa les mâts du bateau. Charles se leva de bonne heure le matin pour voir si son bateau était encore où il l'avait mis. Il avait fait ses devoirs la veille afin de pouvoir s'amuser toute la journée à le lancer. En arrivant, il vit qu'on avait écarté la grosse pierre qui fermait la porte et qu'on avait brisé le bateau ; il devina aussitôt qui avait fait le coup. Il courut chez lui et dit à son cousin que Fritz Brown avait brisé son bateau : « Mais je lui rendrai la monnaie de sa pièce ; lorsqu'il ira au marché demain, je placerai une corde en travers du sentier, il tombera dessus, il cassera tous les œufs qu'il aura dans son panier, et il abîmera tous ses habits avec les œufs. » Son cousin lui dit que cela ne serait pas bien, « mais, ajouta-t-il, je vais vous dire le tour qu'il faut lui jouer. S'il revient demain avec ses œufs, demandez-lui s'il ne voudrait pas lire un de vos livres. » Le lendemain donc, lorsqu'il passa, Charles lui demanda s'il ne voudrait pas lire un de ses livres. « Oh ! bien sûr, dit-il, j'en aurai grand soin. » Charles lui dit : « Si je vous le prête, il ne faudra pas le détruire comme vous avez détruit mon bateau. » A ces mots, Fritz devint rouge comme du feu. C'est la manière de savoir si les garçons ou les filles ont commis quelque faute. Charles donna le livre à Fritz et s'en alla chez lui.

FRANZ V.

Age : douze ans.

Milwaukee (Wisconsin). 6e district.

---

34. — LES JOURNAUX.

Il n'y a peut-être rien dont on se soucie aussi peu que d'un vieux journal. Beaucoup de personnes pensent que lorsqu'on en a lu les colonnes, il est complétement inutile, et qu'il n'est plus bon qu'à jeter. D'autres, au contraire, l'estiment beaucoup plus, et le ramassent comme un avare ramasse son or. La première de ces deux classes de lecteurs est de beaucoup la plus nombreuse : ils jettent négligemment les yeux sur le journal, lisent les décès, les mariages, les incendies et les accidents ; peut-être cherchent-ils le dernier scandale, et, à moins qu'ils ne trouvent en grande abondance cette espèce de nouvelles dont ils sont friands, ils repoussent le journal avec dégoût et le jettent au panier... et peut-être ailleurs.

Pour l'homme qui pense, le journal est un visiteur très-bien venu, il est aussi nécessaire à son esprit que la nourriture qu'il mange l'est à son corps, et il a d'autant plus de valeur pour lui qu'il y trouve moins de ces nouvelles dont nous parlons plus haut. Le journal devrait se trouver dans chaque famille, les opinions qu'il émet devraient être judicieusement pesées, et on devrait le ramasser soigneusement pour pouvoir le consulter plus tard ; car c'est un fait bien établi que l'on peut glaner dans les colonnes d'un journal bien rédigé plus de renseignements pratiques, scientifiques et généraux que ne nous en fournissent mille volumes.

Prenez n'importe quel journal de premier ordre, quelle mine de richesses s'ouvre devant vous ! Ici une critique sur les beaux-arts, là le compte rendu d'un livre que nous voudrions bien posséder, mais que nous sommes trop pauvre pour acheter ; ici le canevas d'un cours public presque aussi complet que le cours lui-même ; une perle poétique, une belle pensée présentée dans un beau langage, une opinion émise avec beaucoup de soin ; tout cela mis à la portée des plus pauvres et des derniers d'entre nous afin que nous puissions y méditer et y réfléchir pour notre avantage et pour celui de nos semblables.

Une presse sans entraves est et doit être la gloire de tout peuple libre, et nos pères, en formant notre gouvernement, firent bien de l'entourer de ses garanties constitutionnelles.

Aucun peuple n'a à craindre la perte de ses libertés tant qu'il existe une presse indépendante. C'est un ami sur lequel nous pouvons compter. Bien qu'il puisse arriver que nous

n'admettions pas toujours les opinions de la presse, demain elle peut toucher une corde populaire; alors nous oublions notre rancune et nous éprouvons pour elle ce sentiment qu'éprouvent l'un pour l'autre de vieux amis qui font la paix après une longue brouille.

Notre progrès comme nation, progrès dont nous sommes fiers de parler à l'époque du Centenaire, est dû autant, sinon plus, à l'influence exercée par nos journaux qu'à toute autre cause. Les journaux sont des moyens d'instruction plus puissants que les livres, que les écoles; et leur influence est incommensurable, illimitée. Avec la Bible que tout le monde peut ouvrir, avec une presse libre, et avec notre système national d'éducation, nous n'aurons jamais à craindre une chute nationale ou un déshonneur national.

Avec la Bible qui enseigne aux hommes la grande leçon de l'amour de Dieu et de la « paix sur la terre », avec la presse pour donner l'alarme, sonner le tocsin et nous avertir de tout empiétement sur nos droits, avec les écoles publiques pour instruire la jeunesse et lui apprendre à user convenablement de ses priviléges, on ne dira jamais que notre pays a eu le sort de ces États qui ne sont que trop connus dans l'histoire. Leur carrière doit nous servir d'exemple et nous faire éviter ce gouffre dans lequel ils ont été engloutis et les écueils sur lesquels ils ont terminé leur existence.

CHARLES S.

Age : seize ans.

Comté d'Hudson (New Jersey). District n° 11.

---

35. — LA MAIN.

Que la main humaine est petite, et cependant quel merveilleux et puissant organe! On ne fait que trop souvent servir ce merveilleux organe à de mauvais desseins! La première fois qu'on s'en servit, pour ainsi dire, elle s'étendit pour commettre un acte de désobéissance en prenant le fruit défendu dans le Jardin de l'Eden; et peu de temps après, lorsque Caïn tua son frère Abel, ce fut la main qui commit le crime! Ce fut la main qui tressa la couronne d'épines et qui la mit sur la tête de notre Sauveur, qui ensuite le crucifia et lui perça le côté. Tous

les vols, tous les meurtres dont nous lisons le récit chaque jour sont commis par la main, quoiqu'elle puisse avoir des instruments pour l'aider.

La main fait beaucoup plus de bien que de mal. L'aspect actuel du monde est bien différent de ce qu'il était à l'époque de la création, et c'est ce petit membre, la main, qui a été l'instrument au moyen duquel cette transformation s'est opérée. Il est vrai qu'elle est dirigée par l'esprit, mais la direction serait inutile si la main n'accomplissait pas le travail. Les grandes pyramides d'Égypte, dont l'une recouvre 11 acres (1) de terrain, la grande muraille de la Chine, les aqueducs romains et l'horloge merveilleuse de la cathédrale de Strasbourg attestent la puissance et l'habileté de la main.

Voyez les grands changements et les grands progrès qui ont été accomplis par la main dans notre pays pendant les derniers cent ans : le canal de l'Érié, le pont suspendu sur le fleuve Niagara, des chemins de fer qui s'étendent de l'Atlantique au Pacifique, qui sillonnent le pays en tous sens et qui unissent beaucoup de grandes villes. Les nombreux navires qui traversent l'Océan, portant des marchandises travaillées par la main, ont été construits par la main. C'est la main qui a traduit la Bible en différentes langues. C'est la main qui construit des écoles, des colléges et des églises pour l'éducation et pour la sanctification du peuple. C'est la main qui, après avoir écrit des livres, fait des machines pour les imprimer.

Avec de la pratique, on peut faire faire à la main tout ce qu'on veut. On peut converser au moyen de la main, et il est vraiment étonnant de voir avec quelle rapidité on peut le faire. On peut arriver, par l'exercice, à faire courir ses doigts sur les touches d'un piano de manière à ne frapper que les touches qu'on veut frapper, et alors se fait entendre la plus belle musique. Les ouvrages manufacturés sont ainsi appelés parce qu'ils furent faits d'abord avec la main, *manus* signifiant main; plus tard la main fit des machines pour l'aider dans son travail, et ces ouvrages furent faits par des machines, mais on les appela toujours manufacturés. Au moyen de la trigonométrie, la main, guidée par l'esprit, peut mesurer la distance d'une planète à une autre quand même il y aurait des millions de milles. Par la main nous pouvons exprimer nos pensées sur le papier et les envoyer à nos amis absents. C'est la main qui

(1) L'acre anglaise vaut un peu plus de 40 ares.

construit toutes les lignes télégraphiques au moyen desquelles elle peut envoyer un message à des milliers de milles à travers l'Océan, en quelques minutes.

Ce fut la main de Thomas Jefferson, de la Virginie, qui écrivit la déclaration d'Indépendance (1). Ce fut la main puissante de l'homme qui prit l'épée pour obtenir cette indépendance; et cette main est toujours prête à défendre notre pays et à en maintenir la glorieuse indépendance. Ce fut la main de Washington qui déroula pour la première fois notre beau drapeau rayé et semé d'étoiles.

Pendant cette année, qui est la centième de notre République, il y aura à Philadelphie une exposition des meilleurs produits des manufactures à laquelle prendront part toutes les nations.

Nous ne pouvons aller nulle part sans voir beaucoup de belles choses très-utiles faites par la main; et nous sommes assurément obligés de reconnaître que la main qui a fait un si merveilleux instrument est divine.

MARY H.

Age : dix-sept ans.

Comté de Monmouth (New Jersey). District n° 49.

---

36. — LA SIESTE DE L'APRÈS-MIDI.

Dans un charmant petit endroit bien situé sur la rive gauche du fleuve Saco, au milieu des collines, s'élevait une petite ferme brune.

On était au mois d'août; le fermier était assis dans son fauteuil, fumant sa pipe; sa femme, vieille dame à l'air agréable, était occupée à nettoyer la table où l'on avait dîné. Sa petite-fille, qui était très-gentille, était assise sur le plancher où elle s'amusait avec sa poupée; elle la quitta pour grimper sur les genoux de son grand-père, et, pendant que celui-ci fumait, elle s'amusait à attraper des mouches.

Le vieillard posa ses mains sur la tête de la petite fille et des larmes coulèrent de ses yeux lorsqu'il pensa que bien souvent la mère de cette enfant, qui était morte, s'était assise à la même place, et la petite fille, le voyant pleurer, pensa que

(1) Adoptée le 4 juillet 1776 par le Congrès, qui siégeait alors à Philadelphie.

c'était le tabac qui en était cause ; elle lui dit : « Ne fumez pas, grand-papa, voyez comme cela vous fait pleurer ! » Sa femme était occupée à filer au rouet, et la vieille horloge de cuivre qui était sur la cheminée avait sonné trois heures ; mais le fermier resta dans son fauteuil. La petite fille s'appuya contre sa poitrine ; la tête du vieillard s'inclina sur la tête blonde de l'enfant, et ils s'endormirent tous les deux profondément pendant cette belle après-midi d'été.

MAGGIE B.
Age : douze ans.

Boston (Massachussets). Shurtleff grammar School.

---

37. — HISTOIRE D'UN PETIT MARCHAND DE JOURNAUX (1).

Lundi matin je pris mes journaux comme d'habitude et j'allai dans la rue pour les vendre. J'avais le *Daily News*, la *Tribune*, le *Morning Paper* et beaucoup d'autres. J'en avais vendu environ six quand un grand cri me fit tressaillir ; je me retournai pour voir ce que cela signifiait. Quelle fut ma surprise et mon horreur en voyant une vieille femme battre un petit garçon qui pleurait amèrement ! Je courus à elle et lui donnai un coup sur la tête, elle tomba par terre. Ensuite je pris le petit garçon par la main et nous nous en allâmes. Lorsque nous fûmes loin de la vieille femme, je lui demandai si elle était sa mère. Il me dit qu'elle n'était pas sa mère, que c'était un vieillard qui l'avait vendu à cette femme. Je lui dis qu'il n'avait plus besoin d'aller la retrouver et qu'il devait rester avec moi. J'avais dix sous dans ma poche, je les lui donnai pour acheter des journaux. Je demandai à l'enfant quel était son nom, il me dit qu'il s'appelait Henriot.

Comme il était midi, j'entrai chez un boulanger où j'achetai des gâteaux, puis nous nous en allâmes en mangeant ; nous eûmes bientôt fini. Nous prîmes nos journaux et nous nous mîmes à les vendre. Comme nous marchions sur la jetée, j'aperçus un enfant qui jetait des bâtons dans l'eau. Tout à coup le pied lui manque, il tombe dans l'eau. Aussitôt j'ôte ma veste et je plonge après l'enfant dont la tête avait dis-

(1) Ce sujet était donné aux élèves sans aucune indication ; la manière de le traiter était entièrement laissée à leur imagination (*Note du directeur de l'Ecole.*)

paru sous les vagues. Bientôt il revient à la surface et je nage vigoureusement vers lui. On avait approché un bateau dans lequel il y avait trois hommes, dont l'un était le père du petit garçon. Ils s'approchent de moi en ramant, le père prend son fils qu'il met dans le bateau, où il m'aide à entrer. « Noble garçon, me dit-il, vous avez sauvé mon fils unique, à partir d'aujourd'hui vous ne manquerez de rien. » Oh! comme j'étais content d'avoir sauvé le petit garçon! Nous arrivâmes bientôt à la jetée. Nous sortîmes tous du bateau et nous suivîmes l'homme chez lui. C'était une très-grande maison de pierre ; il me conduisit dans une chambre et me donna mille dollars. Vous pouvez penser que je me regardais comme très-riche, et, en effet, c'était vrai, car mille dollars étaient pour moi une très-grosse somme d'argent. De plus l'homme, qui s'appelait M. Rockwell, me dit qu'il me prendrait dans son magasin et qu'il me donnerait dix dollars par semaine.

Le lendemain matin je me rendis donc au magasin de M. Rockwell qui était situé dans Pearl Street. C'était un très-grand magasin d'épicerie qui avait quatre étages. M. Rockwell me présenta à ses employés, il me dit ensuite de me conformer aux instructions du premier commis. C'était un homme à l'air très-agréable avec de longs favoris ; il avait environ six pieds de haut. M. Rockwell s'en alla, et l'homme sous les ordres duquel j'étais me dit de porter des lettres à la poste.

Quand je revins, il me dit d'aller trouver M. Rockwell et de lui dire qu'il y avait au magasin un homme qui voulait le voir. J'allai donc à la maison de M. Rockwell, et un domestique me fit traverser la grande salle et monter un grand escalier. Au premier palier il s'arrêta, ouvrit une porte et je me trouvai en présence de M. et Mme Rockwell qui étaient assis sur un sofa. Dès qu'il me vit, il se leva et vint au-devant de moi en me tendant la main, puis il me conduisit à une chaise. Je lui fis ma commission et nous partîmes ensemble pour aller au magasin. En nous y rendant, nous rencontrâmes Henriot qui avait beaucoup de journaux sous le bras. Je lui donnai trois dollars et nous continuâmes notre chemin.

Je pris pension chez Mme Rockwell et un jour elle m'appela dans le salon et me donna une magnifique montre d'or. Je la remerciai et je partis pour le magasin. Ce soir-là je fus invité à une soirée chez une demoiselle et je m'amusai beaucoup. Le lendemain matin après déjeuner, M. Rockwell me fit venir dans le salon pour voir le petit garçon que j'avais sauvé. J'allai donc

au salon où était assis un charmant petit garçon qui s'amusait. Lorsqu'il me vit, il sauta sur ses jambes et me dit qu'il voulait embrasser le garçon qui l'avait sauvé ; je l'enlevai dans mes bras et je l'embrassai.

Il arriva un triste accident à M. Rockwell, pendant qu'il descendait l'escalier : il s'embarrassa le pied et tomba. Je courus à lui et je m'aperçus qu'il s'était cassé le cou. M. Rockwell avait fait un testament par lequel il me laissait le magasin. Comme j'étais un très-bon garçon, je pris Henriot dans le magasin et j'en fis un de mes commis.

Une nuit des souris prirent des allumettes dans une boîte et, en marchant, elles en enflammèrent une qui mit le feu à des papiers. Quand j'arrivai au magasin le matin, il était brûlé à ras du sol. Henriot était près des ruines, il pleurait et j'avais bien envie de pleurer aussi.

Quelques jours après, j'épousai Ida Maynard, et un jour qu'elle revenait du magasin, elle fit un faux pas et tomba dans le canal. J'essayai de la saisir pour la sauver, mais je ne pus pas et elle se noya. Je pleurai beaucoup d'abord, mais je ne tardai pas à me consoler et je fus aussi heureux qu'auparavant.

GEORGE E.

Age : onze ans.

Comté de Monmouth (New Jersey). District n° 7.

---

38. — HISTOIRE ET AVENTURES D'UN VIEUX LIVRE (1).

(7e année.)

C'est honteux de m'avoir déchiré en petits morceaux, disait tristement un vieux livre. J'avais l'air si joli quand j'étais neuf, et maintenant je suis si laid et si déguenillé ! Ma propriétaire est une vieille dame qui m'estimait beaucoup, mais je vais vous raconter comment je vins en sa possession.

Jadis il y avait dans un magasin une pile de vieux chiffons parmi lesquels je faisais très-bonne figure ; un jour, en parlant à un de mes compagnons, le maître du magasin me prit avec

(1) Même observation qu'au précédent devoir. — Nous rapprochons à dessein, ici comme plus haut (p. 48), les devoirs d'enfants blancs et d'enfants nègres sur le même sujet.

quelques autres; il se mit à nous peser, mais je ne sais pas combien nous pesions ; il nous jeta ensuite dans un panier que l'on porta à un moulin; là on nous transforma en papier et on nous découpa en feuilles pour faire un livre. Ensuite on imprima sur nos pages tant de lettres que je ne pus pas les compter ; on nous mit la plus belle reliure et on nous plaça sur une étagère dans un grand magasin. Tous mes camarades furent vendus. Un jour un vieillard entra dans le magasin et demanda à me voir. Le libraire me descendit et le vieillard m'acheta aussitôt. On m'enveloppa dans un journal et le vieillard sortit du magasin en m'emportant sous son bras. Je fus bien surpris quand je le vis entrer dans une maison élégante ; il me fit monter un étage et frappa à une porte en disant : « Petite fille, puis-je entrer un instant? » : « Oh oui, cher papa, je suis si contente que vous veniez me voir, » dit-elle. — « Papa apporte un joli livre, je crois qu'il vous plaira. » — « Merci, cher papa. » Il sortit ensuite en laissant Bertie toute seule. Elle m'embrassa en disant : « Comme mon cher papa a été bon ! » Au bout de quelque temps Bertie fut guérie, mais elle m'estima beaucoup jusque dans sa vieillesse : c'est une de ses filles qui a déchiré mes pages. Adieu ».

LAURA S.

Age : treize ans.

Cincinnati (Ohio). 2e district.

---

39. — MÊME SUJET.

(7e année.)

Jadis j'étais un livre tout neuf sortant de l'imprimerie; on me porta chez un libraire. Un jour une petite fille vint au magasin et m'acheta pour 80 *cents*. Elle me porta à l'école, écrivit son nom sur toutes les leçons qu'elle avait à apprendre, sans prendre le moindre soin de moi. Elle avait un mauvais caractère. Lorsqu'elle se mettait en colère, elle me jetait loin d'elle et déchirait toutes mes pages. Je m'appelais l'Arithmétique de May. Elle me portait chez elle pour copier des problèmes, et lorsqu'elle ne pouvait pas les faire, elle se mettait en colère et disait : « Je voudrais qu'il n'existât pas d'Arithmétique, » puis elle me jetait à terre et me laissait mettre en pièces par ses petites sœurs. J'entendis un jour une petite fille

qui lui disait : « Pourquoi déchirez-vous vos livres comme cela? » Elle répondit : « Cela m'ennuie, tous ces vieux livres, je voudrais bien ne plus aller à l'école. » Aussi l'année suivante elle n'alla plus à l'école, et elle me vendit 20 *cents* à un vieux marchand de livres, qui gratta son nom sur la couverture, et me vendit à une autre petite fille. Celle-ci m'estima autant que si j'avais été neuf. Un jour ma maîtresse me perdit en allant à l'école.

ESTHER S.

Age : treize ans.

Cincinnati (Ohio). 2e district.

École pour les enfants de couleur.

---

40. — AUTOBIOGRAPHIE D'UN VIEUX FUSIL.

(8e année.)

J'ai vu beaucoup plus de choses que vous n'en avez vu, vous autres enfants. Écoutez-moi, je vais vous raconter mon histoire.

Il y a environ un siècle et demi, quand ce pays formait une forêt sauvage où la hache n'avait jamais pénétré, et qui était remplie d'Indiens, j'étais suspendu sur la cheminée d'un hardi pionnier. C'était un bon vieillard qui avait bien soin de me tenir propre et brillant. Lorsque ce vieillard allait à la chasse, il me prenait et me caressait en disant : « Allons, mon vieux, il faut bien te conduire aujourd'hui, nous verrons combien de pièces de gibier nous pourrons rapporter à la maison. » Là-dessus il me chargeait et entrait dans la forêt en trottinant, me portant sur son épaule, et suivi de son chien fidèle.

Nous marchions pendant assez longtemps et enfin le chien donnait de la voix. Le pionnier le suivait, et bientôt le chien indiquait par un regard et par un glapissement que le gibier était en avant. Il ne se trompait pas, car devant nous, dans une petite plaine, paissait un troupeau de daims. Le vieillard me prenait et m'épaulait avec la rapidité de l'éclair, et pan! je partais. Aussitôt le noble daim agitait la tête et tombait mort sur sa piste, et ses compagnons décampaient.

Mon maître s'approchait du daim, tirait son couteau de chasse, enlevait le meilleur de la chair, qu'il chargeait sur ses épaules et partait pour retourner chez lui. Il y arrivait environ une heure après.

Certain soir un voisin vint à cheval au-devant de nous et nous dit que les Indiens avaient attaqué sa cabane et qu'ils l'avaient complétement brûlée. Les Indiens vinrent à notre cabane ce soir-là, mais nous les repoussâmes. Nous apprîmes la semaine suivante que ces mêmes Indiens avaient fait une incursion sur la frontière.

Le vieillard dit qu'il ne pouvait pas supporter leurs folies. Aussi partit-il le lendemain pour la frontière. Il y arriva le jour suivant et se joignit au détachement qu'on avait organisé pour combattre les Indiens. Il fut tué dans une bataille et je tombai entre les mains d'un Indien. Il m'échangea ensuite pour de l'eau de feu (1). Je restai longtemps dans la boutique de mon nouveau possesseur, où un jour un Anglais vint m'acheter.

Il me garda longtemps et me porta avec lui pendant les guerres de la Révolution. Il combattait bravement dans une bataille lorsqu'une balle le frappa en pleine poitrine, et je fus tout couvert de son sang.

Je pourrais en dire beaucoup plus long sur les batailles auxquelles j'ai assisté. Les fusils de 1876 sont d'une plus belle qualité que moi, mais j'ai fait beaucoup plus de service et j'ai vu beaucoup de batailles meurtrières.

Henry S.

Age : quinze ans.

Cincinnati (Ohio). 4e district.
École pour les enfants de couleur.

---

41. — HISTOIRE ET AVENTURES D'UN VIEUX FUSIL.

(8e année.)

Feu ! pan ! pan ! à la bonne heure ! je vois que je peux encore faire du bruit, quoique j'aie plus de cent ans. Oui, je suis vieux, mais j'ai été très-utile dans ma jeunesse. Pendant la paix je restais à la maison, où l'on me suspendait sur des courroies de cuir à la muraille. Mais lorsque la guerre de la Révolution commença, on m'enleva précipitamment pour me conduire à la guerre. Je fus pris un jour par les Anglais, mais

(1) Eau-de-vie. Les Anglais expriment la même idée par le mot *brandy* (*to brand*, marquer d'un fer chaud) et les Espagnols par le mot *aguardiente* (*agua ardiente*, eau ardente). (*Note du traducteur.*)

je ne restai pas longtemps en leur possession, et je m'échappai pendant une nuit sombre. J'ai combattu avec Washington et je lui ai sauvé la vie bien des fois. A la bataille de Brandywine Creep, je combattis ferme pour sauver nos hommes ; et lorsque Lafayette tomba, je vis l'homme qui avait tiré sur lui et je lui eus bientôt envoyé une balle.

Une fois, j'étais de garde par une nuit très-obscure, lorsque nos troupes étaient dans une situation fort critique : je marchais près de la tente de Washington, lorsque je vis un homme à l'air très-suspect qui regardait derrière les tentes. Je pensai qu'il allait commettre quelque mauvaise action et je le surveillai de très-près. Aussitôt il épaula son fusil et visa Washington, qui était assis dans sa tente. Au moment où il épaulait son fusil, je tirai sur lui et il tomba par terre. Il était mortellement blessé, et, avant de mourir, il avoua qu'il avait eu l'intention de tuer Washington.

Après la guerre de la Révolution, je restai longtemps à la maison. Mais lorsque la guerre civile commença, je fus conduit à la guerre par un jeune homme, et j'aidai à tuer les rebelles.

Depuis la fin de la guerre on m'a conservé précieusement comme une vieille relique. On doit m'envoyer à l'Exposition du Centenaire, et on me torturera au point de me faire mourir, je le crains bien, par les nombreuses questions que l'on m'adressera.

MARY A.

Age : quinze ans.

Cincinnati (Ohio).

École pour les enfants de couleur.

---

42. — HISTOIRE D'UN VIEUX FUSIL RACONTÉE PAR LUI-MÊME.

(8e année.)

En 1339, j'étais dans les Flandres et on m'envoya en France. En route je fus pris par un des vaisseaux de guerre du roi Édouard. L'Angleterre était en guerre avec la France et l'on m'envoya à l'armée du roi Édouard.

Cette armée battit les Français dans deux grands combats. C'était.... attendez.... oui, c'était à Crécy et à Poitiers. Lorsque la guerre fut terminée, on m'emporta en Angleterre, et l'on me

plaça dans la Tour de Londres, parmi des armes, des machines de guerre, et des haches de bourreau.

Je fus bien tranquille, et je fus employé par lord Monteagle lorsqu'il fouilla les caves du Parlement, où je trouvai Guy Fauk avec sa lanterne.

Dans une bataille avec les Français je fus pris, et l'on m'envoya à Paris. Sous Charles Ier, on me renvoya en Angleterre pour aider les Royalistes à fouailler les Têtes Rondes.

Sous Olivier Cromwell, ou le Protecteur, comme on l'appelait, on me porta en France et l'on me mit dans une maison particulière à Paris. Je ne fus pas employé avant la Révolution française; alors les Jacobins se servirent de moi contre la garde suisse en donnant l'assaut à la Bastille.

Bonaparte me porta en Égypte et se servit de moi contre les Mameluks. Je fis toutes les campagnes de Bonaparte, et, à la bataille de Waterloo, je fus pris par Blücher, qui m'emporta en Prusse.

On m'envoya aux États-Unis, et aussitôt la guerre éclata entre les États-Unis et le Mexique. On m'envoya au général Taylor, qui était à Port Brown, sur le Rio Grande.

J'étais aux batailles de Palo Alto, de Cerro Gordo et à l'assaut de Chumbusco. Mais, hélas! maintenant je suis trop vieux et trop infirme pour faire le coup de feu; c'est pourquoi je suis couvert de poussière, de rouille, et il faut que je reste dans ce musée.

WILLIAM C.

Age : quatorze ans.

Cincinnati (Ohio). 22e district.

École du degré intermédiaire pour les enfants de couleur.

---

43. — AUTOBIOGRAPHIE D'UN VIEUX FUSIL.

(8e année.)

J'étais couché dans les Montagnes de Fer au sud de la ville de Saint-Louis, dans le Missouri. J'y fus trouvé par des mineurs qui m'en firent sortir et me portèrent à l'usine métallurgique, puis à la fonderie où l'on travaille le fer brut pour en faire des objets d'utilité. Comme mon métal était très-bon, on résolut de faire de moi un fusil. On me façonna en forme de long cylindre, et on perça un trou dans le sens de ma longueur. Je fus alors un canon de fusil, puis on me fixa sur un morceau de bois de rose, ensuite on me brunit et on vernit ma

monture. Puis on me porta dans un magasin de fusils, où l'on me laissa.

Je n'y restai pas longtemps : j'étais si beau, que j'attirai bientôt l'attention d'un marchand dont la famille habitait le pays. Il m'acheta pour son fils aîné, et on m'emporta de la ville pour me faire vivre à la campagne. On m'employa surtout à la chasse, pour tirer les perdrix, et je me conduisis toujours convenablement. Je fus si fidèle à mon propriétaire qu'il eut bientôt toutes les perdrix. Les voisins de mon propriétaire furent jaloux de moi, et un jour un de leurs chevaux piétina sur moi. Je fus grandement effrayé parce que je croyais que je serais hors d'usage pour le reste de mes jours, mais heureusement je ne fus pas blessé. Peu de temps après on me mena à la guerre pour rendre de grands services à mon pays. Je fus heureux dans toutes les batailles où je combattis. Mon bonheur me valut le surnom de « champion des batailles ». J'assistai aux batailles les plus fameuses de la guerre de la Révolution. A mon retour on me conserva plutôt comme une relique de la guerre que comme un objet d'utilité.

Un matin j'entendis parler du Centenaire. J'étais bien curieux de savoir ce que tout cela signifiait. Il arriva que ceux qui causaient ainsi me virent ; aussitôt ils décidèrent qu'on me présenterait comme une des reliques de la guerre de la Révolution. On m'empaqueta avec quelques autres reliques et on m'envoya à Philadelphie par le chemin de fer. J'arrivai sain et sauf au bâtiment de l'Exposition et l'on me plaça dans un des principaux quartiers, pour me faire admirer par les visiteurs. Tout le monde prit beaucoup de plaisir à me regarder, car, malgré ma vieillesse, je ne suis pas trop cassé. Qu'est-ce que je deviendrai en quittant ce bâtiment ?

MATILDA B.
Age : quinze ans.

Cincinnati (Ohio).
École du degré intermédiaire pour les enfants de couleur.

---

44. — LE TRAVAIL.

Travailler, c'est employer sa force. Dieu nous a mis dans ce monde pour travailler et non pas pour flâner, les mains dans les poches, en fumant ou en chiquant du tabac, comme nous voyons que certaines personnes font tous les jours. On regarde la jeunesse comme le temps de la vie où il faut semer ; c'est

pourquoi il faut donner aux hommes, dès leur jeunesse, des leçons de travail. Si un petit garçon ou une petite fille a quelque travail à faire, il faut le faire joyeusement.

L'homme qui a la force de travailler doit pourvoir aux besoins de ceux qui comptent sur lui pour vivre. Tous n'ont pas le même travail à faire. Les uns peuvent avoir un travail très-facile, tandis que les autres en auront un très-difficile. Les petits garçons et les petites filles ont à travailler ferme pour faire leur éducation : c'est un travail très-difficile. Le travail est une noble qualité, et l'homme qui a cette qualité sera respecté pendant toute sa vie. Il y a des gens qui sont trop paresseux pour travailler; ils vont mendier, voler, et ils font toute espèce de mal à leurs voisins.

Il ne faut pas travailler dans le dessein de s'enrichir au détriment de son âme. Les personnes qui sont riches n'ont pas besoin de travailler pour gagner leur vie, mais elles peuvent aider, encourager ceux qui travaillent. On est porté, par suite d'une fausse interprétation, à mépriser le travail, mais si nous nous reportons à cent ans dans notre histoire, nous verrons que nos pères ne le méprisaient pas. S'ils l'avaient méprisé, où en serions-nous maintenant? Pouvez-vous le demander? Eh bien, nous serions restés les sujets de la Grande-Bretagne. Il faut toujours travailler avec bonne volonté, car la Bible dit : « Quelle que soit la chose que ta main trouve à faire, il faut t'y employer. »

Parmi les hommes éminents qui ont travaillé avec énergie, il faut citer Georges Washington, le Père de son pays. Il travailla pour la liberté de son pays et il réussit : maintenant son nom est cher à tous les Américains. A l'Exposition du Centenaire on verra le travail de cent ans.

JOHN Q.

Age : seize ans.

Leiperville, comté de Delaware (Pensylvanie).

---

45. — LES BONNES MANIÈRES (1).

(9e année.)

Les manières sont une certaine façon de faire les choses; elles sont aussi l'expression d'un bon cœur; ceux qui ont

(1) Écrit sans notes en classe le lendemain d'un jour où avait eu lieu une *conversation* de quarante minutes, dirigée par le maître. —

le cœur bon ne parleront jamais de façon à froisser les sentiments d'un autre.

Les manières font, aident ou détruisent les mœurs. Elles sont supérieures à la simple beauté personnelle et durent plus longtemps qu'elle. Un refus exprimé poliment est bien plus agréable qu'une faveur accordée avec rudesse.

Une propreté générale dans la personne, dans les vêtements et dans tout ce qui nous entoure est, avec la convenance dans les paroles, une des qualités essentielles des bonnes manières. Apprenez de bonne heure à compter sur vous, faites chaque chose avec aisance et régularité ; soyez poli, sincère, juste, et n'oubliez jamais qu'on soutient bien mieux sa dignité par la douceur et la grâce que par la dureté et la grossièreté.

On peut retirer un certain avantage moral du bon goût dans les vêtements. Efforcez-vous de vous habiller de manière que, tout en disant que vous êtes bien mis, on ne puisse pas dire ce que vous portez. Que votre corps, vos dents, vos cheveux soient toujours d'une propreté parfaite, n'ayez jamais les ongles sales. Lorsque vous vous asseyez, faites-le tout à fait, et que vous soyez assis ou debout, ne vous balancez jamais.

Parlez avec expression, d'un ton bas et distinct. Apprenez à bien converser, et surtout à bien écouter, car l'inattention est la marque d'un esprit petit et faible. Parlez pour dire quelque chose, soyez bref, rejetez les expressions d'argot et ne parlez pas de vous. Efforcez-vous de plaire aux autres ; parlez en dialogues, ne faites pas de monologues. Gardez-vous de raconter des nouvelles désagréables. Acceptez toujours votre situation gracieusement, joyeusement si vous le pouvez.

L'impolitesse n'existerait pas si tout le monde se conformait à la Règle Dorée (1), car quelle est la personne qui aime à être traitée avec impolitesse ? N'ayez jamais recours à la méchanceté, à la bassesse, ni aux expressions vulgaires. Parlez

Sur 30 élèves, 28 ont présenté des copies analogues à celle-ci. *(Note de M. Curtis, maître de la 1re classe.)*

(1) *Be you to others kind and true*
And never do nor say to men
Whate'er you would not take again.

Soyez bienveillant et sincère envers les autres, et ne leur faites ni ne leur dites ce que vous ne voudriez pas accepter de leur part.

(Note du traducteur.)

généreusement des absents. Souvenez-vous que : « La politesse consiste à dire ou à faire les choses les plus agréables de la manière la plus agréable. »

NANNIE M.

Age : seize ans.

Boston (Massachussets). Gaston grammar School.

---

46. — LA DISTINCTION.

La distinction est la politesse des manières. Les personnes qui sont assises dans leur salon, habillées comme pour recevoir de la compagnie, et qui lisent un roman ou quelque autre livre futile passent, pour des personnes distinguées. Mais ceux qui doivent travailler pour gagner leur vie et qui ont de grosses mains calleuses passent pour des personnes fort peu distinguées. Si une dame riche croisait dans la rue une petite meunière, elle serrerait sa robe presque au point de ne plus pouvoir marcher, afin de ne pas toucher celle de la petite fille. Si un monsieur à la mode, ayant les mains bien blanches, allait dans un salon à la mode et demandait du vin de Champagne, la maîtresse de la maison lui en ferait servir du meilleur. Mais si un homme pauvre faisait la même demande, elle lui en donnerait probablement du plus mauvais, et s'il s'enivrait, on ne dirait pas qu'il est un homme distingué.

Nous n'avons pas été mis dans ce monde pour nous asseoir dans un salon et y recevoir de la compagnie, ni pour avoir des mains bien blanches, pour aller aux bals ou aux réunions, mais pour faire avec toute notre ardeur « ce que nos mains trouvent à faire ».

Y a-t-il un homme plus illustre que Abraham Lincoln, et certes celui-là n'a jamais méprisé le travail ; par son mérite il est devenu Président des États-Unis. Il fut toujours honnête et loyal. C'est lui qui donna la liberté aux esclaves.

Parmi les femmes illustres, Florence Nightingale quitta sa demeure pour aller au chevet des soldats mourants ; de même Dorothée Dix alla dans les prisons soigner les prisonniers.

Si tous les hommes étaient trop distingués pour travailler, le monde périrait. L'Exposition du Centenaire est le résultat du travail des nations pendant plusieurs années. S'il n'y avait personne pour travailler, nous n'aurions pas de chemins de fer,

de voitures, de wagons, de chevaux, ni beaucoup d'autres choses. La nature entière nous donne des leçons d'activité.

LIZZIE S.

Age : treize ans.

Leiperville, comté de Delaware (Pensylvanie).

---

47. — L'INTEMPÉRANCE.

L'intempérance est l'habitude de boire, ou de se laisser dominer par les liqueurs spiritueuses.

Je crois que l'intempérance est un des plus grands maux qui existent. Je ne sais pas s'il y a quelque chose qui soit pire, quoique j'aie souvent entendu dire que l'argent était la source de tout le mal. Je pense que sans l'argent on ne pourrait pas se procurer du whisky (1) pour boire. Il y a des hommes qui peuvent boire un grand nombre de verres de liqueurs fortes sans que cela leur produise aucun effet, tandis que cela produit de l'effet tout de suite sur d'autres. Lorsqu'une personne se met ainsi sous l'empire d'une liqueur forte, elle perd la raison, chancelle, roule, ne peut plus se tenir.

L'ivresse rend certaines personnes stupides, d'autres sont gaies, d'autres sont tristes, d'autres furieuses. L'habitude de l'intempérance prive les hommes et quelquefois aussi les femmes de leur raison, de leur argent, de leur demeure, de leur santé, et enfin de leurs pauvres âmes. Pensez seulement aux milliers de pauvres âmes qui sont perdues par l'habitude de l'intempérance !

Lorsque certaines personnes sont ivres, leur esprit est si troublé que, si on ne les surveille pas de très-près, elles font beaucoup de mal, et souvent mettent en danger la vie des autres. Combien de fois, lorsque nous entendons parler d'accidents et que nous demandons comment ils sont arrivés, ne nous répond-on pas que les personnes étaient ivres et qu'elles ne savaient pas ce qu'elles faisaient! Oh ! je crois que les marchands de rhum auront beaucoup de comptes à rendre dans le ciel au jour du jugement. La Bible dit « que nous ne devons pas regarder le vin lorsqu'il est rouge ni lorsqu'il colore la coupe, parce qu'alors il mord comme un serpent, et pique comme une vipère. »

(1) Sorte d'eau-de-vie. (*Note du traducteur.*)

Quelquefois, en traversant en voiture un village ou une ville, vous voyez des hommes à l'air fort et robuste qui se tiennent devant le comptoir et qui vident la coupe redoutable. Il y a des hommes qui vendent la liqueur brûlante aux pauvres ivrognes jusqu'à ce qu'il ne leur reste plus un sou ; ils ne songent pas qu'ils perdent leur âme et celle des autres. Lorsque ces ivrognes ont dépensé tout leur argent et qu'il ne leur reste plus rien pour payer leur liqueur, ils enlèvent leur mobilier pièce à pièce jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien chez eux. Alors, leur pauvre femme toute maigrie, elle qui jadis était si gaie et si joyeuse, et qui maintenant meurt presque de chagrin, prend ses petits enfants et va mendier son pain. Bien souvent elle n'a à leur donner qu'une croûte sèche, assez pour les empêcher de mourir de faim, et tout cela est la conséquence d'une habitude d'intempérance. Comme ces pauvres familles doivent craindre d'entendre le bruit lourd des pas redoutés, et de voir entrer en chancelant leur père bien-aimé ou un frère, ou un fils ! Comme il doit être dur d'entendre les injures et de recevoir les coups cruels qui leur sont si libéralement infligés par ceux qu'elles regardent comme leurs protecteurs et qui, dans leur accès d'ivresse, les traitent avec tant de cruauté ! Je ne sais pas comment des hommes et des femmes peuvent avoir la conscience de vendre la liqueur empoisonnée, lorsqu'ils savent qu'elle cause tant de chagrin et tant de mauvais traitements. Il y a tant de choses à dire sur ce qu'il y a d'affreux dans l'intempérance ! Elle a brisé bien des cœurs !

GRACE H.

Age : seize ans.

Comté de Harren (New Jersey). District n° 6. École rurale (1).

---

48. — PLAISIRS DE LA LECTURE.

De toutes les différentes manières d'employer son temps pendant les heures de récréation, je crois que la meilleure est la lecture. Il est très-agréable de s'asseoir et de lire un bon roman lorsqu'on a terminé ses devoirs domestiques (si l'on en a), et surtout de lire les œuvres de quelque bon auteur.

(1) Il n'y a dans cette école que deux enfants qui ont moins de trois quarts de mille à faire pour venir en classe. Le plus grand nombre des élèves demeurent à un mille ou plus de la maison d'école.

(*Note de l'instituteur.*)

Il y a des personnes (celles qui appartiennent à la secte orthodoxe), qui pensent que c'est un grand péché de lire des romans et qui s'étonnent que vous puissiez lire de telles « futilités » (c'est le terme poli dont elles se servent), tandis que vous, de votre côté, vous ne pouvez trouver aucun plaisir dans les livres qu'elles lisent, par exemple la *Vie de Melchisédec* ou la vie de quelque ancien Patriarche contemporain du déluge. Je ne parle pas des romans à dix *cents* que lisent les enfants, mais seulement de ces charmantes et intéressantes histoires par Mme Holmes, Mme Southworth, Mlle Evans et beaucoup d'autres auteurs populaires.

Les garçons lisent tout ce qu'ils trouvent. Mais les filles ne s'aviseraient jamais de lire des romans à dix *cents!* Elles lisent des histoires, et je dois dire que je crois ces livres-là plus utiles que les livres de fiction. L'histoire nous enseigne tous les événements qui se sont passés dans notre pays, la vie des grands hommes, des femmes populaires, et beaucoup de faits utiles, que nous ne connaîtrions pas autrement.

Mais je pense vraiment que c'est une honte d'être réprimandée au sujet de la lecture des romans (commé quelques-unes de vos grand'mères, de vos tantes ou autres personnes semblables aiment à vous réprimander), quand il ne s'agit que d'une récréation innocente. Je me demande si ces vénérables personnes n'ont jamais lu de romans quand elles étaient petites filles et qu'elles allaient à l'école. Je suis sûre qu'elles en lisaient alors, et beaucoup plus que nous n'en lisons. Elles veulent se faire passer pour pieuses, sans cela j'imagine qu'elles liraient encore des romans.

LOTTIE J.
Age : quatorze ans.
Milwaukee (Wisconsin). District n° 1.

---

49. — LES ENFANTS D'AUJOURD'HUI.

On ne professe pas toujours la même opinion à l'égard des enfants. Lorsqu'ils ont environ deux ans, tout le monde les trouve charmants, ce sont vraiment de délicieuses petites créatures, dit-on. A sept ans ils sont bien incommodes. A douze ans ce sont de petits tapageurs. A seize ans ce sont des freluquets, et à vingt ans ce sont des jeunes gens qui ne connaissent rien de la vie. Ils restent dans cet état jusqu'au moment où ils se marient.

On peut diviser les enfants en une demi-douzaine de classes environ. Peut-être la plus nombreuse de ces classes est-elle celle du bon petit garçon. Il semble qu'il ne soit pas possible qu'il existe un bon garçon dans la littérature de l'École du dimanche ; peut-être qu'un spécimen si phénoménal de quintessence de bonté ne dépasse jamais l'âge de dix ans, époque à laquelle il meurt de quelque maladie de langueur, entouré de tous côtés des présidents, des majors généraux, des nègres et de tous les autres qu'il a arrachés à leur mauvais genre de vie.

Le bon petit garçon est ordinairement un jeune petit être qui a le bonheur de porter le nom de Ébénezer, Matthieu ou William. Il porte ordinairement un col de piccadilly, une cravate bleue et a toujours les oreilles propres. Il emploie la plus grande partie de son temps à lire le *Repos des Saints*, de Baxter, ou à parcourir un recueil d'hymnes. Le spectacle d'enfants que l'on fouette est presque la seule distraction dont il jouisse, si l'on en excepte celle de chiquer du tabac.

Une autre division de notre sujet contient le favori des dames. C'est ordinairement un petit individu qui a bonne mine ; il a les cheveux blonds, la peau blanche, les yeux bleus et un visage régulier. Ses cheveux, toujours proprement peignés, encadrent sa tête, et il connaît la plupart des petites filles à plusieurs milles à la ronde. Il est ordinairement « tendre », et il aimerait mieux se promener avec Bella dans la Grande-Rue que de jouer à la balle avec ses camarades. Neuf fois sur dix vous verrez qu'il s'appelle Charles, Auguste ou Henri.

Celui qui vient immédiatement après lui est l'enfant timide, pour qui la vie est une série continuelle de circonstances embarrassantes. C'est lui qui court contre des vieilles dames, qui s'excuse auprès des réverbères, qui appelle une demoiselle Monsieur, et un vieux monsieur Mademoiselle.

Celui qui lui est directement opposé est le jeune effronté. Ce spécimen de l'humanité ne se soucie de rien. Il causerait familièrement avec l'ombre d'Élie et l'appellerait « vieux bonhomme ». Il a la plus grande confiance dans son incapacité et entreprend avec ardeur toutes les besognes, depuis celle qui consiste à imprimer des cartes de visite jusqu'à celle qui consiste à gouverner un royaume. En un mot, c'est un individu qu'on ne peut pas démonter et qui se redresse comme ces

diables qu'un ressort fait mouvoir dans une boîte, sous les rebuffades les plus dures.

Ensuite vient le mauvais garnement. S'il y a quelque chose que j'aime au monde, c'est le mauvais garnement. Je n'entends pas par là un petit être bas, vil, sournois, qui attache une casserole à la queue des chiens et qui fait cent tours semblables; mais je veux parler d'un enfant franc et généreux qui est ordinairement méchant, non pas parce qu'il veut l'être, mais seulement à cause de l'exubérance du sang, qui le pousse toujours à faire une chose ou l'autre ; un enfant qui fait toujours quelque malice, redressant par exemple une épingle courbée et la mettant sur le siége de Charlot, non pas qu'il veuille faire du mal au susdit Charlot, mais seulement pour le voir faire des bonds désespérés et l'entendre pousser une série de cris affreux lorsqu'il viendra s'asseoir.

Aucun des grands hommes dont le monde entier reconnaît la haute valeur intellectuelle n'a été une poule mouillée : Shakespeare était un mauvais garnement ; il en était de même de Goldsmith, de Napoléon et du général Putnam.

WILLIAM W.

Age : seize ans.

Comté de Gloucester (New Jersey). District n° 1.

---

50. — L'AMOUR.

(1re année.)

Comme la vie serait triste si nous n'avions pas un cœur pour aimer !

L'amour ressemble au soleil d'été; celui qui n'a personne pour s'intéresser à lui ressemble à quelqu'un qui est enfermé sous terre, dans un sombre cachot où le soleil ne peut pas entrer. Mais il nous est impossible de dire que jamais personne ne s'est intéressé à nous, car le cœur de toute mère s'attache à son enfant, de même que les racines des fleurs s'attachent au sol dans lequel elles sont plantées. Avec quelle ardeur les absents songent d'avance au moment où ils seront auprès des personnes qu'ils aiment et vers lesquelles volent toutes leurs pensées !

Que ce monde serait froid et égoïste si l'amour ne régnait pas dans tous les cœurs comme il le fait ! Voyez la poule

rassembler sa jeune couvée sous ses ailes! Lorsqu'un de ses petits est blessé, quels tendres soins elle lui donne, tant elle les aime ! Et c'est là en général l'amour que les animaux d'un ordre inférieur se témoignent l'un à l'autre.

Peu importent les peines et les malheurs qu'une personne peut avoir, l'amour n'est jamais complétement banni de son cœur, il y reste toujours une tendre pensée pour quelqu'un. Nous autres enfants, aimons donc et chérissons les tendres êtres qui nous entourent, et que nos cœurs débordent d'amour pour notre divin Créateur.

AUGUSTA J.

Age : quinze ans.

Nouvelle-Orléans (Louisiane). Webster School.

---

51. — MON ÉTÉ A HILLSBOROUGH FARM.

A la fin d'une belle journée je me trouvai au petit village de Hillsborough ; c'était au mois d'août, et la chaleur était très-forte. J'avais voyagé toute la journée, et, lorsque la vieille diligence délabrée qui desservait quotidiennement la gare me déposa à la grille d'une charmante ferme, je compris que j'étais au bout de mon voyage.

La maison était située loin de la route, des arbres ombrageaient les deux côtés de la large avenue qui y conduit. Il y avait des arbres tout autour de la maison, et derrière la maison un joli petit lac. C'était la résidence de M. Horton, *farmer* (1) aisé. La famille se composait de M. Horton, de sa femme et d'une fille nommée Ida. Elle était charmante avec ses cheveux bruns bouclés et ses yeux noirs ; nous étions à peu près du même âge. On attendait dans quelques jours un fils qui était au collége. M. Horton avait environ cinquante ans, il était grand, de bonne mine, plein d'animation et d'entrain.

Mme Horton, bonne maman de quarante-six ans, vint au-devant de moi et me souhaita la bienvenue à Hillsborough Farm. Une amitié ne tarda pas à s'établir entre Ida et moi. Elle me dit qu'ils attendaient sous peu de jours beaucoup de personnes qui viendraient s'installer chez eux, entre autres une demoi-

(1) On sait que le *farmer* américain n'est pas un fermier, mais un propriétaire qui cultive lui-même ses domaines, et qui peut être fort riche.

selle nommée Lillie Raymond, qui, disait-on, était une grande beauté et une grande coquette. Était-ce la Lillie Raymond que j'avais connue à l'école ?

Trois jours après moi arriva Henri Horton avec son camarade de collége, Walter Robinson, qui était grand et fort. Henri ressemblait à son père. Après leur arrivée on me laissa m'amuser ou me promener avec Henri Horton dans la propriété, qui était très-bien tenue, pendant que M. Robinson et Ida lisaient quelque livre amusant ou se promenaient sur le lac. Nous fûmes très-tranquilles pendant une semaine, puis tout changea.

Un matin que j'étais assise dans le salon et que je causais avec M. Horton, j'entendis quelqu'un crier dans la salle : « Rersie Dean est-elle ici ? » Au même moment la porte s'ouvrit brusquement et, en levant les yeux, j'aperçus Lillie Raymond, encore plus belle qu'elle n'était lorsque nous nous étions quittées à l'école, deux ans auparavant. Elle s'élança joyeusement dans mes bras en s'écriant : « Qu'êtes-vous devenue depuis si longtemps, si longtemps ? Oh ! je suis si contente de me retrouver avec vous. Mais j'ai oublié de vous dire que mon frère Frank est avec moi et il faut que je vous le présente, venez ! » Elle n'avait pas aperçu mon compagnon, qui n'avait pas quitté l'appartement, et lorsque je le lui présentai, elle prit un air de reine.

Oh ! quels heureux moments nous passâmes ensuite. Un jour nous nous promenions en bateau, le lendemain nous montions à cheval ; nous faisions des pique-niques ; nos soirées se passaient toujours très-agréablement. Nous faisions des parties de croquet au clair de lune. Lillie était toujours radieuse et très-belle ; elle allait se promener dans la propriété avec Henri Horton ou avec son frère, et elle m'emmenait toujours avec eux. Les jours s'écoulaient ainsi.

Le mois d'août se passa et septembre vint. Un jour nous allâmes faire une partie de *putting* (1). Ida et Walter Robinson allèrent seuls de leur côté, quelques-uns des invités étaient restés en groupes un peu plus loin à faire une partie. Enfin nous nous disposâmes à rentrer. Frank portait mon panier, laissant Lillie et Henri seuls. La lune se levait en ce moment, et sa lumière, tamisée par les branches des arbres, répandait une grande beauté sur le paysage. Au moment où, sortant de sous les arbres, nous fûmes éclairés par la lune, je me retour-

(1) Jeu écossais.

nai pour regarder Lillie. Elle marchait la tête inclinée pendant que son compagnon se baissait pour lui parler. A ce moment elle releva la tête : elle était toute rouge, son compagnon baissa un peu plus la tête et, si je ne me trompe, déposa un baiser sur ses lèvres.

Ce soir-là Lillie vint me trouver dans ma chambre et me dit qu'elle avait un secret à me confier : elle était fiancée à Henri Horton et ils devaient se marier aux roses prochaines. J'avais aussi un secret à lui confier, car, en revenant à la maison, j'avais promis d'être Mme Frank Raymond. Lillie fut ravie de penser que nous serions sœurs pour tout de bon, et ce coquin de Frank ne lui avait jamais parlé de cela. Le lendemain matin nous consultâmes Ida et Walter, et nous convînmes qu'aux prochaines roses nous nous réunirions tous à Hillsborough Farm, où nous avions été si heureux, et que là, dans la vieille ferme, nous nous marierions tranquillement. D'abord Lillie hésita; comme elle était une héritière, elle pensait qu'il serait plus convenable de faire une grande cérémonie; mais comme nous étions toutes les deux orphelines et que la bonne Mme Horton insista beaucoup, nous consentîmes à venir faire la noce chez elle.

Le lendemain nous dîmes adieu à Hillsborough Farm jusqu'au mois de juin prochain. Lillie retourna chez elle dans le Sud. Moi je retournai à mon école. Henri Horton nous conduisit tous trois au chemin de fer dans la voiture. Nous versâmes des larmes en nous quittant; mais comme nous savions qu'il ne s'écoulerait que peu de mois jusqu'à notre prochaine réunion et que nous ne serions pas séparées jusqu'à la mort, nous nous dîmes au revoir. Je restai sur la plate-forme, à l'arrière du wagon, d'où je regardai le train qui s'éloignait; Lillie et Frank agitèrent leurs mouchoirs jusqu'au moment où nous ne pûmes plus nous voir.

Ainsi je me retrouvai seule, mais seulement pour quelques mois, et j'étais bien heureuse.

FANNIE A.

Age : dix-sept ans.

Comté de Middlesex (New Jersey). District n° 71.

IV. — Exercices de style : Lettres.

52. — A UNE COUSINE.

(4e année.)

Indianapolis (Indiana), 29 mars 1876.

Ma chère cousine,

En allant en ville, samedi dernier, pour acheter une robe neuve, j'ai vu un ivrogne qui était tombé sur une dame dans la rue. Un agent de police le saisit et le conduisit en prison. En retournant à la maison je pensais que c'était bien fait pour lui ; il ne devait pas tant boire. Lorsque j'arrivai chez nous, maman me demanda où j'avais été si longtemps et je lui racontai tout. Elle me dit qu'il ne fallait plus rester dans ces endroits et elle me gronda pour y être restée si longtemps. Elle me dit qu'on était venu pour me voir pendant que j'étais sortie. J'ai bien regretté de n'avoir pas été à la maison quand elle me dit qui j'avais manqué, car c'était une de mes amies.

Votre amie,

DORA ALDAY.

Age : douze ans.

---

53. — A UNE TANTE.

Ma chère tante,

Comme on nous a donné une lettre à écrire, je vais répondre à la dernière que vous m'avez adressée. Il y a quelque temps, les écoles d'Indianapolis ont fait une exposition au profit des enfants. On choisit tous les meilleurs chanteurs, que l'on plaça sur l'estrade pour les faire chanter. Comme je chantais assez bien, on me choisit. Il y avait cent petits garçons et petites filles. On nous appelait petites filles fleuries, parce que nous devions porter des fleurs en passant devant Washington. Il portait un bel habit noir, mais cet habit n'était pas très-long, de jolis pantalons noirs, un chapeau à l'ancienne mode.

«Washington» passe devant notre maison plusieurs fois par semaine. J'espère que vous répondrez à cette lettre aussitôt que vous le pourrez.

Votre nièce affectionnée,

CAIRIE B.

Age : douze ans.

Boston (Massachussets).

---

54. — A UNE AMIE.

(4e année.)

Boston, 24 janvier 1876.

Ma chère Katie,

J'ai reçu mardi dernier votre lettre, que je n'attendais pas. Je suis très-fâchée que vous soyez partie de chez Mme Torrey, parce que je crois qu'il vous sera bien difficile de trouver une autre place. Votre père vous attendait à la maison samedi, et il a été bien désappointé en ne vous voyant pas venir.

Votre tante va un peu mieux maintenant, mais elle ne peut pas encore se lever. Abbey reste à la maison pendant que votre tante est malade, et Nellie a beaucoup d'ouvrage à faire. Elle dit qu'elle voudrait bien que vous fussiez ici pour l'aider.

Mary, Katie et moi nous avons été au spectacle vendredi soir avec mon cousin George pour voir les *Deux Orphelines;* le spectacle était très-amusant, nous avons bien regretté que vous ne fussiez pas là pour venir avec nous, car il avait un billet pour vous. C'est demain qu'on baptisera le bébé de ma tante, on le nommera Mary. Comme vous avez reçu une invitation, nous espérons que vous viendrez.

Nellie Sullivan a été au bal des domestiques, jeudi soir, avec son frère Walter, elle s'y est bien amusée. La salle était pleine et le bal a duré jusqu'à cinq heures vendredi matin.

Je suppose que vous avez reçu beaucoup d'étrennes; j'en ai reçu aussi, mais pas autant que je m'y attendais. Ma tante m'a donné un portefeuille, une demi-douzaine de mouchoirs et une tasse avec une soucoupe. Ma mère m'a donné une paire de boucles d'oreilles et une paire de patins, et ma sœur m'a donné un foulard de soie.

Je mets de l'argent de côté pour acheter des Valentines, le mois prochain, pour envoyer à mes amies. J'en enverrai une gentille à maman, mais ne lui en parlez pas, je vous en prie, parce que je ne veux pas qu'elle le sache.

Ma tante a une angine. Elle fut prise samedi dernier, et elle a été très-malade. Elle n'était pas mieux hier soir quand papa et maman ont été la voir.

Katie Mouarty travaille dans la rue de Washington. Elle fait des robes et elle ne reviendra plus à l'école. Elle s'intéresse à son travail et elle l'aime beaucoup.

Votre amie affectionnée,

BARBARA H.

Age : douze ans.

Boston. Shurtleff grammar School.

---

55. — A UNE AMIE.

Clarence, comté de Cedar (Iowa), 20 février 1876.

Ma chère Florence,

Je ne sais plus laquelle de nous deux a écrit la dernière ; il y a si longtemps qu'aucune de nous n'a écrit. Je pense que vous êtes toujours à Riverside Institute, et que vous faites beaucoup de progrès dans vos études. Prenez-vous encore des leçons de musique ? J'en ai pris cet hiver.

Ida Taylor demeure-t-elle toujours chez vous? Que devient Nellie Sanborn ? Je pense que, si vous étiez près de moi maintenant, vous me diriez de ne pas vous faire tant de questions à la fois ; mais j'ai un grand fonds de curiosité et je veux que vous répondiez à toutes.

Ma sœur Nellie est partie pour Belle Plaine, où elle va recommencer à enseigner ; elle a soixante élèves ; elle dit que ses élèves paraissent l'aimer beaucoup. Notre école est plus nombreuse cet hiver qu'elle ne l'a jamais été. Je n'aime pas à voir notre école si nombreuse cet hiver, car il semble que nous serons bien différentes l'hiver prochain de ce que nous sommes maintenant. La plupart de mes compagnes auront alors fait leur premier semestre en qualité d'institutrices, elles ressembleront plutôt à des femmes qu'aux joyeuses écolières qu'elles sont cet hiver.

Je voudrais bien que vous pussiez venir ici cet été. Comme nous nous amuserions! nous mangerions des fraises et de la crème, et nous irions folâtrer dans les charmilles en cherchant des fleurs!... Il se peut que j'aille où vous êtes à l'automne prochain ; c'est pourquoi il ne faudra pas vous étonner si vous me voyez arriver au moment où vous vous y attendrez le moins, par quelque belle journée d'automne. Mais il faut que je m'arrête, sans cela vous serez fatiguée avant d'avoir lu la moitié de cette lettre.

Faites mes amitiés à tout le monde, et n'oubliez pas d'écrire souvent, je vous prie.

De la part de votre amie,

MARY B.

Age : quatorze ans.

Clarence, comté de Cedar (Iowa). Classe supérieure (rhétorique).

---

56. — A UNE COUSINE.

(4e année.)

Ma chère cousine,

Je vais vous parler d'un magnifique cadeau que l'on m'a fait pour ma fête. Il a été trouvé dans un grand arbre dans les bois, mon oncle Jean l'a pris et me l'a donné. C'est un bel écureuil gris, avec deux yeux ronds et brillants, un petit nez, deux oreilles, une bouche et un cou, un gros corps dodu, quatre pattes, et une queue soyeuse. Il a dix-huit ou vingt pouces (1) de long et de quatre à six de haut. Il est petit et trapu, il me mord le doigt, et quelquefois il aboie après moi; il mange, il boit, il court. Il est apprivoisé maintenant, mais il est très-turbulent. Il me cause beaucoup de plaisir. Il mange des gâteaux, du pain et des châtaignes. Maman lui achète une livre de châtaignes tous les jours. Quand je l'appelle, il accourt rapide comme l'éclair. Nous l'appelons Georgia. J'aime beaucoup Georgia. Ne croyez-vous pas que vous l'aimeriez? Dites-le-moi dans votre lettre.

Votre fidèle amie,

LENA P.

Indianapolis (Indiana).

---

(1) Le pouce anglais vaut : $0^m,025$

57. — A UNE AMIE.

(4e année.)

Indianapolis (Indiana) 29 mars 1876.

Ma chère amie,

Dimanche dernier, en allant à l'école du dimanche, j'ai rencontré deux tout petits garçons qui se battaient, et je leur ai dit qu'il ne faisaient pas bien, qu'ils devaient cesser de se chamailler et venir avec moi à l'école du dimanche. Là-dessus l'un d'eux, qui était un peu plus petit que l'autre, s'en vint avec moi et je le conduisis à l'inspecteur, qui le mit dans un groupe. En m'en retournant à la maison, il me dit le sujet de sa querelle : l'autre petit garçon lui avait pris son canif. Là-dessus je l'emmenai avec moi pour voir si nous pouvions découvrir le petit garçon. Nous le rencontrâmes, il retournait chez lui en pleurant et il était très-fâché de ce qu'il avait fait. Je l'arrêtai donc et lui dis qu'il devait rendre le canif. Il le rendit et dit qu'il était fâché et demanda pardon. Le petit Freddie lui pardonna, et ils s'en allèrent tous les deux chez eux très-contents. Freddie m'a dit qu'il allait à l'école du dimanche et qu'il était dans une charmante classe. Comme je n'ai plus rien à vous dire, je termine ma lettre.

De la part d'une très-sincère amie,

FLORENCE L.

Age : douze ans.

---

58. — A UNE AMIE.

(4e année.)

Indianapolis (Indiana), 29 mars 1876.

Ma chère amie,

J'ai reçu avec plaisir votre aimable lettre, et j'ai appris avec joie que Carrie allait à Chicago.

J'ai été à une réunion qui avait lieu à l'occasion de la fête de quelqu'un et j'ai joué à une petite fille un bon tour. J'avais

un miroir que je couvrais avec une serviette et je lui ai demandé quelle espèce de bête elle voulait voir. Elle voulut voir un singe : je levai la serviette et elle s'y vit.

On nous fait écrire des lettres pour le Centenaire. Miss Fay, ma maîtresse, a dit : « Je ne crois pas que les autres lettres soient admises, » mais qu'elle pensait que celles-ci le seraient.

J'ai un petit oiseau favori qui est bien apprivoisé. Ce matin, au déjeuner, j'ai ouvert la porte de la cage, il a volé sur la table, puis il s'est jeté dans le sucrier, ce qui nous a fait tant rire que j'ai été obligée de le remettre dans sa cage.

Répondez-moi promptement et vous obligerez votre amie,

JESSIE T.

Age : onze ans.

---

59. — A UN PÈRE.

(4e année.)

Indianapolis (Indiana), 29 mars 1876.

Mon cher père,

Nous avons reçu avec plaisir votre bonne lettre la semaine dernière. Vous nous faites bien défaut. Maman a été malade pendant près de deux semaines, mais elle est rétablie maintenant. Samedi dernier, la maison était pleine de monde. Le soir nous avons tous été nous promener, et quand nous sommes rentrés, le bébé était très-malade. Il n'est pas encore tout à fait guéri. Nous avons eu un orage affreux la semaine dernière et il fait très-froid maintenant. Tous les ruisseaux sont gelés. Le soir, lorsque j'ai fini mon travail, je vais quelquefois patiner. Je voudrais bien vous parler de l'école. Nous apprenons la petite division (1). Je l'aime beaucoup mieux que la multiplication et la soustraction. Nous désirons tous vous voir revenir bientôt. Nous sommes bien tristes sans vous. Nous n'avons plus personne pour nous raconter des histoires. Nous ne sommes pas heureux quand vous n'êtes pas là.

Votre fille affectionnée,

MATILDA N.

Age : douze ans.

---

(1) Division avec un ou deux chiffres au diviseur.

60. — A UNE AMIE.

(4e année.)

Indianapolis (Indiana), 29 mars 1876.

Ma chère amie,

J'ai voulu vous écrire pour vous dire combien je me suis amusée à la fête de Washington (1). Comme il n'y avait pas d'école, nous avons passé la journée à notre guise. Le matin, après déjeuner, j'ai été chez ma sœur Kate, où j'ai joué un instant avec le bébé. J'ai passé le reste de la matinée à me préparer à aller dans l'après-midi voir jouer le *Hoosier School-master* par les élèves de High School. C'était splendide ! J'ai pensé à vous plus d'une fois, vous vous seriez bien amusée. Après le spectacle, j'ai été prendre le thé avec une de mes amies. Après le thé nous sommes allées à une soirée où nous nous sommes bien amusées. Nous avons joué des tours et nous avons fait beaucoup d'autres jeux charmants. Après cette réunion, je suis rentrée à la maison. Vous pouvez vous imaginer si j'étais fatiguée. Maintenant que je vous ai raconté toutes les nouvelles, je terminerai ma lettre en vous disant de m'écrire bientôt.

Toute à vous,

LELIA K.

Age : treize ans.

---

61. — A UN COUSIN.

(4e année.)

Indianapolis (Indiana), 29 mars 1876.

Cousin George,

Samedi dernier je me suis levé à six heures ; j'ai fait ma toilette et j'ai déjeuné. Comme maman faisait la cuisine le matin, il fallut couper du bois et aller plusieurs fois chez l'épicier. J'ai dîné, puis, malgré la pluie qui a duré presque toute l'après-

(1) Anniversaire de la naissance de Washington, 22 février.

midi, j'ai été voir les Haverly's Minstrels (1). Il n'y avait pas beaucoup de monde à l'Académie à cause du temps humide. C'était très-amusant. Avant de rentrer à la maison je me suis promené dans la rue du Méridien (côté du Sud) jusqu'à l'endroit où travaille mon père. Je crois qu'il était environ cinq heures et demie quand je suis arrivé à la maison. Ensuite j'ai coupé du bois et préparé le feu pour faire le souper. Le souper prêt, nous nous sommes mis à table; après cela, j'ai étudié mes leçons pour lundi, et puis j'ai été me coucher.

Votre cousin,
OSCAR M.
Age : douze ans.

---

62. — A UNE AMIE.

(6e année.)

Dayton (Ohio), 11 février 1876.

Ma chère amie,

Je ne puis pas venir, ainsi ne m'attendez pas. C'est bien ennuyeux. Mon oncle m'a envoyé chercher et naturellement il faut que j'y aille, mais j'aimerais mieux aller chez vous. J'en ai été si vexée! Mon oncle n'en fait jamais d'autre : il m'envoie toujours chercher les jours où j'ai envie d'aller ailleurs. Je vais vous dire quelque chose, mais il ne faut pas en parler. Vous viendrez, votre maman a dit que vous le pouviez. Cela sera plus agréable, n'est-ce pas? Je viens de l'apprendre à l'instant, c'est maman qui est venue me le dire. Vous viendrez demain, et je serai à la gare. Nous nous amuserons beaucoup, c'est à dix milles dans la campagne, mais c'est bien triste lorsqu'on y va toute seule.

Toute à vous,
CARRIE R.
Age : treize ans.

2e district.

---

(1) Les représentations des *Minstrels* sont les plus originales, sinon les seules originales, du théâtre américain. Les *Minstrels* sont une troupe d'acteurs, dont deux nègres (faux nègres), et qui, assis en demi-cercle sur la scène, causent ensemble sur les événements du jour, les célébrités politiques, les questions d'intérêt local. C'est la forme américaine de la *Parabase* d'Aristophane.

63. — A UNE AMIE.

(6e année.)

Dayton (Ohio), 11 février 1876.

Ma chère amie,

J'ai reçu avec plaisir votre aimable lettre, il y a quelques jours. J'ai été heureuse d'apprendre que vos fleurs n'ont pas souffert, car cela aurait été une grande perte pour vous. J'aime beaucoup ma nouvelle école, cependant je ne l'aime pas autant que notre ancienne école de campagne. J'espère aller à Louisville cet été, car je désire beaucoup vous revoir. Avez-vous reçu les livres que je vous ai envoyés? Vous plaisent-ils? J'ai pensé qu'ils seraient de votre goût. Qui est ce J. B. dont vous parlez, et qui est venu demeurer dans la maison voisine de la vôtre? Le temps est si triste que je suis triste aussi.

Votre amie sincère,

NELLIE S.

Age : onze ans.

Dayton (Ohio). École du 2e district.

---

64. — A UN COUSIN.

Mon cher cousin Jacques,

Votre lettre du 24 février m'est parvenue samedi dernier. Vous ne sauriez croire combien j'ai été content de recevoir de vos nouvelles. Je commençais à croire que vous ne m'écririez plus. La nouvelle de la maladie de mon oncle David m'a fait beaucoup de peine. Ce n'est pas dangereux, n'est-ce pas? Je ne crois pas que je puisse jamais l'oublier, parce qu'il était plein de bontés pour moi quand j'étais tout petit. Espérons qu'il se rétablira bientôt et qu'il vivra encore de nombreuses années pour nous rendre tous heureux. Je suis content d'apprendre que vous vous portez bien et que vous allez à

l'école. Vous voulez savoir si j'y vais aussi, ce que j'étudie et à quoi je vais travailler cette année. Eh bien, je m'en vais vous le dire.

J'ai commencé d'aller à l'école vers le 1er décembre, et je ne l'ai pas manquée plus de deux ou trois jours. Dans l'histoire des États-Unis nous étudions les causes de la Révolution américaine. C'est très-intéressant maintenant. Le peuple souffrit beaucoup. Il eut beaucoup de courage. Si quelqu'un de ces soldats, qui combattirent si courageusement, était au Centenaire, je pense qu'on le traiterait avec beaucoup de respect.

Dans la Tenue de livres nous étudions la partie double. C'est assez difficile. C'est quelquefois si difficile de dire si les effets reçus et les effets payés sont au *débit* ou au *crédit*. Nous avons cependant une règle qui nous aide un peu. Voici cette règle : le débit est ce que coûte la valeur en magasin, et le crédit est ce que produit la valeur.

J'ai terminé mon Arithmétique il y a déjà quelque temps. J'ai travaillé aux Problèmes du Centenaire. Quelques-uns de ces problèmes ont été *ratés*, comme nous disons quelquefois. Il y en avait de si difficiles que je n'ai pas pu les faire. Il faut que nous expliquions les problèmes après les avoir résolus, et cela est quelquefois assez difficile à faire. Mais je pense qu'il est très-utile de nous forcer à donner la raison de ce que nous avons fait lorsque nous avons trouvé la réponse : cela nous apprend à penser.

Nous nous servons du livre d'Orthographe analytique, et je crois que c'est un très-bon livre ; nous venons de le terminer, et nous allons le recommencer. Nous faisons une espèce de recueil des mots difficiles que nous trouvons n'importe où dans nos leçons de lecture. Notre maître nous donne aussi beaucoup de mots difficiles que nous mettons dans ce recueil, je vais en citer quelques-uns : indélébile, médullaire, infranchissable, impassible, Champagne, campagne, jarret.

Je ne suis pas aussi avancé dans la Grammaire que je voudrais l'être, mais je travaille assez bien. On nous donne beaucoup de phrases à écrire, c'est un très-bon exercice, parce que cela nous habitue à mettre nos pensées sur le papier. Mes autres études sont l'Algèbre et la Géographie. En somme, je crois que je travaille assez bien. J'espère aller bientôt à New York pour travailler dans une manufacture de tapis. Je pense, Jacques, que vous ne tarderez pas à répondre à cette lettre et que vous me direz ce que vous étudiez. Présentez mes

respects à votre père, à votre mère et faites mes amitiés à votre petit frère.

Tout à vous,

EDWARD M.

Age : dix-sept ans.

Perrineville, comté de Monmouth (New Jersey). District n° 27.

---

65. — A UNE AMIE.

Ma chère amie,

J'ai promis de vous raconter ma visite à New York aussitôt mon retour, et je vais essayer de le faire. Le train quitta Boston à dix heures ; j'y fus bientôt installée commodément et emportée au loin avec rapidité. On s'arrêta à Springfield à une heure, et tout le monde se précipita au buffet pour le déjeuner. Le train arriva à New York à cinq heures ; j'allai immédiatement à Sturtevant House, enchantée de trouver le repos.

Le lendemain matin je me réveillai de bonne heure au bruit des grelots des omnibus et du roulement des charrettes. Les hôtels ont une coutume charmante : celle de donner des fruits aux hôtes pendant qu'ils attendent leur déjeuner.

Les bruits des rues, c'est-à-dire les cris du laitier et des marchands de fruits, sont tout à fait différents ici de ceux que nous entendons dans les États de notre Nouvelle-Angleterre. Les rues ne sont pas semblables aux rues biscornues de Boston ; les avenues sont du nord au sud, tandis que les rues forment des angles droits de l'est à l'ouest. Elles sont numérotées dans la nouvelle partie de la cité au lieu de porter un nom particulier.

Les églises y sont très-élégantes, surtout à l'intérieur. Dans une de celles que j'ai visitées, les douze apôtres étaient peints sur les panneaux des murs, et sur la plate-forme il y avait l'image de Jésus sur la croix. Il y a de splendides bâtiments en marbre, entre autres la résidence privée de Stewart, ornée de dorures, les grands magasins et une nouvelle cathédrale catholique, qui, dit-on, pourra rivaliser avec celles de l'Europe.

Si jamais vous allez à New York, n'oubliez pas de visiter le Parc central. En hiver les étangs sont couverts de patineurs et entourés d'une foule immense qui y vient tous les jours. Les

dames ont bon goût et s'habillent à la mode française. Presque à chaque détour d'une rue on est arrêté par un mendiant qui demande l'aumône. Il ne faut pas que j'oublie de vous parler des chiffonniers ; ils tiennent dans leurs mains les limons d'une charrette auxquels sont attachés deux chiens qui traînent tout le fardeau. Des sonnettes de toutes les dimensions et de tous les tons sont fixées à deux perches qui sont dans la charrette. A chaque mouvement ces sonnettes s'agitent et font un bruit extraordinaire.

Il faut que je termine ma lettre, car vous devez être fatiguée de lire tout cela. J'espère recevoir bientôt de vos nouvelles et suis

Votre amie affectionnée,
IDA CH.

Age : treize ans.

Boston (Charlestown). Harvard grammar School.

---

66. — AU PRÉSIDENT GRANT.

A Son Excellence le Président de cette glorieuse et ancienne Union.

Mon cher Monsieur,

Comme vous n'avez jamais entendu parler de moi, j'espère que vous pardonnerez à un inconnu la liberté qu'il prend de vous écrire, et que vous lui permettrez de se présenter. Je suis né dans le petit État que les Philadelphiens appellent quelquefois l'Espagne. Nous cultivons beaucoup de pommes de terre douces et nous nous sentons à peu près aussi indépendants que les autres États de l'Union. Il n'y a que des patriotes ici, et si notre petit État est sablonneux, il a toujours joué son rôle dans la glorieuse Union. Vive New Jersey! vive Grant! vivent les États-Unis ! et vive moi !

Je suppose que vous voyez avec plaisir s'approcher le Centenaire et que vous souhaitez que le moment de le commencer soit déjà arrivé. Les bâtiments sont très-convenables, mais ils ne sont pas aussi jolis qu'ils le paraissent sur les gravures. J'ai été les voir et je crois qu'ils seront très-beaux quand ils seront terminés, car ils auront alors un grand air de propreté. Naturellement Votre Excellence assistera à cette fête et peut-

être serez-vous un peu surpris ou amusé en voyant qu'un écolier a écrit une lettre à vous dont il ne sait rien, si ce n'est ce qu'il a lu dans les livres et dans les journaux. Ce que j'en ai appris de cette manière est bien peu de chose, cependant c'est plus que d'autres n'en savent, car j'aime à lire. Les tours des bâtiments du Centenaire sont très-hautes, et en y montant on peut voir la ville et le parc qui l'entoure. Je pense que moyennant une légère dépense vous pouvez voir autant de curiosités et autant d'étrangers que si vous voyagiez dans tout le monde en exposant inutilement votre vie.

Peut-être avez-vous beaucoup voyagé et vu beaucoup d'étranges spectacles; mais j'imagine que, lorsque vous aurez visité tous les bâtiments du Centenaire, vous les regarderez comme un des plus magnifiques spectacles que vous ayez jamais vus.

Il y aura des têtes couronnées qui viendront de l'autre côté de l'Océan, et je pense que toutes voudront voir l'homme qui préside aux destinées des États-Unis, ce pays qui est encore dans l'enfance.

Je vous loue pour la conduite héroïque que vous avez tenue pendant la dernière révolte, en combattant pour votre drapeau, pour votre pays et pour la bonne cause. On entendit beaucoup d'exclamations de surprise, lorsqu'on apprit dans le Nord les exploits hardis et audacieux que vous aviez accomplis dans le Sud et le zèle avec lequel vous commandiez vos troupes pendant ces quatre années de luttes et de souffrances, qui privèrent tant de familles de leur soutien et de leur foyer.

Vous êtes à votre place à la Présidence, et, si c'était l'habitude des États-Unis, vous mériteriez d'être élu une troisième fois; mais comme ce n'est pas la coutume, j'imagine que vous ne voudrez pas violer les lois du pays.

Je répète : Vive Grant! vive l'Union! vive le monde entier!

Je demeure votre admirateur et votre humble ami,

W. Burr H. St.

Age : quatorze ans.

Au Président Grant.

Glendale, comté de Camden (New Jersey). District n° 26.

V. — Exercices de style : la vie domestique.

67. — MA PREMIÈRE EXPÉRIENCE DE MÉNAGE.

C'est la première fois que j'essaye de tenir une maison toute seule, et j'espère que je réussirai à bien faire.

C'est aujourd'hui jeudi matin, et maman s'en va à sept heures et demie. Papa la conduit à la gare, puis elle s'en va toute seule chez grand'maman ; elle reviendra d'aujourd'hui en quinze, s'il ne survient rien.

Mais il ne faut pas que je reste assise ici à écrire, car j'ai mon lit à faire, maman a fait le sien avant de partir.

Là! j'ai fait proprement mon lit; maintenant il faut que je repasse mes leçons. Je ne les sais pas très-bien, et quand je les saurai, il faudra que je me prépare pour la classe. Je fais ainsi deux choses à la fois : je tiens le ménage et je vais à l'école.

Je suis prête maintenant, et je crois que je vais partir.

J'arrive à la maison, je reviens de l'école. Il fait très-froid dehors et je commence à avoir mal à la tête : c'est le temps froid qui en est cause. Je vais me faire une compresse de rhum. Maintenant c'est tout à fait passé et je vais écrire un peu.

Il est maintenant cinq heures, et il faut que je fasse le feu, car papa ne va pas tarder à rentrer. Je me demande ce que nous aurons pour le thé. Papa voudrait des pommes de terre frites; je les aime beaucoup et papa aussi.

Oh! le voilà; il a froid aussi, comme moi quand je suis rentrée, et il ne fait pas très-chaud dans la salle à manger. Allons, je vais préparer le thé. Je veux m'asseoir à la place de maman et faire comme si j'étais elle. Nous avons terminé notre souper et papa va m'aider à desservir. Maintenant c'est fini, et je vais dans le salon étudier mes leçons. Lorsque j'aurai fini, je me remettrai à écrire. Allons, j'ai écrit assez pour un jour, je vais lire un chapitre de la Bible, j'embrasserai papa et j'irai me coucher.

Vendredi 14.

Ce matin j'ai été éveillée par papa, qui m'a dit de me lever. La matinée était très-froide ; je me suis habillée et je suis des-

cendue. C'est la première fois que je déjeune sans maman. Nous avons fini de déjeuner et j'ai lavé la vaisselle. Je vais repasser un peu mes leçons. Maintenant je vais me préparer pour aller à l'école.

Je suis revenue de très-bonne heure de l'école. Aujourd'hui j'ai à balayer. J'ai bien envie de remettre à demain une partie du balayage. Il faudra que je balaye la chambre à coucher de maman, le salon et ensuite j'irai m'asseoir pour écrire. Il est temps de faire le feu et de préparer le souper. Je crois que c'est l'heure où papa doit rentrer. Je voudrais qu'il rentrât. Oh! le voici. Allons, je vais préparer le thé. Je crois que nous allons manger. Je suppose que papa va me laver la vaisselle, je passe dans l'autre chambre. J'ai bien sommeil, si je me couchais?

Samedi matin.

J'ai terminé mon balayage, j'ai bien épousseté, puis j'ai arrosé les fleurs. Il faut que je prépare le dîner de bonne heure, parce que papa et moi nous allons aller nous promener en voiture.

Ah! nous voilà revenus, après nous être bien promenés en voiture.

Je suppose qu'il nous faut encore souper. Il me semble que nous ne faisons que manger. J'ai souvent entendu dire à maman que tout son temps se passait à préparer les repas, et je commence à croire que c'est vrai.

Dimanche après-midi.

Papa et moi nous allons à l'école du dimanche dont il est inspecteur.

A la bonne heure, c'est aujourd'hui jeudi et maman sera ici aujourd'hui. Je suis bien contente, parce que c'est la même chose tous les jours. Je n'aime pas à tenir le ménage, j'aime mieux aller à l'école. Je voudrais qu'ils fussent arrivés. Je vais voir quelle heure il est. Mais il fait bien de la boue, et puis le pauvre Charlot est un peu malade et il faudra que la voiture aille lentement. Il me semble que j'entends venir une voiture, je vais courir voir. Oh! oui, la voilà; ils viennent, je crois que je ne vais pas m'ennuyer plus longtemps à écrire cette composition, ainsi : adieu.

ELLA L.

Age : douze ans.

Comté de Bergen (New Jersey). District n° 38.

---

68. — LE MÉNAGE.

L'une des plus grandes sources d'embarras, lorsqu'on est mariée, c'est l'ignorance des devoirs et des responsabilités qui incombent à la femme dans le ménage. De nos jours il y a cent dames qui savent tapoter sur le piano, pour une qui sait faire une miche de bon pain. Lorsqu'elles sont jeunes filles, la pensée qu'elles deviendront bientôt maîtresses de maison ne se présente que bien rarement, ou même ne se présente presque jamais, à leur esprit. Il est vrai qu'elles songent au mariage, mais elles oublient que le mariage et le ménage sont inséparables. Oh! non, leur temps est trop bien pris par la musique, le français et les autres arts d'agrément pour qu'elles puissent perdre même une heure et s'abaisser à faire ce qu'elles appellent le travail d'une servante. Ou bien elles se figurent peut-être qu'elles pourront plus facilement apprendre à tenir un ménage quand il leur faudra s'occuper d'une maison, qu'elles ne le peuvent lorsqu'elles sont demoiselles et qu'elles vont à l'école.

Qu'il est malheureux pour une jeune fille de grandir et de devenir femme avec de telles idées dans l'esprit, et d'ignorer que tout le bien-être et tout le bonheur domestique dépendent de la maîtresse de maison! Combien de dames très-riches qui sont obligées de s'en remettre à d'indignes domestiques et à des mercenaires pour tenir leur ménage, afin d'avoir le temps de faire des visites, d'en recevoir et de ne pas être ennuyées par les affaires du ménage! Mais la richesse s'en va quelquefois plus vite qu'elle n'est venue, et les domestiques la suivent naturellement; alors plus d'une dame est obligée de faire son travail, et elle fait triste figure dans son ménage. Elle verra alors la différence qu'il y a entre une bonne et une mauvaise ménagère. Ses idées se modifieront complétement, elle ne pensera plus comme elle pensait quand elle était demoiselle et qu'elle allait à l'école, ou qu'elle vivait dans le beau monde avant son mariage; car alors elle se figurait qu'elle aurait bien assez d'argent pendant toute sa vie pour payer des domestiques qui tiendraient sa maison.

Il y a un vieux proverbe qui dit : « Si une jeune fille veut être aimée et respectée par son mari, il faut qu'elle apprenne

à faire du pain léger, car son pain léger rendra le cœur de son mari léger et exempt de soucis. »

MARY L.

Age : quatorze ans.

Avondale, comté de Hamilton (Ohio).

---

69. — JE VAIS A LA MAISON.

Quelle émotion, quelle joie, quel plaisir remplit le cœur de l'écolière ! quelle espérance, quelle animation, se lit sur son visage ! quels beaux rêves elle fait lorsque la session tire à sa fin et qu'elle s'écrie joyeusement : « Je vais à la maison ! »

Elle peut avoir passé bien des jours heureux avec ses maîtresses bien-aimées et avec ses charmantes camarades ; cependant après une longue absence, après beaucoup de fatigue et de travail, elle ne peut s'empêcher de se réjouir en pensant qu'elle retourne chez elle, où elle retrouvera ces êtres aimés et chéris qui l'attendent avec tant d'impatience.

« Je vais à la maison » est une pensée bien douce à tous les cœurs qui ont la moindre parcelle d'affection humaine.

Le pauvre laboureur est charmé par cette pensée : « Je vais à la maison, » lorsque le jour se termine et que le grand dispensateur de la lumière et de la chaleur disparait derrière l'horizon.

Le petit écolier est enchanté lorsqu'il s'élance en bondissant et en chantant joyeusement, lorsqu'il quitte la vieille petite maison d'école et que, son petit sac et son ardoise à la main, il dirige ses pas vers sa maison.

Le matelot, après avoir été ballotté sur les flots inconstants de l'Océan, pousse des cris de joie lorsqu'il entend ce cri : « En partance pour le pays ! » et il pense qu'il va revoir ce petit coin de terre tant aimé et si sacré, son foyer domestique.

Lorsque les soldats étaient bien loin de leurs foyers, ardemment occupés à réprimer cette affreuse révolte, quelle joie, quelle gaieté ne remplit pas leurs cœurs lorsqu'ils entendirent retentir ce cri : « Nous retournons à la maison ! »

Il y a une maison dont nous ne pouvons qu'en partie nous figurer les gloires ; nous savons qu'il y règne une paix, une joie parfaite, que jamais les nuages du chagrin ne voilent la lumière de sa joie parfaite, que jamais les ombres n'obscurcissent l'éclat d'un endroit si brillant.

Lorsque la nuit de la terre sera passée, lorsque nous aurons

terminé notre voyage de retour, lorsque nous n'aurons plus à lutter avec la vie, lorsque nous aurons conduit notre petite barque saine et sauve près de la terre promise et en vue du Port du Repos, nous pourrons chanter avec notre dernier soupir : « Je vais à la maison. »

CARRIE G.

Age : quinze ans.

Comté de Middlesex (New Jersey).

---

70. — LES PETITES FILLES SONT LA JOIE DE LA MAISON.

Petites filles, j'ai souvent remarqué avec quelle patience et avec quelle fidélité nous travaillons pour Noël lorsqu'il s'approche.

Nous faisons appel à nos mains et à nos intelligences pour trouver d'ingénieux moyens de rendre heureux nos amis et ceux qui sont chez nous, à l'époque de cette grande fête. Puisque nous pouvons nous donner tant de mal pour avoir le plaisir de voir nos parents et nos amis heureux pendant un seul jour, ne serions-nous pas bien payées des petits sacrifices que nous ferions pour les voir heureux pendant toute l'année ?

Je crains bien, petites filles, que nous ne fassions pas tous nos efforts pour faire régner le bonheur dans la maison ; et pourquoi cela ? Je vous demande si nous ne devrions pas être aussi désireuses de rendre ceux qui nous entourent heureux pendant toute l'année, que nous le sommes de les rendre heureux pendant un seul jour ? Ne serions-nous pas payées de nos peines ? Je crois que nous le serions. Quoi qu'il en soit, je veux essayer.

Pour cela il ne faudra ni porte-montres ornés de perles, ni pantoufles brodées, ni belles devises brodées en soie ou en laine, ni rien de ce genre, mais il faudra de la patience.

Les petites filles qui ont d'assez grands trésors de cette vertu trouveront peu de difficulté, mais celles qui ont un tempérament volcanique (comme moi, par exemple) seront obligées de se surveiller et de travailler ferme.

Lorsque vous retournez chez vous après l'école, et que vous êtes fatiguées et peut-être épuisées par les études de la journée (la fatigue contribue rarement à calmer les nerfs), vous trouvez quelquefois qu'il y a quelque chose qui va mal, maman est à moitié malade, et, de plus, elle est de mauvaise humeur.

C'est ce qui arrive ordinairement les jours de lessive. Je ne sais pas comment cela se fait, mais il est rare que tout ne s'obstine pas à aller de travers ce jour-là.

Peut-être trouverez-vous le bébé occupé à s'amuser au grand détriment de votre boîte de couleurs, ou à faire quelque autre mauvais coup. Alors vous voudrez gronder : mais ne le faites pas, petites filles, car cela ne rendrait personne heureux, et cela ne ferait qu'aigrir tout le monde.

Vous pouvez avoir à employer la douceur et la persuasion pour engager bébé à renoncer à ces jolis joujoux avec lesquels il s'est tout barbouillé, mais ne grondez pas : jetez-vous au plus fort de la bagarre, comme disent les garçons, et aidez maman; alors vous ne tarderez pas à voir sa mauvaise humeur se dissiper.

Direz-vous que vous êtes fatiguée et que vous n'avez pas le cœur au travail? Maman n'est-elle pas fatiguée aussi? Et croyez-vous qu'elle ait le cœur au travail plus que vous?

Maintenant, parlons des garçons.

Faut-il vous étonner qu'ils prennent leurs chapeaux aussitôt après le thé et qu'ils s'en aillent, si maman et les sœurs sont de mauvaise humeur et si tout est en confusion? Petites filles, ne croyez-vous pas que nos frères seraient plus disposés à passer leurs soirées à la maison si nous savions la leur rendre plus agréable et si nous ne les ennuyions pas?

Car, petites filles, si les garçons ne trouvent pas le plaisir et le bonheur à la maison, ils le chercheront ailleurs. Alors ils commencent à croire que les personnes de la maison ne se soucient pas d'eux, puis ils en sont sûrs; puis ils se disent que si personne ne se soucie d'eux, ils seraient bien bons de se soucier des autres et d'eux-mêmes.

Petites filles, vous connaissez toutes les conséquences de ce raisonnement, je n'ai pas besoin de vous les décrire; du reste, je n'aurais pas assez de talent pour faire un tel portrait.

Mais, d'un autre côté, si les garçons sont trop prompts à trouver que maman et les sœurs sont de mauvaise humeur quelquefois, se disent-ils qu'ils en sont la cause? Ils ne veulent pas admettre que nous sommes les plus fortes, oh! non; mais si nous ne sommes pas les plus fortes physiquement, pourquoi le serions-nous intellectuellement?

S'imaginent-ils que nous n'avons rien qui nous ennuie ou nous irrite? Qu'ils prennent notre place et qu'ils soient sujets à tous les petits ennuis qu'on ne peut pas éviter dans un mé-

nage, et nous verrons s'ils ne sont pas quelquefois de mauvaise humeur.

C'est naturellement notre faute, disent-ils ; nous ne devrions pas nous laisser abattre par de telles bagatelles, et nous ne devrions pas nous abandonner à notre humeur. Cependant nous sommes des êtres humains et nous ne pouvons pas résister à tout ; si la maison est désagréable pour les garçons, s'il faut absolument qu'ils la quittent pour aller chercher du plaisir ailleurs, pourquoi n'en ferions-nous pas autant?

Les garçons supposent-ils que nous ne ferions pas de nouveaux efforts pour leur rendre la maison agréable, s'ils nous encourageaient un peu ou s'ils témoignaient qu'ils prennent quelque plaisir dans notre société ? Qu'ils essayent, et ils verront.

SARAH F.

Age : treize ans.

Comté de Cumberland (New Jersey). District n° 44.

---

71. — LA COMMÈRE.

Les commères sont des personnes qui vont de tous côtés raconter ce qu'elles voient et ce qu'elles entendent dire sur leurs voisins. Les personnes qui sont toujours oisives ne manquent pas d'être les plus grandes commères. On ne les trouve que bien rarement chez elles. Le matin, avant de terminer leur ouvrage, elles vont cancaner chez leurs voisines.

Il y en a qui balayent le devant de leur porte tous les matins ; tout en faisant cette besogne, elles s'appuient sur le manche de leur balai et causent avec leurs voisines.

Il en est de même des écoliers et des écolières. Lorsqu'ils arrivent à l'école, au lieu de s'asseoir et d'étudier leurs leçons, ils vont d'un banc à l'autre et racontent à leurs camarades ce qui s'est passé la veille.

Les cancans et les commérages ruinent la réputation de beaucoup d'honnêtes gens. On peut comparer le commérage à une boule de neige. Si nous la roulons dans la neige, elle deviendra très-grosse, car, à mesure que nous la faisons tourner, la neige s'y attache. Lorsque nous avons fini de la rouler, elle est si grosse que nous ne croirions jamais que c'est la même.

Ainsi font les commères. Lorsqu'elles voient ou qu'elles

apprennent le moindre défaut chez leurs voisins, elles ne manquent pas de le colporter de tous côtés, et chaque fois qu'elles en parlent, elles y ajoutent quelque chose ; enfin, lorsque l'histoire arrive aux oreilles de la personne intéressée, elle est tellement augmentée, qu'elle n'est plus reconnaissable.

C'est pour cela que les commères ont tant d'ennemis. Si, au lieu de courir de tous côtés comme elles font, elles restaient chez elles et faisaient leur travail comme il doit être fait, et si au lieu d'essayer de ternir la réputation des autres, elles songeaient à conserver la leur, elles auraient plus d'amis, et s'exposeraient à beaucoup moins d'avanies. Il faut éviter de telles personnes si nous tenons à notre tranquillité. S'il n'y avait pas tant de commères dans ce monde, on serait bien plus heureux.

MARY K.

Age : treize ans.

York (Pensylvanie).

---

72. — L'EXEMPLE VAUT MIEUX QUE LE PRÉCEPTE.

L'exemple vaut mieux que le précepte : c'est ce que peut voir quiconque a du bon sens. Les petits garçons disent généralement : « Je ferai comme papa, car papa est un homme et il sait se conduire en homme ; et si je fais comme lui, je serai bientôt un homme aussi. » Et les petites filles disent : « Je ferai comme maman, car maman est une femme et elle sait se conduire en femme ; et si je fais comme elle, je serai bientôt une femme aussi. » Les parents ne savent pas avec quelle attention leurs enfants épient et imitent leurs moindres mouvements. Je crois que lorsque les parents conduisent leurs enfants partout où ils vont, dans les bons et dans les mauvais endroits, ils devraient veiller soigneusement sur leur propre conduite.

Vous pouvez juger les parents assez exactement d'après leurs enfants. Les parents peuvent dire à leurs enfants ce qui est bien et les punir s'ils font mal ; mais cela sera inutile à moins qu'ils ne leur donnent l'exemple. Combien de fois n'arrive-t-il pas qu'un père jure devant son enfant et le punit ensuite s'il répète ces jurements ? L'enfant pourrait bien lui dire : « Mais, mon père, je ne sais pas pourquoi vous grondez ainsi votre petit enfant, puisque tous les vilains mots que je dis, vous les prononcez devant moi chaque jour. »

Les personnes qui ont assez de jugement pour prendre soin d'un enfant doivent en avoir assez pour savoir se conduire comme elles veulent que l'enfant se conduise.

L'opinion générale semble être que si on fouette un enfant toutes les fois qu'il fait mal, c'est tout ce que les parents peuvent faire. Rien ne me paraît plus absurde que de voir un homme tirer de sa poche une chique de tabac ou sa pipe devant ses fils, et leur dire ensuite : « Si jamais je vous prends à faire usage de tabac, je vous secouerai d'importance : le tabac ne vaut rien pour les enfants. » (S'il ne vaut rien pour les enfants, pour qui est-il bon? les enfants sont-ils tenus d'être plus propres que les hommes?) Et ces parents agiront de même pour les boissons enivrantes, qui sont bien plus mauvaises que le tabac. Cependant un animal, privé de la parole, estimerait ces deux choses bien au-dessous de lui. Il y a des hommes qui disent : « Les enfants ne sont pas assez âgés pour savoir faire usage des liqueurs ; » mais je ne crois pas qu'il y ait beaucoup de personnes qui sachent en faire usage, sans cela on n'en verrait pas une goutte dans les États-Unis.

J'ai entendu un jour un prédicateur dire que « *alcool* signifie le démon ou le malin esprit ». C'est un très-bon nom, je crois. Dans les Proverbes, au chapitre XX, verset 1, vous trouverez ces paroles : « Le vin est un railleur, les liqueurs fortes exercent des ravages, et quiconque se laisse tromper par ces choses n'est pas sage. »

Mais jurer, chiquer et boire ne sont que trois des choses que les pères font devant leurs enfants, tout en essayant de les en dissuader. Beaucoup de personnes disent : « Eh bien, si mes enfants ne tournent pas bien, je ne saurai qu'y faire ; j'ai fait tout ce que j'ai pu : je leur ai toujours dit ce qui était bien et je les ai fouettés quand ils ne l'ont pas fait. »

Mais je crois qu'on fouette trop dans ce monde ; il me semble vraiment qu'il n'y a pas un enfant sur douze qui ne pourrait pas être élevé sans être fouetté. Si les parents étaient patients, bons, tendres, s'ils ne s'emportaient jamais et s'ils faisaient sentir à leurs enfants qu'ils les aiment et qu'ils veulent qu'ils deviennent des hommes et des femmes honnêtes et utiles ; en un mot, s'ils se servaient de leur esprit de la meilleure manière et non de la plus mauvaise comme beaucoup de personnes semblent faire, pour leur donner le bon exemple, ils auraient de meilleurs enfants qu'on n'en a généralement.

L'exemple vaut mieux que le précepte, à tous les points de

vue. Vous savez que jusqu'au XVIe siècle il en coûtait la vie pour prononcer le nom du Christ, mais maintenant tout le monde est libre d'adorer Dieu selon l'inspiration de sa conscience; et pourquoi cela? Je crois que c'est parce que les nobles martyrs nous ont donné un si grand exemple en souffrant les plus horribles tortures plutôt que de désavouer le nom du Christ. Supposez que ces martyrs aient dit que nous n'aurons jamais honte de proclamer le nom du Christ, quelles qu'en pussent être les conséquences, et qu'ils ne nous eussent pas donné ces exemples, quel bien aurait été fait? Aucun, au contraire.

AMANDA M.

Age : quatorze ans.

Comté de Burlington (New Jersey). District n° 87.

---

73. — LA MODE.

Je vais vous dire ce qu'était la mode il y a plusieurs années, et ce qu'elle est à présent.

Il n'y a pas très-longtemps, on ne connaissait pas les enveloppes. Alors on enfermait la lettre que l'on voulait envoyer dans une feuille de papier pliée soigneusement, et on en cachetait une des extrémités avec de la cire.

On se servait de plumes d'oie, et, à l'école, les maîtres étaient obligés de les tailler, ce qui demandait beaucoup d'habileté. Les élèves tâchaient de se procurer des plumes d'oie de Hollande, qui étaient meilleures que toutes les autres. Mais comme ces plumes coûtaient très-cher, ils étaient souvent obligés de s'en passer. Lorsqu'un élève avait réussi à s'en procurer une, tous ses camarades l'entouraient et vendaient leurs toupies et leurs couteaux pour l'acheter.

Il n'y a pas encore bien longtemps, on ne connaissait pas les bottines à boutons. On portait des bottines à lacet et des guêtres. Mais aujourd'hui on ne veut plus porter d'autres bottines que les bottines françaises en chevreau et surmontées de nœuds de rubans.

En Chine, on porte les cheveux tombants sur le dos, ce qui est assurément une manière très-commode de se coiffer. Mais ici, les femmes se surchargent le front d'une si grande quantité de crêpés et de frisures, qu'elles en sont presque aveuglées.

La façon des robes diffère aussi beaucoup aujourd'hui de ce qu'elle était jadis. Alors on portait des robes toutes simples;

maintenant, elles sont presque entièrement couvertes de garnitures.

On raconte qu'une femme qui avait laissé tomber son portefeuille ne put pas se baisser pour le ramasser, parce que sa jupe de dessus était trop serrée, et elle aurait été obligée de prier quelqu'un de le ramasser, si elle n'avait pas eu une ombrelle à manche recourbé.

Les modes de 1776 sont bien différentes de celles de 1876. Au Centenaire, on fera une exposition de diverses modes de 1776. On y verra aussi quelques-unes des choses qu'on avait il y a cent ans. A Philadelphie, on prépare des hôtels pour recevoir les personnes qui se proposent d'aller voir les modes d'autrefois.

Beaucoup de personnes passent plus de temps à lire leur journal de modes qu'à lire leur Bible. Elles ont tort, car la mode de ce monde n'a qu'un temps.

MATTIE B.

Age : quatorze ans.

Newport (Rhode Island).

---

74. — LA MODE.

On peut affirmer que la civilisation d'un pays est proportionnée à l'influence que la mode y exerce.

Le principal caractère auquel on peut reconnaître un état de barbarie, c'est le soin trop minutieux avec lequel on conserve les coutumes anciennes.

Le mot « mode » s'applique à différentes choses : aux vêtements, à l'architecture, à la manière de vivre, à la table, aux voitures, etc.

C'est ordinairement une personne ou des personnes de haut rang qui déterminent la mode.

Avant la chute de l'empire français, presque tout le monde civilisé suivait les modes de l'impératrice Eugénie et de la princesse de Metternich. Mais depuis la guerre franco-prussienne, la princesse héritière de Prusse a pris leur place.

A une certaine époque, il était de bon ton de n'avoir chez soi que des choses neuves. Aujourd'hui c'est tout le contraire, et il faut avoir beaucoup de vieux meubles, beaucoup de vieille faïence, parce que c'est la mode.

Autrefois on se servait de chandelles au lieu de gaz, on avait de grandes cheminées au lieu de poêles. C'est en 1816 qu'on apporta de New-York les premiers poêles à Newport.

Pendant le règne de l'un des premiers rois ou de l'une des premières reines d'Angleterre, il était de mauvais ton de se servir de son mouchoir en compagnie ou même de le montrer. Mais, un peu plus tard, le trône fut occupé par une reine qui eût été très-belle si elle n'avait eu une vilaine bouche. Pour cacher ce défaut, elle avait l'habitude de porter un mouchoir, et, depuis cette époque, il n'y a pas eu de toilette complète, quelque élégante qu'elle fût, sans un mouchoir.

La mode change très-promptement.

A une certaine époque on pouvait manger avec le couteau; mais aujourd'hui si l'on mangeait avec son couteau, on serait considéré comme une personne fort mal élevée. A Paris, dans les maisons à la mode, c'est à peine si l'on voit paraître le couteau sur la table. Dans la même ville, on sert les glaces avec une fourchette et non pas avec une cuiller.

Je pourrais m'étendre plus longuement sur ce sujet si j'en avais le temps ou le désir, ou si j'avais les connaissances nécessaires.

EFFIE W.

Age : seize ans.

Newport (Rhode Island).

---

75. — LA MODE.

On dit généralement que ce sont les femmes qui connaissent le mieux ce qui regarde la mode. Il vaudrait autant pour une femme n'être plus de ce monde que de porter une robe ou un chapeau qui ne fût plus de mode.

Plus d'un homme a été ruiné par sa femme. Il faut à Madame ses « épingles » (1), comme elle dit. Vous savez qu'il est d'usage que le mari lui alloue tant par an pour sa toilette. Une épingle, ce n'est pas grand'chose, mais la quantité d'argent qui passe en « épingles » est énorme (2).

Dans le bon vieux temps, on se contentait d'une robe de

(1) *Pin-money.*

(2) *A pin a day is a groat a year* (Proverbe). (*Note du Traducteur.*)

calicot pour aller à l'église; maintenant une femme ne saurait sortir sans avoir une robe faite de la plus belle soie. Mais les femmes ne sont pas seules à suivre la mode.

Jadis les hommes portaient des culottes courtes, des souliers plats surmontés de boucles d'argent, et ils fumaient ordinairement la pipe. Maintenant ils ont des pantalons faits du drap le plus fin, des bottes en veau, et ils fument des cigares du meilleur tabac. Les enfants eux-mêmes veulent suivre la mode et fument des cigares. S'ils ne peuvent pas se procurer des cigares entiers, ils ramassent les bouts qui sont jetés par d'autres.

Ls riches luttent entre eux à qui aura les plus beaux chevaux ou les plus belles voitures. Un tel a une jolie voiture qui est plus belle que celle de son voisin : celui-ci, qui ne veut pas se laisser battre, en achète une plus belle.

La mode, comme on le voit, fournit de l'occupation aux couturières, aux tailleurs, aux cordonniers, aux carrossiers, aux marchands de chevaux, etc.

GEORGE K.

Age : quinze ans.

Newport (Rhode Island).

VI. — Exercices de style : la vie de l'école décrite par les écoliers.

76. — L'ÉCOLE.

J'aime assez l'école. J'aime tout, excepté l'orthographe qui est la première chose que nous faisons le matin. L'école dont je parle est dans le dix-neuvième district de l'avenue Woodburn, entre l'avenue Dilbrit et les rues Chapple. Nous avons une jolie cour où nous jouons, mais il n'y a pas de gazon comme dans la cour des filles.

Quelquefois cela m'ennuie beaucoup d'étudier, par exemple, lorsqu'on nous examine pour le Centenaire. Nous entrons aussitôt que la maîtresse entre, et nous ne sortons pas avant midi. Nous rentrons aussitôt que notre maîtresse vient, puis nous ne sortons plus avant quatre heures, et quelquefois quatre heures et demie. Mais c'est aujourd'hui le dernier jour, je crois, excepté l'écriture qui reste à faire et qu'on fera probablement

lundi ; et si ce n'est pas mon écriture qui est admise au Centenaire, je n'aurai rien qui y aille.

FRANK M.

Age : dix ans.

Cincinnati (Ohio).

---

77. — NOTRE ÉCOLE.

Cher Monsieur,

On nous demande ce matin d'écrire quelque chose sur notre école. C'est une construction en briques qui contient dix salles et une Hall (1) ; cependant on ne se sert que de huit classes. On l'a bâtie en 1869 ; l'ancienne fut incendiée, ce qui causa bien du dérangement. Nous étudions maintenant l'histoire, la grammaire, l'arithmétique mentale et écrite, l'histoire naturelle, l'écriture et l'orthographe. L'histoire est mon étude favorite, j'exècre la grammaire et je ne l'étudierais pas si je n'y étais forcé. Je n'en écrirai pas plus long aujourd'hui.

Tout à vous,

ERNEST B.

Age : treize ans.

Rochelle, comté d'Ogle (Illinois).

---

78. — NOTRE ÉCOLE.

Il y a une école à Elkader, j'y vais. J'aime à y aller, parce que nous avons un maître charmant. Il y a cinq maîtres, cinq classes et aussi une grande Hall. Elle a deux étages. L'école est sur la rue du fleuve Turkey, qui traverse la ville. Dans la division d'allemand nous apprenons à parler et à lire l'allemand. Dans l'autre division nous apprenons l'anglais.

Dans ma salle on nous apprend la lecture, l'écriture, l'orthographe, le calcul et la gymnastique, et presque tous les vendredis nous avons une leçon de choses qui est très-intéressante. J'étudie quatre livres : le quatrième recueil, la seconde partie de l'arith-

(1) Grande salle où se font les assemblées de l'école, les examens, les fêtes et les cérémonies de fin d'année.

métique de Ray, le livre d'orthographe et la géographie. En tout il y a plus de deux cents élèves allant à l'école. La maison d'école a été bâtie en 1868. C'est le S. Rollin qui a posé la première pierre. Elle est bâtie de briques, elle s'élève sur des rochers, elle a beaucoup de fenêtres. Dans l'école nous avons des chaises, des bancs pour la récitation, des tableaux noirs, de la craie ou des crayons, des éponges pour effacer, des cartes, un grand poêle surmonté d'un tambour, des rideaux, une jolie boîte en bois et beaucoup de jolis pupitres. Nous avons aussi un cours d'études. Il y a une grande cour autour de la maison d'école.

EVALINE S.

Age : onze ans.

Elkader (Iowa).

---

79. — NOTRE ÉCOLE.

Notre école occupe le numéro 27 et est connue sous le nom de *Sweetman's Lane School.* Elle fut ainsi appelée parce qu'une famille nommée *Sweetman* possédait toute la terre qui est autour de la maison d'école. Les vieillards des environs disent que le plus vieux membre de cette famille avait l'habitude de s'enivrer et quelquefois, lorsqu'il était ivre, il faisait courir ses chevaux çà et là sur les routes, et c'est pour ce motif qu'on a appelé la route *Sweetman's lane* (1).

Notre maison d'école est à environ sept milles au sud-ouest de Freehold, chef-lieu du comté, et à neuf milles au sud-est de High-Town. Elle n'est pas très-éloignée du champ de bataille de Monmouth. On dit souvent que dans cet endroit nous sommes au centre du monde; je ne sais pas jusqu'à quel point cela est vrai, mais je sais bien que nous ne sommes pas loin d'une colline qu'on appelle l'épine dorsale du monde.

La plupart des gens du voisinage sont des *farmers.* Quelques-unes des fermes sont très-fertiles et les *farmers* font de bonnes récoltes. La terre était très-pauvre autrefois, mais on a fait un grand usage de marne, ce qui a bonifié la terre, qui est maintenant si riche que, si l'on y sème du blé, il se forme en gland avant d'avoir un pied de haut. La punaise des pommes

(1) *Lane*, ruelle, sentier.

de terre (1) nous ennuie beaucoup. L'un des *farmers* demande pourquoi Noé a pris cette punaise dans son arche.

Notre maison d'école a environ vingt pieds de large et trente de long, elle n'a qu'un étage. Elle a vu de meilleurs jours. Il y a quarante ans qu'on l'a bâtie. Dans le plancher et dans les murs il y a de grands trous qui laissent entrer beaucoup d'air frais. Nous avons beaucoup de mal à nous garantir du froid en hiver. L'une des portes intérieures est démolie et l'autre le sera bientôt. La porte extérieure est brisée et ne peut pas se fermer complétement. Il y a longtemps que nous avons besoin d'une autre maison d'école, mais je suppose qu'on a voulu que celle-ci vécût assez pour voir le Centenaire.

Notre cour de récréation est très-grande, il y a quatre arbres qui nous donnent beaucoup d'ombre l'été. Les garçons jouent au jeu de paume dans un des champs voisins de l'école. Nous apprenons la géographie, la grammaire, la tenue de livres, l'arithmétique, l'arithmétique mentale, l'algèbre, l'histoire des États-Unis, la lecture, l'écriture, l'orthographe et la composition. Il y a des élèves qui sont fort avancés en calcul pour leur âge.

Il y a des élèves qui quelquefois font de très-drôles d'erreurs. L'autre jour un élève lisait un passage où il était question d'un homme qui allait dans la terre de Chanaan, et au lieu de dire *Chanaan*, il dit : *Canada*. Cela nous fit tous rire.

Notre école est grande pendant l'hiver, mais elle est petite pour le reste de l'année. La moyenne des élèves de cette année sera environ vingt-huit. Notre maître semble désireux de nous voir apprendre et nous l'aimons beaucoup. Nous avons une jolie bibliothèque d'école, elle contient des livres très-intéressants. Presque tous les élèves étudient bien. Nous avons pour la plupart à travailler le matin avant d'aller à l'école. Nous ne pouvons pas nous lever à huit heures, comme si nous n'avions qu'à déjeuner et aller à l'école : il faut que nous nous levions pour traire les vaches et faire l'ouvrage avant d'aller en classe.

L'éducation est une chose que personne ne peut nous enlever. Notre maison d'école n'est pas la meilleure du monde, mais si nos pupitres sont à la vieille mode, nous pouvons étudier et apprendre beaucoup de choses. Nous aimons qu'on vienne visiter notre école et nous tâchons toujours de traiter de notre

(1) Insecte destructeur de la pomme de terre, sorte de coccinelle très-redoutée aux États-Unis.

mieux les visiteurs. Nous leur montrons ce que nous étudions et nous aimons qu'ils nous fassent des questions, si ces questions ne sont pas trop difficiles.

MARY G.

Age : treize ans.

Comté de Monmouth (New Jersey). — District n° 27.

---

80. — COMPTE RENDU DU DERNIER EXAMEN.

Cher Monsieur,

Comme on nous demande de rendre compte de notre dernier examen, je vais essayer de vous raconter tout ce que je pourrai me rappeler sur ce sujet.

Le matin du jour de notre examen, il fit, dès l'aurore, un orage qui donnait vraiment aux objets un aspect charmant. Nous commençâmes dans la matinée notre travail, qui était un examen sur l'arithmétique ; et, plus j'étudie cette science, plus je suis mal placée à la fin du mois. Lorsque vient le moment de l'examen, les garçons pensent qu'ils voudraient bien faire l'école buissonnière ; les filles voudraient bien aussi, mais il ne peut en être question, car il y a un *truant officer* (1) aux environs.

Comme le temps qui m'a été donné pour écrire cette lettre est expiré, je termine.

Toute à vous,

AGNÈS H.

Age : quinze ans.

Fitchburgh (Massachusetts). — École de Day Street.

---

81. — LES COMPOSITIONS.

De toutes les choses que redoutent les jeunes écolières, les compositions leur paraissent les plus terribles, et ordinairement elles ne se mettent à écrire qu'à la dernière minute. Nous prenons notre ardoise et notre crayon et nous commençons une douzaine de sujets ; mais nous n'écrivons pas plus d'une demi-

(1) *Truant officer*, officier municipal chargé de ramener à l'école des enfants vagabonds ou faisant l'école buissonnière.

douzaine de lignes sur chacun ; cela doit suffire et nous allons demander un sujet à quelqu'un. Lorsqu'on nous en a donné un, nous sommes très-contentes. Mais nous ne pouvons pas écrire assez sur ce sujet et il faut qu'on nous aide un peu, et, après avoir reçu un sommaire du sujet ou quelques avis, nous écrivons précipitamment en faisant beaucoup de fautes, et naturellement nous n'obtenons pas de très-bonnes notes. Nous n'osons pas nous en plaindre, car nous savons parfaitement bien que nous les avons méritées. Quelquefois nous regrettons de n'avoir pas été plus soigneuses.

La meilleure manière, je crois, est de commencer une semaine d'avance, et d'écrire un peu chaque jour. Alors notre composition serait meilleure et nous serions mieux notées.

Je crois que ce qui rend les compositions si ennuyeuses pour nous, c'est qu'on ne nous en a pas fait écrire quand nous étions plus jeunes, mais maintenant on apprend à les écrire dans les classes inférieures, et lorsque ces écolières seront dans les classes du degré supérieur, les compositions ne leur paraîtront pas si difficiles qu'elles nous paraissent.

Si nous voulions suivre les conseils de notre maîtresse et ne pas remettre à la dernière minute à écrire nos compositions, nous pourrions les faire plus longues et plus intéressantes que nous ne les faisons

Je pense que nous devrions essayer de plaire à notre maîtresse en les lui remettant à l'époque qu'elle a fixée, car elle nous donne deux semaines pour les préparer avec autre chose, de manière que nous ayons grandement le temps de les corriger, et, s'il y a trop de fautes dans nos compositions, nous avons bien assez de temps pour les écrire de nouveau.

MARY D.
Age : treize ans.

York (Pennsylvanie)

---

82. — ENCORE LES COMPOSITIONS.

Dans les écoles de chaque cité, de chaque ville, et de chaque État, les élèves doivent écrire par semestre deux ou trois compositions, et peut-être davantage. Mais dans l'école que je fréquente, nous devons en écrire à peu près quatre par semestre. Pendant l'époque actuelle, qui est consacrée au Centenaire, on nous en a fait écrire une douzaine, plus ou moins, et Dieu sait combien on nous en fera encore écrire avant d'être à la fin.

Or, le but principal que l'on se propose en faisant faire ces compositions, est de voir quel parti les élèves peuvent tirer d'une petite histoire ou de quelque vérité générale. Les uns copient dans leurs livres ou dans des journaux, les autres mettent dans ces devoirs tout ce qu'ils ont logé dans leur petite tête pendant le cours de leurs études.

Dans cette école-ci, il faut que nous ayons assez de cervelle pour nous mettre à la besogne aussitôt après que le sujet a été donné, ou pour choisir nous-mêmes notre sujet et rédiger une bonne composition. Mais c'est ce que nous ne faisons pas.

Certains élèves attendent jusqu'au dernier moment (c'est ce que j'ai fait), puis ils disent à la maîtresse : « Je ne puis pas écrire de composition. » — « Eh bien, répond-elle, vous pouvez rester jusqu'à cinq heures, vous verrez alors si vous pouvez en écrire une; si vous ne pouvez pas encore l'écrire, nous aurons recours tous les jours au même procédé jusqu'à ce que vous l'ayez faite. »

Mais cette punition ne produit plus d'effet, et les élèves disent: « Je ne peux pas écrire de composition, ainsi vous devriez me permettre de m'en aller. »

Enfin il faut remettre les devoirs, et le moment approche pour les élèves de s'en aller ou de rester, selon qu'ils ont fait ou n'ont pas fait leur composition. Alors la maîtresse dit : « Annie, où est votre composition ? » — « J'en ai une partie à la maison, je l'apporterai demain matin. Je dois aller chez le ministre ce soir, et je ne pourrai pas la finir avant demain. » — « Restez jusqu'à cinq heures. » — « Johnnie, où est votre composition? » — « Je n'en ai pas. J'ai passé la soirée en ville hier, et je n'ai pas pu l'écrire. » — « Vous pouvez rester jusqu'à cinq heures. »

Telle est l'amende qu'on a toujours infligée aux élèves.

T. E. C.

Age : quinze ans.

Newport (Rhode Island).

---

83. — CRITIQUE DES COMPOSITIONS.

Ma maîtresse veut que j'écrive une composition, elle dit qu'on l'enverra au Centenaire et qu'on la comparera avec ce que les jeunes filles écrivaient il y a cent ans.

Or, je ne crois pas qu'il y a cent ans les enfants eussent à faire rien de pareil, nous ne sommes pas d'un iota plus intelli-

gents qu'ils n'étaient et nous avons à faire presque dix fois autant qu'eux. Ils n'étudiaient que deux ou trois sciences, et on pensait que si un garçon (ou une fille) savait bien l'orthographe, savait lire la Bible, écrire convenablement une lettre et compter combien il lui fallait de dollars pour son entretien pendant une année, il en savait assez.

Je suis de cet avis, moi aussi : je ne vois pas l'utilité de toutes ces histoires, de tous ces examens, et, tenez, je crois qu'après que nous nous serons donné beaucoup de mal et que nous nous serons cassé la tête pendant une semaine, on jettera au feu la moitié de ce que nous aurons écrit sans jamais l'envoyer au Centenaire. Et si on l'y envoie, qui est-ce qui ira le voir? Personne. Les grandes personnes ne feront pas attention à des enfants!

Cela me met tout à fait hors de moi : sous prétexte que nous sommes des enfants, on nous impose et on nous fait faire des choses que nous ne savons pas faire. Et ma maîtresse aussi. Elle dit que je puis écrire une composition, et je sais bien que je ne le puis pas; cela me révolte au dernier point, et je vais écrire d'une manière révoltante aussi, car elle m'a dit que je pourrais écrire tout ce que je voudrais et dire aux gens ma façon de penser si je le voulais. Eh bien, ma façon de penser, la voici : on ne pourra pas trouver une composition écrite il y a cent ans pour la comparer avec les nôtres, parce que, il y a cent ans, on avait trop de bon sens pour demander aux enfants d'écrire des compositions. Je sais ce qu'on en fera (si l'on ne s'en sert pas pour allumer le feu) : on les comparera avec quelques-uns des écrits de ces braves gens d'il y a cent ans qui savaient écrire des choses sensées, et ce sera du propre! Je voudrais que quelques-uns de ces braves gens existassent maintenant. Je veux dire des gens comme Thomas Jefferson, Richard Henry Lee, Patrick Henri, John Adams et Henry Clay, et d'autres comme eux; ils ne demanderaient pas à de petites écolières de douze ans d'écrire des compositions pour le Centenaire!

Oh! c'est affreux! on nous surmène, nous mourrons à la peine! Environ douze récitations (1) par jour, et il faut ensuite s'occuper des affaires de la maison, lire les journaux, suivre la mode, regarder des manifestations (2) et cent autres choses que

(1) Ce mot ne se prend pas seulement dans le sens de récitation des leçons apprises par cœur, mais en général de toute interrogation, révision ou examen sur les matières de l'enseignement.

(2) Processions politiques, fréquentes surtout à l'époque des élections.

les enfants d'il y a cent ans n'avaient pas à faire. Comment pouvons-nous écrire des compositions et nous occuper de tout cela?

Et dire que nous sommes ici dans la salle de classe et que c'est aujourd'hui le lendemain du Mardi-Gras! Je me demande quel est l'enfant qui, il y a cent ans, aurait pu écrire une composition ou songer à rien de semblable pendant une semaine, après avoir vu Moïse et les roseaux comme nous les avons vus hier soir. Je suis trop occupée à penser à toutes ces choses pour en écrire plus long; et, si quelqu'un pouvait écrire une composition le lendemain du jour où il a vu ce spectacle, il y a une personne qui ne le pourrait pas, et cette personne, c'est

JULIA K.

Age : douze ans.

Nouvelle-Orléans (Louisiane). — École de M'Donogh, rue Lauvel.

---

84. — LA VIE D'UNE ÉCOLIÈRE.

Je pense qu'on s'attend à ce que j'écrive une excellente composition sur un pareil sujet, puisque je suis écolière moi-même. Lorsque j'ai des leçons bien difficiles à apprendre, et surtout lorsque je veux me promener ou aller voir quelqu'une de mes amies, je souhaite presque de n'avoir pas à aller à l'école ou d'avoir terminé mes études. Je ne sais pas comment celles qui ont terminé leurs études peuvent dire que le temps où elles allaient à l'école était le meilleur temps de leur vie. Quand on va à l'école, on n'a jamais fini d'étudier. Il faut que j'étudie ferme si je veux savoir mes leçons. Ce n'est pas très-agréable d'être assise toute l'après-midi dans la maison, occupée à étudier, pendant que le soleil luit avec tant d'éclat ou que vos amies sautent à la corde ou jouent à quelque autre jeu; alors il vous prend envie de laisser vos leçons pour le soir. Quelquefois vous avez de la compagnie et vous n'êtes pas disposée à étudier, alors vous dites : Je puis faire cela demain matin; vous les remettez à demain, et le lendemain vous ne les étudiez pas du tout, ce qui a pour conséquence de vous faire perdre vos bons points.

La vie d'une écolière est un souci continuel, à cause des études, car il y en a tant! Je crois que tous les enfants sont contents de voir arriver les vacances; s'ils ne le sont pas, ils ne me ressemblent pas.

ELLA C.

Age : douze ans.

Nouvelle-Orléans (Louisiane). — Webster-School.

---

85. — NOTRE PIQUE-NIQUE SCOLAIRE.

Notre école a ordinairement un pique-nique tous les ans. C'est au mois de juin que nous le faisons. Nous nous réunissons d'abord à notre école, et ensuite nous prenons chacun un camarade avec lequel nous marchons. Nous sommes rangés par degrés : le degré inférieur marche en tête deux à deux, puis vient le degré immédiatement supérieur, et ainsi de suite.

Chaque degré a une bannière blanche ornée de rameaux verts et de quelques fleurs, et le nom de chaque degré est imprimé sur les bannières en lettres faites de rameaux verts. Les deux premiers élèves de chaque degré portent cette bannière, et nous avons aussi quelques drapeaux.

Nous nous rendons dans cet ordre à l'endroit où doit avoir lieu le pique-nique. Nous le faisons quelquefois aux Charmilles de Beringer, quelquefois au Parc du Sud. Chacun de nous emporte son dîner. En partant, nous chantons les chansons que nous savons, et à l'endroit où se tient le pique-nique, ordinairement pendant l'après-midi, chaque degré chante un ou deux morceaux. Nous nous balançons et nous jouons à différents jeux. Il y a toujours beaucoup de glaces, de soda-water, et de limonade que l'on peut acheter (1).

Ensuite vers six heures et demie ou sept heures nous soupons et nous restons aussi longtemps que nous voulons. Nous ne rentrons pas en rangs, parce que nous ne retournons pas chez nous tous à la même heure et que nous ne pourrions pas nous réunir pour revenir en rangs. Il y a un service d'omnibus pendant tout le temps, et ceux qui veulent peuvent les prendre. Ainsi, somme toute, nous nous amusons beaucoup.

FRANCES S.
Age : douze ans.

Milwaukee (Wisconsin).

---

86. — NOTRE PIQUE-NIQUE SCOLAIRE.

Notre dernier pique-nique scolaire a eu lieu le 7 juillet 1875 à la ferme de Leudermann. Il faisait très-chaud ce jour-là. On

(1) Aussi plusieurs copies d'élèves sont-elles remplies du récit des indispositions, maux d'estomac et autres suites de ce régime alimentaire.

avait loué des omnibus pour emmener les enfants, chacun d'eux payait dix *cents*, moyennant quoi il avait un billet pour se faire reconduire chez lui.

Nous sommes parties de bonne heure le matin, vers neuf heures, par des omnibus qui défilaient les uns après les autres. Nous nous sommes bien amusées dans l'omnibus, car il y avait loin. En arrivant au rendez-vous, nous avions toutes bien chaud et nous étions bien fatiguées. Nous avons joué à toute espèce de jeux et chanté des cantiques et des chansons. Il est venu un homme qui nous apportait un jeu de croquet et d'autres jolis jeux. On a dansé aussi. Deux petits Italiens étaient venus avec des harpes et des violons. Le plancher où l'on dansait étant très-vieux, il faillit se défoncer. Il était environ onze heures, ou plus tard, lorsque nous vîmes arriver une voiture apportant une provision de bonbons et d'autres choses à manger. Dans l'après-midi il vint d'autres personnes, qui toutes parurent s'amuser beaucoup. C'est dans l'après-midi que l'on vit un gros ballon s'élever dans les airs, et un instant après tout le monde courut à travers l'herbe haute pour le voir; il paraissait y avoir dans la nacelle des hommes qui agitaient leurs chapeaux; il franchit le lac et nous le perdîmes de vue longtemps après.

Il faisait presque nuit quand les omnibus vinrent nous prendre pour nous ramener chez nous ; mais il n'y avait pas assez de place pour tout le monde, et quelques personnes étaient obligées de se tenir debout. Il y en eut beaucoup qui, ne voulant pas se tenir debout, refusèrent de prendre les omnibus, mais les conducteurs leur dirent qu'il n'en viendrait pas d'autres. Tout finit par s'arranger, et nous rentrâmes chez nous sains et saufs.

Rosa R.

Age : quatorze ans.

Milwaukee (Wisconsin).

---

87. — COMPTE RENDU D'UNE CONFÉRENCE PUBLIQUE FAITE PAR L'INSTITUTEUR.

Nous sommes fiers de nos écoles publiques. Nous avons fait de rapides progrès pendant le siècle qui vient de s'écouler. Mais, parmi les études que nous faisons à l'école, nous négligeons la plus importante, celle de nous-mêmes. Nous appre-

nons aux enfants à suivre le cours des fleuves de l'Afrique et de l'Inde avec beaucoup d'exactitude, mais ils ne connaissent rien des fleuves de la vie. La mode a trop de part à nos études. Tous les plaisirs qu'on permet à un petit garçon, on défend à une petite fille de les partager avec lui lorsqu'elle a douze ans. Qu'elle devienne une dame et qu'elle soit à la mode ! telle est la prière que toutes les mères font tout bas. Dès que la classe est terminée, le frère peut crier et sauter comme il lui plaît, mais il faut que sa sœur retourne à la maison en marchant avec une roideur pleine d'affectation, et quand elle arrive, il lui faut s'asseoir avec l'air sérieux d'un vieux propriétaire.

Le matin, lorsque le garçon s'amuse dans la cour derrière la maison, sous les rayons du soleil, avec sa raquette et sa balle, il faut que sa sœur aille au salon se percher sur le tabouret de piano pour étudier et pour essayer de jouer quelque nouveau morceau de musique qui est à la mode, non pas parce qu'elle a du talent ou du goût pour la musique, mais parce que c'est à la mode. La mère désire qu'elle ait l'épine du dos faible, qu'elle ait la taille fine, parce que si elle est vigoureuse, elle lui trouve un air vulgaire. Faut-il s'étonner qu'elle paraisse triste et sombre, la pauvre enfant !

JOHN Q.

Age : dix-huit ans.

Leiperville, comté de Delaware (Pennsylvanie).

---

88. — LES ÉCOLES D'AUTREFOIS (1).

A l'Exposition il y aura un bâtiment valant trente mille dollars, pour montrer ce que peuvent faire les écoliers du Massachusetts. Notre État est le premier qui ait ouvert des écoles libres, et ce sont les meilleures du pays

NELLIE M

---

(1) La directrice de la 5e classe de l'école Prescott avait demandé aux jeunes filles de la classe de s'enquérir chacune auprès de sa mère de quelques détails sur les écoles d'autrefois. Les réponses des élèves, sans classement ni révision, ont été inscrites à la suite les unes des autres dans un cahier dont nous reproduisons la plus grande partie.

Nous avons chez nous un livre qui dit que les archives de la ville, à la date du 13 avril 1635, il y a plus de deux cent cinquante ans, contiennent cette phrase : « Délibéré que notre frère Philémon Purmont sera supplié de se faire maître d'école pour instruire et élever nos enfants. »

Les écoles n'étaient pas seulement pour les enfants des colons, mais on permettait aussi aux enfants des Indiens de les fréquenter.

ALICE M.

Je m'imagine que les ecoles ne sont pas aujourd'hui ce qu'elles étaient il y a cent ans. Lorsque mon père était tout petit, il était obligé de faire un mille et quart à pied pour aller à l'école, et quelquefois il lui fallait faire le feu. Il m'a dit que, plus d'une fois, lorsqu'il faisait bien froid, il a été dans les bois chercher de quoi faire du feu.

NELLIE M.

En Irlande on brûlait de la tourbe, et si les petits garçons et les petites filles n'en apportaient pas, le maître ne les laissait pas s'approcher du feu.

ANNIE M.

Quelquefois il n'y avait que douze semaines, et au plus six mois d'école par an. Le temps était précieux, on étudiait ferme et on apprenait beaucoup de choses.

MARTHA N.

Mon père m'a dit que, pour se procurer une plume, il était obligé d'attraper une oie et de lui en arracher une.

NELLIE M.

La vieille maison d'école où ma grand'mère allait à l'école n'avait qu'une salle qui contenait un long pupitre derrière lequel était un long banc. Les écolières ne s'y asseyaient que pour écrire. Il y avait d'autres bancs où deux ou trois élèves pouvaient s'asseoir pour étudier. Les deux livres dont elles se servaient étaient la Grammaire de Murray et l'*English Reader*. Elles n'avaient pas de cahiers comme les nôtres, mais elles faisaient les leurs avec une main de papier. Chaque élève fournissait son encre.

SARAH L.

Je connais une femme qui dit que lorsqu'elle était en Irlande,

elle faisait elle-même ses crayons avec de l'argile durcie et qu'elle les taillait sur la pierre à repasser.

SARAH M'A.

Lorsque ma grand'mère était jeune, on voyait beaucoup de maisons d'école en planches brutes (*log-houses*).

CLARA M.

Quelquefois les maisons d'école étaient des cabanes faites de troncs d'arbres, et les petites filles étaient obligées de s'envelopper de leurs châles pour n'avoir pas froid.

JULIA M'J.

Peut-être les hautes fenêtres étaient-elles destinées à empêcher les enfants de regarder dehors.

JESSIE D.

Les maîtres croyaient avoir beaucoup d'élèves s'ils en avaient cinq ou six. Quelques enfants étaient obligés de faire un ou deux milles à pied, et les maîtres passaient successivement une semaine dans toutes les maisons jusqu'à ce qu'ils eussent ainsi parcouru tout le district. Il était rare que deux élèves étudiassent le même livre, car chacun d'eux prenait le livre qu'il avait chez lui, quel qu'il fût.

CLARA M.

La plupart de leurs livres venaient d'Angleterre : ils coûtaient très-cher et on s'en procurait difficilement.

EMILY D.

Lorsque les enfants savaient mettre l'orthographe, lire et faire des problèmes d'arithmétique, on disait qu'ils étaient très-savants

CLARA M.

Les maîtres punissaient les garçons en leur faisant tendre un bras ou une jambe, et si un élève n'obéissait pas, ils avaien une longue règle avec laquelle ils les frappaient.

SARAH L.

Si les filles babillaient, le maître leur attachait leur tablier sur la figure avec des épingles.

EMMA L.

Quelquefois on leur faisait tenir un bâton entre leurs dents.

EMILY D.

Le maître n'osait pas fouetter les filles, parce que, s'il l'avait fait, les grands garçons l'auraient fouetté à son tour après la classe.

JULIA B.

Les enfants n'étudiaient pas leurs leçons à l'école : ils emportaient leurs livres chez eux, et c'était là qu'ils les apprenaient.

SARAH L.

Ils n'avaient pas de cour pour jouer pendant les récréations, ils allaient sur la grande route, dans les champs, dans les bois.

MARY B.

Quelquefois les salles d'école étaient en pente, de sorte que les grands siéges étaient derrière et les petits devant le pupitre du maître.

MARTHA N.

Le pupitre du maître ressemblait à une chaire.

JULIA B.

Les différents cours d'études se faisaient dans la même salle.

MARGARET H.

Songez un peu à notre charmante école de Prescott, et comparez-la à ces masures d'autrefois.

JULIA B.

Je m'imagine qu'on devait mener une vie bien agréable autrefois, d'après ce que j'ai entendu dire. On avait alors de grandes cheminées qui chauffaient à blanc les salles d'école. Maintenant on les chauffe à la vapeur. En hiver les écoliers se mettaient sous les pieds quelque chose qu'on appelait des poêles pour les pieds. Je ne sais pas quelle en était la forme exacte, mais je suppose qu'ils étaient gentils et chauds.

SADIE A.

C'était une boîte d'étain percée de trous. Il y avait une porte et une poignée semblable à l'anse d'un seau. Lorsque les

vieilles dames sortent en voiture, elles mettent du charbon allumé dans un seau ou un vase d'étain qu'elles placent dans la boîte : la chaleur passe par les trous et leur tient les pieds chauds.

CLARA M.

Les écolières avaient des bassinoires pour chauffer leurs lits.

HATTIE S.

Elles avaient naturellement froid aux doigts en hiver; alors elles faisaient chauffer des briques qu'elles enveloppaient dans du drap et qu'elles portaient sur leurs genoux lorsqu'elles allaient en voiture.

IDA B.

Il n'y avait pas de feu dans les églises à cette époque-là; aussi emportaient-elles leurs briques et leurs chaufferettes.

FLORA M' L.

S'il y avait une école du dimanche, elle se tenait dans la maison d'école, et les élèves y apprenaient leurs leçons dans le *Livre d'Heures* anglais. Quelques-unes des questions étaient : « Quel fut le premier homme? Quelle fut la première femme? Quel fut l'homme qui vécut le plus longtemps? Qui tenta Ève et lui fit manger la pomme? »

CLARA M.

On employait alors dans les églises divers instruments de cuivre au lieu des orgues dont nous nous servons.

MARGARET H

On avait une basse-viole, un violon et un diapason pour entonner les chants.

JESSIE D.

Dans un ancien chœur il y avait deux ou trois personnes qui conduisaient le chant; l'assemblée se joignait à elles, et les entraînait.

SURIE D.

Grand'maman chantait dans le chœur quand elle était jeune.

HATTIE S.

Lorsque la Nouvelle-Angleterre fut colonisée, les hommes

étaient obligés d'emporter leurs fusils à l'église, pour se défendre si les Indiens venaient les attaquer. Lorsque les voitures étaient rares, on allait à l'église à cheval, les femmes montaient en croupe. Les enfants n'avaient en général qu'une paire de souliers, et ils devaient les faire durer longtemps. Les petites filles étaient obligées de marcher pieds nus.

MANIE L.

Lorsqu'ils allaient à pied à l'église, ils portaient leurs chaussures à la main et ne les mettaient à leurs pieds qu'au moment d'entrer à l'église.

LIZZIE N.

On voyait rarement des étrangers dans les petites villes, et on apprenait aux enfants à les saluer respectueusement s'ils les rencontraient sur la route. Les vieilles gens conservent cette habitude encore maintenant, et maman dit qu'à Sydney on dit aux enfants de le faire, et que ceux qui ne le font pas sont regardés comme des enfants mal élevés.

SUSIE D.

Ils étaient plus polis dans ce temps-là que nous ne le sommes aujourd'hui.

EMILY L.

Les vieilles gens disaient alors : « Les murs ont des oreilles. »

MARY B.

Et maintenant les vieilles gens disent : « Il faut que l'on voie les enfants et qu'on ne les entende pas. »

MARGIE H.

Chaque *farmer* conduisait à son tour à l'école ses enfants et ceux de ses voisins. Lorsqu'il avait fait une grande tempête de neige et que les routes étaient obstruées, il prenait un grand traîneau, y attelait ses bœufs et allait de maison en maison jusqu'à ce qu'il eût chargé son traîneau.

IDA B.

Le traîneau était couvert de briques chauffées pour leur tenir les pieds chauds.

SARAH L.

Je me figure qu'ils devaient bien s'amuser en se rendant ainsi à l'école !

JEANNIE C.

Ils emportaient des dîners composés de pain, de fromage et de pommes, et s'ils avaient un morceau de pâté par semaine, c'était un grand régal.

CLARA M.

Pour les grands garçons et les grandes filles qui avaient à travailler pendant le jour, il y avait des cours d'écriture et des écoles du soir. Ils portaient leur encre, leur plume d'oie et leur chandelle. S'ils n'avaient pas de chandelier, ils faisaient quelquefois dans une pomme de terre un trou assez gros pour tenir leur chandelle, et ils s'éclairaient de cette façon.

JULIA M. J.

Les horloges dont on se servait à cette époque étaient très-drôles. Le maître avait dans son pupitre un sablier marquant une demi-heure, et quand le sable était tout à fait écoulé, les écoliers criaient : « Le verre est fini. » Alors on le retournait et ainsi de suite jusqu'à midi.

JESSIE D.

Lorsque grand'maman était petite, elle demeurait à Fayal et on faisait la classe dans la maison de quelques personnes qu'on voyait à leur aise.

Un homme tenait une classe de garçons dans une maison, et une femme, une classe de filles dans une autre. Le mercredi et le samedi après-midi les filles cousaient et faisaient toute sorte de jolis travaux.

MARY S.

Les carreaux de vitres employés dans les maisons étaient très-petits. On n'avait pas de tapis sur le plancher, on y répandait quelquefois du sable sur lequel on traçait des chiffres avec un balai de sapin.

MARTHA.

Certaines personnes n'avaient pas le moyen d'acheter du verre qui coûtait très-cher; alors on clouait des morceaux de drap blanc sur les fenêtres pour remplacer les carreaux.

ANNA G.

Lorsqu'on voulait faire bouillir une chaudronnée d'eau, une crémaillère en fer fixée sur l'un des côtés de la cheminée se balançait au-dessus du feu.

SARAH G.

Il y a cent ans, beaucoup d'endroits où s'élèvent des villes aujourd'hui étaient couverts de bois; il n'y avait pas de routes; on ne voyait que des sentiers et il fallait faire des marques sur les arbres pour trouver sa route.

HATTIE T.

Les pianos s'appelaient alors des épinettes.

JULIA B.

On avait alors des chaises à dossier haut et droit et des escabeaux de bois.

FLORA M' L.

On n'avait pas alors de tapisseries comme nous en avons dans nos maisons.

MARGIE H.

On se servait de vaisselle d'étain et de bois.

EMMA L.

Ma mère demeurait à Sydney Mines (cap Breton). Elle n'avait pas tous les avantages dont je jouis aujourd'hui. D'abord elle n'avait pas de si bons habits. Si elle avait une robe neuve en calicot, elle se trouvait très-bien habillée, car c'était une étoffe très-rare. Les écoliers écrivaient sur l'écorce des arbres pour économiser le papier.

SUSIE D.

Maman dit qu'on ne s'habillait pas aussi bien que maintenant lorsqu'elle était jeune. On portait alors des vêtements fabriqués à la maison et des pantalons de calicot rouge, et lorsqu'on avait une robe de laine écossaisse et des pantalons blancs, on se croyait vêtue avec élégance.

EMMA D.

Lorsque ma grand'mère était petite fille, ses parents étaient *farmers* et elle allait à l'école pendant l'hiver.

LILLIE B.

Il y a cent ans, il n'y avait presque que des *farmers*.

ANNIE G.

Ma mère a demeuré en Irlande jusqu'à l'âge de seize ans; c'est pourquoi elle n'a pu rien me dire sur ce qui se passait ici il y a cent ans.

LIZZIE W.

Les portefeuilles dont on se servait alors étaient faits de peau de mouton ou de gros cuir, on les cousait avec du fil de cordonnier. Ils avaient la forme d'une bouteille.

NELLIE G.

Les dames portaient des bourses tricotées et on avait son argent en numéraire.

GERTRUDE K.

Les messieurs portaient des jabots sur le devant de la chemise, et leurs grands cols droits s'appelaient des chemisettes.

CORA C.

Les fusils dont on se servait alors s'appelaient des fusils à pierre, et ils avaient des baguettes de bois.

ELLNETT J.

Les enfants n'avaient pas autant de récréation qu'aujourd'hui. Les garçons travaillaient aux champs, les filles dans la maison.

ANNIE G.

Quelques-unes des filles avaient à faire des blanchissages, outre le déjeuner de la famille qu'il leur fallait préparer chaque jour avant d'aller à l'école.

MARTHA N.

On n'avait pas alors les espèces de jeux qu'on a aujourd'hui.

ANNIE G.

Les filles n'avaient pas alors de jolies poupées pour s'amuser, elles n'avaient que des bébés faits de chiffons.

LILLIE B.

On n'avait pas beaucoup de distractions : de loin en loin un cirque venait donner des représentations.

EMILY D.

Les enfants devaient aller de ferme en ferme éplucher le maïs et peler les pommes, et lorsqu'ils avaient terminé leur besogne, on leur donnait un souper chaud, puis ils jouaient. Ma mère y a souvent été. On appelait ces réunions « paring bees » et « husking bees » (1). Quelquefois ils trouvaient des épis de blé rouges et alors ils devaient donner des gages.

IDA B.

Il n'y a que vingt-sept ans que ma mère est en Amérique et je n'ai pas pu découvrir ce que l'on faisait ici dans les temps anciens.

MARY M' C.

Gracie Wecks sait quelque chose de ce qui se passait à Boston il y a cent ans.

SYLVIA L.

Les habitants de Boston demeurèrent d'abord à l'extrémité septentrionale de Copp's Hill. Toute l'aristocratie allait à l'église du Christ dans la rue Salem ; cette église est encore debout, c'est celle qui a le carillon. Le roi George a donné à cette église un service de communion en argent, et une grande Bible de forme ancienne. On a précieusement conservé ces reliques.

On suspendit des lanternes dans le clocher pour faire savoir à Paul Revere, qui faisait le guet de l'autre côté de Charlestown, si les Anglais partaient par terre ou par mer (2).

Devant Fawnil Hall, à l'endroit où s'élève le marché de Quincy, les Anglais et les Américains eurent une querelle dans laquelle deux de nos concitoyens de Boston furent tués.

Un jour, le général La Fayette vint à Boston rendre visite au général Hancock. Mme Hancock, qui n'avait pas assez de lait pour son pudding et pour son café, dit à une de ses servantes d'aller sur le domaine communal et de traire les vaches qu'elle y trouverait.

Les vêtements des dames consistaient en jupons de satin piqué et en corsages massifs garnis de dentelle par devant et par derrière.

(1) *To husk*, éplucher (du maïs) ; *to pare*, peler (des fruits). *Bee*, américanisme. D'après le Dictionnaire de Webster, on appelle ainsi au Canada et aux États-Unis une réunion de plusieurs personnes pour faire gratuitement quelque travail ou pour aider un de leurs voisins.

(2) Voir Longfellow, « The Landlord's tale, Paul Revere's ride. »

(*Notes du Traducteur.*)

Elles portaient des gants de peau, sur le dos desquels était imprimé le portrait du général La Fayette, qui, lorsqu'il prenait congé d'une dame en lui baisant la main, baisait ainsi son propre portrait.

GRACIE W.

Il y a cent ans l'armée anglaise était à Boston, et on souffrait beaucoup du froid et de la faim. On fut obligé de brûler les maisons inoccupées et les bancs de l'église, parce qu'on n'avait pas de bois.

RÉSÉDA S.

Benjamin Francklin naquit à Boston en l'an 1706. Il y a cent ans, il avait soixante-dix ans; et il y a cent ans, Washington avait quarante-quatre ans.

EVA L.

Benjamin Franklin mourut en l'an 1790, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. La chère vieille cousine de grand'maman, qui demeure maintenant à Situate et qui a quatre-vingt-trois ans, raconte une histoire très-intéressante qui lui arriva, à elle et à ses sœurs, pendant la guerre de 1812.

Son père était gardien d'un phare au port de Situate. Elle était avec ses sœurs au sommet du phare, d'où elles regardaient la mer, lorsqu'elles aperçurent des vaisseaux anglais qui entraient dans le port. En regardant plus attentivement, elles s'aperçurent que les marins anglais se disposaient à incendier les navires des habitants. Lorsque deux navires eurent été incendiés, elle et ses sœurs ne purent pas supporter ce spectacle plus longtemps et elles résolurent de faire quelque chose pour arrêter l'incendie, car son père et ses frères n'étaient pas à la maison.

Après une courte discussion, elles résolurent de prendre le fifre et le tambour et d'essayer d'effrayer les Anglais. Aussitôt fait que dit : Rebecca prit le fifre et sa sœur le tambour, et elles allèrent se cacher derrière la colline, hors de vue, et se mirent à jouer de toutes leurs forces « *Doodle Yankee* », en avançant et en reculant sur le rivage. Les Anglais les entendirent et interrompirent leur œuvre de destruction. Ils s'imaginèrent qu'il y avait tout près d'eux une troupe de soldats, ils montèrent dans leurs barques et regagnèrent leurs vaisseaux, qui ne tardèrent pas à disparaître. Alors les petites filles s'assirent sur le rivage et rirent aux larmes.

Ces deux vieilles dames demeurent maintenant au port de Situate ; elles ne sont pas très-riches, mais ce sont des personnes tout à fait dignes et respectables.

JOSIE L.

La guerre de 1812 fut la dernière avec l'Angleterre. Mais nous en avons eu une autre appelée la Grande Rébellion entre le Nord et le Sud.*

MAGGIE H.

Boston (Massachusetts.)— Prescott (Grammar School).

VII. — Exercices de style : A propos du Centenaire.

89. — LE CENTENAIRE.

Presque tout le monde parle du Centenaire. Vous ne pouvez pas aller dans une seule maison sans qu'on vous montre une tasse à thé, une cuiller ou quelque autre chose qui a été apporté ici dans le *Fleur-de-Mai*. Il y a des personnes qui achètent très-cher tous les objets faits à l'ancienne mode, pour les envoyer au Centenaire. Tout objet qui a cent ans d'existence passe pour une merveille. Quelques personnes vont même jusqu'à acheter de vieilles fenêtres avec des petits carreaux de verre grossier. On vous demande presque toutes les semaines si vous irez au Centenaire. On n'entend parler que de soirées du Centenaire, mascarades du Centenaire. A Providence (1), on a établi un Musée du Centenaire, destiné à recevoir tous les objets qui sont ou très-vieux ou très-curieux. Les Dames du comité de ce Musée portent des robes-centenaire.

La plupart des touristes qui sont ici viennent de Philadelphie. Beaucoup d'entre eux se proposent de passer la saison ici et de louer leurs maisons de Philadelphie aux personnes qui voudront aller au Centenaire.

ADA C.

Age : treize ans.

Newport (Rhode Island).

---

(1) La seconde capitale du Rhode Island. (*Note du Traducteur.*

90. — OFFRANDE POUR LE CENTENAIRE.

Parmi les divers ouvrages d'élèves que vous voyez, voici une petite ode faite par moi : quoique ce soit une poésie très-simple, c'est ce que j'ai fait de mieux jusqu'ici.

Mais, si je vis et deviens plus vieille, je pourrai peut-être présenter quelque chose de meilleur. C'est pourquoi j'espère qu'en passant près de mon œuvre, vous ne la regarderez pas d'un œil de critique.

Vous sourirez plutôt à ces vers, œuvre d'une petite fille de Hunterdon, qui n'a guère que douze ans, mais qui estime la science plus que l'or.

J'aime toujours à aller à l'école, et quand j'y suis, j'obéis à toutes les règles : j'aime à étudier, et à jouer, et à apprendre un peu tous les jours.

L'époque où nous vivons réclame toute notre reconnaissance

Texte anglais :

A CENTENNIAL OFFERING.

Among the various works you see
Here is a little ode by me :
Although it is a simple rhyme,
It is my best just at this time.

But, if I live to older grow,
I then may make a better show.
Therefore I hope, as you pass by,
You'll not view this with a critic's eye,

But will admire this which has come
From a little girl in Hunterdon,
Who's not much over twelve years old,
But prizes knowledge more than gold.

I always love to go to school,
And, when I'm there, obey each rule :
I love to study and to play
And learn a little every day.

The present age in which we live
Claims all the gratitude we give
To God, from whom all blessings flow,
And our sires One Hundred years ago

pour Dieu, d'où découlent tous ces bienfaits, et pour nos pères d'il y a Cent ans.

LIZZIE S.

Age : douze ans.

Comté de Hunterdon (New Jersey). — District n° 56.

---

91. — LES PREMIERS CENT ANS DE NOTRE HISTOIRE.

Notre nation, comme tout le monde le sait, aura cent ans le 4 juillet 1876. L'anniversaire de sa naissance sera célébré à Philadelphie et commencera en mai pour finir en novembre ; il durera six grands mois, plus longtemps que la plupart des naissances que nous célébrons. Ce sera l'un des plus grands événements dans l'histoire du monde. Quarante puissances étrangères ont déjà promis de prendre part à cette célébration.

Depuis le commencement de son histoire, cette nation s'est accrue en population, en industrie, en richesse. Notre pays peut réclamer beaucoup des plus grandes inventions, entre autres la machine à coudre, le paratonnerre, les bateaux à vapeur et le télégraphe.

L'Amérique peut à bon droit être fière de son génie. Nous nous souvenons tous de Washington, je pense, qui, par sa ferme volonté et son habile tactique, délivra notre pays de l'esclavage tyrannique de l'Angleterre.

Nous nous souvenons aussi d'Abraham Lincoln qui, dans son genre, fut aussi grand et aussi bon que Washington. Le premier jour de janvier 1863, il publia sa proclamation d'émancipation qui délivrait de nouveau le peuple de l'esclavage.

Le peuple, de « l'Atlantique au Pacifique » attend le « Centenaire »...., mais non pas pour regarder ces cahiers d'école. Les élèves ont fait des efforts héroïques pour dissuader les maîtres de les envoyer à Philadelphie, mais en vain. D'abord, qui est-ce qui les regardera? L'écho répond : qui? Les maîtres ne sont pas d'accord avec l'écho, et ils disent : tout le monde. Alors je plains ce tout le monde. Je prédis que dans deux ans d'ici nos cahiers nous reviendront aussi exempts de toute marque de doigt qu'ils le sont aujourd'hui et aussi couverts de poussière que... le plancher de notre école.

CORA M' G.

Age : quatorze ans.

Milwaukee (Wisconsin). — District n° 1.

---

92. — PROGRÈS DE CE PAYS EN CENT ANS.

Il y a cent ans, ce pays était très-peu avancé, il n'y avait pas de chemins de fer, il n'y avait que peu d'objets sortant des manufactures et il n'y avait pas de machines à vapeur.

Ce pays était alors soumis au gouvernement anglais. L'Angleterre semble s'être proposé pour objet de tirer des colons tout ce qu'elle en pouvait tirer et de les tenir complétement sous sa dépendance. Elle ne voulait pas qu'ils achetassent ou qu'ils vendissent à d'autres nations ou qu'ils fissent du commerce entre eux.

Elle voulait leur faire payer le prix le plus élevé pour les objets dont ils avaient besoin, et elle les frappait de lourds impôts pour soutenir le gouvernement anglais.

Mais les colons résistèrent; ils combattirent pendant huit ans et gagnèrent leur indépendance. Depuis cette époque, ce pays s'est accru très-rapidement en étendue et en population; ses treize colonies primitives se sont changées en trente-neuf États auxquels se sont joints de vastes territoires.

Les Américains manufacturent des marchandises pour eux-mêmes et ont des chemins de fer par tout le pays, et ils ont des relations commerciales presque avec tous les pays du monde. Les Américains ont inventé beaucoup d'objets dont les autres nations se servent; le télégraphe et la machine à coudre furent inventés par les Américains.

On a aussi fait de grands progrès dans l'éducation. Il y a moins de cent ans, une classe de demoiselles fit de l'analyse pour la première fois à Philadelphie, et l'on considérait cet événement comme si étonnant, que nombre de personnes allèrent les entendre : on regardait comme une chose très-surprenante que des filles fussent assez savantes pour faire de l'analyse.

Maintenant, il y a des écoles et des colléges pour les jeunes filles par tout le pays.

Beaucoup de grandes villes sont nées pendant le siècle qui vient de s'écouler ; les plus importantes sont : New York, Philadelphie, Boston, Chicago et Cincinnatti. New York est la capitale de l'Amérique.

Philadelphie est la ville la plus célèbre de l'Union. C'est dans cette ville que fut signée la Déclaration d'Indépendance et c'est là que résida le premier Président : le Grand, le Bon Washington.

Pendant l'année actuelle, on célébrera à Philadelphie le centième anniversaire de notre Indépendance.

MARY D.

Age : quatorze ans.

Leiperville (Pennsylvanie).

---

93. — JADIS ET AUJOURD'HUI.

S'il est une chose dont je puisse me vanter avec orgueil, c'est d'être Américaine et de pouvoir jouir pleinement du Centenaire qui aura lieu cette année.

Cette grande époque arrive au moment où nos esprits, complétement développés, peuvent recevoir la plus profonde impression et conserver le plus vif souvenir des grandes choses qui auront probablement lieu à cette grande Exposition. Je la visiterai certainement si le ciel me conserve la santé, comme toutes les écolières doivent le faire.

Nous pourrons alors voir tout à notre aise la variété de costumes dont notre petite ville nous a donné déjà une idée à nous autres, petites filles, et a excité notre curiosité avec les bateaux de plaisir pour le Centenaire.

Nous avons vu représenter le général Washington et lady Washington par des gens qui feraient honte au général et à sa mère, s'ils pouvaient être là.

Beaucoup peuvent en porter l'habit, mais combien peu en ont le caractère! Comme je l'ai entendu dire à l'un de nos savants pasteurs : « Il ne pousse plus de tels hommes maintenant. »

Cependant nous avons des hommes intelligents en 1876, comme il y en avait en 1776, et des femmes intelligentes, mais un peu dégénérées.

Il semble qu'il y eût plus d'unité alors qu'il n'y en a aujourd'hui; on croyait alors que le bonheur dépendait des affections qu'on pouvait inspirer, chose que nous n'admettons plus généralement.

Les générations actuelles sont plus dures, plus froides, et le principal objet est de chercher à se procurer de l'argent (je regrette de le dire). Consultez les journaux quotidiens, et vous trouverez des colonnes pleines de meurtres et de vices de toute espèce, le tout principalement en vue de l'argent.

Je me demande si nous pourrions supporter les privations

que les hommes et les femmes supportaient jadis, et si nous avons un général qui ressemble au général Putnam et qui puisse, en quittant la charrue, prendre le commandement des troupes comme il le fit.

Y a-t-il parmi nous des mères et des sœurs qui éveilleraient leurs fils et leurs frères à minuit pour les envoyer combattre pour l'Indépendance ?

La lecture de quelques-uns des exploits audacieux accomplis à cette époque fait courir dans mes veines un frisson patriotique.

Nous sommes un peuple intelligent, oui, mais sommes-nous aussi honnêtes qu'intelligents ?

J'arrive maintenant à la fin de cette composition qui, m'a-t-on dit, a été donnée à l'occasion du Centenaire. J'espère qu'on ne la critiquera pas trop sévèrement, car elle est due à la plume d'une écolière.

Je puis répondre de l'originalité de ce travail ; quant à ses mérites, je me soumettrai au jugement de meilleurs juges.

LAURA D.

Age : dix ans.

Patterson, comté de Passaïc (New Jersey).

District n° 5. — École rurale.

---

94. — DANS CENT ANS.

Si notre pays prospère autant pendant le siècle prochain qu'il l'a fait dans le siècle passé, qui peut prédire l'avenir de l'Amérique ? Il serait certes très-intéressant de savoir exactement comment il sera. Voyons en imagination les États-Unis dans cent ans d'ici.

Il fait un jour charmant et beaucoup de personnes se promènent en goûtant la fraîcheur de l'air. Les demoiselles, au lieu de porter les robes-fourreaux si étroites qu'elles peuvent à peine marcher à leur aise, et d'immenses paniers, et des bottines à hauts talons (avec des bas zébrés) et des chapeaux sur le derrière de la tête, marchent avec des chaussures qui ont la forme de leurs pieds. Elles ont des vêtements assez amples pour leur permettre de faire des pas ordinaires, et mettent leurs chapeaux où il faut. Elles s'avancent gracieusement jusqu'à une fraîche retraite où elles s'assoient ; là elles écou-

tent une agréable musique qui se fait entendre dès qu'on pousse un ressort.

Elles ne sont pas forcées de se tenir assises droites trois heures par jour pendant cinq ans pour apprendre à jouer un peu, si peu, qu'elles ont toujours « perdu l'habitude! » Nous remarquons aussi beaucoup de petites filles parmi les autres, qui paraissent toutes bien heureuses, et je pense que cela tient à ce qu'on ne leur fait pas laver la vaisselle comme les petites filles faisaient autrefois. Au lieu d'avoir cela à faire après un repas, il suffit simplement de mettre la vaisselle dans une machine d'où elle sort lavée et séchée, le tout en deux ou trois minutes. Tous les légumes pour le dîner sont préparés de la même manière, prompte et facile.

Mais ce qu'il y a de plus étrange, c'est la manière de voyager. En 1876, on regardait comme une chose merveilleuse les Pullman Palace Cars (1) qui marchaient avec une vitesse de quarante milles à l'heure. Maintenant nous pouvons aller en Europe en trois jours, non pas par terre ou par eau, mais par les airs, en ballon. Il y a des stations de ballons dans tous les endroits importants ; des lignes de ballons partent des villes toutes les heures.

Ce mode de voyager est maintenant préféré par presque tout le monde, car il est plus prompt, et cause moins d'accidents qu'il n'en arrive sur terre ou sur mer.

Au lieu d'envoyer les lettres par les chemins de fer qui vont si lentement, on ne se sert que des pigeons voyageurs ; les ballons et les pigeons répandent beaucoup d'animation dans l'air. Les navires font voile sous l'eau et on les emploie beaucoup à la place des anciens navires qui allaient si lentement. Ils ont de grandes fenêtres en verre, près desquelles on peut rester assis toute la journée et contempler les curieux habitants de la mer, les belles herbes marines et les milliers de coquillages.

Il n'est pas probable qu'aucun de nous soit vivant dans cent ans d'ici, et naturellement nous ne pourrons pas jouir de ces perfectionnements, mais nous espérons que les personnes qui assisteront au prochain Centenaire vivront dans un charmant confort et verront tous leurs souhaits réalisés par les machines.

Et cependant, malgré tous ces progrès du vingtième siècle,

(1) Système américain de wagons-lits, wagons-salons, etc.

nous préférons vivre au dix-neuvième, et particulièrement à l'époque actuelle.

MAGGIE S.

Age : douze ans.

Comté de Mercie (New Jersey). — District n° 5.

VIII. — Histoire.

95. — CHRISTOPHE COLOMB.

Un enfant qui n'avait que douze ans, nommé Christophe Colomb, voulait être marin ; son père était un pauvre journalier de Gênes. L'étude favorite de Colomb était la Géographie, et cette étude lui donna l'idée que la terre était ronde et que si l'on traversait l'Atlantique en ligne droite, on atteindrait les Indes-Orientales.

Il grandit donc et devint homme avec cette idée que la terre était ronde. Il voulait faire cette expérience et traverser l'Océan : c'est ce qu'il fit. Il demanda au roi de Portugal de lui donner des vaisseaux et des hommes pour l'accompagner ; mais le roi refusa, et Colomb s'adressa au roi et à la reine d'Espagne. Plein de ses espérances, il alla trouver le roi Ferdinand et la reine Isabelle, et leur demanda ce qu'il avait demandé au roi de Portugal. Ils le lui accordèrent. Il quitta Palos le 3 août de l'année 1492, avec trois vaisseaux et quatre-vingt-dix hommes. Après un pénible voyage ils touchèrent terre, et Colomb pensa qu'il avait atteint les Indes-Orientales. Mais ce n'était qu'une des îles Lucayes, et il la nomma San Salvador.

Après ce premier voyage, il en fit trois autres ; puis il mourut en Espagne, le 20 mai. Ses restes furent transportés à Séville, et en 1756 ils furent transportés dans la cathédrale de la Havane où ils sont maintenant.

BERTHA K.

Age : quatorze ans.

Milwaukee (Wisconsin). — District n° 9.

---

96. — MÊME SUJET.

Il y a environ quatre cents ans, vivait à Gênes, en Italie, un homme nommé Colomb, qui faisait le métier de cardeur de laine. Il avait un fils nommé Christophe, qui travailla pendant quelque temps pour son père; mais ensuite il s'embarqua et devint un bon et brave marin. A cette époque on ne connaissait pas la forme de la terre ni l'étendue des grands océans. Christophe Colomb avait fait beaucoup de voyages, et il en était arrivé à cette conclusion que la terre était ronde, et qu'en traversant l'Atlantique en naviguant à l'Ouest, on pouvait trouver le continent de l'Asie. Colomb était tellement persuadé de la vérité de ces choses qu'il résolut d'obtenir des vaisseaux pour faire quelques voyages en traversant l'Atlantique. Il était pauvre, par conséquent il ne pouvait pas acheter les vaisseaux dont il avait besoin.

Il alla trouver le roi et la reine d'Espagne, qui lui donnèrent une petite flotte. Il mit à la voile à Palos, port de mer de l'Espagne, le 3 août. Sur le pont d'un de ces vaisseaux, nommé la *Santa Maria*, se tenait debout un homme de cinquante-six ans. Cet homme s'appelait Christophe Colomb ; il fit un prodigieux voyage et découvrit le Nouveau-Monde, appelé Amérique. Pendant que Colomb faisait ce prodigieux voyage, il ne se doutait pas de l'existence du continent américain. La découverte de l'Amérique fut un accident.

La raison pour laquelle il voulait trouver un passage par mer d'Italie aux Indes était que les commerçants d'Italie faisaient un grand commerce avec l'Inde, qu'il leur fallait aller par la mer Méditerranée et par la mer Rouge, puis par terre en caravanes, ce qui était un voyage très-pénible et très-dispendieux. On avait grand besoin d'une route qui coûtât moins cher et qui fût plus facile.

On peut se demander pourquoi il ne contourna pas l'Afrique pour atteindre ainsi l'Inde. La réponse est qu'aucun vaisseau n'avait encore doublé le cap de Bonne-Espérance ; la forme de l'Afrique n'était pas connue, et on ne croyait pas qu'il fût possible de doubler le cap de Bonne-Espérance.

Colomb était né dans la ville maritime de Gênes, en Italie, et avait été marin depuis son enfance. A l'âge d'environ quarante ans, il arriva à cette conclusion que l'opinion d'après laquelle la terre était plate était erronée.

Le vaisseau qui portait Colomb était le plus grand, les deux autres étaient petits. Le plus grand était à peu près aussi grand que les sloops qui portent du beurre et du fromage au marché. Les deux autres n'avaient pas de pont, ils s'appelaient *Pinta* et *Nina*, et étaient commandés par deux frères, nommés Pinzon. Dans la nuit du 11 octobre on vit des lumières qui allaient d'un endroit à l'autre, et le matin on entendit le cri de « Terre ! » poussé par l'équipage des vaisseaux. La terre, ainsi découverte, était celle des îles Lucayes, que les naturels appelaient Guanahani : Colomb la nomma San Salvador. C'était une belle île, couverte de jolies fleurs aux couleurs éclatantes. Elle était habitée par une race de sauvages, presque nus, qui avaient la peau d'un brun rougeâtre. En regardant autour d'eux, les Espagnols trouvèrent beaucoup d'arbres et de plantes qu'ils n'avaient jamais vus et dont le parfum embaumait l'air. L'un de ses vaisseaux fit naufrage le trente-cinquième jour, quelques hommes de l'équipage colonisèrent Hispaniola, et Colomb retourna à Palos, où il arriva le 15 mars 1593. Il avait été absent sept mois et demi.

KERMAN K.

Age : treize ans.

Milwaukee (Wisconsin). — District n° 1.

---

97. — FERDINAND DE SOTO.

Ferdinand de Soto naquit en Espagne en 1500. Ses parents étaient pauvres, mais appartenaient à la noblesse espagnole. Il reçut une bonne éducation et fut envoyé au collége par un ami de sa famille. Quand il eut atteint sa dix-neuvième année, il alla avec le gouverneur à Darien. Son but en y allant était de trouver une route directe de l'océan Atlantique à l'océan Pacifique. Pendant son séjour à Darien il rencontra un homme appelé Pizarre, qui allait conquérir le Pérou. Pizarre offrit à de Soto, s'il voulait l'accompagner, la moitié des bénéfices dans le cas où leur entreprise serait heureuse. De Soto y consentit. Ils conquirent le pays et l'Inca fut fait prisonnier.

L'Inca était très-riche et promit à Pizarre de remplir d'or une chambre s'il voulait lui rendre la liberté. Pizarre y consentit. L'Inca ordonna à ses hommes de remplir d'or la chambre ; mais lorsque la chose fut faite, Pizarre ne tint pas sa promesse, il tua le prisonnier.

De Soto, indigné de cette action, annonça à Pizarre qu'il ne resterait plus auprès de lui. Il prit sa part de l'argent, qui monta à cinq cent mille dollars, et repartit pour l'Espagne. Là il fut reçu avec de grands honneurs et présenté à la cour. Il épousa une jeune fille très-riche, qui appartenait à la noblesse d'Espagne.

Il considérait la Floride comme un pays riche et eut le désir de s'y rendre. Il alla vers le roi pour lui en demander la permission, et peu de temps après il mit à la voile avec six cents nobles, dont quelques-uns emmenèrent femmes et enfants, et des provisions en quantité. Lorsqu'ils arrivèrent dans le pays, les Indiens leur apprirent que dans l'intérieur ils trouveraient de l'or. Ils laissèrent leurs femmes à la Havane et partirent pour le nord le 5 juin 1541 ; ils découvrirent un grand fleuve qu'ils nommèrent le Mississippi. En 1542, de Soto prit la fièvre et mourut. On l'enterra dans une fosse, mais les Espagnols, craignant que les Indiens ne trouvassent le corps, le transportèrent une nuit dans les eaux du Mississippi.

Quand la femme de de Soto apprit la mort de son mari, elle eut un tel chagrin qu'elle mourut au bout de trois jours.

KATIE S.
Age : treize ans.

Harvard Grammar School, à Boston.

---

98. — QUESTIONS D'HISTOIRE.

(8e année.)

Quest. 1. — Nommez les trois premiers navigateurs qui parcoururent la côte de l'Amérique du Nord, et dites quelle était la nationalité de chacun d'eux.

Rép. — John Cabot, d'Angleterre ;
Jacques Cartier, de France ;
Ponce de Léon, d'Espagne.

Quest. 2. — Quelle étendue de terre les Anglais réclamaient-ils dans ce pays, et sur quoi fondaient-ils leur réclamation ?

Rép. — La terre depuis Terre-Neuve jusqu'à la baie de Chesapeake. Ils fondaient leurs prétentions sur la découverte de Cabot.

Quest. 3. — Quelles furent les principales causes de la guerre de 1812 ?

Rép. — Le droit de visite, le traité de Jay, la destruction du commerce, la levée forcée des marins américains, l'acte d'embargo.

Quest. 4. — Indiquez les causes immédiates de la guerre Franco-Indienne.

Rep. — L'établissement des Français sur le territoire du comté de l'Ohio, et la capture des Anglais.

Quest. 5. — Qu'est-ce que c'était que le compromis du Missouri? Sous l'administration de qui cet acte fut-il passé?

Rép. — C'était une loi adoptée par le Congrès pendant l'administration de Monroë, et qui faisait entrer le Missouri dans l'Union comme État esclavagiste.

WILLIE D.
Age : treize ans.

Indianapolis (Indiana). — École n° 11.

---

99. — QUESTIONS D'HISTOIRE.

Examen de 1re classe.

1. De quelle partie de la terre Colomb partit-il pour aller découvrir l'Amérique? S'attendait-il à trouver un nouveau monde?

2. A quelle époque et par qui Jamestown fut-elle colonisée?

3. Quand les Puritains débarquèrent-ils à Plymouth? Quelle position occupait John Carver? Décrivez les souffrances des Puritains.

4. Quelles sont les divisions politiques des États-Unis? Depuis combien de temps existent-elles? Nommez les treize colonies primitives.

5. Citez toutes les victoires des Américains pendant l'année 1776, et les victoires des Anglais pendant l'année 1775.

6. Qui était roi d'Angleterre pendant la guerre de la Révolution? Quand et par qui Washington fut-il nommé commandant des armées américaines? Quel âge avait-il alors?

7. Qui découvrit le premier le fleuve Mississippi, et que savez-vous de ceux qui l'ont exploré ensuite? Par qui la Louisiane fut-elle ainsi nommée, et en l'honneur de qui?

8. Faites brièvement l'historique du principal personnage de l'histoire primitive de la Virginie? Quand et où se rassembla le premier corps politique qui se soit jamais formé en Amérique? Comment était-il organisé?

9. Quelle fut la cause de la guerre de la reine Anne ? De la guerre Franco-Indienne ? Quels furent les effets de cette dernière ?

10. Quels faits pouvez-vous citer au sujet des premiers efforts faits pour introduire l'éducation dans les colonies orientales ? Dans les colonies du centre ? Dans les colonies méridionales ? Que pensait le gouverneur Berkley sur les écoles et les journaux ?

11. Qu'était-ce que les ordonnances de secours ? Qu'était-ce que l'acte du timbre ? Quelle résolution prirent les Américains lorsqu'on essaya de le mettre en vigueur ?

12. Quand et où se rassembla le premier Congrès continental ? Quelle résolution prit-il ?

13. Quand et où se rassembla le second Congrès continental et quelle résolution prit-il ? Quand et où fut livrée la première bataille de la Révolution ? Quelle forteresse fut prise bientôt après et par qui ?

14. Quelle importante décision fut prise le 4 juillet 1776 ? Quels étaient les membres du Comité chargé de rédiger la Déclaration d'Indépendance ?

15. Que savez-vous sur la trahison d'Arnold ?

16. Qui commandait les deux armées lorsque les Anglais se rendirent définitivement. Où eut lieu cette reddition ? Nommez un événement important de l'administration de Jefferson. Citez les événements importants de l'administration de Madison.

Nouvelle-Orléans (Louisiane).

---

100. — QUESTIONS D'EXAMEN.

1. Comment se fait-il que ce pays ait été appelé Amérique ?

2. A quelle époque accorda-t-on la troisième charte à la Virginie ? Que pouvez-vous dire en faveur de cette charte ?

3. Faites l'historique de la charte du Connecticut.

4. Quelles colonies le roi Guillaume réunit-il par une charte royale ?

5. Quelle découverte fut faite par Henry Hudson, et que cherchait-il lorsqu'il fit cette découverte ?

6. William Penn et son influence.

District de Columbia.

---

101. — QUESTIONS D'HISTOIRE.

(7e année.)

Quest. 1. — Où eut lieu le premier établissement de colons en Amérique. A quelle époque ?

Rép. — Le premier établissement de colons eut lieu à Saint-Augustin en 1565.

Quest. 2. — Racontez la révolte de Bacon.

Rép. — Contrairement aux ordres de Berkley, Bacon, sur les vives instances des colons, leva une troupe d'environ 300 ou 400 hommes et, se présentant à Jamestown, il demanda des forces pour repousser les Indiens, ce que Berkley ne pouvait pas refuser. Mais Bacon était à peine parti que Berkley envoya des troupes pour le combattre. Bacon fit avec succès une incursion chez les Indiens. Jamestown fut brûlé par ses hommes. Jamestown ne fut pas reconstruit, mais le siége du gouvernement fut transporté à Williamsburg. Des changements radicaux auraient pu avoir lieu si Bacon n'était pas mort subitement ; beaucoup des partisans de Bacon furent pendus.

Quest. 3. — Qu'est-ce que le mot Fleur-de-Mai vous rappelle dans l'histoire des États-Unis ?

Rép. — Fleur-de-Mai est le nom du vaisseau qui amena ici les premiers colons.

Quest. 4. — Washington était-il soldat avant la Révolution? S'il était soldat, quel grade avait-il ?

Rép. — Washington était soldat avant la Révolution. Il partit comme simple soldat, mais lorsque le commandant en chef tomba, Washington prit le commandement.

Quest. 5. — Quel fait historique vous rappellent les mots King Philip ?

Rép. — King Philip était un célèbre chef indien dont les Blancs se défiaient beaucoup. Enfin il fit ouvertement la guerre aux colons ; une lutte terrible s'ensuivit, dans laquelle les deux partis eurent beaucoup à souffrir. King Philip fut tué d'un coup de fusil par un Indien traître, qui était de sa propre tribu.

Quest. 6. — Racontez la prise de Québec en 1760. Nommez les commandants et rappelez leurs dernières paroles.

Rép. — Le général J. Wolfe s'embarqua avec de grandes forces sur de petits bateaux ; quand il fut près de Québec, une

sentinelle cria : « Qui vive ! » On lui répondit aussitôt en français ; elle laissa aborder les bateaux et elle fut prise. On rangea les troupes dans les plaines d'Abraham. Les Français essayèrent de les repousser, mais ils échouèrent. Le général Wolfe, commandant en chef les Anglais, « mourut sur le champ de la victoire. » Montcalm mourut aussi et ses dernières paroles furent : « Grâce à Dieu, moi vivant, Québec ne s'est pas rendu (1). »

Quest. 7. — Racontez l'anecdote du général Gage et des Boston Boys.

Rép.— La populace entourait une partie de la garde urbaine sous les ordres du capitaine Preston. Les soldats furent exaspérés au point de faire feu, et ils tuèrent trois citoyens et en blessèrent plusieurs. Le général Gage, qui était alors gouverneur, leur promit que justice serait faite dans la matinée. Le 6 mars, deux soldats de la garde urbaine furent condamnés, les autres furent acquittés.

Quest. 8. — Que pouvez-vous dire sur Benjamin Franklin ?

Rép. — Benjamin Franklin était un homme éminent qui fit des discours et qui prépara le peuple à la Révolution.

Quest. 9. — Classez les causes de la Révolution.

Rép. — Acte de navigation, 1650.
Ordonnances de secours.
Droit de visite pour les marchandises de contrebande.
Légion coloniale.
Église de la Nouvelle-Angleterre, établie par la loi.
Acte du Timbre passé en 1760. Rapporté en 1766.
Impôts sur le verre, le thé, les effets de commerce, etc.
Loi sur la fermeture du port de Boston. Massacre de Boston.
Tolérance des pirates.

KATIE S.
Age : quinze ans.

West des Moines (Iowa).

---

(1) Montcalm, blessé à mort, criait encore à ses soldats : « En avant, et gardons le champ de bataille. » — Le général anglais Wolfe, atteint aussi de trois coups de feu, entendit dans l'agonie de la mort crier par les siens : « Ils fuient ! » Il se releva un instant et dit : « Je meurs content. » (Victor DURUY, *Histoire de l'Europe.*)
(*Note du Traducteur.*)

101 *bis.* — SUR FRANKLIN.

Réponses à la 8e question du devoir précédent, données par les différents élèves de la même classe.

Franklin était un grand écrivain qui fit de merveilleuses découvertes sur l'électricité. Il fut un des signataires de la Déclaration d'Indépendance.

Benjamin Franklin prépara le peuple à la Révolution. C'était un bon écrivain. On fut surpris en Angleterre à l'apparition de ses écrits.

Franklin travailla beaucoup pour l'Amérique pendant la guerre, et il découvrit l'électricité et d'autres sciences pour le bien de l'Amérique.

Franklin fut le premier qui inventa une presse à imprimer.

Franklin fit sur l'électricité des découvertes qui valurent à l'Amérique les applaudissements du monde entier. Il contribua aussi à préparer le peuple à la Révolution.

Franklin fut l'un des plus grands orateurs du siècle dans lequel il vécut. Il fut aussi chargé d'une mission en Angleterre.

Franklin fut le meilleur écrivain de l'époque de la Révolution et il fut aussi un homme de bien.

Ce fut un grand homme d'État américain.

Franklin construisit la première presse à imprimer qui ait existé en Amérique. Il fit plusieurs discours avant la Révolution.

Franklin fut un des hommes qui exercèrent le pouvoir dans la colonie.

Franklin fit des découvertes sur l'électricité et écrivit beaucoup. Il fut un des hommes qui préparèrent le peuple à la Révolution.

Ce fut un grand homme d'État à l'époque de la Révolution.

Il inventa le paratonnerre et les presses à imprimer.

Franklin contribua à préparer le peuple à la Révolution et fut un homme en vue pendant toute la Révolution.

Franklin était un célèbre homme d'État d'Amérique et il alla en Angleterre plaider la cause du peuple. Il parut devant

le Parlement pendant que Pitt était membre de cette assemblée.

Franklin, James Otis et Patrick Henry signèrent un acte d'après lequel tout le peuple pourrait prendre part à la Révolution.

Ce fut le premier qui employa les presses à imprimer.

Franklin était l'un des membres du comité de la Paix qui allèrent en Angleterre, l'un des signataires de la Déclaration d'Indépendance, membre du premier Congrès et du Congrès continental. Il fit des découvertes sur l'électricité.

Ce fut un grand orateur et un homme dévoué à la cause de son pays.

Franklin naquit à Boston de parents pauvres. Il écrivit beaucoup de bons livres et mourut à l'âge de soixante-douze ans.

Franklin fut l'un des signataires de la Déclaration d'Indépendance; il fut aussi membre du Congrès.

Franklin était un célèbre orateur et explorateur américain. Il mourut dans les régions arctiques (1).

Franklin fut envoyé en Angleterre pour plaider la cause des habitants des colonies.

Franklin fut un grand homme et un homme d'esprit; il fit beaucoup pour son pays. Il fit beaucoup d'inventions; il découvrit l'électricité et écrivit beaucoup de livres. Lorsqu'il alla en Angleterre, les Anglais disaient qu'ils ne croyaient pas qu'un homme si spirituel pût venir d'Amérique.

Franklin fut un grand politique. Ce fut un grand écrivain dans la littérature et dans les sciences. Il fut aussi membre du Congrès.

West des Moines (Iowa), 1re classe.

---

102. — GEORGE WASHINGTON.

1° Son enfance.

George Washington naquit le 22 février 1732. Il ne mentit jamais. Il honora et respecta sa mère. A l'âge de six ans sa famille lui fit présent d'une petite hache avec laquelle il hachait

(1) Confusion entre Benjamin Franklin (mort le 11 avril 1790) et le voyageur sir John Franklin, mort le 11 juin 1847.

tout ce qu'il trouvait sur son chemin. Un jour il alla essayer sa petite hache sur un beau cerisier anglais dans le jardin et il l'abîma tellement qu'il fut complétement perdu. Le lendemain matin son père demanda qui avait détruit le cerisier. Personne ne put lui répondre. Mais bientôt arriva George à qui M. Washington demanda s'il savait qui avait détruit le cerisier dans le jardin. Le moment était critique. George s'écria : « Je ne puis mentir, c'est moi qui ai fait cela avec ma petite hache. — Cela ne fait rien, mon enfant, vous m'avez payé au centuple.

L'école qu'il fréquentait était située dans un champ. C'était une vieille hutte bâtie avec des troncs d'arbres. Lorsqu'il eut dix ans, son père mourut. Mais dans la suite il fut toujours bon pour sa mère. Tout le monde l'aimait et le respectait.

2° Sa jeunesse.

George Washington ne connaissait pas le repos. C'était le meilleur tireur et le plus solide cavalier de Virginie. Il pouvait dompter le cheval le plus vicieux. Si le général Braddock avait écouté George Washington, il aurait sauvé ses soldats et il n'aurait pas perdu la vie.

3° Son âge mûr.

Lorsque George Washington eut atteint l'âge mûr, on lu demanda de prendre le commandement en chef de l'armée américaine. Il accepta ce poste, mais quelle armée ! Les soldats étaient à peine vêtus et nourris. La plupart étaient des fermiers, des forgerons et des ouvriers. Tandis que de l'autre côté de la rivière il y avait onze mille hommes de bonnes troupes anglaises. Ils marchaient dans la neige ayant à peine des chaussures aux pieds. Cette guerre dura sept ans. Ensuite il retourna chez lui à Mount-Vernon, et jamais il ne fut aussi heureux.

Il mourut à l'âge de soixante-sept ans. Son nom est placé avant tous les autres. On l'appelle le père de son pays.

WILLIE M.
Age : dix ans.

Cleveland (Ohio). — Eagle School.

---

103. — MÊME SUJET.

1° Son enfance.

Lorsque George Washington était tout petit, on l'envoya à l'école. C'était le meilleur élève pour le calcul. Son maître s'appelait Hobby. Au moment de partir pour l'école il demandait à sa mère si elle n'avait pas quelque commission à lui donner. Il ôtait son chapeau quand il lui parlait, et si quelqu'un causait avec sa mère, il attendait qu'elle eût fini pour lui adresser la parole.

2° Sa jeunesse.

Georges Washington fut nommé arpenteur à l'âge de seize ans, et il remplit ces fonctions pendant trois ans, puis à l'âge de vingt ans sa science du calcul le fit nommer commandant.

3° Son âge mûr.

Il y avait eu une guerre entre les colonies et les Anglais, elle dura plus d'une année ; tout le monde avait recours à lui, et on lui demanda s'il voulait prendre le commandement en chef de l'armée.

George Washington naquit le 22 février 1732, il mourut à l'âge de soixante-sept ans.

JENNIE S.

Age : douze ans.

Cleveland (Ohio). — Eagle School.

---

104. — MÊME SUJET.

1° Son enfance.

1. George Washington allait à l'école de M. Hobby. Il jouait au soldat avec ses camarades qui le choisissaient toujours pour capitaine.

2. Sa mère le destinait à la profession d'arpenteur, il passa trois ans dans les Bois Noirs. Il lui fallut traverser des rivières à gué, gravir des montagnes et coucher sur la terre nue ; il fut en danger d'être pris par des Indiens sauvages, et bien souvent il n'eut pour dîner qu'un pain sec.

2° Sa jeunesse.

3. Il courait plus vite que tous les autres jeunes gens du village, et il pouvait dompter le cheval le plus vicieux.

4. Il fut nommé commandant en chef de l'armée américaine. Il lui fallut faire six cents milles pour porter une lettre. C'était un terrible voyage, il faillit se noyer dans la rivière Alleghany; il porta la lettre et revint sain et sauf. Quelques personnes allèrent chez George Washington et le prièrent de prendre la direction de l'armée américaine; il répondit qu'il n'en était pas capable, mais qu'il essayerait et qu'il ferait de son mieux. Il alla à Cambridge. Quelle armée il trouva! Elle était composée de fermiers et d'ouvriers qui étaient à peine nourris, et pendant l'hiver ils marchaient dans la neige pieds nus.

Il mourut à l'âge de soixante-sept ans. Tous les ans nous célébrons sa fête, on tire le canon et on hisse des drapeaux.

WILLIE F.
Age : dix ans.

Cleveland (Ohio). — Eagle School.

---

105. — MÊME SUJET.

1° Son enfance.

George Washington naquit le 22 février 1732. C'était l'enfant le plus sincère et le plus honnête qui eût jamais existé. Il aimait et il honorait sa mère plus que toute autre personne. Lorsqu'il était tout petit, il allait à une petite école de campagne dont le maître s'appelait M. Hobby. Il y apprit le calcul, l'orthographe et la lecture; on lui faisait copier sa leçon de calcul dans des cahiers qu'il ne barbouillait jamais. On peut les voir dans sa bibliothèque à Mount-Vernon où ils ont été conservés. Le père de George Washington mourut quand son fils avait dix ans. Il avait de si grandes aptitudes pour le calcul que sa mère songea à faire de lui un arpenteur.

2° Sa jeunesse.

A l'âge de seize ans, sa mère l'envoya dans une forêt pour arpenter. Il y resta trois ans pendant lesquels il eut à subir beaucoup de fatigues et de privations, entre autres : coucher en

plein air, passer à gué des rivières, gravir des montagnes, et quelquefois n'ayant pour toute nourriture qu'un morceau de pain sec. Mais ce fut ce genre de vie qui fit de George Washington un homme. A l'âge de vingt ans, on le nomma commandant et il lui fallut faire six cents milles pour porter une lettre pendant l'hiver. Il faillit perdre la vie dans la rivière Alleghany, mais il fit un radeau avec des arbres et la traversa sain et sauf.

3° Son âge mûr.

Lorsque la guerre de la Révolution éclata entre les colonies et la Grande-Bretagne, on eut besoin de lui pour commander en chef l'armée américaine. Il dit : « Je ne crois pas être capable d'occuper un si grand poste, mais je ferai de mon mieux. » Ainsi, il n'alla pas à Mount-Vernon comme il l'avait résolu, mais il se rendit à cheval à Cambridge et de là à l'armée. Quelle armée il trouva ! Parmi les soldats il y avait des ouvriers et des fermiers à peine vêtus et nourris, et quelques-uns étaient malades. Mais il ne se découragea pas, il prit le commandement de l'armée et vit la fin de la guerre. Après cela il se retira dans sa maison de Mount-Vernon où il demeura pendant six ans.

Mais on ne voulut pas le laisser jouir du repos ; il était trop utile pour n'être qu'un simple citoyen : il appartenait au monde. On voulut le faire président des États-Unis, et il lui fallut quitter de nouveau sa belle demeure. Il occupa ce poste pendant huit ans. Puis il retourna dans sa maison qu'il ne devait plus quitter. Il mourut à l'âge de soixante-sept ans, tout le peuple pleura sur ses cendres.

MABEL J.

Age : treize ans.

Cleveland (Ohio). — Eagle School.

---

106. — MÊME SUJET.

Comme ils sont peu nombreux les hommes qui n'ont pas vécu seulement pour eux-mêmes, mais pour leur pays et pour toute la race humaine ! Le fameux George Washington nous offre un modèle de ce genre. Il naquit à Bridges Creeck, dans le comté de Westmoreland, en Virginie, le 22 février 1732. C'est à

peine s'il a existé un homme vraiment grand dont le caractère ait été plus admiré pendant sa vie. Il était Virginien de naissance et il n'avait pas reçu d'autre éducation que celle de la famille et de l'école commune. Son esprit paraît s'être tourné complétement vers les mathématiques et il devint de bonne heure arpenteur. Ses passions étaient violentes, à la vérité, mais il s'efforça de les gouverner et de les dompter. Il surpassa par son caractère, par sa vertu et par sa bonté tous les grands hommes qui ont jamais vécu.

Washington se distingua par sa sincérité, par son esprit viril et par son énergie. A seize ans il était bon arpenteur. A dix-neuf ans il était adjudant dans la milice d'un district de Virginie et il avait le rang de commandant. En 1775 il fut nommé commandant en chef de l'armée américaine. Mais comme il n'était pas toujours heureux dans les batailles qu'il livrait, le Congrès proposa de lui retirer son commandement pendant qu'il était dans ses quartiers d'hiver (1777-1778). C'est ce qu'on appela la cabale de Conway. Quand le peuple entendit parler de cette cabale, il s'indigna à tel point que ceux qui avaient fait cette proposition se contentèrent de garder le silence.

En 1789 il fut nommé président des États-Unis. Il fut élu par tous les partis. Il exerça deux présidences, et il aurait été élu une troisième fois s'il n'avait pas refusé. Pendant son administration, trois États furent admis dans l'Union, savoir : Vermont en 1791, Kentucky en 1792 et Tennessee en 1796. Le cabinet de Washington était composé de la manière suivante : Alexandre Hamilton, secrétaire des finances; Thomas Jefferson, secrétaire d'État; Henri de Knox, secrétaire de la guerre, et Édouard Randolph, avocat général. Au commencement de la seconde présidence de Washington le pays fut agité par la Révolution française (1). Beaucoup d'Américains désiraient secourir la France dans la lutte qu'elle soutenait contre l'Angleterre, l'Espagne et la Hollande, mais Washington savait que le parti le plus sage pour les États-Unis était de garder la neutralité.

Si Washington avait eu autant d'ambition que Napoléon,

(1) En 1793, la Convention envoya en Amérique un ambassadeur nommé Genet. Il fut d'abord très-bien reçu ; mais il voulut lever des soldats et armer des corsaires contre les Anglais. Il ne tint pas compte des observations de Washington, qui demanda et obtint son rappel en 1794. *(Note du Traducteur.)*

il aurait pu être dictateur à vie aussi bien que lui. Comme chef de la République, jamais on ne le surpassa en jugement ou en patriotisme.

Tout jeune, c'était lui que le gouverneur Dinwiddie avait choisi pour une expédition qui était difficile et dangereuse. Plusieurs jeunes gens à qui cette commission avait été offerte l'avaient refusée, ne se sentant pas assez de courage; mais Washington était né pour sauver son pays et non pas pour chercher uniquement ses aises.

La retraite de Washington eut lieu à la fin de sa seconde administration qui se termina le 4 mars 1797. Il publia son discours d'adieu, où respire la plus haute sagesse politique et le plus pur patriotisme. A la fin de sa présidence il se retira à Mount-Vernon. Il y mourut dans sa soixante-huitième année, le 14 décembre 1799. Tous les Américains prirent le deuil pour témoigner leur douleur sincère.

Quoiqu'il y ait longtemps que Washington est mort, tout le monde honore et admire son nom, et les petits enfants mêmes connaissent son génie. Dans un vote par lequel le Congrès déplorait sa mort, il est appelé « le premier dans la guerre, le premier dans la paix et le premier dans le cœur de ses concitoyens. »

SOPHIE B.
Age : onze ans.

Milwaukee (Wisconsin). — District n° 2.

---

107. — LAFAYETTE.

Lafayette était général pendant la Révolution d'Amérique. C'était un homme d'État français. Il naquit le 6 septembre 1757 et mourut le 19 mai 1834. Sa famille était l'une des plus anciennes et des plus distinguées de la noblesse française. Son père, le marquis de Lafayette, était officier de l'armée, il fut tué dans une bataille en Allemagne à l'âge de vingt-cinq ans. Sa mère mourut bientôt après et il resta héritier d'une immense fortune. On l'envoya de bonne heure au collége à Paris, et il épousa, à seize ans, une demoiselle qui était encore plus jeune que lui et qui était fille du comte d'Ayen. Il entra dans l'armée comme officier des gardes, et en 1776 il était en garnison à Metz avec son régiment de dragons. A un dîner donné par le

commandant de la garnison au duc de Gloucester, frère du roi d'Angleterre, Lafayette entendit dire que les colonies américaines avaient déclaré leur indépendance, et il résolut de tirer l'épée pour la cause de la Liberté américaine. Il alla à Paris où il rencontra Franklin, Deane et Lee, et leur dit qu'il partait pour l'Amérique. Il fit secrètement équiper un vaisseau à Bordeaux. Il mit à la voile avec ses compagnons pour l'Amérique le 12 avril 1777. Il arriva à Georgetown, dans la Caroline du Sud le 24 avril 1777 (*sic*). Il entra dans l'armée comme volontaire, mais il fut nommé ensuite major général. Il rencontra Washington pour la première fois à un dîner à Philadelphie. Le jeune major général était de service à la bataille de Brandywine, il se lança au fort de la mêlée et fut grièvement blessé.

A la bataille de Monmouth il commanda une partie du corps d'armée de Lee. Il repoussait les Anglais du champ de bataille lorsqu'on ordonna la retraite. Quelques semaines plus tard on l'envoya aider le général Sullivan à chasser les Anglais de Rhode Island; il alla à Boston pour faire venir la flotte française à Newport; pendant son absence un combat eut lieu; dès qu'il en fut informé, il parcourut à cheval les 70 milles qui séparent Boston de Rhode Island, en six heures et demie, et il arriva assez tôt pour prendre le commandement des Américains qui battaient en retraite.

Comme son pays était alors en guerre, il retourna en France. Pendant qu'il était à l'armée, on envoya de Paris des commissaires pour l'arrêter; il en fut informé, et il allait passer la frontière pour se rendre en Hollande lorsqu'il fut arrêté par les Autrichiens qui le remirent aux Prussiens. Ils l'emprisonnèrent pendant quelque temps, puis ils le rendirent aux Autrichiens qui l'emprisonnèrent dans un cachot sale et obscur, où il resta jusqu'au 15 août 1797. Après avoir passé en prison cinq ans, il retourna à Paris, où il mourut le 19 mai 1834.

James P.

Age : treize ans.

Boston (Massachusetts). — Stoughton Grammar School.

---

108. — LA CHEVAUCHÉE DE PAUL REVERE (1).

Le 18 avril 1775, Paul Revere dit à un ami : « Si les Anglais quittent Boston ce soir par terre, suspends une lanterne dans la tour de la vieille église du Nord ; mais s'ils le quittent par mer, suspends deux lanternes. Je serai prêt de l'autre côté à aller réveiller et faire armer les gens des fermes et des villages du comté de Middlesex. » Puis il dit : « bonne nuit », et ensuite il traversa prudemment et silencieusement la rivière (Charles River) et arriva à Charlestown au moment où la lune se levait sur le port.

Un grand navire de guerre anglais appelé « le Somerset » était à l'ancre dans la baie. Il ressemblait à un navire fantôme, tous ses mâts et ses agrès éclairés par la lune projetaient une ombre qui ressemblait à des barreaux de prison.

Pendant ce temps son ami se promenait dans les rues et dans les allées, prêtant l'oreille au moindre bruit. Enfin il entendit rassembler les soldats aux portes des quartiers, il entendit le bruit des pas et des armes et la marche cadencée des soldats anglais qui se rendaient au rivage où étaient leurs bateaux.

Alors il marcha vers l'église, gravit à la dérobée l'escalier de bois qui conduisait à la chambre du beffroi. Les pigeons effrayés s'envolèrent des poutres sombres qui leur servaient de perchoir et qui répandaient autour de lui leur ombre épaisse que la lune faisait mouvoir en poursuivant sa carrière.

Il grimpa jusqu'à la plus haute fenêtre du mur au moyen de la grande échelle inclinée, et là il s'arrêta pour écouter et pour regarder les toits des maisons qui étaient au-dessous de lui et sur lesquels la lune répandait ses rayons. A ses pieds gisaient les morts dans leur cimetière sur la colline. Le silence était si accablant que le vent semblait être une sentinelle parcourant en rampant les tentes et disant tout bas : « Tout va bien. »

Pendant un instant, mais un seul instant, le temps, le lieu, le beffroi et les morts, lui firent peur. Car aussitôt son attention est attirée par quelque chose qui est dans le lointain à l'endroit où le Charles River s'élargit et entre dans la baie de Massa-

(1) Voir Longfellow : The Landlord's tale, Paul Revere's ride. (Tales of a Wayside inn.) (*Note du Traducteur.*)

chusetts. Ce qu'il voit, c'est une ligne noire qui flotte et qui s'incline sur les flots comme un pont de bateaux.

De l'autre côté de la rivière, Paul Revere se promenait, attendant avec impatience le moment de monter à cheval et de partir. Il caresse d'abord les flancs de son cheval, puis il regarde le paysage qui l'entoure et qui s'étend au loin. Il frappe fortement la terre du pied, puis il se retourne pour serrer les sangles de la selle de son cheval.

La plupart du temps il regarde attentivement la tour de la vieille église du Nord qui se dresse comme un spectre sur la colline. Pendant qu'il la regarde, il voit une lueur faible et indécise qui devient bientôt une lumière fixe.

Il s'élance sur son cheval et prend la bride dans sa main ; mais il s'arrête et regarde encore; enfin il voit briller une seconde lampe dans le beffroi. Dans les rues du village on entend un cheval passer au grand galop. Le cheval marche si vite qu'il fait jaillir des étincelles lorsque ses pieds touchent les pierres de la rue. C'est tout.

Paul Revere quitte le village et va sur le pont. Sous ses pieds s'étend la large et tranquille Mystic River qui coule vers l'Océan. On entend les pas de son coursier retentir bruyamment sur le bord rocailleux, puis fouler le sable avec un bruit assourdi.

Les horloges du village sonnaient minuit lorsqu'il traversa le pont qui conduisait à Medford. Il entendit chanter les coqs et aboyer les chiens de ferme. Il sentit l'humidité du brouillard qui s'élève de la rivière après le coucher du soleil. Les horloges sonnaient une heure lorsqu'il entra en galopant à Lexington.

Il vit l'église des dissidents avec ses sombres fenêtres qui le regardaient fixement, et il vit la girouette baignée par la lumière de la lune pendant qu'il passait. Il était deux heures lorsqu'il franchit au galop le pont qui conduisait à la ville de Concord et il entendit bêler les brebis.

Il entendit chanter les oiseaux, et il se sentit rafraîchi par la douce brise du matin qui soufflait sur les prairies.

Et celui qui devait mourir le premier le lendemain dormait tranquillement pendant que Paul Revere passait. Tout le monde connaît le reste.

Les fermiers américains couchés derrière les haies tirèrent sur les Anglais pendant qu'ils se retiraient. Ainsi chevaucha

Paul Revere pendant la nuit, en poussant un cri d'alarme ferme et plein de défi.

MARIA C.
Age : treize ans.

Boston (Massachusetts). — Shurtleff Grammar School.

---

109. — HENRI WILSON.

Henri Wilson naquit à Farmington (New Hampshire) le 16 février 1812. Ses parents étaient pauvres et honnêtes. C'était un enfant intelligent qui aimait beaucoup la lecture. A l'âge de huit ans, pendant qu'il jouait dehors, une dame l'appela chez elle et lui demanda s'il savait lire. Il répondit affirmativement. Elle lui dit alors qu'elle avait l'intention de donner un Ancien Testament à certain petit garçon qui, elle le croyait, en ferait bon usage. Alors elle lui tendit le livre et le pria d'y lire un chapitre, ce qu'il fit. Lorsqu'il eut fini de lire, elle lui dit d'emporter le livre chez lui et de le lire; et lorsqu'il l'aurait lu tout entier, le livre lui appartiendrait. Au bout d'une semaine il revint et dit à la dame qu'il avait lu le livre; mais comme elle doutait de la vérité de ce qu'il disait, elle lui fit des questions et enfin elle fut pleinement convaincue qu'il avait fait ce qu'il disait. C'était le premier livre qu'il eût jamais possédé.

A l'âge de dix ans il fut placé chez un fermier, pour le servir jusqu'à l'âge de vingt et un ans. Pendant ce temps on devait l'envoyer à l'école un mois tous les ans, et lui donner à la fin de son service six moutons et un attelage de bœufs. Il s'acquitta toujours bien de son travail, mais il tirait profit du temps qu'il avait de libre. Souvent il lisait toute la nuit à la lueur du feu, étant trop pauvre pour acheter de l'huile.

En 1833, ayant vingt et un ans, on lui donna les moutons et les bœufs, qu'il vendit quatre-vingt-quatre dollars. Jusqu'à cette époque il n'avait jamais possédé deux dollars, et un dollar aurait suffi pour payer tout ce qu'il avait dépensé.

Alors il changea son nom de Jérémie Jones Colbath pour celui de Henri Wilson. Il travailla quelque temps dans le New Hampshire; mais comme il n'était pas très-heureux, il résolut de venir dans le Massachusetts, et, entendant parler du prix élevé qu'on payait à Natick pour faire des chaussures, il s'y rendit pour essayer un nouveau commerce.

A Natick il travailla beaucoup en qualité de cordonnier pendant dix ans, et pendant ce temps il augmenta grandement ses connaissances littéraires, sinon sa fortune.

Il entra dans la vie politique en 1841. Il fut d'abord membre de la Chambre des représentants, d'où il passa au Sénat et il continua ainsi, si bien qu'à sa mort il occupait presque la plus haute position dans les États-Unis.

Il mourut le 22 novembre 1875, à Washington, dans la soixante-quatrième année de son âge. Quoique M. Wilson fût né dans le New Hampshire, son domicile était dans le Massachusetts, et nous sommes bien certain que cet État ne peut pas pleurer la perte d'un homme meilleur et plus fidèle que lui. Ce n'est pas seulement une perte pour l'État, c'est une perte pour la nation, car son nom est connu et aimé dans tous les États-Unis.

Partout où il se trouva, il fut l'un des chefs. Ce fut un héros pendant la paix et pendant la guerre. Ce dont il fut chargé, il s'en acquitta avec plaisir et convenablement. Sa vie nous montre que les travailleurs parviennent toujours.

ADA L.

Age : quinze ans.

Boston (Massachusetts).—Winthrop Grammar School (Charlestown).

---

110. — ABRAHAM LINCOLN.

Il naquit dans le Kentucky en 1809, et fut assassiné par John Wilkes Booth dans un théâtre à Washington, en 1865. Son père ne savait ni lire ni écrire, c'est pourquoi le soin qu'il prit de l'éducation de ses enfants fut nul ou presque nul. En effet Abraham n'alla à l'école que pendant un an ; le reste de son éducation se fit peu à peu pendant les heures où il n'avait rien à faire, et ces heures étaient peu nombreuses et fort espacées. A l'âge de dix ans il se transporta avec le reste de sa famille dans l'Indiana ; au bout de quelque temps ils allèrent vivre dans l'Illinois. A dix-huit ans il loua ses services sur un bateau plat pour dix dollars par mois. Il fut tour à tour ouvrier sur un bateau plat, volontaire dans la guerre du Black Hawk, directeur d'un bureau de poste, épicier.

Il étudia la loi en empruntant des livres au cabinet d'un homme de loi avant la fermeture du bureau le soir, et il les rendait le lendemain matin avant l'heure à laquelle commen-

çaient les affaires. Il se distingua rapidement après avoir été admis au barreau.

Il fut envoyé à l'Assemblée législative et il en fut trois fois élu membre. Ensuite il alla au Congrès. En 1858, il se présenta comme député au Congrès contre Stephen S. Douglass, mais il échoua parce que le parti qui le portait était en minorité. Après avoir été admis à la Présidence, il se dévoua à son pays.

Il était grand, maigre ; il était peu au courant des manières de la bonne société, mais il était doué d'un grand bon sens, et c'est pour cela qu'on l'appelait quelquefois « l'honnête Ab ». Son corps voûté indiquait les soucis et les chagrins que lui causait la condition de son pays. Ce n'était que de loin en loin que son visage s'éclairait d'un bon sourire humoristique lorsqu'il racontait quelque mot spirituel qui faisait se tordre de rire ses auditeurs, ou quelques-unes de ces « histoires d'Abraham », qui devenaient bientôt familières dans tout le pays.

ALICE G.
Age : quinze ans et demi.

Milwaukee (Wisconsin). — District n° 1.

---

111. — UN CHAPITRE SUR NAPOLÉON.

« La guerre, dit Napoléon, est la science des barbares. » Cet infortuné a raison; c'est la science de la barbarie, et Napoléon, d'après sa propre théorie, fut un barbare parce qu'il mit en feu le continent de l'Europe, uniquement pour satisfaire son insatiable ambition.

Il voulait agrandir le royaume de France et il l'agrandissait sans s'inquiéter du prix que cela pouvait coûter. Des milliers d'hommes se rassemblèrent sous sa bannière, mais quel fut le résultat? Gagna-t-il quelque chose à la fin? Non : toutes les provinces qu'il avait annexées à la France retournèrent, après la bataille de Waterloo, aux pays d'où il les avait arrachées.

Il disait qu'il aimait la France, mais son amour pour ce pays n'égalait pas son ambition, sans cela il n'aurait pas fait répandre tant de sang. Il aurait dû déposer la couronne s'il avait aimé la France et il n'aurait pas dû hésiter à devenir simple citoyen pour le bien de ce pays. Mais non, il voulait porter une couronne, fût-elle acquise par la mort de la France,

Il n'était même pas légitimement empereur de France, il se couronna lui-même en prenant la couronne des mains du Pape et en se la plaçant sur la tête : se couronnant ainsi au lieu d'être couronné empereur des Français. Mais son ambition ne s'arrêta pas là. Non content d'avoir dérobé la couronne de France, il paraît bientôt dans la lice en Italie, où il se fait proclamer roi d'Italie à Milan, et place sur sa tête la fameuse couronne de fer des rois lombards.

De plus, son divorce montre son véritable caractère. Jamais certainement femme n'eut plus d'amour pour un homme que Joséphine n'en eut pour Napoléon, mais il s'en sépara pour le « bien de la France », disait-il. Il lui dit qu'il l'aimait, peu de temps après le divorce, et qu'elle occuperait la première place dans son cœur après la France. Malgré cette protestation, il épousa Marie-Louise d'Autriche, et pourquoi ? Parce que, par son mariage avec cette dernière, il s'alliait à l'une des plus grandes puissances du globe et que son beau-père lui viendrait assurément en aide dans les guerres où il était engagé.

Je termine par cette déclaration : Napoléon fut assurément un grand génie, mais ce fut un très-mauvais génie.

EDGARD L.

Age : quatorze ans.

Comté de Monmouth (New Jersey). — District n° 45, école rurale.

---

112. — QUESTIONS SUR L'HISTOIRE D'ANGLETERRE.

Quest. 1. — Qui a conquis l'Angleterre ?

Rép. — Les Romains, les Saxons, les Danois et les Normands.

Quest. 2. — Dites la date et le lieu de la dernière bataille livrée sur le sol de la Grande-Bretagne, de l'Angleterre.

Rép. — 1746, Culloden ; 1651, Worcester.

Quest. 3. — Quelle famille luttait pour la suprématie dans chacune de ces batailles, et pourquoi était-elle obligée de disputer le trône ?

Rép. — La famille des Stuarts. A la bataille de Worcester, parce que Charles Ier avait violé la Grande Charte et avait été exécuté ; alors Cromwell fut nommé Protecteur, c'est pourquoi, lorsque Charles II fut reconnu roi par l'Écosse à la condition de consentir à signer le Covenant, Cromwell prit les armes contre les Écossais.

A la bataille de Culloden, parce que, d'après les lois de la Grande Charte, un catholique romain ne pouvait pas occuper le trône d'Angleterre.

Quest. 4. — Qui commença la séparation de l'Angleterre de l'Église romaine, et pour quel motif?

Rép. — Henri VIII. Il ne voulait pas faire une Réforme. Il n'avait d'autre motif que d'obtenir le divorce d'avec sa femme Catherine d'Aragon, et comme le Pape le refusait, Henri assembla un concile présidé par Cranmer et obtint ainsi ce qu'il désirait.

Quest. 5. — Nommez les princes de la maison de Lancastre, et dites pourquoi ils étaient des usurpateurs.

Rép. — Henri IV, Henri V, et Henri VI. Ils descendaient du quatrième fils d'Édouard III, tandis que les princes de la maison d'York descendaient de son troisième fils.

Quest. 6. — Nommez six événements du règne de la reine Victoria.

Rép. — La révolte des Cipayes, la guerre de Crimée, la loi votée sur la poste à un penny, les Corn Laws rapportées, le lancement du premier vaisseau cuirassé anglais, la découverte d'un passage au Nord-Ouest.

Quest. 7. — Qui était Élisabeth, et quelles étaient ses trois grandes maximes?

Rép. — La fille de Henri VIII.
Obtenir l'amour de ses sujets;
Être économe de ses trésors;
Exciter la désunion parmi ses ennemis.

Quest. 8. — Par qui et comment la flotte anglaise fut-elle commencée?

Rép. — Par Henri VII, qui construisit un navire appelé le *Great Harry* (le Grand Henri). »

Quest. 9. — Racontez en quelques mots l'histoire de la Grande Charte.

Rép. — Langton et les barons demandèrent à Jean de ratifier une charte qui reconnaissait leurs priviléges, et il fut enfin obligé d'y consentir le 15 juin 1215.

Quest. 10. — Quand fut établie la Chambre des Communes? Sous quel règne?

Rép. — 1265, sous le règne de Henri III.

MINNIE W.

Boston (Massachusetts). — Everett Grammar School.

113. — ESQUISSES BIOGRAPHIQUES DE QUELQUES VOYAGEURS CÉLÈBRES.

L'idée de voyager se présente d'elle-même aux esprits éclairés, comme un moyen d'augmenter leurs connaissances. Les hommes qui ne connaissent que leur pays sont portés à avoir des vues égoïstes et fanatiques, les voyages modifient ces vues, développent notre intelligence et augmentent notre connaissance des hommes et des choses; ils nous montrent la nature et l'art sous différents aspects, nous rendent moins vains et plus charitables. Les uns voyagent par curiosité, d'autres pour leur plaisir, et d'autres pour perfectionner leurs connaissances en histoire naturelle.

Hérodote, le père de l'histoire, l'un des premiers voyageurs, était un Grec d'Halicarnasse, ville dorique de la Carie. Il naquit 484 ans avant Jésus-Christ. Il résida pendant quelque temps à Samos, et il y avait à peine une ville en Grèce ou sur la côte de l'Asie Mineure qu'il ne connût pas. En Asie il visita les villes de Babylone, d'Ecbatane et de Suze. C'est en voyageant et en faisant de laborieuses recherches qu'il recueillit les matériaux qui lui servirent à composer ses ouvrages.

Pythagore de Samos naquit 580 ans avant Jésus-Christ. Il voyagea beaucoup en Orient; il était célèbre par ses connaissances en géométrie et en arithmétique.

Solon, l'un des Sages de la Grèce, était fils de Exécestidès. En voyageant dans plusieurs pays de l'Asie et de la Grèce, il connut les hommes les plus illustres de son temps.

Marco Polo, d'une noble famille, originaire de Dalmatie, naquit à Venise vers 1250 de notre ère. Nicolo Polo, son père, et Matteo Polo, son oncle, étaient des marchands célèbres. Ils emmenèrent Marco avec eux, en 1271, à la cour de Kublai Khan où ils arrivèrent en 1275. Le Khan l'employa dans beaucoup de missions auprès des souverains voisins, et il se mit promptement au courant des mœurs et des coutumes.

A son retour il écrivit un récit de ses voyages ; son ouvrage nous fait connaître l'état de l'Asie centrale et orientale à cette époque. Sa première mission fut à la cour d'Annam et de Tonquin (1277) sur laquelle il nous donne des renseignements, du Thibet, du Yunnan, du Bengale et du sud de la Chine. Ensuite il dressa un inventaire des archives qui appartenaient à la cour de la dynastie Song, et bientôt après il fut nommé

gouverneur de Yang-Tchou. Il passa dix-sept ans au service du Khan mongol, et visita les principales villes et les principaux pays de l'Asie orientale, ce qu'aucun autre Européen n'avait fait. En 1291, les trois Polo traversèrent la Chine et firent voile sur la mer de Chine et sur l'Océan. Ils arrivèrent à Venise en 1295. En 1296 il prit part à la bataille de Curzola, où les Vénitiens furent battus. Marco fut fait prisonnier et mis dans un cachot à Gênes. Lorsqu'on le mit en liberté, il retourna à Venise, où il fut nommé membre du Grand Conseil. Il mourut en 1323.

Christophe Colomb, de Gênes, naquit en 1435 de notre ère. Dans sa jeunesse il avait visité presque toutes les parties du monde connu. Son esprit pratique le conduisit bientôt à méditer un voyage à l'ouest qui, d'après ce qu'il supposait, lui permettrait d'atteindre l'Inde. Après beaucoup d'efforts infructueux il réussit à se procurer trois petits navires : la *Santa Maria*, le *Pinto* et l'*Anna*. Cette petite flotte quitta le port de Palos, en Espagne, le 3 août 1492 au matin. Ils eurent beaucoup à souffrir du mauvais temps, et comme les vents alizés les emportaient dans une direction qui les éloignait de leur pays, les matelots furent plusieurs fois sur le point de se révolter. Enfin ils commencèrent à découvrir la terre, et le 12 octobre ils longèrent une belle île verte qui était, comme ils le découvrirent plus tard, une des îles avancées du Nouveau-Monde.

Il fit quatre voyages, mais pendant le dernier on le ramena enchaîné dans son pays, et après avoir langui pendant quelque temps dans l'obscurité, il mourut à Valladolid, en Espagne, le 20 mai 1506.

En 1513, Nunez de Bilbao, gouverneur espagnol de Darien, partit pour une expédition d'exploration à travers l'isthme et, ayant gravi une colline, il aperçut les côtes orientales de l'océan Pacifique, qu'il appela Mer du Sud.

Quelle grande découverte que celle de cet océan, le plus vaste du globe, dont il occupe le quart!

Richard-Robert Madden, docteur en médecine, naquit en Irlande. Il voyagea beaucoup et publia beaucoup de livres de voyages et d'histoire.

Austin Henri Layard D. C. L. naquit à Paris. C'est l'un des plus célèbres voyageurs de ce siècle. M. Layard a rempli plusieurs fonctions sous le gouvernement anglais, et il a été nommé en 1869 ambassadeur en Espagne. C'est lui qui découvrit les ruines de Ninive, qui étaient enfouies sous terre.

Richard-Francis Burton a acquis beaucoup de célébrité par ses relations de voyages. Il entra dans l'armée de l'Inde en 1842. Il a beaucoup voyagé en Arabie et dans les régions inexplorées de l'Afrique et de l'Amérique du Nord.

John Hamining Speke était officier de l'armée anglaise, il servit dans la guerre de Crimée. Il a voyagé avec le capitaine Burton et a remonté le Nil jusqu'au lac Nyanza.

David Livingstone, docteur en médecine, fut le plus remarquable des voyageurs modernes. Il était Écossais, et en 1840 il fut envoyé en mission dans l'Afrique méridionale. Ses découvertes et ses aventures dans ce pays ont rendu son nom célèbre. C'est à lui que nous devons la plupart de nos connaissances géographiques sur l'Afrique centrale. Sa mort est une perte publique, car sa vie fut consacrée à la science et au bien de ses concitoyens.

Bayard Taylor, célèbre voyageur américain, a visité presque tous les pays du globe et a écrit beaucoup de relations intéressantes de ses voyages, qui ont été reçues avec reconnaissance par le public. Pendant l'été de 1873, il assista au millième anniversaire de la fondation de la colonie d'Islande, et écrivit à la *New-York Tribune* des esquisses accompagnées de vues de cet intéressant pays.

Nous devons beaucoup à ces hommes, qui ont tant contribué à nous faire connaître les différentes parties du monde. Ils ont matériellement augmenté l'ensemble de nos connaissances, et nous les en remercions.

ALLIE H.
Age : dix-sept ans.

Comté du Cap May (New Jersey). — District n° 4.

---

114. — MOUND BUILDERS (1).

Lorsqu'on eut tué le dernier mammouth, il est probable qu'il se passa plusieurs siècles avant la prise de possession par les Mound Builders du sol qui avait été occupé par ces animaux.

Nous pouvons affirmer que les Mound Builders furent une race d'hommes qui ne virent jamais le mammouth ; sans cela ils nous en auraient transmis la forme en sculpture ou en pein-

(1) Littéralement : constructeurs de levées de terre.

ture, comme ils ont fait pour les oiseaux et les autres animaux.

Mais s'ils ont peint les oiseaux et les animaux, ils ne se sont pas peints eux-mêmes : nous ne pouvons donc pas savoir quel air ils avaient. Ils n'ont écrit aucun livre : nous ignorons donc quelle langue ils parlaient. Tout ce que nous connaissons de ces hommes, ce sont les merveilleux travaux qui leur ont survécu et les grands ouvrages en terre (1) qu'ils ont construits. Ce sont ces grands ouvrages qui leur ont valu leur nom.

On peut voir un de ces grands ouvrages en terre dans le comté d'Adam (Ohio). Il a la forme d'un gigantesque serpent de mille pieds de long sur cinq pieds de large : il est couché sur un morne (2) qui domine un fleuve. Il tient dans sa gueule ouverte quelque chose qui ressemble à un œuf. Cet ouvrage de terre en forme d'œuf a cent soixante pieds de long.

Dans d'autres endroits il y a des ouvrages en terre d'un seul morceau, qui ont de soixante à quatre-vingt-dix pieds de haut.

Il est certain que ces Mound Builders avaient une civilisation fort avancée. Tous leurs ouvrages témoignent de leur habileté. Ces ouvrages affectent la forme du carré, de l'octogone, de l'ellipse ou du cercle.

Dans ces ouvrages en terre on a trouvé des outils et des ornements faits de cuivre, d'argent et de pierres précieuses.

Les Mound Builders savaient faire beaucoup d'objets en argile, par exemple des oiseaux et des figures humaines. Ils cultivaient la terre, quoiqu'ils n'eussent pas d'animaux pour s'aider : ils n'avaient ni bœufs, ni chevaux, ni voitures.

Ils creusèrent des mines pour l'extraction du cuivre et du plomb près du lac Supérieur. Dans l'une de ces mines, une masse de cuivre qui pèse environ soixante tonneaux (3) s'élève en partie au-dessus du sol et est appuyée par des blocs de bois.

A quelle époque a vécu cette ancienne race des Mound Builders ? On n'a pu découvrir aucune trace de leurs écrits, et la tradition ne nous apprend rien de précis à leur sujet.

Il est très-naturel de se demander si ces Mound Builders ne furent pas les ancêtres des Indiens actuels. Cela n'est pas pro

(1) *Great mounds of earth*, littéralement : grandes levées de terre.
(2) *Bluff*, nom donné en Amérique à une petite montagne.
(3) *Ton*, tonneau, vaut 20 quintaux ou 1015 kilogrammes.

bable, car il y a une grande différence entre les habitudes des deux races. Dans la plupart des tribus indiennes, on ne trouve ni l'habileté ni la persévérance nécessaires pour construire ces grands ouvrages de terre.

Peut-être vinrent-ils d'Asie, ou peut-être descendaient-ils d'Asiatiques jetés sur les côtes d'Amérique.

J. ANDERSON.
Age : treize ans.

Newport (Rhode Island).

IX. — Instruction civique.

115. — LE PATRIOTISME.

Qu'est-ce que c'est que le patriotisme ? Il y a des personnes qui n'ont qu'une vague idée de ce sentiment, moi toute la première. Quelquefois je me dis : Ne serait-ce pas charmant d'être une patriote ? Mais je m'imagine que c'est aimer et recevoir en retour des châtiments. Et qui plus est (comme disent les bonnes gens), je crois que certaines personnes ont sur le patriotisme des idées encore moins précises que les miennes. J'ai entendu parler dernièrement d'hommes qui disent aimer leur pays, mais combien ? je n'en sais rien, tout un boisseau, je suppose, comme disent les petits enfants. Il ne faut pas croire que je parle de vous, qui que vous soyez, mais voici ce que je dis : Celui qui se sent morveux, qu'il se mouche ! Et dire qu'ils s'appellent des politiques ! Ce sont des hypocrites à qui on manquerait de respect en toute occasion si on apprenait à les connaître. C'est pour celà qu'ils se comportent comme le font la plupart des lâches. Ces patriotes (je regrette de le dire) ressemblent beaucoup aux électeurs pendant une élection : si vous leur demandez pour qui ils votent, ils vous répondront : Pour celui qui nous traite le mieux, ou bien pour celui qui nous donne le plus d'argent. Est-ce cela qu'on appelle du patriotisme ? Si c'est celà, je crois que, dans tous les cas, mon opinion sur le patriotisme est plus juste que celle que l'on s'en fait généralement.

Félicitez-vous que le Bill en faveur des droits des femmes n'ait pas passé, car je suis positivement certaine que les femmes voteraient mieux que cela, même pour la première fois. Mais ainsi va le monde !

D'après toutes mes idées, je puis me former une opinion sur le patriotisme. C'est une affection pure et véritable pour notre pays, sans aucun désir égoïste de gain. Il y a beaucoup de patriotes qui vivent maintenant, et il y en a d'autres qui ont vécu avant nous, nous les aimons encore, et ils sont aimés par tous les hommes et jamais on ne les oubliera.

Washington fut un véritable patriote pour son pays, l'Amérique, pour laquelle il aurait répandu tout son sang. Il mourut en 1799 après huit longues années de fatigues et de travaux qui furent très-utiles, passées dans le poste de Président. Nous célébrons sa fête le 22 février, parce qu'il fut le père de notre pays.

Le général Lee fut aussi un patriote, mais non pas pour son pays, car il ne défendit que l'État de Virginie, dans lequel il était né.

Guillaume Tell, dont on parle si souvent, était un Suisse qui fut décapité pour avoir aimé son pays.

Voilà ce qu'on peut appeler le vrai patriotisme.

THERESA B.

Age : quatorze ans.

Milwaukee (Visconsin). — District n° 6.

---

116. — ÉTUDE DE LA CONSTITUTION.

(Classe supérieure des Grammar Schools.)

1. Quelles conditions faut-il remplir pour être Président des États-Unis ?

2. Quelle est la clause de la Constitution qui organise le district de Columbia ?

3. Quels sont les actes qui sont qualifiés trahison contre les États-Unis? Quels sont les moyens de punir cette trahison qui sont interdits ?

4. Quels sont les projets de loi qui doivent être présentés par la Chambre des Représentants ?

5. Quels sont les pouvoirs du Président pour nommer aux charges et pour remplir les vacances ?

District de Columbia.

---

117. — QUESTIONS SUR LA CONSTITUTION.

(8e année.)

1. Nommez les trois départements généraux du gouvernement et définissez brièvement chacun d'eux.

2. Comment remplit-on les vacances dans chacun de ces départements ?

3. Comment choisit-on les sénateurs des États-Unis ? Pour combien de temps ? Comment et pour combien de temps choisit-on les Représentants ?

4. Qu'est-ce qui amena la seconde guerre avec l'Angleterre ? Nommez deux ou trois batailles en disant quelle armée fut victorieuse dans chacune d'elles. Quel fut le résultat de la guerre ?

5. Dans quel engagement le commodore (1) Perry se distingua-t-il ?

6. Qu'est-ce qui amena la guerre avec le Mexique ? Dans quel pays se livrèrent les batailles et quel fut le résultat de cette guerre ? Qui était Président à cette époque ? Qui commandait les troupes américaines ?

7. Qu'est-ce qui a amené le « Compromis du Missouri ? (1) »

8. Qu'est-ce qui amena la rapide colonisation de la Californie ?

9. Quand l'Ohio fut-il admis dans l'Union ?

10. De quel gouvernement étranger a-t-on obtenu de grands domaines ? Comment les a-t-on obtenus ?

Cleveland (Ohio).

---

(1) Un commodore est un chef d'escadre. La statue du commodore Perry et les canons qu'il prit aux Anglais en 1813, sur les bords du lac Erié, décorent la principale place de la ville où ce devoir a été donné.

(2) En 1818-19 le Missouri demanda à entrer dans l'Union. Les représentants exigèrent, avant de l'admettre, qu'il introduisît dans sa constitution une clause interdisant l'esclavage. Le Missouri refusa. L'année suivante il renouvela sa demande : on lui posa la même condition qu'il refusa encore d'accepter. Enfin le Sénat proposa de l'admettre dans l'Union comme État esclavagiste à condition que l'esclavage serait désormais interdit au nord du parallèle 36° 30′. Ce *compromis* fut voté à la majorité. (*Note du Traducteur.*)

118. — QUESTIONS D'HISTOIRE CONTEMPORAINE.

(Examen semestriel de 1re classe.)

Qui a succédé à M. Lincoln comme Président ? — Quel est aujourd'hui le Président des États-Unis? — Quels sont ses appointements ? — Quand prête-t-il serment? — Quel est le gouverneur actuel de la Pennsylvanie ? — Quel était le Président des États confédérés pendant la dernière révolte ? — A qui le général Lee s'est-il rendu ?

Somerset Borough (Pensylvanie).

---

119. — COUP D'ŒIL SUR L'HISTOIRE NATIONALE.

Quest. 1. — Dites brièvement quelques faits relatifs à la condition des colonies en 1776.

Rép. (littéralement reproduite par tous les élèves). — Indépendance déclarée le 4 juillet; colonies soumises à l'Angleterre; guerre de la Révolution; on voyageait à cheval, on n'avait pas de télégraphe, pas de câble transatlantique, pas de chemin de fer du Pacifique, pas de bateaux à vapeur, pas de président; population, trois millions; treize colonies.

Quest. 2. — Dites brièvement quelques faits relatifs à la condition des États-Unis en 1876.

Rép. (littéralement reproduite par tous les élèves). — Nous avons un gouvernement libre, nommons nos gouvernants, voyageons en chemin de fer, envoyons des dépêches par télégraphe, nos eaux sont sillonnées de bateaux à vapeur; notre population est de quarante millions, nous avons trente-sept États, et sommes en paix avec le monde entier.

Ville de Lancaster (Pennsylvanie). — École secondaire de garçons.

X. — Géographie.

120. — QUESTIONS DE GÉOGRAPHIE MATHÉMATIQUE.

Quest. 1. — Expliquez comment varient les degrés de latitude.

Quest. 2. — Expliquez comment varient les degrés de longitude.

Quest. 3. — Pourquoi les tropiques sont-ils à 23° 1/2 au nord et au sud de l'Équateur ?

Quest. 4. — Pourquoi les cercles polaires sont-ils placés où ils sont ?

Quest. 5. — Combien y a-t-il de degrés du tropique du Cancer au pôle sud ?

Quest. 6. — Quel est notre plus long jour ? Où est le soleil à ce moment ?

Quest. 7. — Quel est notre jour le plus court ? Où est le soleil à ce moment ?

Quest. 8. — Quand on est au mois de mars à Chicago, à quel mois est-on en Patagonie ?

Quest. 9. — Quand on est en hiver à Chicago, dans quelle saison est-on en Europe ?

Quest. 10. — Définissez la géographie mathématique.

Chicago (Illinois). — Lincoln School.

---

121. — QUESTIONS DE GÉOGRAPHIE PHYSIQUE.

1. Faites un exposé de l'âge carbonifère.
2. Dites comment se forment les îles de corail.
3. Quelle est l'utilité des montagnes ?
4. Quelles sont les circonstances qui accompagnent une éruption volcanique.
5. Nommez quelques-unes des causes qui produisent les courants de l'Océan.
6. Nommez les Basses Plaines de l'Amérique septentrionale, et indiquez-en la situation.
7. Quel est l'effet de l'altitude sur la température.
8. Décrivez deux systèmes de circulation dans les plantes.
9. Nommez et définissez les principales classes d'animaux.
10. Où trouve-t-on les gisements de fer les plus considérables ?

District de Columbia.

---

122. — QUESTIONS DE GÉOGRAPHIE ÉCONOMIQUE.

1. Dans quelle partie des États-Unis trouve-t-on le plus de charbon ?
2. Dans quelles parties se livre-t-on surtout à l'agriculture ?

Dans quelles parties se livre-t-on surtout au travail des manufactures ?

3. De quoi dépend le climat d'un pays ?

4. Quelle partie du monde possède la végétation la plus riche ?

5. Dites où l'on cultive en grand les produits suivants : le froment, le riz, le coton, le tabac, la canne à sucre.

6. Nommez le principal système fluvial des États-Unis.

7. Nommez une ville commerçante, une ville célèbre par ses manufactures, une autre célèbre par ses pêcheries, et une autre célèbre comme résidence d'été ; indiquez la situation de chacune de ces villes ?

8. Quelles sont les divisions physiques des États-Unis, qu'est-ce qui les détermine ?

Newport (Rhode Island).

---

123. — QUESTIONS DE GÉOGRAPHIE GÉNÉRALE.

(6e année).

1. De quoi s'occupe la Géographie mathématique ?

2. Donnez trois preuves de la rotondité de la terre.

3. Nommez les divisions naturelles des eaux. Qu'est-ce que la source d'un fleuve ? De quoi dépend le cours d'un fleuve ?

4. Par quels moyens les hommes rendent-ils les divers climats habitables ? En quoi diffère la nourriture des hommes dans les différentes zones ?

5. Quelles sont les trois sections distinctes formées à la surface de l'Amérique septentrionale par les monts Rocheux et les monts Alleghanys ? Décrivez chacune d elles.

6. Indiquez les bornes du Massachusetts.

7. Indiquez le cours du Missouri depuis sa source jusqu'à son embouchure, en nommant les États qu'il traverse.

8. Pourquoi l'intérieur de l'Afrique est-il si peu connu ?

9. Animaux de l'Afrique.

10. Pourquoi la traversée pour se rendre en Europe en partant des ports des États-Unis situés sur l'Atlantique est-elle plus courte que la traversée pour retourner aux Etats-Unis ?

Saint-Louis (Missouri).

---

124. — AUTRES QUESTIONS DE GÉOGRAPHIE GÉNÉRALE.

(8e année.)

1. De quoi s'occupe la Géographie physique?
2. Prouvez que la terre est sphérique.
3. Décrivez l'âge azoïque et dites en quoi les roches de cet âge diffèrent des roches des périodes suivantes.
4. Donnez une esquisse générale des reliefs de l'Amérique méridionale.
5. Décrivez les îles de corail.
6. Décrivez les geysers d'Islande.
7. Comment se forment les sources? Qu'est-ce que les sources minérales?
8. Quels sont les signes précurseurs et sûrs d'une éruption volcanique?
9. Où est la grande plaine de l'Europe, quels pays renferme-t-elle?
10. Où sont les grandes plaines de l'Amérique septentrionale?

Saint-Louis (Missouri).

---

125. — QUESTIONS DE GÉOGRAPHIE PHYSIQUE.

(8e année.)

1. Faites une description de la condition primitive de la terre, et expliquez comment elle s'est solidifiée.
2. Citez quelques-uns des effets de l'atmosphère sur la croûte terrestre.
3. Donnez une esquisse générale des reliefs de l'Amérique septentrionale.
4. Expliquez l'origine des volcans et des tremblements de terre.
5. Décrivez le versant de l'Amérique entre l'océan Atlantique et l'océan Pacifique.
6. Pourquoi les lacs qui n'ont pas d'écoulement sont-ils ordinairement salés? Pourquoi ceux qui ont un écoulement ne sont-ils pas salés?
7. Donnez la théorie de Newton sur les marées.

8. Expliquez les phénomènes des courants constants de l'Océan. Quelle influence ont-ils sur le climat?

9. Dites brièvement ce que vous savez sur la pression atmosphérique.

10. Indiquez la route que doit suivre un navire à voiles pour se rendre des États-Unis en Chine.

Saint-Louis (Missouri).

---

126. — QUESTIONS SUR LA GÉOGRAPHIE DE L'EUROPE.

Quest. 1. — Nommez les pays de l'Europe dans l'ordre de leur importance comme étendue de territoire.

Rép. — Les pays de l'Europe nommés dans l'ordre de leur importance comme étendue de territoire sont : la Russie, l'Autriche, l'empire d'Allemagne, la France, la Turquie, l'Espagne, la Suède, la Norvége, l'Italie, l'Angleterre, le Portugal, l'Irlande, l'Écosse, la Grèce, la Suisse, le Danemark, la Hollande, la Belgique et le pays de Galles.

Quest. 2. — Dessinez une carte représentant le nord de la France et le sud de l'Angleterre avec la mer qui les sépare.

Quest. 3. — Décrivez les principales chaînes de montagnes de l'Europe.

Rép. Les chaînes de montagnes de l'Europe sont : les monts Ourals, qui s'étendent entre la Russie et la Sibérie ; les monts Caucasiques, qui s'étendent entre l'Asie Mineure et la Russie ; les monts Carpathes, qui traversent l'Autriche de l'est à l'ouest ; les monts Balkans, qui traversent la Turquie de l'est à l'ouest ; les Apennins, qui s'étendent du nord au sud en Italie ; les montagnes de la Forêt-Noire, qui s'étendent dans la partie méridionale de l'empire allemand ; les Alpes, qui bornent la Suisse au sud ; les monts du Jura, qui s'étendent entre la France et la Suisse ; les Cévennes, qui s'étendent dans la partie orientale de la France ; les monts Pyrénées, qui s'étendent entre la France et l'Espagne ; les monts des Asturies, qui sont dans la partie septentrionale de l'Espagne ; la Sierra Morena, qui est dans la partie centrale de l'Espagne ; la Sierra Nevada, qui est dans la partie méridionale de l'Espagne ; les monts Kiælen, qui sont entre la Suède et la Norvége, et les monts Doverfield (1), qui sont dans la partie méridionale de la Norvége.

(1) Monts Dofrines ou Alpes scandinaves.

Quest. 4. — Indiquez le cours des cinq plus grands fleuves d'Europe.

Rép. — Les cinq plus grands fleuves d'Europe sont : le Volga, qui prend sa source près des collines Valdaï, dans la partie centrale de la Russie, et qui coule ensuite au sud pour se jeter dans la mer Caspienne ; l'Oural, qui prend sa source dans les monts Ourals et coule au sud, à l'ouest, puis au sud et se jette dans la mer Caspienne; le Danube, qui prend sa source dans la partie méridionale de l'Allemagne et coule à l'est, puis se jette dans la mer Noire ; le Dniéper, qui prend sa source dans la partie centrale de la Russie, il coule au sud-est, puis au sud-ouest, et se jette dans la mer Noire; le Don, qui prend sa source dans le sud de la partie méridionale de la Russie et coule au sud-est, puis au sud-ouest, et se jette dans la mer d'Azof.

Quest. 5. — Indiquez la position du plus haut pic de l'Europe.

Rép. — Le plus haut pic de l'Europe est celui du mont Blanc; il est situé dans les Alpes, qui sont entre la Suisse et l'Italie.

Quest. 6. — De quel côté de Berne sont situées les capitales de chacun des autres États d'Europe ?

Rép. — Berne, capitale de la Suisse, est située presque au centre de ce pays. Berlin, capitale de l'Allemagne; Vienne, capitale de l'Autriche; Saint-Pétersbourg, capitale de la Russie; Copenhague, capitale du Danemark; Stockholm, capitale de la Suède ; et Christiania, capitale de la Norvége, sont toutes au nord-est de Berne. Londres, capitale de l'Angleterre ; Edimbourg, capitale de l'Ecosse ; Dublin, capitale de l'Irlande; Paris, capitale de la France ; la Haye, capitale de la Hollande, et Bruxelles, capitale de la Belgique, sont au nord-ouest de Berne. Rome, capitale de l'Italie; Athènes, capitale de la Grèce, et Constantinople, capitale de la Turquie, sont au sud-est de Berne. Madrid, capitale de l'Espagne, et Lisbonne, capitale du Portugal, sont au sud-ouest de Berne.

Quest. 7. — Indiquez le cours des trois plus grands fleuves de l'Amérique du Sud.

Rép. — Les trois plus grands fleuves de l'Amérique du Sud sont : l'Amazone, qui prend sa source dans le Pérou, et coule à l'est pour se jeter dans l'océan Atlantique ; l'Orénoque, qui prend sa source dans la partie méridionale occidentale du Vénézuéla ; il coule au nord-ouest et au nord-est, et se jette

dans l'océan Atlantique ; le Rio de la Plata, qui est formé par la réunion du Parana et du Paraguay, qui prennent leur source dans le Brésil, le Parana coulant au sud-ouest et le Paraguay coulant au sud et se jetant dans le Rio de la Plata, qui coule alors au sud-est et se jette dans l'océan Atlantique.

Quest. 8. — Décrivez la vallée de l'Amazone.

Rép. — La vallée de l'Amazone est située dans la partie septentrionale de l'Amérique du Sud ; c'est un des endroits les plus fertiles du monde. Cette vallée est arrosée par l'Amazone et ses tributaires, et elle est bornée au nord par les monts Parime, à l'est par l'océan Atlantique et les Andes brésiliennes, au sud par les monts Geral et à l'ouest par les Andes. Le climat y est très-chaud et les vents brûlants de l'Atlantique, chargés d'humidité, qui y soufflent constamment, y rendent la végétation très-abondante.

Quest. 9. — Indiquez la position des cinq plus hauts pics de l'Amérique du Sud.

Rép. — Les cinq plus hauts pics de l'Amérique du Sud sont : l'Aconcagua, qui est dans le Chili ; le Chimborazo et le Gualatieri, qui sont dans l'Équateur ; et l'Illimani et le Sorata, dans la Bolivie.

Quest. 10. — Décrivez les colonies de la Guyane.

Rép. — Les colonies de la Guyane sont bornées au nord et à l'est par l'océan Atlantique, au sud par le Rio-Negro et le fleuve des Amazones, et à l'ouest par le Vénézuela. Ces colonies appartiennent à l'Angleterre, à la France, à la Hollande ; elles portent les noms de Guyane française, Guyane hollandaise, Guyane anglaise. La capitale de la Guyane française est Cayenne, celle de la Guyane anglaise est Georgetown, et celle de la Guyane hollandaise est Paramaribo. Le climat y est chaud et insalubre, les habitants sont des blancs, des Indiens et des nègres. Les productions sont : des épices, des céréales et des fruits des tropiques.

Quest. 11. — Indiquez la position de Berne, de Cordova, de Lyon, de Santiago, de Trieste, de Quito, des îles Baléares, du golfe de Finlande, du cap Gallinas.

Rép. — Berne est située dans la partie centrale de la Suisse. Cordova est dans la partie centrale de la Confédération argentine. Lyon est dans la partie sud-est de la France, sur le Rhône. Santiago est dans la partie occidentale du Chili. Trieste est dans la partie sud-ouest de l'Autriche, elle commande la mer Adriatique. Quito est dans la partie nord-ouest

de l'Équateur. Les îles Baléares sont à l'est de l'Espagne. Le golfe de Finlande est dans la partie occidentale de la Russie, et il est tributaire de la mer Baltique. Le cap Gallinas est dans la partie la plus septentrionale de l'Amérique du Sud.

Quest. 12. — Indiquez la route par mer pour se rendre d'Aspinwall à Stockholm.

Rép. — Pour se rendre par mer d'Aspinwall (Nouvelle-Grenade) à Stockholm, on part d'Aspinwall, puis on navigue à l'est en traversant la mer des Caraïbes pour entrer dans l'océan Atlantique; ensuite on navigue au nord est en traversant l'océan Atlantique; ensuite on navigue au nord-est jusqu'à la Manche, que l'on traverse ainsi que le détroit du Pas-de-Calais pour entrer dans la mer du Nord. On navigue ensuite à l'est pour entrer dans le Skager Rack; on franchit le Cattégat et le Sund pour entrer dans la mer Baltique, puis on remonte la mer Baltique jusqu'à Stockholm, port de destination.

ELLÉNOR W.

Age : quatorze ans.

Bay-City (Michigan). — District n° 1.

---

127. — QUESTIONS SUR LA GÉOGRAPHIE DE L'AMÉRIQUE.

Quest. 1. — Dessinez une carte de l'Amérique du Nord. — Indiquez comment vous la *construisez* sans la calquer.

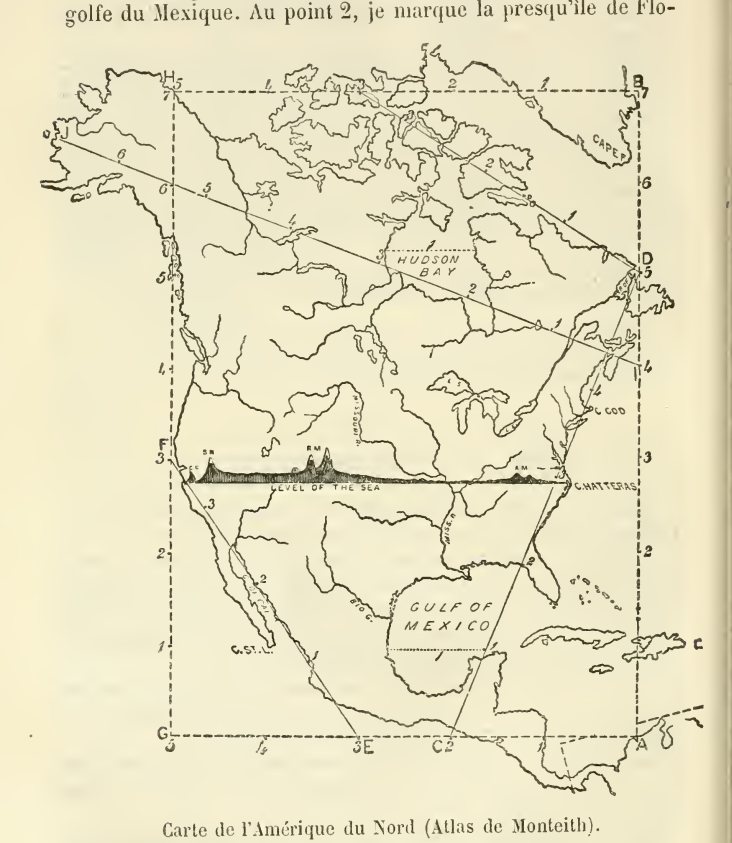
Rép. (1) — Pour construire la carte de l'Amérique du Nord, je commence par faire un cadre rectangulaire que je partage en sept divisions égales dans le sens le plus long (AB et GH), et cinq dans l'autre sens (AG et BH). Chacune de ces divisions représente une longueur de 600 *milles*.

Commençant en A, au point 1 au nord de A, je dessine l'île d'Haïti; au point 5, l'île de Terre-Neuve et le détroit de Belle-Isle; entre 6 et 7, j'esquisse la côte du Groenland.

Me reportant à la ligne AG, je joins par une ligne droite le point 2 (que j'appellerai C) au point 5 de la ligne AB (que

(1) Pour l'intelligence de la réponse de l'élève, nous empruntons à l'un des plus beaux atlas américains, celui de *Monteith* (*Independent Course, comprehensive Geography*, Barnes, éditeur à New York), la carte ci-contre et les instructions qui l'accompagnent (page 17 de l'Atlas), dont l'auteur est M. Jérôme Allen, professeur à l'école normale de l'État de New York, à Geneseo.

j'appellerai D), et je divise la ligne CD en cinq parties égales : la première (point 1 de la ligne CD) marque l'extrémité nord de la presqu'île du Yucatan, d'où tirant vers l'ouest une ligne de même longueur parallèle à AG, je détermine la position du golfe du Mexique. Au point 2, je marque la presqu'île de Flo-



Carte de l'Amérique du Nord (Atlas de Monteith).

ride ; au point 3, le cap Hatteras ; un peu au-dessous du 4, le cap Cod, et un peu au-dessus, l'embouchure du Saint-Laurent et la Nouvelle-Écosse.

Sur la ligne GH, au point 3, se trouve San Francisco ; de 3

à 5, la côte s'infléchit un peu vers l'est, accidentée par le cap Mendocino un peu au-dessus de San Francisco; par l'île Vancouver, en face de 4; par l'île de la Reine Charlotte, au point 5; à l'extrémité nord (point H), passe la côte d'Alaska.

Je trace la ligne FE, que suit à peu près la côte de Californie; le golfe et la presqu'île commencent en face du point 2 de GF; le cap Saint-Lucas arrive à la hauteur de 1.

La ligne IJ donne la position de l'embouchure du Saint-Laurent, du fond de la baie d'Hudson, du lac de l'Esclave et du fleuve Mackenzie; et la ligne D-3, la position des principales îles de la mer de Baffin.

Je place ensuite approximativement les fleuves et les montagnes. La coupe du milieu indique la hauteur comparée des Alleghanys (AM), des Montagnes Rocheuses (RM), de la Sierra Nevada (SN), et de la ligne côtière (CR).

Quest. 2. — Écrivez ce que vous savez sur la partie orientale, centrale et occidentale des Etats-Unis, sur leurs productions, et sur les occupations des habitants.

Rép. — Dans la partie orientale des États-Unis on se livre davantage aux manufactures. Les productions de l'est sont les cerises, le raisin, les pommes, les prunes, les pêches et les marchandises manufacturées. Dans la partie centrale on se livre à l'exploitation et à la culture du sol dans les riches vallées. Dans la partie occidentale on se livre aux travaux des mines. On y trouve de riches mines d'or, d'argent, de cuivre, de plomb et de fer.

Quest. 3. — Écrivez ce que vous savez sur le bassin d'un fleuve et dessinez la carte des trois grands fleuves de l'Amérique du Nord avec leurs affluents.

Rép. — Le bassin d'un fleuve est le pays arrosé par ce fleuve et ses affluents.

Un fleuve avec ses affluents s'appelle un système fluvial.

Les plus importants systèmes fluviaux de l'Amérique du Nord sont : le système du Mississipi, le système du Saint-Laurent, le système du Mackenzie et le système de la baie d'Hudson.

Quest. 4. — Dites en quoi consiste le travail des mines. Indiquez la place des trois principaux districts miniers.

Rép. — Le travail des mines consiste à creuser la terre pour y chercher des minéraux. Les trois districts miniers les plus importants de l'Amérique du Nord sont : la Californie, le Missouri et le Colorado

Quest. 5. — Traitez à fond la question des différentes régions naturelles des États-Unis.

Rép. — Les grandes chaînes de montagnes de l'Amérique du Nord sont : les Monts Rocheux et les montagnes de la Sierra Nevada. Les Monts Rocheux sont dans la partie occidentale de l'Amérique du Nord. Les montagnes de l'Amérique du Nord la divisent en trois parties appelées : le versant du Pacifique, le versant de l'Atlantique et la chaine centrale.

Les Monts Rocheux déterminent le grand versant occidental.

Les montagnes de la Sierra Nevada partent de la baie de Californie et s'étendent presque parallèlement à la côte pendant environ deux cents milles.

Quest. 6. — Parlez des pays de l'Amérique du Nord et de ses habitants.

Rép. — Les différents pays de l'Amérique du Nord sont : l'Amérique anglaise, les États-Unis, le Mexique et l'Amérique centrale.

L'Amérique anglaise est située dans la partie septentrionale de l'Amérique du Nord. Les États-Unis sont situés dans la partie centrale de l'Amérique du Nord. L'Amérique centrale est située dans la partie méridionale de l'Amérique septentrionale.

Les habitants de l'Amérique anglaise sont les Esquimaux (1). Les blancs habitent les États-Unis. Les blancs et les Indiens habitent le Mexique. Les blancs habitent l'Amérique centrale.

Quest. 7. — De la faune et de la flore des États-Unis.

Rép. — C'est en Californie qu'on trouve les plus grandes forêts de l'Amérique du Nord, et une grande ceinture boisée s'étend à travers la partie septentrionale des États-Unis et la partie méridionale de l'Amérique anglaise, contenant le pin, le chêne, le hêtre. C'est dans la partie orientale des États-Unis que l'on trouve la végétation la plus abondante. Les deux pays où il y a à peine de la végétation sont l'Amérique anglaise et le Groenland.

Quest. 8. — Indiquez la place de cinq îles de l'Amérique du Nord, et décrivez-les complétement.

Rép. — Le Groenland est situé au nord-est de l'Amérique du Nord et ses pêcheries de baleines et de phoques sont très-riches.

(1) L'élève oublie le Canada, sans parler des autres omissions que le lecteur relèvera sans peine.

L'Islande est située à l'est du Groenland ; ses geysers sont célèbres.

Cuba est une grande île située au sud de la Floride dans le golfe de Mexique.

Terre-Neuve est située à l'est de la Nouvelle-Écosse, dans l'océan Atlantique.

Sitka est située à l'ouest de l'Amérique du Nord, dans l'océan Pacifique.

Quest. 9. — Du climat de l'Amérique du Nord.

Rép. — Le climat des États-Unis, surtout, est tempéré. Le climat de l'Amérique anglaise est très-froid dans la partie septentrionale. Le climat des États méridionaux est très-chaud et très-humide. Le climat occidental des plateaux du Pacifique est chaud et humide.

Quest. 10. — Les Grands Lacs des États-Unis.

Rép. — Les Grands Lacs sont : le lac Érié, le lac Huron, le lac Ontario, le lac Michigan, le lac Supérieur. Ils appartiennent au système du Saint-Laurent. Ils sont très-utiles aux États qu'ils arrosent. Le lac Supérieur est le plus grand. Les villes importantes situées sur leur rivage sont : Buffalo, Milwaukee et Cleveland.

SADIE M'G.

Age : onze ans.

Sparta (Wisconsin).

---

128. — QUESTIONS SUR LA GÉOGRAPHIE DES ÉTATS-UNIS.

(6e année.)

Quest. 1. — Où sont les monts Adirondac et les montagnes Blanches ?

Rép. — Les monts Adirondac sont dans la partie nord-est de l'État de New-York. Les montagnes Blanches sont dans la partie septentrionale du New Hampshire.

Quest. 2. — Nommez deux villes où vous enverriez un vaisseau chercher une cargaison de coton, dites où elles sont situées. Nommez deux villes où vous enverriez une cargaison de coton pour la faire manufacturer, dites où elles sont situées.

Rép. — Charlestown et la Nouvelle-Orléans sont les deux villes où vous enverriez un vaisseau chercher une cargaison

de coton. Mobile et Savannah sont les deux villes où vous enverriez le coton pour le faire manufacturer.

Charlestown est située dans la partie sud-est de la Caroline du Sud. La Nouvelle-Orléans est située dans la partie sud-est de la Louisiane, mais à 100 milles de l'embouchure du Missouri. Mobile est située dans la partie sud-ouest de l'Alabama, sur la baie de Mobile. Savannah est située dans la partie sud-ouest de la Georgie, sur le fleuve Savannah.

Quest. 3. — Quelle ville est située sur le Genessee? Quelle ville est située à l'embouchure du fleuve Savannah? Quelle ville est en face de Cincinnati?

Rép. — Rochester est située sur le fleuve Genessee. Savannah est à l'embouchure du fleuve Savannah. Covington est en face de Cincinnati.

Quest. 4. — Indiquez la route la plus courte pour se rendre de New York à Chicago?

Rép. — Pour aller par la plus courte route par eau de New York à Chicago, vous remonteriez l'Hudson jusqu'au lac Erié; vous iriez, par le canal Erié, du lac Erié au lac Huron, puis du lac Michigan à Chicago.

Quest. 5. — Quelles mines y a-t-il près de Pittsbourg; dans le New Jersey?

Rép. — Il y a des mines de charbon près de Pittsbourg (Pensylvanie). Il y a des mines de charbon dans le New Jersey.

FLORENCE K.
Age : treize ans.

Indianapolis (Indiana). — École n° 13.

---

129. — QUESTIONS D'EXAMEN.

(6e année.)

Quest. 1. — Quel est le nombre de degrés de longitude qui correspond à une heure, et pourquoi?

Rép. — Quinze degrés, parce que la terre, dans sa révolution, fait trois cent soixante degrés en vingt-quatre heures.

Quest. 2. — Laquelle de Boston ou de Chicago est la plus élevée au-dessus du niveau de l'Océan? Donnez la raison de votre opinion.

Rép. — Chicago est la plus élevée, car les eaux du lac

Michigan passent par plusieurs chutes avant d'atteindre l'Océan.

Quest. 3. — A quelle cause l'Egypte doit-elle sa fertilité?

Rép. — Cette fertilité est due aux débordements annuels du fleuve le Nil.

Quest. 4. — Combien y a-t-il de races primitives d'hommes, quelles sont-elles?

Rép. — Il y a trois races primitives : la race caucasique ou blanche, la race mongolique ou jaune, la race éthiopienne ou noire.

Quest. 5. — Jusqu'où les explorations géographiques se sont-elles étendues dans le nord?

Rép. — Elles se sont étendues jusqu'à 82°30′, qui est le point le plus éloigné atteint par le Dr Kane.

Quest. 6. — Définissez les llanos, les silvas, les pampas.

Rép. — On appelle llanos l'herbe abondante de l'Orénoque, on appelle silvas les plaines de l'Amazone couvertes de forêts, on appelle pampas les plaines de la Plata couvertes d'une herbe grossière.

PATRICK J.

Age : douze ans.

Boston (Massachusetts). — Eliot Grammar School.

---

130. — AUTRES QUESTIONS D'EXAMEN.

(9e année.)

Quest. 1. — Distribution de la richesse minérale dans l'Amérique du Nord.

Rép. — Dans la partie orientale, nous trouvons du fer, du charbon, du plomb et du cuivre. Le charbon et le fer se trouvent en Pennsylvanie, le plomb dans l'Illinois et le cuivre dans le Michigan. Dans les sections occidentales, nous trouvons l'or, l'argent et le mercure. On tire beaucoup d'or de la Californie, et on trouve l'argent dans le Névada.

Quest. 2. — Principales productions des Etats-Unis; villes où se fait principalement le commerce étranger.

Rép. — Les principales productions des États de l'est et du centre sont le froment, le seigle, l'avoine, l'orge, les ardoises, le sucre, le coton, le riz et le tabac, qui forment les principaux objets d'exportation. Les États de l'ouest nous fournissent des fruits. Les villes où se fait principalement le commerce étran-

ger sont New York, Philadelphie, Boston, Baltimore, Charlestown, Savannah, Mobile, la Nouvelle-Orléans.

Quest. 3. — Productions de l'Amérique russe; comment l'appelle-t-on maintenant? Quelle est sa surface comparée avec celle de notre État et dites à quelle nation elle appartient?

Rép. — L'Amérique russe, appelée maintenant Alaska, fut achetée au gouvernement russe par les Etats-Unis, en 1867. Elle est environ 74 fois aussi grande que le Massachusetts. Elle produit principalement des fourrures et du bois.

Quest. 4. — Décrivez la route suivie par un navire se rendant de Canton à Liverpool, par le canal de Suez.

Rép. — Ce navire traverserait la mer de la Chine, le détroit de Malacca, la baie du Bengale, la mer d'Arabie, le golfe d'Aden, le détroit de Bab-el-Mandeb, le détroit de Gibraltar, l'océan Atlantique, le canal Saint-George, la Mersey de Liverpool.

JOSIE C.

Age : quatorze ans.

Boston (Massachusetts). — Lowell Grammar School.

---

131. — RÉVISION DE LA GÉOGRAPHIE.

(1re classe.)

Qu'est-ce que l'axe de la terre? — En combien d'espèces sont divisés les cercles de la terre? — En combien de degrés chaque cercle est-il divisé? — Comment compte-t-on la latitude? — A quelle distance les cercles polaires sont-ils du pôle? — Quelle est la largeur de chaque zone tempérée? — Comment représente-t-on les méridiens?

Qu'est-ce qu'un continent? — Nommez les grandes divisions du continent oriental? — Qu'est-ce qu'une péninsule? — Nommez les cinq océans.

Nommez une presqu'île dans la partie sud-est de l'Amérique anglaise. — Un golfe dans la partie occidentale du Mexique. — Une île à l'est de Haïti. — Un pays au sud des Etats-Unis? — Où est le cap Mendocino?

Quel détroit unit la baie de Baffin à l'océan Atlantique? — Où est le Labrador?

Nommez les deux plus grands fleuves des États-Unis. —

Quelle mer est au nord de l'Amérique méridionale? — Quelle est la capitale du Brésil? — Où est la Pâtagonie?

Quelles îles sont au nord de la France? — Quel pays est à l'ouest de l'Espagne? — Où est la baie de Biscaye? — Dans quelle mer se déverse le Danube? — Nommez les principaux pays de l'Europe? — Quelle mer est entre la Suède et la Russie?

Quel est le pays le plus septentrional de l'Asie? — Où sont les îles du Japon? — Nommez les principaux fleuves de l'empire chinois. — Quel est le cap le plus septentrional de l'Asie? — Quels déserts sont dans l'empire chinois? — Quelle île est au sud de l'Hindoustan? — Quel groupe d'îles est à l'est de la presqu'île indienne?

Indiquez les bornes de l'Afrique. — Nommez un pays au sud du grand désert. — Nommez les pays baignés par la mer Rouge en Afrique. — Où le Niger se jette-t-il?

Où est la Terre de Van Diémen? — Nommez les principales îles de l'Australie. — Dans quelle division de l'Océanie sont les îles Sandwich?

Indiquez les bornes de la Pennsylvanie.— Quelle est la capitale de la Pennsylvanie, et où est-elle située?

Quelles sont les deux rivières qui forment le fleuve Ohio? — Quels sont les deux États traversés par le fleuve Connecticut? — Quel est celui des Grands Lacs qui est entièrement enclavé dans les États-Unis? — Quels sont les États baignés par le golfe du Mexique?

Indiquez les bornes du comté de Somerset.

Somerset Borough (Pennsylvanie).

---

132. — RICHES EN ROCHERS.

Un monsieur qui parlait de la richesse de l'Amérique disait que nous sommes « riches en rochers ». Cette expression, qui paraît étrange, est cependant vraie.

Parlons d'abord des mines d'or de la Californie. C'est dans le lit des fleuves sinueux qu'on trouve la précieuse poussière. On la recueille, on la lave, puis on l'envoie aux villes de l'Atlantique où elle est durcie et où une partie est emportée... j'allais dire mise en circulation; mais le temps où on pouvait dire cela est passé.

On l'envoie dans les pays étrangers ou bien on la vend à

l'orfévre, qui en fait des montres, des bijoux, des bagues, des pendants d'oreilles, des épingles, des boutons, des chaînes, des bracelets, des médaillons, des crayons et d'autres objets de fantaisie ; l'or sert aussi à couvrir des cadres de tableaux et alors on l'appelle dorure.

Après l'or, le métal le plus précieux est l'argent, qui se trouve surtout dans l'Amérique du Sud, bien qu'il en existe des mines dans quelques Territoires (1) de l'ouest. Ce métal est frappé à la Monnaie des Etats-Unis, et où en envoie la plus grande partie hors du pays.

L'argent sert, comme alliage, à durcir l'or; on l'emploie pour faire des services à thé, des fourchettes, des cuillers, des gobelets et beaucoup d'autres objets.

Maintenant parlons du fer, le plus utile de tous les minéraux, que l'on trouve dans tous les États du centre et de l'ouest.

Il y a de grandes mines de fer dans le NewYork, la Pennsylvanie, l'Ohio, le Michigan, le Tennessee, le Maryland, la Virginie et la Caroline du Nord. Il y a à peine un objet de première utilité dans la composition duquel le fer n'entre pas.

Les vêtements que nous portons, notre nourriture, les maisons qui nous abritent, tout est préparé avec l'aide du fer.

Le fer sert à faire des clôtures, des poêles et des ustensiles de cuisine. Il sert aussi à donner la mort, car on en fait des armes de guerre. C'est avec le fer qu'on fait les gros canons et les boulets qu'ils lancent.

L'acier se fait en durcissant le fer; on en fait des lames si tranchantes et si solides qu'on s'en sert pour détruire les hommes dans les batailles. La plus grande partie de la carabine et du pistolet se compose d'acier. On fait avec l'acier beaucoup d'instruments tranchants ; on l'aimante et on le fait servir à beaucoup d'autres usages.

On trouve le granit dans les collines du Massachusetts et du New Hampshire, on l'extrait des carrières et on l'envoie dans les villes, où il sert à construire beaucoup de magnifiques édifices.

On trouve le marbre dans la Nouvelle-Angleterre, d'où on l'envoie dans toutes les parties du pays où on s'en sert pour construire de grands et beaux bâtiments.

(1) Nom donné aux nouvelles provinces acquises par achat, cession ou conquête. Ils n'envoient au Congrès que des *délégués* sans droit de vote. (*Note du Traducteur.*)

On en fait aussi de belles statues qui coûtent très-cher, et des monuments qui ornent Mount Auburn, Firest Hill et autres cimetières.

Puis vient le plomb, dont on fait des balles meurtrières. On fait aussi avec le plomb des tuyaux de conduite pour l'eau. C'est un minéral très-lourd et on le trouve dans les États d'Illinois, de Wisconsin, de Massachusetts et d'Iowa.

Quelques personnes regardent le charbon comme un végétal parce qu'il se compose d'arbres qui sont sous la surface du sol depuis des siècles.

On trouve le charbon partout dans les États-Unis, mais surtout dans la Pennsylvanie.

Il y a deux espèces de charbon : l'anthracite, qui se trouve entre les fleuves Delaware et Susquehanna ; et le charbon bitumineux, qui se trouve dans la partie occidentale de notre État.

Le sel est un des minéraux les plus utiles. Il sert à assaisonner et à conserver notre nourriture. On le trouve mêlé à la terre dans les grandes plaines. Ces plaines s'appellent des « salt licks » (1), parce que le bétail est très-friand du sel qu'elles contiennent. On trouve le sel dans la Virginie et dans l'Ouest.

Parmi nos autres minéraux sont le cuivre, le zinc, l'étain, le mercure, le platine, le grès, la pierre à chaux et la pierre de savon, et enfin de grandes couches d'émeri qui ont été découvertes dernièrement dans le Massachusetts et qui ne sont pas les moins importantes.

J.-L. Duncan.

Boston (Massachusetts). — Brimmer Grammar School.

XI. — Notions d'histoire naturelle et de physique.

133. — EXAMEN D'HISTOIRE NATURELLE.

1. Qu'est-ce qu'un squelette? Indiquez le nombre total des os dont il se compose et nommez ses divisions distinctes.

2. Décrivez les muscles et les tendons, et indiquez leurs fonctions respectives.

3. Exposez brièvement la circulation du sang.

(1) *salt*, sel; *to lick*, lécher.

4. Écrivez ce que vous savez sur les deux systèmes de nerfs.

5. Différentes espèces d'articulations; où se trouvent-elles?

Washington (district de Columbia).

---

134. — QUESTIONS DE PHYSIQUE.

(6e degré.)

1. Définissez la force de gravité. Définissez la verticale.

2. Décrivez le paratonnerre, expliquez-en le principe et l'action.

3. Nommez un corps adhérent, un corps ductile, un corps malléable, un corps élastique, et un corps fragile.

4. Quels sont les trois points importants d'un levier? Indiquez dans quel ordre ils sont placés dans un levier de seconde classe.

5. Indiquez le principe de la pompe commune.

(7e degré.)

1. Qu'est-ce qui produit le son? Indiquez-en la rapidité.

2. Définissez l'évaporation. Qu'est-ce que la gelée?

3. Qu'entend-on par les corps conducteurs de la chaleur? Nommez les mauvais conducteurs de la chaleur.

4. Qu'entend-on par la vapeur à haute pression? Nommez les parties principales de la locomotive.

5. Dessinez une lentille convexe, expliquez les effets de cette lentille sur les objets. Pour quels usages s'en sert-on?

(8e degré)

1. Nommez les différents genres de mouvement, et exposez brièvement chacun d'eux.

2. Donnez les lois des oscillations du pendule.

3. Expliquez la différence entre l'équilibre des solides et l'équilibre des liquides.

4. Expliquez l'ébullition.

5. Qu'est-ce qui cause la formation des brouillards et des nuages?

Washington. Examen des Grammar Schools.

---

135. — FORMES DES FEUILLES.

(6e année)

La figure ci-contre (fig. A) représente une feuille de rose,

FIG. A.

qui est si belle lorsqu'on vient de la cueillir. Les bords en sont

FIG. B.

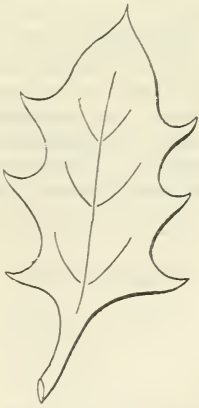


FIG. C.

dentelés, et elle est couverte de petites veines qui partent de la veine principale.

La figure ci-contre (fig. B) représente une feuille de lierre. Elle n'a pas la même forme que la feuille de rose. Voyez comme les petites veines circulent gracieusement en partant de la veine principale.

La figure ci-contre (fig. C) représente une autre feuille qui diffère beaucoup de la feuille de lierre par sa forme. C'est la feuille de houx. Les bords en sont armés de piquants.

JOHN N.

Age : douze ans.

Boston (Massachusetts).

---

136. — RACINES, TRONCS ET ARBRES.

Nous avons étudié les racines des plantes et les troncs des arbres. Il y a deux classes de racines : la racine à pivot et la racine à fibres. Les espèces sont les racines coniques, la racine à pivot et la racine fusiforme.

Les espèces de troncs sont les troncs définis et les troncs indéfinis. Le tronc défini est celui d'un arbre qui, peu après être sorti de terre, pousse des branches : l'érable a un tronc défini. Un tronc indéfini est celui qui s'élève jusqu'au sommet de l'arbre sans branches : le peuplier blanc a un tronc indéfini.

Les feuilles sont très-utiles à l'arbre ou au buisson, elles servent à absorber l'air frais ; et, en hiver, lorsque les feuilles tombent, c'est parce que la séve est employée à entretenir les racines. Les semences des plantes tombent quelquefois des fleurs, et quelquefois elles tombent de la partie inférieure des feuilles : si elles tombent dans un terrain favorable, elles donnent naissance à une autre plante.

SUE L.

Age : douze ans.

Columbus (Ohio).

---

137. — QUESTIONS DE PHYSIQUE.

(7e année.)

Quest. 1. — Si une bille était placée en haut et dans l'angle gauche du papier, et si elle était poussée par deux forces égales,

l'une qui la dirigerait vers l'angle de droite en haut du papier, et l'autre vers l'angle de gauche en bas, vers quel endroit irait-elle ?

Quest. 2. — Définissez le momentum.

Quest. 3. — Pourquoi, si l'on tire avec une carabine sur un mouchoir de soie suspendu, la balle ne le traversera-t-elle pas?

Quest. 4. — Deux hommes tirent aux deux extrémités d'une corde avec une force de 50 livres chacun. Combien de livres la corde supportera-t-elle?

Quest. 5. — Lorsque vous frappez un œuf sur la table, pourquoi se brise-t-il?

Sandusky (Ohio).

---

138. — QUESTIONS SUR LES CLIMATS.

(10e année.)

Quest. 1.— Quelle est la composition de l'air atmosphérique? Quelles en sont les propriétés?

Quest. 2. — De quelle source la terre reçoit-elle la lumière, et qu'est-ce qui fait varier la température? Qu'appelle-t-on lignes isothermes?

Quest. 3. — Nommez les courants atmosphériques. Quelle est l'origine de ces courants? Quels avantages procurent-ils et comment les utilise-t-on?

Quest. 4. — D'où l'atmosphère tire-t-elle son humidité? Expliquez les différents résultats de l'humidité.

Quest. 5. — Qu'entend-on par la vie organique? Sous quels titres en traite-t-on? Définissez chacun d'eux.

Quest. 6. — Qu'est-ce qui donne naissance aux différentes régions végétales? Ces régions sont-elles limitées d'une manière définie?

Quest. 7. — Nommez et décrivez six des plantes les plus importantes; dites où elles se trouvent.

Quest. 8. — Donnez, sous forme de tableau, l'analyse du règne animal.

ELLA M.

Age : quatorze ans.

Burlington (Iowa).

---

139. — QUESTIONS DE PHYSIOLOGIE.

Quest. 1. — Définissez l'anatomie et la physiologie.

Rép. — L'anatomie est la description des organes ou des parties du corps. La physiologie est la description des fonctions d'un organe.

Quest. 2. — Décrivez les os.

Rép. — Les os sont fermes et durs, d'un blanc mat. Dans la classe inférieure des animaux ils sont à l'extérieur, mais dans les classes supérieures, comme l'homme, ils sont à l'intérieur. Ils sont recouverts d'une membrane mince appelée périoste.

Quest. 3. — Nommez les os des extrémités supérieures.

Rép. — Il y a soixante-quatre os dans les extrémités supérieures, l'omoplate, la clavicule, le bras, l'avant-bras, le poignet et la main.

Quest. 4. — Que sont les muscles?

Rép. — Un muscle est composé de beaucoup de petits filets, appelés fibres. Ils mettent les os en mouvement. Ils sont de deux espèces, les uns qui se meuvent à notre volonté, les autres sans son concours.

Quest. 5. — Nommez les organes de la digestion.

Rép. — Les organes de la digestion sont : la bouche, les dents, les glandes salivaires, le pharynx, l'œsophage, l'estomac, les intestins, les vaisseaux lactés, le foie, le conduit thoracique et le pancréas.

Quest. 6. — Décrivez l'estomac.

Rép. — L'estomac est dans le côté gauche sous les poumons et sous le cœur. Il a trois enveloppes : l'enveloppe séreuse, l'enveloppe musculaire et l'enveloppe muqueuse; toutes sont minces et lisses.

Quest. 7. — Décrivez le phénomène de la digestion.

Rép. — La nourriture est reçue dans la bouche, où elle est humectée par la salive et mâchée par les dents; elle passe ensuite par le pharynx dans l'œsophage, qui la porte dans l'estomac, où elle est triturée et mêlée au suc gastrique; elle passe ensuite dans le duodénum, où elle se mêle au suc pancréatique et à la bile pour se changer en chyle; les vaisseaux lactés attirent le chyle et le portent au conduit thoracique, et de là dans la circulation.

Quest. 8. — Nommez les organes de la circulation.

Rép. — Les organes de la circulation sont : le cœur, les artères, les veines et les vaisseaux capillaires.

Quest. 9. — Quelle différence y a-t-il entre le sang artériel et le sang veineux ?

Rép. — Le sang artériel est pur, tandis que le sang veineux est du sang devenu impur.

Quest. 10. — Nommez les organes de la respiration ?

Rép. — Les organes de la respiration sont : les poumons, la trachée, les bronches, les pores, le diaphragme et divers muscles.

LOLA G.
Age : treize ans.

Milwaukee (Wisconsin). — District n° 9.

XII. — Arithmétique.

140. — CALCUL MENTAL.

(Degré moyen.)

1. Combien est-ce que je gagne pour 100 en achetant des gants à 75 *cents* la paire et en les vendant 1 dollar la paire ?

2. 50 rapportent 30, combien rapportent-ils pour 100 ?

3. En achetant du drap à 4 dollars le mètre, et en le vendant à 3 dollars le mètre, je perds 6 dollars. Pour combien en ai-je acheté ?

4. Si 3 hommes construisent $\frac{5}{8}$ de verge (1) d'un mur en 1 heure, combien de verges 4 hommes construiront-ils en 6 heures ?

5. A peut faire un certain ouvrage en 2 heures, B peut faire le même ouvrage en 1 heure. Combien de temps mettront-ils à faire l'ouvrage à eux deux ?

6. Un homme a mis à la banque les $\frac{2}{7}$ de son argent, il en a prêté à son frère $\frac{3}{7}$, et il lui restait 60 dollars. Quelle somme d'argent avait-il d'abord ?

Newport (Rhode Island).

(1) La verge (*rod*) vaut 5 mètres 29 cent.

---

141. — CALCUL MENTAL.

Examen trimestriel (degré inférieur).

1. Lorsque les prunelles coûtent 9 *cents* le quart et les mûres 12 *cents*, combien 8 quarts de mûres coûteront-ils de plus que 8 quarts de prunelles ?

2. J'ai acheté 3 charrues à 12 dollars chacune, et j'ai donné en paiement 4 billets de 10 dollars. Combien m'a-t-on rendu ?

3. Si 8 mètres de drap coûtent 40 dollars, que coûteront 3 mètres du même drap ?

4. A 10 dollars le baril, combien de barils de farine peut-on acheter pour 85 dollars ?

5. Si 5 hommes peuvent faire un certain ouvrage en 6 jours, combien 3 hommes mettront-ils à faire le même ouvrage ?

6. Georges avait 50 *cents*, il a acheté une balle 10 *cents*, une plume 5 *cents*, un crayon 3 *cents*, un morceau de gomme 8 *cents* et 4 pommes à 2 *cents* la pièce. Combien lui est-il resté ?

7. Un homme a acheté 10 mètres de drap à 4 dollars le mètre, il a payé ce drap avec des pommes à 5 dollars le baril. Combien lui a-t-il fallu de barils ?

8. Un homme a acheté 6 mètres de drap pour 24 dollars, il l'a revendu 6 dollars le mètre. Qu'est-ce qu'il a gagné à ce marché ?

Newport (Rhode Island).

---

142. — FRACTIONS ET PROBLÈMES.

(Classe supérieure.)

1. Réduisez à sa plus simple expression : $\dfrac{\frac{3}{2}\times\frac{3}{2}\times\frac{3}{2}-1}{\frac{3}{2}\times\frac{3}{2}-1}$.

2. Nommez les facteurs premiers qui forment le plus petit multiple commun, et ceux qui forment le plus grand commun diviseur entre 56, 294 et 260.

3. Pour quelle somme une traite à 90 jours doit-elle être

tirée pour donner 466 dollars 80, escomptée en banque à 9 pour 100?

4. Quel capital placé à 5 pour 100 donnera en 2 ans 9 mois 551 dollars 10 d'intérêt?

5. Un homme est entré dans les affaires avec 8000 dollars; la première année il a gagné $12\frac{1}{2}$ pour 100, qu'il a ajoutés à son capital; la seconde année il a augmenté son capital de 8 pour 100; et la troisième année il a perdu $7\frac{2}{3}$ pour 100. Qu'est-ce qu'il avait de plus que lorsqu'il est entré dans les affaires? Qu'est-ce qu'il a gagné en moyenne pour 100?

6. Combien faut-il payer pour faire enduire de plâtre un mur de 15 pieds (1) 4 pouces de long sur 11 pieds 2 pouces de haut, à 50 *cents* le mètre carré, en déduisant une porte de 6 pieds 8 pouces sur 3 pieds 4 pouces?

7. Un percepteur reçoit 845 dollars 10 pour percevoir des impôts à $2\frac{1}{4}$ pour 100. Quels étaient les impôts, et quelle était la somme reçue par le percepteur?

8. Aujourd'hui je dois 150 dollars à 30 jours, 200 dollars à 60 jours, et 250 dollars à 90 jours. Si je fais mon billet pour la somme totale payable à un nombre de jours moyen, quand mon billet sera-t-il dû?

9. Si 16 hommes peuvent creuser une cave de 50 pieds de long, 36 pieds de large et 8 pieds de profondeur, en 10 jours de 8 heures chacun, en combien de jours de 10 heures chacun 6 hommes pourront-ils creuser une cave de 45 pieds de long, 25 pieds de large et 6 pieds de profondeur?

10. La surface entière des six côtés d'un cube est $130\frac{2}{3}$ pouces carrés. Combien y a-t-il de pouces cubiques dans ce cube?

Cleveland (Ohio).

(1) Le pied, mesure anglaise (*foot*), vaut $0^m,305$.

143. — QUESTIONS.

(7e année.)

1. Qu'est-ce que la monnaie légale ? D'où dérive *per cent* (1) ? que signifie cette expression ?

2. Le tunnel de Saint-Louis a 296 verges 5 mètres et 1 pied de long ; combien un homme ferait-il de pas pour le traverser, en supposant que la longueur moyenne de chacun de ses pas fût de 2 pieds 4 pouces ?

3. Combien y a-t-il de pieds carrés dans un block (2) qui a $607\frac{1}{2}$ pieds de long et $236\frac{1}{2}$ pieds de large ?

4. Un marchand de Saint-Louis achète du porc à 20 dollars 50 le baril, et il paye 50 *cents* par baril pour l'embarquer pour la Nouvelle-Orléans. Que lui coûtera-t-il, rendu dans cette ville ?

5. Réduisez $\frac{3}{7}$ de 13 quintaux (3) en nombres entiers des divisions inférieures.

6. Réduisez 0,659 d'une semaine en nombres entiers des divisions inférieures.

7. Saint-Louis est à 90° 15′ et Philadelphie à 75° 10′ de longitude Ouest. Quelle est la différence des heures ?

8. Quel est le nombre qui, si on l'augmente de 14 pour 100, donne 1425 ?

9. Si j'achète de la farine à Saint-Louis à 4 dollars 50 le baril, et si je paye 1 dollar 30 de fût par baril pour l'expédier à Union Springs, que dois-je la vendre à cet endroit pour gagner 20 pour 100 sur mon placement ?

10. Si je vends 350 balles de coton pesant chacune 580 livres, à 13 *cents* la livre, et que je reçoive une commission de $3\frac{1}{2}$ pour 100, quelle est ma commission ?

Saint-Louis (Missouri).

(1) Abréviation américaine pour : 0/0, pour cent.
(2) Voir la note au bas de la page 55 de ce volume.
(3) Le quintal vaut 50 kil., 796.

144. — QUESTIONS.

(7e année.)

1. Réduisez 0,645 d'un jour en nombres entiers des divisions inférieures.

2. La distance de Saint-Louis à Quincy est de 168 milles; si j'ai fait la moitié des $\frac{3}{7}$ de cette distance, combien de chemin me reste-t-il encore à faire pour compléter mon voyage?

3. Que coûteront 62 750 barriques à 8 dollars 75 *cents* le mille?

4. Que coûterait le papier pour tapisser un appartement de 16 pieds 6 pouces de long sur 13 pieds 3 pouces de large, et de 11 pieds 4 pouces de haut, en supposant qu'un rouleau de papier de 8 mètres de long sur $\frac{5}{8}$ de mètre de large coûte 0 dollar 54?

5. Un négociant a acheté 5600 livres de coton à Saint-Louis, à 11 *cents* la livre, et il les a expédiées à New York. Il a payé 0 dollar 76 par 100 livres pour le transport, et il les a vendues à 0 dollar 12 $\frac{1}{4}$ la livre. Combien a-t-il gagné pour 100 sur le premier prix?

6. J'ai envoyé à mon agent à Saint-Charles 988 dollars pour qu'il m'achète du blé à 0 dollar 38 le boisseau, après avoir déduit sa commission de 4 pour 100. Combien de boisseaux peut-il acheter?

7. Si, en vendant du drap à 4 dollars le mètre, je perds 20 pour 100, combien dois-je le vendre le mètre pour gagner 20 pour 100?

8. A quel taux faut-il placer 500 dollars pendant 3 ans pour retirer 45 dollars d'intérêt?

9. Quel est l'escompte et quel est le produit d'un billet de 375 dollars, à 90 jours, escompté en banque à 10 pour 100?

10. Extraire la racine carrée de 126 549.

Saint-Louis (Missouri).

---

145. — QUESTIONS.

(8e année.)

1. Définissez les revenus intérieurs, une police d'assurance, un certificat de dépôt de titres.

2. Qu'est-ce qu'un droit de patente? Une facture? La valeur nette des marchandises?

3. Un homme paye à l'État un impôt de 2 pour 100; à la ville et au comté un impôt de 3 pour 100 sur une propriété imposée à 10 000 dollars. Quelle est la somme totale de ses impôts?

4. J'ai pris 96 actions dans une usine à 2 pour 100 d'escompte, et je les ai vendues à $9\frac{1}{2}$ pour 100 d'escompte. Combien ai-je perdu?

5. Combien un agent peut-il acheter de terre à 35 dollars l'arpent, avec 3126 dollars 20, après en avoir déduit sa commission de $1\frac{1}{2}$ pour 100?

LILIAN F.
Age : quinze ans.

Indianapolis (Indiana). — École n° 6.

---

146. — PROBLÈMES.

(3e année.)

1-3. Qu'est-ce qu'un nombre concret? Un nombre complexe? Un nombre premier? Deux nombres premiers entre eux?

4. Écrire en chiffres cent mille quatre-vingt-deux centièmes de millionième.

5. Quelle est la valeur de $0{,}00125 \times 7{,}35 : 0{,}05$?

6. Un épicier a acheté un lot de thé sur lequel il perd 16 pour 100 en le revendant 4200 dollars. Combien aurait-il dû le revendre pour gagner 12 pour 100?

7-9. Problèmes d'intérêt et d'escompte.

10. Racine carrée de 8649; racine cubique de 39 304.

Memphis (Tennessee) et la Nouvelle-Orléans (Louisiane).

---

147. — PROBLÈMES SUR LA RÈGLE D'INTÉRÊT.

(8e et 9e année.)

1. Dire la différence entre l'intérêt simple et l'intérêt composé de 375 dollars placés à 7 pour 100 pendant 2 ans 8 mois.

2. Différence entre l'escompte en dedans et l'escompte en dehors sur 375 dollars payables à 60 jours, à 5 pour 100.

3. Un billet de 300 dollars est souscrit le 1er juillet 1861, avec condition de paiement d'intérêt à 6 pour 100. Il a été payé à compte, le 1er janvier 1863, 15 dollars; le 1er juillet 1865, 150 dollars. Que reste-t-il dû le 1er mai 1866?

Hartford (Connecticut).

---

148. — PROBLÈMES.

(8e année.)

1. Un homme a acheté 250 moutons pour 907 dollars 10; 6 pour 100 sont morts, à combien doit-il vendre le reste pour ne pas perdre?

2. J'ai acheté des marchandises pour 468 dollars, je les ai revendues pour 538 dollars 20. Combien pour 100 ai-je gagné?

3. Un homme a vendu 2 maisons, 4500 dollars chacune. Sur l'une il a gagné 25 pour 100, sur l'autre il a perdu 25 pour 100. Quelle est sa perte ou quel est son gain?

4. Un marchand a vendu 480 mètres de drap pour 1080 dollars, à 10 pour 100 de perte; à combien le mètre aurait-il dû le vendre pour gagner 15 pour 100?

Cincinnati (Ohio).

---

149. — PROBLÈMES.

(3e degré.)

1. Les bâtiments d'une compagnie manufacturière sont assurés à New Haven pour la somme de 20 000 dollars, qui est les

$\frac{2}{3}$ de l'assurance à Providence, et la moitié de l'assurance à Springfield; la somme assurée dans les trois villes est les $\frac{3}{7}$ de l'assurance à Hartford; et l'assurance à la ville de New York $1\frac{1}{5}$ fois toutes les autres. Quelle est la somme totale de l'assurance?

2. De $\frac{3}{7}$ de $365\frac{1}{4}$ jours et $\frac{3}{7}$ de $5\frac{4}{9}$ semaines, retranchez $\frac{3}{7}$ de $8\frac{2}{5}$ minutes et exprimez le résultat à 1 jour près.

3. On a un jardin de 6 verges de long et de 5 verges de large; il est entouré d'un fossé large de 5 pieds et profond de $6\frac{1}{2}$ pieds dont la terre a été répandue sur le jardin en une couche d'épaisseur uniforme. De combien a-t-on ainsi exhaussé la surface du jardin?

4. A et B ont observé une éclipse de lune : A l'a vue commencer à 9 heures 10 minutes du soir; B à 1 heure 15 minutes du matin le lendemain. Quelle était la longitude de B par rapport à celle de A?

5. De la somme de quarante-neuf unités trois dixièmes quatre centièmes et trois millionièmes, retranchez deux cent quarante-six unités trois millièmes; multipliez le reste par cinq mille, et divisez-le par quatre dix-millièmes.

6. Un homme a retiré 30 pour 100 des fonds qu'il a déposés à la banque, et il a dépensé 25 pour 100 de ces intérêts pour acheter un cheval qui lui a coûté 97 dollars 50. Quelle somme avait-il à la banque?

7. A vend à B avec un gain de $12\frac{1}{2}$ pour 100 des marchandises qui avaient coûté 800 dollars. B les vend à C et gagne $11\frac{1}{9}$ pour 100 de ce qu'il avait payé. Combien A aurait-il gagné pour 100 s'il avait vendu ses marchandises à C au prix reçu par B?

8. Un homme a engagé dans les affaires un capital de 21 840 dollars, qui lui rapporte $12\frac{1}{2}$ pour 100; il se retire des

affaires et prête son argent à $7\frac{3}{4}$ pour 100. Combien perd-il en 2 ans, 5 mois et 10 jours?

9. Si les $\frac{2}{3}$ d'une somme d'argent font 220 dollars, combien font les $\frac{3}{11}$ de cette même somme?

10. Les actions d'une compagnie de chemin de fer font prime à $34\frac{1}{2}$ pour 100 et le prix de courtage est $1\frac{1}{2}$ pour 100. Que rapportera un capital placé dans ces fonds si la compagnie paye un dividende de $8\frac{1}{2}$ pour 100 par an?

District de Columbia.

---

150. — DESSIN GÉOMÉTRIQUE.

1. Dessinez deux figures pour expliquer une surface et un solide.
2. Définissez une surface courbe.
3. Donnez des exemples de courbes abstraites et inverses.
4. Dessinez un octogone.
5. Combien un pentagone a-t-il d'axes symétriques?
6. Définissez le cube. Expliquez par une figure.
7. Qu'est-ce que le sommet d'un angle? De quoi dépend la grandeur d'un angle?
8. Définissez le prisme, la sphère, l'ovale, l'ellipse.

Newport (Rhode Island).

XIII. — Musique.

151. — EXERCICE DE SOLFÉGE.

6e classe.

1. Qu'est-ce qu'une portée?
2. Sur quelle ligne place-t-on la clef de sol?
3. A quoi servent les barres?

4. Pourquoi bat-on la mesure?
5. Qu'est-ce qu'une mesure?
6. Comment bat-on la mesure à $\frac{2}{4}$?
7. Combien y a-t-il de mesures dans l'exercice suivant? (Exercice en *do*, à deux temps.)
8. Quel est le nom du premier silence? du second?
9. Nommez les notes par leurs syllabes (1).
10. Nommez les notes par leurs lettres (2).

5e classe.

1. Tracez une croche et une double croche.
2. Qu'est-ce qu'un silence? Tracez un demi-soupir.
3. Quel est le mot formé par les lettres qui se trouvent entre les lignes de la portée? (3)
4. Pourquoi nomme-t-on *sol* la note placée sur la seconde ligne?
5. Qu'est-ce qu'une mesure?
6. Comment bat-on la mesure à $\frac{3}{4}$?
7. Dans quel ton est l'exercice suivant? (Exercice en *sol* à deux temps.)
8. Quelle est la clef indiquée?
9. Nommez chaque note.

(1) Ut (do) ré mi fa sol la si.

(2) Les Anglais et les Allemands se servent encore, pour indiquer les notes, des lettres c d e f g a b. Les syllabes sont tirées des paroles d'une hymne en l'honneur de saint Jean (strophe saphique):

Ut queant laxis *Re*sonare fibris
*Mi*ra gestorum *Fa*muli tuorum,
*Sol*ve polluti *La*bii reatum,
Sancte Joannes.

Dans le chant de cette hymne les six premières syllabes se trouvent placées sous les six premiers sons de notre gamme et elles servent à les désigner.

Le septième son de la gamme n'avait pas de nom particulier, et ce ne fut que cinq siècles plus tard que la syllabe *si* fut ajoutée aux six autres.

Cette méthode est attribuée à Guido d'Arezzo, moine bénédictin du XIe siècle; avant lui les notes étaient désignées par les caractères alphabétiques.

(3) *Face* (visage).

4e classe.

1. Qu'est-ce qu'une note? Qu'est-ce qu'un silence?
2. Combien la croche pointée vaut-elle de doubles croches?
3. A quoi sert la portée?
4. Pourquoi nomme-t-on *sol* la note placée sur la seconde ligne?
5. Quelle est la clef qui se trouve sur la quatrième ligne?
6. Quels sont les intervalles dans la gamme diatonique?
7. Quelle est la note la plus élevée : le *do* naturel ou le *do* dièse?
8. Dans quel ton est l'exercice suivant? (Exercice en *ré* à quatre temps.)
9. Quelle est la clef indiquée?
10. Nommez les notes.

3e et 2e classe.

1. Quelle différence y a-t-il entre une note et un silence?
2. Que signifient les lettres *p*, *f*, *mf*, *pp*?
3. Qu'est-ce qu'une clef? Faites une portée et tracez une clef de *fa*.
4. Qu'est-ce qu'une gamme?
5. Qu'est-ce qu'une gamme diatonique?
6. Dans quel ton est l'exercice suivant? (Exercice en *do* à deux temps.)
7. Nommez chaque note.
8. Dans quel ton est l'exercice suivant?
9. Nommez chaque note.
10. Écrivez sur une portée la gamme en *ré* à trois temps.

Cambridge (Massachusetts).

---

152. — MÊME EXERCICE.

3e degré.

1. Dans quel cas commence-t-on à battre la mesure sur un autre temps que le premier?
2. Quel est l'effet du point placé sur une note?
3. Écrivez la gamme en *do*.
4. Comment indique-t-on la durée de chaque temps?

5. Que signifient les lettres *p*, *f*, *mf*?
6. Combien y a-t-il de sons dans une gamme diatonique?
7. Écrivez quatre mesures en $\frac{2}{4}$.

4e degré.

1. Qu'entend-on par la transposition?
2. Que doit-on faire pour transposer d'un ton dans un autre?
3. Tracez une clef de *sol*. Sur quelle ligne de la portée est-elle placée?
4. Qu'est-ce qu'un lié? Qu'est-ce qu'une liaison?
5. Définissez : *andante*, — *legato*.
6. Quel est l'effet du point placé après une note?
7. Nommez les notes de la gamme en *sol*. — De la gamme en *do*.
8. Quel est le premier degré de la gamme en *sol?* en *do?*
9. Qu'est-ce que la gamme diatonique?
10. Dans la mesure à $\frac{3}{4}$, que dénote le premier chiffre? le second?
11. Écrivez quelques mesures en *sol*.

5e degré.

1. Quelle est la différence entre un lié et une liaison?
2. Tracez des dièses, des bémols, des bécarres?
3. Définissez les mots : *solo*, — *chorus*, — *adagio*.
4. Faites une portée, tracez la clef de *sol* et divisez en mesures.
5. Tracez une clef de *fa*.
6. Qu'est-ce qu'un intervalle? Quels sont, dans la gamme, les intervalles longs? les intervalles courts?
7. Quelle est la note diésée dans la gamme en *sol?*
8. Comment place-t-on le dièse sur la portée?
9. Qu'est-ce que les signes d'altération *accidentels?*
10. Combien de temps leur action se prolonge-t-elle?
11. Comment peut-on en détruire l'effet?
12. Combien y a-t-il de sons dans la gamme? Où sont placés les demi-tons dans la gamme en sol?
13. Entre quelles notes ne peut-il y avoir ni dièse, ni bémol?

6e degré.

1. Quel est le degré de la gamme en *do* qui devient *premier* si on le transporte en *fa?*

2. Quelles sont, en transposant, les altérations nécessaires pour conserver les tons et les demi-tons de la gamme ?
3. Écrivez la gamme en *fa*.
4. Comment bat-on la mesure à $\frac{2}{3}$?
5. Définissez les mots : *Solo*, — *chorus*, et indiquez les significations de *rit.* — *p*, — *sf*.
6. Qu'est-ce que les signes d'altération accidentels, et qu'indiquent-ils en général ?
7. Écrivez deux octaves de la gamme en *si bémol*.

7e Degré.

1. Définissez la gamme chromatique.
2. Tracez la gamme chromatique ascendante en *sol*.
3. Qu'est-ce qu'un accord ?
4. Qu'est-ce qu'une triade ?
5. Donnez des accords majeurs, des accords mineurs.
6. Comment se compose la tierce majeure ? la tierce mineure ?
7. Tracez les signes de toutes les clefs.
8. Écrivez trois octaves de la gamme en *do*.
9. Marquez les trois positions des accords parfaits en *do*.

Newport (Rhode Island).

---

153. — EXERCICE DE MUSIQUE.

Degré élémentaire.

1. Qu'est-ce que la mesure ?
2. Écrivez six mesures et remplissez-les de croches et de doubles croches.
3. Écrivez la seconde gamme en croches.
4. Nommez les différentes gammes.
5. De quel mot se sert-on pour indiquer que le chant doit être fort ?

1er Degré intermédiaire.

1. Quel est le nom du 5e degré dans la gamme en *do* ?
2. Quelle valeur le point ajoute-t-il à la note ?

3. Combien faut-il de doubles croches pointées pour neuf triples croches ?
4. Combien de degrés y a-t-il dans la gamme ?
5. Combien y a-t-il de demi-tons dans la gamme ?
6. Écrivez la gamme en *sol* et dites pourquoi on prend *fa dièze* pour le 7e degré.

2e Degré intermédiaire.

1. Quel est le 4e degré de la gamme en *fa* ?
2. Quel est le 2e degré de la gamme en *la bémol* ?
3. Si une triple croche vaut un temps, quelle sera la valeur d'une double croche pointée ?
4. Écrivez la gamme chromatique ascendante et descendante, et dites quel est le ton le plus élevé : *do dièze* ou *ré bémol* ?
5. Donnez les noms des abréviations : *m, f, ff, p, pp, cres.*

Degré supérieur.

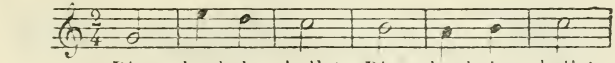
1. Qu'est-ce que la modulation ?
2. Entre quels tons de la gamme ne peut-il y avoir de ton chromatique ? Pourquoi ?
3. Comment chaque degré de la portée peut-il avoir plusieurs noms ? Donnez des exemples.
4. Écrivez deux mesures composées à trois temps, à quatre temps.
5. Définissez les termes suivants : *mezzo, — crescendo, — sforzando, — a tempo, — cantabile.*

Nashville (Tennessee).

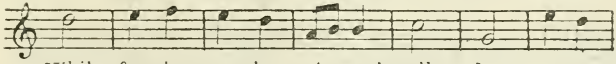
Les quatre exercices suivants (154-157) sont des compositions originales d'élèves des Grammar Schools (nos 2 et 10) d'Indianopolis (d'après la déclaration du Directeur inscrite en tête du cahier qui contient ces devoirs, et un grand nombre d'autres semblables).

---

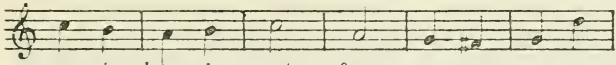
154. — MÉLODIE COMPOSÉE PAR UN ÉLÈVE.
(8e année.)



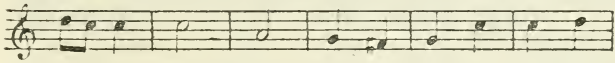
Ring loud the bells! Ring loud the bells!



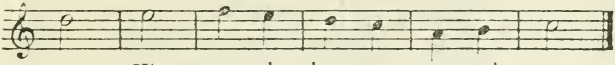
While freedom now her tri_umph tells. Let every



pa_triot hear the strain from eas_tern sea to



wes_tern main! From pine to palm a_far and

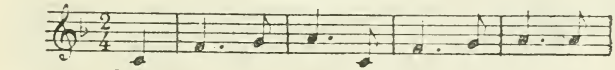


near We greet the long ex_pec_ted year.

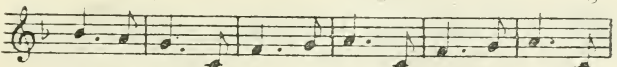
FRANK S.
Age : quatorze ans.

---

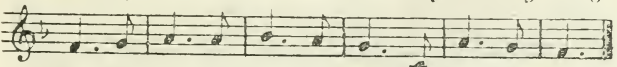
155. — MÉLODIE COMPOSÉE PAR UN ÉLÈVE.
(8e année.)



Ring out the old ring in the new ring



hap_py bells a_cross the snow The year is go_ing

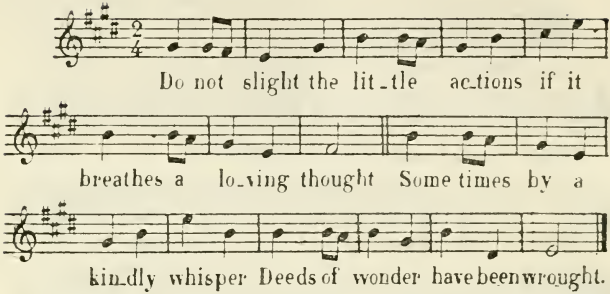


let him go; ring out the false, ring in the true.

Ring in the valiant and the free
The larger heart, the kindlier hand
Ring out the darkness of the land,
Ring in the Christ that is to be.

MARY W.
Age : treize ans.

156. — MÉLODIE COMPOSÉE PAR UN ÉLÈVE.
(6e année.)

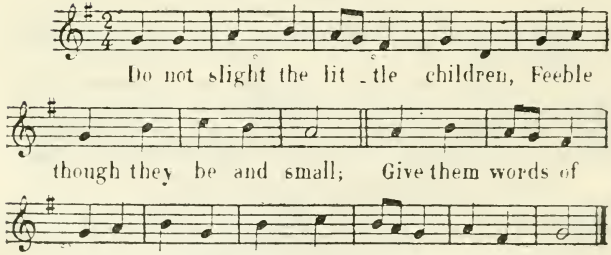


Hearts that in the vexing tumult
Of the world have hardened grown
From a single word have gathered
Precious hopes before unknown.

NELLIE TH.
Age : douze ans.

---

157. — MÉLODIE COMPOSÉE PAR UN ÉLÈVE.
(5e année.)



In the far off glorious future
They among that host may be;
Who will shine as stars in beauty
Through the long eternity.

JOHN J. W.
Age : dix ans.

XIV. — Travail des enfants chinois (1) élevés aux États-Unis.

158. — MA VILLE NATALE.

Le nom de la ville est Puan-Yen. Elle fait partie des comtés de Kwong-Tong. Kwong-Tong est divisé en dix-huit parties, c'est quelque chose comme des comtés. La ville est sur la rive gauche de la rivière de Canton, elle est à environ 100 ou 200 milles de la mer de Chine. On la regarde comme une très-grande ville.

La population, évaluée à 36900 habitants, est principalement d'origine mongolique, y compris plusieurs habitants qui appartiennent à la famille tartare. Pour protéger la ville contre la Tartarie, la grande muraille fut construite il y a environ 2000 ans. Pour nous rendre d'un endroit à un autre nous n'allons ni en voiture, ni à cheval ; on va à pied ou bien on a des domestiques qui vous portent. Nous ne quittons pas souvent notre ville, parce que nous n'avons pas de chemins de fer, ni de navires à voiles, ni de bateaux à vapeur pour nous transporter. Je ne puis rien vous dire des rues, de l'air qu'elles avaient, de leurs noms, parce que je m'en suis allé lorsque j'étais tout petit ; je n'avais que cinq ou six ans, je ne savais pas lire alors, et personne ne m'en avait dit les noms.

PUAN MING CRING.

Age : treize ans.

West Haven (Connecticut). 4e année de séjour.

---

159. — MON VOYAGE DE CHINE EN AMÉRIQUE.

Au mois d'août, je quittai l'École préparatoire de Shang-Haï pour l'Amérique, afin d'y venir faire mon éducation. Nous nous

(1) Ces enfants, dont le premier « détachement » est arrivé il y a quatre ans, font toute leur éducation aux États-Unis, où ils sont placés dans des familles et suivent les écoles publiques ; ils sont principalement répartis dans la Nouvelle-Angleterre, surtout dans le Connecticut et le Massachusetts.

embarquâmes sur le steamer le matin, et le lendemain matin le steamer partit pour le Japon. Après une demi-journée de traversée, nous ne pouvions plus voir aucune terre. J'ai vu des poissons volants et des baleines à la surface de l'eau.

Il nous fallut sept jours pour aller au premier port du Japon. Pendant que nous étions dans ce port, nous allâmes à terre dîner chez un riche marchand chinois de cette ville, et l'après-midi nous visitâmes un temple japonais qui nous intéressa beaucoup.

Le lendemain nous fîmes voile pour le second port du Japon, qui est Nagasaki. Le commandant d'un navire de guerre des États-Unis nous invita à lui faire une visite. Nous nous amusâmes beaucoup, et nous revînmes dans notre navire qui mit à la voile le lendemain.

Arrivés au troisième port du Japon, qui est Cobi, nous quittâmes notre steamer pour en prendre un plus grand, qui nous conduisit à San Francisco en traversant l'immense Océan.

Nous jouâmes à plusieurs jeux américains que nous apprirent des passagers étrangers.

Nous arrivâmes sains et saufs à San Francisco, après un voyage de vingt-quatre jours. Tout ce que nous vîmes dans cette ville nous donna une idée de l'Amérique.

Nous descendîmes à Occidental Hotel. Le maître de l'hôtel nous reçut avec bonté et nous invita à visiter le Jardin Zoologique. Nous vîmes beaucoup d'animaux et d'oiseaux étranges, et on nous promena à dos de chameau. Après cela, nous entrâmes dans un établissement où nous vîmes des acteurs et des dames qui patinaient sur des patins à roulettes. Le soir nous revînmes à l'Hôtel. Après y avoir passé trois jours nous traversâmes la baie et nous fîmes le reste de notre voyage en voiture.

En arrivant à Springfield, sept jours après, nous descendîmes à Hayni's Hotel, d'où l'on nous envoya dans différentes parties du Massachusetts et du Connecticut pour notre future éducation. On m'envoya à New Haven, où l'on me mit en pension chez M. Pearl. J'y restai environ trois mois, puis j'allai à Hartford et je restai chez M. David E. Bartlett, où j'ai toujours été depuis.

WOO YANG TSANG.

Age : quatorze ans.

Hartford (Connecticut). École moyenne, district de l'ouest, 1er détachement.

---

160. — LA CHINE.

La Chine est un pays très-ancien, très-peuplé et très-riche ; probablement le plus ancien, le plus peuplé et le plus riche qui existe au monde. Elle se divise en 18 provinces, qui sont arrosées par les grands fleuves Yang-tse-Kiang et Hoang-Ho ou Jaune ; le premier est le quatrième des plus grands fleuves du monde.

La Chine produit du thé et du riz en grande abondance ; le riz est la principale nourriture des habitants, et elle fournit du thé au monde entier; la partie méridionale produit d'excellents fruits.

A l'origine, la civilisation de ce pays fut très-avancée : ce sont des Chinois qui inventèrent les premiers la boussole longtemps avant 1303. C'est aussi en Chine que la soie, la poudre et la porcelaine furent faites pour la première fois. Mais beaucoup d'arts merveilleux se sont perdus, entre autres celui de faire le verre plus clair, plus mince et plus fort qu'on ne le fait nulle part maintenant. Le pont sur lequel on traverse le fleuve Min est construit de pierres si grandes et si fortes, qu'il n'y a pas de machine qui puisse les soulever aujourd'hui, et on suppose que ce pont a plus de mille ans d'existence. Il est encore si solide que les grandes crues du fleuve ne le font pas bouger, quoiqu'il soit quelquefois couvert par les courants rapides.

Le bas peuple de la Chine est très-laborieux, surtout les fermiers dans le sud, car ils font deux récoltes par an. L'usage de l'opium est le plus grand mal, le gouvernement a essayé d'en arrêter l'importation, mais l'Angleterre l'a forcé méchamment à la tolérer, grâce à la supériorité de ses armes.

Les Chinois s'efforcent de conformer leur vie aux maximes de Confucius (le grand philosophe), qu'ils regardent comme un homme parfait. Il vécut environ 500 ans avant Jésus-Christ et fut très-sage et très-bon. Après sa mort vint Mincius qui enseigna la même doctrine que son prédécesseur, mais on ne le regarda que comme un sage, tandis que Confucius passa pour un saint.

La vie de ces deux sages, qui est écrite en cinq livres (d'où on tire des sujets de composition) avec leurs écrits et leurs poésies, est étudiée par les étudiants chinois. Celui qui lit la meilleure composition sur un sujet donné, lors

d'un concours ouvert à Pékin, obtient un certain rang; il y en a sept en tout qui doivent être obtenus les uns après les autres. L'examen a lieu une fois tous les trois ans, et les étudiants s'y rendent par milliers.

Il y a plusieurs siècles que la Chine est en décadence. L'Angleterre et la France, qui voudraient régner sur le monde entier, ont aussi troublé notre tranquillité. Mais c'est une loi de la nature que les pays doivent s'élever et tomber, comme nous l'apprend l'histoire. Lorsque la Perse, la première grande nation, parvint à son apogée, elle tomba. La Grèce s'éleva ensuite, et elle eut le même sort, la puissance a passé successivement à toutes les nations, et maintenant elle appartient aux États-Unis, dont les citoyens vont célébrer le Centenaire cette année même, en souvenir du grand événement qui a eu lieu il y a cent ans, lorsqu'ils ont rejeté le joug des tyrans. La Chine ne pourra-t-elle pas se relever à son tour, comme l'ont fait d'autres nations? Assurément les lois de la nature existeront jusqu'à la fin.

TSOY CEUN CHIANG.

Age : dix-sept ans.

Washington (Connecticut). — 4e année de séjour.

---

161. — LES OISEAUX.

Les oiseaux sont des espèces d'animaux qui volent. Ils ont deux jambes. Presque tous les animaux ont quatre jambes. Mais les oiseaux ont deux jambes, deux ailes et un bec. Ils appartiennent à la même famille que les poules et les poulets. Et ils leur ressemblent aussi. Les poules ne peuvent pas voler dans l'air. Elles volent quelquefois un peu lorsque quelque chose les effraye. Elles ne le font pas souvent. Mais les oiseaux peuvent voler dans l'air à une grande distance et assez vite. S'ils sont fatigués, ils se perchent souvent sur les arbres.

La plupart des oiseaux sont petits. Mais quelques-uns sont très-gros. Les petits oiseaux sont toujours inoffensifs. Ils volent par tout le pays. Ils n'ont pas peur des hommes. Quelques oiseaux sont très-petits et très-jolis. Ces espèces d'oiseaux ne sont pas très-communes. Quelquefois ils paraissent une ou deux fois pendant l'été. Ils ne viennent que pour ramasser le suc des fleurs. Si on peut les tuer à coups de fusil, on les empaille et

on les place dans les appartements comme un ornement, tant ils sont jolis.

Il y a un casier (vitrine) tout plein d'oiseaux empaillés dans la bibliothèque de cette ville. On les a mis là afin qu'ils puissent être vus par ceux qui vont y chercher des livres. C'est une collection magnifique à voir. Le casier est en verre, de sorte qu'on peut regarder au travers. Des oiseaux qu'il contient, les uns sont petits, les autres sont gros. Les gros oiseaux du casier sont une caille, un pigeon, deux canards sauvages, une poule des prairies et quelques autres espèces de gros oiseaux. La caille et la poule des prairies sont d'une couleur sombre et brune. Le pigeon est blanc comme la neige. Il a les jambes et les pattes toutes couvertes de plumes. Mais son bec est noir. C'est tout à fait un gros pigeon. Je ne crois pas qu'il soit très-commun. Il y a aussi un canard sauvage dans le casier. Il est très-joli. Je n'ai jamais vu ailleurs d'aussi joli canard. Il a le corps de différentes couleurs.

Les petits oiseaux de la bibliothèque sont presque tous très-jolis. Les colibris qui font partie de la collection sont très-petits et très-jolis. Leurs becs sont très-longs, de sorte qu'ils peuvent très-facilement atteindre le suc des fleurs. Ils sont si petits qu'on peut à peine les voir quand ils volent; alors ils ressemblent à des abeilles tant ils volent rapidement.

Il y a une histoire dans un livre. Elle dit que le colibri est l'un des plus beaux oiseaux et qu'il est aussi l'un des plus petits. Son bec a environ un pouce de long, quelquefois davantage.

Quelques-uns des oiseaux de la bibliothèque ont les ailes étendues. L'un d'eux tient un poisson dans son bec. Je crois qu'il va le porter à ses petits dans son nid.

J'ai vu un nid où il y avait des petits oiseaux. Ces petits oiseaux ouvraient leurs becs, parce qu'ils voyaient venir leur mère avec un poisson dans son bec.

On a beaucoup d'espèces d'oiseaux dans la bibliothèque. Ils ont tous l'air d'être en vie. On les a perchés sur un arbre. Ils sont vraiment très-jolis.

KWANG KING GANY.

Age : treize ans.

East Hampton (Massachusetts). 3e détachement.

Un an et un mois de séjour.

---

162. — L'HIVER.

Cet hiver nous n'avons pas beaucoup patiné, nous n'avons pas beaucoup glissé le long de la colline. Il ne faisait pas assez froid pour qu'on pût faire de bonnes glissades. Quelquefois les dames et les garçons vont patiner. Très-souvent ils se blessent, et quelquefois ils tombent sur la glace. Alors l'eau paraît très-froide.

L'hiver dernier il y avait des « ice-boats » (1) sur la rivière. Ils allaient très-vite. Ils avaient des voiles sur leurs mâts et lorsque le vent soufflait nous avions de la peine à les suivre en patinant.

L'hiver dernier nous avons fait en traîneau une charmante promenade d'environ 24 milles. La neige était si dure et il y avait tant de monde dans le traîneau que le palonnier s'est brisé trois fois. Nous nous sommes arrêtés chez un monsieur, qui nous a donné un fort bon dîner et nous avons joué à beaucoup de jeux. Quand nous sommes rentrés, il faisait tout à fait nuit, et nous ne voyions rien en traversant les bois. Nous ne voyions que les arbres défiler, car le traîneau allait très-vite. Les chevaux ont descendu au grand galop une colline d'environ un demi-mille de long. Nous avons chanté pendant toute la route en retournant chez nous, et nous faisions un tel tapage que les gens se mettaient aux fenêtres pour voir ce qu'il y avait.

Cet hiver nous n'avons pas fait beaucoup de forts ni beaucoup de cabanes de neige ; mais quand il y a beaucoup de neige nous faisons de très-jolis forts. Ensuite nous ramassons des balles de neige très-dures et nous nous les lançons d'un fort à l'autre. Lorsque nous touchons un de nos adversaires dans le fort opposé, nous le mettons de notre côté, et nous continuons jusqu'à ce que tous les adversaires soient pris.

KONG KANG LING.

Age : treize ans.

Stratford (Connecticut). — 3e détachement.

Un an et trois mois de séjour.

---

(1) Bateaux munis d'un devant en fer qui leur permet de fendre la glace.

XV. — Dessin.

163. — ÉLÉMENTS DE PERSPECTIVE D'APRÈS LA MÉTHODE DE CLEVELAND.

(2e année.)

Quest. 1. — Que représente la figure 1 ?

Rép. — La figure 1 représente un carré vu de face.

Quest. 2. — Qu'est-ce qui vous fait croire que ce carré est vu de face ?

Rép. — L'égalité des lignes.

Quest. 3. — A quoi ressemble la figure 2.

Rép. — Elle ressemble à un carré tourné à gauche.

Fig. 1.

Fig. 2.

Quest. 4. — Dans quelle position représente-t-elle l'objet ?

Rép. — Elle le représente placé très-haut.

Quest. 5. — Qu'est-ce qui lui donne l'air d'être tourné ?

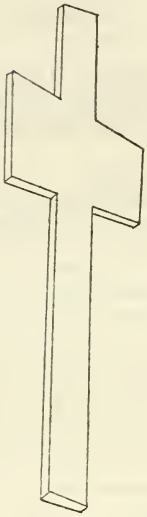
Rép. — Ce qui lui donne l'air d'être tourné, c'est qu'il est étroit.

Lizzie V.

Cleveland (Ohio). Brownell School.

(3e année.)

Dessinez une croix placée très-haut et tournée à gauche.



JOSEPH S.
Age : onze ans.

Cleveland (Ohio). Clark School.

---

164. — DESSIN DICTÉ.

(4e année.)

1. Représentez une croix dans une position verticale, placée haut et tournée à droite ; avec le grand carré pendu au bras le plus proche de la croix et non tourné (fig. 1).

2. Représentez une croix dans une position verticale, placée

haut, et un peu tournée à gauche ; avec le grand carré pendu au bras le plus éloigné de la croix et tourné (fig. 2).

HENRY G.
Age : onze ans.

Cleveland (Ohio). Outwait School.

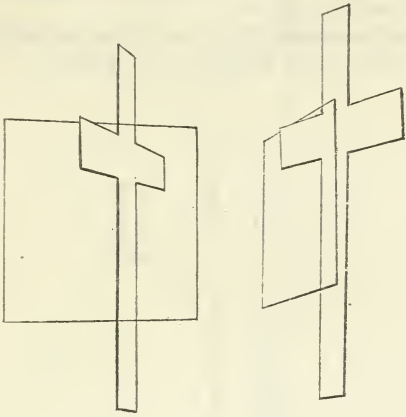


FIG. 1. FIG. 2.

---

165. — DESSIN.

(5e année.)

Quest. 1. — Dites si cette image (voir la figure à la page précédente) représente une croix placée haut ou placée bas, et donnez la raison de votre opinion.

Rép. — Cette image représente une croix placée haut parce que la ligne supérieure est en biais.

Quest. 2. — Dans quelle position serait la croix représentée par cette image tournée le haut en bas ?

Rép. — Elle serait placée bas.

Quest. 3. — Dites si cette image représente une croix tournée à droite ou à gauche, et donnez la raison de votre opinion.

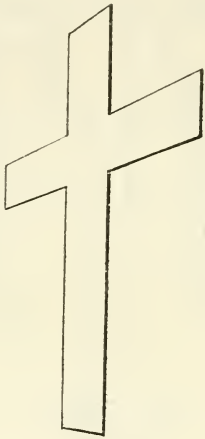
Rép. — Cette image représente une croix tournée à gauche, parce qu'elle est placée haut, et si elle est placée haut, la ligne supérieure sera inclinée vers la gauche et sera la plus inclinée.

Quest. 4. — Dites si cette image représente une croix tournée un peu ou beaucoup, et donnez la raison de votre opinion.

Rép. — Cette image représente une croix tournée beaucoup, parce que les lignes sont beaucoup inclinées.

Quest. 5. — Quelle différence y a-t-il entre l'image d'un carré placé haut et tourné à gauche, et l'image d'un carré placé bas et tourné à gauche ?

Rép. — Dans la première les lignes descendent vers la gauche, et dans la seconde elles montent vers la gauche.



BELL B.
Age : onze ans.

Cleveland (Ohio). Rockwell School.

---

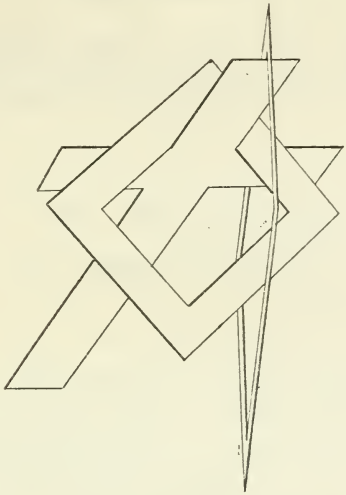
166. — DESSIN D'OBJETS.

(6e année).

Avis au maître sur la manière de placer les modèles :
Placez le support au milieu de la salle, en face des élèves.

Mettez la croix sur le support en la penchant en avant, suspendez-y les deux carrés de telle sorte que leur diagonale soit verticale.

Représentez ce groupe d'objets.



WILLIAM B.
Age : onze ans.
Cleveland (Ohio). Kentucky School.

Bien que l'Exposition contînt de très-nombreux dessins d'élèves d'après la méthode actuellement la plus répandue aux États-Unis et une des meilleures qui existent, celle de Walter Smith, directeur de l'école normale d'art à Boston, nous n'essayons pas d'en reproduire ici la série, qui, pour être comprise, demanderait un trop grand développement. Nous nous bornons à renvoyer à l'excellent *Manuel pour l'enseignement du Dessin*, qui comprend un volume et des cahiers d'exercices pour tous les degrés. (Prang, éditeur à Boston.)

HIGH SCHOOLS

(*Écoles supérieures pour les deux sexes, analogues aux écoles primaires supérieures de Paris et aux établissements d'enseignement secondaire spécial.*)

1re SECTION. — COMPOSITIONS LITTÉRAIRES.

I. — Récits scolaires.

1. — LE JOUR DE JUIN.

— Filles, si nous faisions un pique-nique? dit Carrie, à la première récréation, pendant que nous étions réunies en groupes dans la grande salle.

— Oh! cela serait magnifique, oui, mais cela ne se peut pas! répondirent toutes les filles en chœur.

— Je ne vois pas ce qui nous en empêcherait, dit Carrie.

— Mais est-ce que nous avons un « Jour de Juin »? demanda Kate, d'un air songeur.

— Mais oui, nous en avons tous les ans, nous en avions encore un l'année dernière.

— Mais je sais que, d'après le nouveau règlement, on ne nous donne plus le « premier juin », dit Mary.

— C'est par trop fort! Alors que ferons-nous? dit Emma.

— Envoyons une pétition au Comité, dit Carrie, qui ne lâchait pas son idée.

— Mais oui, Carrie a raison, dit Lena. Ne vous souvenez-vous pas que l'année dernière les garçons ont eu le « Jour », en envoyant une pétition? Pourquoi ne l'aurions-nous pas comme eux?

— Que toutes celles qui veulent qu'on envoie un pétition au Comité disent : « moi! », dit Carrie.

Toutes les lèvres prononcèrent en même temps le mot « moi ».

La cloche sonna et nous abandonnâmes notre intéressant pique-nique pour aller réciter nos leçons de français et de botanique. Le lendemain la pétition fut rédigée, et toutes les filles la signèrent. Dans l'après-midi cinq d'entre nous la portèrent au Président du Comité. En arrivant à la porte de la rue, nous eûmes un moment d'hésitation : laquelle présenterait la pétition ?

Nous fûmes toutes d'avis que ce devait être Carrie et nous lui promîmes de répondre à toutes les questions qu'on pourrait faire. Après l'avoir enfin engagée à dire oui, nous continuâmes notre chemin jusqu'à la seconde porte, où nous nous arrêtâmes pour rappeler tout notre courage avant d'entrer.

Nous frappons et on nous reçoit avec beaucoup de cordialité. Le monsieur lit notre pétition. Après nous avoir demandé quelles étaient les raisons qui nous avaient engagées à la présenter, il dit qu'il croit que ce pique-nique sera très-agréable, qu'il est parfaitement disposé à nous accorder ce que nous demandons, et qu'il consultera à ce sujet les autres membres du Comité.

Le lendemain il vint à l'école et, après nous avoir adressé quelques bonnes paroles et quelques encouragements, il nous annonça une décision favorable. Samedi les filles se réunirent dans la salle de récitation et nommèrent des comités chargés de se procurer des nappes et de dresser les tables. Il fut décidé que chaque fille apporterait deux citrons et assez de sucre pour les sucrer, une cuiller à pot et un hamac si elle en avait. On résolut aussi d'adresser une invitation écrite aux jeunes messieurs, car ils étaient très-cérémonieux et ils ne seraient pas venus sans cela. Ensuite on agita la question de savoir où on irait.

Après avoir consciencieusement passé en revue les nombreux endroits charmants qui entourent Portsmouth, on décida en dernier lieu que le bois de Wendall, dans la baie de Sagamore, était l'endroit le plus près et le plus agréable où nous pussions aller. Nous prîmes rendez-vous à l'école à 8 heures, ou au bas de l'avenue de Richard, à 9 heures. Tous nos arrangements ainsi faits, nous n'eûmes plus qu'un sujet d'inquiétude : le temps serait-il beau ? La journée de lundi fut charmante, il n'y avait pas un nuage au ciel ; mais, vers le soir, il s'éleva un épais brouillard et tout annonça un orage pour le lendemain.

J'allai me coucher ce soir-là le cœur plein de tristesse. Le lendemain matin le cœur me manqua lorsque j'ouvris la fenêtre : toute l'atmosphère formait un nuage immense. Ce matin-là

j'allai bien souvent à la fenêtre, regardant tantôt d'un côté, tantôt d'un autre et essayant de me persuader que le temps s'éclaircissait un peu. Mais je ne pus pas décider s'il allait ou non pleuvoir, et ce fut au milieu de cette indécision que je partis pour l'école, où je trouvai les élèves rassemblées. Quelques-unes avaient des paniers, mais la plupart n'en avaient pas.

— Va-t-il faire beau? demandai-je.

— Oui, je crois que oui, le vent a changé un peu, dit l'une.

— Le baromètre monte, dit une autre.

— Eh bien! faisons-nous le pique-nique? demandai-je.

Personne ne répondit à ma question, car personne ne savait. Juste à ce moment une fente bleue parut au ciel, comme pour me répondre. Nous acceptâmes le présage et celles qui n'avaient pas leurs paniers coururent aussitôt les chercher.

Enfin quatre ou cinq d'entre nous qui étaient revenues avec leurs paniers, partirent pour le pique-nique. Nous n'avions encore fait que quelques pas lorsque Gertie s'écria :

— Le vinaigre s'échappe de la bouteille de pickles et coule sur toute ma robe.

Dans sa précipitation, elle avait porté la bouteille le haut en bas et le vinaigre avait très-naturellement obéi à la loi de la gravitation.

Nous nous moquâmes toutes de son étourderie.

— Viens chez moi laver ta robe, lui dit Carrie.

Elles entrèrent toutes les deux chez Carrie et nous les attendîmes dix minutes, qui nous parurent dix siècles.

Nous nous remîmes en route et bientôt nous fûmes sur le chemin qui conduit à l'avenue de Richard. C'est alors que nous rejoignîmes une demoiselle qui portait avec beaucoup de peine un panier presque aussi grand qu'elle. Nous l'aidâmes naturellement et nous arrivâmes bientôt à notre rendez-vous.

Un petit nombre de nos camarades seulement nous attendaient, les autres étaient parties pour le bois. Alors nous nous mîmes en marche sans nous presser. Le soleil brillait, les oiseaux gazouillaient, la nature était en fête. Nous n'étions pas très-loin lorsque nous rencontrâmes deux des garçons qui s'en allaient chercher les bagages à l'école avec la voiture. Toutes les filles poussèrent des cris de joie et demandèrent à monter dans la voiture.

Le jeune monsieur nous dit, avec beaucoup de galanterie, de nous y « empiler ». Elles s'y « empilèrent », les unes devant,

les autres derrière, quelques-unes sur les côtés, enfin elles firent si bien que, d'une façon ou d'une autre, elles s'y mirent toutes. Je fus la seule qui n'y montai pas.

Le cheval se mit à ruer, et je cherchais un moyen de me procurer une place lorsque vint à passer un monsieur avec un *uggy* (sorte de cabriolet à quatre roues) contenant deux demoiselles qui allaient au pique-nique ; il dit qu'il y avait encore de la place pour une. Je profitai avec plaisir de cette invitation, et nous partîmes en causant et en riant, pendant que de l'autre voiture s'élevaient des voix qui remplissaient l'air d'une musique digne d'un pique-nique. A l'entrée du bois, nous descendîmes et nous nous mîmes en devoir de trouver le reste de notre société.

Le bois était splendide. Des anémones, des violettes, des fleurs de fraisier et des plumes de pigeon d'un rouge éclatant jonchaient le gazon ; les touffes de mûres et de prunelles étaient en fleurs et les rayons étincelants du soleil passaient à travers le feuillage des grands pins.

Enfin, nous aperçûmes à une petite distance quelques paniers et un jeu de croquet, et quelques minutes après nous rejoignîmes huit de nos camarades. Elles avaient l'air très-animé. Les unes étaient assises sur l'herbe, où elles ramassaient les plumes de pigeon pour en orner leurs chapeaux; les autres, réunies en groupes, se tenaient debout et regardaient les garçons qui étaient montés jusqu'au haut des arbres pour attacher les escarpolettes. Quelques-unes cherchaient des arbres pour y suspendre les hamacs. Deux des garçons suspendirent un hamac, et Nellie et moi nous les balançâmes pour les remercier de leur complaisance.

Nous prîmes ensuite leurs places et nous nous balançâmes jusqu'à ce que les petites cordes de l'une des extrémités se cassèrent. Alors nous pensâmes que cela ne serait pas bien de garder le hamac plus longtemps quand tant d'autres de nos camarades voulaient se balancer.

Nous ramassâmes des plumes de pigeon et nous nous assîmes pour les arranger autour de nos chapeaux, pendant qu'une de nos camarades nous mettait dans les cheveux de jolies petites branches.

Lorsque nous nous fûmes bien parées, nous allâmes aux escarpolettes et nous nous fîmes lancer dans l'air, en décrivant des courbes dont le mouvement était délicieux. Après nous être balancées, nous allâmes nous promener.

Le bois allait en pente d'un côté jusqu'à la baie de Sagamore et nous pouvions voir l'eau scintiller à travers les arbres. Nous descendîmes sur le rivage espérant trouver un bateau pour nous; mais au moment même où nous arrivions, le bateau partait avec quelques promeneuses. Nous nous assîmes pour voir voguer le bateau et pour en attendre le retour. Il glissait lentement à la surface de l'eau et bientôt nous ne pûmes plus le voir. Nous nous promenâmes sur le rivage, puis, remontant sur la rive, nous nous assîmes et nous attendîmes longtemps.

Enfin le bateau revient, nous y montons et nous nous promenons dans la baie et sous le pont. La beauté de l'eau, la verdure qui couvrait les rivages tout autour de nous, l'éclat du soleil et l'azur du ciel nous charmaient.

Nous fendîmes les flots jusqu'au moment où nous ne pûmes plus voir le pont. Je pensais que nous allions bien loin et que nous nous amuserions bien en revenant, lorsque à ma grande surprise je vis la tête du pont.

— Est-ce que nous avons tourné? demandai-je.

— Tiens, tu ne t'es donc pas aperçue que nous avons fait le tour de cette petite île.

— Non, ma foi! je ne savais même pas qu'il y eût une île ici!

Je crois que j'avais dû rêver, car en me retournant je vis distinctement la petite île.

Lorsque nous eûmes passé sous le pont, Nellie et moi nous voulûmes ramer. Nous changeâmes de places et nous prîmes chacune une rame. Je plongeai d'abord la mienne dans l'eau, puis elle en fit autant. Nous ne pouvions pas aller en mesure. Enfin nous nous décidâmes à compter et nous fîmes un peu mieux, mais nos rames persistaient à tourner à la surface de l'eau. Notre batelier nous dit que nous « pêchions des écrevisses ». Ensuite nous allâmes assez bien en mesure et nous ne pêchâmes plus d'écrevisses, excepté de temps en temps; mais notre bateau commença à adopter un singulier mouvement de rotation. Nous descendions le courant, mais la « fée des eaux » semblait s'amuser à nos dépens, en nous faisant décrire un cercle. C'était bien singulier.

La fée capricieuse nous porta enfin au rivage. Nous trouvâmes toutes nos camarades qui faisaient de la limonade et qui dressaient la table pour le dîner. Nous étions convenues de dresser nos tables par classes. La troisième et la quatrième classes réunies préparaient les leurs près de l'eau, dans un

endroit où le soleil et l'ombre se mêlaient agréablement, au-dessous de deux grands pins. La première et la seconde classe étaient occupées à étendre sur leurs tables séparées des gâteaux, des sandwichs, des citrons et du sucre. Nous avions un baquet qui nous servait de réservoir commun pour la limonade, car nous pensions qu'il valait mieux la faire toutes ensemble.

Lorsqu'on demanda de l'eau, nous nous aperçûmes avec surprise que la seconde classe s'était approprié nos seaux.

— Pourquoi donc ne faites-vous pas votre limonade avec tout le monde ? demanda quelqu'un.

— Le baquet est neuf et on a le goût de la peinture, répondirent-elles, et elles continuèrent à presser leurs citrons.

Nous nous procurâmes d'autres seaux pour apporter de l'eau, et je surveillai la confection de la limonade avec le plus grand intérêt. On mit d'abord dans le baquet la glace, puis l'eau; on y vida ensuite tous les petits paquets de sucre que l'on put trouver. Alors un des garçons coupa les citrons et un autre les pressa avec un instrument fait exprès, dans un seau d'où l'on versa le jus glacé dans le baquet. On agita vigoureusement ce mélange avec les couteaux qui avaient servi à couper les citrons.

Comme cette boisson avait bonne mine! Il y avait seulement une infinité de petits points noirs qui flottaient à la surface et dont nous ne pûmes pas d'abord expliquer la présence, mais quelqu'un dit que c'était la coutume de relever ainsi le goût de la limonade dans tous les pique-niques. Cette déclaration bannit tous nos scrupules et nous remplîmes nos verres. C'était exquis! De ma vie je n'ai bu de meilleure limonade!

On annonça alors le dîner. Au centre de la table était un charmant bouquet de fleurs dans un verre de limonade, car on avait employé toute l'eau. La nappe était abondamment couverte de bonnes choses, que le grand air et l'exercice nous avaient mises en état d'apprécier.

Pendant que tout le monde babillait joyeusement autour de la table, deux garçons de la seconde classe, qui étaient trop timides pour venir s'asseoir avec nous, jouaient au croquet. J'aime beaucoup le croquet, mais pas assez pour en dîner.

Après dîner nous nous amusâmes comme auparavant. Nous nous balançâmes, nous nous promenâmes, nous fîmes des parties de croquet; et Carrie, Nellie et moi nous fîmes une autre promenade délicieuse sur l'eau. Lorsque nous revînmes au rivage, toutes nos camarades couraient de tous côtés pour

chercher les serviettes, les assiettes et divers objets dont elles étaient responsables.

— Quelqu'un a-t-il un couteau qui ne lui appartient pas? disait l'une d'elles.

— Où est ma timbale? Quelqu'un a-t-il vu mon assiette? criait une autre.

— Je ne puis retrouver qu'une de mes serviettes, vociférait une troisième.

Enfin tout se retrouva et le panier contint un mélange confus de cordes à panier et de jeux de croquet.

Voulant cueillir quelques fleurs sauvages, je restai un peu en arrière avec une de mes camarades, et nous fîmes un charmant bouquet de jolies fleurs. Le soleil couchant dorait de ses rayons tout le bois, qui avait été si beau pendant la journée que nous aurions presque désiré y rester pour toujours. Mais les moments les plus agréables ne peuvent pas toujours durer et, comme la voix de nos compagnes se perdait de plus en plus dans le lointain, nous quittâmes à regret l'ombre des pins, où nous avions passé l'une de nos plus agréables journées. Nous rejoignîmes bientôt nos compagnes et nous regagnâmes lentement nos demeures aux derniers rayons de « ce jour, qui périssait silencieusement de sa propre beauté. »

JOSIE P.

Portsmouth (New Hampshire).

---

2. — LE JOUR D'EXAMEN.

Le 7 février nous avons commencé nos examens pour le Centenaire. C'est un jour redouté, très-difficile pour ceux qui ne savent rien.

Le jour était magnifique, le ciel était pur et tout le monde était très-heureux. Avant d'écrire notre composition sur le Centenaire, nous prîmes nos ardoises ou notre papier, et nous commençâmes par la composer, afin de ne pas faire de fautes.

La maîtresse était assise dans sa « tribune rostrale », d'où elle regardait les devoirs que nous écrivions sur « *le livre* », sujet très-intéressant. Il y avait quelques élèves qui avaient envie de rire et de jouer, ce qui l'ennuyait beaucoup. Elle dé-

couvrit un élève qui se cachait dans son pupitre et qui dérangeait ses voisins ; elle le fit changer de place.

L'après-midi s'écoula très-vite et les élèves étaient très-contents parce qu'ils étaient très-fatigués.

ISADOR G.

Age : quinze ans.

Aurora (Illinois).

---

3. — LES ÉCOLIÈRES.

Les écolières sont des conglomérats d'une structure bien écailleuse : les unes ressemblent au mica, elles sont décidément minces ; les autres ressemblent au talc et sont terriblement douces ; il y en a qui sont tout à fait comme le gneiss, ce sont celles qu'on a destinées à être maîtresses d'école, mais qui, au lieu de servir à paver le chemin de la science, ne seraient guères bonnes qu'à meurtrir ceux qui y passent (1). Je crois bien, d'après la Bible, qu'elles ont été formées d'argile, mais ce devait être une argile bien défectueuse (2)....

Maintenant donnons un petit coup sur la joue des écolières. N'allez pas croire que je vais en embrasser une, je veux seulement faire quelques observations sur une de leurs qualités, celle-là même que possèdent, dit-on, à un très-haut degré, les agents d'assurance. L'une d'elles se précipite sur vous avant que vous ayez pu l'éviter : « Oh ! avez-vous des bonbons ? » s'écrie-t-elle en fouillant dans votre poche. Mais au lieu de bonbons elle ne trouve que votre mouchoir de poche, et, furieuse de n'avoir pas de « nanan » (3), elle agrippe votre mouchoir, et vous enlèveriez à un avare son or plutôt qu'à ce petit démon votre propriété.

Une autre qualité principale de ces conglomérats est bien désagréable : s'il vous arrive d'être assis à côté de l'une d'elles à l'école, elle vous donnera des coups de pied, vous tirera les cheveux, marchera sur vos cors ; et si vous vous plaignez, elle

(1) Jeu de mots dans le texte sur *flagging* (paver de dalles) et *flogging* (fouetter).

(2) Autres jeux de mots intraduisibles.

(3) Texte : *goodies*.

vous battra comme plâtre, en vous souriant juste assez pour vous empêcher d'éclater.

Elles ont aussi un grand fonds de sentiment, et elles disent en soupirant qu'elles ne sont jamais plus tristes que lorsqu'elles chantent ; c'est précisément le cas de leurs auditeurs.

Mais, jeune homme, j'espère qu'il viendra un moment où l'on cessera de se jouer de toi de cette façon, et où tu leur rendras toutes leurs impertinences.

CHARLES S.

Age : seize ans.

Littleton (New Hampshire).

---

4. — NOS ÉCOLES PUBLIQUES.

Le système de nos écoles communales est tel que tout enfant peut les suivre et qu'il a le droit de profiter de l'éducation qu'on y donne, qu'il ait ou non de l'argent pour payer la rétribution scolaire.

Ces écoles permettent d'instruire le peuple et empêchent notre nation de se laisser gouverner par la superstition et par le fanatisme.

Elles nous débarrassent du bûcher, et donnent aux hommes la liberté de parler selon leur croyance.

C'est grâce à elles que nous n'employons pas les expressions de « Votre Majesté » et de « Mon Seigneur ».

Sans ce système, qui répand les maisons d'école dans tout notre pays, la masse des habitants ressemblerait à des troupeaux de bêtes brutes, conduites, persuadées et trompées par des démagogues, par des voleurs, par des coquins, jusqu'à ce que notre gouvernement républicain se fût changé en monarchie.

Alors, comme autrefois, nous entendrions parler d'excommunications et de sentences de mort pour désobéissance aux lois de religions établies. Alors des centaines et des milliers de personnes seraient jetées au feu ou conduites à l'échafaud à cause de leur foi religieuse.

Celui-là seul qui ne craindrait pas la mort oserait exprimer une pensée contraire à la croyance établie. On verrait se renouveler ces voyages vers les rives lointaines, où l'on irait braver les dangers, et vivre dans la terreur des sauvages pour pouvoir adorer le Seigneur en liberté.

Il n'y a rien de si dangereux pour la liberté que l'établissement d'une Église nationale, qui ne peut subsister que par l'ignorance du peuple. Cet établissement est dangereux; car, à moins que le monde ne devînt meilleur, aucune Église existante ne tolérerait longtemps que l'on fît de l'opposition à ses croyances si elle avait le pouvoir de l'empêcher. Or, pour obtenir ce pouvoir, elle emploierait tous les moyens de renverser notre gouvernement.

Si l'on peut juger de l'avenir par le passé, sans nos écoles, et sans l'instruction qui est généralement répandue dans notre peuple, il arriverait que certains hommes feraient tout leur possible pour devenir très-populaires, et alors ils se déclareraient les chefs de cette nation, et traîneraient dans la poussière le drapeau rayé et semé d'étoiles.

Sans nos écoles, la sagesse serait le partage d'un bien petit nombre, et l'ignorance serait la condition de la grande majorité : on verrait partout le vice; l'anarchie et le désordre régneraient dans notre pays.

Si la masse du peuple était ignorante, comme il serait facile aux tyrans de détruire ce droit sacré de vote, droit cher au citoyen et qui doit être protégé comme tous ceux qui lui sont chers, et sans lequel il ressemble à la paille emportée et brisée par le vent.

D'un autre côté, grâce à nos écoles, d'un pauvre enfant tout déguenillé on fait un grand homme d'État, d'un écolier aux mains sales on fait un grand orateur ; et, au lieu d'un pays plein de pauvres êtres vivant dans la dépendance, nous avons une nation dont chaque membre peut dire et dit en effet : « Je ne reconnais pas de supérieur. » Au lieu d'une armée faible contre les envahisseurs étrangers, nous pouvons nous vanter d'avoir une armée dont chaque soldat est un habile général, une armée capable de résister aux forces du monde réunies, une armée qui, à l'abri du cher vieux drapeau, marcherait à la mort plutôt que d'accepter l'autorité d'un monarque ou d'une foi religieuse.

Mes amis, aujourd'hui on fait des efforts désespérés pour détruire ce système, et un jour pourra venir où cette question : « Écoles publiques ou non », sera posée devant le peuple. Si ce jour arrive jamais, rendons par nos votes ce système si fort que, lorsque le brillant soleil se lèvera pour la dernière fois dans l'Orient et accomplira sa carrière pour aller se jeter dans le lit doré de l'Occident, les plis de soie de notre bannière

constellée puissent flotter sur « le foyer des braves et la terre des libres institutions ».

Il est vrai, personne n'en peut douter, que notre système d'écoles communes est la base sur laquelle repose notre Gouvernement actuel, et il est également vrai que, si cette base n'était pas maintenue, le Gouvernement tomberait. Mais j'espère que vous vous lèverez tous avec moi pour soutenir cette liberté et que l'on verra les générations à venir soutenir également les écoles communes ainsi que tous nos autres droits et notre drapeau rayé et constellé d'étoiles, et j'espère :

« Que la gloire de ces étoiles augmentera jusqu'à l'accomplissement des temps, jusqu'à ce que le monde ait terminé sa mission sublime et que toutes les nations de la terre soient réunies en une seule. »

M. Henry.

Age : quinze ans.

West des Moines (Iowa).

---

5. — LES ÉCOLES FRANÇAISES.

C'est tout récemment qu'un système d'écoles tolérable s'est établi en France. Sous l'ancienne monarchie, l'éducation était à ce point négligée que bien peu de Français savaient lire ou écrire.

Pendant la première moitié de ce siècle l'éducation, loin de progresser, a plutôt décliné.

En 1789, quand éclata la première révolution, il y avait plus de 72 000 élèves dans les écoles, tandis qu'en 1848, avec une population beaucoup plus nombreuse, le nombre des élèves des écoles de France n'était que de 69 000.

Au moment actuel, 30 pour 100 des Français ne savent ni lire, ni écrire.

Dernièrement encore il y avait beaucoup de districts dans la campagne qui ne possédaient aucune école.

Les enfants de parents riches avaient des précepteurs qui les instruisaient chez eux, tandis que les enfants des pauvres recevaient des prêtres une instruction fort négligée, ou n'en recevaient pas du tout.

La somme d'ignorance qui existe en France est surprenante. J'ai entendu parler d'une Française qui s'imaginait que tous les Américains étaient des nègres. Une autre Française, appar-

tenant à la haute classe de la société, était fort étonnée que les Américains parlassent anglais; elle se figurait que nous avions une langue particulière. Une Française très-élégante était persuadée que les États-Unis étaient dans le Brésil; une autre croyait qu'ils faisaient partie de l'Angleterre.

Telles sont, nous disent les voyageurs, les idées absurdes que se font les Français; elles prouvent qu'ils n'ont pas reçu une instruction convenable.

Cependant depuis la grande guerre avec la Prusse les hommes d'État français ont vu de quelle importance il était d'avoir de bonnes écoles, et on a établi un nouveau système d'écoles qui permet à chaque petit Français de recevoir l'instruction.

Leurs écoles ne sont pas gratuites comme les nôtres; les parents qui ont le moyen de payer la rétribution scolaire pour leurs enfants la payent, mais ceux qui n'ont pas le moyen de la payer peuvent envoyer leurs enfants à l'école sans frais.

Les écoles ne sont plus, comme elles l'étaient autrefois, dans la main des prêtres catholiques.

Dans toutes les écoles françaises où les filles et les garçons fréquentent la même classe, l'enseignement ne peut être donné que par des institutrices âgées de vingt et un ans au moins et ayant prouvé leur capacité. Les écoles sont sous la surveillance d'un comité composé du maire du village et de ses conseillers, du prêtre catholique et du ministre protestant.

Outre les écoles publiques, il y a en France des écoles fondées par des personnes bienfaisantes, et où les enfants de leur secte reçoivent gratuitement l'instruction.

Le gouvernement a aussi établi un grand nombre d'écoles du dimanche (1). Ces écoles du dimanche n'ont pas pour but de donner l'instruction religieuse aux élèves; elles sont destinées aux jeunes ouvriers sans instruction et que leurs occupations empêchent de suivre les classes ordinaires qui se font dans les écoles pendant la semaine.

CARRIE H.

Age : quinze ans.

Sandusky (Ohio).

---

(1) Cours d'adultes et classes d'apprentis.

3e SECTION : LITTÉRATURE.

6. — L'ESPRIT ET L'HUMOUR.

1. *L'esprit :*

Qui rabaisse les choses élevées : deux exemples.
Qui élève les choses basses : un exemple.
Qui présente les choses au moyen d'images particulières : quatre manières.
Qui joue sur les mots : les énigmes, les rébus et les quolibets.

L'esprit est ce qui surprend l'âme par son caractère particulier. Il ressemble à un éclair qui disparaît dans les ténèbres aussitôt qu'on l'a aperçu. L'esprit contient quatre divisions que nous indiquons ici :

1° Celui qui rabaisse les choses élevées ;

2° Celui qui élève les choses basses ;

3° Celui qui présente les choses au moyen d'images particulières ;

4° Celui qui joue sur les mots.

La première de ces quatre espèces d'esprit a pour but de changer brusquement les pensées d'une personne, et de les faire passer du sublime au ridicule. Ainsi se trouve vérifié ce proverbe : « Il n'y a qu'un pas du sublime au ridicule. » Par exemple on comparera la voix majestueuse de la tempête au bruit fait par un enfant à qui l'on donne le fouet. Autre exemple : Une personne qui passait dans les rues de Londres vit un homme creuser ce qu'elle supposait être une tombe. Elle demanda à qui cette tombe était destinée, et le terrassier lui répondit : « Nous posons un tuyau de gaz. »

A la seconde espèce d'esprit se rapporte l'exemple d'une dame comparée à une prêtresse, parce que sa table de toilette représentait une cérémonie religieuse.

La troisième espèce d'esprit peut se manifester de quatre manières. D'abord par un rapprochement de choses qui paraissent être opposées. Par exemple, Roger de Coverley (1) dit qu'il aurait donné à sa veuve « une mine de houille pour qu'elle pût avoir du linge blanc et qu'il aurait fait étinceler à ses mains cent de ses plus riches arpents » (2).

(1) Personnage fictif, inventé par Addison dans le *Spectator*, où il est le type du gentilhomme campagnard. Voir *The Spectator*, n° 2, 2 mars 1710-1711. (*Note du traducteur.*)

(2) I remember my friend sir Roger de Coverley told me some time

Il semblerait qu'une mine de houille, qui est noire et sale, serait loin de lui procurer du linge blanc.

Deuxièmement en représentant les choses de telle sorte qu'elles ne tardent pas à paraître ridicules ; ainsi on croyait que les chevaliers de l'ancien temps pouvaient lire dans l'âme de ceux qu'ils regardaient.

Troisièmement en attribuant à certaines personnes des vertus qu'elles ne peuvent pas posséder. Par exemple, lorsqu'on dit que les malades ne se plaignent pas, après leur mort, des remèdes que leur médecin leur a donnés.

Quatrièmement, lorsque l'on présente comme merveilleux quelque chose de très-ordinaire. Par exemple cette conversation sur le mariage que Béatrix termine en disant à Léonato : « J'ai de bons yeux, mon oncle : je puis voir une église en plein jour (1) ».

La quatrième espèce d'esprit contient les jeux de mots. C'est depuis longtemps le genre d'esprit qui a le plus de vogue. Cette quatrième division pourrait fournir un grand nombre d'exemples.

« Sous cette pierre gît mon épouse, elle se repose maintenant... et moi aussi, » etc.

2. L'*humour* :

Définition.
Le pathétique.
Le pathétique mis en contact avec l'humour.

since, that upon his courting the perverse widow, he had disposed of an hundred acres in a diamond ring which he would have presented her with, had she thought fit to accept it : and that upon her wedding-day she should have carried on her head fifty of the tallest oaks upon his estate. He further informed me, that he would have given her a coal-pit to keep her in clean linen, that he would have allowed her the profits of a wind-mill for her fans, and have presented her once in three years, with the shearing of his sheep for her under petticoats. (*The Spectator;* n° 295, 7 février 1711-1712.

(*Note du traducteur.*)

(1) Beatrice..... For hear me, Hero; wooing, wedding, and repenting, is as a Scotch jig, a measure, and a cinque pace.

Leonato. — Cousin, you apprehend passing shrewdly.

Beatrice. — I have a good eye, uncle; I can see a church by daylight.

(Shakspeare, *Much ado about nothing,* Acte II, Scene I.)

(*Note du traducteur*)

L'humour et l'esprit.
Comment on emploie l'humour, et quand on admit pour la première fois sur le théâtre les expressions et les actions singulières.
A quoi sert l'humour ?
Quel est le but du ridicule ?

L'humour est le plus souvent une représentation comique des pensées et des actions des personnes. Il présente tout sous un jour ridicule.

Si une personne a réellement du chagrin, si la douleur lui fait verser des larmes, ce n'est plus de l'humour ; on appelle ordinairement cet état le pathétique : il est exactement opposé à l'humour.

Si ces deux genres sont mis en contraste, ils augmentent beaucoup l'effet d'une production littéraire, et la plupart des écrivains ont recours à ce moyen. C'est ce qui donne tant de charmes aux romans de Dickens.

L'humour n'est pas, comme l'esprit, une étincelle qu'on aperçoit un instant et qui disparaît dans les ténèbres, mais il peut durer pendant tout un ouvrage. Buckingham dit : « L'humour est tout, on ne devrait employer l'esprit que pour rehausser quelque belle pensée. »

L'humour forme la base de toute littérature comique. Shakespeare s'en sert à chaque instant et avec beaucoup d'effet dans toutes ses pièces.

On a regretté que l'humour mis sur la scène ne soit pas d'un caractère très-pur. Ce défaut ne peut pas être attribué à un manque de délicatesse chez les auteurs dramatiques. Mais, lorsqu'on mit pour la première fois l'humour sur la scène, il y a plusieurs siècles, beaucoup de choses qui nous révoltent maintenant étaient parfaitement convenables. Les écrivains de nos jours, pensant qu'ils devaient suivre l'exemple de leur prédécesseur, l'ont imité sur ce point comme sur les autres.

L'humour n'a pas d'autre but que de faire rire.

Lorsque l'humour se change en un mépris piquant, il devient du ridicule. Le but du ridicule est de mettre au jour les défauts d'une personne.

MATTIE P.
Age : quinze ans.

Rochelle, comté d'Ogle (Illinois).

---

7. — DU STYLE.

Donnez cinq règles pour former le style.

Rép. — 1. Méditez soigneusement, sérieusement et avec patience. 2. Composez souvent. 3. Composez lentement et soigneusement. 4. Relisez-vous avec soin. 5. Évitez les affectations qui vous empêcheraient de traiter convenablement votre sujet.

MICHAEL H.

Age : seize ans.

Rochelle, comté d'Ogle (Illinois).

---

8. — ÉTUDES LINGUISTIQUES.

Quest. — Nommez les groupes de langues qui appartiennent à la famille aryenne.

Rép. — La langue aryenne forme les groupes suivants : hindou, iranien, celtique, italique ou romanique, hellénique ou grec, teutonique, lettique ou slavonique.

Quest. 2. — Faites le tableau des langues teutoniques.

Rép. —

LANGUES TEUTONIQUES :	*Bas allemand.* .	Anglais. Flamand. Hollandais.
	Scandinavien. .	Norvégien. Suédois. Danois. Irlandais.
	Haut allemand.	Allemand moderne.

Quest. 3. — Faites brièvement l'historique des différentes manières par lesquelles les éléments celtiques sont entrés dans l'anglais.

Rép. — Les habitants primitifs de l'Angleterre étaient les tribus celtiques, qui fournirent beaucoup de mots à la langue anglaise. Le pays fut conquis à diverses époques par des peuples d'origine celtique qui apportèrent avec eux et y introduisirent beaucoup de leurs mots.

Quest. 4. — Faites un court exposé des acquisitions latines et de leur nature.

Rép. — On peut diviser les acquisitions latines en quatre périodes :

1re *Période.* — L'Angleterre fut conquise par les Romains, qui la conservèrent de 43 à 426 après Jésus-Christ. Les habitants de l'Angleterre furent complétement romanisés. La plupart des mots latins adoptés par les Anglais pendant cette période furent des noms de lieux, comme *castra*, un camp ; *strata*, une rue.

2e *Période.* — Le latin de cette période est dû à l'introduction du christiamsme, en 596, par saint Augustin. La plupart des mots introduits pendant cette période se rapportaient à l'église et à ses lois, comme service, évêque, baptême.

3e *Période.* — Le latin de cette période est dû à la conquête franco-normande, en 1066.

Pendant cette période, le franco-normand fut la langue de la haute classe ; on s'en servit dans les écoles, dans les tribunaux, etc. Les mots latins de cette époque furent adoptés lentement de 1066 à 1154. Au milieu du XIVe siècle, le franco-normand était à son apogée (1).

4e *Période.* — Le latin de cette période est dû à la Renaissance des sciences pendant le XVIe siècle. On adopta alors beaucoup de mots scientifiques.

Quest. 5. — Quelle fut l'influence du franco-normand sur la grammaire anglaise et sur le vocabulaire anglais ?

Rép. — L'influence du franco-normand sur la grammaire anglaise se manifesta par une tendance à supprimer toutes les inflexions et à faire de l'anglais une langue analytique ; les intonations gutturales furent adoucies.

L'influence du franco-normand sur le vocabulaire anglais se manifesta par la tendance à faire disparaître les mots anglo-saxons, et à leur substituer des mots latins. Les traductions de la littérature franco-normande, les sciences, le commerce introduisirent aussi des mots nouveaux.

Quest. 5. — Nommez les principaux dialectes du XIVe siècle. Dites comment on les distinguait les uns des autres. Citez des exemples de chacun d'eux.

(1) En 1362, le roi d'Angleterre Édouard III substitua dans les actes publics et devant les tribunaux la langue anglaise à la langue franco-normande. (*Note du Traducteur.*)

Rép. — Les principaux dialectes du XIVe siècle étaient :

Le Lowland, parlé au sud de la Tamise; la terminaison de la première personne du pluriel était *eth*, comme *we habbeth*, pour *we have* (nous avons).

Le Midland, parlé entre la Tamise et l'Humber; la terminaison de la première personne du pluriel était *en*, comme *we habben* pour *we have*.

Le Highland, parlé entre l'Humber et l'embouchure du Forth ; la première personne plurielle se terminait en *es* ou bien n'avait pas de flexion, comme *we haves* ou *we hare* pour *we have*.

Quest. 6. — Quelles sont les raisons qui font attribuer à l'anglo-saxon les mots suivants : *good* (bon), *old* (vieux), *quicken* (hâter), *knock* (coup), *father* (père), *goose* (oie), *sun* (soleil), *three* (trois), *fourth* (quatrième)?

Rép. — *Good* et *old* sont anglo-saxons, parce que les mots qui expriment des qualités sont anglo-saxons. *Father*, parce que les premiers mots employés dans l'enfance sont anglo-saxons. *Goose*, parce que beaucoup de noms de volailles et d'animaux sont anglo-saxons. *Sun*, parce que les noms des objets naturels sont anglo-saxons. *Three* et *fourth*, parce que tous les nombres, excepté *second* (second), *million* (million) et *billion* (billion), sont anglo-saxons.

Quest. 8. — Divisez les mots suivants en simples, composés, primitifs ou dérivés : *may* (pouvoir), *weaken* (affaiblir), *snow* (neige), *domestic* (domestique, adj.), *northern* (septentrional), *free-mason* (franc-maçon), *mine* (mine), *island* (île), *whilom* (jadis), *manly* (viril), *prepare* (préparer), *mankind* (l'humanité).

Primitifs : may, snow.

Simple : mine.

Dérivés : weaken, domestic, northern, island, manly, prepare.

Dérivés composés : free-mason, whilom, mankind.

Quest. 10. — Quelle est l'étymologie de *ly*, *ed* (1); *s*, et *eth* de la 3e personne singulier des verbes?

Rép. — *Ly* vient de l'anglo-saxon *like* (comme, semblable).
Ed vient de l'anglo-saxon *did* (fit).

(1) *Ly* est un suffixe qui sert à former les adverbes de manière, correspondant au français *ment*.

Ed sert à former le participe passé et le prétérit des verbes réguliers. (*Note du Traducteur.*)

S vient de l'anglo-saxon *sa* ou *se*.

Eth vient de l'anglo-saxon.

Quest. 11. — Analysez les mots suivants et indiquez l'étymologie des éléments qui les composent : *unanimous*, (unanime), *insulate* (isoler), *affluence* (affluence), *transient* (éphémère), *deject* (abattre), *propel* (pousser), *sustain* (soutenir), *benefactor* (bienfaiteur), *extraction* (extraction).

Rép. — *Transient*, dérivé; composé du préfixe latin *trans* et de la racine latine *sient* (1).

Affluence, dérivé; composé du préfixe latin *ab*, signifiant hors de, et de la racine latine *flu* (verbe *fluo*, couler); *ence* signifie l'action de.

Deject, dérivé; composé de *de* qui signifie en bas; la racine est *ject*, du latin *jacio*, lancer.

Propel, dérivé; formé du préfixe *pro*, latin, qui signifie en avant, la racine est *pel*, du latin *pello*, pousser (2).

Sustain, dérivé; composé de *sus*, latin, sous, sur, et de la racine *tain* (3), du latin *teneo*, *tentum*, tenir.

Benefactor, dérivé; formé du préfixe *bene*, bien, et de la racine *fac* de *facio*, *factum*, agir ou faire: le suffixe *or* désigne celui qui.

Extraction, dérivé; composé de *ex*, hors de, et de la racine *tract* de *traho*, tirer; *ion* vient du latin et signifie état de.

LOUISE K.
Age : dix-sept ans.

Milwaukee (Wisconsin).

---

9. — QUESTIONS SUR LA PONCTUATION.

1. Ponctuez les phrases suivantes et indiquez les règles que vous appliquez :

Les livres qui sont les dépôts de la science sont une partie indispensable du mobilier d'une maison.

Il y a de la barbarie à insulter les hommes qui nous ont témoigné de la bienveillance.

(1) *Sic.*
(2) L'élève écrit : *pelo*, *pelsum*.
(3) *Sic.*

Rép. — Je ponctue ainsi ces phrases :

Les livres, qui sont les dépôts de la science, sont une partie indispensable du mobilier d'une maison.

« Qui sont les dépôts de la science » est mis entre deux virgules parce qu'elle est une proposition relative, non restrictive.

Il y a de la barbarie à insulter les hommes qui nous ont témoigné de la bienveillance.

La proposition relative dans cette phrase est restrictive, et ne doit pas être placée entre deux virgules.

Voici la règle des propositions relatives : Il faut placer entre deux virgules toute proposition commençant par un pronom relatif si elle n'est pas restrictive.

2. Donnez trois règles pour le point-virgule, et appuyez chacune d'elles par un exemple.

Rép. — Lorsqu'une phrase se compose de deux membres, et que l'un de ces membres ou tous les deux sont subdivisés, la plus longue division doit être marquée d'un point-virgule. Ex. : Soyez diligent; car vous serez amplement récompensé.

Lorsque plusieurs phrases sont de suite, qu'elles n'ont entre elles aucun rapport grammatical et qu'elles ne sont unies que par le sens, elles doivent être séparées par des points-virgules. Ex. : Les pierres poussent; les végétaux poussent et vivent; et les êtres animés poussent, vivent et sentent.

3. Donnez pour les deux points deux règles appuyées sur des exemples.

Rép. — Lorsque le titre d'un livre est suivi d'un sous-titre alternatif ou explicatif, si ces deux titres sont réunis par la conjonction *ou*, il faut mettre deux points avant *ou*, et une virgule après; mais s'il n'y a pas de conjonction, il faut séparer les deux titres par deux points. Ex. : La rhétorique : science qui traite de l'art de bien dire.

Il faut employer les deux points avant une citation directe. Ex. : Lowell dit : « Y a-t-il rien de comparable à un jour de juin (1)? »

(1) There is no price set on the lavish summer,
And June may be had by the poorest comer.
And what is so rare as a day in June?
Then, if ever, come perfect days.

James Russell Lowell, vol. I. The vision of sir Launfal, prelude.
(*Note du Traducteur.*)

6. Donner la division des phrases au point de vue de la rhétorique.

Rép. — La rhétorique divise les phrases en : périodiques, décousues, symétriques, courtes et longues.

7. Qu'est-ce qu'une phrase décousue? Une phrase de ce genre est-elle toujours défectueuse?

Rép. — Une phrase décousue n'est pas toujours défectueuse quoiqu'elle le soit le plus souvent. Une phrase décousue est celle qui peut se terminer à deux ou à plusieurs endroits.

SOPHIE J.

Age : seize ans.

Bay City (Michigan).

---

10. — ORIGINE DES LOCUTIONS D'ARGOT.

Les lettres sont des clefs qui enferment dans des mots les curiosités de l'histoire. Rien, en effet, ne pourrait donner une idée de la richesse de signification contenue dans les mots. Ils ont en eux un charme indéfinissable qui nous engage à en rechercher l'origine. Nos recherches ne nous satisfont qu'autant qu'elles ont fait luire la lumière de la raison sur un mot, et qu'elles nous en ont ainsi découvert la racine.

L'étude des mots ne nous permet pas seulement de suivre la formation et le développement de la langue, elle nous permet aussi d'assister au développement des pensées et des habitudes du peuple. Nous voyons qu'il nous manque beaucoup de mots pour exprimer nos idées. Cette pauvreté de la langue se fait sentir non-seulement aux enfants et aux peuples naissants, mais encore aux hommes faits et aux nations qui ont acquis tout leur développement. Les premiers ont recours aux comparaisons, aux métaphores et aux autres figures du discours; les autres les reçoivent toutes faites et les emploient parce qu'elles leur paraissent très-commodes pour tenir lieu de ce qui leur manque, ou bien simplement parce qu'ils aiment à se servir du style figuré.

C'est donc d'abord la pauvreté de la langue qui force les hommes à employer la même expression pour désigner des objets ou des actes complétement différents. Plus tard, ils veulent s'épargner la peine d'inventer un nombre infini de mots et de se les rappeler. Un mot qui a été inventé pour exprimer

une idée ou une chose particulière, sera employé pour exprimer une autre idée ou une autre chose à laquelle on suppose quelque ressemblance avec la première. Il arrive cependant quelquefois que ces métaphores et ces comparaisons sont trop obscures. Lorsque ces figures tombent dans le burlesque ou dans le vulgaire, nous les appelons de l'*argot*.

En examinant une expression figurée de ce genre, par exemple l'expression *He has passed in his checks* (1), nous voyons qu'elle ressemble un peu aux figures qu'on emploie à l'origine d'une langue. Cette expression tire probablement son origine de la vivacité avec laquelle certaines personnes sentent et apprécient la relation du concret à l'abstrait. Elles ont comparé l'homme qui, à la fin d'un voyage, remet ses bulletins et acquitte ainsi la Compagnie du chemin de fer de toute obligation envers lui, à un homme qui a été libéré de tout ce qu'il devait à la vie, et qui a donné quittance à la vie de tout ce qu'elle lui devait. Cette expression contient une comparaison ou une métaphore abrégée.

Une loi curieuse force les mots à faire un certain stage avant de recevoir l'empreinte qui leur donne cours légal. Tout mot reste pendant quelque temps à l'état d'embryon avant d'avoir droit de cité dans la langue. Pendant un demi-siècle peut-être, il ne trouvera place dans aucun Dictionnaire. L'introduction dans le Dictionnaire est la grande épreuve, et lorsqu'un mot l'a passée, il peut compter sur une existence plus ou moins longue.

Il y a des milliers de mots qui sont nés dans l'argot et qui, plus tard, ont été adoptés par la bonne société. Il est curieux d'observer un grand nombre de nos plus nobles expressions qui reposent sur quelque terme libre et populaire, sur quelque réplique qui a passé de bouche en bouche, ou dont la création spontanée répondait à quelque nécessité du moment.

Nous avons aussi dans notre langue des mots qui, à l'origine, désignaient des choses ou des qualités grandes et nobles, et qui, emportés par le courant irrégulier des pensées humaines,

(1) « Il a remis ses bulletins de voyage, » c'est-à-dire il a rendu le dernier coupon du livret employé en Amérique, comme il l'est chez nous dans les *voyages circulaires*. Des auteurs expliquent cette locution, qui signifie qu'un homme est mort, en donnant au mot *checks* le sens qu'il a dans l'argot des joueurs dans les États du Pacifique : *Counters used in games at cards*, jetons pour compter les points aux jeux de cartes. (*Note du Traducteur.*)

se sont singulièrement corrompus. *Imp* (1) est un des mots qui ont eu à souffrir de cette injustice. Dans les ouvrages de Shakespeare il signifie toujours *fils*. Sa signification étymologique est *pousse* ou *rejeton*. Il en est de même de *beldame*, qui, au lieu de signifier une vieille sorcière (2), devrait signifier une belle dame ou au moins une grand'mère.

C'est au théâtre que nous devons beaucoup des répliques et des expressions bizarres qui frappent nos oreilles à tout instant. Bien souvent aussi ces mots et ces expressions que nous avons tous les jours à la bouche ont une force pittoresque que des synonymes plus élégants seraient bien loin d'avoir.

Quelle énergie et quelle clarté dans les expressions suivantes, par exemple : *close fisted*, *bamboozle*, *rich stories*, *mealy-mouthed* (3).

De même, on dit de quelqu'un qu'il a *cheek* (4), *brass* ou *tin*. On dit qu'une personne est dans un *pickle*. Nous nous écrions : *Ginger*, ou *Go tell the news to Hannat*. C'est aux comédies dites de société que nous devons toutes ces expressions.

Nous pourrions feuilleter notre Dictionnaire bien longtemps

(1) *Imp*, diablotin.

(2) Ou porc.

(3) *Close fisted :* serré, dur à la détente.

Bamboozle : ce mot, passé du bohémien moderne dans l'anglais, signifie : duper, se jouer de quelqu'un.

Rich stories : des histoires trop absurdes pour qu'on y ajoute foi ; des contes à dormir debout. Même sens que *riche* dans notre argot.

Mealy-mouthed : trompeur, beau parleur, bouche enfarinée.

(4) *Cheek*, joue, et en argot *front*, impudence.

Brass : cuivre, bronze; en argot, figure de bronze, c'est-à-dire impudence. En 1803, des artilleurs de Norwich reçurent l'ordre d'essayer des canons en cuivre (*brass*) qui appartenaient à la ville. Le rapport fait sur les résultats de ce tir contenait cette phrase : « Il est d'usage de donner au caporal le métal des pièces qui ont éclaté. » La municipalité répondit : « ...The corporal does not want *brass*, le caporal n'a pas besoin de cuivre, ou : « Le caporal ne manque pas d'impudence. »

Tin : étain, en argot, de l'argent.

Pickle : saumure; en argot, position malheureuse ou comique (comme être dans le pétrin).

Ginger : terme dont on se sert pour déprécier l'extérieur d'une personne.

To be all the rage : faire rage.

Blue stocking : bas bleu.

Dead letter : lettre mise au rebut. (*Notes du Traducteur.*)

avant de trouver des expressions aussi énergiques que les suivantes pour exprimer la même idée : *all the rage*, *blue stocking* ou *dead letter*. C'est la poste aux lettres qui nous a donné cette dernière.

Il serait difficile de découvrir ou d'imaginer l'origine de quelques-unes de nos expressions populaires, par exemple de celle-ci : *To sow one's wild oats* (1). Pourquoi a-t-on choisi l'avoine, parmi toutes les autres espèces de blé, pour caractériser les désordres de la jeunesse?

L'expression populaire *By hook or by crook* (2) a une étymologie très-curieuse. D'après les anciennes coutumes forestières, les personnes qui avaient le droit de ramasser dans les forêts royales du bois pour se chauffer, ne pouvaient prendre que le bois mort, ou les branches d'arbre qui avaient *a cast*, *a hook and crook* (3).

En recherchant l'étymologie et la signification des mots, nous voyons qu'il n'en est pas un qui n'ait sa logique et son bon sens, mais logique bien libre et bon sens parfois bien original.

GEORGIANA B.
Age : vingt ans.

Milwaukee (Wisconsin).

III. — Narrations et Fictions.

11. — ENTREVUE DU SOLEIL ET DE LA LUNE.

(2e année.)

A la fin d'une année le Soleil et la Lune se réunirent et chacun d'eux se mit à parler des belles choses qu'il avait vues pendant l'année qui venait de s'écouler. Chacun d'eux pensait qu'il avait eu plus de plaisir que l'autre, qu'il avait fait plus

(1) Littéralement : semer son avoine sauvage. Nous disons en français : jeter sa gourme.

(2) Littéralement : par crochet ou par croc, d'une manière ou d'une autre.

(3) Non franches, ayant un crochet et un croc.

(*Notes du Traducteur.*)

de bien, et ils en vinrent ainsi à se quereller ; car quoique le Soleil et la Lune soient tous les deux de magnifiques choses, ils aiment à disputer comme tout le monde.

Enfin ils décidèrent que le Soleil raconterait le jour le plus agréable qu'il avait passé, et la Lune la nuit la plus charmante qu'elle avait eue, et qu'ils décideraient ensuite, d'après ce récit, lequel des deux s'était le plus amusé et avait fait le plus de bien.

Le Soleil commença son récit en ces termes :

« C'est dans le beau mois de juin que j'ai passé ma plus agréable journée. Lorsque je me levai, le ciel était si pur que je vis bien aussitôt que j'aurais une belle journée pour surveiller les habitants du monde, et que je n'aurais pas à livrer bataille aux nuages comme cela arrive presque tous les jours.

» La première chose que je remarquai fut une jolie maison brune, et en m'approchant je pus facilement regarder dans l'une des chambres. Il y avait dans cette chambre un petit garçon profondément endormi dans son petit lit. Il avait l'air si gentil que je pensai d'abord à ne pas le réveiller ; mais enfin je me décidai à lui envoyer ma fille, l'un des plus jolis rayons de soleil qu'on ait jamais vus, pour le réveiller. Au moment où mon rayon de soleil entra dans la chambre qu'il illumina de son éclat, le petit se mit à se frotter les yeux, et bientôt il fut complétement réveillé. J'aurais bien voulu entendre ce qu'il dit à ma petite fille, mais sachant qu'on avait besoin de moi ailleurs que dans la petite maison brune, je m'empressai de continuer ma route.

» Je rencontrai une petite fille qui était occupée à arranger son jardin. On voyait bien qu'elle n'était qu'apprentie jardinière, car la veille elle avait planté à l'ombre une pensée qui aime le soleil ; cette pauvre pensée était fanée et s'inclinait vers la terre. Je lui envoyai un autre de mes rayons de soleil pour la consoler, et en un instant elle reprit un éclat merveilleux. La petite fille parut enchantée, et je crois qu'elle remercia mon rayon de soleil ; mais je ne pus pas rester pour m'en assurer.

» Je me remettais en route lorsque, à ma grande surprise, je vis un gros nuage s'élever de l'occident. Je n'avais compté sur aucune bataille pour ce jour-là, et j'en voyais une qui se préparait. Néanmoins je résolus de vaincre, et, après une lutte très-vive, car le nuage voulait absolument m'éclipser, je fus victorieux.

» Une société composée de plusieurs enfants paraissait avoir pris le plus grand intérêt à la lutte, car, en baissant les yeux,

je vis tout ce petit monde qui battait joyeusement des mains pour me féliciter de ma victoire : ils allaient faire un pique-nique et ils avaient craint qu'il ne vînt de la pluie.

» Je les vis partir pour les bois ; mais, après leur longue marche, ils avaient chaud et ils étaient fatigués : ils cherchèrent les parties les plus épaisses du bois où mes plus petits rayons ne pouvaient pas pénétrer.

» J'entrai ensuite dans une petite école où deux méchants garçons mangeaient des pistaches de terre sous leurs pupitres pendant que leur maître leur faisait une démonstration. J'envoyai un de mes petits rayons de soleil sur le pupitre, mais je me repentis de l'avoir fait lorsque je vis l'un de ces garçons prendre un morceau de verre qu'il avait dans sa poche, le mettre dans le rayon de soleil et envoyer la lumière dans les yeux du pauvre maître qui, pendant un moment, en fut tout ébloui. Irrité de voir qu'ils faisaient un tel usage de mon rayon de soleil, je me hâtai de poursuivre ma route.

» L'après-midi était avancée et j'avais presque achevé ma carrière quotidienne, lorsque je rencontrai l'un des plus charmants spectacles que j'eusse jamais vus. Deux petites filles jouaient avec leurs poupées sous un arbre touffu. Elles étaient si gentilles en berçant leurs poupons que je fus fâché de les quitter.

» Au moment où j'allais disparaître derrière quelques hautes montagnes, je vis la joyeuse société d'enfants revenir de leur pique-nique. J'entendis l'un d'eux qui s'écriait : « Oh ! quel joli coucher de soleil ! » — « Oui, dit un autre, il a fait une journée charmante. »

» Moi aussi je pensai qu'il avait fait une journée charmante, et je souhaitais qu'elle pût durer plus longtemps ; mais sachant qu'il était impossible de la prolonger d'un instant, je lançai les plus brillants de mes rayons sur le groupe enfantin qui s'était arrêté pour me regarder, et, leur disant adieu, je disparus. »

Le Soleil ayant ainsi terminé son récit, la Lune commença le sien en ces termes :

« C'est au mois de décembre que j'ai passé la nuit la plus délicieuse. Lorsque je me levai, la neige couvrait la terre, et mes petites amies les étoiles lançaient tous leurs feux : le monde me parut vraiment magnifique. La première chose que j'entendis fut des battements de mains et de joyeuses exclamations semblables à celles que vous entendites après votre victoire sur le nuage ; et peut-être étaient-elles poussées par la même société joyeuse, car ils avaient craint que la nuit

ne fût obscure, et ils se réjouissaient en me voyant briller avec tant d'éclat. C'était une réunion de joyeux compagnons, et leur divertissement me plaisait beaucoup; mais je ne pouvais pas perdre mon temps : je continuai donc ma route.

» Je m'avançais lentement, regardant tous les objets sans qu'aucun attirât mon attention, lorsque j'aperçus un petit marchand de journaux qui cherchait de l'argent qu'il avait perdu. Le pauvre petit grelottait de froid, j'en eus pitié et je résolus de l'aider. Je lançai donc un de mes rayons sur l'argent, qui étincela aussitôt sous cette lumière. Le petit garçon l'aperçut, il s'en saisit et s'enfuit.

» Il devait y avoir bal dans une certaine maison cette nuit-là et je m'amusai beaucoup à regarder entrer les invités. Je vis beaucoup de belles personnes, et j'aurais bien voulu les suivre dans la maison; mais il y avait tant de lumières que mes rayons les plus éclatants furent obscurcis, et cela me fut tout à fait impossible.

» Plus tard, lorsque le bal fut terminé, je les vis sortir et regagner leurs demeures. Chaque jolie dame, donnant le bras à un beau cavalier, avait l'air si heureuse que je pensai... je pensai beaucoup de choses. Dans ces circonstances, voyez-vous, mon cher Soleil, j'ai décidément l'avantage sur vous, car le clair de Lune prête beaucoup plus aux scènes romanesques.

» J'allais reprendre ma course, lorsque je remarquai deux hommes à mine suspecte, qui rôdaient autour d'une maison. Les scènes de ce genre me sont familières, et, en les voyant agir, je m'aperçus tout de suite que c'étaient des voleurs. Aussitôt, je laissai tomber ma lumière sur eux pour attirer l'attention de la police de nuit; ils furent découverts en un instant, et, sachant bien que tout se passerait convenablement, je repris ma route.

» Il était si tard alors qu'il n'y avait plus rien à voir; mais la terre me parut charmante dans son repos, et je pris plaisir à la contempler. Le jour approchait rapidement, je souhaitai donc le bonsoir à mes petites amies les étoiles et j'allai me reposer. »

La Lune termina ainsi son récit.

Il restait à prononcer la décision. Ils n'étaient pas plus avancés qu'auparavant; cependant leurs récits les avaient tellement divertis qu'ils résolurent de se réunir à la fin d'une autre année pour se faire encore le récit de leur plus agréable journée et de leur meilleure nuit. Ils se promirent donc de travailler encore

plus au bonheur des habitants de la terre pendant l'année suivante ; et, terminant en paix une entrevue qui avait menacé d'être orageuse, ils se dirent un tendre adieu et se séparèrent.

MARY W.

Age : quatorze ans.

Greenfield (Massachusetts).

---

12. — A L'HOMME DANS LA LUNE.

(2e année.)

Cher homme dans la Lune,

Beaucoup de personnes m'ont raconté de merveilleuses histoires sur votre compte, et tous ces récits sont différents. Les unes vous font errer dans des royaumes de lumière ; d'autres vous suivent dans des voyages fort peu romanesques sur du fromage vert, elles vous accoutrent d'habits montés en graine (1) et vous couronnent d'un chou.

Mais comme aucune de ces histoires ne satisfait pleinement mon esprit, je m'aventure à vous écrire une lettre, que je confie aux vents et aux esprits bienveillants de l'air. J'espère qu'elle vous parviendra sûrement et que vous l'accueillerez avec cette bonté dont votre altesse seule est capable.

Mes espérances sont ambitieuses, mais qui a jamais vu une petite écolière qui ne désirât pas des choses impossibles ? Qui a jamais entendu parler d'un tel phénomène ?

J'ai songé à tant de questions que je devais vous faire que je sais à peine par où commencer. Mais, tout bien considéré, je crois que je ferai mieux de ne rien vous demander et de vous laisser entièrement libre de me donner dans votre lettre, sur laquelle je compte, tous les renseignements sur vous-même que vous croirez devoir me donner.

J'ai vu votre aimable visage se pencher pour regarder notre ville et, si je puis en juger par l'expression de votre physionomie, je serais portée à croire que ce spectacle ne vous déplaisait pas. Je ne m'étonne pas que vous admiriez notre beau lac

(1) Jeu de mots sur *seedy* qui signifie grenu, plein de graines, et, en parlant des vêtements, râpé.

Michigan, notre jolie ville, et le calme et la paix qui règnent partout aux environs.

Avez-vous là-haut des écoles où les élèves étudient la biologie et la géométrie, et écrivent des essais? Ou bien cultivez-vous convenablement dans vos jardins des arbres de science et permettez-vous à tout le monde de manger des poires, ou des pêches, ou des oranges, au lieu d'avoir les yeux fixés pendant des années entières sur des débris fossiles et sur les systèmes philosophiques.

Je crois qu'une telle manière de s'instruire serait très-agréable, et je ne vois pas pourquoi, dans un siècle aussi savant que le nôtre, tant d'hommes habiles dans les sciences ne pourraient pas inventer un système d'éducation de ce genre.

D'un autre côté, vous n'avez peut-être jamais eu le malheur d'avoir un Adam et une Ève qui aient commis une première faute, et tout le monde, chez vous, vit peut-être encore heureux dans un vaste jardin d'Éden. Je crois alors que votre royaume doit être charmant, et je voudrais bien pouvoir aller le visiter au lieu de vous écrire ces quelques lignes.

Dans l'espoir que cette lettre ne tardera pas à vous parvenir et qu'elle vous trouvera au milieu des plaisirs de toute sorte, je demeure

Votre humble amie,

LOTTIE C.

Age : seize ans.

Milwaukee (Wisconsin).

---

13. — LES PARAPLUIES.

Le sujet nous est familier et n'a guère besoin d'être défini. Le mot parapluie ne manque jamais d'évoquer devant nous des visions de contre-allées boueuses, de torrents de pluie, de passants qui courent dans les rues presque désertes, de personnes à l'air lugubre, qui ont perdu ou oublié leur parapluie, et d'autres personnes qui pressent le pas, heureuses de se sentir commodément à l'abri.

Est-il nécessaire maintenant de transcrire la définition qu'en donne notre Webster (1), et de dire qu'un parapluie est un dais

(1) Le Dictionnaire de Webster, qui a la plus grande autorité aux États-Unis.

que l'on peut porter avec soi, qui s'ouvre et se ferme, et que l'on porte à la main pour se garantir de la pluie, de la neige ou des rayons du soleil? Le nom vient du mot latin *umbra* (1), qui signifie *ombre*.

Lors de l'invention des parapluies, on se moqua beaucoup des personnes qui en portaient. On dit que le premier homme qui eut le courage d'en porter un dans les rues de Londres fut Jonas Hanway (2), et beaucoup de personnes se mirent sur leurs portes et à leurs fenêtres pour le voir passer et pour se moquer de lui. Cette invention, comme la plupart des inventions qui sont devenues très-utiles plus tard, fut d'abord traitée d'absurde. Mais nous n'en aurons pas moins une reconnaissance éternelle à l'inventeur du parapluie.

De nos jours, les parapluies sont très-répandus. On dit que les parapluies dont se servent les Indiens sont si larges qu'un seul suffit pour abriter un Indien, sa *squaw* et ses petits *pappooses* (3).

Les parapluies que l'on fait maintenant réunissent, à un haut degré, la beauté et l'utilité. En Europe et en Amérique, on fait les manches en ivoire ou en bois dur et léger; ils sont quelquefois ornés d'argent, et la monture est recouverte de soie, d'alpaga, etc. En Orient, ils sont faits de bambou et on les recouvre de papier verni. On nous représente les princes d'Arabie revenant du spectacle avec une nombreuse escorte de soldats et de courtisans; à côté de chacun d'eux on portait un grand parapluie; quelques-uns de ces parapluies étaient si grands qu'il fallait plusieurs personnes pour en porter un.

D'abord les parapluies ne paraissaient que dans les vestibules des maisons des grands personnages; on les tenait au-dessus de leur tête lorsqu'ils montaient en voiture.

N'est-ce pas charmant de penser que si nous sommes forcées de sortir par un temps de pluie, nous pouvons nous abriter sous un parapluie. Si nous avons oublié d'en prendre un,

(1) Parapluie se dit en anglais *umbrella*.

(2) Jonas Hanway, philanthrope, né à Portsmouth, 1712-1786. Fondateur de la Société de marine anglaise, des Écoles du Dimanche, d'une Maison de refuge pour les filles repenties, des Assurances contre les incendies. (*Note du Traducteur.*)

(3) *Squaw* et *pappoose*, mots employés par les Indiens de l'Amérique septentrionale pour désigner leur femme et leur enfant. (*Note du Traducteur*)

quelqu'un de nos amis nous offrira galamment de partager le sien.

Nous trouvons quelquefois que le parapluie est un grand embarras ; par exemple lorsque nous partons pour l'école le matin et que le ciel est couvert de nuages qui annoncent la pluie, maman nous dit : « N'oublie pas ton parapluie » ; nous nous hâtons d'aller étudier, et nous oublions les nuages jusqu'au moment où il est l'heure de retourner à la maison ; alors nous voyons que le soleil brille dans tout son éclat. Nous saisissons avec impatience le parapluie « ce vieux meuble inutile » et nous n'avons plus aucune reconnaissance pour celui qui l'a inventé.

Les parapluies disparaissent quelquefois de l'endroit où on les met, et rien ne nous irrite plus que de ne pas trouver notre parapluie lorsque nous allons le chercher dans un pressant besoin. On se souviendra toujours des reproches faits par Mme Candle à son mari, qui avait prêté son parapluie à un de ses amis ; et beaucoup d'autres maîtresses de maison se sont trouvées dans le même cas.

Il y a des hommes qui sont renommés pour perdre leur parapluie ou bien pour échanger leur vieux parapluie tout disloqué contre un neuf. C'est assez pour vous faire perdre patience, quelque aimable que l'on soit, de voir son mari sortir le matin avec un parapluie en soie ou en alpaga tout neuf, et de le voir revenir à midi ou le soir avec un vieux parapluie de coton dont toutes les baleines sont brisées, et de l'entendre s'excuser en disant : « J'en suis bien fâché, ma chère amie, mais j'avais laissé mon parapluie dans le coin, et lorsque j'ai voulu le reprendre voilà tout ce que j'ai trouvé. »

FANNIE E.

York (Pennsylvanie).

---

14. — LE JOUR DE DÉMÉNAGEMENT.

(1re année.)

Oh ! qui dira les ennuis du jour de déménagement ? Beaucoup de personnes ont essayé de les décrire, mais il y en a bien peu qui leur aient fait ample justice.

Le jour de déménagement commence à se faire sentir dès le 1er avril. Ce n'est pas la fête qui commence ce jour-là, mais on

commence à faire les préparatifs pour la célébrer. Les enfants sont ordinairement les premiers qui s'aperçoivent de l'approche du grand jour ; car lorsqu'ils reviennent de l'école fatigués et affamés, la servante les gronde et leur dit que maman est allée à la recherche d'une maison.

Depuis ce jour jusqu'au moment où on a trouvé une maison, le désordre règne dans la famille. Les repas sont mal préparés et mal servis, les enfants sont déguenillés et de mauvaise humeur, et la famille n'est rien moins que « Home ! home, sweet home » (1).

Lorsqu'on a trouvé une maison, tout va bien jusqu'au départ des « anciens locataires ». Alors commence le nettoyage. Peu importe le nombre de maisons qu'une femme ait nettoyées dans sa vie, elle estime toujours que chacune d'elles est « la plus sale qu'elle ait jamais vue ».

Enfin arrive le 1er mai. Le ciel sait que c'est le jour de déménagement et cette pensée lui donne un air de tristesse et lui fait verser d'abondantes larmes. Les enfants sont obligés de se lever de grand matin ; on déjeune quatre à quatre ; les enfants, à leur grande joie, sont envoyés à l'école vers 7 heures, et c'est alors que commence la fête.

Les bois de lits sont démontés brusquement, les tapis sont levés, et tous les objets sont dérangés le plus possible.

Les hommes de corvée promettent toujours d'arriver avant 7 heures et demie, et ils n'arrivent jamais qu'après 9 heures. A ce moment, tout le monde dans la maison a dépensé toute sa patience, les paroles vives et les querelles sont à l'ordre du jour.

Lorsque les hommes de corvée arrivent, il faut que tout parte. Ils chargent sur la charrette le canapé du salon à côté du poêle de la cuisine et d'un baril plein de vaisselle. Les bois de lits et le bois pour le poêle sont chargés sur un camion, et on les laisse tomber deux ou trois fois dans la boue avant d'arriver à destination. « Tout se fait avec ordre, célérité et propreté. » Les hommes de corvée sont connus pour leur « propreté ».

Pendant quarante jours et quarante nuits, la famille vit de peu ou de rien, et dort sur le plancher. Il n'y a qu'une brosse et qu'un lit pour tout le monde, et chacun n'a qu'un vêtement.

A la fin de cette période l'ordre commence à sortir du chaos,

(1) Voir plus loin la note du devoir 33.

et chaque chose reprend sa place. On peut dire à quelle époque commence le jour de déménagement, mais il semble qu'il n'ait jamais de fin.

Plusieurs années après cette époque mémorable, nous regrettons encore le charmant vase qui a été cassé ou bien les livres de prix qui ont été perdus.

ROSA C.

Age : seize ans.

Milwaukee (Wisconsin).

---

15. — LE JOUR DE DÉMÉNAGEMENT.

(1re année.)

Le jour de déménagement est un événement de la saison. Vous en avez connaissance tout à coup, de grand matin, le 1er mai ou vers cette époque. Si vous ne devez pas aider, on vous expédie sans déjeuner ; si vous devez aider, idem.

Tout contribue à augmenter votre confusion ; on vous dit de faire ceci, cela et le reste. Le « chef » de la maison, qui est ordinairement une femme, donne une demi-douzaine d'ordres à la fois.

Vous finissez par saisir une glace et, après avoir renversé deux ou trois chaises sur le tapis, vous la remettez au camionneur, qui a l'air d'un individu endormi.

Aussitôt, vous recevez l'ordre d'enlever le tapis. Vous prenez un marteau et vous enlevez tranquillement le premier clou. Vous pensez qu'il y a des gens qui en font toute une affaire. Vous enlevez un second clou très-facilement pensez-vous, et au bout d'une demi-heure vous avez enlevé douze ou treize clous.

Alors vous vous mettez à travailler plus vite. Mais si vous voulez aller plus vite, les clous ne sont pas de cet avis et vous vous mettez à frapper, à pousser et à tirer avec une vigueur dont vous êtes le premier à vous étonner.

Les clous vous exaspèrent et vous essayez de les arracher sans l'aide du marteau. Au bout du compte, après avoir déchiré le tapis en maints endroits et vous être écorché les doigts, vous l'abandonnez en éprouvant le plus profond dégoût pour toute l'affaire.

Vous vous glissez dans un petit coin où vous passez le reste

de la journée. Le lendemain ressemble beaucoup au jour qui l'a précédé. C'est la même confusion, le même bruit. Vous vous réveillez avec un appétit vorace. Vous jetez d'abord autour de vous des regards égarés, puis tout à coup la mémoire vous revient. Votre nouvel appartement exhale une odeur de peinture qui vous donne mal à la tête.

Vous voulez aller faire une promenade, vous cherchez votre chapeau et, au moment où vous désespériez de le trouver, vous l'apercevez dans un baril de farine, dans un piteux état. Mais vous ne vous laissez pas abattre.

Vous voulez prendre votre pardessus et, après de longues recherches, vous le trouvez empaqueté avec des tuyaux de poêle et du charbon.

Nous ne voulons pas parler des événements de ces deux jours mémorables. Nous nous contenterons de dire que si, du temps de Job, on avait connu le jour du déménagement, la patience du saint homme n'y aurait pas résisté.

GEVRET D.

Age : quinze ans.

Milwaukee (Wisconsin).

---

16. — LE MARCHÉ.

(3e année.)

Aller au marché, c'est généralement aller dans une machine qui écrase les pieds et les mains. Il est donc très-important de ne pas se mettre à la portée du coude des personnes trop vives. Il est aussi de la dernière utilité d'avoir les muscles du bras très-solides, surtout lorsqu'il s'agit de porter un panier.

C'est dans ce grand forum de l'agriculture que nous pouvons le mieux pratiquer toutes les vertus chrétiennes dont sont doués les êtres spirituels. Par exemple, la vertu de patience, lorsque la vieille dame de l'étalage ne voit pas très-clair, et qu'elle nous fait attendre jusqu'à ce que le cœur même du chou que nous achetons palpite d'impatience.

Puis vient la vertu de charité, que nous avons occasion de pratiquer lorsque le monsieur au nez crochu et en tablier blanc nous fait payer des navets dix sous de plus que notre fruitier ordinaire, sous prétexte que nous pouvons trouver des navets

partout, mais que nous ne trouverons jamais une aussi bonne occasion.

Puis vient la vertu d'amour, lorsque le cher petit garçon de dix ans, avec un cigare à la bouche, marche sur la traîne de votre robe, et fait décrire à votre colonne vertébrale une courbe qui ressemble à l'arc-en-ciel. Un peu plus, et votre chignon serait mis désagréablement en contact avec la tête du méchant garnement.

Enfin vient la vertu de contentement, qu'il est très-difficile de pratiquer dans un pareil lieu et dans un moment aussi critique. Il faudrait être de bonne composition pour éprouver du contentement dans une place située au nord-ouest de la ville et exposée à tous les vents, lorsqu'une forte brise souffle de ce côté. On a beaucoup de peine à résister à la tentation de suivre l'exemple des autres personnes qui se trouvent dans le même embarras, et qui marchent à grands pas comme si elles étaient les seules qui eussent à faire leur marché.

Dans ce lieu, il faut se soumettre à des épreuves qui vous déchirent le cœur : voir rudoyer votre panier par le panier des autres qui est plus grand que le vôtre, et qui, par conséquent, abuse de sa force ; voir les œufs, dont chaque douzaine a allégé notre bourse de dix sous, courir le plus grand danger, sans que nous puissions leur porter secours. Vous vous apercevez tout à coup que votre unique bouteille s'est débouchée, et que le liquide qu'elle contenait sert à abattre la poussière, remplaçant ainsi la voiture d'arrosage qui est absente.

Cependant on peut naturellement espérer qu'avant l'arrivée du règne millénaire il nous sera possible d'installer dans notre pays le marché d'Utopia. Alors chaque boutique aura une belle salle de réception, où les acheteurs seront en sûreté et pourront tranquillement attendre leur tour. Ils auront à leur disposition les avantages réunis de la gare et du salon. Alors cessera l'insolence insupportable des pick-pockets. Chaque personne sera escortée par un agent qui la protégera contre les bêtes féroces de l'humanité. On n'aura plus à craindre le vent du nord-ouest ni les coups de coude, car devant chaque personne marchera un crieur qui criera le nom de quelque maladie contagieuse, et qui engagera ainsi tout le monde à laisser la place libre.

Quelques recommandations adressées à une personne qui part pour le marché ne sont jamais hors de propos, surtout lorsqu'elles lui sont adressées par sa mère ou par quelqu'un

qui a autorité pour le faire. Quoiqu'elles nous soient très-familières, il ne serait pas inutile de les inscrire dans le livre de compositions, qui est notre fidèle compagnon.

Ayez donc bien soin, lorsque vous allez au marché, d'emporter deux grands paniers bien lourds. Ainsi munie de deux roues d'un nouveau genre, vous pourrez fendre les flots de la foule comme le steamer fend les flots de l'Océan. Lorsque vous serez arrivée au marché, choisissez l'endroit où il y a le plus de monde. Déposez à terre le panier qui contient le pain, les gâteaux et les friandises, afin que quelqu'un marche dedans : il faut que nous mangions tous un peu d'ordure, dit-on. Placez le panier contenant les pommes de terre et les autres fruits qui peuvent rouler facilement, de telle sorte qu'il soit renversé par une brouette, et alors vous aurez une occasion de montrer aux spectateurs toutes vos connaissances en gymnastique callisthénique (1).

Nous pourrions ajouter diverses autres recommandations. Par exemple, lorsque vous arrivez dans une boutique qui est déjà pleine d'acheteurs, plaignez-vous d'être obligée d'attendre et allez-vous-en. Cela effrayera sans doute le marchand, et vous lui apprendrez ainsi qu'il vaudrait mieux pour lui avoir quelqu'un pour l'aider que de s'exposer à perdre ses meilleures pratiques. Lorsque vous aurez parcouru le marché, si vous ne trouvez pas ce que vous cherchez, vous reviendrez à la première boutique où vous attendrez avec tous les autres. Vous ferez preuve par là de beaucoup de condescendance et d'une grande magnanimité.

Mais je m'arrête, car il me faudrait plusieurs pages pour exposer tous les conseils qui sont utiles aux personnes qui vont au marché. Contentons-nous, en guise de consolation, de faire la réflexion suivante : Il faut absolument que nous allions au marché, il vaut donc mieux y aller de bonne grâce, car il faut faire une chose bien ou ne pas s'en mêler.

LILLIE VAN A.

Age : quinze ans.

Baltimore (Maryland). Eastern Female School.

---

(1) Genre de gymnastique en usage dans les écoles de filles, et qui consiste principalement en mouvements gracieux.

(Note du Traducteur.)

17. — JULIA BRUCE.

(9e année.)

La ville de Hartford (Connecticut) contient, entre autres institutions intéressantes, un asile où l'on élève les sourds-muets. Les bâtiments de cet asile sont spacieux et commodes; ils sont situés sur une hauteur, ce qui leur donne une belle apparence. Parmi les pensionnaires de cet établissement, il y en a une qui attire particulièrement l'attention des étrangers.

Elle est complétement sourde, muette et aveugle : elle s'appelle Julia Bruce, et elle est née aux environs de l'asile.

Ses parents, qui sont très-pauvres, avaient plusieurs enfants plus jeunes qu'elle, et Julia leur rendait tous les petits services que son malheureux état lui permettait de leur rendre.

Lorsqu'on entrait dans la mauvaise saison, elle s'agenouillait de temps en temps sur le plancher de leur pauvre demeure pour s'assurer que les autres enfants de la famille avaient des bas et des souliers, tandis qu'elle n'en avait pas; et ce contraste lui causait du chagrin.

Assise sur son petit billot, elle s'amusait à tresser de petites bandes d'écorce avec les morceaux de cuir et de fil que son père, qui était cordonnier, rejetait comme inutiles, et elle en faisait des chapeaux et des collets pour son chat.

Sa mère confiait quelquefois les plus jeunes enfants à ses soins. Une fois elle s'aperçut que sa sœur avait brisé une assiette, et voulant imiter ce qu'elle croyait que sa mère aurait fait en pareille circonstance, elle frappa la coupable. Mais en mettant sa main sur les yeux de l'enfant elle s'aperçut qu'elle pleurait : alors elle la prit dans ses bras, et par ses douces caresses elle parvint à la consoler. Enfin quelques personnes charitables débarrassèrent ses parents du fardeau de son entretien, et payèrent sa pension chez une vieille femme qui tenait une école pour les petits enfants.

La principale occupation de Julia consistait à coudre et à tricoter; elle avait appris à faire ces travaux lorsqu'elle était toute jeune. Pour acheter sa garde-robe, elle vendit bien des couvre-pieds de calicot très-bien faits et qui étaient l'ouvrage de ses mains.

Les messieurs que la compassion ou la curiosité poussait à

aller la voir, s'amusaient quelquefois à lui donner leurs montres et à se faire rendre par elle chacun la leur. Chacun d'eux changeait de place et essayait de prendre la montre qui ne lui appartenait pas; mais quoiqu'elle en eût alors deux ou trois dans la main, aucun d'eux ne pouvait, ni par ruse, ni par persuasion, lui faire donner une de ces montres à une personne autre que celle de qui elle l'avait reçue.

Elle attira de plus en plus l'attention du public, et elle entra à l'asile dans l'été de 1825. Elle n'y fut pas plutôt admise qu'elle s'occupa à explorer tranquillement la dimension des appartements et la hauteur des escaliers; et maintenant elle ne fait jamais un faux pas dans les escaliers, elle ne se trompe jamais de porte, et elle prend toujours à table la place qui lui est réservée.

LAURA K.

Age : quinze ans.

Sandusky (Ohio).

---

18. — MON RÊVE.

Sous l'influence sublime et solennelle du repos, pendant que mon esprit gravissait en pleine liberté les hauts sommets de la perambulation, il me sembla que je m'habillais pour paraître pour la première fois sur l'estrade de Coulter Opera House, et comme gradué de la High School d'Aurora.

Le premier contre-temps que j'éprouvai, ce fut de voir que mon pantalon était de trois pouces trop long, que les faux plis se voyaient, que je ne pouvais pas cirer mes bottes qui étaient neuves, que je ne pouvais pas lisser mes cheveux, que les manches de mon habit, qui étaient trop longues, cachaient mes manchettes, et que rien n'allait bien. Si le respect pour le Maître ne m'avait pas retenu, j'aurais tout abandonné.

Lorsque les autres élèves m'appelèrent, je les fis attendre près de quinze minutes, de sorte que lorsque nous fûmes tous prêts, nous étions d'une demi-heure en retard. Comme nous étions tous assis sur l'estrade, il semblait que le succès de toute l'affaire dépendît entièrement de moi. J'avais travaillé beaucoup pour écrire et pour apprendre mon Essai, et je pensais que si je pouvais seulement le débiter bien, j'emporterais le ruban bleu. Mais il faisait si froid! Dans mon empressement à m'habiller, j'avais laissé mon manuscrit à la maison, et je

n'y pensai qu'au moment où on annonça : « Frank Thatcher, Déclamation sur l'*Immigration* » (1).

La pensée de l'avoir oublié me perça comme une flèche. J'étais là, et il n'y avait pas moyen d'en sortir. Je me levai donc à contre-cœur, je fis mon plus beau salut et je restai muet, cherchant mon commencement. Je regardai l'assemblée, je regardai le plafond, je mis mes mains dans mes poches, je me touchai le front, mais je ne pus pas trouver ce commencement. Je me disposais à quitter l'estrade, lorsque j'ouvris tout à fait les yeux, et je vis maman qui, une cuiller à pot pleine d'eau d'une main, et me secouant de l'autre, me demandait si j'allais me lever.

O vous tous qui voulez prendre vos grades, que ceci vous serve de leçon!

FRANK T.
Age : seize ans.

Aurora (Illinois).

---

19. — MON RÊVE.

Par une chaude journée du mois d'août, j'étais assis dans un jardin et je lisais. Je levai par hasard les yeux, et devinez qui je vis... un homme qui avait environ dix pouces de haut. Je le regardai, il me regarda, et dit : « Mon fils, veux-tu voir ce que jamais homme n'a encore vu avant sa mort? » — « Je crois bien! » répondis-je.

Il ne prononça que ce seul mot : « Suis-moi. » Il leva une pierre et découvrit une ouverture à peu près aussi grosse que votre tête. Je me levai et j'entrai dans ce trou : je me sentis tomber au milieu de ténèbres insondables. L'homme, qui disait se nommer Rik, se tenait tout près de moi. Enfin, nous atteignîmes une ouverture dans le cylindre le long duquel nous avions glissé rapidement; je jetai les yeux autour de moi, et je vis une lumière ardente. Mon guide fit entendre un bruit particulier, et aussitôt apparut une voiture traînée par quatre dragons. Rik me dit de monter dans cette voiture : j'obéis, et il me suivit. Prenant les rênes, il dirigea la voiture vers la lumière. En approchant de l'endroit qui avait attiré notre

(1) Voyez plus loin deux dissertations sur le thème auquel il est fait allusion ici.

attention, je vis que c'était un trou plein de feu et de gens qui avaient jadis vécu sur la terre. J'y vis mitonner, bouillir, se débattre et se tordre des personnes que je connaissais : le prédicateur H.-W. Beecher, Théodore Stilton, M. Story, et un homme qui avait été mon maître d'école autrefois. Je ne l'eus pas plus tôt reconnu, que je devinai que nous étions dans l'Enfer.

On m'avait dit que le centre de la terre était creux, mais je voyais maintenant que c'était une erreur. Je demandai à Rik ce qu'il y avait encore à voir. Il me répondit : « Regarde ceci pendant quinze minutes et ensuite tu descendras, tu verras, et tu toucheras ce que tu voudras. Nul homme n'est retourné sur terre après avoir vu ce spectacle, et tu n'y retourneras pas non plus. » Quelques minutes s'écoulèrent, je pensai à tout le mal que j'avais jamais fait, mais je résolus de mourir en brave. J'attendis une occasion favorable. Un des dragons se cabra, mon guide se pencha pour assurer les rênes : c'était le moment favorable.

Saisissant Rik autour de la taille, je le lançai loin de la voiture, je pris les rênes et je remontai. Quoiqu'il n'eût pas d'ailes, il me suivit, et il se jeta sur moi au moment même où j'atteignais l'air extérieur.

Je m'éveillai, et je m'aperçus que ce n'était qu'un rêve : c'était Cruiser, mon chien favori, qui m'avait réveillé en se jetant sur moi.

OTIS C.

Age : quinze ans.

Aurora (Illinois).

---

20. — MON RÊVE.

Par une douce soirée d'été, j'étais assise dans le jardin; je m'endormis et je fis le rêve suivant :

Je revis les circonstances de notre vie d'école, et il me sembla que je recommençais cette vie. Il me semblait que les mêmes maîtres et les mêmes élèves étaient à leurs places ordinaires. Les objets de la salle occupent d'abord la place qu'ils avaient l'habitude d'occuper. Voilà dans le coin le vieux poêle tout rouillé et tout délabré ; on en a étayé la porte avec le tisonnier. Derrière lui est le bûcher que les garçons remplissaient à tour de rôle. La tribune, le pupitre du maître

derrière lequel il s'asseyait grave et solennel, et le maître lui-même tel qu'il était : les rangées de pupitres tous taillés et abîmés par les mains des petits êtres destructeurs, qui jouaient de si bons tours au maître qui ne se doutait de rien.

Ce maître, qui était myope et un peu sourd, n'était pas si prompt que ceux qui l'ont remplacé à découvrir les petits lutins. Il me semblait les voir tous assis comme nous l'étions un jour lorsque, au moment où le silence venait de s'établir dans la salle, quelqu'un poussa du dehors le cri de : « au feu! » Le maître n'entendant pas ce cri, frappe du pied et se met en colère en voyant le tumulte causé par les élèves qui se précipitent tous vers la porte.

Enfin, quelqu'un lui apprend que le feu est à la maison. Alors, au comble de la frayeur, il se met à emporter les livres et les papiers, pendant que les élèves se tordent de rire. Enfin après avoir emporté tout ce qui avait quelque valeur, il demande avec le plus grand calme où est le feu, et un écolier lui répond innocemment qu'il n'en sait rien, qu'il n'y a pas de feu. Le pauvre homme! il s'aperçoit alors qu'il s'est donné beaucoup de mal pour rien, car tout cela était un coup monté pour avoir congé l'après-midi. Mais lorsqu'il découvrit le tour, il nous força tous à remettre les choses en place. Si nous eûmes congé cette après-midi, nous n'en eûmes pas moins une forte besogne à faire.

Je m'éveillai juste au moment où l'on finissait de remettre tout en ordre. Mon rêve était un souvenir d'un temps qui est bien loin, et je me rendormis en pensant à mes jours d'enfance.

JESSIE L.

Age : quinze ans.

Aurora (Illinois).

IV. — Littérature et histoire littéraire.

1. — DE LA LITTÉRATURE AMÉRICAINE.

1. Définissez la littérature américaine.

Rép. — La littérature américaine est cette littérature écrite en anglais sur le sol américain.

2. Quel était le caractère de cette littérature avant la Révolution ?

Rép. — La littérature antérieure à la Révolution n'était pas aussi purement américaine que celle qui l'a suivie. Les écrivains avaient reçu leur éducation en Europe, et leurs écrits ressentaient l'influence de leur éducation.

On envoyait les écrits en Angleterre pour les faire imprimer. La première presse à imprimer fut installée chez le président de Harvard College, Cambridge, en 1639. Le premier livre imprimé en Amérique fut le *Bay Psalm Book*, en 1640.

Quelques-uns des principaux écrivains de cette époque furent Cotton Mather et le président Edward, dont l'ouvrage *Sur la Volonté* n'a jamais été surpassé.

3. Faites un court exposé de la vie et des écrits de Washington Irving.

Rép. — Washington Irving naquit à New York en 1783 et mourut en 1851.

Son nom est un des plus chers et des plus illustres dans les annales de la littérature américaine. Il s'est illustré comme historien, comme auteur de contes et d'esquisses. Il étudia le droit, mais il l'abandonna pour entrer dans les affaires avec son frère. Il voyagea en Europe. A son retour il publia la vie de Washington, la vie de Goldsmith et *Bracebridge Hall*. C'est un des auteurs les plus populaires d'Amérique. Son style plaît et captive. Le seul reproche qu'on puisse lui faire, c'est d'être quelquefois trop diffus.

4. Longfellow.

Rép. — Henry W. Longfellow naquit à Portland dans le Maine en 1807.

Les savants et les ignorants, le critique et le lecteur qui ne lit que pour son plaisir, s'accordent à reconnaître Longfellow comme le plus grand poëte de l'Amérique. Il serait notre « poëte lauréat (1) américain » si cette noble fonction existait. Il prit ses grades universitaires à Harvard College en 1825. Il fut nommé professeur de langues modernes à ce collége. Avant d'occuper cette place, il voyagea en Europe. Depuis 1854, il a consacré tout son temps à la littérature. Son premier grand poëme fut *Evangeline*, suivi de *Courtship of Miles Standish* et de *Hiawatha*.

(1) Titre du poëte officiel de la cour en Angleterre. Cette place est occupée actuellement par Alfred Tennyson. (*Note du Traducteur.*)

Dans ses écrits, Longfellow traite des sujets qui tiennent le milieu entre la vie ordinaire et les hauteurs de l'idéal. Il s'y montre plaintif et résigné. Le seul reproche qu'on pourrait leur faire, c'est qu'il ne s'y trouve pas assez de véritables « passions en action ». Les grands poëmes de Longfellow sont d'un mérite très-inégal, et tout le monde pense que la postérité admirera surtout ses petits poëmes d'une beauté exquise et qui parlent à tous les cœurs. Le professeur Longfellow est aussi célèbre comme traducteur. Ses traductions de l'espagnol, du français et de l'italien sont aussi parfaites que le permet le génie de la langue anglaise.

5. Whittier.

Rép. — J.-G. Whittier naquit à Haverhill (Massachusetts) en 1808. C'est notre plus grand poëte lyrique, c'est aussi, à l'exception de Bryant, celui qui est le plus complétement Américain dans tous ses écrits. On l'a souvent appelé notre poëte quaker, parce qu'il vit avec les Amis (1). Les quakers lui ont communiqué leur amour pour la liberté. Beaucoup de ses poëmes ont été écrits pendant la guerre contre l'Esclavage. Il est du petit nombre de ceux qui ont vécu assez longtemps pour voir l'accomplissement de leurs désirs sans cependant perdre le sentiment de la reconnaissance. Ses écrits sont purement américains, et tout le monde les lit avec plaisir.

6. Bayard Taylor.

Rép. — Bayard Taylor naquit en 1825 à Kennet square, comté de Chester (Pensylvanie). Il s'est illustré comme voyageur, auteur de récits de voyages, poëte et traducteur en vers. C'est en Europe qu'il fit ses premiers voyages. Il voyageait à pied, la bourse aussi légère que le cœur. Son premier livre fut appelé « Euris à pied ». Ce sont ses poëmes qui feront passer son nom à la postérité. C'est surtout sa traduction du *Faust* de Gœthe qui lui a valu sa réputation de traducteur en vers. Il faut bien connaître l'original pour apprécier toute la difficulté d'une pareillle entreprise. La traduction a pleinement satisfait les Américains, les Anglais et les Allemands.

7. Harriet Beecher Stowe.

Rép. — Harriet Beecher Stowe naquit en 1812. C'est le membre le plus illustre de la famille Beecher, et c'est le plus grand des romanciers vivants. Son grand ouvrage « *Uncle*

(1) Les quakers s'appellent « la Société des Amis ».
(*Note du Traducteur.*)

Tom's Cabin » (1) parut en 1852. Les annales de la littérature ne fournissent pas d'exemple d'un ouvrage qui ait eu autant de succès. On en vendit plus de neuf millions d'exemplaires en neuf mois. Il a été traduit dans toutes les langues modernes, et même dans celles de la Chine et du Japon. Ce livre ne doit pas seulement son succès au plaidoyer qu'il contient en faveur de l'abolition de l'esclavage, car cette qualité qui plairait aux uns déplairait aux autres. Madame Beecher Stowe est une femme de génie. Aucun conteur ne l'a surpassée. Elle est célèbre pour son talent descriptif. Dans ses œuvres, les caractères ressortent comme les contours dans les tableaux de maîtres.

8. Dans quelle partie de la littérature Lowell est-il supérieur?

Rép. — Lowell est supérieur comme poëte, comme essayist et comme critique. Comme poëte il a écrit *Under the willows* (2). Comme essayist il est l'auteur de *Among my books* et de *My study window* (3). Il est très-illustre comme critique : on trouve chez lui une érudition profonde et variée unie à beaucoup de sympathie pour l'auteur et pour le livre qu'il critique.

9. Que peut-on dire du journalisme aux États-Unis?

Rép.—L'Amérique est la patrie du journalisme. M. Bennett lui a donné une nouvelle impulsion, en y introduisant des changements importants et en y faisant de nouvelles additions. Grâce à lui, le principal but de la presse fut de se procurer des nouvelles. Elle eut des correspondants en Europe, et publia ce qu'on appelle « money-articles ».

10. — Comparez Prescott et Bancroft comme historiens.

Rép. — Prescott (4) est le plus grand historien d'Amérique qui ait écrit sur l'histoire des pays étrangers.

Bancroft (5) est le plus grand historien qui ait écrit sur notre histoire d'Amérique.

ELLA B.

Lewisburg, comté de l'Union (Pennsylvanie).

---

(1) La *Case de l'oncle Tom.* On sait que le héros de cet émouvant récit vient de parcourir l'Angleterre sous le nom de Révérend Josiah Henson. (*Note du Traducteur.*)

(2) Sous les saules.

(3) Au milieu de mes livres; la Fenêtre de mon cabinet.

(4) Auteur d'ouvrages sur la conquête du Mexique et du Pérou, sur le règne de Ferdinand et d'Isabelle d'Espagne.

(5) Auteur d'une Histoire générale des Colonies anglaises d'Amérique, et d'une Histoire de la guerre de l'Indépendance.

(*Notes du Traducteur.*)

2. — LES SCIENCES CONTRE LES CLASSIQUES.

Plan de la dissertation : INTRODUCTION. — Progrès de la civilisation.

Discussion :

Mérite comparatif des classiques et des sciences.
Par rapport aux classes laborieuses.
Par rapport au progrès général.
Besoin d'un nouveau système d'éducation.
Besoins du siècle actuel.

Conclusion :

Par rapport à la culture intellectuelle.
Par rapport à la religion.
Par rapport à la superstition.

(Développement.)

Les sciences sont les interprètes de la nature. L'étude des sciences a pour objet de prouver que la nature n'est que la « pensée de Dieu » ; que les opérations des lois naturelles ne sont que les opérations d'une main divine ; le plan d'un Père sage et bon pour satisfaire les besoins de la famille humaine.

Les révélations des sciences ont conduit à des recherches dont on peut voir le résultat dans la civilisation du siècle actuel. L'ignorance et la superstition disparaissent. Le développement intellectuel s'est répandu si rapidement, que les masses elles-mêmes sont familiarisées avec des lois scientifiques qui, il y a cent ans, n'étaient connues que d'un petit nombre de personnes.

Grâce à leurs institutions scientifiques, les États-Unis se sont placés à la tête de toutes les nations amies du progrès. Mais si le peuple des États-Unis veut continuer à progresser, il faut qu'il maintienne ce système d'éducation qui l'a fait ce qu'il est, et qu'il ne laisse pas déraciner et supplanter l'étude des sciences par l'étude des classiques.

L'étude des sciences n'implique pas la négligence de la langue. Nous devons beaucoup aux études classiques, qui nous ont révélé l'histoire des siècles passés et nous ont donné tant de chefs-d'œuvre en poésie, en sculpture et en peinture.

Mais la langue n'est que l'image de la pensée, l'ombre du

réel, la personnification de l'âme. Quand même toutes les langues seraient anéanties, les sciences nous parleraient encore par la voix de l'orage, par les soupirs du puissant océan, par l'harmonie des sphères, par le silence majestueux de la croissance et de la décadence.

La science traite des faits et non des formes. Les sciences sont aujourd'hui ce qu'elles étaient hier et ce qu'elles seront demain; la langue change avec les occupations et les habitudes de l'homme. Quoique la correction de la langue soit nécessaire pour exprimer la pensée, elle ne sert que de marche-pied pour atteindre quelque chose de plus élevé. Il ne faut pas se rendre esclave de la forme.

Cette question a une très-grande importance pour les classes laborieuses, car le pain quotidien de l'ouvrier dépend de ses connaissances scientifiques.

Le travailleur paye ses impôts avec joie pour que son enfant reçoive l'instruction dont il a besoin pour pouvoir gagner sa vie par le travail. Il sait qu'ignorance est synonyme de pauvreté, tandis que science est synonyme de bien-être.

Mais si l'enfant, après avoir perdu son temps à étudier les classiques, ignore la vie pratique de notre siècle, ce sacrifice de temps et d'argent devient inutile.

Puisque nous vivons dans un siècle de sciences et d'inventions, l'étude des classiques doit nécessairement cesser. Ce qui est vieux doit toujours faire place à ce qui est nouveau.

Le latin et le grec servent à nommer les éléments scientifiques; mais leur mission s'arrête là. Les écrits d'Horace, d'Homère et de Virgile ne construiront jamais un chemin de fer et ne perceront jamais une montagne. Ils ne nourriront jamais ceux qui ont faim, ils ne donneront jamais d'ouvrage à ceux qui en demandent.

Les classiques sont limités, tandis que les sciences sont illimitées. A chaque instant de nouvelles découvertes révèlent de nouvelles sources de richesse que l'homme peut employer pour économiser ses efforts ou pour faciliter le travail des machines.

Si, grâce aux sciences, nous avons pu enchaîner la foudre et lui faire porter nos messages, si nous avons pu utiliser la force et la puissance de la vapeur et la transformer en un coursier docile qui transporte nos marchandises, si nous avons pu forcer la terre à nous fournir la chaleur et la lumière dont nous avons

besoin pour notre bien-être, qui peut prévoir les futures découvertes des sciences?

La classe laborieuse forme la majeure partie de notre population et c'est surtout en vue de lui être utile que nos écoles publiques ont été instituées. Les membres de cette classe ont besoin d'une éducation libérale et scientifique pour chasser la superstition, pour pouvoir comprendre les œuvres qui les entourent et y prendre part, pour se rapprocher davantage des classes supérieures. L'éducation classique est inutile à un homme qui gagne sa vie en travaillant à un métier.

C'est la physique et la connaissance intime des lois de la mécanique qui a donné au monde le télégraphe. Ni l'élégante simplicité des *Odes* d'Horace, ni les vers sublimes de l'*Odyssée* d'Homère n'auraient pu sonder l'océan pour Morse, et tracer un chemin de fer pour Stephenson.

Sur douze élèves qui suivent la même classe, il n'y en a pas plus d'un qui embrassera une profession libérale; presque tous seront forcés d'adopter la vie pratique des affaires. C'est donc à l'éducation scientifique qu'il faut donner la préférence.

D'un autre côté, on a prétendu que l'éducation classique était nécessaire au développement de la culture intellectuelle.

Si l'étude de l'œuvre d'un homme développe l'intelligence, l'étude des œuvres bien plus sublimes et bien plus belles du Créateur ne doit-elle pas produire ce résultat d'une manière infiniment plus sûre. Puisque l'art n'est que l'imitation de la nature, comment peut-il se faire qu'une œuvre d'art, quelle qu'elle soit, soit aussi digne d'admiration et d'étude que son original?

On prétend aussi que les sciences sont en conflit avec la religion. L'étude des sciences conduit infailliblement à cette conviction qu'il y a un Être suprême (1). La chimie et l'astronomie nous enseignent que la même main qui rassemble les atomes, guide et dirige les mouvements des planètes. Si les sciences sont en conflit avec la religion, c'est la religion qui est coupable et qui se met en conflit avec Dieu.

Les sciences sont les plus grandes ennemies de la superstition. L'ignorance des sciences faisait que les anciens regardaient les planètes avec une crainte superstitieuse; le moindre

(1) « It is true, that a little philosophy inclineth man's mind to atheism; but depth in philosophy bringeth men's minds about to religion. » Bacon's Essays (Of Atheism). (*Note du Traducteur.*)

phénomène naturel était pour eux un bon ou un mauvais présage. Ils regardaient une éclipse comme un signe de la colère de Dieu et ils croyaient que la lune rendait *lunatiques* ceux qui erraient sous ses rayons. Cette croyance subsisterait encore, au grand détriment des jeunes amants, si la science n'avait pas expliqué les mouvements des planètes et rendu compte de tous les changements naturels.

Partout où fleurissent les sciences, la superstition disparaît. Les sciences ouvrent à tous le livre de la nature, et de la nature elles élèvent l'âme au Dieu de la nature.

WILLIE P.

Aurora (Illinois).

---

3. — QUESTION SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE.

Comparez notre littérature anglaise à un jardin de fleurs, et dites quel poëte serait représenté par la sensitive.

Portsmouth (Ohio).

V. — Exercices oratoires en public.

1. — LA VAPEUR ET SON UTILITÉ.

La vapeur, qui est indubitablement la plus importante de toutes les forces motrices, est, d'après la physique, de l'eau sous une forme gazeuse. On la produit très-simplement en chauffant de l'eau jusqu'à un certain degré, qu'on appelle le degré d'ébullition. Le gaz ainsi produit est doué d'une grande élasticité, il occupe dix-sept cents fois l'espace de l'eau et il est capable de déplacer l'atmosphère. Voilà ce que l'on connaît sous le nom de vapeur. Lorsque l'on fait bouillir de l'eau dans un vase découvert, la température de l'eau, ni celle de la vapeur qui se forme ainsi, ne dépassent jamais le degré d'ébullition, quelle que soit la chaleur du feu. Mais il n'en est pas de même lorsque la vapeur n'est plus en contact avec l'eau, car alors on peut la chauffer indéfiniment; aussi il est extrêmement

dangereux de continuer de chauffer un vase d'où la vapeur ne peut pas s'échapper ; car la force d'expansion devient bientôt telle qu'aucun vase ne peut y résister.

Le premier qui découvrit la force de la vapeur et l'appliqua à différents objets fut James Watt, ce grand savant qui s'est fait un nom en inventant la machine à vapeur, dont l'usage est si répandu aujourd'hui. Dès son enfance, il témoigna beaucoup de goût pour les inventions mécaniques. C'est en réfléchissant sur la bouilloire à thé et en comptant les gouttes d'eau formées par la vapeur qui se condensait en sortant du tuyau, qu'il conçut la grande idée d'employer la vapeur comme force motrice. Ainsi donc ce n'est pas sans justice que la voix populaire l'a proclamé « l'inventeur de la machine à vapeur » ; et les honneurs rendus à sa mémoire semblent avoir été mérités par les avantages immenses que son esprit inventif a procurés à la race humaine.

Comme la vapeur est devenue la plus importante des forces motrices, les propriétés sur lesquelles repose son action demandent à être considérées avec soin, car les différents objets auxquels on l'applique sont très-nombreux. Comme force initiale, elle est bien supérieure au vent et à l'eau ; car, comme elle est indépendante de la température, on peut s'en servir en tout lieu.

Une des premières applications que l'on ait faites de la vapeur, ce fut de l'employer à la locomotion. On projeta d'abord de faire circuler sur les routes ordinaires des voitures à vapeur, dont chacune recevrait des voyageurs et porterait avec elle la vapeur nécessaire pour la faire marcher. On exécuta en partie ce projet, mais le succès ne répondit pas à l'attente, et on finit par l'abandonner. Mais aujourd'hui, dans toutes les parties du monde civilisé, la vapeur est employée comme moyen de locomotion, et nous voyons journellement de grandes machines traîner d'immenses convois de bagages et de marchandises, et transporter les voyageurs en tous lieux, non pas sur les routes ordinaires, mais sur des routes construites spécialement à cet effet.

D'un autre côté, c'est à l'aide de la vapeur qu'on fait mouvoir le marteau de forge, qui a contribué indubitablement plus que toute autre invention mécanique au développement des ressources merveilleuses du commerce du fer, et dont l'usage est fort répandu dans nos forges. Allez visiter quelque grand établissement manufacturier et vous verrez ces marteaux im-

menses, dont le poids est de plusieurs tonnes (1), s'élever et s'abaisser régulièrement, et aplatir le fer sous leurs coups formidables. Il paraît à peine possible qu'on puisse les faire agir avec une si petite quantité de vapeur; mais les masses de fer travaillé que nous voyons à nos pieds en sont une preuve irrécusable.

Lorsque la vapeur fut connue comme force motrice, on ne tarda pas à l'appliquer à la navigation, et on s'en sert aujourd'hui pour faire naviguer les steam-boats (2) sur les mers, sur les lacs, et sur les fleuves navigables.

C'est à Robert Fulton, dont le génie a fait naître ces flottes mues par la vapeur que nous voyons aujourd'hui, que revient l'honneur d'avoir le premier démontré l'utilité pratique de la vapeur ainsi employée. Il a modifié tout le système de la navigation, et c'est grâce à lui que les marins peuvent se jouer des vents et des flots. De bonne heure, il songea à employer la vapeur comme force motrice pour les vaisseaux; c'est lui qui fit construire, à New York le premier steam-boat, appelé *le Clermont*, et qui fit véritablement la première traversée heureuse de New York à Albany sur le fleuve Hudson : son navire fit 110 milles en vingt-quatre heures, en remontant le courant avec le vent contraire. Cet exploit excita une admiration universelle et, à partir de ce moment, les steam-boats se sont rapidement multipliés dans les eaux des États-Unis et dans tout le monde civilisé.

L'invention de Fulton est partout en usage, et aujourd'hui des vaisseaux bien plus grands et bien plus forts que ceux d'autrefois se rendent dans toutes les parties du monde au moyen de la vapeur. Cet agent puissant est devenu aujourd'hui d'une application presque universelle; et le travail le plus délicat, qui exige le taraud le plus fin ou la vis la plus puissante, et pour lequel les cyclopes dont parle la fable n'auraient pas eu trop de toute leur force, peut être exécuté par l'homme ingénieux aidé de cet agent simple et merveilleux.

Songeons un instant à la force qui, d'un vase, contenant à peine assez d'eau pour étancher notre soif dans un jour d'été, fait un agent capable de mettre en mouvement le navire de guerre le plus puissant, et nous ne pourrons manquer de nous

(1) La tonne américaine (*ton*) vaut 20 quintaux ou 1015 kilogr.
(2) Littéralement : bateaux à vapeur.

sentir saisis d'admiration et de respect pour l'Être tout-puissant qui permet que de telles choses existent.

JOHN M. G.

Reading (Pennsylvanie).

---

2. — LES VIEILLES CHOSES ONT PASSÉ.

Tout ce qui existe a éprouvé quelque changement. Au point de vue physique, aucun objet n'est exactement aujourd'hui ce qu'il était hier. La terre immense sur sa base adamantine éprouve transformation sur transformation. Ni mon esprit, ni le vôtre, mes chers auditeurs, ne peuvent comprendre ces transformations, mais nous ne pouvons douter qu'elles ne s'opèrent d'une manière constante.

Les forces puissantes de la nature ne cessent jamais d'agir, elles sont toujours en travail ; quelquefois leurs efforts sont convulsifs et instantanés, le plus souvent ils sont silencieux et invisibles. Le volcan et le tremblement de terre élèvent ou submergent un continent en un instant, l'insecte qui forme le corail et l'Océan produisent le même effet dans l'espace d'une période géologique. Cette terre que nous foulons sous nos pieds était jadis une masse en fusion : aujourd'hui elle est propre à servir d'habitation à l'homme. Pendant la période de transition, des oiseaux immenses trempaient leurs ailes dans sa fange et de monstrueux serpents se cachaient dans l'ombre de ses forêts préadamites. Les restes fossiles qui subsistent encore prouvent cette vérité et nous montrent que la transformation perpétuelle est la loi de la nature. Qui osera parler des transitions qui s'opèrent dans les myriades de mondes qui nous entourent? Nous entendons souvent parler de météores ayant l'apparence de pierres qui descendent sur notre terre, et nous voyons de temps en temps des étoiles filantes traverser les régions sans bornes de l'espace. D'où viennent-elles? Ne prouvent-elles pas qu'il s'opère des transformations ailleurs que sur la terre? En un mot tout ce à quoi nous pouvons penser ne prouve-t-il pas le plus clairement possible que « les vieilles choses ont passé », non-seulement sur la terre, mais dans tout l'espace. Supposer le contraire serait vraiment aller contre la nature des choses, car tous ces corps sont l'œuvre du même Être Suprême, ils

sont donc indubitablement soumis aux mêmes lois et par conséquent aux mêmes transformations.

Mais revenons à notre planète. A ne considérer la terre que pendant sa période historique, que de transformations n'a-t-elle pas éprouvées? Ne sont-elles pas bien marquées et bien significatives? Où est le fier Égyptien qui se vantait d'être le père de la science et des arts? Où sont ces Mèdes et ces Perses arrogants dont les décrets n'étaient jamais modifiés? Disparus, avec tout leur orgueil et toute leur folie! Disparus, avec tout leur mérite et toute leur faiblesse! Et les endroits qui les ont connus jadis ne les connaîtront plus jamais. Le Grec versatile et le Romain superbe eux-mêmes, dont les actes et les paroles semblent si bien être d'hier, ne vivent plus que dans les écrits de leurs hommes de génie.

Et même sans sortir de notre pays, où est le chasseur rouge que nos pères ont vu parcourir fièrement les champs où s'élèvent aujourd'hui de nobles cités, et qui, le soir, dans son sauvage wigwam (1), au milieu de sa famille, écoutait ou faisait des récits farouches de guerre et de sang? Disparu. Tout cela a disparu : les puissants échos de la forêt ne retentissent plus du cri de guerre des Indiens; on ne voit plus maintenant circuler le calumet (2) annonçant que la guerre est finie et que la paix triomphe.

Hélas non! on n'entend plus retentir les pas de l'Homme Rouge; il a disparu, et une autre race cultive aujourd'hui les champs paisibles ou remplit les villes commerçantes où l'on entend le bruit confus de mille industries. Il est bien vrai que « les vieilles choses ont passé ».

Et le changement n'est-il pas une condition de notre bonheur? Assurément. Ne modifions-nous pas, presque journellement, notre genre de vie, la forme de nos vêtements et même nos plaisirs? Ne marchons-nous pas à grands pas vers les changements mêmes dont nous avons une crainte vague, mais certaine? On dit que notre race dégénère à vue d'œil; que nos mœurs, nos coutumes n'ont aucune stabilité, et qu'en tout, même en intelligence, nous sommes inférieurs à nos ancêtres. Assurément nos bons vieux ancêtres seraient révoltés, s'ils pouvaient nous voir aujourd'hui accablés sous le poids de tous ces vains

(1) La hutte ou la cabane d'un Indien d'Amérique.

(2) Mot qui a probablement une origine indienne, et qui désigne une grande pipe pour fumer du tabac.(*Notes du Traducteur.*)

ornements de toilette qui nous forcent à marcher avec affectation pour ne pas salir nos vêtements. Nous pouvons nous figurer leurs regards de dédain et leurs exclamations d'étonnement : il n'est pas difficile de deviner les comparaisons fort peu à notre avantage qu'ils feraient, et nous pouvons nous les représenter nous accusant de décadence, en se moquant des fils dégénérés d'une noble race. Ce n'est pas notre faute s'il en est ainsi ; nous ne sommes pas dégénérés, nous ne sommes pas inférieurs ; « les vieilles choses ont passé, » et ceux qui ont passé avec elles ne peuvent pas se faire une idée du changement : voilà tout. Nos ancêtres avaient leurs modes et leurs faiblesses, qui étaient aussi amusantes et plus absurdes que les nôtres ; ils étaient, comme nous, les esclaves de l'opinion et de l'apparence, et ils étaient loin d'avoir notre énergie et notre esprit d'invention.

« Les vieilles choses ont passé : » c'est ce que montrent bien la commodité avec laquelle nous voyageons et toutes les autres inventions de la science. Nous avons réduit les éléments à être nos serviteurs, et ce n'est pour nous qu'un jeu de rendre docile à notre volonté le nuage qui porte la foudre. Nous pouvons traverser le globe en dix fois moins de temps que nos ancêtres ; et il ne nous faut qu'un instant pour communiquer en esprit avec nos antipodes. On peut donc réellement dire que pour nous « les vieilles choses ont changé ».

Les triomphes éclatants des arts et des sciences prouvent que nous ne sommes pas dégénérés, mais que nous sommes réellement plus avancés que nos ancêtres, au point de vue physique, au point de vue social, au point de vue intellectuel. Néanmoins nous changeons ; et, d'après la loi commune, il viendra un moment où, nous aussi, nous serons oubliés et mis au rang des « vieilles choses qui ont passé ». Hier encore, nous étions élèves de la *Reading High School;* ce soir nous éprouvons un changement, et nous ne sommes plus enrôlées parmi les soldats de cette armée scientifique. Nous allons voguer sur un nouveau fleuve de la vie, et pendant que nous descendrons le courant, nous subirons inévitablement beaucoup de modifications. Mais c'est le cœur plein d'espérance et de courage que nous nous embarquons et, en regardant derrière nous, nous pensons que nous pourrons nous écrier joyeusement : « Oui, les vieilles choses ont heureusement passé ! »

CLARA M.

Reading (Pennsylvanie).

3. — ADIEUX DES AINÉES.

Le temps a fui d'une aile rapide, et trois fois se sont épanouies ces fleurs d'été qui portent les fruits que nous cueillons aujourd'hui. Rien n'arrête les progrès du temps.

Il construit pour nous un pont fragile, s'étendant sur un fleuve aux eaux rapides et réunissant le passé évanoui au présent plein de vie. Dans notre ardeur, nous nous empressons d'y marcher, sans remarquer qu'il chancelle et se courbe sous notre poids. Les rives sont couvertes de fleurs et entourées de haies de verdure. Derrière nous, sont les heures ensoleillées d'autrefois, et la réflexion nous apporte cette triste pensée qu'elles sont passées pour toujours.

Que de choses contenues dans ce seul mot : « passées ! » Ne vaut-il pas à lui seul plusieurs volumes ? Nous voyons que l'enfance avec ses joies innocentes s'est enfuie en nous laissant au seuil d'une nouvelle existence. Prenons donc la résolution de faire de notre vie ce que devrait être la vie de toutes les femmes : une noble vie. Marchons revêtues de l'armure de Dieu, faisant sagement et bien ce qu'il faut faire.

La scène change : le passé s'enveloppe des brouillards du Léthé, le présent disparaît promptement et se fond dans le passé ; chaque moment qui s'approche se transforme en futur. C'est à nous que ces années ont été confiées et maintenant encore la voix de la conscience nous pose cette question : « Avez-vous employé ces années convenablement ? »

Les efforts de notre mémoire évoquent une infinité de moments perdus dans l'oisiveté et qui ont disparu pour jamais dans les gouffres inférieurs.

C'est avec plaisir que nous nous souvenons ce soir de nos anciennes heures d'étude, de la généreuse rivalité qui s'établissait entre nous pour atteindre le même but. Mais hélas ! il nous est échappé bien des négligences, des paroles sans réflexion, de petits mouvements d'emportement qu'il serait bon de pardonner et d'oublier. Ce sont là des taches noires qui ternissent l'éclat de ce beau jour.

Il est bien naturel que nos cœurs bondissent à la pensée de la liberté, à la pensée d'être affranchies de l'esclavage imposé à celles qui veulent sérieusement s'instruire. Mais il ne faut pas oublier que ce n'est pas en se croisant les bras dans une « sublime indolence » qu'on acquiert la gloire et l'honneur;

c'est pourquoi ne nous empressons pas de jeter nos liens, mais cherchons toujours à éclairer nos esprits.

L'oisiveté est stérile. Les merveilleuses découvertes dans les sciences et dans les arts n'ont pas été faites par des hommes qui regardaient la vie comme un jour de congé pendant lequel ils pouvaient rester oisifs.

Si vous voulez acquérir de la gloire, si vous voulez occuper une place dans la société et en faire l'ornement, si vous voulez conserver le respect de vous-même, souvenez-vous qu'il faut encore travailler, encore étudier.

Aucune de celles qui, lorsque leurs années d'école sont terminées, s'appliquent à augmenter leurs connaissances, n'a sujet de se décourager : tout ce qu'elle acquiert ainsi est un trésor réel que rien ne peut lui enlever.

Mes chères camarades, la vie est courte, nos années sont si morcelées qu'elles ne suffisent pas pour nous procurer la moitié des choses nécessaires. Mais tout en nous occupant ainsi de développer notre esprit, il ne faut pas négliger ces vertus et ces affections morales qui donnent à la femme un charme sans nom et qui répandent, pour ainsi dire, un rayon de soleil sur le foyer domestique.

Les charmes extérieurs peuvent captiver les yeux, mais lorsque nous considérons leur nature périssable, nous nous surprenons à soupirer après ces beautés de l'âme, qui nous sont dispensées par la Providence, qui n'ont pas de bornes et qui sont éternelles.

Ce soir, lorsque nous franchirons le seuil de cette salle, nous nous embarquerons sur l'océan inconnu de l'avenir, où nous n'avons pas encore navigué. Nos cœurs heureux palpitent. Depuis longtemps nous attendons avec amour cette soirée, partagées entre le doute et la crainte; nos espérances ont failli faire naufrage, mais nous nous sommes fermement accrochées au bon navire et nous sommes enfin entrées dans le port saines et sauves. Notre vie s'est écoulée agréablement pendant ces années, mais nous avons eu aussi des moments de chagrin; et ce chagrin nous paraissait si violent que nos cœurs saignaient. Mais, avec l'élasticité de la jeunesse, nous reprenions vite courage. Je me plais à me reporter, ce soir, en imagination, à l'époque où nous avons franchi pour la première fois les portes de cette salle. Les années ont fui si rapidement, que je suis surprise de me trouver ce soir au milieu de vous, vous adressant, d'une faible voix, mes tendres adieux. Chères camarades,

tendres amies de mon enfance, adieu, adieu! Mon cœur est trop plein pour que je puisse exprimer tout ce que je voudrais vous dire avant notre séparation; mais mon amitié et mes meilleurs souhaits vous accompagnent, et je vous dis à toutes : Dieu vous aide! Adieu!

Et vous, chères camarades de première et de deuxième année, je dis adieu à chacune de vous. En laissant nos places vides, nous espérons qu'elles seront remplies plus dignement qu'elles ne l'étaient. Hélas! chères compagnes, il y a parmi vous une place vide; celle qui l'occupait était notre amie et nous la voyions avec plaisir tous les jours, mais nous ne la verrons plus. Elle entend maintenant des accents plus doux que les nôtres et elle habite dans des régions plus belles.

Nous devons dire à notre directrice que nous la prions d'exercer en notre faveur la divine vertu du pardon. Si nous ne nous sommes pas toujours conduites à son égard comme nous devions nous conduire; si nous n'avons pas toujours obéi à ses moindres ordres, et si, par notre conduite, nous avons rendu sa tâche plus pénible, nous espérons qu'elle nous pardonnera, et nous la prions seulement, lorsqu'elle pensera à nous dans l'avenir, de ne pas nous en vouloir, et de se rappeler que nous avons fait mal sans le savoir.

Nous devons adresser la même prière à nos autres maîtresses. Elles sont venues parmi nous ignorant que nos cœurs saignaient encore de nos pertes récentes, et nous ne pouvions pas effacer si promptement les images que nous y avions précieusement conservées pendant des années. Le temps n'aurait pas tardé à montrer combien nous désirions rendre justice à leurs nobles efforts.

Nous prions notre digne surintendant et les membres du Comité de recevoir nos remerciements pour les marques de bonté et d'intérêt qu'ils nous ont constamment données.

Et maintenant nous demandons à nos parents, qui nous entourent, s'il n'y a pas de place au milieu d'eux pour recevoir notre jeune troupe. Ne nous recevront-ils pas avec bonté pour nous aider et nous guider dans notre nouvelle vie?

Camarades, maîtresses, amies, je vous dis maintenant à toutes un tendre adieu, espérant que nous pourrons nous retrouver plus tard dans quelqu'un des sentiers de la vie.

ADA B.

Nouvelle-Orléans (Louisiane). École supérieure de filles.

---

4. — ADIEUX DES JEUNES.

Choisie par mes compagnes pour vous faire leurs adieux, je sens, au moment où je parais devant vous, combien je suis incapable d'exprimer par des paroles les profonds sentiments qui remplissent mon cœur. Ces sentiments sont un mélange confus de joie et de chagrin; c'est avec joie que nous vous voyons libres des devoirs de l'école, c'est avec joie que nous vous voyons recueillir enfin la récompense de trois années de travail. Mais c'est avec chagrin que nous nous séparons de vous, qui avez été nos compagnes pendant les deux années qui viennent de s'écouler, années d'innocence, de joie et de gaieté. Vous avez fidèlement rempli votre tâche, comme doivent le faire tous ceux qui veulent s'abreuver aux eaux vives de la science; quelques-unes ont cédé trop tôt à la fatigue, oubliant que la science ne se donne qu'à ceux qui la recherchent avec ardeur et persévérance. Elles ont franchi trop tôt hélas! les bornes de l'enfance et sont entrées dans l'école du monde, bien plus grande que celle-ci, où préside la plus sévère de toutes les maîtresses, l'expérience. Son enseignement est souvent bien amer.

Chères aînées, notre éducation ne fait que commencer, nos esprits, enfin mûrs et disciplinés, sont prêts à entrer dans les champs plus fertiles de la littérature et des connaissances utiles. Laissez de côté les plaisirs du moment, ayez un objet en vue, proposez-vous un but à atteindre, et disposez vos esprits de telle sorte que tous vos actes, tous vos mouvements tendent vers ce but. Perfectionnez votre intelligence, votre caractère, vos vertus, vos affections.

Rappelez-vous que la sphère de la femme n'est pas limitée aux devoirs du foyer; son influence est sans bornes, et elle peut s'en servir pour le bien ou pour le mal. Il serait superflu, chères amies, de vous engager à poursuivre toujours le bien, et à tâcher d'atténuer le mal que d'autres font. Soyez fidèles à vous-mêmes et n'abandonnez pas vos plus chers intérêts.

Vous ne suivrez pas toutes la même route dans la vie, mais nous espérons que vous n'oublierez jamais les premiers enseignements que vos maîtres vous ont donnés et les excellents exemples qu'ils vous ont présentés. Que ce soit le mérite moral qui dirige toutes vos actions.

Le mérite n'est pas une vertu éclatante, mais c'est cette vertu qui vous fera accomplir votre devoir sans hésiter; c'est

par elle que vous serez fidèles à vos amies, généreuses envers vos ennemies, bonnes et pleines de compassion pour les pauvres. C'est une vertu modeste qui brille humblement, mais elle couronne tout ce qui est bon.

La société s'ouvre devant vous avec tous ses plaisirs ; les salons dorés, les accents enivrants de la musique vous feront oublier le temps qui fuit, et en cherchant les plaisirs de la vie vous serez portées à en oublier les devoirs plus austères.

Je vous le recommande, chères aînées, soyez fidèles à vous-mêmes et soyez modérées dans la recherche des plaisirs. Malgré tous les charmes du monde, arrêtez-vous et suivez toujours le parti le plus conforme à vos véritables intérêts.

Ce soir, vous ne pensez pas au passé et, en quittant cette salle, vous ne vous direz pas que vous laissez derrière vous la plus belle partie de votre vie. Mais plus tard vous jetterez un long regard en arrière et vous souhaiterez de revivre ces années que vous avez passées ici.

L'heure s'avance et je dois maintenant vous prier d'accueillir nos conseils avec bonté et de ne pas les trouver déplacés. Souvenez-vous qu'en prenant congé de vous, chères aînées, mon cœur est rempli pour vous d'une affection qui durera éternellement.

Nous nous séparons ce soir, mais nous pourrons nous revoir, et nous espérons que cette séparation ne brisera pas nos amitiés.

Au nom de toutes mes compagnes, je vous souhaite plaisir et bonheur dans l'avenir ; puissent les bénédictions du ciel vous accompagner partout, et nous vous disons pour la dernière fois un tendre « Adieu ».

ALLIE B.

Nouvelle-Orléans (Louisiane). École supérieure de filles.

2e SECTION : COMPOSITIONS MORALES ET PHILOSOPHIQUES.

VI. — Dissertations.

1. — AMUSEMENTS INNOCENTS.

« Les opinions sont différentes » et les amusements que les uns considèrent comme innocents peuvent être regardés par

d'autres comme des piéges affreux, inventés tout exprès pour tromper les jeunes gens.

Nommons quelques-uns des amusements sur la nature desquels on n'est pas d'accord : la danse et le jeu de billard sont les principaux.

Occupons-nous de la danse. Eh bien, c'est un bon exercice qui fait circuler le sang, qui colore les joues et qui donne de l'animation aux yeux. « C'est bien, lorsqu'il ne s'agit que de quadrilles, disent certains personnages ; mais lorsqu'il s'agit de danses tournantes? » Oui, il n'y a rien à dire contre les quadrilles. Un quadrille est une danse très-grave et qui, selon moi, convient admirablement aux vieilles personnes, dont les membres sont engourdis et dont les forces sont restreintes. Presque toute cette danse consiste à se tenir debout, à causer, à marcher et à se donner des poignées de mains.

Mais quant aux danses tournantes, il y a des pères et des mères qui disent : « Nous ne voulons pas que tous les danseurs du bal mettent leurs bras autour de la taille de nos filles. »

Mais beaucoup de dames fort respectables se laissent mettre les bras autour de la taille pour la valse et pour la scottish. Eh bien, si cela est immodeste, pourquoi le font-elles? C'est l'habitude, et l'habitude des personnes respectables, dans le monde entier. Dira-t-on que le monde approuverait une chose qui ne serait pas parfaitement convenable?

Reportons-nous aux siècles de Chaucer et de Spencer. Nous savons, par leurs écrits, qu'il était d'usage qu'un monsieur prît une dame dans ses bras et qu'il l'embrassât pour la saluer. Nous n'en faisons pas un reproche à nos ancêtres, parce que c'était l'*usage*. La bienséance ne fait elle-même ni ses règles, ni ses lois. Elle est entièrement gouvernée par l'usage, et il en sera toujours ainsi.

Maintenant parlons du jeu de cartes. La seule critique que j'aie entendu formuler à ce sujet, c'est qu'en jouant aux cartes on se passionne insensiblement pour le jeu.

Je crois que c'est l'absence des amusements domestiques, parmi lesquels les cartes tiennent le premier rang, qui engage surtout les jeunes gens à quitter la maison. Ils voient des personnes jouer aux cartes, s'y intéresser et s'y amuser, ils rentrent chez eux le soir, fatigués et ennuyés, on leur offre une brochure religieuse pour se reposer et pour se fortifier l'esprit (ce qu'ils font, nous n'en doutons pas). Et quel est le résultat? Les jeunes gens fuient les brochures religieuses, comme ils

fuiraient du poison, et ils courent au premier endroit de divertissement (qui est trop souvent une maison de jeu). Ils passent la soirée hors de la maison paternelle et en mauvaise compagnie. Comme on pourrait facilement prévenir tous ces maux en mêlant judicieusement les cartes et la religion!

Il en est de même du billard. Si vous n'avez pas le moyen d'avoir un billard, il ne faut pas permettre à votre fils d'apprendre ce jeu. (Je ne parle pas des filles, car tout le monde sait que les filles sont parfaites, ou peu s'en faut.) Rendez votre foyer domestique agréable, introduisez-y d'autres amusements, et votre fils ne leur préférera pas le billard.

Il y a une chose dont je n'ai pas encore parlé. C'est la *musique*. Quelques personnes se rappellent encore la vertueuse indignation avec laquelle les vieillards voyaient autrefois introduire des orgues dans les églises, et maintenant nous avons à peine une église qui n'ait pas un orgue grand ou petit, coûtant de 50 à 100000 dollars.

Et lorsqu'un homme, fatigué par les heurts et les cahots de la vie quotidienne, entend retentir dans l'église les notes majestueuses et sublimes de l'orgue, et les voix claires et vibrantes du chœur, son âme ne s'élève-t-elle pas plus directement vers son Créateur?

Il y a des personnes qui mettent une telle rigidité à s'abstenir de musique le dimanche, qu'elles ne veulent ni écouter, ni jouer une valse ou un air de danse ce jour-là. Mais comme je sais que l'une des hymnes favorites de l'église anglaise était chantée autrefois sur une mesure très-rapide et d'après les paroles du « vieux gentilhomme campagnard », je me contenterai de dire que si « une rose a toujours son parfum, de quelque nom qu'on la nomme », l'air d'une hymne est aussi criminel sous un nom que sous un autre.

Maintenant, j'espère avoir démontré ce que j'avais à démontrer; et j'y tiens, car je joue au billard, je joue aux cartes, je danse et je joue l'air du « vieux gentilhomme campagnard ». Ce sont, je pense, des raisons suffisantes pour désirer que ma démonstration soit faite en bonne et due forme.

KATIE P.

Age : quinze ans.

Milwaukee (Wisconsin).

---

2. — AMUSEMENTS INNOCENTS.

(3e année.)

« Les amusements sont les rayons de soleil qui contiennent en eux les principes nécessaires à notre existence, » disait un jour un homme sage, à qui l'on demandait son opinion sur la manière d'élever et d'instruire les enfants. « Donnez-leur, dans leur bas âge, ajoutait-il, tous les amusements imaginables, afin qu'ils arrivent à l'âge mûr sans connaître ni les habitudes vicieuses, ni les mauvais désirs. » Celui qui parlait ainsi était un homme instruit, qui avait fait une étude toute particulière du caractère des enfants et de la manière de les élever. Il savait bien d'où venaient les bonnes et les mauvaises qualités que l'on trouve chez les jeunes gens et chez les jeunes filles ; il savait bien à quoi il fallait attribuer leur bonne ou leur mauvaise constitution.

Pour ajouter quelque chose au sujet des amusements, j'ai essayé de tracer une faible esquisse, qui pourra intéresser ou ne pas intéresser le lecteur, mais dans laquelle je me propose formellement pour but de plaider la cause des amusements simples et innocents.

Lorsqu'un bébé bien fort grandit, tout le monde peut voir quel vif désir il manifeste pour le jeu. Il détourne ses regards et son attention des actions sérieuses et il n'a d'yeux que pour ce qui peut le faire rire et l'amuser. Avec quel plaisir et avec quelle complaisance nous regardons un enfant se livrer à ses jeux ! Le temps vole, sans que nous y fassions attention, lorsque nous voyons folâtrer ce petit être humain. Son charmant visage se contracte et ne devient que plus charmant sous les convulsions du rire. Les éclats de sa joie nous font oublier toute pensée sérieuse, et nous nous employons à augmenter son plaisir.

Ne serions-nous pas injustes, bien plus, ne serions-nous pas criminels d'aller réprimer les manifestations de la joie de ce petit enfant ?

Les personnes dépourvues de sympathie et qui n'ont pas de cœur sont les seules qui ne se sentent pas heureuses pendant les heures de récréation d'un enfant.

Laissons maintenant ce petit enfant et occupons-nous d'un

petit garçon ou d'une petite fille d'environ sept ans. Il y a des personnes qui sont d'avis qu'il ne convient pas de laisser jouer un enfant d'un âge aussi avancé ; elles pensent que c'est une faiblesse qui gâte l'enfant.

Ces personnes auraient raison à un point de vue, mais elles seraient grandement coupables à un autre point de vue si elles empêchaient ce petit garçon ou cette petite fille de se livrer à des amusements simples et innocents.

Voyons à quel point de vue elles auraient raison.

Elles ont parfaitement raison de dire qu'on gâte un enfant en le laissant jouer continuellement. C'est un fait bien connu qu'un enfant qui jouerait constamment finirait par devenir niais. Le jeu ainsi entendu émousserait la pointe de la science et en ferait radicalement un idiot.

D'après les paroles mêmes de ces personnes, il nous est facile de voir qu'elles veulent, par leur maxime, aiguiser les facultés de l'enfant et les conduire vers la sagesse et la science. Non-seulement nous supposons que telle est l'intention de ces personnes, mais nous leur ferions même un reproche de ne pas défendre à cet enfant, d'une manière absolue, de se livrer à tout jeu immoral ou inconvenant.

Le père et la mère ne doivent jamais oublier que c'est un devoir sacré pour eux de surveiller d'un œil attentif la vie quotidienne de leurs enfants. Ils doivent les avertir des mauvais effets de ces jeux, qui pourraient souiller les pages immaculées de la vie d'un enfant. Ils doivent les faire tour à tour travailler, jouer et étudier, en leur montrant les bons effets de chacun de ces exercices. Enfin c'est à eux de veiller sur leurs enfants pour que les êtres, qui tiennent d'eux leur sang, leur chair, leur constitution et leur caractère moral, ne fréquentent pas les mauvaises sociétés.

Mais, d'un autre côté, pourquoi ces enfants maladifs, débiles, décharnés, au visage pâle? Neuf fois sur dix ce n'est pas parce qu'ils sont d'un naturel maladif, mais parce qu'ils sont restés dans la maison assis toute la journée auprès du feu, sans jamais respirer l'air pur du dehors, le plus grand don que la nature nous ait fait. Au contraire, ils ont respiré les gaz délétères et les vapeurs du fourneau de la cuisine, qui se répandent toujours dans les appartements d'une maison mal aérée.

Quel service ces êtres rachitiques peuvent-ils rendre au monde? « Aucun ; il vaudrait mieux qu'ils fussent morts ; »

telle est la réponse unanime. Ces enfants grandissent, en supposant que de tels êtres grandissent, et deviennent des hommes phthisiques, dont la vue est un fléau et un danger pour ceux qui sont en bonne santé.

Et ces pauvres êtres iront-ils contracter les obligations et les responsabilités du mariage? Que Dieu nous en préserve! D'après les lois qui régissent la transmission du sang, leurs descendants auraient en général la même constitution.

L'ancienne coutume des Spartiates de tuer, aussitôt après leur naissance, tous les enfants faibles ou difformes était humaine et bienfaisante, quoique au premier abord elle puisse paraître cruelle. Tous ces Grecs illustres étaient forts, bien portants, beaux, et ils parvenaient tous à un âge très-avancé.

Pourquoi? Parce qu'ils avaient bien soin de ne pas élever d'enfants estropiés, parce qu'ils ne troublaient pas la tête de leurs enfants lorsqu'ils étaient jeunes, parce qu'ils ne les élevaient pas mollement, et enfin, c'est là la principale raison, parce que, non-seulement ils les laissaient jouer aussi longtemps qu'ils le désiraient, mais ils instituaient des jeux auxquels les jeunes gens étaient forcés de s'exercer.

Le jeu produit, en général, la gaieté et le rire; or nous savons tous que rien n'est plus salutaire que le rire; nous devons donc encourager les jeunes gens à se livrer aux amusements simples et innocents.

BRUNO F.

Age : seize ans.

Milwaukee (Wisconsin).

---

3. — DE L'EXTENSION DES CONGÉS AUX ÉTATS-UNIS.

Plan :

Introduction.
Différentes espèces de congés :
  Fêtes nationales.
  Naissances.
  Anniversaires.
  Divers.
Effets des congés :
  Meilleure santé.
  Plus d'entrain.
  Sanctification du dimanche.

Exemples de ces bons effets :

Allemands.

Anglais.

Écossais.

Développement :

Les Américains ont la réputation de poursuivre la richesse avec tant d'empressement qu'ils sacrifient tout pour l'acquérir. On sait que la dyspepsie est très-commune aux États-Unis. La raison en est que les habitants ne s'y livrent pas assez à un exercice salutaire. Ils s'appliquent trop exclusivement aux affaires, ou bien ils tombent dans l'extrême opposé et se livrent à la dissipation. Les hommes d'affaires ne se donnent pas le temps suffisant ou ne choisissent pas le temps convenable pour prendre leurs repas et, par là, ils se font mal à l'estomac. Leur esprit est accablé par des travaux et des préoccupations continuelles; c'est pour cela que leurs nerfs s'irritent et qu'ils vieillissent avant le temps.

Les habitants des États-Unis sont assurément en retard sur les autres nations par rapport au nombre des fêtes qu'ils observent. Nous ne savons pas même bien employer celles que nous avons, et peut-être faudrait-il commencer par là avant d'en établir d'autres. Prenez, par exemple, le 4 juillet, jour dont les Américains devraient être excessivement fiers et qui devrait être une des plus grandes fêtes. C'est à peine si ce jour est célébré autrement que par les enfants qui tirent des pétards, à la terreur des passants. Peut-être y a-t-il un marché de chevaux, où se rendent en foule les acheteurs. Les marchands tiennent leurs boutiques ouvertes, parce que c'est un bon jour pour la vente.

Lorsque les hommes ne songent qu'aux affaires, ils travaillent péniblement d'un bout de l'année à l'autre, sans jamais se débarrasser de leurs soucis, même pour un seul jour. La conséquence est qu'ils deviennent moroses et qu'ils n'ont aucune idée sur tout sujet qui ne touche pas aux affaires.

Les uns, au lieu de passer une agréable soirée avec leur famille, rentrent chez eux et se mettent à lire leur journal; toute conversation cesse dès qu'ils entrent. D'autres, voulant s'oublier eux-mêmes, se plongent avec frénésie dans le tourbillon du monde, ou bien vont noyer leurs soucis dans le vin.

Il semble qu'on pourrait éviter quelques-uns de ces excès. Si les hommes d'affaires voulaient prendre un jour ou deux de simple récréation, ils éprouveraient un grand soulagement au

moral et au physique. Leur esprit serait reposé, de sorte qu'en retournant au travail ils ne commettraient pas les bévues qu'ils commettent et ils s'épargneraient ainsi beaucoup d'ennuis. Mais les hommes d'affaires ne sont pas les seuls à souffrir du manque de récréation. Les maîtres qui essayent de faire entrer le latin et les mathématiques dans l'esprit obtus des élèves auraient peut-être plus de patience si on leur accordait plus de congés. Les ménagères, qui passent toute leur journée dans la cuisine et toute leur soirée penchées sur la corbeille à linge, verraient sans peine un peu de changement dans leur existence.

Il y a bien des moyens de passer un jour d'une manière profitable et agréable. On peut faire des repas champêtres, des parties de bateau, des promenades. Chaque famille pourrait avoir sa série de petites fêtes en célébrant les naissances et les anniversaires des mariages. Ces attentions ont une influence bienfaisante et fournissent des sujets de pensées agréables pour l'avenir.

Si nous voulons voir l'influence qu'un peu plus de récréation exerce sur la santé, considérons les Allemands. Ce peuple est connu pour le grand nombre de fêtes qu'il célèbre. Ils jouissent de la vie presque aussi bien que n'importe quelle nation, ils sont de bonne humeur, bien portants et vivent longtemps. Les Écossais et les Anglais sont aussi très-vigoureux. Ces peuples prennent beaucoup d'exercice au grand air, ils se livrent à la chasse et à beaucoup d'autres jeux.

Un plus grand nombre de jours de congé, s'ils étaient convenablement employés, conduiraient les hommes à penser un peu plus aux autres et un peu moins à eux-mêmes. Un autre effet de cette innovation serait de placer le pauvre sur un pied d'égalité avec le riche. Le riche et le pauvre sont séparés par une trop grande distance. Beaucoup d'hommes se perdent faute de sympathie de la part de leurs semblables. Si on leur rendait la vie plus agréable, on pourrait peut-être les amener à se conduire autrement. Un autre effet qui pourrait résulter de l'augmentation des jours de congé, ce serait la meilleure sanctification du dimanche. Dans les grandes villes surtout, le dimanche est regardé par beaucoup de gens comme un jour où l'on peut se livrer à toutes sortes de plaisirs plutôt que comme un jour de repos. On n'a pas d'autre jour d'amusement, alors on prend le dimanche.

JENNIE B.
Age : dix-sept ans.

Aurora (Illinois).

---

4. — L'ÉCOLE BUISSONNIÈRE.

(3e année.)

Quel garçon que notre petit Robert! O mon Dieu! je crois qu'il ne sera jamais sage! Quelles espièglerie il nous fait! Tenez, laissez-moi vous dire ce qui lui est arrivé la semaine dernière : nous ne nous en sommes aperçus qu'après.

Mardi matin il partit pour l'école comme d'habitude, seulement il ne savait pas sa géographie. Il s'en allait en pensant à ces abominables leçons, lorsque au détour de la rue il entendit une petite fille dire à une autre : « Eh bien, alors, au revoir, Nell, je suis fâchée que tu sois obligée d'aller à l'école, moi je suis en vacances.» — « Holà! dit notre petit Robert, cela me donne une idée : si je me mettais en vacances aussi, moi! Je puis me mettre n'importe où et des vacances sont aussi bonnes que n'importe quoi. Cela vaut toujours mieux que d'aller à l'école sans savoir ses leçons. Et d'ailleurs nous devons avoir des vacances à Noël, qui n'aura lieu que dans trois semaines. » Il faut vous dire que si Robert était méchant, ou, comme on dit, malicieux, il n'avait encore jamais fait l'école buissonnière.

Il regarda donc d'abord de tous côtés pour bien s'assurer qu'on ne le voyait pas; puis, prenant ses jambes à son cou, il descendit la rue en courant. Au bout de quelques instants il s'arrêta tout court. « Eh bien, que vais-je faire maintenant? pensa Robert; c'est la première fois que je viens par ici, cela c'est certain; qu'est-ce que ces garçons peuvent bien faire là-bas? » En songeant ainsi il s'approcha d'un groupe de petits garçons qui se tenaient debout de l'autre côté de la rue. « Dites donc, qu'est-ce que c'est que cela? » s'écria Robert en voyant un garçon se baisser et appliquer son œil au trou d'une boîte tenue par un de ses camarades. — « C'est une optique, répondit l'un des garçons, cela coûte trois épingles pour..., » un autre garçon l'interrompit pour lui parler à l'oreille. Il reprit aussitôt : « Je me trompe, nous prenons trois épingles à nos amis et deux sous aux étrangers; mais comme ton air nous plaît, nous ne te prendrons qu'un sou ou bien quelque chose qui vaille un sou. »— « Bon, je vous donnerai mon crayon d'ardoise », dit Robert en lui présentant son crayon tout neuf. — « Ton crayon! dit l'un d'eux; mais, pour un sou, j'en aurais six pareils. »

– « Ah ! j'ai bien un sou, mais voilà une semaine que je le garde, et je veux acheter quelque chose avec. » — « Dame ! choisis : donne-nous ton sou, ou bien tu ne regarderas pas. » — « Tenez, le voilà dit Robert, après l'avoir couvé des yeux pendant un instant ; maintenant laissez-moi voir ». Et, se baissant, il appliqua son œil à la boîte. Il regarda pendant environ dix secondes, puis, faisant un saut en arrière, il s'écria : « Par ma foi il n'y a là dedans que de vilaines images, j'en ai de plus jolies à la maison. » Puis se tournant vers le caissier : « Dis donc, si tu me rendais mon sou, hein ? » — « Tu plaisantes ! » répondit le caissier. Après avoir longtemps parlementé, on décida que Robert et le caissier feraient un assaut de boxe (1), et que le vainqueur gagnerait le sou, mais qu'il régalerait la société. En un clin d'œil les vestes furent ôtées, et le résultat fut que Robert gagna le sou et, par-dessus le marché, il eut un œil poché. Le sou passa en caramel et chacun en mordit un petit morceau.

Les garçons proposèrent ensuite d'aller chercher des noix : ils connaissaient un « bon endroit », et Robert les accompagna sans hésiter (ses livres avaient disparu depuis longtemps sans que personne sût où ils étaient). Après avoir marché pendant environ trois heures dans la boue et dans l'eau, ils arrivèrent enfin à l'endroit. Chacun d'eux eut à choisir un compagnon, puis tous se dispersèrent dans différentes directions.

Robert et son compagnon prirent la route du milieu et, après avoir marché pendant quelque temps, ils arrivèrent à un noyer. Le compagnon de Robert monta sur l'arbre, en secoua les branches pour faire tomber les noix, que Robert ramassait et mettait dans un sac qu'on s'était procuré. Lorsqu'il furent fatigués, ils changèrent de place. Ils avaient déjà fait plusieurs fois ce manége lorsqu'ils s'aperçurent qu'ils avaient faim (quoiqu'ils n'eussent pas cessé de se bourrer de noix). — « Tiens, je crois qu'il se fait tard, dit Robert, je voudrais bien être à la maison. » — « Ne vas-tu pas pleurer, pauvre petit ! Attends, je vais descendre et nous nous en irons chez nous. » Alors on se disputa pour savoir de quel côté il fallait aller. Robert prétendait qu'il fallait prendre à droite, mais son camarade était sûr qu'il fallait prendre à gauche. Enfin ils se mirent en route, et, après avoir marché pendant quelque temps, ils se retrouvèrent pré-

(1) *Should have a round*, correspond ici à notre expression populaire : se donneraient une peignée. (*Note du Traducteur.*)

cisément à l'endroit d'où ils étaient partis. Ils prirent alors l'autre route, mais ils avaient à peine fait quelques pas que la nuit les surprit. Robert pleura à chaudes larmes. Enfin ils aperçurent une lumière dans le lointain et ils s'en approchèrent en rampant; ils s'assirent tous les deux par terre au pied de la fenêtre, et se mirent à pleurer. Heureusement que la fermière était compatissante : elle les fit entrer.

Le lendemain matin on les conduisit à la ville et de là au bureau de police où on était déjà venu déclarer la disparition de Robert. Bien que les deux petits coquins fussent terriblement effrayés, car ils s'imaginaient qu'on les conduisait à la police parce qu'ils avaient fait « l'école buissonnière », comme disait Robert, cela leur servit de leçon. Je ne crois pas qu'il arrive jamais à Robert de prendre volontairement des vacances sans permission.

MARTHA F.

Age : quinze ans.

Baltimore (Maryland). Eastern female School.

---

5. — PROPOS DE TABLE.

Je dois écrire une composition sur ce sujet; mais dans quel sens dois-je le prendre ? C'est ce que je ne puis dire.

Il y a deux grandes classes de propos de table : d'abord ceux que l'on tient à table, et ensuite ceux que l'on devrait y tenir.

Parlons des premiers et prenons pour exemple notre propre table. Nous commencerons par la table du déjeuner. La conversation alors roule, en général, sur les rêves de la nuit et sur les amusements de la veille : comme ces choses remplissent encore notre esprit, il est naturel qu'elles fournissent le sujet de notre conversation.

Passons ensuite à nos tables du dîner et du souper. La conversation alors n'est, en général, qu'un commérage amical, puis nous discutons les principaux événements de la journée. Mes sœurs parlent de la dernière mode de se coiffer, de la manière dont elles doivent agrafer leurs chemisettes pour ne rien perdre de leurs avantages; elles se demandent si l'on portera cet été les chapeaux sur le front ou en arrière. Grand-papa et papa discutent politique. Grand'maman et maman parlent de nos nouveaux voisins : elles se demandent s'ils sont riches ou

pauvres, s'ils ont une voiture à deux chevaux, s'ils sont très-fiers, et si elles ne feraient pas bien de leur faire une visite dès maintenant ou d'attendre une semaine, tandis que moi qui ne puis parler qu'à ces personnes, et qui ne suis que médiocrement intéressée par ces sujets de conversation, je suis obligée de manger en silence tout ce qui est sous ma main, car je n'ose rien demander. J'aimerais beaucoup que l'on appliquât le précepte : « Il faut que l'on voie les enfants et qu'on ne les entende pas. » Il y a des familles où ces sujets de conversation sont traités même le dimanche.

Les propos de table pendant la semaine devraient rouler sur les discussions politiques amicales, sur les événements principaux de la journée, sur les livres qui viennent de paraître; mais le dimanche ils devraient être tout autres. Ils devraient consister en conversation amicale sur le sermon et sur les choses semblables, mais il faudrait mettre tous nos soins à ne pas les rendre tristes.

On devrait parler beaucoup à table, mais il faudrait s'appliquer à rendre la conversation gaie et amicale. Alors, quelque frugal que soit le repas, il paraîtra bien meilleur qu'un grand repas fait en silence. Quiconque dit quelque chose de désagréable qui blesse l'une des personnes qui sont à table peut être appelé un « ennemi domestique ».

SUSSIE P.

Age : dix-sept ans.

New Brunswick, comté de Middlesex (New Jersey).

---

6. — FAITES RÉGNER LE BONHEUR AU FOYER DOMESTIQUE.

Pour faire régner le bonheur au foyer domestique nous devons essayer d'avoir un air joyeux dans toutes les circonstances, voir toujours le beau côté de tout ce qui arrive, et nous rappeler que, si telle est la volonté de Dieu, nous devons nous y soumettre.

Une mère est la principale personne qui fait régner le bonheur au foyer domestique; c'est l'amie la plus sincère et la plus chère que nous ayons. Lorsque nous avons de grandes peines, lorsque l'adversité remplace la prospérité, lorsque les amis nous abandonnent, lorsque nous sommes soumis à de ter-

ribles épreuves, elle reste toujours avec nous, nous encourageant de ses conseils.

Les charmes de la musique, d'innocents jeux et l'aimable conversation sont encore des moyens de faire régner le bonheur au foyer domestique. Qui n'aime pas la musique? Elle peut, par ses charmes, adoucir les bêtes sauvages elles-mêmes. Nous pouvons ainsi passer bien des heures heureuses. Ces amusements peuvent retenir les jeunes gens à la maison et les préserver de plusieurs habitudes ruineuses. La fille aînée a une merveilleuse influence sur la famille. C'est elle que les petits frères et les petites sœurs se proposent comme exemple en toute chose. Le père et la mère comptent aussi sur elle.

Le mot « *home* » suggère une infinité de pensées joyeuses et heureuses. Les Français n'ont pas de mot pour traduire *home*. Payne, l'auteur de « Home, sweet home (1) », n'avait pas de « home ». « Il n'est rien de tel que le foyer domestique, quelque pauvre qu'il soit. » Hélas, combien de maisons n'ont pas de *foyer domestique!* Combien de maisons n'ont que des visages tristes et des sourcils froncés!

Faisons du foyer domestique un lieu autour duquel puissent toujours se grouper nos plus chers souvenirs, jusqu'à ce que nous allions rejoindre nos pères dans le séjour céleste. Je ne connais pas de paroles qui soient plus expressives que celles que l'on lit sur la tombe de Mme Wilson : « Elle fit régner le bonheur au foyer domestique. » Oh! qui pourra ranimer cette main qui est froide et faire parler cette voix qui est muette!

BERTHA S.

York (Pennsylvanie).

---

7. — L'AUGMENTATION DE LA RICHESSE PRODUIT-ELLE UN BON EFFET SUR NOS MŒURS?

Pourrais-je mieux répondre à cette question qu'en compa-

(1) Home, home!
Sweet home!
There's no place like home,
There's no place like home.

Payne (John Howard), né à New York, 1792-1852.

(*Note du traducteur.*)

rant les mœurs d'aujourd'hui à celles qui existaient il y a cent ans, à celles auxquelles croyaient nos intrépides ancêtres et qu'ils pratiquaient fidèlement, se confiant entièrement à leur foi tranquille et inébranlable. Mes amis, arrêtons-nous un moment et considérons le genre de vie effrayant que nous menons. Jetons les yeux sur nos ancêtres d'il y a cent ans dans l'histoire de notre pays ; nous les voyons travailler bien péniblement pour se procurer les choses indispensables à la vie. Malgré toute leur diligence, ils ne pouvaient tirer leurs ressources que de leurs fermes sans culture, et c'était là, je le répète, le seul moyen qu'ils eussent de gagner leur vie. Dans ce temps-là on ne voyait pas la moitié des habitants exploiter, pour vivre, l'autre moitié, en soignant inutilement des corps malades ou, ce qui est pis, des esprits malades. Non, ils étaient trop fiers, ils avaient des principes moraux trop élevés pour accepter de l'argent lorsqu'ils n'avaient rien fait pour mériter une récompense.

Nous apprenons qu'en 1770 l'armée du Nord traversa le pays de Land East (New Hampshire), à Northfield, (Massachusetts); ce fléau détruisit la plupart des récoltes et causa, par conséquent, de grands inconvénients aux nouveaux colons. Les anciens colons, dont les gains ou les pertes pour une seule année étaient relativement peu considérables, profitèrent-ils de cet événement pour mettre quelques dollars dans leur poche ? Ils ne le firent pas; au contraire, ils montrèrent leur humanité en secourant leurs frères et en partageant avec eux.

Nous autres, qui vivons aujourd'hui, en ferions-nous autant ? Ah non! nous préférons être assis bien à notre aise dans un bureau, et causer de l'échec de nos malheureux frères qui ont fait banqueroute. Ils ont été réduits à cet état non pas par leur propre dissipation, par exemple des dépenses de club, de courses, de cigares et de vins fins, etc., mais par les extravagances de leurs femmes et de leurs filles, qui dépensent si follement leur argent. Elles achètent de la soie, de belles dentelles et de riches bijoux pour se donner plus d'attraits. Mais je suis sûre que si elles sont plus belles, elles ne sont pas aussi heureuses que nos grand'mères, avec leurs vêtements simples, filés et cousus de leurs blanches mains.

Voyez la fiancée de l'année 1800. Elle mettait son orgueil à faire elle-même son trousseau, elle eût été jalouse qu'une autre aiguille que la sienne en eût cousu un seul point. Hélas! la fiancée de l'année 1876 est trop insouciante, trop indolente

pour s'occuper de la composition de son trousseau. Elle se contente d'informer la couturière qu'elle ait à lui fournir tout ce dont elle a besoin, en lui recommandant de faire venir tout de l'étranger et de veiller à ce que chaque article soit élégant. On enverra, dit-elle, la note... à papa.

ALICE G.
Age : dix-huit ans.

Littleton (New Hampshire).

---

8. — DANS CENT ANS D'ICI.

Nous vivons véritablement dans un siècle de merveilles. Comme nous avons perfectionné depuis quelques années toutes les inventions qui ont pour but l'amélioration de notre condition terrestre !

Les bateaux à vapeur, les locomotives, les machines pour le coton, le télégraphe électrique, les machines à coudre et à tricoter, la photographie, le gaz, l'emploi du charbon, les fourneaux, les poêles ont changé l'aspect de la vie humaine.

On peut dire que la science moderne n'existe presque que depuis cent ans, et qu'on a mis moins de la moitié de cette période à en faire l'application.

Partout autour de nous nous voyons le progrès et les grandes réformes sociales. Ce progrès ne peut pas s'arrêter, il continuera et prendra chaque année plus d'importance.

Écartons le voile qui nous cache l'avenir, et voyons quelques-unes des choses qui sont réservées à l'homme.

D'aujourd'hui en cent ans, les rues de nos grandes villes seront pavées en fer et les camions et les chariots seront traînés par la vapeur. Personne ne s'opposera à cette innovation, sous prétexte que ces machines effrayeraient les chevaux, car il n'y aura plus de chevaux à effrayer.

Le *farmer* labourera son champ, sèmera et coupera son blé, le battra et le portera au marché à l'aide de la vapeur ; il économisera ainsi 50 pour 100 de travail et de temps.

Le voyageur qui se rendra de Chicago à New York, ou à Boston, montera dans un ballon et non plus dans une voiture de chemin de fer. S'il a une distance moins grande à parcourir, il attachera sur ses épaules sa machine volante, et, ouvrant ses

ailes, il partira comme Darius Green; mais il descendra plus heureusement que cet infortuné imitateur d'Icare.

La correspondance ne sera plus expédiée par le chemin de fer, car ce mode de transport sera beaucoup trop lent pour l'époque. Déjà, à Londres, on se sert, pour les petits paquets, de chariots miniatures que l'on pousse à travers des tubes exactement comme le boulet lancé par un canon.

Lorsque ces petits chariots seront devenus d'un usage général, il est bien probable qu'on en fera de plus grands qui seront organisés pour le transport des voyageurs.

C'est un fait bien connu que le son se communique à travers les tubes. D'après ce principe, les villes seront approvisionnées de musique comme elles sont approvisionnées de gaz. L'orgue, ou tout autre instrument, sera placé dans la ville ou près de la ville, et des tuyaux le mettront en communication avec toutes les maisons où l'on voudra avoir de la musique. Puis on mettra l'orgue en mouvement et quand on voudra entendre un air de musique, on n'aura qu'à tourner un robinet (1).

On pourra ainsi assister, à New York ou à Boston, à un concert donné à Paris.

Quoique nous soyons déjà familiarisés avec l'extérieur des planètes, cependant nous levons vers le ciel des regards ardents. Nous avons un vague pressentiment que le firmament qui s'étend sur nos têtes contient quelque chose de plus que des corps non habités. Et nous croirions volontiers que ces corps célestes peuvent être le séjour d'une race d'êtres semblables à nous.

Pourquoi n'auraient-ils pas des habitants qui, grâce à une vue plus perçante ou à des lunettes plus fortes, nous observent pendant que, occupés de nos progrès, nous attendons impatiemment le moment où nos instruments perfectionnés nous permettront de répondre à leurs signaux?

Puisque la même lumière tombe sur eux et sur nous, et que les rayons en sont réfléchis d'une planète à l'autre, qui sait si notre monde ne pourra pas alors communiquer avec les pla-

(1) On peut lire dans les journaux américains de ces derniers temps la description d'un appareil qui prétend réaliser ces espérances, le *téléphone*, expérimenté le 20 février 1877 entre Boston et Salem, villes du Massachusetts (environ 30 kilomètres) par le professeur Bell.

(*Note du Traducteur.*)

nètes voisines et celles qui sont plus éloignées? Alors l'échange de la pensée se ferait avec la rapidité de l'éclair dans tous les mondes éclairés par le soleil.

Le passé a vu de brillants succès en médecine, cependant il nous est permis d'espérer qu'il viendra un temps où une connaissance plus complète de la médecine et des maladies, de meilleures habitudes et une vie plus pure, permettront aux hommes de vivre aussi longtemps qu'avant le déluge.

Et puisque la science jointe à l'art a su remplacer par des parties artificielles presque toutes les parties du corps, telles que les jambes, les bras, les dents, le nez, les yeux, les oreilles et les cheveux, est-il déraisonnable de supposer que l'on pourra rendre à l'homme cassé par l'âge sa première jeunesse?

Les exigences de la société deviennent de jour en jour si impérieuses que dans cent ans nos dames seront obligées de passer tout leur temps à s'habiller, à faire des visites et à s'acquitter des devoirs de leur profession.

Afin de leur permettre d'employer ainsi leur temps, on inventera sans doute une machine pour faire les travaux de ménage. L'homme de ménage, en se levant le matin, n'aura qu'à toucher un bouton, et une étincelle électrique allumera le gaz du fourneau. Alors l'homme de ménage (car alors il n'y aura plus de femmes de ménage) passera une ceinture, et un être au cœur et aux mains de fer servira le café, battra les œufs, fera cuire la viande et griller le pain. L'homme de ménage passe une autre ceinture et les assiettes sortent bruyamment du buffet: la table est mise.

Le repas terminé, une autre roue tourne, les assiettes sont lavées, l'appartement est balayé et aéré, les meubles sont époussetés et mis en ordre : le travail du matin est terminé. La dame peut sortir pour aller voter, visiter un malade, ou plaider un procès.

Dans la soirée, l'homme de ménage passe une autre ceinture et l'on voit s'avancer une machine munie de plusieurs bras. Elle prend les enfants l'un après l'autre, les met dans un baquet où elle les lave vigoureusement pendant dix ou quinze minutes, puis elle les lance dans leur lit.

Le travail de la journée est ainsi terminé : on a économisé du temps et personne ne s'est mis en colère.

Cette machine n'aura pas de faiblesses à satisfaire : elle n'aura besoin ni de passer les dimanches dehors, ni de rece-

voir ses cousins à la maison. Elle n'aura pas de parents pauvres faisant toujours les yeux doux au beurre, au sucre et à la farine.

Et maintenant, lecteurs bienveillants, laissez-moi vous souhaiter de vivre encore cent ans pour que vous puissiez voir le glorieux accomplissement de toutes ces choses.

COURTNEY S.

Aurora (Illinois).

---

9. — BIENFAITS DE L'ÉDUCATION.

L'éducation est une chose que tout homme devrait acquérir au moins dans la mesure qu'il faut pour avoir quelque connaissance des affaires, et pour réussir dans le monde. Or il est bien vrai qu'il y a beaucoup de personnes qui n'ont, pour ainsi dire, aucun degré d'instruction, mais aussi elles mènent une vie à peine supportable : on en trouve des exemples dans tout le pays.

A Chicago, des ouvriers qui ont travaillé pendant huit ou dix ans pour le même patron sont renvoyés un matin, et ils ne savent pas comment ils gagneront leur dîner. Ils se disent que celui qui est instruit n'est jamais sans place. Hélas! je connais des hommes qui ont pris leurs grades universitaires et qui maintenant demandent l'aumône. Il y a des hommes, et beaucoup, qui ne savent pas seulement écrire leur nom et qui sont si riches qu'ils ne connaissent pas le chiffre de leur fortune. Je connais deux hommes dont l'un a un demi-million et l'autre un million, et qui ne savent pas écrire leur nom. Et à côté de cela il y a des gens instruits qui demandent l'aumône et ne trouvent rien à faire. J'en connais un, P.-L. Smith, qui a pris ses grades à Dartmouth College et qui est aujourd'hui à l'hospice des pauvres. Il avait pris conseil d'Horace Greeley, qui lui dit : « Allez dans l'Ouest. » Il réussit jusqu'au moment où la passion du whisky s'empara de lui.

Si l'on veut devenir maître d'école ou quelque chose de ce genre, on fera bien d'étudier toutes ces choses-là (1); sinon, je ne crois pas qu'on doive passer tout son temps à l'école, car toutes ces études ne servent pas à un homme d'affaires; et tout

(1) Texte : All these things.

ce qui est nécessaire à un homme d'affaires, c'est de savoir l'arithmétique, car c'est là la principale étude.

AUTUN K.

Age : dix-huit ans.

Milwaukee (Wisconsin).

---

10. — LAISSEZ ENTRER LE SOLEIL.

Oui, laissez entrer les rayons de soleil dans nos maisons et dans nos cœurs. Laissez entrer la lumière à flots dans nos maisons, quand même les tapis en souffriraient un peu. Il vaut beaucoup mieux avoir des tapis défraîchis que des constitutions maladives.

La plupart des ménagères craignent de voir les mouches salir leurs meubles et leurs murs, et pour cette raison elles ferment leurs appartements et empêchent la lumière d'y pénétrer.

Presque tout le monde a lu que « le soleil est la véritable source de la vie », et il n'y a pas d'appartement où on le laisse pénétrer librement qui n'en soit rendu plus sain.

Les malades enfermés dans des chambres où le soleil ne pénètre pas ont moins de chances de guérir que ceux qui jouissent des bienfaits de ce merveilleux agent de Dieu. Dans une rue, c'est toujours le côté qui ne reçoit pas le soleil qui est le plus malsain.

Quoique beaucoup de personnes aient écrit sur le soleil, combien n'y en a-t-il pas encore à la ville et à la campagne qui continuent à fermer les volets, à clore les persiennes et à se garantir par tous les moyens en leur pouvoir, à l'aide de stores de toile, de dentelle et de damas, de l'éclat du brillant soleil?

Le soleil a plus d'influence sur notre santé que nous ne le pensons. Nous avons autant besoin de lumière que les plantes. Les rayons du soleil sont un tonique très-agréable.

L'œil, l'organe du corps humain le plus sensible à l'action de la lumière, s'affaiblit s'il est longtemps dans l'obscurité, et un passage trop brusque de cet état à une lumière très-vive est dangereux.

L'éclat de la neige est très-dangereux pour l'œil, et il faut aussi éviter la réflexion des murs blancs dans une chambre

éclairée par le soleil. Comme les objets ont un aspect différent lorsqu'ils sont éclairés par le soleil ou lorsqu'ils sont dans l'ombre! et quelle similitude on peut établir entre les rayons de soleil qui éclairent la terre et les rayons de soleil qui éclairent l'âme humaine!

Comme ils sont brillants, comme ils sont beaux les rayons dorés qui traversent les nuages pour éclairer le monde après une série de jours sombres et orageux!

Pendant notre court séjour ici-bas nous devrions faire tout ce qui dépend de nous pour faire luire le soleil sur tous ceux qui nous entourent, afin que ceux qui resteront après nous puissent dire quelque bonne parole en notre faveur, lorsque notre corps aura été placé dans la tombe froide et silencieuse.

Comme elles sont pacifiques ces paroles d'espérance qui touchent le cœur et remplissent l'âme de joie après une longue période de chagrin!

Il n'y a personne dans le monde entier qui n'ait pas un peu ou beaucoup d'influence sur le bonheur des autres.

La conscience de contribuer au plaisir des autres augmente notre propre bonheur.

L'abnégation, la charité chrétienne, la tendresse et l'affection devraient être les rayons de soleil de nos âmes.

ELLA M.

Age : dix-sept ans.

New Brunswick, comté de Middlesex (New Jersey).

---

11. — LA BEAUTÉ.

1. Ceux qui ont essayé de définir la beauté n'ont pas manqué de mots pour dire où on peut la trouver, mais ils n'en ont trouvé aucun pour dire ce que c'est. Dans la nature, les fleurs et les fruits, les rochers et les bois, les ruisseaux et les océans semblent être remplis de beauté; et, dans l'art, la statuaire, la peinture et l'architecture en sont pleines. Cependant on demande toujours : « Pourquoi est-ce beau? En quoi consiste la beauté de ces objets? » Depuis des siècles la philosophie travaille à résoudre ces questions. En quoi consistent le bon, le vrai et le beau? Platon préfère dans la beauté l'idée à la manifestation. Aristote pensa d'abord que la beauté et l'utilité

étaient identiques, mais plus tard il attribua la beauté à la vérité.

Ainsi, tandis que la théorie de Platon admet comme beau ce qui satisfait la nature morale, la théorie d'Aristote n'admet de beauté que dans ce qui satisfait l'intelligence. Les uns trouvent la beauté dans le mélange harmonieux de l'idée et de la forme, et veulent que les objets ne deviennent beaux qu'autant qu'ils deviennent pour nous, par l'association des idées, des sources d'émotions agréables.

2. *a.* La beauté dépend autant de l'esprit de l'observateur que de la condition de l'objet observé. Puisque les définitions philosophiques semblent faire une abstraction de cette idée de beauté, étudions-la dans quelques-unes de ses formes et de ses manifestations, pour en connaître les effets, sinon les causes.

Nos yeux s'arrêtent sur la campagne, le matin, lorsque les premiers rayons du soleil donnent de nouveaux charmes au paysage, aux fleurs, au gazon, aux nuages qu'ils colorent d'une teinte délicate ; et nous disons que tout cela est beau. Nous regardons les chutes du Niagara, l'arc-en-ciel formé par la vapeur qui s'échappe de ses eaux écumantes, et nous disons que c'est beau. Mais si on nous demande pourquoi, nous nous taisons. Nous contemplons encore la beauté du corps humain, la limpidité du regard, le front classique, la chevelure ondulée, la teinte rosée qui indique la santé et nous nous écrions : « C'est beau! » Mais si on nous demande pourquoi, la seule raison que nous puissions donner est : « Parce que c'est beau. » C'est peut-être là une raison de femme, mais les hommes de bien et les sages n'en ont pas trouvé de meilleure. Comme nous l'avons dit plus haut, la beauté de ces choses ne dépend pas seulement de la condition des objets, elle dépend aussi de l'esprit de l'observateur. Lorsque nous sommes entourés de choses qui nous plaisent, tout nous paraît agréable et beau. Mais si nous sommes frappés par le chagrin ou par la peine, si nous sommes accablés par l'inquiétude ou par les soucis, le même rayon de soleil, les mêmes fleurs semblent avoir perdu toute leur beauté. C'est en vain que brillent les gouttes de rosée, en vain que l'eau scintille.

b. Platon était tellement persuadé de l'influence que notre esprit exerce sur la manière dont nous apprécions le beau, qu'il disait un jour : « L'esprit seul est beau et, en aimant le beau, il ne fait qu'aimer l'ombre de lui-même. » Sans accepter une

vue aussi radicale du sujet, nous pensons tous cependant qu'il n'y a rien de si grand, de si noble que la beauté intellectuelle. Cette beauté ne ressemble pas à la beauté physique, elle ne se fane pas avec l'âge, mais elle dure aussi longtemps que la mémoire. L'ancienne maxime : « La beauté sans ornements n'en est que plus ornée, » peut être vraie pour la beauté physique, mais elle ne l'est pas pour la beauté intellectuelle, car c'est par ses ornements qu'elle est beauté. La beauté physique toute seule ne peut rendre personne beau. Celle-ci ne peut jamais remplacer celle-là. Le plus beau visage perd la moitié de ses charmes, sinon tous ses charmes, lorsqu'on sait qu'il n'est qu'un masque cachant sous son extérieur rougissant un caractère terni par le crime ou un cœur dépourvu de sympathie. Au contraire, une personne dépourvue de beauté physique peut devenir radieuse sous l'éclat de la beauté intellectuelle qui émane de son âme.

3. Les personnes d'un esprit pratique sont sujettes à penser qu'il est inutile de perdre son temps et sa mémoire à embellir les objets ; mais la beauté rehausse l'utilité. Une salle d'école ornée de tableaux et de statues est réellement plus utile que si elle n'avait pas ces ornements artistiques ; au lieu de la fuir, l'élève y court, parce que la présence des tableaux, des fleurs, des statues et de la musique change ses devoirs en plaisirs. Ces objets ouvrent des horizons à son imagination. Le foyer domestique, qui est toujours agréable, acquiert des charmes encore plus puissants lorsque les fenêtres ensoleillées, les oiseaux au doux ramage, la musique et la peinture y répandent leur beauté pour retenir dans ses murs sacrés ceux qui, sans cela, pourraient aller chercher des distractions ailleurs. La cathédrale de Saint-Paul est-elle un sanctuaire moins estimable parce que les bancs sont garnis de coussins et que les fenêtres sont très-étroites ? La lumière du soleil artistement tamisée et les doux sons de l'orgue ne sont pas sans utilité. Ils calment les passions et répandent la paix dans l'âme agitée, en la remplissant de pensées nobles et saintes. La pêche est-elle moins agréable parce qu'elle est recouverte d'un duvet velouté ? Le raisin est-il moins exquis parce qu'il est recouvert d'un royal manteau de pourpre ? La rose est-elle moins parfumée parce que ses feuilles ont de belles teintes rouges ?

KETTIE G.
Age : seize ans.

Aurora (Illinois).

---

12. — DEVOIRS ET DROITS.

(3e année.)

1. Donnez brièvement une classification des devoirs qui naissent de la loi de réciprocité.

Rép. — La réciprocité comprend trois classes de devoirs :

CLASSE I. — *Devoirs envers l'homme en tant qu'homme.*

Cette classe se subdivise en deux parties :

Chapitre 1. — Justice par rapport à la liberté.
— 2. — — — propriété.
— 3. — — — réputation.
— 4. — — au caractère.
Chapitre 1. — Véracité par rapport au passé et au présent.
— 2. — Véracité par rapport au futur.

CLASSE II. — *Devoirs résultant de la constitution des sexes.*

Chapitre 1. — La loi de la charité.
— 2. — La loi du mariage.
— 3. — Devoirs des parents.
— 4. — Devoirs des enfants.

CLASSE III. — *Devoirs résultant de la constitution de la société.*

Chapitre 1. — Comment la société se forme et se gouverne.
— 2. — Devoirs des magistrats.
— 3. — Devoirs des fonctionnaires dans la société.
— 4. — Devoirs des citoyens.

2. Discutez, d'une manière générale, la nature de la liberté personnelle.

Rép. — Tout homme sur la terre a sur lui-même un droit qu'on ne peut pas légalement lui enlever, à moins qu'il ne devienne dangereux pour la société. Dans ce cas, c'est le devoir de la société de se débarrasser de lui en le séquestrant. Ainsi donc, pourvu que les droits d'une personne ne nuisent pas aux droits des autres, elle est parfaitement libre de les exercer.

Cependant l'histoire nous parle d'actes de cruauté qui furent tout à fait illégaux. Je ne connais pas de plus grand exemple de la violation de la liberté que l'esclavage. De pauvres noirs, qui n'avaient fait de mal à personne, étaient arrachés de leur foyer, on brûlait leurs maisons, on massacrait cruellement leurs enfants et leurs vieux parents, et on les vendait comme esclaves. Comme une telle conduite était opposée au grand, au sage précepte de notre Créateur : « Faites aux autres ce que vous voudriez qu'ils vous fissent » !

3. Sur quoi repose le droit de propriété ? Comment ce droit peut-il être violé ?

Rép. — Le droit de propriété est fondé sur cette maxime : « Tout homme a droit sur lui-même. » S'il a droit sur lui-même, il peut exercer ce droit à son profit et à son plus grand profit, pourvu qu'en agissant ainsi il ne nuise pas au droit des autres. Il a droit à la propriété qu'il a acquise par l'un des moyens suivants :

1° Par le travail de ses mains ; 2° par don ; 3° par héritage ; 4° par dernière volonté ou testament ; 5° par possession ; 6° par achat.

On peut violer le droit de propriété en se faisant donner un titre, constatant que l'objet que l'on possède n'est sujet à aucune revendication, lorsqu'il n'en est pas ainsi. Par vol sans violence. En employant la violence pour se faire mettre en possession. En volant à main armée.

4. Jusqu'à quel point est-il de notre devoir de révéler les mauvaises actions des autres ?

Rép. — Il n'est de notre devoir de révéler les méfaits de nos semblables qu'autant qu'il s'agit du bien de la société. Et, dans ce cas, nous ne devons pas le faire par malice ou par haine, mais pour le bien commun. Si nous ne révélons pas les actions qui causent un grave préjudice à la société, je crois que nos semblables doivent nous considérer comme complice de ces actions ; car celui qui n'empêche pas le mal qu'il peut empêcher est aussi coupable que celui qui le commet. Si nous révélons les mauvaises actions des autres, nous les empêcherons par là de commettre de nouveau ces mauvaises actions ; nous préviendrons donc ainsi le retour des maux que nous connaissons, ce qui est notre devoir.

5. Quelles sont les promesses qui ne nous engagent pas ?

Rép. — Nous ne sommes pas tenus d'accomplir les promesses qui sont contraires à la loi de Dieu ou des hommes. Dans ce

cas elles sont illégales, et ce qui est illégal ne saurait nous lier. Lorsque la maladie ou des malheurs imprévus nous accablent, nous sommes incapables d'accomplir nos promesses, qui alors ne peuvent plus nous lier. Car une promesse n'est obligatoire qu'au sens où celui qui la fait suppose que celui à qui il la fait, la reçoit. Or il n'est personne assez téméraire pour s'engager à accomplir sa promesse si la maladie l'en empêche; donc, dans ce cas, la promesse n'est pas obligatoire.

6. Discutez la bienveillance témoignée aux méchants et aux malheureux.

Rép.— Nous avons tous le devoir d'être bienveillants envers les malheureux; nous devons essayer d'adoucir leurs peines par nos bontés. La Bible a dit : « Le bien que vous avez fait aux plus petits d'entre eux, c'est à moi que vous l'avez fait. » Comme ces quelques paroles sont belles ! Qui voudrait perdre une occasion de rendre plus uni le sentier que foulent les malheureux !

Souvent un peu de bienveillance témoignée aux méchants les rend meilleurs. Il n'y a pas d'animal si sauvage qu'il résiste à des caresses continuelles. En agissant ainsi, non-seulement nous venons au secours des méchants, mais nous nous faisons un cœur bon et aimant. Quoique la méchanceté soit dans le cœur de nos semblables, nous ne devons pas les mépriser; il faut essayer de les ramener dans la bonne voie en leur tendant une main amie, et en agissant avec eux en vrais chrétiens.

FIDELIA A.

Age : dix-sept ans.

Burlington (Iowa).

---

13. — PEUT-ON JAMAIS JUSTIFIER UN MENSONGE ?

(2e année.)

Non, jamais ! Jamais on ne peut justifier un mensonge. Dites toujours la vérité; quand même ce serait une question de vie ou de mort, dites toujours la vérité.

L'expérience m'a démontré que le vieux proverbe : « L'honnêteté est la meilleure politique (1), » est bon et vrai, et je

(1) *Honesty is the best policy.*

conseillerais à tous ceux qui ont quelque doute à ce sujet, jeunes ou vieux, riches ou pauvres, de le suivre fidèlement.

Si vous allez passer la soirée quelque part et que vous ne teniez pas à ce que vos parents sachent où vous avez été, il ne faut pas, en revenant chez vous, vous mettre aussitôt à en parler et dire où vous avez été, avec qui vous y avez été, tout ce que vous avez fait : l'honnêteté n'exige pas cela de vous. Mais si votre père vous demande où vous avez été, il faut le lui dire, lui dire tout sans rien cacher.

Si vous avez accepté un présent pour faire quelque chose que vous ne deviez pas faire, avouez-le franchement lorsqu'on vous accuse, comme l'a fait Mme B. (1), sans vous inquiéter de ce qu'on pourra dire ; vous savez bien qu'il faut toujours que le monde cause.

S'il y a eu quelques malversations dans un service public dont vous étiez chargé (2), avouez-le et supportez-en les conséquences, ne forcez pas le gouvernement à faire des dépenses inutiles pour payer des jurés qui devront siéger et entendre les témoins qui viendront vous accuser. Puisque vous savez que vous êtes coupable, avouez-le, et tout s'arrangera beaucoup plus facilement.

Si vous avez coupé le cerisier de votre père avec votre hachette toute neuve (3), avouez-le, et alors vous pourrez regarder le monde en face sans trembler, mais autrement vous ne pourrez pas regarder un chien en face sans rougir.

Voyez à quelle haute position s'est élevé George Washington. Peut-être la haute estime qu'on a maintenant pour son nom est-elle due principalement à ce fait, qu'il ne pouvait pas mentir.

FRÉDÉRIC B.

Age : quinze ans.

Milwaukee (Visconsin).

---

14. — HONNEUR AUX MAINS CALLEUSES.

Les palais en marbre de Venise, avec leurs sculptures élaborées et leurs riches mosaïques, se dressent comme un rêve

(1 et 2) Allusions à de célèbres procès de ces derniers temps.

(3) Allusion à une aventure célèbre de l'enfance de Washington (voir ci-dessus, page 168.)

de beauté sous les yeux du touriste ; mais qui pense aux forêts majestueuses qui leur ont servi de fondements ?

Dans la société, nous portons toute notre attention sur la splendeur des grands monuments et nous oublions ce que nous devons au travail des mains du pauvre. Nous ne songeons pas qu'il y a dans l'univers des millions de travailleurs qui sont nos bienfaiteurs personnels.

Je m'assieds dans mon petit salon et je me demande à qui je dois le bien-être et les simples ornements dont je suis entouré. Cette plume dont je me sers pour écrire, c'est du minerai de quelque mine profonde qu'une main singulièrement habile l'a tirée. C'est encore de ces sombres cavernes qu'on a extrait tous les petits clous, toutes les vis et même les cordes du piano, et la planche sur laquelle on a gravé ma douce madone. Le charbon qui répand dans la maison la température de l'été nous a été donné par des hommes qui demeurent dans les ténèbres pour que d'autres puissent avoir de la lumière et de la chaleur. Honneur au mineur qui, avec une énergie héroïque, tire de la terre des trésors cachés pour enrichir ses semblables ! Sa vie se passe souvent au milieu des scènes les plus sublimes ! Les montagnes sont sa patrie ; elles ont toujours une sublime beauté, sous l'éclat du soleil, ou pendant l'orage, lorsqu'elles semblent se faire signe l'une à l'autre, tandis que leurs rochers répercutent les roulements de la foudre. Des scènes sublimes ne peuvent manquer de faire aimer la nature et adorer le Créateur.

Le plâtre qui recouvre le mur a subi bien des modifications depuis le moment où il gisait dans la carrière de pierre à chaux. Le verre de la fenêtre était jadis du sable que le vent faisait voler çà et là. Le miroir fut inventé il y a bien longtemps dans une ville entourée par la mer. Il a fallu les soins d'un berger, d'un fileur et d'un teinturier pour confectionner le tapis qui recouvre mon plancher.

Reconnaissons ce que nous devons à tous les hommes qui transforment les matériaux bruts fournis par la nature, et qui les rendent propres à nos usages quotidiens.

Parmi les bienfaiteurs du monde n'oublions pas les « tailleurs de bois ni les tireurs d'eau ». Pour que le charpentier bâtisse une maison, il faut que le bûcheron coupe le bois dans la forêt. Il faut que ce bois soit adapté aux différentes parties de l'édifice. La vue du bois qui vient d'être coupé et celle de la charpente d'une maison ont beaucoup de charmes. L'ouvrage

devient de plus en plus compliqué jusqu'à ce qu'on le termine en creusant le puits ou en construisant l'aqueduc.

La vie du fermier est pleine de poésie. Les champs suggèrent de nobles pensées. Pendant que Robert Burns (1) labourait un matin, à l'aube, sa charrue coupa tout à coup une pâquerette qui aussitôt refleurit dans un poëme.

« Petite fleur modeste, aux pétales teintés de rouge, tu m'as rencontré dans une heure fatale; il m'a fallu écraser dans la poussière ta tige élancée : t'épargner, maintenant n'est plus en mon pouvoir, ô la perle des fleurs!... Nos jardins fournissent les fleurs superbes qui ne peuvent croître que sous les dômes de verdure ou près des hautes murailles; mais toi, solitaire et cachée sous l'abri que t'offre d'aventure la motte de terre ou la pierre, tu ornes le champ où le moissonneur n'a laissé que les chaumes (2). »

Hawthorne dit de son jardin :

« C'était un des plus beaux spectacles qu'il y eût au monde de voir une petite colline de fèves repousser le sol, ou une rangée de pois précoces qui sortaient de terre assez pour former une ligne d'un vert tendre. »

Les domestiques qui lavent notre vaisselle, qui font nos chambres et qui préparent nos aliments, sont dignes de notre respect s'ils font bien leur travail. Ce qui est utile est toujours honorable, et l'humble travailleur est souvent encouragé par la pensée que c'est Dieu qui distribue toutes les tâches, et

(1) Poëte écossais, vécut de 1759 à 1796. Il a écrit en écossais des poëmes, des chansons et des lettres. (*Note du Traducteur.*)

(2) Wee, modest, crimson-tipped flow'r,
Thou's met me in an evil hour;
For I maun crush among the stoure
Thy slender stem :
To spare thee now is past my pow'r,
Thou bonnie gem.
. . . . . .
The flaunting flow'rs our gardens yield,
High shelt'ring woods and wa's maun shield;
But thou, beneath the random bield
O'clod or stane,
Adorns the histie stibble-field,
Unseen, alane,

(Stanzas to a Mountain Daisy).

(*Texte rétabli par le Traducteur.*)

qu'il tient compte de tous les efforts que l'on fait fidèlement.

Beaucoup de sottes personnes pensent qu'il y a de la honte à travailler, et quelques mères sont fières de dire que leurs filles ne savent faire que des ouvrages de fantaisie. Une femme qui avait deux filles les avait élevées dans cette fausse idée pendant qu'elle travaillait durement pour les entretenir. Enfin l'aînée se maria et alla vivre chez elle. Elle écrivit à sa mère que si elle voulait faire une dame de Abby, il était temps de commencer. La petite fille avait treize ans et, en disant d'en faire une dame, sa sœur voulait dire de l'habiller à la mode et de la laisser s'asseoir à la fenêtre du salon.

E.-H. Chapin, dans le sermon qu'il fit ici l'hiver dernier, dit que les travailleurs forment la véritable noblesse, et que les oisifs forment les classes inférieures. C'est peut-être à deux lois que la Russie doit sa supériorité intellectuelle : l'une de ces lois exige que chaque enfant reçoive de l'instruction, la seconde force chaque homme à apprendre un métier. Le Prince héritier est imprimeur. L'oisiveté est la mère du crime, et tous ceux qui aiment le bon ordre voient avec plaisir que notre assemblée législative vient de faire une loi pour protéger la société contre les mendiants, qui sont devenus si nombreux et si dangereux dans toutes les parties de ce pays.

Lorsqu'un homme travaille sérieusement, il est comparativement à l'abri des maux qui l'entourent. Les mauvaises pensées ne trouvent pas de place dans son cœur, son unique préoccupation est de rendre sa famille heureuse. Après son travail, il jouira des simples amusements du foyer domestique, qui sont très-nécessaires pour entretenir sa bonne humeur.

Sir Thomas More, dans son Utopia, dit qu'il voudrait passer la moitié du jour au travail et le reste en une honnête récréation. Aristote dit : « Le but du travail c'est de jouir du loisir. » Toujours travailler sans jamais jouer est presque aussi mauvais que de toujours jouer sans jamais travailler. Il y a des personnes qui croient qu'elles seules doivent prendre de la récréation et que leurs inférieurs n'en ont pas besoin.

La gouvernante de l' « Old curiosity shop » pensait que les enfants de l'aristocratie devaient seuls aller au spectacle.

Elle soutenait que les vers du docteur Watts : « Que mes premières années se passent au milieu des livres, au travail, ou dans des jeux salutaires, » ne s'appliquaient qu'aux enfants de bonne famille, mais que, pour les enfants pauvres, ils devaient être :

« Que mes premières années se passent au travail, au travail, au travail, toujours au travail, pour qu'à la fin je puisse rendre bon compte de chaque jour. »

La récréation est surtout goûtée par ceux qui l'ont d'abord gagnée par le travail.

La sagesse de Dieu, qui se voit partout, est manifeste dans le fait du travail. Il a voulu que ses enfants fussent dans une dépendance mutuelle les uns à l'égard des autres. Chacun doit à la société tout ce qu'il peut lui donner.

Le Créateur les a pourvus des matériaux dont ils ont besoin et les a doués de facultés qui se développent par l'usage. Le travail est une loi divine et, en s'y conformant, l'homme trouve son bonheur et son plus grand bien.

Beaucoup d'hommes, qui ont vécu du travail de leurs mains, ont acquis pendant leurs heures de loisir une haute culture intellectuelle. Hugh Miller passa quinze ans dans une carrière et fut ensuite commis dans une banque; et, pendant tout ce temps, il employa ses soirées à composer et à écrire ses importants ouvrages sur la géologie.

Elihu Burrett, surnommé le savant forgeron, savait cinquante langues. Robert Collier, de Chicago, est aussi habile à ferrer un cheval qu'à composer un sermon. Le jeune sculpteur, plein d'avenir, S..... (1), apprit sa grammaire latine pendant que ses mains poussaient la navette sur le métier. Mme Emily C. Judson (2), cet écrivain élégant et ce missionnaire dévoué, était ouvrière de fabrique à douze ans; après avoir, par de patients efforts, acquis une bonne instruction, elle tint une école à soixante-quinze *cents* par semaine.

Notre pays pourrait fournir un grand nombre d'exemples d'hommes qui ont obéi aux plus nobles impulsions de leur être pendant qu'ils étaient obligés de se livrer au travail manuel, pour subvenir à leurs besoins de chaque jour.

Nous honorons spécialement dans notre école ceux qui, tout en s'entretenant par leur travail, prennent place aux premiers rangs. Nous sommes sûrs que le monde leur réserve des positions d'honneur et de confiance, et que les fardeaux qu'ils sup-

(1) Nom illisible.

(2) 1817-1854, plus connue sous le nom de Fanny Forester, sous lequel parurent la plupart de ses Poëmes et de ses Nouvelles.

portent actuellement ne font que les préparer à la responsabilité dont on les chargera plus tard.

KATIE M.

Portsmouth (New Hampshire).

3e SECTION : COMPOSITIONS HISTORIQUES ET POLITIQUES.

VII. — Histoire.

1. — ÉTUDE DE L'HISTOIRE.

L'histoire est une étude qui ne saurait manquer d'intéresser et le professeur et l'élève, lorsqu'elle est faite convenablement.

On ne peut pas espérer que l'élève qui se contente d'apprendre les faits et les dates qu'il trouve dans son manuel, éprouve beaucoup de plaisir à faire une étude aussi incomplète. Mais, qu'il lise l'histoire d'une nation écrite par différents auteurs ; qu'il se rende compte des opinions de chacun de ces auteurs sur les causes et les résultats des divers événements ; qu'il juge lui-même laquelle est la meilleure ; qu'il voie cette nation croître et se développer : alors l'histoire ne tardera pas à devenir pour lui une étude pleine d'intérêt.

D'un autre côté, chaque nation n'a-t-elle pas ses traditions qui, sans être rigoureusement vraies, ne laisseront pas de procurer du plaisir à celui qui les lira, et de lui faire connaître le caractère du peuple?

Nous entendons souvent des élèves dire : « Je n'aime pas l'histoire, je ne peux pas retenir les dates. » Ceux qui font entendre cette plainte sont presque toujours des élèves qui essayent d'apprendre les dates dans des tableaux chronologiques, où elles ne sont reliées par aucune idée historique. Et il vous diront qu'ils se servent de ces tableaux « pour apprendre leurs leçons le plus vite possible ». Faut-il donc s'étonner qu'ils ne réussissent pas?

Si on étudie en même temps la géographie et l'histoire d'un pays, on verra pourquoi certaines parties de ce pays ont été plus tôt colonisées et plus vite civilisées.

Considérons un instant l'histoire de notre pays, en l'étudiant d'abord à un point de vue pratique.

Nous apprendrions d'abord sa découverte, sa colonisation dans différentes parties, ensuite les principales causes de la Révolution, et ainsi de suite. Mais une étude ainsi faite nous intéresserait-elle autant que si nous en avions étudié tous les détails et les aventures audacieuses de nos ancêtres, en nous rendant compte de leurs pénibles travaux, dont nous pourrions ainsi apprécier tout le mérite ? Je crois bien que non.

Lorsque nous entreprenons une étude, commençons-la donc de la bonne manière : nos jours d'école nous paraîtront ainsi plus agréables.

NELLIE K.

Age : dix-sept ans.

Milwaukee (Wisconsin).

---

2. — HISTOIRE ANCIENNE.

1. Indiquez le caractère des deux principales races de la Grèce.

Rép. — Les Grecs formaient une pure race aryenne. A une époque très-ancienne, ils émigrèrent vers l'ouest et chassèrent ou soumirent les tribus barbares qui habitaient ce pays. Ils n'eurent pas le même caractère dans toutes les générations. Dans les premiers siècles ils formaient un peuple hardi, vigoureux et ambitieux.

Les principaux peuples furent les Athéniens, les Spartiates et ensuite les Thébains. Les Athéniens étaient inconstants ; ils aimaient le luxe. Ils eurent d'abord beaucoup d'esprit public, et ils cultivèrent les beaux-arts. Les arts, la poésie, la sculpture et la musique atteignirent une grande perfection.

Les Spartiates, au contraire, regardaient la musique et la poésie comme des arts indignes des hommes ; le bien-être et le luxe, comme une honte. C'était une race acariâtre, cruelle et jalouse. Ils ne se proposaient d'autre objet que la guerre.

Les Thébains ne restèrent au pouvoir que fort peu de temps. Mais ils montrèrent dans la guerre un caractère vindicatif et une cruauté impitoyable.

2. Éducation des Spartiates. Ses résultats.

Rép. — Le gouvernement était chargé de l'éducation du jeune Spartiate. L'État le prenait à sept ans et l'employait jusqu'à soixante ans. Ils mangeaient tous à la même table, afin que les jeunes gens pussent entendre la conversation de leurs

supérieurs et en profiter. On leur enseignait le mensonge, le vol et toute espèce de ruse. Ils se livraient aussi aux jeux athlétiques pour fortifier leurs muscles. Les femmes spartiates étaient obligées de s'exercer de la même manière que les hommes; mais leur éducation se faisait à part.

Cette éducation avait pour résultat de former une race vigoureuse, une race de guerriers. Quoique les Spartiates eussent beaucoup d'influence au temps de leur puissance, ils n'ont pas, comme les Athéniens, produit des œuvres qui ont été utiles au monde entier. Nous pouvons lire leur histoire et admirer leurs bonnes qualités, mais ils n'ont rien fait pour propager et pour développer la civilisation.

3. Indiquez les expéditions des Perses et les généraux qui les dirigèrent. Donnez le plan de Marathon.

4. Écrivez dix lignes sur Périclès.

5. Écrivez dix lignes sur Alexandre.

6. Écrivez vingt dates en ordre.

7. Nommez, par ordre, les divinités de l'Olympe. Écrivez au moins une phrase sur chacune d'elles.

8. Nommez un auteur épique, un auteur élégiaque, trois auteurs lyriques, trois auteurs dramatiques, deux orateurs, trois historiens et neuf philosophes.

9. Décrivez les mœurs grecques.

Rép. — La différence entre les deux sexes était peu marquée dans les vêtements. On ne portait pas de chaussures dans les maisons; dehors on portait des sandales. On faisait trois repas par jour, et l'on mangeait couché. On se servait des doigts, qui existaient avant les fourchettes, et on se lavait les mains et la figure. Les personnes de la classe riche vivaient très-somptueusement. La femme était considérée comme étant presque l'égale de l'esclave. C'est à ce fait qu'il faut attribuer beaucoup de vices dont nous parle l'histoire grecque.

10. *Ostracisme.* — Écrivez quinze lignes sur trois hommes qui furent contemporains et qui exercèrent une grande influence.

Rép. — L'ostracisme était le moyen employé par les Athéniens pour se débarrasser des chefs politiques qui leur étaient odieux. Ce moyen consistait à écrire sur une coquille le nom de l'homme que l'on voulait faire exiler ou bannir par l'ostracisme. Si l'on parvenait à réunir ainsi six mille votes sur le nom d'un homme, cet homme était banni par l'ostracisme ou exilé.

Thémistocle, Aristide et Alcibiade (1) furent à peu près contemporains. Thémistocle avait beaucoup d'égoïsme et était très-rusé. Il voulait concentrer à Athènes tout le pouvoir de la Grèce, pour s'en donner la gloire. Aristide était l'opposé de Thémistocle. Jamais il ne se laissa diriger par des considérations d'intérêt personnel. On lui décerna le nom de « Aristide le Juste ». Alcibiade était parent de Périclès, mais il ne ressemblait à son parent que par sa merveilleuse habileté. Il fut obligé de s'exiler d'Athènes plusieurs fois.

D. William B.

Age : dix-sept ans.

Rochelle, comté d'Ogle (Illinois).

---

3. — HISTOIRE MODERNE.

(3e année.)

1. Faites un sommaire du règne de Charlemagne et du passage de la dynastie mérovingienne à la dynastie carlovingienne.

2. Sommaire du règne de François Ier.

3. Souverains de la maison de Bourbon, sommaire de l'administration du cardinal de Richelieu. Quelques-uns des contemporains de Richelieu.

4. Sous quel règne eut lieu la guerre de la Succession d'Autriche? Quels sont les souverains qui prirent part à cette guerre?

Sous quel règne eut lieu la guerre de Sept Ans? Quels sont les souverains qui y prirent part?

5. Sous quel règne eut lieu la Révolution française? Quelles furent les principales causes de cette Révolution?

6. La Révolution française eut lieu pendant le règne de Louis XVI. Principales causes : L'armée française revenait d'aider les Américains à conquérir leur indépendance; elle avait répandu dans tout le pays un esprit de liberté. Depuis cent ans on dépensait avec prodigalité les fonds du Trésor, et la part que les Français avaient prise à la Révolution américaine avait réduit la France à une condition fort embarrassée. A cette époque les ouvrages des auteurs impies étaient fort répandus et l'athéisme était partout. Une longue oppression,

(1) *Sic.*

le mépris de la loi divine et de la religion avaient rendu le peuple rebelle et intraitable. Beaucoup de protestants qui étaient restés en France après la Révocation de l'édit de Nantes et qui ne voulaient pas se conformer à la religion catholique romaine, étaient retombés dans l'incrédulité. Telles sont les causes qui, jointes à d'autres, donnèrent naissance à la lutte sanglante dont l'Europe entière ressentit le contre-coup.

7. Comment les monarques d'Europe considérèrent-ils la Révolution française? Quelles coalitions se formèrent contre la France? Principales batailles de cette lutte.

Rép. — Les monarques d'Europe tremblèrent en voyant les extravagances de la Révolution française, et ils commencèrent à craindre pour la sûreté de leurs propres couronnes. Ensuite ils s'unirent et formèrent contre la France de grandes alliances appelées les Coalitions. Il y eut cinq coalitions. Les nations qui se mirent à la tête de ces coalitions furent l'Angleterre, l'Autriche, la Russie, la Hollande et l'Espagne. La Prusse et plusieurs autres y entrèrent aussi.

Principales batailles : combat naval d'Aboukir, batailles de Marengo, de Hohenlinden, d'Ulm, d'Austerlitz; combat naval du cap Trafalgar; batailles d'Iéna, d'Auerstœdt, de Ratisbonne, de Wagram, de Bautzen, de Leipsick et de Waterloo.

LILLIE VAN A.

Age : quinze ans.

Baltimore (Maryland).

---

4. — HISTOIRE DE FRANCE.

1. Faites un exposé de la chute de la dynastie mérovingienne et de l'avénement des Carlovingiens. Quand et par qui fut fondé le nouvel empire d'Occident? Quels pays renfermait-il? Quand l'empire fut-il démembré? Quelle province en conserva le titre et la puissance?

2. Nommez les souverains français du XVIe siècle; règne de François Ier. Contemporains illustres.

Rép. — Louis XII, François Ier, Henri II, François II, Charles IX, Henri III, Henri IV.

3. Quelques détails sur Henri de Navarre. Sommaire de son règne.

Henri de Navarre était l'un des chefs des Huguenots. Pendant le règne de Henri III il devint l'un des trois Henri qui

prétendaient au trône. Le roi Henri III, aidé des Ligueurs, remporta quelques avantages sur les Huguenots. Mécontent de son union avec les Guises, il les fit assassiner. Cet acte amena une insurrection dans laquelle le roi succomba. Henri de Navarre ou Henri IV de France monta sur le trône. Les Catholiques essayèrent de le renverser, mais il les défit à la bataille d'Ivry (1590). Comme on lui résistait encore, il voulut satisfaire le parti dominant et sauver la France de l'anarchie : il embrassa la religion catholique. Il accorda l'Édit de Nantes, qui satisfit les Huguenots. Il s'occupa ensuite du bien-être intérieur de la France, il construisit des routes, des canaux; il encouragea les travaux des mines, le commerce, etc., et il protégea les arts et la littérature. Dans la dernière partie de son règne, il forma le projet d'abaisser la Maison d'Autriche, et d'établir une association capable d'équilibrer le pouvoir en Europe. Quelques-uns des princes allemands avaient pris les armes contre l'Empereur, et Henri allait partir pour commencer la guerre lorsqu'il fut assassiné dans les rues de Paris par un fanatique insensé. Sa mort fut un deuil public en France.

4. Les principales guerres du règne de Louis XIV. Effets de ces guerres sur la France?

Rép. — La guerre de Trente Ans; la guerre civile de la Fronde; la guerre avec la Hollande; la guerre causée par la fuite de Jacques II d'Angleterre qui se réfugia en France, guerre dans laquelle Louis eut à tenir tête aux forces combinées de l'Europe; guerre de la Succession d'Espagne.

Personnages illustres : cardinal Mazarin, cardinal de Retz, maréchal Turenne, prince de Condé, Vauban, Colbert, Louvois, Mme de Maintenon.

Contemporains anglais : Charles Ier, Cromwell, Charles II, Jacques II, Guillaume et Marie, Anne, George Ier, Marlborough.

Autres contemporains : prince Eugène, Guillaume d'Orange, de Witt.

Vers la fin de son règne il mécontenta son peuple. Pendant un règne de 72 ans il avait, grâce à ses extravagances, endetté son pays de 84 millions. Il maintint jusqu'à la fin le cérémonial extravagant de sa cour, quoique la mort lui eût enlevé son fils le Dauphin, l'aîné de ses petits-fils et plusieurs de ses parents. Les batailles de Malplaquet, de Ramillies et de Blenheim détruisirent entièrement la puissance militaire de la France. Louis obtint une paix plus favorable à la France qu'il n'avait raison de l'espérer. Il laissa la France endettée et

souffrante. Il mourut au milieu des murmures à peine réprimés de ses sujets.

5. Sommaire de l'administration de Louis-Napoléon. Court exposé de la guerre franco-prussienne. Effet de cette guerre sur la France, sur la Prusse et sur l'Italie.

Rép. — Après la fuite de Louis-Philippe en 1848, on proclama la République, et Louis-Napoléon fut choisi pour en être le premier président. C'était le neveu de Napoléon Ier. Il était fils d'Hortense, fille de Joséphine, et de Louis-Bonaparte. Pendant la première année de sa présidence un mouvement insurrectionnel dirigé par Garibaldi éclata en Italie. Louis-Napoléon envoyâ des troupes, chassa Garibaldi et ramena le Pape. L'un des principaux objets de son règne fut de maintenir la suprématie du Pape. C'est pour cela qu'il entretint une armée permanente en Italie. Napoléon s'unit avec l'Angleterre pour faire la guerre de Crimée, et il eut la gloire de prendre d'assaut Sébastopol. Lorsque la guerre éclata entre l'Italie et l'Autriche, Napoléon prit parti pour la première; il remporta les victoires de Magenta et de Solférino.

Napoléon, au commencement de son administration, désirant augmenter son pouvoir, eut recours à un honteux stratagème. Il emprisonna les députés sur le silence desquels il ne pouvait pas compter, supprima les journaux, et se fit proclamer Empereur de France.

En 1870, Louis-Napoléon déclara la guerre à l'Allemagne, et deux armées sous les ordres de Mac-Mahon et de Bazaine furent envoyées sur les bords du Rhin. Mais les États du Nord et du Sud de l'Allemagne unirent leurs forces sous le commandement de Guillaume de Prusse, et des armées magnifiquement équipées furent aussi envoyées sur le Rhin. Là eut lieu une bataille : Mac-Mahon, chassé de ses positions, fut forcé de se retirer sur Sedan, et se rendit le 1er septembre. Bazaine était alors enfermé dans Metz et il rendit son armée prisonnière de guerre, lorsqu'il ne semblait pas y être contraint par la nécessité.

En 1871, les troupes allemandes occupèrent Paris. La paix fut signée. Napoléon était prisonnier. On proclama la République avec Thiers pour président. Bientôt après eut lieu l'insurrection de la Commune qui dura plusieurs mois, mais on finit par en triompher. La France est maintenant en République avec Mac-Mahon pour président.

Le territoire du Pape avait été protégé par Napoléon. Pendant

la guerre de 1870, les troupes françaises furent rappelées pour la défense de Paris; Garibaldi entra à Rome, et l'Italie devint un royaume avec Rome pour capitale et Victor-Emmanuel pour roi.

Il y a six ans, on demandait laquelle de l'Autriche ou de la Prusse était la plus grande; mais pendant la dernière guerre tous les États allemands se sont unis sous les ordres de Guillaume de Prusse, et l'Empire allemand a été reconstitué. Grâce à ses armées bien disciplinées, cet empire a remporté des victoires si éclatantes que, non-seulement il a complétement éclipsé l'Autriche, mais qu'il menace de surpasser en gloire la France et l'Angleterre.

EMMA Y.

Age : seize ans.

Baltimore (Maryland).

---

5. — JEANNE D'ARC.

(3e année.)

Jeanne d'Arc était la fille d'un pauvre paysan, qui vivait en France au XVe siècle. Vers cette époque, la France et l'Angleterre étaient en guerre, et presque toute la France était tombée au pouvoir des Anglais. On peut attribuer les visions de Jeanne d'Arc à son enthousiasme et à ses habitudes de méditations solitaires. Pendant que ses compagnes jouaient, elle chantait et dansait toute seule; elle tressait des guirlandes pour la sainte Vierge. A quinze ans, elle prétendit que saint Michel lui apparaissait entouré de feu et qu'il lui ordonnait d'aller faire lever le siége d'Orléans, et faire sacrer le roi à Reims. Elle se rappelait une prophétie d'après laquelle une vierge devait sauver la France et elle pensait qu'elle était celle que Dieu avait désignée. Lorsqu'elle fit part de ses projets à son père, il entra dans une grande colère, et lui dit qu'il la noierait avant qu'elle les accomplît. Elle lui répondit qu'elle aimerait beaucoup mieux rester assise auprès de sa mère et filer; mais elle avait une mission à remplir et il lui fallait aller trouver le roi.

Le roi crut d'abord qu'elle était possédée du démon, et ne voulut pas l'entendre. Mais, après plusieurs épreuves, on lui confia le commandement des armées. Elle fut blessée deux ou trois fois, mais elle ne tua jamais personne, ni ne versa jamais

le sang de ses propres mains. Partout où elle allait elle était victorieuse, et Charles entra enfin en triomphe à Reims. Pendant la cérémonie du couronnement Jeanne se tint auprès du roi, armée de pied en cap. Elle fit l'office de connétable; c'est elle qui tint l'épée sur la tête du monarque. Après le couronnement, elle pensa que sa mission était remplie, et elle voulut retourner chez elle, mais le roi ne voulut pas la laisser partir. Sa famille reçut un titre de noblesse, elle eut pour armes deux lys dorés et une épée, dont la pointe, tournée en haut, supportait une couronne. Jeanne fut faite prisonnière le 15 mai 1431. Quand elle apprit qu'on allait la livrer aux Anglais, elle sauta par la fenêtre du château et se blessa grièvement.

Après quatre mois d'emprisonnement, elle fut brûlée attachée à un poteau, et ses cendres furent jetées dans la Seine. Le dernier mot qu'elle prononça fut : « Jésus, » et l'un des Anglais s'écria : « Nous sommes perdus, nous sommes perdus, nous avons brûlé une sainte. » Une tradition dit que lorsqu'elle expira, une colombe blanche s'envola du bûcher. On a élevé des monuments à sa mémoire; et, sur la place du Marché à Rouen, où elle fut brûlée, on lui a élevé une statue avec l'inscription qui est sur son écusson : « L'épée de la vierge protége la couronne royale. Sous l'épée de la vierge les lys fleurissent en sûreté. »

SARAH K.

Age : seize ans.

Sandusky (Ohio).

---

6. — L'HOMME SANS PATRIE.

(9e année.)

Il y a environ 60 ans, Aron Burr fit sa première excursion en descendant le Mississippi. Pendant ce voyage, il fit, en un certain lieu, la connaissance d'un jeune homme nommé Philip Nolan. C'était un jeune et brillant officier, et Burr avait tout ce qu'il fallait pour lui plaire. Après s'être promenés, avoir causé, et avoir fait ensemble une excursion sur le fleuve, il avait complétement captivé Nolan. Bientôt après, ce dernier fut jugé comme coupable de trahison envers sa patrie. Lorsque, à la fin de la séance, on lui demanda « s'il voulait dire quelque chose pour lui ou pour sa patrie », il répondit : « Au diable les États-

Unis! Je demande à ne plus entendre prononcer le nom des États-Unis! » Peut-être ignorait-il quels sentiments d'horreur ces paroles devaient soulever dans le cœur des juges.

Le plus profond silence régnait lorsqu'on apporta le verdict. La sentence était ainsi conçue : « Que le prisonnier n'entende plus prononcer le nom des États-Unis! » Le lendemain on le conduisit à la Nouvelle-Orléans et on l'embarqua sur un navire qui partait pour un long voyage.

Le mode de traitement adopté à l'égard de l'Homme sans Patrie fut mis à exécution aussitôt après son embarquement. On ne lui permettait de parler aux hommes de l'équipage qu'en présence d'un officier. Quelquefois il mangeait à la table commune, mais dans toutes les autres circonstances il mangeait tout seul dans sa chambre. Il portait volontairement l'uniforme de l'armée, sans en porter les boutons, car sur ces boutons étaient les armes du pays qu'il avait désavoué. On ne le laissait jamais aller à terre, même lorsque le navire passait des mois entiers dans le port. Il lisait beaucoup, mais quelqu'un parcourait toujours le journal ou le livre et avait soin d'enlever tout ce qui faisait allusion, même de la manière la plus éloignée, aux États-Unis. Un jour un homme de l'équipage emprunta des livres, parmi lesquels se trouvait le *Lai du dernier Ménestrel* (1). Personne à bord n'avait jamais vu cet ouvrage et personne ne songea à y chercher des allusions aux États-Unis. Nolan lut pendant quelque temps tout haut; il pâlit, puis il continua et enfin il fut obligé de s'arrêter à demi suffoqué. Il tressaillit en lisant ces mots : « Existe-t-il un homme assez dépourvu d'âme pour ne s'être jamais dit : Voilà ma patrie, ma terre natale? (2) » Il jeta le livre dans la mer et ne sortit pas de chez lui pendant plusieurs mois.

Philip Nolan vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans. Il a dû parcourir toutes les mers, mais jamais il n'a mis le pied sur la terre. Le jour de sa mort, il fit venir près de lui le capitaine du navire et lui dit qu'il n'avait plus longtemps à vivre, et

(1) Le premier et le plus célèbre ouvrage poétique de W. Scott; il parut en 1805. (*Note du Traducteur.*)

(2) « Breathes there the man with soul so dead,
Who never to himself hath said,
This is my own, my native land! »
(*Canto Sixth*, I.)
(*Note du Traducteur.*)

qu'il le priait de lui raconter tout ce qu'il savait sur les États-Unis. Le capitaine satisfit son désir et ensuite il le quitta, ne voulant pas le fatiguer. Lorsqu'il revint, l'Homme sans Patrie était mort. Sur sa Bible il avait écrit : « Ensevelissez-moi dans la mer, elle a été ma patrie et je l'aime. »

ALICE B.

Age : quinze ans.

Sandusky (Ohio).

---

7. — IL Y A CENT ANS.

Comme ce temps nous paraît long, à nous autres enfants! Une seule semaine nous semble tout un mois; et, lorsque nous pensons à un siècle et à quelques-uns des événements remarquables qui ont eu lieu pendant cette période, nous croyons rêver.

Combien parmi ces vétérans, qui sont tombés dans la cause de leur pays, ont disparu. Songez à leur courage indomptable et à leur véritable intrépidité, aux périls qu'ils ont bravés sur terre et sur mer, à toutes les privations qu'ils ont souffertes pour la glorieuse cause de la liberté. Comme nous devrions être reconnaissants des bienfaits dont nous jouissons! comme nous devrions remercier Dieu de nous avoir épargné les épreuves et les sacrifices qu'il a imposés à nos ancêtres !

A l'époque où les troupes anglaises s'emparèrent de New York, mes grands parents, qui habitaient dans la basse ville, furent obligés d'abandonner leur demeure et tout ce qu'elle contenait, et de fuir pour sauver leur vie.

Ils emportèrent avec eux leurs petits-enfants, dont l'un avait deux ans et dont l'autre, mon grand'papa, était tout petit. Ils traversèrent l'Hudson sur un petit bateau, et marchèrent pendant 30 milles sans s'arrêter. Il faisait très-chaud ce jour-là, et ma grand'mère fut sur le point de s'évanouir de fatigue et de besoin.

Son mari put se procurer un peu d'eau à une source sur le bord du chemin Il lui en fit boire et lui mouilla les tempes ; il parvint ainsi à la ranimer. Ils se cachèrent derrière des buissons pour se reposer un peu, après ce long et pénible voyage. Ils entendirent tout à coup remuer quelque chose dans le bois,

et au même instant douze vestes rouges (1) passèrent à un pied d'eux et touchèrent presque les buissons derrière lesquels ils étaient cachés.

Ma grand'mère disait qu'il n'y avait pas de paroles pour exprimer l'angoisse qu'elle éprouva pendant ce terrible moment. Elle serra contre son sein son petit enfant, afin qu'aucun cri ne s'échappât de ses lèvres et ne trahît leur présence. Ils restèrent étendus en retenant leur haleine, jusqu'à ce que les soldats fussent passés; puis ils tombèrent à genoux et remercièrent Dieu d'avoir bien voulu les délivrer à l'heure affreuse du danger.

Lorsqu'ils revinrent à New York, ils trouvèrent leur maison presque complétement brûlée. Ils vécurent plus de quatre-vingt-dix ans, et jamais ce jour affreux ne s'effaça de leur mémoire.

Ce n'est là qu'un des nombreux événements terribles qui eurent lieu pendant notre lutte pour l'Indépendance. Je me demande quelquefois ce que j'aurais fait au milieu des dangers d'il y a cent ans. Je crains bien que mon courage et mon patriotisme ne fussent restés bien au-dessous de ceux de mes ancêtres. Mais je sais que Dieu a soutenu ces âmes braves, et il m'aurait peut-être soutenue aussi si j'avais mis toute ma confiance en lui.

C'étaient là des temps qui mettaient à l'épreuve les âmes des hommes. La mémoire de ceux qui ont versé leur sang pendant la Révolution ne devra jamais être oubliée. Songez à notre Paul Revere ! Le sort de notre nation dépendit de sa volonté indomptable pour le bien. Quelle renommée immortelle il a gagnée par cette chevauchée, que son patriotisme lui fit entreprendre pendant cette nuit terrible ! On se souviendra éternellement de la dernière recommandation qu'il fit à son ami Robert Newmann de suspendre une lanterne dans la tour de la vieille église du nord :

« Une si les Anglais quittent la ville par terre, et deux s'ils la quittent par mer (2) ».

Comme il sauta vite à cheval et comme il traversa le Middlesex ! C'était par une belle nuit d'avril ; la lune répandait sa

(1) Les soldats anglais portent une veste rouge et des pantalons bleus. *(Note du Traducteur.)*

(2) « One, if by land, and two, if by sea. »
Longfellow (*Tales of a wayside inn*), *The Landlord's tale*, Paul Revere's ride). *(Note du Traducteur.)*

lumière sur tout le paysage. L'hiver avait été exceptionnellement doux, et le printemps avait commencé de bonne heure. On voyait onduler sur la plaine les premiers blés, et l'air était chargé de doux parfums. Les rouges-gorges sifflaient, les merles chantaient et la paix, la douce paix, régnait partout. Paul Revere chevauchait, rapide comme l'éclair, dans les villages, il éveillait ceux qui dormaient et leur annonçait le danger. Il était une heure du matin lorsqu'il entra dans Lexington, évitant partout les patrouilles que les Anglais avaient envoyées pour intercepter la nouvelle. Intercepter la nouvelle! Il eût été aussi facile d'arrêter le soleil. Et, de même qu'il y a bien longtemps les chœurs des anges murmurèrent : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, car le Christ est né! », de même aussi dans cette nuit terrible les anges inspirèrent au bon peuple ce cri d'allégresse : « Paix aux hommes, l'Amérique est née! » Que de cœurs furent brisés pendant cette nuit-là! Que de foyers virent répandre des larmes! Combien de nos fidèles ancêtres se dirent alors un dernier adieu et ne se revirent plus sur la terre! Mais nous espérons que, sur ces rivages éternels où la douleur de la séparation est inconnue et où les batailles de la vie sont terminées, ils recevront de riches récompenses pour toutes leurs souffrances.

Dieu soit loué, nous sommes tous en paix, tous libres! Je crois que la bénédiction de Dieu était avec nous dans ces temps de troubles et de fatigues. Je crois vraiment que c'est lui qui a inspiré ces nobles cœurs, La Fayette et Kosciuszko et qui leur a fait quitter leurs demeures et leurs foyers, pour aller secourir leurs frères sur un sol étranger. Ils s'enrôlèrent sous notre bannière à l'heure la plus sombre de notre Révolution, et ils furent véritablement des anges d'espérance pour Washington, au moment où l'abattement se lisait sur le front de plus d'un soldat américain. Lorsque nos nobles guerriers étaient épuisés par les fatigues de toute espèce, ils vinrent leur inspirer de nouvelles espérances et les soulager. De tous les noms illustres qui sont inscrits sur le livre de gloire de notre pays, celui de La Fayette est le premier après celui de Washington.

Qui d'entre nous n'apprécie pas les progrès que nous avons faits pendant les cent ans qui viennent de s'écouler? Les perfectionnements remarquables apportés dans les moyens de transport, les nombreuses et importantes inventions qui ont vu le jour pendant cette période?

On se rendait alors d'un endroit à l'autre dans des diligences, et on passait des jours entiers en voyage, tandis qu'aujourd'hui la locomotive nous fait parcourir des centaines de milles en quelques heures. On voyageait aussi beaucoup à cheval. On traversait les fleuves dans de petits bateaux, traînés par des chevaux. Maintenant nos beaux fleuves portent des palais flottants, qui glissent à leur surface comme des cygnes. On se servait autrefois de sloops (1), et lorsque le courant était contraire, on mettait toute une semaine à remonter l'Hudson jusqu'à Albany.

Je pense que l'invention la plus importante a été celle du télégraphe électrique. Lorsque l'on plaça les poteaux et que nous vîmes la communication par terre si rapide et si complète, nous pensions que c'était la plus remarquable découverte qui eût jamais été faite. Mais, maintenant qu'il s'étend presque sur le monde entier, et qu'il porte des messages d'amour et d'amitié dans les pays éloignés, combien ne devons-nous pas louer Dieu d'avoir suggéré cette invention aux hommes de bien de cette terre bénie !

Que penseraient de nous nos bons vieux grands-pères et nos bonnes vieilles grand'mères s'ils nous voyaient maintenant? J'aime à entendre parler du bon vieux temps, où le rouet occupait le principal coin de la chambre et était la principale occupation de nos grand'mères. J'aime à entendre parler de ces vieux costumes, simples mais élégants, et des petites tasses de porcelaine dans lesquelles nos grands-pères buvaient. J'aime à entendre parler du véritable bonheur qui régnait à leur foyer « il y a cent ans ».

MARMIE H.

Age : treize ans.

Orange, comté d'Essex (New Jersey).

---

8. — LES « DÉTECTIVES » DE L'HISTOIRE.

Les prétendus « détectives » de l'histoire dépouillent les légendes traditionnelles de toute apparence de réalité, et nous privent ainsi d'un de nos plaisirs les plus vifs.

Un village a-t-il précieusement conservé le souvenir de

(1) Petit bâtiment à un seul mât.

quelque illustre exploit, pour le transmettre aux générations futures comme un exemple éclatant de courage et de fidélité, un de ces « détectives » viendra prouver que cet exploit fameux n'est qu'un mythe.

Avec quelle tristesse les Suisses n'ont-il pas dû entendre annoncer qu'Arnold de Winkelried (1), ce héros dont ils célèbrent les exploits, n'était qu'un personnage légendaire, qui se retrouve dans les traditions de tous les pays!

A peine remis de cette émotion, ils entendent ce cri, qui les glace d'effroi : « Quel est ce Guillaume Tell, dont vous êtes si fiers? Moi, le Professeur X, je puis vous prouver, au moyen de pamphlets que j'ai en ma possession, qu'il n'a jamais existé! »

Les habitants du petit village de Domrémy, patrie de Jeanne d'Arc, ne furent pas peu surpris, au milieu des fêtes qu'ils faisaient comme d'habitude en l'honneur de l'héroïne, lorsqu'ils apprirent que cette Jeanne d'Arc qui avait sauvé la France et qui était morte sur un bûcher, n'avait jamais existé que dans leur fertile imagination.

Un mythe aussi, Pocahontas, cette charmante Indienne dont nos livres classiques nous racontent l'histoire comme un événement véritable, histoire que les écoliers lisent toujours avec un nouveau plaisir !

On commence maintenant à révoquer en doute l'existence d'Homère et d'Ossian, ces noms qui ont été pour nous la source de tant de joies intimes et sur l'authenticité desquels tout le monde était d'accord.

Mais ce qu'il y a de plus triste, et ce qui tend le plus à nous faire perdre toute croyance dans les événements rapportés par la tradition, c'est l'opinion de quelques personnes sur les pièces de Shakespeare ; ces pièces, dit-on, ne sont pas de Shakespeare, elles furent écrites par François Bacon (2).

(1) Héros suisse du XIVe siècle. A la bataille de Sempach, 6 juillet 1386, les chevaliers autrichiens formant une phalange impénétrable, il saisit une quantité de lances qui le blessèrent mortellement; mais en les entraînant dans sa chute, il ouvrit une brèche à ses compagnons et leur procura la victoire. On lui a élevé une statue qui le représente au moment où il accomplit cet exploit.

(*Note du Traducteur*).

(2) Cette opinion paradoxale fut émise au commencement de ce siècle par Smith, littérateur anglais peu connu.

(*Note du Traducteur*).

Pendant longtemps, on a discuté très-vivement la question de savoir comment Shakespeare, qui n'avait aucune instruction scientifique, avait pu écrire des ouvrages que le monde savant admire encore pour les vastes connaissances qu'ils révèlent chez l'auteur. Quel qu'ait été son génie, disait-on, il n'a pu aller jusque-là. On pense maintenant avoir trouvé le mot de cette énigme. L'auteur de ces pièces, disent les « détectives », c'est François Bacon, qui vivait à l'époque de Shakespeare, et qui avait assez de génie et assez de science pour écrire de pareils ouvrages.

Cependant, comme la question n'est pas encore décidée, il faut espérer qu'en 1976 quelque savant américain pourra, par un effort de génie, éclaicir ce point douteux.

ELIZABETH T.

Age : dix-huit ans.

Milwaukee (Wisconsin).

VIII. — Compositions politiques.

1. — CONSTITUTION DES ÉTATS-UNIS (1).

(1re année.)

1. Quel objet se sont proposé les habitants des États-Unis en établissant leur Constitution?

Rép. — Ils ont voulu former une union plus parfaite, établir la justice, assurer leur tranquillité domestique, pourvoir à leur défense commune, favoriser le bien-être général, et se réserver pour eux et pour leurs descendants les bienfaits de la liberté.

2. En combien de départements se divise le gouvernement? Quelles sont les attributions de chaque département?

Rép. — En trois départements, savoir : législatif, exécutif et judiciaire. Le département législatif fait les lois; le département exécutif fait exécuter ces lois; le département judi-

(1) Ce devoir contient 80 questions; nous supprimons celles auxquelles l'élève n'a pu répondre et quelques autres relatives à de détails et qui exigeraient de longs éclaircissements.

ciaire décide si ces lois sont constitutionnelles, et il les interprète.

3. De quoi s'occupe le premier article de la Constitution?

Rép. — Du département législatif.

4. Citez la première section de l'article premier.

Rép. — Tout le pouvoir législatif donné par la présente résidera dans un Sénat et dans une Chambre des représentants.

5. Quel est l'avantage d'avoir deux Chambres dans le Congrès?

Rép. — L'une peut servir à modérer l'autre.

6. Quand élit-on les représentants?

Rép. — Une fois tous les deux ans; les années paires, comme 1874, 72, etc.

7. Quel est le Congrès qui siége maintenant et quand ses pouvoirs expirent-ils?

Rép. — C'est le quarante-quatrième Congrès, et ses pouvoirs expireront en 1877.

8. Quelles sont les conditions que doit remplir un représentant?

Rép. — Il doit avoir vingt-cinq ans, résider dans l'État qui le choisit, et être citoyen des États-Unis depuis sept ans.

9. Comment remplit-on les vacances dans la Chambre?

Rép. — Le gouverneur convoque les électeurs de l'État dans lequel la vacance s'est produite.

10. Les fonctionnaires de la Chambre sont-ils élus ou nommés? Par qui?

Rép. — Ils sont élus par la Chambre.

11. Quelles sont les personnes qui composent le Sénat?

Rép. — Des hommes; chaque État en fournit dix.

12. Par qui sont-ils élus, et pour combien de temps?

Rép. — Par le Congrès; pour six ans.

13. Que dit la Constitution sur les sénateurs sortants et sur les vacances?

Rép. — Les sénateurs se divisent en trois classes : l'une de ces classes sort de charge tous les trois ans. En cas de vacance, le gouverneur de l'État, où elle se produit, désigne un sénateur qui remplit cette vacance jusqu'à la prochaine réunion du Congrès. Si le Congrès est réuni au moment où la vacance se produit, il élit immédiatement un sénateur.

14. Quelles sont les conditions exigées pour être sénateur?

Rép. — Il faut être âgé de trente ans, être depuis dix ans citoyen des États-Unis, et résider dans l'État où l'on est choisi

15. Qui est président du Sénat?

Rép. — Le vice-président des États-Unis.

16. Que dit la Constitution sur l'accusation publique?

Rép. — La Chambre a le droit de présenter un acte d'accusation publique, et le Sénat a le droit d'instruire le procès. Tout grand fonctionnaire du gouvernement peut être ainsi accusé. Lorsque le Sénat instruit un procès de ce genre, toutes les affirmations doivent être faites sous la foi du serment, et on exige la présence des deux tiers des sénateurs pour prononcer une condamnation. Lorsque le président des États-Unis est mis en accusation, c'est le Grand Juge des États-Unis qui préside. Personne ne peut faire grâce au fonctionnaire qui a été condamné.

17. Que dit la Constitution sur les élections?

Rép. — Chaque État a le pouvoir de fixer l'époque des élections pour le Congrès, mais le Congrès peut changer cette époque s'il le juge convenable. Les États fixent le jour pour l'élection des sénateurs des États-Unis.

18. Combien de fois le Congrès doit-il se rassembler, et quel jour?

Rép. — Au moins une fois par an, le premier lundi de décembre.

19. Que dit la Constitution sur la vérification des pouvoirs des députés? Quel nombre de députés faut-il pour former un *quorum* (1) dans chaque Chambre.

Rép. — Chaque Chambre vérifie elle-même les pouvoirs de ses membres. La majorité des membres de chaque Chambre forme un *quorum*.

20. Que dit la Constitution sur le journal (2)?

Rép. — Chaque Chambre tient un journal, où sont inscrits les procès-verbaux de ses séances. Elle le publie de temps en temps, à l'exception des parties qui ne doivent pas être divulguées.

21. Le président peut-il ajourner la seisson du Congrès?

Rép. — Non, à moins que les deux Chambres ne puissent pas s'entendre pour fixer le jour où elles s'ajourneront.

22. Que dit la Constitution sur les appointements des

(1) *Quorum :* nombre de députés suffisants pour que la Chambre puisse délibérer légalement. (*Note du Traducteur.*)

(2) Compte rendu des séances. (*Note du Traducteur.*)

membres du Congrès, sur leur inviolabilité, sur l'acceptation d'autres fonctions?

Rép. — Les membres du Congrès sont payés sur les fonds du trésor des États-Unis. On ne peut les arrêter lorsqu'ils sont en séance, lorsqu'ils se rendent aux séances ou qu'ils en reviennent, que dans le cas de crime capital, de trahison et d'attentat contre l'ordre public. Ils sont exempts de toute autre fonction pendant la durée de leur mandat.

23. Pourquoi a-t-on donné au Congrès le droit d'assembler la milice des États-Unis?

Rép. — Pour qu'il puisse repousser les invasions ou réprimer les insurrections.

24. A quelle époque a été abolie la Traite des Noirs?

Rép. — En 1808.

25. Qu'entend-on par une ordonnance d'*habeas corpus* (1)? Qu'en dit la Constitution?

Rép. — Ces deux mots signifient *que tu aies le corps.* La force de cette ordonnance ne peut être suspendue que dans les cas d'insurrection, lorsque cette mesure est absolument nécessaire pour l'intérêt public.

26. Qu'est-ce qu'un *bill of attainder?* Qu'est-ce que c'est qu'une loi *ex post facto?*

Rép. — Une loi *ex post facto* est une loi faite après qu'un crime a été commis, pour punir ce crime (2).

(1) Cette loi, une des plus grandes conquêtes faites par les Anglais sur le despotisme, se trouvait dans la Grande Charte; mais elle avait été éludée par l'adresse des hommes de procédure et par les mesures oppressives du gouvernement. Elle fut remise en vigueur par un Bill voté par la Chambre des Communes d'Angleterre en 1679. En vertu de ce bill, le juge ne peut refuser, à quelque prisonnier que ce soit, dans les vingt-quatre premières heures de son arrestation, l'ordre d'*habeas corpus*, qui oblige le geôlier à le produire devant la cour que cet ordre désignera, et où sera vérifiée la cause de son emprisonnement; si la cour le fait élargir, on ne peut le remettre en prison pour le même sujet.

Victor Duruy (*Histoire de l'Europe*, depuis 1610 jusqu'à 1789, page 167). (*Note du Traducteur.*)

(2) Pas de réponse à la première partie de la question.

Un bill d'*attainder* est une loi votée contre un particulier. En Angleterre, pour condamner un accusé, il faut, non-seulement que les juges soient convaincus de sa culpabilité, mais qu'il y ait une preuve légale que deux témoins au moins déposent contre l'accusé. Or, pour atteindre un homme présumé coupable de haute trahison

27. Que dit la Constitution au sujet des droits de douane sur les objets exportés?

Rép. — Elle dit que les objets exportés ne seront soumis à aucun droit de douane.

28. Quelle est la seule manière dont on puisse disposer des fonds du trésor?

Rép. — Par allocation du Congrès.

29. Que dit-on des titres de noblesse, et de l'acceptation de présents?

Rép. — Un citoyen ne recevra aucun titre de noblesse. Personne n'a le droit d'accepter un présent d'aucun État ou d'aucun royaume étranger à moins que le Congrès ne le permette.

30. Indiquez quelques-unes des choses qu'un État n'a pas le droit de faire.

Rép. — Un État n'a pas le droit de frapper monnaie, de lever ou d'entretenir une armée sur son territoire, excepté dans les cas de nécessité absolue, par exemple pour repousser une invasion, etc. Il ne peut pas délivrer des lettres de marque ou de représailles (1).

31. De quoi traite l'article 2?

Rép. — Du Président, de ses devoirs, de la manière dont il est élu, et aussi du Vice-Président.

32. Quel est le nombre d'électeurs assigné à chaque État?

Rép. — Un nombre égal au total des sénateurs et des représentants.

33. De quelle manière le Président et le Vice-Président sont-ils élus?

Rép. — On désigne et on élit les électeurs. Les électeurs qui ont reçu le plus de suffrages se rassemblent dans la capitale de leurs États respectifs. Là ils votent pour leur candidat à la présidence et à la vice-présidence. Ces votes sont cachetés et on les transmet au président du Sénat. Ce dernier les ouvre en pré-

et qu'il ne serait pas possible de faire condamner par la loi, on porte contre lui un bill d'*attainder*, qui est discuté dans les Chambres comme une loi générale.

Victor Duruy (*Histoire de l'Europe*, depuis 1610 jusqu'à 1789, page 61). (*Note du Traducteur.*)

(1) On appelle ainsi des actes du gouvernement qui autorise, en temps de guerre, un particulier à armer et équiper un navire pour courir sus aux ennemis. Ce sont ces lettres qui distinguent le Corsaire du Pirate. (*Note du Traducteur.*)

sence des deux chambres du Congrès, et proclame le nom de l'élu.

34. Si le Président et le Vice-Président étaient écartés de leur charge ou venaient à mourir, par qui seraient remplies les fonctions de président?

Rép. — Par le président de la Chambre des représentants s'il n'y avait pas de président intérimaire du Sénat.

36. Quelles sont les conditions que doit remplir le Président?

Rép. — Il doit être âgé de trente-cinq ans. Il doit être né citoyen et avoir résidé pendant quatorze ans aux États-Unis.

37. Quels sont les appointements du Président des États-Unis?

Rép. — Il reçoit cinquante mille dollars par an.

38. Que doit faire le Président avant d'entrer en fonctions?

Rép. — Il doit jurer solennellement de mettre tous ses soins à maintenir la Constitution des États-Unis.

39. Comment est composé le cabinet qui aide le Président à s'acquitter de ses fonctions.

Rép. — Il se compose du secrétaire d'État, des secrétaires de la Guerre, de la Marine, des Finances, de l'Intérieur, de l'Avocat général et du Directeur général des Postes.

40. Indiquez quelques-uns des devoirs du Président dont la Constitution fait mention.

Rép. — Il doit veiller à la fidèle exécution des lois. C'est lui qui commissionne les officiers des États-Unis, reçoit les ambassadeurs, les ministres étrangers, etc., etc.

41. Comment le Président et le Vice-Président peuvent-ils être écartés de leur charge?

Rép. — Par la mort ou par la mise en accusation.

42. De quoi traite l'article 3?

Rép. — Du département de la Justice.

43. Les juges de la Cour suprême sont-ils nommés ou élus? Par qui?

Rép. — Ils sont nommés par le Président.

44. Comment tous les crimes doivent-ils être jugés?

Rép. — Par le jury.

45. Que dit la loi au sujet de l'admission de nouveaux États?

Rép. — De nouveaux États peuvent être admis dans l'Union moyennant le consentement du Congrès des États-Unis, du Président et de l'Assemblée des États qui en font la demande.

46. Qui fait les lois pour les Territoires (1)?

(1) Voir la note de la page 206.

Rép. — Le Congrès.

47. Qu'est-ce que la Constitution garantit à chaque État?

Rép. — Un gouvernement républicain, et la protection contre l'invasion.

48. Comment peut-on modifier la Constitution?

Rép. — En faisant adopter des modifications par une majorité des deux tiers des membres du Congrès. Il faut aussi que ces modifications soient adoptées par les trois quarts des États.

49. Quelle est la loi suprême du pays?

Rép. — La Constitution.

50. Que dit la Constitution au sujet d'une religion établie?

Rép. — Elle dit que le Congrès ne fera aucune loi à ce sujet.

51. Quel est l'article de l'amendement qui interdit l'esclavage?

Rép. — L'article 13.

52. Que dit la Constitution d'un sénateur ou d'un représentant qui a violé son serment?

Rép. — Le sénateur ou le représentant qui a violé son serment ne peut plus remplir aux États-Unis aucun emploi honorifique ou rétribué, à moins que le Congrès ne le relève de son incapacité.

53. Quel est l'article 15 de l'amendement?

Rép. — Cet article dit que ni les considérations de race ou de couleur, ni un état antérieur de servitude ne pourront enlever aux citoyens leur droit de vote.

54. Combien la Constitution contient-elle d'articles? Combien y en a-t-il dans l'Amendement?

Rép. — La Constitution contient sept articles. Il y en a quinze dans l'Amendement.

55. Quand la Constitution est-elle entrée en vigueur?

Rep. — Le 4 mars 1789.

EDWARD J.

Age : quinze ans.

Great Bend (Pennsylvanie).

---

2. — LE SYSTÈME DU JURY.

En traitant ce sujet je m'étendrai sur l'histoire et sur l'origine du jury. Ensuite j'essayerai d'en faire voir quelques-uns des abus. Enfin j'indiquerai quelques modifications à apporter à ce système tel qu'il existe maintenant.

Le système du jury est d'une origine si ancienne, il est si intimement lié aux institutions politiques et légales de plusieurs nations, qu'il est difficile et presque impossible d'indiquer la première origine du système actuel. Il semble cependant certain que différentes nations et différents systèmes ont essentiellement contribué à la formation du système actuel dans lequel le jury se compose de douze hommes.

La première trace du jury que nous trouvions dans l'histoire remonte à l'époque des Grecs. C'est Solon qui, dans sa constitution, institua le jugement par un jury. Ce jury ne jugeait pas en première instance, mais seulement dans les cas d'appel d'un autre tribunal. Ce système fut ensuite changé et modifié par Clisthènes. Les driastes, comme on les appelait, formèrent un grand corps de plusieurs milliers d'hommes. On en choisissait un plus petit nombre pour juger le procès qui était porté devant leur juridiction. Après le procès, les driastes déposaient leurs votes dans des urnes, et la majorité décidait de la sentence. En leur adressant la parole on se servait d'un titre correspondant à celui de « Messieurs les Jurés ».

Nous trouvons aussi dans les *judices* (1) des Romains un corps qui se rapprochait beaucoup de notre jury. Le nombre des Judices ne nous est pas connu. Quelquefois il était très-grand, quelquefois il était moindre, car nous savons que l'un des plaidoyers de Cicéron fut prononcé devant un seul judex assisté d'un seul consilium. C'est un fait bien connu que les Romains, lorsqu'ils s'emparaient d'une province, y établissaient leurs lois et leurs institutions. Pourquoi n'en conclurions-nous pas que le système du jury tel qu'il existe en Grande-Bretagne, et d'où nous avons tiré le nôtre, dérive des Romains qui l'y auraient établi lors de la première conquête des Bretons par Jules César? Mais d'un autre côté les Saxons introduisirent en Angleterre le jugement par *compurgators* (2). Quoique l'on connaisse bien peu de chose sur ces *compurgators*, toujours

(1) A Rome, les plaideurs se rendaient d'abord devant le Préteur, qui leur délivrait la *Formule*, c'est-à-dire l'indication des points de fait que les *judices* avaient à examiner. Cette formule indiquait aux *judices* la sentence qu'ils devaient prononcer.

(2) On appelait ainsi ceux qui témoignaient par serment de la véracité ou de l'innocence d'un accusé. L'historien Gilbert Burnet (1643-1715) dit : « Lord Russel defended himself by many *compurgators*, who... » (*Notes du Traducteur.*

est-il qu'ils ont, en quelque mesure, formé notre système actuel; ne serait-ce qu'en fixant le nombre du petit jury à douze hommes au lieu du grand nombre de jurés qui siégeaient chez les Grecs et chez les Romains. D'ailleurs des travaux modernes ont prouvé qu'il existait de toute antiquité chez les Normands, et chez les peuples Teutons et Scandinaves des modes de juger qui se rapprochaient beaucoup de notre système actuel. Il serait très-intéressant et très-instructif de remonter jusqu'à la formation des gouvernements, et de voir qu'à l'origine de toutes les nations, même des plus barbares, il y avait quelque chose qui se rapprochait du système du jury. Les différentes nations ont modifié et changé ce système. Ainsi nous trouvons peu de ressemblance entre le jury de nos jours et celui des Grecs. Cependant, malgré cette différence, nous voyons que le même principe domine dans ces deux systèmes : le jugement d'un homme, non-seulement par ses pairs, mais encore par des hommes, qui, en prêtant serment, jurent de juger loyalement, et de décider d'après les témoignages tous les cas qui leur seront soumis. On ne saurait nier qu'il est impossible de supprimer le système du jury. Mais il est possible de le changer et de le modifier dans le siècle avancé où nous vivons, et il est probable qu'il en sera ainsi.

La Constitution donne à tout le monde le droit d'être jugé par un jury. C'est là une des franchises du peuple américain. Mais lorsque des hommes se font presque un revenu de ce jugement par des égaux ou par des pairs, je crois que c'est là la preuve qu'il existe un vice dans cette institution. Pour traiter convenablement ce sujet il faut mettre de côté tout fanatisme, et alors nous pourrons peut-être voir quelques défauts sur lesquels nous avons eu jusqu'ici les yeux fermés. D'abord le jury se compose-t-il en général d'hommes complétement désintéressés dans la question qu'ils ont à juger? Je crois que non, en règle générale. Dans la plupart des cas cela est impossible. Par exemple, supposons un de ces procès qui agitent vivement l'esprit public et dans lequel chacun prend parti avec passion pour ou contre. Où pourra-t-on trouver un jury dont les membres n'aient exprimé aucune opinion sur les accusés, ou n'aient pas eu connaissance des faits qui leur sont imputés? Dans les anciens temps, lorsqu'on ne voyageait pas aussi vite que maintenant, on pouvait facilement trouver un jury honnête et intelligent. Mais aujourd'hui les sots et les coquins prennent la place des gens raisonnables, et le jury de Mark Twain, qui

pensait que l'inceste et l'*arson* (1) étaient une seule et même chose, n'est que le portrait exagéré du jury américain. Nous payons des escrocs et des hommes qui ne lisent pas les journaux, pour exclure l'intelligence du banc du jury. Dans le procès du plus grand ecclésiastique d'Amérique, qui a eu lieu tout dernièrement, on employa des jours entiers à composer un jury qui n'eût pas exprimé son opinion sur le procès, et l'on parvint enfin à trouver douze hommes dont l'un n'avait même pas entendu parler du fait. Il serait absurde de dire que cet ecclésiastique fut jugé par ses pairs ; du reste on aurait eu beaucoup de peine à trouver aux États-Unis douze hommes qui lui ressemblassent. Je crois cependant que l'on pourrait composer des jurys intelligents qui, malgré leur opinion préconçue sur le fait, pourraient juger honnêtement un procès en ne tenant compte que des témoignages, et qui seraient plus capables de rendre d'honnêtes verdicts que la plupart des jurés que nous voyons aujourd'hui. Trop souvent les jurés ne sont pas aptes à remplir ces fonctions. Ils appartiennent à des professions différentes, ils n'ont pas l'habitude de penser aux choses intellectuelles. Leur esprit se laisse facilement enflammer par l'éloquence de l'avocat. Ils sont incapables de reconnaître un faux témoignage. On en a même vu rendre un verdict en faveur du demandeur, croyant le rendre en faveur du défendeur. Et voilà les hommes de qui nous devons attendre des sentences justes et légales ! Mais cela est de toute impossibilité. Les jurys rendent si souvent des verdicts faux, que la plupart des hommes regardent le verdict du jury comme le tirage d'une loterie. Les jurys devraient être soumis à un examen rigoureux par une assemblée d'hommes compétents qui passeraient au crible, pour ainsi dire, les jurés, et excluraient tous ceux qui sont incapables de remplir ces fonctions. D'un autre côté, parmi les hommes probes et libres, nous en trouvons au moins un sur douze auquel il y a quelque chose à reprocher. Parmi les douze Apôtres il y avait un Judas ; de même dans le banc du jury nous sommes bien sûrs de trouver

(1) *Arson :* incendie. Vieux mot français. Voir C. Hippeau, *Dictionnaire de la langue française* au XIIe et au XIIIe siècle. Voir aussi Étienne Boileau, *Établissement des métiers*, titre LXXXI, intitulé « des Bourreliers de Paris ». « ...Nul bourrelier ne peut faire colier de mouton ou de bazane, et s'il le fait, le colier est *ars*.... »

(*Note du traducteur.*)

quelque caractère bizarre et original qui ne manquera pas de n'être jamais de la même opinion que les autres. Or, supposons qu'un jury se compose de onze hommes d'une intelligence et d'une pénétration extraordinaires ; cependant cet homme, à lui seul, peut les tenir tous en échec; il peut empêcher la justice d'atteindre ses fins, et c'est ordinairement ce qu'il fait. A mon avis, le grand défaut de notre système actuel consiste en ce que nous exigeons l'unanimité sur le banc du jury, tandis que partout ailleurs nous nous contentons d'une simple majorité. La raison la plus probable de cette anomalie est que, à l'origine, les jurys se composaient de plus de douze hommes, mais qu'on exigeait un ensemble de douze voix pour acquitter ou pour condamner. Lorsque le nombre des jurés fut abaissé à douze, on continua d'exiger cet ensemble de douze suffrages qui forma alors l'unanimité. Cependant, dans certains cas, ce mode de procéder paraît fort juste. Par exemple, lorsqu'un homme est accusé de meurtre et que sa vie est en jeu, il semble important que le jury soit unanime à décider s'il doit vivre ou mourir. Mais ce motif sauve la vie à plus de meurtriers que tous les autres motifs réunis. Nous voyons bien rarement un jury être unanime pour condamner un homme à être pendu, lorsque neuf fois sur dix cet homme mérite la corde. En Écosse il suffit des suffrages des trois quarts (1) du jury pour rendre un verdict, et le système du jury est plus pur aujourd'hui en Écosse qu'en Angleterre. Lorsque le jury ne peut pas se mettre d'accord, les frais et les ennuis du procès sont tellement augmentés pour les deux parties, que ce désaccord du jury semble être un mal auquel on devrait remédier en n'exigeant pour rendre un verdict que les trois quarts des suffrages des jurés.

J'admets que le système du jury est un moyen d'éducation pour le peuple, que la justice est mieux rendue par plusieurs que par un seul, que le grand principe fondamental de ce système est le droit. Cependant on reconnaîtra, je crois, que dans cette année du centenaire de la République, malgré les progrès et les perfectionnements du passé, on en préparerait d'autres très-grands pour l'avenir en introduisant quelques

(1) En Écosse il suffit de la majorité des suffrages du jury pour rendre un verdict. Voy. *The Expedition of Humphrey Clinker*, by Tobias Smollett, page 402, note, édition de New York, Stringer et Townesend, 1853. (*Note du Traducteur.*)

changements et quelques modifications dans le système du jury. Il serait alors plus facile qu'il ne l'est aujourd'hui de se faire rendre justice dans les procès jugés par le jury.

FR. CH.

Age : dix-sept ans.

Greenfield (Massachusetts).

---

50. — NOS PRÉSIDENTS.

La Présidence des États-Unis est la plus haute charge à laquelle un Américain puisse prétendre. On peut être fier d'être l'*homme choisi* entre quarante millions de citoyens. Aucun étranger n'est éligible : le Président doit être né en Amérique.

Washington fut notre premier Président, et il donna un si grand exemple de probité et de vertu virile que bien peu l'ont égalé et que personne ne l'a surpassé. Il fut brave, bon soldat, et il rendit de grands services à la nation dans sa lutte pour l'indépendance.

Il résista hardiment et bravement à toute l'armée anglaise. Sa bonté et sa simplicité firent honte aux grands seigneurs et aux nobles d'Angleterre.

John Adams fut un vieillard sublime. Il rendit, comme Président, des services inappréciables. Mais la lutte des partis priva le pays de son influence au moment où on avait le plus grand besoin de ses sages conseils.

Thomas Jefferson, à qui nous devons la Déclaration d'Indépendance, fut un homme noble et excellent. Le mot *échec* lui était inconnu.

Madison et Monroe s'acquittèrent convenablement de leurs fonctions en conservant l'honneur et l'intégrité de la nation.

John Quincy Adams fut le Président le plus élégant et le plus instruit que nous ayons eu. Mais il eut le sort de son père, et la lutte des partis empêcha sa réélection : il n'exerça qu'une présidence.

Andrew Jackson, surnommé *le vieux Noyer* (1), fut un ferme démocrate et un excellent Président. Il ne ressembla à aucun des hommes de son parti qui lui ont succédé.

(1) *Old Hickory.*

La présidence de Martin Van Buren se réduisit à rien. Le peuple ne tarda pas à se fatiguer de lui, et il le lui fit savoir.

Harrison fut un vieillard honnête. Il dut son élection au parti whig. Il serait sans doute devenu un bon Président si, par une cause inconnue, il n'était mort un mois après son installation.

John Tyler, le Vice-Président qui lui succéda, fut un méchant homme. Tout le monde vit avec joie expirer le terme de sa présidence.

Polk de Tennessee, qui fut Président pendant la guerre du Mexique, était un petit avocat obscur. Il passa sans laisser un nom.

Le général Taylor, qui lui succéda, était un bon soldat et un honnête homme. Il était même trop honnête pour le parti qui avait été au pouvoir. Il eut bientôt le sort de Harrison : il laissa sa place à Fillmore, qui trahit le parti qui l'avait porté à la Présidence et sortit déshonoré de la Maison-Blanche.

Franklin Pierce, du New Hampshire, autre petit avocat, ne fit que passer et fut bientôt oublié.

Buchanan, qui lui succéda, ne lui ressembla pas. C'était un politique distingué de l'école démocratique. Il fut l'instrument de son parti qu'il servit bien. Mais il a laissé une réputation qu'aucun honnête homme n'envie.

Nous arrivons maintenant à la présidence d'Abraham Lincoln, surnommé *le Bon*, qui fit plus pour son pays qu'aucun autre homme. Il a laissé un nom et une réputation qui passeront à la postérité avec ceux de Washington chez nous, et ceux des grands hommes et des hommes de bien des autres nations.

Johnson, qui le suivit, est indigne du nom de Président. Le mieux que nous puissions faire c'est de n'en pas parler.

Grant, le titulaire actuel, était un bon soldat, et, je crois, très-honnête homme. Mais il n'est pas instruit et ses manières n'ont rien de distingué. On n'aurait jamais dû le nommer Président. Ce sera une grande gloire pour la nation si son successeur honore sa place au lieu de tirer d'elle tout son lustre. Ne perdons pas l'espoir, quoi qu'il arrive.

WILLIAM J.

Avondale, comté d'Hamilton (Ohio).

---

51. — TOUT ENFANT AMÉRICAIN ESPÈRE ÊTRE PRÉSIDENT.

L'ambition de tout enfant devrait être, non pas d'être Président, mais de se mettre en état de remplir toutes les charges que l'on pourrait lui confier, même la plus élevée de ce pays, la Présidence. Pour arriver à cet état, il faudrait cultiver toutes les facultés, celles de l'esprit, celles du corps, et celles du cœur. Il faut en effet être aussi prudent que le serpent et aussi innocent que la colombe. Il semblerait que les motifs les plus nobles et les plus purs dussent seuls engager une personne à accepter la responsabilité d'une pareille position. Car personne n'est parfait, et le meilleur de nous est sujet à l'erreur; or si le Président, qui est le plus en vue, vient à commettre une erreur, il ne manque pas de personnes toutes prêtes à relever cette erreur, à lui donner l'apparence d'un crime terrible, et à la présenter sous ce jour au public.

Je crois que la vie de Président est très-pénible et très-fatigante, et qu'en aucune façon elle n'est digne d'envie.

Peut-être y a-t-il quelque petite fille qui espère être Présidente. Et j'espère qu'elle le sera lorsque la majorité du peuple des États-Unis aura trouvé une femme plus digne que toute autre personne d'exercer cette charge. Cette idée ne doit pas paraître absurde, puisque l'Angleterre est gouvernée depuis si longtemps par une femme. L'Amérique doit assurément pouvoir produire des femmes capables de rivaliser avec toutes celles des autres pays. Nous voyons que dans la plus haute expression de la famille l'homme et la femme gouvernent ensemble; il est donc évident que dans cette grande famille nationale, où il faut prendre en considération les intérêts de tous, de la femme et de l'homme, ils devraient être représentés tous les deux. Quant à moi, je crois que la question de savoir si nous aurons jamais une Présidente est fort peu importante, mais je pense qu'il faut donner aux femmes le droit de choisir le Président et les législateurs; c'est, je crois, ce qui ne tardera pas à avoir lieu. Lorsqu'il en sera ainsi, je suis certain que nous aurons de meilleures lois, car alors du moins notre gouvernement ne sera pas une vraie ombre, comme il l'est maintenant. Le principe de notre gouvernement n'est-il pas que les lois doivent être faites par ceux qui sont forcés d'y obéir? Combien de fois ne voyez-vous pas la devise : « Pas d'impositions sans repré-

sentation ? » et cependant si une femme possède sous son nom, elle est obligée de payer les impôts sans avoir élu de représentant. Vous n'avez pas le droit de forcer les femmes à obéir aux lois avant de leur avoir permis de voter. La politique qui devrait être l'une des choses les plus pures de la terre, qui est l'une des plus nobles sciences (la science du gouvernement du peuple par le peuple), s'est corrompue, parce que les hommes de bien l'ont abandonnée, jusqu'à un certain point, au pouvoir des politiques de bas étage qui ne songent qu'à mettre de l'argent dans leurs poches. Je crois que la politique changera, qu'elle s'épurera lorsque les femmes pourront y prendre part.

J'espère que tout enfant américain qui désire réellement être Président se préparera sérieusement à exercer cette charge, et que, s'il est élu, il fera tous ses efforts pour s'acquitter convenablement de sa mission. Mais si son espoir venait à être trompé, j'aime à croire qu'il ne suivra pas l'exemple de Greely, mais qu'il fera tout son possible pour bien s'acquitter de l'emploi qui lui aura été confié, quel qu'il soit.

HATTIE J.

Avondale, comté d'Hamilton (Ohio).

---

52. — NOTRE PREMIÈRE PRÉSIDENTE.

(2e année.)

Notre première Présidente! Oh! quelle grandeur et quelle majesté dans ce mot! Quel monde d'idées heureuses suggère la pensée, oui, la seule pensée qu'à une époque qui n'est pas très-éloignée, notre nation, les États-Unis, sera gouvernée par cet être noble, ambitieux, au cœur fidèle, innocent : la femme. Une femme siégera comme Présidente des États-Unis!

Je la vois vêtue comme la plupart des autres femmes! Elle n'aura pas ces toilettes extravagantes que portent quelques-unes de celles qui font partie de la société des « Women's Rights » (1). Celles-ci s'imaginent qu'on ne croirait pas qu'elles mettent leurs maximes en pratique, ni qu'elles soient capables d'exercer les professions que s'attribue l'autre sexe, si elles ne portaient pas des vêtements qui ressemblent tellement à ceux des hommes,

(1) Société pour la revendication des droits des femmes.

que même les personnes qui les connaissent intimement les prennent à première vue pour des prêtres, lorsqu'elles les voient de loin. Oh non! notre première Présidente n'aura pas cet air-là, du moins si je puis l'en empêcher. Elle n'aura pas honte de porter les vêtements de son sexe, non! non! non!

Lorsqu'elle sera à notre tête, notre pays ne sera plus troublé par les affaires véreuses du whisky, par toutes ces fraudes, ces paniques, ces banqueroutes, ces accusations dirigées contre les fonctionnaires publics et toutes les choses de ce genre qui viennent toujours de la négligence, défaut que l'on trouve plus souvent chez les hommes que chez les femmes.

Notre première Présidente sera mère d'une nombreuse famille, et, en cela, elle suivra l'exemple de notre Président actuel et de ses prédécesseurs, qui ont tous eu beaucoup d'enfants. Ses enfants seront fiers de leur mère et ils l'aimeront autant, sinon plus, que les autres enfants aiment leurs mères qui ne sont pas Présidentes et qui ne passent pas toutes leurs journées à la Maison-Blanche (1), occupées de la grandeur et de la gloire de cette nation dans laquelle doivent vivre et mourir leurs enfants et leurs petits-enfants.

Lorsqu'elle quittera les affaires de l'État pour rentrer chez elle, ses enfants s'assembleront autour d'elle pour écouter ce qu'elle aura à dire sur ses travaux de la journée. Ils seront aussi intéressés par ces récits que les autres enfants le sont lorsque leurs mères leur racontent les visites qu'elles ont faites aux dames de leur connaissance, ou une belle promenade en voiture qui a duré toute l'après-midi.

Elle aimera tendrement son mari, qui, de son côté, l'aimera de tout son cœur.

C'est ainsi que je vois le personnage de la première Présidente des États-Unis.

J'espère que pour le prochain Centenaire on donnera aux élèves de la High School de Milwaukee à traiter ce sujet : « De l'influence de la première Présidente sur notre pays. »

LIZZIE B.

Age : dix-sept ans.

Milwaukee (Wisconsin).

(1) Siége du gouvernement à Washington.

53. — LE SUFFRAGE ÉTENDU AUX FEMMES.

Le suffrage étendu aux femmes est un des sujets les plus engageants de notre temps. Le moment est venu où on ne peut plus écarter cette question. Ce qu'elle renferme de raisonnable et de juste saute aux yeux. C'est une question qui s'impose à notre attention malgré tous ceux qui la combattent.

Faire payer les impôts sans donner droit à la représentation, c'est une tyrannie. Nous, citoyens de la République des États-Unis, qui voulons des droits égaux pour tous, nous qui, au moment de commencer un second siècle, faisons avec tant d'enthousiasme l'exposition de nos talents et de nos ressources, tout cela en l'honneur de ces principes pour lesquels nos pères ont combattu et sont morts, irons-nous conserver cette relique de la barbarie : le suffrage restreint aux hommes?

Considérez l'immense quantité de valeurs possédées par des femmes de notre pays. Elles payent leur part d'impôts sans avoir le droit de prendre part à la confection des lois qui règlent nos intérêts financiers. Est-ce juste?

L'argument qu'on a présenté tant de fois et qui consiste à dire que les femmes n'entendent rien à la politique et qu'elles ne pourraient pas voter d'une manière intelligente, n'a aucune force. Est-il un homme raisonnable qui pense que ces femmes riches et instruites dont les impôts servent à soutenir notre gouvernement ne sont pas bien plus capables de voter que les classes ignorantes de notre pays et des pays étrangers qui votent par droit de sexe? Bien souvent leurs patrons achètent leurs votes ou se les procurent par intimidation. Souvent encore les partis politiques emploient les mêmes moyens pour les gagner à leurs intérêts particuliers.

Les personnes instruites des deux sexes sont capables de se former une saine opinion politique, et le vote d'une femme ignorante ne peut pas faire plus de mal que celui d'un homme ignorant.

On accorde que l'on peut se fier plus sûrement aux instincts d'une femme loyale qu'à la raison d'un homme.

Une autre objection que l'on fait consiste à dire que cette innovation tendrait à jeter le trouble dans les familles. Mais on pourrait faire cette objection pour la religion et pour toutes les autres questions importantes de la vie. Si une famille a envie

de se quereller, elle ne manquera jamais de prétextes pour satisfaire cette malheureuse envie. Mais une personne qui fait son étude de connaître et de comprendre ses grandes responsabilités, et qui désire s'en acquitter d'une manière intelligente et honnête, pourra s'entretenir de questions politiques aussi paisiblement que de toute autre.

Je le sais, il y a des personnes qui disent qu'il ne convient pas qu'une femme paraisse dans une assemblée d'hommes aussi nombreuse que celle qui a lieu pour les élections. Mais jadis on disait aussi qu'il ne convenait pas à une femme de parler en public, ni d'exercer aucun commerce hors de chez elle. Aujourd'hui nous reconnaissons sans hésiter que les meilleurs avocats et les meilleurs prédicateurs se trouvent parmi les femmes de notre temps.

Nous avons aussi des courtières de commerce et des teneuses de livres qui sont d'aussi honnêtes femmes, et connues pour telles, que n'importe quelle autre femme de notre pays. Cette raison ne devrait-elle pas engager à les employer aussi dans les maisons de banque?

Lorsqu'elles auront obtenu le droit de voter, ce qui arrivera un jour ou l'autre, les lieux de vote seront naturellement des endroits convenables où elles pourront s'assembler, les hommes leur témoigneront du respect et seront plus réservés, ce qui constituera un grand pas vers le perfectionnement de notre race.

On le voit, les arguments employés pour refuser aux femmes le droit de vote et leur part dans les emplois publics reposent sur des opinions préconçues qui sont en contradiction avec les faits, ou bien sur des circonstances qui ne tarderont pas à être modifiées par notre génération amie du progrès.

Espérons que notre État qui, pour beaucoup de choses, tient déjà le premier rang, sera aussi un des premiers à rendre cette justice tardive aux mères et aux filles de notre pays ami de la liberté.

ALFRED L.

Age : seize ans.

Fitchburgh (Massachusetts).

---

54. — LA SEULE VRAIE RÉPUBLIQUE.

La République des États-Unis est la seule vraie République qui existe. Que sa croissance et ses progrès ont été grands et merveilleux pendant les cent années qui viennent de s'écouler! Il nous serait complétement impossible de mentionner tous les ouvrages qui ont contribué à faire ce pays ce qu'il est maintenant : l'un des plus grands du monde. Mais avant d'aller plus loin, jetons les yeux sur d'autres pays.

Voilà d'abord l'Angleterre, notre mère patrie, qui a surpassé tous les autres en accumulant des richesses, et qui, depuis le jour où elle a eu un gouvernement chrétien, n'a cessé d'augmenter sa puissance et sa grandeur, jusqu'au moment où elle a possédé le superbe titre de maîtresse de la mer.

Voilà maintenant la France, le pays des Charlemagne, des Louis, des Napoléon et de tant d'autres qui ont rendu son nom si illustre; la France d'aujourd'hui, la France républicaine, qui se dresse dans sa robe rouge et qui élève si haut le bonnet écarlate de la liberté! Autour d'elles sont des colonnes brisées et les monuments ruinés du passé, qui ont sans doute pour mission de la protéger, comme les statues presque parlantes de ses anciens héros !

Et la Russie, terre de neige et de glace, l'empire des tsars, l'amie fidèle de notre nation en Europe pendant la dernière guerre civile! C'est la Russie qui a produit un des grands législateurs modernes, un homme du peuple qui fonda son pays, Pierre le Grand, qui a donné au peuple un exemple dont les législateurs modernes feraient bien de profiter.

Puis, de l'autre côté des Alpes recouvertes de leur manteau de neige, voilà l'Italie, l'Italie avec sa ceinture de montagnes! C'est là que Rome, sa capitale, Rome, jadis la maîtresse du monde, est située. Lorsque Rome est tombée, l'Italie l'a suivie, et les pays dont elle était la maîtresse sont devenus ses maîtres. Enfin lorsque toutes les formes de gouvernement eurent échoué, le pape monta dans sa chaire épiscopale surmontée d'une croix, saisit d'une main les rênes de l'État et de l'autre les clefs sacrées de saint Pierre. Mais les États du pape sont passés un à un de son sceptre à celui du roi d'Italie, et on l'a forcé à se contenter du gouvernement de l'Église.

Voici venir maintenant l'Espagne, la terre des Maures ; c'est

la même Espagne toujours révoltée, toujours mécontente : rien ne saurait la satisfaire. Le monarque, recouvert de ses vêtements de satin et d'or, est promptement chassé du pays, suivi par la populace tumultueuse des brigands espagnols; on élève bien haut le bonnet rouge de la liberté. Le moment d'après, nous le voyons traîné sous les pieds de la foule, et le monarque rentre en Espagne précédé d'un héraut et vêtu de ses plus riches ornements. Mais l'Espagne d'aujourd'hui n'est plus l'Espagne des siècles passés. Alors un prince brave et d'une intelligence merveilleuse lui faisait acquérir le premier rang intellectuel parmi toutes les nations voisines. Aujourd'hui elle dresse l'étendard orné de tours, l'étendard illustré par Charles V, Philippe II et l'illustre Colomb, qui le porta dans le chemin de la gloire et de la renommée.

Nous pouvons nous représenter l'Afrique montée sur les « vaisseaux du désert », nous la voyons s'avancer du sud au nord sous l'ardeur brûlante de son soleil ; de tous côtés retentissent les sifflements des serpents. Nous voyons ses esclaves ramasser ses trésors d'ivoire et d'or au milieu des rugissements des lions, à l'ombre de ses anciennes ruines : et pendant que les « vaisseaux du désert » s'avancent sur les sables jaunes et pénètrent dans la terre des Pharaons, au milieu des Pyramides, pendant qu'ils côtoient les rives du Nil, et qu'ils foulent le sol où Livingstone est mort abandonné, nous sommes plongés dans l'étonnement.

Mais lorsque nous apercevons l'Amérique fraîche, forte et pleine de jeunesse, l'Afrique disparaît à nos yeux. D'un côté sont les tropiques, avec leurs forêts de fleurs aux couleurs éclatantes; au sud, est notre voisine, la République du Mexique, cette Espagne des Américains; au nord s'étend la région arctique, avec ses amas de neige, plaines solitaires et glacées, vaste désert blanc. Mais où donc y a-t-il dans tout le monde un pays qui offre un tel champ pour la science! Il n'y a pas un arbre, pas une fleur, pas un être vivant. Mais comme tout ce monde glacial est beau avec ses promesses d'une mer arctique, avec ses tristes souvenirs de Franklin, de Hall et de Kane. Cependant nul œil humain n'a encore vu ce merveilleux pôle caché sous des neiges et sous des glaces éternelles.

Nous arrivons maintenant aux États-Unis, à notre République.

Quelle n'a pas été sa prospérité pendant les cent années qui viennent de s'écouler! Il y a cent ans, elle se composait de

treize États, petits mais braves ; elle comptait alors trois millions d'habitants qui bataillaient pour leur droit, qui luttaient pour leur liberté et pour leur indépendance. La liberté fut proclamée dans tout le pays, et depuis le jour où ces braves et vaillants patriotes ont triomphé, nous avons fait des progrès rapides dans les sciences, dans l'agriculture et dans le commerce. Notre industrie et notre richesse se sont accrues au delà de ce qu'aurait osé rêver le patriote le plus exalté. A cette époque on n'avait pas encore découvert nos merveilleuses mines de charbon ni nos puits de pétrole ; on ne soupçonnait pas encore les trésors cachés à l'Est ou à l'Ouest des monts Alleghanys. On n'avait pas encore trouvé les merveilleux gisements de charbon ni de fer, ni les mines de cuivre du Nord. On n'avait pas encore trouvé sur le sommet des monts Rocheux jusqu'au Pacifique les plus grands trésors d'or et d'argent, richesses des siècles.

Mais il ne faut pas oublier nos écoles publiques, car c'est là la grande base de notre pays. Elles ont été instituées par les puritains de la Nouvelle-Angleterre et les Hollandais de New York, il y a deux cent cinquante ans. Elles se sont développées graduellement, lentement mais sûrement, et elles sont aujourd'hui l'une des plus glorieuses et des plus brillantes étoiles de notre premier Centenaire. Il y a cinquante ans, l'Iowa, « le jardin de l'Ouest », n'avait ni richesse, ni population, il n'y avait pas d'écoles alors. Aujourd'hui vous pouvez voir la belle maison d'école blanche s'élever dans la prairie et au milieu des forêts, et plus loin, dans l'Ouest, au delà des monts Rocheux, au milieu des pics aurifères de l'Arizona, on voit se dresser l'école libre qui, là comme partout, est la sentinelle de la civilisation.

Considérons encore les progrès de ce pays. Il y a quelques années, vous l'auriez pris pour un désert stérile et inhabité; aujourd'hui vous voyez s'élever partout de belles et riches fermes. Elles gémissent [illegible] s le poids de leurs productions et des riches dons que l[illegible] eur a faits à l'homme. Le pays est parsemé de villes qui [illegible] poussé au milieu de la prairie comme des fleurs.

Puisse le second anniversaire de l'indépendance de notre nation être aussi heureux que le premier ! Puisse notre pays toujours voir s'étendre d'un Océan à l'autre les fils du télégraphe, la plus grande invention américaine. Puissent toujours les chevaux de fer faire entendre leur galop précipité de l'Atlantique au Pacifique ! Et puisse notre nation, alors comme aujourd'hui,

être l'égale des plus anciennes et des plus fortes ! Que pendant le siècle prochain le sombre nuage de la guerre n'obscurcisse jamais son brillant horizon ; mais s'il en est autrement, et qu'il faille avoir recours à la force, qu'elle puisse dire et qu'elle soit fière de dire qu'elle n'a jamais été vaincue ! que l'étendard rayé et semé d'étoiles flotte comme aujourd'hui sur trente-huit États et sur quarante millions d'habitants ! Puisse-t-il flotter sur cent États et couvrir de ses plis cent millions d'habitants prêts à protéger et à défendre cette bannière sacrée ! Et puisse alors le nom de citoyen américain, pour employer les expressions de Benton (1), « jouir du privilége accordé au nom romain pendant la glorieuse période de la république et de l'empire, et servir de passe-port dans le monde entier à tous ceux qui le porteront. »

G.-B. HIPPEE.

Age : seize ans.

West des Moines (Iowa).

---

55. — L'IMMIGRATION.

Est-il de l'intérêt des États-Unis de décourager l'immigration?

Négative.

1° Introduction.
2° Discussion des arguments en faveur de l'affirmative.
  1. On produit la discorde.
  2. Classes d'immigrants.
  3. La Bible enlevée des écoles publiques.
  4. L'intempérance.
  5. Fraudes au sujet de la naturalisation.
  6. Éducation des étrangers.
  7. Crimes.

(1) Thomas Hart Benton, sénateur américain, né dans la Caroline du Nord en 1782, mort en 1858. Outre divers discours politiques, il a écrit : *A thirty years' View, or a History of the American government for thirty years from* 1820 *to* 1850, et *An Abridgment of the debates of Congress from* 1789 *to* 1856.

(*Note du Traducteur.*)

3° Arguments en faveur de la négative :

1. Augmentation du commerce et du revenu.
2. La Chine.
3. Colonisation du pays.
4. Capital et travail.
5. Règlement de l'immigration.

4° Conclusion.

Thèse : Le bien-être des Etats-Unis ne demande pas qu'on décourage l'immigration.

1° *Introduction.*

La négative de cette question n'implique pas absolument qu'il faille encourager l'immigration. L'encourager et la décourager sont les deux points extrêmes entre lesquels on peut trouver beaucoup de remèdes contre le mal croissant, mal réel ou imaginaire de l'immigration.

Ces milliers de gens venant de toutes les parties du monde ont formé l'une des nations les plus invincibles et les plus populeuses.

2° *Discussion des arguments en faveur de l'affirmative.*

1. Le principal argument de ceux qui soutiennent l'affirmative dans cette question consiste à dire que le mélange de tant de nationalités différentes produit nécessairement la discorde.

Or, en théorie, cet argument est assez plausible. Car il y a entre les diverses nations tant de différences dans les mœurs, dans les coutumes, etc., que l'on pourrait s'attendre à voir naître la discorde. Mais la pratique donne un démenti à cet argument; c'est ce dont nous pouvons nous convaincre en jetant les yeux sur les différents pays où la discorde existe. Au Mexique, où il y a tous les jours de nouvelles insurrections, la population est entièrement mexicaine. Les instigateurs de la sécession chez nous appartiennent tous à la nationalité américaine. La France, où existent tant de partis et tant de factions, est uniquement peuplée de Français. L'Espagne, où la discorde est à l'ordre du jour, où même la guerre civile existe actuellement, a une population composée d'une seule nationalité. La paix intérieure des États-Unis, comparée à celle de

tous ces pays, ressemble à un lac des montagnes par un beau jour d'été comparé à l'Océan pendant une tempête.

Il y a soixante-dix-huit ans on découvrit de l'or en Californie. Alors, de toutes les parties de la terre, des gens mus, pour ainsi dire, par un pouvoir magique, se dirigèrent vers l'Eldorado. Alors on vit chaque jour des meurtres et des troubles. Mais la Californie d'aujourd'hui est l'un des plus beaux des États-Unis. La paix et la tranquillité y règnent, et cependant il y a des étrangers! Il y a des riches et des pauvres, des grands et des petits, des heureux et des malheureux. Eh bien, ils ont formé un État qui ne sera inférieur à aucun de ceux qui composent cette Union. Est-ce donc là un exemple de cette prétendue discorde produite par l'immigration? C'est plutôt un exemple du contraire.

2. On a dit que c'étaient les opprimés et les malheureux qui venaient dans ce pays. Mais ce sont précisément les classes dont nous avons besoin. Ces opprimés, ces malheureux sont ceux qui ont le plus vivement senti le manque de liberté, et, venant dans un pays libre, ils font les meilleurs citoyens.

3. On prétend que les catholiques, qui sont presque tous étrangers, enlèvent la Bible de nos écoles publiques. Admettons ceci par hypothèse, la question se réduit à savoir si cette affaire de la Bible a assez d'importance pour contrebalancer l'immigration. Comme nous ne sommes pour ainsi dire plus aux jours du fanatisme orthodoxe et des anabaptistes, nous pouvons envisager cette question au point de vue rationnel. Notre gouvernement tolère toutes les religions, il ne peut légalement donner la préférence à aucune, il ne peut pas non plus en favoriser quatre au détriment d'une cinquième. Les écoles publiques sont entretenues par le peuple, et chaque citoyen, qu'il soit chrétien, juif, athée, méthodiste ou catholique, contribue également à leur entretien, en proportion de ce qu'il possède. On doit respecter les droits de tous ces citoyens. C'est grâce à cette exclusion de la Bible que nous pourrons réellement appeler nos écoles des écoles publiques et non pas des écoles de sectaires. Et, ne serait-ce que pour ce motif, nous devrions être reconnaissants aux catholiques qui apportent dans notre système scolaire cette réforme dont le besoin se fait vivement sentir.

4. On a dit que l'Allemand vient ici établir des restaurants et des jardins-brasseries. C'est là l'opinion d'un ecclésiastique populaire. L'Allemand s'assied et mange son pain avec sa sau-

cisse, et il boit son verre de bière. Or, c'est là de la tempérance. Chaque verre de bière que l'on boit est taxé; ainsi donc non-seulement l'Allemand qui boit sa bière s'approvisionne lui-même, mais il ajoute encore au Trésor des États-Unis quelques sous dont l'ensemble forme des millions. L'habitude de boire ne produit pas parmi les étrangers les terribles résultats qu'elle produit en Amérique. Cette habitude ne peut pas être attribuée à une nation plutôt qu'à une autre. Les Anglais, les Irlandais, les Français, en un mot tous ceux qui ont contribué à peupler les Etats-Unis, ont aussi contribué à y introduire l'habitude de boire qu'on y remarque. Dans ce pays on en fait un abus honteux; et, qui a produit cet abus, si ce ne sont les Américains eux-mêmes?

5. On a fait valoir comme un argument en faveur de l'affirmative ce fait, que de grandes fraudes sont pratiquées dans l'obtention des lettres de naturalisation. Mais ce fait tend-il à prouver qu'il ne faille pas encourager l'immigration? Non! Il montre que les lois qui s'appliquent à cette question sont défectueuses et qu'elles ont besoin d'être revues ou complétées. S'il y a un vice de construction dans le toit d'un bâtiment, renverse-t-on tout le bâtiment? Non! On répare ce vice de construction. Eh bien, il en est de même des lois sur la naturalisation.

6. Dans presque tous les pays européens il existe un système d'éducation obligatoire, et cependant l'opposition crie toujours contre *les étrangers qui ne sont pas instruits*. Il va de soi que dans tous les pays il y a des ignorants. Le pays des écoles libres ne fait pas exception à cette règle générale. Mais faut-il juger d'un peuple par les ignorants qui y sont toujours en minorité! Faudra-t-il exclure la masse parce qu'il s'y trouve quelques personnes illettrées.

7. On a encore dit que beaucoup des étrangers qui viennent aux États-Unis sont des criminels. Peut-être ceux qui soutiennent l'affirmative n'ont-ils jamais entendu parler des lois d'extradition qui existent entre les États-Unis et la plnpart des nations d'Europe. Un criminel qui s'échappe de sa patrie peut être saisi dans tous les pays où ces lois existent. Mais admettons qu'un criminel étranger sera plus en sûreté aux États-Unis: un criminel d'Amérique ne trouvera-t-il pas la même sûreté en pays étranger? Ainsi donc, si toutes les nations interdisaient l'immigration, le nombre des criminels qui resteraient chez nous serait bien supérieur à celui des criminels qu'y introduit l'immigration.

3° *Arguments en faveur de la négative.*

1. Une augmentation dans notre population amène une augmentation proportionnelle dans notre commerce et dans notre revenu. En effet, plus il y a d'habitants dans notre pays, plus il faut importer de marchandises pour subvenir à leurs besoins. De là une augmentation dans nos droits de douane, et comme une grande partie des productions de ce pays va sur les marchés étrangers, notre commerce d'exportation se trouve aussi augmenté.

2. La Chine est de deux mille ans en retard sur nous, et pourquoi? Parce qu'elle s'est enfermée chez elle, se séparant du reste du monde, et qu'elle a interdit aux étrangers la résidence sur son territoire. Ainsi elle n'a pas pu profiter des progrès faits par des nations plus civilisées et plus avancées.

Pourquoi la Chine fait-elle maintenant des progrès rapides? C'est parce qu'elle a annulé la plupart de ces restrictions qui nuisaient à ses relations avec les étrangers. Aujourd'hui elle adopte presque toutes les coutumes et tous les perfectionnements des nations qui lui sont supérieures. Sans cela elle aurait pu rester plongée dans son sommeil léthargique pendant deux mille ans encore.

L'absence d'encouragement est le premier pas vers l'exclusion, et c'est là qu'elle aboutit. Or, avec l'exemple de la Chine sous les yeux, cesserons-nous d'encourager l'immigration des étrangers dans notre pays, ou en d'autres termes les repousserons-nous? Poser la question, c'est la résoudre.

3. Voyez les milliers d'arpents qui composent nos prairies de l'Ouest; sur qui comptons-nous pour coloniser ce vaste territoire? Principalement sur l'élément étranger. Par qui les pays de l'Ouest sont-ils déjà colonisés, peuplés? Principalement par des étrangers; et ces pays qui, avant leur arrivée, étaient une charge pour le gouvernement, sont maintenant une source de riches revenus sous la forme d'impôts.

J'avance que tout citoyen américain qui estime un homme d'après le pays où il est né n'a pas plus de principes que celui qui laisse influencer son jugement par des considérations religieuses dans un pays où l'on n'exigera jamais le serment du *test* (1).

(1) Allusion à l'histoire d'Angleterre le Parlement de 1672 décréta que tout officier public devrait jurer qu'il ne croyait pas à la trans-

4. La plupart de nos ouvriers et de nos travailleurs sont étrangers. Le travail aboutit au capital, et le capital est d'une importance vitale pour la promulgation des nouvelles entreprises et pour le soutien de celles qui existent déjà. Et quoique ce capital soit dans les mains des résidents étrangers, il n'en est pas moins dans les mains des citoyens américains. Je ne parle pas tant pour le capital en lui-même que pour les bienfaits produits par le capital. C'est le capital qui construit nos écoles au moyen desquelles nous répandons l'instruction dans le pays. C'est le capital qui entretient nos bibliothèques publiques et toutes nos institutions charitables.

5. Je n'hésite pas un instant à penser qu'il faudrait réglementer l'immigration. On sait qu'un homme qui se noie s'accrocherait à des pailles. Mes adversaires s'accrochent à une paille bien mince lorsqu'ils disent que par réglementer on entend ne pas encourager. Dans nos écoles publiques tout est réglementé : l'âge auquel les élèves peuvent y entrer, les lois auxquelles ils sont soumis, le cours d'études qu'ils doivent suivre, l'époque et la durée des sessions, les appointements des professeurs, enfin tout. Cependant nous sommes loin de ne pas encourager nos enfants à fréquenter nos écoles. Les règles auxquelles nous soumettons les professeurs ne signifient pas que nous ne les encourageons pas à faire leur devoir. Et c'est ce que nous ferions si réglementer était synonyme de ne pas encourager.

On peut demander exactement le contraire, c'est-à-dire que l'immigration soit encouragée par des règlements convenables, et assurément nos honorables législateurs du Congrès sauront trouver les moyens de le faire de telle sorte que la quantité des immigrants qui seront repoussés par ces règlements soit amplement compensée par la qualité de ceux qui seront encouragés à venir chez nous.

4° *Conclusion.*

Puisque dans le cas actuel tout ce dont on a besoin est un

substantiation. Cette loi qui interdisait les emplois publics aux catholiques, est connue dans l'histoire sous le nom de *Bill du test. Test* signifie épreuve.

(*Note du Traducteur.*)

règlement judicieux, il ne s'agit plus de savoir si on doit décourager l'immigration; c'est un point établi négativement.

SAMUEL S.
Age : seize ans.

Aurora (Illinois).

---

56. — L'IMMIGRATION.

Est-il de l'intérêt des États-Unis de décourager l'immigration?

Affirmative.

1° Introduction.
2° Arguments en faveur de l'affirmative.
  1. Elle corrompt la langue. Elle introduit beaucoup de coutumes qui sont adoptées par les Américains et qui sont préjudiciables au pays.
  2. Elle apporte le trouble dans le Gouvernement et dans les relations sociales et religieuses.
  3. Elle profane les jours qui devraient être sacrés.
3° Arguments en faveur de la négative.
  1. Elle augmente les revenus du pays.
  2. Elle fournit de bons ouvriers.
  3. Elle fortifie le Gouvernement.
  4. Elle peuple et embellit le pays.
4° Conclusion.

Thèse : Le bien-être des États-Unis demande qu'on décourage l'immigration.

1° *Introduction.*

Les États-Unis augmentent rapidement en richesse, en puissance et en population. Si leur prospérité future répond à leur prospérité passée, ils ne tarderont pas à occuper le premier rang parmi les nations.

Mais nous ferons bien de nous arrêter et de nous demander si l'on fait tout ce que l'on peut faire pour le pays et si tout ce que l'on fait tend à son bien. En d'autres termes, pour aborder notre sujet, est-il nécessaire de décourager l'immigration pour que notre pays puisse prospérer?

Nous reconnaîtrons que l'immigration a fait beaucoup pour le pays. C'est elle qui a contribué à le mettre dans la condition où il est actuellement. Mais elle a assez fait et nous déclarons

que le bien-être des États-Unis exige qu'on décourage l'immigration.

2° *Arguments en faveur de l'affirmative.*

1. A aucune époque de notre histoire la dépravation n'a été aussi accentuée qu'elle l'est actuellement. Elle paraît dans nos conversations aussi bien que dans nos actions. Et l'immigration n'a-t-elle pas puissamment contribué à corrompre notre langue? Les deux tiers de ceux qui viennent ici n'ont jamais fréquenté une école d'aucune espèce. Comme l'éducation n'est pas forcée ici, ils n'essayent pas de rien apprendre en fréquentant une école. Ils ne comptent que sur ce qu'ils apprendront des autres. Ils saisissent certaines phrases de notre langue qu'ils ne comprennent pas, ils les contournent à leur façon et dénaturent ainsi la phrase primitive qui n'a plus de sens. C'est ainsi que nous devons aux étrangers ignorants nos expressions bizarres. C'est ainsi que notre langue et notre style familier ont beaucoup à souffrir de leur part.

Voilà pourquoi beaucoup de nos habitudes sont si honteuses. Ceux qui viennent aux États-Unis apportent leurs coutumes avec eux. Ces coutumes sont adoptées par les classes inférieures de ce pays qu'ils fréquentent, et celles-ci les introduisent dans la nation. Voyez, par exemple, la coutume de servir au dîner des liqueurs spiritueuses, qui est si répandue et qui est la source de tant de maux. Nous savons que c'est la coutume chez les peuples plus vieux que nous, et principalement chez les Allemans et chez les Irlandais. Nos restaurateurs ne sont-ils pas tous des Allemands ou des Irlandais?

Nous avons assez de mauvaises habitudes nationales sans que les immigrants viennent nous en apporter d'autres.

2. D'un autre côté, l'immigration est la cause de beaucoup de troubles dans notre gouvernement, dans nos relations sociales et dans nos écoles.

Les étrangers ont beaucoup entendu parler de notre système de gouvernement, et peut-être pensent-ils qu'il y aura de grands avantages pour eux à vivre dans un pays où il y a plus de liberté. Nous savons bien qu'il leur faudra habiter six ans ici avant d'avoir les droits de citoyen. Mais même après ce séjour ils connaissent bien peu nos lois et ils votent en aveugles. Voilà pourquoi il y a dans les emplois publics tant d'hommes qui ne sont pas à leur place.

D'un autre côté considérons la question qui est actuellement soumise au peuple : « Faut-il retirer la Bible de nos écoles? »

Ce motif de trouble n'a-t-il pas été imaginé par les étrangers ignorants et superstitieux? S'ils réussissent et s'ils parviennent à faire ce premier pas, à quoi s'attaqueront-ils ensuite?

3. C'est l'immigration qui a établi les tirs et les jardins-brasseries dans les faubourgs de nos belles cités.

Ces endroits sont principalement fréquentés le dimanche par les étrangers vulgaires et par quelques Américains des basses classes. Ainsi non-seulement ils profanent le jour du sabbat, mais encore ils portent préjudice au caractère du pays.

Mais les étrangers sont ici ; nous avons adopté jusqu'à un certain point leurs coutumes et leur genre de vie ; notre langue a été modifiée : on ne peut pas revenir sur ce qui a été fait. Si nous voulons sauvegarder la réputation et la moralité des États-Unis, il ne faut pas encourager l'immigration.

3° *Arguments en faveur de la négative.*

1. On nous dit que l'immigration augmente la richesse nationale et qu'en l'interdisant nous priverons la caisse de l'État d'une somme considérable.

Les statistiques prouvent que le gouvernement, depuis son origine, a reçu de ce côté sept milliards de dollars. N'oublions pas qu'il faut défalquer de cette somme ce qu'on a été obligé de payer pour l'entretien des étrangers dans les hospices, dans les prisons et dans les hôpitaux. Ce chapitre du budget exige un revenu assez considérable.

2. On dit que l'immigration nous fournit nos meilleurs ouvriers, que nos fabriques de voitures et nos autres manufactures sont remplies de gens de cette classe.

Nous admettons qu'ils forment une classe de bons ouvriers. Mais la plupart d'entre eux ne le deviennent qu'après avoir été instruits et exercés par les Américains. Ils possèdent le talent, mais il faut que ce talent soit développé par l'éducation.

Quelques personnes prétendent que l'immigration fortifie le gouvernement. Elles disent que les immigrants, venant d'un pays où il y a un abîme entre les hautes classes de la société et le peuple, et voyant qu'ici tout le monde a les mêmes droits, s'éprennent d'affection pour notre système de gouvernement, et font tous leurs efforts pour le soutenir.

Cela peut être vrai. Mais il y a beaucoup de lois qu'ils s'ob-

stinent à violer, et ils ne manquent pas de le faire lorsqu'ils peuvent, par un moyen quelconque, échapper au châtiment. Puis on dit que nos lois ne sont pas assez sévères!

3. Beaucoup de personnes pensent que l'immigration est un bienfait pour le pays parce qu'elle contribue à le peupler et à l'embellir. Nous savons qu'il ne s'écoule pas beaucoup de temps avant que les plus âgés des immigrants s'établissent dans quelque ville, où ils obtiennent une petite maison et peut-être un petit champ de terre. Tous les ans ils augmentent leur propriété et finissent par voir le luxe s'établir à leur foyer. Une telle conduite ne contribue pas seulement à la richesse de la ville, elle contribue aussi à son embellissement.

Nous savons que le pays est grand et que c'est une belle chose de le peupler entièrement, mais encore est-ce bien nécessaire? Et faut-il sacrifier la réputation de notre pays à sa richesse, à sa puissance et à sa beauté?

4° *Conclusion.*

Dans ce siècle, où l'on n'a d'amour que pour l'argent, où le vice se montre sous toutes ses formes, nous devrions arrêter sur nos frontières, toutes les fois que cela est possible, tout ce qui tend à causer un préjudice à notre pays.

Nous ne disons pas qu'il faut interdire l'immigration, car cela est impossible ; mais nous déclarons que, vu la dépravation des États-Unis, le bien-être futur de ce pays exige que l'immigration soit découragée.

C.

Age : seize ans.

Aurora (Illinois).

---

57. — ACTUALITÉS.

Quest. 1. — Comment se propose-t-on de célébrer le centième anniversaire de notre indépendance nationale, et quels préparatifs a-t-on déjà faits en vue de cet événement?

Rép. — Le centième anniversaire de notre indépendance nationale sera célébré par une grande Exposition qui aura lieu à Philadelphie cet été et cet automne. Un grand nombre des bâtiments sont déjà terminés et l'on y a transporté beaucoup des objets qui doivent être exposés.

Quest. 2. — Nommez quatre des plus éminents candidats pour la prochaine élection présidentielle. Indiquez leur titre officiel actuel et dites dans quels États ils demeurent.

Rép. — Roscoe Cenkling, sénateur pour New York ; Blaine, membre de la Chambre des représentants pour le Maine ; le général Hendricks, d'Indiana, et G. H. Curtis, rédacteur en chef du *Harper's Weekly*, et qui est aussi un grand orateur, sont candidats à la Présidence.

Quest. 3. — Nommez deux personnages distingués morts récemment.

Rép. — Charlotte Cushman et Reverdy Johnson.

Quest. 4. — Quelles sont les fraudes et les opérations délictueuses dont les *Rings* (1) politiques se sont rendus coupables dans ces derniers temps ?

Rép. — On peut citer l'association pour la fraude du whisky, la Mine Emma, et les concussions de Belknap sur les marchés passés avec les fournisseurs de l'État.

Quest. 5. — Nommez quatre membres du cabinet du Président Grant. Dites quel changement a eu lieu récemment et pourquoi ?

Rép. — Secrétaire d'Etat : Hamilton Fish ;
Secrétaire de l'Intérieur : Chandler ;
Secrétaire de la Guerre : Alphonse Saft.
Secrétaire de la Marine : Robesen.

Belknap, le dernier ministre de la Guerre, étant accusé de malversations, a donné sa démission ; Saft a été élu à sa place.

Quest. 6. — Nommez quatre grands journalistes du jour et dites dans quels journaux ils écrivent.

Rép. — George William Curtis, rédacteur en chef du *Harper's Weekly ;* William Bryant, rédacteur en chef du *New York Post ;* Whitelan Reed, rédacteur en chef de la *Tribune*, et Jones, rédacteur en chef du *Times*.

Quest. 7. — Nommez quatre grands poëtes américains et trois grands prosateurs.

Rép. — Longfellow, Whittier, Bryant et Mme Downing sont d'illustres poëtes américains ; C. L. Clemens, Georges Bancroft et .... (2) sont d'illustres prosateurs.

(1) On appelle ainsi en Amérique des associations de spéculateurs qui emploient tous les moyens pour se rendre maîtres du marché.
(*Note du Traducteur.*)

(2) Le troisième nom est illisible.

Quest. 8. — Nommez quatre ecclésiastiques éminents et deux jurisconsultes célèbres.

Rép. — Dick Stows, Charles Hodge, l'évêque Simpson et l'évêque Cox sont des ecclésiastiques éminents.

Dudlay Fields et Evarts sont des jurisconsultes célèbres.

Quest. 9. — Nommez six membres du Sénat des États-Unis, et dites par quels États ils ont été nommés.

Quest. 10. — Citez deux accidents épouvantables qui ont eu lieu dernièrement.

Rép. — L'incendie de Brooklyn, à l'hospice des Vieillards; la collision des bateaux à vapeur dans la Manche; le cyclone, dans le Wisconsin, sont des désastres récents.

GERTRUDE C.

Age : quinze ans.

Corry (Pennsylvanie).

---

58. — LES ÉLECTIONS EN FRANCE.

(Fragment d'un devoir donné aux élèves des trois classes.)

Nous nous bornerons à extraire d'un long devoir intitulé : *Nouvelles courantes*, l'avant-dernière des 15 questions qui le composent. Les autres ont trait aux discussions politiques des États-Unis à l'occasion des élections présidentielles et à divers événements célèbres de l'année précédente.

Quest. 14. — En faveur de qui a été le résultat des dernières élections en France ?

Voici les réponses de la classe supérieure (25 élèves, âge moyen : 16-18 ans) :

1. En faveur des carlistes;
2. — des conservateurs;
3. — des communards;
4. — des républicains;
5. — des communistes;
6. — des démocrates;
7. — du gouvernement républicain;
8. — du parti républicain;
9. — des royalistes;
10. — du parti qui élit des sénateurs à vie;
11. — du parti de l'instruction gratuite et obligatoire (free school);

12. En faveur des républicains;
13. — des impérialistes;
14. — du parti conservateur;
15. — du parti conservateur qui est le même que le parti républicain.

10 élèves n'ont pu répondre.

Dans les classes inférieures, presque tous les élèves (filles et garçons) ont déclaré ne pouvoir répondre. Un d'entre eux (onze ans) trouve la question trop difficile.

Plymouth (Indiana). High school pour les deux sexes (1).

4e SECTION : COMPOSITIONS LATINES.

VI. — Versions et Thèmes latins.

59. — VERSIONS ET EXERCICES.

1. Faites la traduction littérale et en bon anglais du passage suivant de César :

« Palus erat non magna inter nostrum atque hostium exercitum. Hanc si nostri transirent, hostes expectabant; nostri autem, si ab illis initium transeundi fieret, ut impeditos aggrederentur, parati in armis erant. Interim prælio equestri inter duas acies contendebatur. Ubi nostri transeundi initium faciunt, secundiore equitum prælio nostris Cæsar suos in castra reduxit. Hostes protinus ex eo loco ad flumen Axonam contenderunt, quod esse post nostra castra demonstratum est. Ibi, vadis repertis, partem suarum copiarum transducere conati sunt, eo consilio, ut, si possent, castellum, cui præerat Quintus Titurius legatus, expugnarent, pontemque interscinderent; si minus potuissent, agros Remorum popularentur, qui magno nobis

(1) Ce devoir se trouve dans le même cahier que les exercices de traduction latine, où les élèves les plus avancés (dix-huit ans) ont pour version :

Amulius, ut regnum firmissime possideret, Numitoris filium per insidias interemit.

Et à cette occasion ils déclinent *avus* (dont ils font au pluriel *aves*), et *mater* (génitif pluriel, *matrium*).

usui ad bellum gerendum erant commeatuque nostros prohiberent. »

2. Indiquez tous les verbes du passage précédent qui sont au subjonctif, et dites pourquoi on a employé ce mode.

3. Nommez aussi les noms qui sont à l'ablatif et dites pourquoi on a employé ce cas.

4. Analysez *transeundi* dans la seconde phrase.

5. Nommez tous les verbes composés, et dites comment ils sont composés.

6. Où est la rivière Axona?

7. Qu'étaient les Remi?

8. Quelles troupes les Romains avaient-ils à combattre à l'époque dont parle ce récit?

9. Analysez *gerendum* dans la dernière phrase.

10. Corrigez les fautes de construction, s'il y en a, dans les phrases suivantes, et donnez les raisons de vos corrections.

Homo magnos habet adjumenta ad obtinendum sapientiam.

Is labor utilis est quæ auctorem laudem fert, alios utilitatem.

Quid dicere nescio.

Stellarum tantus multitudo est ut numerari non possunt.

Vereor, ut labores tuos augeam.

11. Traduisez en latin les phrases suivantes :

« To live well is to live honorably. »

« Lycurgus appeared the defender of his country. »

« We assist him with delight who has assisted us. »

« We live not merely for ourselves, but also for our country and other men. »

« The laws we obey, not from fear, but we follow them because we judge this is most salutary. »

12. Indiquez dans le passage suivant les mots dérivés du latin, et donnez pour chacun d'eux la racine latine.

« Where an individual is the sovereign, there is room for an appeal to magnanimity, to benevolence, to the love of glory; where the privilege of self-government is enjoyed, a permanent interest is sure to gain the ultimate ascendency; but corporate ambition is deaf to mercy and insensible to shame (1). »

(1) Traduction : « Lorsque la souveraineté est confiée à un monarque, on peut faire appel à sa magnanimité, à sa bienveillance, à son amour de la gloire; lorsque l'on jouit d'un *self-government*, un intérêt permanent ne manquera pas de prendre en dernier lieu le premier rang; mais l'ambition de parti est sourde à la pitié et insensible à la honte. »

13. Dans le passage précédent, remplacez chaque mot d'origine latine par un autre mot anglais ayant la même racine latine.

14. Traduisez le passage suivant de Cicéron :

« Nunc, Patres conscripti, ego mea video quid intersit. Si eritis secuti sententiam C. Cæsaris, quoniam hanc is in re publica viam, quæ popularis habetur, secutus est, fortasse minus erunt hoc auctore et cognitore hujusce sententiæ mihi populares impetus pertimescendi : sin illam alteram, nescio, an amplius mihi negotii contrahatur. Sed tamen meorum periculorum rationes utilitas rei publicæ vincat...

» Etenim quæro, si quis pater-familias, liberis suis a servo interfectis, uxore occisa, incensa domo supplicium de servis quam acerbissimum sumpserit, utrum is clemens ac misericors, an inhumanissimus et crudelissimus esse videatur? Mihi vero importunus ac ferreus, qui non dolore ac cruciatu nocentis suum dolorem cruciatumque lenierit. »

15. Dans quelles circonstances les paroles ci-dessus furent-elles prononcées ?

16. Quelle était « l'opinion de César » à laquelle il est fait allusion ?

17. Indiquez tous les ablatifs absolus du passage ci-dessus.

18. Traduire et scander dix vers de Virgile (*Enéide*, II, 557-566).

San-Francisco (Californie). High school.

---

60. — EXAMEN DE LATIN.

(Degré inférieur.)

1. Traduisez : Non omnis ager qui seritur fert fruges.
Alii me laudabant, alii culpabant.

2. Analysez tous les mots de la première phrase.

3. Donnez les temps principaux de *sum*, *possum*, *fero*, *volo*, *nolo*, *malo*, *fio*, *eo*.

4. Conjuguez le présent et le futur de l'indicatif de *sum*, *fero*, *eo*, *volo*.

5. Traduisez : I am able to read, but not to write. The boys were cast into the Tiber (1)

Cleveland (Ohio).

(1) Je sais lire, mais non écrire. Les garçons furent jetés dans le Tibre.

---

61. — AUTRE EXAMEN.

(4e année.)

1. Indiquez sommairement le sujet du premier et du second livre de l'*Énéide*.

2. Traduisez les vers 627-636 du premier livre de l'*Énéide*.

3. Donnez les temps principaux de tous les verbes de ce passage, et indiquez les dérivés anglais de dix mots.

4. Faites l'analyse logique depuis le vers 628 jusqu'au vers 632.

5. Traduisez les vers 624-631 du dixième livre. Indiquez toutes les figures de rhétorique qui s'y trouvent.

6. Analysez *verti*, *ornum*, *comam*, *vertice*, *jugis*.

7. Marquez la quantité, indiquez les syllabes et les pieds des cinq premiers vers de ce passage.

8. (Question particulière au cours classique.) Traduisez le passage d'Ovide, mort de Phaéton : *Ut vero summo despexit ab æthere terras*, et les cinq vers qui suivent.

Traduisez les vers 606-617 du dixième livre de l'*Énéide*.

« Cæsar singulis legionibus singulos legatos et quæstorem præfecit, uti eos testes suæ quisque virtutis haberet. Ipse a dextro cornu, quod eam partem minime firmam hostium esse animadverterat, prælium commisit. Ita nostri acriter in hostes, signo dato, impetum fecerunt ; itaque hostes repente celeriterque procurrerunt, ut spatium pila in hostes conjiciendi non daretur. Rejectis pilis, cominus gladiis pugnatum est ; at Germani celeriter ex consuetudine sua phalange facta, impetus gladiorum exceperunt. Reperti sunt complures nostri milites qui in phalangas insilirent, et scuta manibus revellerent, et desuper vulnerarent. » (Cæsar, *De bello gallico*, liv. I, ch. III.)

Faire, sur ce passage de César, le travail suivant :

Vous placerez le régime direct des verbes et le complément des prépositions à droite des mots qui les régissent. Vous placerez tous les autres mots modifiés au-dessus des mots qui les modifient.

Cleveland (Ohio). High school.

62. — EXAMEN ÉCRIT.

(1re année.)

1. Traduisez en anglais les phrases suivantes et analysez les mots qui sont en italique.
   1. Pueri boni parentes *suos* amant.
   2. Rex magnum auri *pondus* habuerat.
   3. Tullus bellum *indixit*.
   4. Legatio benigne *audita est*.
2. Traduisez en latin les phrases suivantes :
   1. These books delighted us (1).
   2. Do you not govern your mind?
   3. You will have true friends.
   4. Hannibal led the army into Italy.

Washington (District de Columbia). High school.

---

63. — GREC.

(Cours de 3e degré.)

1. Traduisez : Ἀκούσαντες δὲ ταῦτα, οἱ αἱρετοὶ ἀναγγέλλουσι τοῖς στρατιώταις· τοῖς δὲ ὑποψία μὲν ἦν ὅτι ἄγει πρὸς βασιλέα ὅμως δὲ ἔδοκει ἕπεσθαι. Προσαιτοῦσι δὲ μισθόν ὁδὲ Κῦρος ὑπισχνεῖται ἡμιόλιον πᾶσι δώσειν οὗ πρότερον ἔφερον ἀντὶ δαρεικοῦ δὲ ἐπὶ βασιλέα ἄγοι, οὐδε τρία ἡμιδαρεικὰ τοῦ μηνὸς τῷ στρατιώτῃ· ὅτι ἐνταῦθα ἤκουσεν οὐδεις ενγετῷ φανερῷ.

Traduction : « Ayant entendu ces choses, les ambassadeurs les annoncent aux soldats ; quelques-uns soupçonnaient bien qu'il les conduirait contre le roi, mais ils croyaient cependant devoir le suivre, seulement ils demandent un supplément de paie. Cyrus promet qu'il leur donnera moitié plus qu'ils n'avaient

(1) 1. Ces livres nous charmèrent.
   2. N'êtes-vous pas maître de vos désirs.
   3. Vous aurez des amis fidèles.
   4. Annibal conduisit l'armée en Italie.

Washington (District de Columbia). *High Schools.*

jamais reçu, au lieu d'une darique, trois et demie par mois et par tête. Mais personne ne lui entendit dire même alors, du moins ouvertement, qu'il les mènerait contre le roi. »

2. Analysez tous les verbes de ce morceau.

3. Traduisez les deux phrases suivantes :

What is a greater blessing to men than self-control.

Τί ἐστι μεῖζον ἄγαθον ἄνθρωποις σωφροσυνης·

The stone which we call magnet draws iron.

Ἡ λίθος ἣν μαγνήτην καλοῦμεν ἄγει τὸν σίδηρον.

HELEN W.

Age : quinze ans.

Shelbyville (Tennessee). High school et college.

VII. — Traduction libre.

64. — LE 4e LIVRE DE L'*Énéide* DE VIRGILE TRADUIT EN FORME DE DRAME ANGLAIS, EN TROIS ACTES (1).

PERSONNAGES :

DIDON	Reine de Carthage.
ANNA	Sœur de Didon.
ÉNÉE	Chef des Troyens.
IARBAS	Amant malheureux de Didon.
BARCÉ	Nourrice de Sichée.
JUPITER	Roi des dieux.
JUNON	Reine des dieux.
VÉNUS	Déesse de l'amour.
MERCURE	Messager des dieux.
ISIS	Messagère de Junon.

(1) L'ouvrage suivant est le résultat d'examens passés conformément à la méthode régulière suivie dans cette école.

Les traductions suivantes sont un travail complétement individuel, et l'honneur en revient aux élèves dont les noms sont écrits sur la page de titre.

(A. W. THOMPSON, directeur de la *High School*.)

ACTE PREMIER.

(Carthage. Les premières heures du matin. Didon et Anna dans un appartement particulier du palais.)

SCÈNE PREMIÈRE.

DIDON, *se levant de la couche où elle n'a pu trouver le sommeil.*

Ma sœur Anna, quels rêves troublent mon esprit agité ! Que penses-tu de l'hôte illustre qui est venu nous demander l'hospitalité. Que ses traits sont nobles ! Quelle bravoure ! Quels exploits ! Je crois vraiment qu'il est de la race des dieux.

La crainte trahit les âmes vulgaires. Hélas ! quels malheurs il a traversés. De quelles terribles guerres il parle ! Si je n'avais pas pris la résolution de renoncer au mariage depuis que mon premier mari m'a abandonnée en mourant, si je n'étais pas fatiguée de la vie conjugale et des torches de l'hymen, je pourrais peut-être me laisser entraîner à commettre cette faute. Anna, j'avouerai que, depuis la triste fin de mon malheureux époux Sichée, depuis le jour où nos pénates ont été ensanglantés par la main d'un frère, cet homme seul a eu de l'influence sur mon esprit et a fait battre mon faible cœur. Je sens revivre mon ancienne passion. Mais souhaitons plutôt que la terre s'entr'ouvre jusqu'à ses dernières profondeurs, ou que le Père tout-puissant me frappe de ses foudres et me précipite dans les ombres, dans les ombres pâles de l'Erèbe et dans la nuit éternelle, avant que je te viole, ô chasteté, ou que je m'affranchisse de tes lois. Celui à qui je fus unie pour la première fois a mon affection, qu'il la conserve jusque dans la tombe. (*Elle pleure.*)

ANNA (*elle l'embrasse*).

O ma sœur, toi qui m'es plus chère que la vie, veux-tu languir dans un chagrin éternel et renoncer pour toujours aux douces caresses des enfants et aux faveurs de Vénus ? Penses-tu que les cendres de Sichée ou que ses mânes dans leur tombeau se soucient de ces sacrifices ? Je veux bien qu'aucun des amants de Libye, qu'aucun de ceux qui se sont présentés auparavant dans Tyr n'ait pu toucher ton triste cœur ; je veux

bien que tu aies dédaigné Iarbas et d'autres chefs que nourrit la belliqueuse Afrique ; mais repousseras-tu aussi un amour qui te plaît ? Considère dans quel pays tu t'es établie. D'un côté tu es entourée par les villes des Gétules, race indomptable dans la guerre, par les cruels Numides et les Syrtes inhospitaliers. De l'autre côté est un désert brûlant et le Barcéen, qui répand au loin ses ravages.

Ai-je besoin de parler des guerres qui se préparent dans Tyr et des menaces de ton frère ? Je crois, en vérité, que c'est sous les auspices des dieux et avec la protection de Junon que les vaisseaux troyens ont navigué jusqu'ici. Comme tu rendras cette ville illustre, ma sœur, quel grand royaume tu fonderas avec un tel époux ! Quels exploits les Carthaginois accompliront s'ils s'unissent aux Troyens ! Gagne la faveur des dieux en offrant un sacrifice, puis fais tous tes efforts pour plaire à cet étranger et cherche des prétextes pour le retenir jusqu'à ce que l'humide Orion obscurcisse le ciel et que les tempêtes fatales aux vaisseaux soient déchaînées sur la mer.

SCÈNE II.

(Les cieux. Junon, s'apercevant de la passion de Didon, aborde Vénus et lui adresse des paroles perfides.)

JUNON.

En vérité, vous et votre fils, vous méritez de grands éloges et de nobles récompenses. Votre divinité sera grande et illustre si une mortelle est vaincue par le stratagème des dieux. Je le vois bien, vous avez craint nos murailles et vous avez regardé d'un œil jaloux les murs de la superbe Carthage. Mais quand cessera votre méfiance ? Quel autre but voulez-vous atteindre ? Célébrons plutôt un mariage et signons un traité de paix éternelle. Vous avez obtenu ce que vous désiriez de tout votre cœur. La passion brûlante s'est emparée de la tendre Didon et la consume tout entière. Partageons-nous donc l'empire sur cette nation ; que Didon obéisse aux lois d'un époux Phrygien, et qu'elle vous donne en dot l'empire de Tyr.

VÉNUS, *à part.*

Ha ! ha ! elle ne sait pas que je m'aperçois de son artifice. (*Haut.*) Serais-je assez insensée pour rejeter vos propositions et pour vouloir prolonger la guerre avec vous ? En vérité,

votre projet me plaît, si seulement la fortune sourit à vos plans. Mais je doute que Jupiter désire voir les Tyriens et les Troyens habiter dans la même ville, ou qu'il approuve l'union et l'alliance des deux nations. Vous êtes son épouse. C'est à vous qu'il convient de fixer sa volonté par vos prières. Allez, je vous suivrai.

JUNON.

Ce soin me regarde. Maintenant écoutez-moi et je vous dirai en peu de mots comment nous pouvons accomplir notre projet. Enée et l'infortunée Didon se préparent à aller chasser dans la forêt aussitôt que le soleil de demain éclairera la terre de ses rayons. Pendant que les chasseurs à cheval courront çà et là en couvrant le bois de leurs filets, je ferai fondre sur eux un violent orage de pluie et de grêle et j'ébranlerai le ciel par le bruit du tonnerre. Leurs compagnons se disperseront de tous côtés, les ténèbres envelopperont la terre. Didon et le chef Troyen iront se réfugier dans la même grotte. Je serai là, et, avec votre permission, je les unirai par un lien indissoluble et je la déclarerai son épouse. L'Hymen sera aussi présent.

SCÈNE III.

(En Numidie. Le temple de Jupiter. La Renommée aux mille yeux toujours ouverts, aux mille oreilles toujours attentives et aux mille langues toujours parlantes, a fait connaître à Iarbas l'union d'Énée et de Didon.)

IARBAS (*il lève les mains au ciel*).

O Jupiter tout-puissant, toi à qui la race mauritanienne offre maintenant des sacrifices et fait des libations de vin, vois-tu ces choses? Ou bien est-ce en vain que nous tremblons lorsque tu lances tes foudres, ô mon père? Est-ce en vain que les éclairs sillonnent la nue, et ne produisent-ils que des foudres impuissantes. Cette femme, jadis errante sur mes rivages, qui, pour une petite somme d'argent, s'y est bâti une ville, à qui nous avons donné une partie de notre frontière pour la cultiver, et qui n'a pu s'y établir qu'en acceptant les conditions que nous lui avons imposées, cette femme a osé repousser nos propositions de mariage et elle a reçu dans son royaume Énée pour époux. Et maintenant ce Pâris, avec sa suite efféminée et sa coiffure de Méonie, sa mitre attachée sous le menton et ses

cheveux parfumés, a pris possession de sa proie ; pendant que nous, nous offrons tous les jours des sacrifices dans ton temple, et nous entretenons une piété bien inutile, parbleu !

(*Il embrasse les autels.*)

SCÈNE IV.

L'Olympe. Jupiter sur son trône royal. Touché des plaintes amères de Iarbas, il appelle Mercure. Mercure entre.

JUPITER.

Hâte-toi, mon fils, appelle les zéphyrs, descends sur la terre de toute la rapidité de tes ailes et porte ce message au chef Dardanien, qui s'arrête dans Carthage la Tyrienne et qui ne songe pas aux villes que les destins lui ont données. La belle Vénus, sa mère, nous promettait mieux de lui, et ce n'est pas dans ce dessein qu'elle l'a sauvé deux fois des armes des Grecs. Elle croyait qu'il serait le héros qui devait gouverner l'Italie, féconde en empires et ardente à la guerre, perpétuer la race issue du noble sang de Teucer, et mettre l'univers sous son joug. Si la gloire des grands exploits ne le touche pas, s'il ne veut rien entreprendre pour son propre renom, ira-t-il priver son fils Ascagne des citadelles romaines ? Que fait-il ? Dans quel espoir séjourne-t-il au milieu d'un peuple hostile, oubliant le royaume d'Ausonie et les champs de Lavinium ? Qu'il mette à la voile : tels sont mes ordres ; que cela soit notre message.

SCÈNE V.

Faubourgs de Carthage. — Enée est occupé à agrandir la ville. Entre Mercure.

MERCURE.

Te voilà donc occupé à poser les fondements de la superbe Carthage, et ton affection pour ton épouse est donc assez aveugle pour t'engager à lui bâtir une splendide cité ? Et tu oublies, hélas ! ton propre royaume et la condition de tes concitoyens ! Le roi des dieux lui-même, qui, par sa toute-puissance meut les cieux et la terre, m'a ordonné de descendre des hauteurs de l'Olympe pour porter promptement ce message à travers les airs. Que fais-tu ici ? Pourquoi perds-tu ton temps

dans les champs Libyens? Si la renommée des grands exploits ne t'émeut pas, et si tu ne veux rien entreprendre pour toi-même, ne songeras-tu pas au jeune Ascagne, à qui les destins réservent le royaume d'Italie et les champs romains?

(*Mercure sort.*)

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

Carthage. Un appartement dans le palais. Énée, troublé et interdit, songe au moyen d'informer la reine de la résolution qu'il a prise de partir. Didon entre.

DIDON.

Espérais-tu donc, ô perfide, me cacher ta noire trahison et quitter secrètement mon royaume? Ni notre amour, ni la foi que nous avons échangée, ni Didon destinée à subir une mort cruelle ne peuvent donc te retenir? Et c'est pendant l'hiver que tu te prépares à mettre à la voile, c'est pendant que les vents du nord sont déchaînés que tu t'empresses de traverser l'abîme? Quoi! si tu ne cherchais pas un pays étranger et des terres inconnues, si l'ancienne Troie elle-même était encore debout, partirais-tu pour Troie dans cette saison rigoureuse? Est-ce donc moi que tu fuis? Je te conjure, par ces larmes (puisque c'est tout ce qui reste à l'infortunée Didon), par cette main droite que tu m'as jadis donnée en gage de ta foi, par notre union, par notre hymen commencé, si j'ai bien mérité de toi en quelque chose, si quelque chose en moi t'a plu, oh! je t'en supplie, aie pitié de ma famille et de ma maison sur son déclin. Si mes prières ont encore quelque effet sur toi, quitte cette pensée. C'est à cause de toi que j'ai encouru la haine des nations de la Libye et des chefs des Numides; les Tyriens eux-mêmes me sont hostiles. C'est à cause de toi aussi que j'ai sacrifié cette vertu bien supérieure à la renommée et qui m'avait rendue si célèbre. A qui m'abandonnes-tu mourante, ô étranger (puisque je ne puis plus t'appeler qu'étranger)? Pourquoi attendre que mon frère Pygmalion vienne démolir mes murailles, ou que le Gétule Iarbas m'emmène captive?

(*Elle pleure.*)

ÉNÉE (*Il essaye de surmonter son emotion*).

Je ne nierai pas, ô reine, que vous pourriez énumérer beaucoup de bienfaits que vous m'avez accordés. Aussi longtemps que ma mémoire durera, aussi longtemps qu'un souffle animera ce corps mortel, je me souviendrai avec plaisir d'Elisa. Je me justifierai en peu de mots. Je n'ai pas voulu employer la ruse pour vous cacher ma fuite, ne le croyez pas ; jamais non plus je n'ai porté devant vous les torches de l'hyménée, et jamais je n'ai formé une pareille alliance. Si les destins m'avaient permis de disposer de ma vie à mon gré et de me débarrasser de mes soucis quand je le voudrais, je donnerais maintenant tous mes soins à Troie et aux restes chéris de mes concitoyens. Les superbes demeures de Priam seraient debout et j'aurais rebâti pour les vaincus la citadelle de Troie, je les aurais relevées de ma propre main. Mais maintenant Apollon Grynéen et les oracles de Lycie m'ont ordonné de gagner en toute hâte la grande Italie, c'est là la terre que je dois aimer comme ma patrie. Si les citadelles de Carthage et l'aspect des villes de Libye vous retiennent, vous qui êtes Phénicienne, pourquoi enviez-vous aux Troyens leur établissement dans les champs d'Ausonie ? Nous avons aussi le droit de chercher des royaumes étrangers. Toutes les fois que la nuit couvre la terre de ses humides voiles, toutes les fois que les astres de feu se lèvent, l'ombre inquiète de mon père Anchise m'apparaît et m'adresse des reproches pendant mon sommeil. Le jeune Ascagne aussi et la pensée de l'injustice que je commets en le privant du royaume de l'Hespérie et des terres qui lui sont destinées, hantent continuellement mon esprit. Maintenant encore le messager des dieux, envoyé par le grand Jupiter lui-même (je les prends tous les deux à témoin), m'a apporté ces messages en fendant les airs de ses ailes rapides. Le dieu lui-même, tout éclatant de lumière, s'est manifesté à ma vue, mes oreilles ont entendu sa voix. Cessez d'aigrir notre commune douleur par vos plaintes. Ce n'est pas par ma volonté que je me rends en Italie.

(*Il se détourne.*)

DIDON.

Non, tu n'as pas eu une déesse pour mère, et Dardanus n'est pas le père de ta race perfide ! C'est le Caucase qui t'a enfanté

sur ses durs rochers! Ce sont des tigres d'Hyrcanie qui t'ont nourri! Pourquoi dissimulerais-je? Pour quel plus grand outrage me réserverais-je? Ma douleur le touche-t-elle? Tourne-t-il les yeux vers moi? Non, il ne verse pas de larmes; il n'a pas pitié de son amante infortunée! Oh! par où commencer? Non, non, ni la grande Junon, ni le père des dieux, fils de Saturne, ne regardent ce qui se passe ici avec des yeux justes. La véritable fidélité n'existe nulle part. Je t'ai recueilli lorsque, jeté sur un de ces rivages, tu manquais de tout, et, dans ma démence, je t'ai donné une place dans mon royaume, je t'ai rendu ta flotte perdue, j'ai arraché tes compagnons à la mort. Hélas! les Furies s'emparent de moi! Maintenant voilà qu'il me parle du devin Apollon, des oracles de Lycie, et le messager du grand Jupiter lui-même fait entendre de terribles commandements à ses oreilles. Sans doute ton sort inquiète beaucoup les dieux; c'est là le souci qui trouble leur tranquillité. Mais je ne te retiens pas et je ne veux pas réfuter tes paroles. Va, cherche l'Italie sur la foi des vents, cherche ton royaume sur les flots. Moi je crois que, si les pieuses divinités ont quelque pouvoir, tu trouveras une juste punition au milieu des rochers, et qu'alors tu invoqueras en vain le nom de Didon. Quoique absente je te poursuivrai avec des feux lugubres, et, lorsque la froide mort séparera mon âme de mon corps, mon ombre te suivra partout. Alors tu seras puni, perfide, et le bruit de ton châtiment parviendra jusqu'à moi dans la partie la plus reculée du royaume de Pluton.

SCÈNE II.

Carthage. La citadelle. Didon regarde du haut des tours les Troyens qui font leurs préparatifs de départ. Anna entre.

DIDON.

Ma sœur Anna, vois leurs mouvements empressés sur tout le rivage. Ils s'assemblent de tous côtés. Déjà les voiles appellent la brise et les matelots placent joyeusement des guirlandes sur la poupe. Si j'ai pu prévoir cette douleur, je pourrai aussi la supporter, ma sœur. Cependant, Anna, ne veux-tu pas me rendre ce service dans mon malheur? Le perfide avait coutume de n'estimer que toi, et même c'était à toi qu'il confiait ses secrètes pensées. C'était toi qui connaissais les moyens et les moments les plus favorables pour l'aborder: c'est pourquoi

va, ma sœur, et parle en suppliante à mon fier ennemi en ces termes : Je n'ai pas conspiré avec les Grecs à Aulis pour détruire la race troyenne ; je n'ai pas envoyé de flotte à Pergame ; je n'ai pas troublé non plus les cendres ni les mânes de son père Anchise. Pourquoi refuse-t-il de m'entendre ? Où court-il ? Qu'il accorde cette dernière grâce à l'infortunée Didon de choisir pour son départ un moment convenable et des vents favorables. Je ne lui parle plus maintenant de cet ancien hyménée qu'il a trahi, et je ne songe plus à le priver du beau Latium ni de son royaume. Je lui demande un délai insignifiant qui me donne le temps de calmer mon délire, en attendant que la fortune m'apprenne à supporter ma douleur. Je te demande cette dernière faveur, aie pitié de moi, ma sœur ; si tu me l'accordes, je te récompenserai généreusement à ma mort.

(*Anna sort.*)

SCÈNE III.

Le même appartement dans le palais. Anna se lamente sur la douleur de Didon. La reine, désespérée, après avoir vainement essayé de détourner Énée de son dessein, se décide à mourir, mais elle cache cette résolution à sa sœur. Didon entre.

DIDON.

Félicite-moi, ma sœur, j'ai trouvé un moyen de le ramener près de moi, ou du moins de me débarrasser de mon amour pour lui. Bien loin, près des limites de l'Océan et du soleil couchant, est un lieu appelé Éthiopie : c'est là que le superbe Atlas supporte sur ses épaules la voûte des cieux parsemée d'étoiles. Là, m'a-t-on dit, il y a une prêtresse de la race massylienne ; c'est elle qui garde le temple des Hespérides et qui donne la nourriture sacrée au dragon qui veille sur les pommes d'or, répandant sur les mets le miel liquide et le pavot soporifique. Elle promet de délivrer par ses incantations les âmes de leurs soucis ou de les plonger dans une profonde douleur. Elle arrête le cours des fleuves et fait rétrograder les astres. Elle évoque les ombres des morts pendant la nuit, tu verras la terre trembler sous tes pieds et les frênes sauvages descendre avec fracas du flanc des montagnes. Je prends les dieux à témoin, et toi aussi, tendre sœur, que c'est contre mon gré que j'ai recours à l'art d'une magicienne. Veux-tu, Anna,

dresser secrètement un grand bûcher funéraire dans la cour intérieure du palais, et y placer les armes de cet homme, que l'impie a laissées suspendues dans sa chambre. Tu y placeras aussi ses vêtements et la couche nuptiale : car je veux anéantir tous les souvenirs de ce misérable; du reste ce sont les ordres de la prêtresse.

(*Elles sortent.*)

SCÈNE IV.

Il fait nuit. La ville est plongée dans le repos. Les rues sont désertes. Le bruit et l'agitation du jour ont cessé. La lune laisse tomber ses tranquilles regards sur la ville endormie. Ses rayons compatissants pénètrent dans l'appartement de la reine et montrent l'infortunée Didon qui, incapable de goûter le repos, marche çà et là.

DIDON.

Oh! que ferai-je? Irai-je chercher un époux chez les Numides après avoir été bravée par Énée? Retournerai-je auprès de mes anciens amants après les avoir maintes fois dédaignés et repoussés? Suivrai-je donc la flotte d'Ilion et obéirai-je aux ordres les plus vils des Troyens? Sans doute parce que je les ai autrefois secourus et aidés et qu'ils sont profondément reconnaissants de toutes mes bontés! Mais lequel d'entre eux me permettrait de les suivre, en supposant que je le voulusse, ou me recevrait sur leurs superbes vaisseaux? Hélas! est-ce que j'ignore encore leur méchanceté? Est-ce que je ne connais pas la perfidie de la race troyenne? Que faire alors? Accompagnerai-je seule des matelots joyeux dans leur fuite? Ordonnerai-je à ma troupe syrienne de les attaquer, et conduirai-je de nouveau sur mer ceux que j'ai eu beaucoup de peine à amener de la ville sidonienne? Leur ordonnerai-je de déployer les voiles? Non, meurs comme tu le mérites, et mets une fin à ta douleur par le fer. C'est toi, ma sœur, qui es cause de ces malheurs. C'est toi qui m'as d'abord exposée à l'ennemi. Oh! pourquoi ne m'a-t-il pas été donné de passer ma vie libre du lien conjugal, comme les bêtes sauvages, et de ne pas connaître de telles douleurs! Pourquoi ne m'a-t-il pas été donné de ne jamais manquer aux promesses, aux vœux que j'ai faits aux cendres de Sichée!

(*Elle pleure.*)

SCÈNE V.

Carthage. La Citadelle. Didon, du haut des tours, voit la flotte troyenne faire voile vers la haute mer.

DIDON. (*Elle frappe à coups redoublés son beau sein et arrache ses blonds cheveux.*)

O Jupiter ! m'échappera-t-il ? Cet étranger bravera-t-il mon pouvoir royal ? Personne ne prendra les armes, personne n'arrachera les vaisseaux des chantiers et personne dans toute la ville ne les poursuivra ? Allez, arrachez les torches enflammées, prenez les armes, faites force de rames... Que dis-je ? Où suis-je ? Quelle démence m'égare ? Infortunée Didon ! Maintenant ton impiété te fait horreur. C'était lorsque tu donnais ton sceptre à Énée qu'il fallait les détruire. Vois la main droite et la foi de celui qui, dit-on, emporte avec lui les dieux de son pays et qui porta son vieux père sur ses épaules ! N'aurais-je pas pu saisir son corps, le mettre en pièces et en disperser les membres sur les flots ? N'aurais-je pas pu massacrer ses compagnons et servir Ascagne lui-même comme nourriture sur la table de son père ? Le résultat de ce combat eût été incertain ? Et quand il l'aurait été ! Qu'avais-je à craindre, puisque j'étais résolue à mourir ? J'aurais pu porter la flamme dans son camp. J'aurais pu incendier ses vaisseaux. J'aurais pu anéantir le père et le fils avec toute la race : et après eux j'aurais pu me jeter dans les flammes. O soleil ! qui éclaires toutes les actions des hommes avec tes rayons ; et toi, Junon, auteur de tous ces maux ; et toi, Hécate, appelée pendant la nuit par des hurlements dans les carrefours ; Furies vengeresses, et vous, dieux d'Élisa mourante, vengez mes injures par votre pouvoir divin, car je l'ai mérité. S'il est nécessaire que cet impie entre dans le ciel, si c'est le décret des destins de Jupiter, et si cet ordre de choses est immuable, je demande du moins qu'il soit tourmenté par des guerres avec un peuple ennemi, qu'il soit exilé de ses domaines et arraché aux embrassements de Iule. Qu'il soit réduit à mendier du secours et qu'il voie massacrer cruellement ses concitoyens, et lorsqu'il aura accepté les conditions d'un traité désavantageux, qu'il ne jouisse pas de son royaume ou de la lumière désirée ; mais qu'il meure avant le temps et que son cadavre, privé de sépulture, gise sur le rivage. Voilà

ma dernière prière, voilà le dernier vœu que je laisse échapper avec mon sang. Et vous, ô Tyriens ! poursuivez d'une haine mortelle sa postérité et toute sa race ! Voilà le sacrifice que vous devez offrir à mes mânes. N'ayez pas d'affection pour cette nation ; ne lui demandez rien. Surgis de ma cendre, ô mon vengeur ! toi qui poursuivras les Troyens avec le feu et le fer, maintenant et dans la suite, tant que tu en auras la force. Je supplie que nos rivages soient opposés à leurs rivages, que nos flots soient opposés à leurs flots et nos armes à leurs armes : qu'ils soient en guerre eux et leurs descendants.

SCÈNE VI.

Carthage. La cour du palais. Didon, afin de gagner du temps pour accomplir sans témoin son funeste dessein, appelle Barcé et lu parle ainsi. Barcé entre.

DIDON.

Va, chère nourrice, et conduis ici ma sœur Anna : dis-lui de se hâter, d'arroser son corps de l'eau du fleuve et de conduire avec elle les victimes expiatoires que la prêtresse a désignées. C'est ainsi qu'elle viendra, et toi-même tu ceindras tes tempes d'une bandelette sacrée. Je veux achever le sacrifice à Jupiter Stygien que j'ai déjà commencé, afin de mettre un terme à mes maux et de livrer aux flammes l'effigie du dardanien Énée.

SCÈNE VII.

Toujours Carthage. La cour du palais. Au centre, le bûcher funéraire, au sommet duquel sont entassés les armes, les vêtements d'Énée. Didon se précipite furieuse, monte sur le bûcher et saisit l'épée qui jadis lui fut donnée par Énée.

DIDON (*tout en larmes*).

Dépouilles qui me fûtes chères tant que les destins et les dieux le permirent, recevez ma vie et délivrez-moi de mes maux. J'ai vécu et j'ai fourni la carrière que la fortune m'avait tracée, et maintenant mon nom illustre se répandra dans toute la terre. J'ai fondé une grande cité. J'ai vu mes murailles. J'ai vengé mon mari et j'ai puni un frère qui m'était hostile. Heureuse, hélas ! trop heureuse si jamais les vaisseaux troyens

n'avaient touché nos rivages. (*Elle appuie ses lèvres sur la couche.*) Mourrai-je sans vengeance ? Mais je veux mourir ! C'est ainsi, c'est ainsi (*elle se frappe deux fois de l'épée*) qu'il me plaît de descendre chez les ombres ! Que le barbare Dardanien voie ces flammes de la haute mer et qu'il emporte avec lui la nouvelle de ma mort.

Elle tombe sur le fer en poussant des cris. Les femmes attirées par ses cris la placent inanimée sur la couche. La Renommée répand cette nouvelle dans toute la cité. Anna accourt folle de douleur.

ANNA.

O ma sœur, voilà donc ce que tu te proposais ! As-tu cherché à me tromper ? C'était donc là ce que me préparaient ce bûcher, ces autels et ces flammes ? De quoi me plaindrai-je d'abord ? Pourquoi as-tu dédaigné ta sœur pour compagne de ta mort ? Que ne m'as-tu appelée à partager le même destin ! Alors le même instant, le même fer aurait terminé ta vie et la mienne ! Ai-je construit ce bûcher de mes propres mains, ai-je appelé les dieux de la patrie avec ma propre voix pour être absente lorsque tu y serais ainsi couchée, ma sœur ? Tu as tué avec toi ta sœur, ton royaume et ton peuple ! (*Aux femmes.*) Apportez de l'eau afin que je lave ses blessures et que, s'il lui reste encore un souffle de vie, je puisse le recueillir avec mes lèvres.

Elle monte sur le bûcher, et, embrassant Didon, elle lui met la tête sur son sein. Junon envoie Iris pour accomplir les plus tristes et les derniers rites, afin que Didon puisse mourir en paix. Iris entre.

IRIS (*détachant une mèche de cheveux de la tête de la reine qui meurt*).

Sur l'ordre de Junon, je dévoue ce sacrifice à Pluton et je mets en liberté ton âme captive dans ce corps.

(*Didon meurt.*)

DORA L.

Newburyport (Massachusetts). Putnam High School.

VIII. — Compositions françaises (1).

(2e année.)

65. — PHRASES TRADUITES EN FRANÇAIS.

1.

Hortensius, l'un des plus grands orateurs célèbres de l'ancienne Rome, avait une mémoire si sûre qu'après avoir préparé un oration lui-même sans écrire un mot seul, il le prononçait dans les mêmes termes dans lesquelles il l'avait préparé.

2.

Savez-vous que par le travail de l'esprit on s'assure une fortune qui, plus on en jouit, plus elle augmente?

3.

Celui qui est fidèle dans les petites choses est aussi dans les grandes.

4.

SUBJONCTIF PRÉSENT.

Singulier.	*Pluriel.*
Que j'aille.	Que nous allions.
Que tu ailles.	Que vous alliez.
Qu'il aille.	Qu'ils aillent.

5.

IMPARFAIT DU SUBJONCTIF.

Singulier.	*Pluriel.*
Que je vinsse.	Que nous vinssions.
Que tu vinsses.	Que vous vinssiez.
Qu'il vînt.	Qu'ils vinssent.

MARIANNA P.

Age : quatorze ans.

Cincinnati (Ohio). Hughes High School.

(1) Nous donnons dans les quatre devoirs suivants le *fac-simile* exact des copies d'élèves, avec toutes leurs fautes.

66. — EXERCICES FRANÇAIS.

Combien est-il que votre tante est morte ?

Allons à l'instant, car nous n'avons qu'une heure jusque le sort.

Est-il bien loin à la ville ?

Pour vivre il faut manger ; c'est une loi inévitable imposée à l'homme par la nature.

Faut-il trois jours pour aller de New York à la Nouvelle-Orléans ?

Vous a-t-il fallu marcher ?

Oui, Monsieur, il m'a fallu marcher tout le temps.

Je crois que vous avez couru ; car votre figure a bien chaud (1).

La Révolution française n'a pas seulement modifié le pouvoir politique, elle a changé la vie internelle entière de la nation ; elle a substitué la loi au lieu du pouvoir arbitraire ; elle a délivré les peuples de la distinction de classes, la terre des barrières entre les provinces, le commerce des entraves de corporations, l'agriculture des titles et des sortes variables de sujétion feudale.

LOUISA F.

Age : dix-sept ans.

Cincinnati (Ohio). Hughes School.

---

67. — THÈME FRANÇAIS.

(4e année.)

I

C'est dit de Molière, que sur le matin du jour sur lequel il mourut, sa femme et ses amis, voyant qu'il était faible, tentaient le préventir d'aller jouer cette nuit, mais sans succès. Un homme, dit-il, souffre longtemps devant qu'il meurt, je crois qu'avec moi la fin approche, mais il y a cinquante pauvres

(1) Traduction de la même phrase par un autre élève :

A-t-il fallu que vous marchiez ? Je crois que vous avez couru, car votre visage a bien chaude. (ALEXIS P.)

ouvriers qui n'ont que leur gage pour de quoi, et qui leur donnera du pain cette nuit si je ne joue pas ?

Ainsi il est allé et a joué la *Malade imaginaire*, mourant tout le temps, alors il est allé chez lui et a mort.

II

On dit de Molière, que le matin du jour de sa mort, sa femme et ses amis, voyant qu'il était faible, essayaient de prévenir qu'il allât au spectacle ce soir, mais en vain. « Un homme, dit-il, souffrit longtemps avant qu'il meurt : je sens que la fin de ma vie est prochaine mais il y a cinquante pauvres ouvriers qui n'ont que leurs gages à vivre, et qui leur donnera du pain ce soir, si je ne joue pas ? » Ainsi il sortit et joua le *Malade imaginaire* mourant toujours ; alors il alla se coucher chez soi et mourut.

OSCAR P.

Age : quinze ans.

Cincinnati (Ohio). Hughes High School.

---

68. — COMPOSITION EN FRANÇAIS.

Joséphine.

Joséphine Tascher de la Pagerie, impératrice des Français, naquit à Saint-Pierre de Martinique le 24 juin 1763. Elle maria le second fils du marquis de Beauharnais, qui l'amena en France. Elle passait pour la plus belle dame de Paris : possédant toutes les grâces de l'esprit, du cœur et de la personne. Elle eut deux enfants, Eugène et Hortense. Son mari fut nommé général en chef de l'armée du Rhin. Il fut ensuite emprisonné aux Carmes. Joséphine partagea sa captivité. Beauharnais et sa belle épouse furent condamnés à mort ; mais comme la dernière se trouva malade au jour fatal, sa mort fut ajournée. Quelques jours après, un ami du général la fit sortir de prison.

La protection de Barras fit entrer Joséphine dans les propriétés de son mari. Le gouvernement avait ordonné le désarmement des citoyens, le jeune Eugène alla, envoyé par sa mère, trouver le général Bonaparte pour lui redemander l'épée de son père qui lui avait été enlevée. Le général, frappé de l'énergie du jeune homme, voulut connaître sa mère : il

l'aima dès qu'il la vit, et il l'épousa. Malmaison fut le séjour favori de Joséphine, elle protégea tous les beaux-arts, et soulageait tous les pauvres, non-seulement avec de l'argent, mais elle les consolait dans toutes leurs misères, dépensant souvent plus que ses finances lui permettaient.

L'élévation de Bonaparte n'eut pas un mauvais effet sur le caractère de Joséphine ; elle secourait toutes les infortunes sans distinction de rang en entrant dans le détail de leurs souffrances, elle gagna les cœurs de tout le monde.

Le gouvernement demanda un successeur, et comme le mariage avec l'empereur était stérile, il se décida à divorcer avec Joséphine pour mettre à sa place Marie-Louise, fille de l'empereur d'Autriche. Malgré l'injustice, Joséphine eut le courage de lire l'acte de renonciation à ce qu'elle avait de plus cher, mais il semble que la fortune quitta Napoléon dès ce moment.

La noble Joséphine suivait avec intérêt tous les actes de Bonaparte ; quel fut son chagrin, quand elle entendit les désastres de 1814. Elle tomba malade ; et quelques jours après, elle mourut, ayant gagné un refroidissement qui aggrava son mal.

Ses dernières paroles furent : « Napoléon... l'île de l'Elbe. »

LOUISE G.

Kirkwood (Missouri). Séminaire et académie de jeunes filles.

5e SECTION : COMPOSITIONS SCIENTIFIQUES.

IX. — Mathématiques.

69. — ALGÈBRE.

1. $\frac{1}{7}\left(x-\frac{1}{2}\right)-\frac{1}{5}\left(\frac{2}{3}-x\right)=\frac{4}{3}\,\frac{3}{0}$.

2. Trouvez un nombre tel que, en l'augmentant de 9, en divisant le résultat par 2, en diminuant le quotient de 7, on obtienne pour résultat 20.

3. La somme du premier et du second de trois nombres est 13, la somme du premier et du troisième est 16, et la

somme du second et du troisième est 19. Quels sont ces nombres?

4. Extraire la racine cubique de

$$1 - 6x + 21x^2 - 44x^3 + 63x^4 - 54x^5 + 27x^6.$$

5. La différence de deux nombres est 9, et leur somme multipliée par le plus grand est égale à 266. Quels sont ces deux nombres?

6. Les cours carrées sont pavées avec des pierres de 1 pied carré; la plus grande cour a 12 pieds de plus que la plus petite, et le nombre des pierres employées dans les deux cours est 2120. Quelle est la longueur de la plus petite cour?

Washington (district de Columbia).

---

70. — ALGÈBRE.

1. Multipliez $x^3 \times x^2y \times xy^2 \times y^3$ par $x - y$.

2. Divisez $a^4 - b^4$ par $a^3 + a^2b + ab^2 + b^3$.

3. Additionnez $\frac{1}{4(1+a)}$, $\frac{1}{4(1-a)}$, et $\frac{1}{2(1-a^2)}$.

4. Divisez un nombre a en trois parties, telles que la seconde soit n fois la première, et la troisième m fois aussi grande que la première.

5. Divisez le nombre 36 en trois parties telles que la $\frac{1}{2}$ de la première, le $\frac{1}{3}$ de la seconde, et le $\frac{1}{4}$ de la troisième soient tous égaux entre eux.

6. On a un certain nombre exprimé par deux chiffres. Ces chiffres s'appellent des *digits* (1). La somme des digits est 11, et si on ajoute 13 au premier digit la somme sera égale à trois fois le second digit. Quel est ce nombre?

Washington (district de Columbia).

(1) On appelle *digit* un des dix premiers caractères qui servent à exprimer tous les nombres : 0, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9.

(*Note du Traducteur.*)

---

71. — TRIGONOMÉTRIE.

1. Indiquez la méthode employée pour résoudre un triangle dont on connaît trois côtés.
2. Démontrez la proportion par laquelle on trouve les angles d'un triangle, lorsque l'on connaît deux côtés et l'angle compris.
3. Trouvez la formule pour $\cos^2 \frac{1}{2} A$.
4. Comment calcule-t-on la distance de la terre à la lune?
5. Méthodes pour trouver la latitude.
6. Trouver la masse d'une planète, par exemple de Jupiter.
7. Théorie de l'origine de la chaleur solaire.
8. Prouver que l'analyse spectrale fournit des données infaillibles sur la nature des substances dans le soleil.
9. Théorie des anneaux de Saturne.
10. Expliquez l'aberration de la lumière.

Californie (Progamme des examens des High Schools).

---

72. — ASTRONOMIE.

Quest. 1. — Quelle est la circonférence de la Terre et comment l'a-t-on obtenue?

Rép.— La circonférence de la Terre est d'environ 25 000 milles. Cette circonférence a été obtenue par Ératosthène et par un autre astronome dans la vallée du Nil en Égypte. Ératosthène s'établit à Alexandrie, près de l'embouchure du Nil, pendant que l'autre astronome s'établissait dans la Haute-Égypte. Chacun d'eux détermina à quelle hauteur le soleil paraissait au-dessus de l'horizon à midi. La différence apparente dans l'altitude se trouva être de 7°,5, provenant des positions différentes occupées par les deux observateurs par rapport à l'équateur. On établit alors cette proportion : la circonférence de la Terre est à 360°, c'est-à-dire au cercle, comme la distance entre les deux observateurs était ou est à 7°,5. On trouva que le troisième membre de la proportion était 500 000 stades ou environ 25 000 milles.

Quest. 2. — Quelles sont les causes des changements de saisons?

Rép. — Les changements des saisons sont dus à l'inclinaison de l'axe de la Terre sur le plan de son orbite, et à ce fait que l'axe est toujours parallèle à lui-même, c'est-à-dire qu'il est toujours dirigé vers le même point du ciel; à la rotation de la Terre sur son axe; à la révolution de la Terre autour du Soleil.

Quest. 3. — Quelles sont les causes des phases de la Lune?

Rép. — La Lune étant un corps sphérique, le Soleil n'en peut éclairer que la moitié à la fois. Nous ne pouvons voir que la partie de la Lune qui est éclairée et qui nous apparaît, ce qui est dû (*sic*) aux différentes positions relatives du Soleil, de la Lune et de la Terre.

Quest. 4. — A quelle distance la Lune en quadrature est-elle du Soleil?

Rép. — La Lune en quadrature est à 90° du Soleil.

Quest. 5. — Quelles sont les conditions nécessaires pour produire une éclipse totale?

Rép. — Pour produire une éclipse solaire totale, il faut :

Que la Lune soit au périgée entre le Soleil et la Terre;

Que la Lune soit à un nœud;

Que les centres du Soleil, de la Lune et de la Terre soient sur une même ligne droite.

Quest. 6. — Quelles sont les conditions nécessaires pour produire une éclipse annulaire?

Rép. — Pour produire une éclipse annulaire du Soleil, il faut :

Que la Lune soit entre le Soleil et la Terre;

Que la Lune soit à son apogée et à un nœud;

Que les centres du Soleil, de la Lune et de la Terre soient sur une même ligne droite.

Quest. 7. — Combien de temps peut durer une éclipse totale de Soleil?

Rép. — La plus grande durée d'une éclipse totale de Soleil est de sept minutes.

Quest. 8. — Combien de temps peut durer une éclipse totale de Lune?

Rép. — La plus grande durée d'une éclipse totale de Lune est de une heure trois quarts (1 h. 3/4).

Quest. 9. — Combien dure la période chaldéenne appelée de Saros, et combien y a-t-il d'éclipses pendant cette période?

Rép. — La période chaldéenne appelée de Saros dure dix-huit ans onze jours. Il y a 70 éclipses pendant cette période.

Quest. 10. — Pourquoi y a-t-il un retour des mêmes éclipses à la fin de cette période?

Rép. — Parce que, comme il y a une révolution rétrograde des nœuds de la Lune (points où le plan de l'orbite de la Lune coupe le plan de l'orbite de la Terre) (*sic*) en dix-huit ans onze jours, les nœuds ont repris leurs positions primitives, et cette révolution s'opère constamment.

VILLARD F.

Age : seize ans.

Boston (Massachusetts). Charleston High School.

X. — Sciences physiques.

73. — PHYSIQUE.

(7e année.)

1. Un jour j'ai vu la lumière d'un canon, et j'en ai entendu le bruit une demi-minute après. A quelle distance étais-je du canon?

Rép. — Si j'ai entendu le bruit du canon trente secondes après en avoir vu la lumière, je devais être à trente-trois mille pieds de ce canon.

2. Indiquez clairement comment vous supposez que la pluie est produite, depuis le commencement de sa formation jusqu'à la fin.

Rép. — Lorsque l'eau s'évapore, elle passe dans l'air où elle s'élève sous la forme de vapeur aqueuse. Lorsqu'elle a atteint une certaine hauteur, elle forme de petites bulles, qui flottent çà et là dans l'air. Mais lorsque ces bulles en rencontrent d'autres, elles se joignent et tombent sous forme de pluie. A mesure que ces gouttelettes tombent, elles rencontrent d'autre vapeur aqueuse qui se condense sur elles et les rend plus grosses.

3. Comment supposez-vous que se forment la rosée et la gelée blanche?

Rép. — Lorsque la vapeur d'eau qui est dans l'air pendant la nuit se trouve en contact avec des corps solides qui sont aigus ou pointus (*sic*), elle se condense et forme des gouttes. Les

feuilles et les brins d'herbe étant terminés en pointes (*sic*), cette vapeur s'y condense. Ce sont ces gouttes que l'on appelle la rosée. La gelée blanche est la rosée gelée.

4. Quelle est la véritable signification scientifique de l'expression « vêtements chauds »?

Rép.—L'expression « vêtements chauds » désigne, au point de vue scientifique, des vêtements qui sont mauvais conducteurs. Ils ne laissent pas perdre la chaleur du corps, et lorsqu'on les chauffe, ils conservent leur chaleur.

5. Une vessie hermétiquement fermée est transportée d'une chambre très-chaude dans une chambre très-froide. Quel effet le froid produira-t-il sur l'air de la vessie?

Rép. — L'air de la vessie se refroidit, il se condense, et la vessie se rétrécit.

6. Vous placez une main dans le mercure et l'autre dans l'eau. Ces deux liquides ont la même température. La main qui est dans le mercure a plus froid que l'autre, pourquoi?

Rép. Parce que le mercure est bon conducteur, il prive la main de sa chaleur. Mais l'eau laisse la main conserver plus de sa chaleur?

7. Si vous voulez chauffer une maison à l'eau bouillante ou à la vapeur, vous êtes obligé de placer la chaudière dans la partie inférieure de l'édifice. Pourquoi ne pourriez-vous pas la placer à l'étage supérieur de la maison.

Rép. — Parce que l'eau chaude ou la vapeur chaude s'élève et monte dans les étages supérieurs de la maison. Si la chaudière était à l'étage supérieur, la chaleur ne descendrait pas dans les étages inférieurs, mais elle s'élèverait directement.

8. Combien faut-il de degrés centigrades pour faire 60 degrés Fahrenheit? Combien en faut-il pour faire zéro degré Fahrenheit?

Rép. — Soixante-quatre degrés Fahrenheit égalent dix-sept degrés sept neuvièmes centigrades. Zéro Fahrenheit égale dix-sept degrés sept neuvièmes centigrades au-dessous de zéro.

BERTHA R.

Age : treize ans.

Cleveland (Ohio).

74. — PHYSIQUE

1. Donnez la théorie mécanique de la chaleur. Donnez l'équivalent mécanique de chaleur de Joule.

2. Expliquez les différentes méthodes de la transmission de la chaleur.

3. Qu'est-ce qui prouve que les corps qui produisent un son sont en vibration ?

4. Expliquez les phénomènes de l'interférence du son.

5. Expliquez l'action d'un prisme, par exemple d'un prisme de verre sur la lumière : 1° par rapport à la réfraction ; 2° par rapport à la décomposition.

6. Indiquez les principes fondamentaux de la polarisation de la lumière.

7. Décrivez les phénomènes de l'induction électrique.

8. Décrivez la construction et l'action de la bobine d'induction de Ruhmkorff.

9. Pourquoi faut-il amalgamer les zincs dans une pile galvanique ?

10. Donnez la théorie d'Ampère sur le magnétisme terrestre.

Californie (Examens des High Schools).

---

75. — SOLIDES ET FLUIDES.

1. Nommez et définissez les propriétés essentielles de la matière. Nommez aussi trois propriétés qui résultent de différents degrés de cohésion.

2. Démontrez la proportion qui exprime la loi générale de gravitation.

3. Démontrez la loi du mouvement réfléchi.

4. Un corps tombe librement pendant 14 secondes. Quelle distance parcourt-il pendant la dernière seconde? Quelle distance parcourt-il pendant tout le temps de sa chute ? On ne tiendra pas compte des résistances du milieu.

5. Un cylindre à vapeur, non à condensation, a un diamètre de 2 pieds; la course du piston est de 10 pieds ; la pression de la vapeur est de 25 livres; on arrête l'admission de la vapeur au cinquième de la course du piston. On demande l'effet utile produit par un coup de piston en pieds et en livres.

6. Combien s'écoulera-t-il d'eau en 1 heure par un orifice de 12 pouces carrés, dont le bord supérieur est à 20 pieds au-dessous du niveau constant de l'eau?

7. Expliquez la méthode employée pour déterminer la gravité spécifique d'un solide plus léger que l'eau. Donnez un exemple.

8. Expliquez la composition de trois forces qui ne sont pas dans le même plan.

9. Décrivez l'appareil qui sert à démontrer la loi de Mariotte relative à la densité et à l'expansibilité de l'air soumis à une pression.

Californie (Examens des High School).

---

76. — EXAMEN DE PHYSIQUE.

(2e année.)

1. Donnez la définition chimique d'un atome. Définissez les deux propriétés qui sont communes à l'atome et aux corps. Comment appelle-t-on ces propriétés pour cette raison?

Rép. — Un atome est une particule de matière, infiniment dure (*sic*), infiniment petite, ayant une forme définie, une grandeur et un poids déterminés.

L'étendue et l'impénétrabilité.

L'étendue est la propriété en vertu de laquelle un corps occupe une certaine portion de l'espace, à l'exclusion de tout autre corps. L'impénétrabilité est une propriété de la matière en vertu de laquelle deux corps ne peuvent pas occuper en même temps la même portion de l'espace. On appelle ces propriétés : universelles. Elles sont aussi des propriétés nécessaires.

2. Définissez l'indestructibilité de la matière. Définissez l'élasticité. Indiquez l'étymologie de ces deux mots, et expliquez ces deux propriétés.

Rép. — L'indestructibilité est une propriété de la matière, en vertu de laquelle un corps ne peut pas être anéanti. Ex. : Lorsque l'on brûle un objet, il semble qu'il soit entièrement anéanti, mais toute la substance qui composait cet objet se transforme en fumée (*sic*) (1) et en cendres. Sir Walter Raleigh

(1) On a entendu ici par *fumée* l'ensemble des produits gazeux, vapeurs et parcelles solides tenues en suspension.

paria avec la reine Elisabeth qu'il lui dirait le poids exact de la fumée de son cigare. La reine accepta le pari. Raleigh pesa d'abord son cigare, puis il le fuma, en ayant soin d'en conserver toute la cendre qu'il pesa, il retrancha ce poids de celui du cigare et obtint ainsi le poids de la fumée.

Indestructibilité vient de *structum* construire.

L'élasticité est la propriété en vertu de laquelle un corps auquel on fait perdre sa forme primitive en l'allongeant (*sic*), tend à reprendre sa première forme. Ex. : En allongeant un morceau de gomme élastique on peut augmenter sa dimension de plus du double ; mais, dès que la force qui l'a ainsi allongé cessera d'agir, le morceau de gomme reprendra sa première position. En comprimant un gaz, on peut le réduire presque à l'état liquide, mais, aussitôt que la pression cessera, le gaz reprendra son volume primitif.

Élasticité vient de *eleo* (*sic*), étendre.

3. Pourquoi la fonte n'est-elle pas cristalline? Pourquoi les essieux de voitures deviennent-ils fragiles lorsqu'ils sont usés?

Rép. — De même que les liquides tendent à former des sphères, de même les solides tendent à former des cristaux réguliers. Lorsque le fer est chauffé à blanc et qu'on le refroidit brusquement, les molécules n'ont pas le temps de s'arranger en cristaux ; elles se réunissent d'une manière irrégulière. Si on emploie ensuite cette fonte pour faire de lourds canons, des essieux de voitures, etc., elle deviendra très-fragile au bout de quelque temps parce que les molécules, qui sont constamment agitées et secouées, *essaieront* (*sic*) de reprendre une forme cristalline, et, comme elles ne pourront pas le faire, elles rendront le fer fragile.

4. Définissez l'attraction capillaire. Donnez l'étymologie de ces deux mots. Pourquoi l'attraction est-elle ainsi appelée? Expliquez l'importance de l'attraction capillaire dans la nature.

Rép. — L'attraction capillaire est cette variété d'adhésion qui fait que les liquides adhèrent à la surface des solides. Capillaire vient de *capillus*, cheveu. Attraction vient de *tractum*, tirer. Cette attraction est ainsi appelée parce que l'on se sert, pour en faire plus clairement la démonstration, de tubes dont le diamètre intérieur ressemble à celui d'un cheveu. L'attraction capillaire joue un très-grand rôle dans la nature. C'est elle qui fait monter la séve dans les plantes (?). Elle joue aussi un rôle très-important dans la circulation des fluides à travers les tissus animaux.

5. Qu'entend-on par la diffusion? Faites voir l'importance de la diffusion des gaz pour purifier l'air.

Rép. — On appelle diffusion la tendance des liquides à se mêler les uns avec les autres. Sans cette propriété de la diffusion, les différentes couches de l'air se superposeraient avec les plus lourdes en bas. En conséquence, les vapeurs malsaines se trouveraient très-près de la terre, et le résultat de cet arrangement serait désastreux. Dans l'état actuel des choses, au contraire, les vapeurs se répandent entre elles par la diffusion, de sorte que le chimiste le plus savant ne pourrait trouver aucune différence entre l'air des montagnes et celui des vallées.

6. Définissez l'acoustique. Définissez le son dans le sens objectif. Comment le son est-il produit? A quel point de vue traite-t-on ce sujet?

Rép. — L'acoustique est la science qui traite de la cause, de la nature et des phénomènes du son. Ce mot vient de ἀκούω, entendre. Le son est le mode de mouvement qui peut affecter le nerf auditif. Le son est produit par les vibrations de quelque corps sonore. Ces vibrations se transmettent, à travers un milieu élastique, au nerf auditif. On traite ce sujet au point de vue de la qualité, de l'intensité et de la rapidité.

7. Indiquez la différence entre le bruit et la musique. De quoi dépend le diapason du son? Quand est-il haut? Quand est-il bas?

Rép. — Le bruit est la sensation produite par des vibrations inégales et confuses. Le son musical est la sensation produite par des vibrations régulières, qui reviennent à intervalles égaux. Le diapason du son dépend de la rapidité des vibrations. Lorsque les vibrations sont rapides, le son est haut; si elles sont lentes, le son est bas ou grave.

8. Définissez l'intensité du son. Le son sera-t-il plus intense à la base ou au sommet d'une montagne? Quand les sons sont-ils le plus distincts, la nuit ou le jour? Le son peut-il traverser un espace vide? De quels instruments se sert-on pour augmenter l'intensité du son?

Rép. — On entend par intensité la force du son. L'intensité n'a aucun rapport avec le diapason. Le son aura plus d'intensité au bas de la montagne, parce que l'atmosphère y est plus dense. Les sons sont plus distincts pendant la nuit parce que alors la température est plus égale, et le milieu à travers lequel le son est transmis (l'air) n'est pas troublé par des cou-

rants de densité différente. Le son ne peut pas traverser un espace vide. Pour concentrer le son ou le diriger on se sert de porte-voix et de cornets acoustiques.

9. La température de l'air étant 60° Fahrenheit, j'entends le bruit d'un fusil 4 secondes après avoir vu la lumière. A quelle distance suis-je du chasseur?

La température étant au degré de glace, j'entends le bruit de la cognée du bûcheron 3 secondes après l'avoir vue briller au soleil dans sa descente. A quelle distance suis-je du bûcheron?

Qu'est-ce qu'un écho? Quand y aura-t-il une résonnance qui est souvent fort utile à un orateur? Doit-on avoir égard aux principes de l'acoustique dans la construction d'une salle publique?

Rép. — 1121 pieds parcourus par le son à 60° Fahr.
4 secondes
4484 pieds, distance du chasseur.
1090 pieds parcourus par le son à 32° Fahr.
3 secondes
3270 pieds, distance du bûcheron.

Lorsqu'un son est produit près d'une surface réfléchissante d'une très-grande étendue, le son sera réfléchi et produira ce qu'on appelle un écho. Il y a résonnance lorsque l'orateur est assez près de la surface réfléchissante pour qu'on entende à la fois le son direct et le son réfléchi. Le son réfléchi se mêlera et se combinera avec le son direct, pour former un son unique d'une plus grande intensité. On doit avoir égard aux principes de l'acoustique dans la construction des salles publiques, pour la commodité de l'orateur et de l'auditoire.

Miss Mc E.
Age : quinze ans.

Baltimore (Maryland). Female High School de l'Est.

---

77. — CHIMIE.

1. Décrivez le système de nomenclature et de signes appliqué aux corps simples et aux corps composés.

2. Expliquez la classification de certaines substances chimiques, telles que les Monades, les Dyades, les Tétrades, etc.

3. Expliquez la méthode au moyen de laquelle on calcule le

poids réel des ingrédients qui forment un composé chimique lorsque l'on connaît la formule de ce composé.

4. L'hydrogène est-il un métal? Pourquoi?

5. Indiquez un moyen infaillible de découvrir la présence de l'arsenic.

6. Décrivez la production de l'acide carbonique dans le système animal.

7. Comment extrait-on l'alcool du blé ?

8. Comment transforme-t-on le minerai de fer en acier de Bessemer?

9. Quelles sont les diverses espèces de nourriture, et quels services chacune de ces espèces rend-elle à l'économie animale.

10. Quelles sont les substances produites par l'action de l'acide nitrique sur la cellulose? Quelles sont les propriétés de ces substances?

Californie (Examens des High Schools).

---

78. — CHIMIE.

1. Quels sont les éléments qui entrent dans la composition de l'atmosphère? En quelle proportion? Lequel de ces éléments est indispensable à l'homme?

Rép. — L'oxygène et le nitrogène (1). Elle contient aussi une petite quantité d'acide carbonique, un peu d'ammoniaque et de la vapeur d'eau.

Oxygène, (O) 20.61; nitrogène, (A) 77.95; acide carbonique, (CO^2)0,0004; vapeur d'eau, 1.40.

L'oxygène est essentiel à la vie animale.

Oxygène, O 1/5; nitrogène, A 4/5; impuretés $\frac{1}{1000}$.

2. Donnez la composition de cinq composés métalliques.

Rép. 1.	Litharge..	^1PbO	$207 + 16 = 22.3$
— 2.	Plomb blanc..	$^2PbCO^3$	$207 + 12 + 48 = 267$
— 3.	Vitriol vert...	$^3FeSO^4$	$56 + 32 + 68 = 152$
— 4.	Vitriol blanc.	$^4Zn\ SO^4$	$65 + 32 + 64 = 161$
— 5.	Vitriol bleu (2)	» »	» » » »

(1) Azote.

(2) L'élève n'a pas répondu

3. Indiquez la formation du charbon minéral. Quelle est l'origine supposée du pétrole?

Rép. — Lorsque la matière végétale dépérit, elle s'accumule lentement sur la terre. C'est ce qui arrive souvent au fond des marais. Dans ces lieux la végétation est abondante, elle se mêle avec le sable et avec les autres débris qui se déposent sur elle. Au fond de ces marais la terre s'affaisse continuellement, et le lit de tourbe s'affaisse avec elle. Cette végétation finit par être ensevelie dans la terre et se convertit en tourbe. C'est pour cela que l'on suppose que les mines immenses de charbon étaient autrefois de la matière végétale qui a été convertie en charbon sous l'influence de l'accumulation et de la chaleur intérieure.

On admet que le pétrole est formé d'une matière organique soumise à l'influence de la chaleur intérieure et d'une distillation naturelle. Il se forme dans les rochers et dans les schistes argileux. On le trouve dans les fissures des rochers au bord de la mer, et il n'est pas en contact avec l'air (*sic*).

4. Décrivez la croissance d'une plante.

Rép. — Une fleur se compose essentiellement des étamines et du pistil. Les étamines portent l'anthère, qui contient le pollen. Le pistil est au centre de la fleur. Il contient dans son ovaire les petits ovules qui, lorsqu'ils sont mûrs, deviennent les graines. Lorsque les graines sont mûres, on y trouve l'embryon qui est une plante en miniature comprenant la radicelle et les cotylédons.

L'ovaire renferme un petit globule appelé l'ovule. Le pollen tombe de l'anthère et répand une liqueur gommeuse. Au contact de cette gomme l'embryon commence à pousser. Alors le petit globule devient une petite plante; une partie forme la racine et l'autre les cotylédons. C'est alors que l'assemblage des cellules prend une forme. Cette formation des cellules continue; il se fait des divisions à travers les cellules lorsque la plante est formée. C'est là ce qui constitue la croissance de la plante.

5. Donnez les équivalents du sucre de canne et du sucre de raisin. Donnez au moins trois acides organiques.

Rép. — Sucre de canne $C^{12}H^{22}O^{11}$.
Acide tartrique $C^{4}H^{6}O^{12}$.
Sucre de raisin $C^{12}H^{24}O^{12}$.
Acide citrique $C^{6}H^{8}O^{14}$.
Acide malique $C^{4}H^{6}O^{10}$.

6. Quelle différence y a-t-il entre le dépérissement dans la

matière animale vivante et le dépérissement dans la matière animale morte? Nommez les trois espèces de nourriture.

Rép. — Le dépérissement a lieu dans ces deux états. Dans le second état la perte n'est pas compensée, tandis que dans le premier elle est compensée par la nourriture. La nourriture est divisée en différentes classes : 1° non nitrogénée (1), comme l'amidon, le sucre; 2° nitrogénée, comme la viande (maigre); 3° les substances grasses, par exemple le beurre. Le lait contient les trois classes de nourriture, et on le regarde comme le type de la nourriture animale. Il contient le sucre qui appartient à la première classe, la caséine ou lait caillé qui appartient à la seconde, et le beurre qui appartient à la troisième.

Un homme ne peut vivre qu'à la condition de manger de la nourriture qui contienne ces trois classes de substances.

La vie organique des plantes est entretenue par la nourriture qu'elles prennent dans l'atmosphère.

7. Quels rapports existent entre les animaux et les plantes?

Rép. — Il y a des rapports intimes entre les animaux et les plantes. Leur structure est cellulaire, ils sont formés par une agrégation ou un assemblage de petites cellules. C'est la division et la subdivision de ces petites cellules qui les fait croître : car elles augmentent et élargissent ainsi la structure. Dans les plantes une cloison se forme à travers l'intérieur de la cellule, et la divise ainsi en deux parties. Chacune de ces parties est, à son tour, divisée en deux et ainsi continue la croissance. Cette structure cellulaire, commune à la matière organique dans les animaux et dans les plantes, les distingue du règne inorganique ou minéral. Si une cellule est divisée, elle ne forme plus une unité, mais seulement une partie d'unité. Dans les minéraux qui sont composés d'atomes, au contraire, chacun de leurs fragments ou chacune des parties de ces fragments est une unité complète.

Les plantes purifient l'air pour les animaux, car elles absorbent le carbone et rendent l'oxygène. L'animal respire l'oxygène et rend l'acide carbonique qui est de nouveau décomposé par la plante.

8. Qu'est-ce que les composés saturés et les composés non saturés? Comment appelle-t-on les composés non saturés?

Rép. — Lorsque dans un composé les unités qui se combinent de l'un des éléments sont remplies par les unités qui se com-

(1) Azotée.

binent des autres éléments, on dit que le composé est saturé; mais dans le cas contraire on dit que le composé est non saturé.

Le gaz des marais H^4C est un composé saturé. Le carbone est un tétrade et a quatre unités qui se combinent; il est donc rempli par les quatre unités de l'hydrogène qui est un monade.

Le gaz oléfiant H^4C^2 est un composé non saturé, parce que quatre seulement des huit unités du carbone sont remplies par les quatre de l'hydrogène.

9. Qu'est-ce que les monades, dyades, triades, etc? Donnez des exemples de chacun d'eux. Nommez ceux qui appartiennent à plusieurs classes.

Rép. On prend l'hydrogène comme base. Lorsqu'un élément n'a qu'une unité qui se combine, ou qu'il ne peut prendre en combinaison qu'un atome d'hydrogène, on l'appelle monade. Lorsqu'il a deux unités qui se combinent ou lorsqu'il prend en combinaison deux atomes d'hydrogène on l'appelle dyade. Lorsqu'il en a trois, on l'appelle triade; tétrade lorsqu'il en a quatre; pentade, lorsqu'il en a cinq; hexade lorsqu'il en a six.

Monade (1)	Chlore	Cl	35.5 (2).
Dyade	Oxygène	O	16.
Triade	Nitrogène	N	14.
Tétrade	Carbone	C	12.
Pentade	Soufre	S	»
Hexade	Columbium	Cb	»

LINA F.

Baltimore (Maryland). Female High School de l'Ouest.

---

79. — CHIMIE

(3e année.)

1. Comment fait-on le vinaigre et le savon dur? Expliquez la réaction chimique qui se produit dans ce dernier cas.

2. On fait le vinaigre en faisant passer un courant d'alcool étendu d'eau sur des copeaux placés dans un tonneau dont les côtés sont percés de trous pour laisser entrer l'air. En passant sur ces copeaux, l'alcool est exposé à un courant d'air très-vif

(1) Éléments monoatomiques, diatomiques, etc

(2) Poids atomiques.

dont l'oxygène transforme l'alcool d'abord en aldéhyde, puis en acide acétique ou vinaigre.

On obtient le savon dur en faisant dissoudre de la soude caustique dans de l'eau, et en laissant déposer la solution. Dans une partie de cette solution vous mettez du suif, vous faites bouillir pendant trois quarts d'heure. Ajoutez-y le reste de la solution, et faites bouillir pendant deux ou trois heures. Ajoutez-y un peu de sel ordinaire et laissez la solution prendre de la consistance. Vous aurez ainsi du savon dur.

Voici comment on explique l'action chimique. La soude caustique décompose le suif en stéarine, oléine et palmitine. Le sodium hydraté reste en solution avec la stéarine (*sic*). Le sel durcit l'oléine et la palmitine.

2. Décrivez la production du gaz d'éclairage et dites avec quoi et comment on le purifie. Dessinez l'appareil.

Rép. — On met le charbon dans les cornues *b*, chauffées par le fourneau *a* (1). Les vapeurs produites par le charbon sont : le gaz des marais, l'hydrogène, le gaz ammoniac, l'hydrogène (sulfuré), les vapeurs du goudron de houille et la vapeur d'eau. Dans le grand cylindre à eau *c*, se condense une partie des vapeurs de goudron de houille, de gaz ammoniac et d'eau. Les gaz passent ensuite à travers les condensateurs *d* qui sont dans un bain froid, et où se condense le reste des vapeurs de goudron de houille. Ils passent ensuite à travers le laveur *e*, qui est plein de petits morceaux de bois. A la partie supérieure de ce laveur pénètre un jet d'eau froide qui condense le reste de l'ammoniaque et de la vapeur d'eau et une partie de l'hydrogène sulfuré. Les gaz traversent enfin les *laveurs f*, qui sont de grandes cuves remplies de sciure de bois et de sulfate de cuivre qui purifient le gaz en lui enlevant ce qui reste d'hydrogène sulfuré.

3. Donnez la formule et les noms des séries des gaz de Marsh, et indiquez tous les dérivés de la seconde série :

Rép. — Méthyle hydrine = CH^3,H.
Éthyle — = C^2H^5,H.
Propyle — = C^3H^7,H.
Butyle — = C^4H^9,H.
Amyle — = C^5H^{11},H.

(1) Une figure nécessaire à l'intelligence du texte était esquissée sur le manuscrit.

Hexyle	—	$= C^6H^{13},H.$
Heptyle	—	$= C^7H^{15},H.$
Octyle	—	$= C^8H^{17},H.$
Nonyle	—	$= C^9H^{19},H.$
Éthyle	—	$= C^3H^6.$
Alcool	—	$= C^2H^6O.$
Éther	—	$= (C^2H^5)^2O.$
Éthyle acide		$= (C^2H^3O)HO.$

4. Expliquez le phénomène de la combustion, et dites quels en sont les produits les plus ordinaires. D'où vient la clarté de la flamme?

Rép. — La combustion est produite par l'union chimique des éléments de la substance avec l'oxygène. Les produits les plus ordinaires de la combustion sont : le gaz acide carbonique et la vapeur d'eau. Dans la combustion lente il se forme des oxydes de la substance en combustion.

La clarté de la flamme est formée par les particules de carbone chauffées jusqu'à l'incandescence.

5. Comment obtient-on le chlore? Expliquez la réaction qui se produit et donnez les propriétés chimiques les plus remarquables de cette substance.

Rép. — On obtient le chlore en traitant du sel (chlorure de sodium), par l'acide sulfurique, et en chauffant l'acide chlorhydrique ainsi obtenu avec de l'oxyde de manganèse. La réaction qui donne l'acide chlorhydrique est :

$$NaCl + H^2SO^4 = NaHSO^4 + HCl.$$

L'acide sulfurique décompose le NaCl, le H ayant une grande affinité pour Cl; le Na et SO^4 s'unissent avec un atome de H et forment Na HSO^4.

La réaction que donne le chlore est :

$$MnO^2 + 4\ HCl = MnCl^2 + 2\ H^2O + 2\ Cl.$$

Propriétés les plus remarquables du chlore : il a beaucoup d'affinité pour H (l'hydrogène), et il s'emploie pour blanchir.

6. Quels sont les composés les plus connus du chlore? Indiquez la composition de l'un d'eux à tant par cent.

Rép. — Les composés les plus connus du chlore sont :

NaCl; HCl; $KClO^3$; $MnCl^2$; $CaCl^2$.

La composition à tant par cent de NaCl est 40 % de Na et 60 % de Cl.

7. Quelle est la plus petite quantité de H^2SO^4 qui se combinera avec 4 livres de nitrate de potassium? Quelle substance sera mise en liberté, et quelle quantité de cette substance?

Rép. — La réaction est :

$$2\ KNO^6 + H^2SO^4 = 2\ HNO^6 + K^2SO^4$$

$$2\ KNO^6 = 202.2 \qquad H^2SO^4 = 98$$

$$1\ \text{liv.} = \frac{98}{202.2} \qquad 4\ \text{liv.} = 1\ \frac{949}{1511}\ \text{livres}\ H^2SO^4$$

$$HNO^6\ \text{sera mis en liberté :}\ 1\ \frac{249}{1011}\ \text{livres.}$$

Question facultative.

Trouvez les formules d'une substance dont la vapeur a une densité de 23, et qui, d'après l'analyse, est ainsi composée % =52.2. H=13. O=34,8.

Rép. — Ces formules sont :

$$C^2H^6O\ ;\ \text{ou}\ C^2H^5,\ HO;\ \text{ou}\ \left.\begin{matrix} CH^5 \\ CH \end{matrix}\right\}\ O\ \text{ou}\ \begin{matrix} C\begin{matrix}-H\\-H\\-H\end{matrix} \\ | \\ C\begin{matrix}-H\\-O-H\end{matrix} \end{matrix}$$

ALICE A.

Age : dix-sept ans.

Cleveland (Ohio).

XI. — Sciences naturelles.

80. — BIOLOGIE.

(2e année.)

1. Dressez un tableau des différentes divisions de la biologie.

Rép.

SCIENCE (Histoire naturelle).
- *Biologique...*
  - Morphologie.
  - Distribution.
  - Physiologie.
  - Étiologie.
- *Abiologique* (règne inorganique).

Morphologie.
- Anatomie.
- Histologie.
- Embryologie.
- Taxonomie.

2. Exposez brièvement les différents modes de reproduction.
Rép.

Agamogenèse (non sexuelle). { Fissure (1). Germination.

Gamogenèse (sexuelle). { Ovipare. Ovovivipare. Vivipare.

La reproduction est le phénomène par lequel une partie de la matière se détache de l'organisme principal. Elle prend le caractère de la partie dont elle est détachée, et elle a la même propriété de se propager par un rejeton. C'est ce phénomène qui engendre de nouveaux organismes et qui perpétue l'espèce. La reproduction est agamogène ou gamogène. La reproduction par agamogenèse se divise en deux catégories, savoir : la reproduction par fissure et la reproduction par germination. La première catégorie de reproduction a lieu lorsque l'organisme principal se divise en deux parties égales dont chacune se développe et forme un organisme semblable à celui qui lui a donné naissance. Dans la seconde catégorie, l'organisme principal ne se divise pas, mais il pousse un bourgeon qui prend la forme de cet organisme.

Tous les organismes de la classe supérieure se reproduisent gamogénéticalement, c'est-à-dire par l'union du germe et des cellules spermatiques, produits de deux organismes différents : le mâle et la femelle. La reproduction par gamogenèse est ovipare, ovovivipare ou vivipare. La première a lieu chez les animaux qui pondent des œufs; la seconde, lorsque les œufs ne sortent du corps qu'après être éclos; la troisième, lorsque les petits naissent vivants.

3. Dessinez les sections transverses d'un animal vertébré et d'un animal non vertébré. Dessinez aussi une vertèbre idéale de la région dorsale de la colonne vertébrale.

4. Décrivez le développement de l'œuf d'un poussin jusqu'à la formation du sillon primitif, des parois du canal alimentaire, des parois des régions thoraciques et abdominales.

Rép. — Le premier phénomène qui se produit dans le développement de l'œuf est la division du contenu de la cellule en deux masses séparées, puis en quatre. Le germe intérieur dis-

(1) Fissiparité.

paraît, mais le germe extérieur reste. Le jaune s'appelle le blastoderme. La partie supérieure du blastoderme se sépare en trois couches, savoir : la couche supérieure ou épiblaste, la couche moyenne ou mésoblaste, et la couche inférieure ou hypoblaste. L'épiblaste forme l'épiderme, le cerveau et la corde vertébrale. L'hypoblaste forme l'intérieur du canal alimentaire. Le mésoblaste forme les tissus qui se trouvent entre l'intérieur du canal et l'épiderme. La partie supérieure de l'épiblaste s'allongeant en dedans et en bas forme le sillon primitif. L'épiblaste pousse le mésoblaste en haut et tend à clore le sillon primitif. La partie antérieure de ce sillon s'épaissit et forme le cerveau, la partie postérieure, la corde vertébrale. Le mésoblaste se fend en deux couches : la couche supérieure adhère à l'épiblaste pour former le somato-plura ; la couche inférieure adhère à l'hypoblaste pour former le splanchno-plura. Le somato-plura forme les parois de la région thoracique et abdominale. Le splanchno-plura forme le canal alimentaire.

5. Quelle est l'unité de structure de la matière animée ? Indiquez trois différences entre les substances organiques et les substances inorganiques.

Rép. — L'unité de structure de la matière animée est une cellule. Cette cellule peut contenir ou ne pas contenir une membrane cellulaire, des matières cellulaires, un germe intérieur ou un germe extérieur, ou une masse de protoplasma sous sa forme la plus simple.

Trois différences distinguent les substances orgniques des substances inorganiques :

1° La matière organisée est caractérisée par sa composition chimique. Elle contient une ou plusieurs formes d'un composé complexe chimique de carbone, d'hydrogène, d'oxygène et de nitrogène. Lorsqu'elle est associée à de grandes proportions d'eau, elle forme le protoplasma.

2° Diminution et perte complète par l'oxydation, réintégration concomitante par l'absorption de nouvelle matière.

3° Tendance à éprouver des modifications cycliques.

6. Exposez le développement et la structure des membres.

Rép. — Dans l'embryon les membres paraissent d'abord à l'état de germes qui se divisent bientôt en trois segments. Dans le membre de devant on les appelle : pour le premier segment, l'humérus; pour le second segment, le cubitus et le radius; pour le troisième segment, le carpe, le métacarpe et

les phalanges. Dans le membre de derrière on les appelle : pour le premier segment, le fémur ; pour le second, le tibia et le péroné ; pour le troisième, le tarse, le métatarse et les phalanges.

7. Définissez un mammifère.

Rép. — Un mammifère est un animal vertébré possédant des glandes qui sécrètent le lait pour la nourriture des petits. Description : il est couvert de poils à une certaine époque de sa vie ; il a des mamelles ; la région thoracique et la région abdominale sont complétement séparées ; il respire au moyen de poumons ; le cœur a quatre cavités ; il a le sang rouge avec des globules rouges à l'état libre ; la partie inférieure de chaque mâchoire est formée d'une seule pièce ; le crâne est joint à l'épine dorsale par deux condyles occipitaux ; la mâchoire inférieure est jointe directement au crâne ; il a un amnios et une allantoïde.

8. — Qu'est-ce que la classification ? Qu'est-ce qui caractérise une bonne classification ?

Rép. — On entend par classification l'arrangement réel ou de convention des objets en groupes, d'après leurs degrés de ressemblance. Nous faisons une classification des objets pour en découvrir les relations ou pour voir quelles sont les lois qui les unissent. C'est un moyen de se rappeler plus facilement le caractère des objets en question. La meilleure classification est celle qui résume le plus grand nombre de faits morphologiques.

9. Définissez le protozoaire, le cœlentéra et l'annélide.

Rép. — Un protozoaire est un animal formé d'une substance gélatineuse. Il n'a ni système nerveux, ni système de la circulation du sang, ni canal alimentaire.

Le cœlentéra est un animal dont le canal alimentaire s'ouvre dans la cavité générale du corps. Il se compose de deux couches : l'endoderme et l'exoderme. Il a des cellules fibreuses. Les organes de la reproduction sont ou internes ou externes.

Un annélide est un animal dont le corps est annelé. Il est recouvert à l'extérieur d'une enveloppe ferme, mais flexible et divisée par des jointures. Le système nerveux est formé de ganglions unis par une corde de nerfs. Le canal alimentaire est complétement séparé du reste du corps.

10. Qu'entend-on par la division physiologique du travail ? La corrélation des structures ? Quelle est la loi générale de l'embryologie ?

Rép. — La division physiologique du travail signifie que

tous les organes du corps sont divisés en parties dont chacune accomplit une certaine fonction. La corrélation des structures signifie que les organes ont des rapports communs, et que, de la vue de l'un d'eux, nous concluons la présence de l'autre.

La règle générale de l'embryologie est que chacun des états par lequel passe l'embryon correspond à un organisme complet dans le règne inférieur. C'est une gradation du particulier au général, du simple au composé.

ALICE Mc C.

Age : seize ans.

Milwaukee (Wisconsin).

---

81. — PHYSIOLOGIE.

1. Indiquez la forme, la composition et la structure des os.

Rép. — La forme des os longs est arrondie. Ils sont composés de substances minérales et animales. Leur structure est telle qu'elle leur donne de la force et de la légèreté. La surface est dure et résistante. Mais les extrémités renflées sont poreuses. Au centre de l'os, est un canal contenant une substance fluide appelée moelle.

2. Décrivez la colonne vertébrale.

Rép. — La colonne vertébrale se compose de vingt-quatre petits os joints ensemble par d'épaisses couches cartilagineuses placées entre chaque jointure. Ces cartilages rendent cette colonne très-flexible et protégent ainsi le cerveau.

3. Décrivez la structure des muscles. A quoi servent-ils?

Rép. — Les muscles sont formés d'amas et de couches de fibres. Lorsqu'on examine chacune de ces fibres, on voit qu'elle se compose de fibres encore plus petites. Les muscles sont les organes du mouvement.

4. Décrivez l'épiderme, le derme et les papilles.

Rép. — L'épiderme est la partie extérieure de la peau. Il est très-mince dans presque toutes les parties du corps. Il n'est pas sensible. Il ne contient pas de vaisseaux sanguins. Le derme ou véritable peau est placé immédiatement sous l'épiderme. Il est beaucoup plus épais que ce dernier. Il est très-sensible, et contient un grand nombre de vaisseaux sanguins. Les papilles de la peau sont de très-petites éminences que l'on trouve dans la peau.

5. Décrivez les glandes sébacées. Dites à quoi elles servent.

Rép. — Les glandes sébacées se trouvent dans l'épiderme. Elles sécrètent un fluide oléagineux qui sert à maintenir une certaine moiteur à la peau. Elles sont placées dans les parties velues, dont elles entretiennent jusqu'à un certain point les poils (*sic*).

6. Décrivez les glandes sudoripares. Indiquez l'utilité de la transpiration et l'importance des bains.

Rép. — Les glandes sudoripares se trouvent dans le derme. La principale action de la peau est la transpiration, que produisent ces glandes. La transpiration sert à régulariser la température du corps, d'où elle chasse des matières étrangères. L'épiderme s'use constamment, et les particules qui s'en détachent se réunissent et forment de petites écailles. Les bains seuls peuvent enlever complétement ces écailles; ils sont donc très-utiles.

7. Nommez les principales substances inorganiques qui s'emploient comme nourriture.

Rép. — L'eau et le sel.

8. Nommez trois groupes de principes alimentaires importants et nommez les classes qui forment le premier.

Rép. — Les trois groupes de principes alimentaires importants sont les substances albumineuses, les substances saccharines et les substances grasses. Les albumineuses se divisent en albumine, fibrine, caséine. L'albumine est une substance organique qui se trouve dans les grains, dans la viande et dans le lait. C'est dans le blanc d'œuf qu'on la trouve sous sa forme la plus pure. La fibrine existe dans la viande, dans le sang de l'homme et des animaux. Le gluten est de la fibrine végétale. La caséine est la partie caillée du lait.

9. Faites voir que la nourriture nous est nécessaire, décrivez le phénomène de la perte, de la répartition et du renouvellement du corps.

Rép. — Le corps s'use constamment. Il a besoin de réparer les matières qu'il perd; c'est ce qu'il fait au moyen de la nourriture. Les tissus qui composent le corps s'usent par l'usage. Le sang, enrichi par les principes qu'il retire de la nourriture, se met en contact avec ces tissus et les répare : il enlève les particules qui sont usées et leur en substitue de nouvelles. La quantité de nourriture qu'une personne mange tous les jours s'élève en moyenne à six livres. En supposant que le poids moyen du corps soit de 100 livres, il se renouvelle (*sic*) environ une fois par mois.

10. Quels sont les effets physiologiques de l'alcool considéré comme nourriture?

Rép. — Il retarde l'usure des tissus, mais il ne les répare pas.

11. Décrivez le phénomène général de la digestion.

Rép. — Ce phénomène commence à la mastication. La nourriture, placée entre les surfaces opposées des dents, est broyée et réduite en fragments très-petits. Pendant la mastication la nourriture est complétement humectée par la salive de la bouche : c'est ce qu'on appelle l'insalivation. Ensuite la nourriture est poussée et descend à travers l'œsophage et l'estomac. L'estomac est le plus vaste des organes de la digestion. La nourriture y séjourne jusqu'à ce qu'elle soit complétement humectée par le suc gastrique. Le suc intestinal transforme la nourriture en ce qu'on appelle le chyle. C'est le dernier degré de la digestion.

12. Décrivez le sang.

Rép. — Le sang est le fluide le plus abondant du corps. Sa couleur varie du rouge sombre à l'écarlate brillant. Lorsqu'on l'examine au microscope, la couleur rouge disparaît et l'on voit qu'il se compose de deux parties distinctes : d'abord un fluide clair, incolore, nommé le plasma, puis une multitude de petits corps appelés corpuscules. Ces derniers sont jaune rougeâtre : leur grand nombre donne au sang une couleur rouge. Ils ont une forme circulaire, mais ce ne sont pas des sphères. On voit aussi flotter dans le sang ce qu'on appelle les corpuscules blancs. Ces derniers sont plus grands, ils ont une forme sphérique et ils sont moins nombreux.

13. Décrivez le cœur et ses actions. Indiquez le passage du sang.

Rép. — Le cœur est l'organe central qui maintient le sang dans une circulation perpétuelle. Cet organe n'est guère plus gros que le poing d'un homme. Il a une forme conique. Il est placé dans la partie antérieure de la poitrine, le sommet dirigé vers le bas. Le cœur contient quatre cavités : deux au sommet, on les appelle les ventricules; et deux à la base, on les appelle oreillettes. Les parois qui séparent les deux premières sont épaisses, tandis que celles qui séparent les deux autres sont beaucoup plus minces. Les deux côtés du cœur ne communiquent pas ensemble. Il a deux mouvements : la contraction pendant laquelle il chasse le sang, et la dilatation pendant laquelle il se dilate pour recevoir le sang. Ces mouvements s'appellent la systole et la diastole. Le sang noir et impur entre

d'abord dans le côté droit. Il entre d'abord dans l'oreillette, d'où il passe dans le ventricule droit. De là il est envoyé par une grande artère aux poumons, où il se purifie. Le sang purifié revient des poumons et entre dans l'oreillette gauche, d'où il est chassé dans le ventricule gauche et de là dans toutes les parties du corps.

14. Décrivez les organes de la respiration.

Rép. — Les poumons sont les principaux organes de la respiration. Il y a deux poumons, ils sont situés dans la cavité de la poitrine. Ils sont légers; ils flottent si on les place dans l'eau: Ils sont recouverts d'une membrane appelée la plèvre. La trachée et les bronches sont les passages au moyen desquels les poumons communiquent avec l'air extérieur. La trachée s'étend le long de la partie antérieure du cou et se divise en deux tubes : chacun d'eux passe dans un poumon. Ils se subdivisent en un grand nombre de tubes qui forment les bronches.

15. Expliquez les changements de l'air et les changements du sang produits par la respiration.

Rép. — L'air est composé d'oxygène et de nitrogène. Pendant la respiration l'air perd son oxygène et acquiert de l'acide carbonique. Le sang se purifie par la respiration; de noir qu'il était, il prend une belle couleur écarlate : il perd son acide carbonique et acquiert de l'oxygène.

16. Indiquez les effets de l'air impur, les précautions que la nature a prises pour le purifier, la nécessité de la ventilation.

Rép. — L'air impur produit la suffocation, le mal de tête, les convulsions. Il peut même causer la mort si on le respire trop longtemps. C'est au moyen du règne végétal que la nature purifie l'air. L'oxygène est salutaire aux animaux, et est nuisible aux plantes (*sic*). L'acide carbonique, au contraire, qui est un poison pour les animaux, est utile à la vie des plantes. Puisque la nature a pris soin de purifier ainsi l'air extérieur, il est évident que nous devons avoir soin de faire communiquer nos appartements avec cet air.

17. Qu'est-ce qui constitue le système nerveux ?

Rép. — Le système nerveux se compose d'une matière blanche et d'une matière grise. La première est formée de fibres cylindriques qui servent à transmettre les impressions nerveuses. La seconde se compose de cellules auxquelles se communiquent les impulsions nerveuses.

18. Quelles sont les fonctions des nerfs et de la moelle épinière dorsale ?

Rép. — Les nerfs ont deux fonctions : ils sont moteurs ou sensitifs. La moelle épinière a les mêmes fonctions que les nerfs. La moitié antérieure agit comme les nerfs moteurs, et la moitié postérieure agit comme les nerfs sensitifs.

19. Décrivez la sensation de la douleur.

Rép. — La sensation de la douleur est une excitation excessive des nerfs produite par une excessive irritation.

20. Décrivez l'organe de la vue.

Rép. — L'organe de la vue ou la prunelle de l'œil se compose des tuniques, de trois humeurs, de la cornée et de l'iris. La sclérotique est la tunique extérieure de l'œil ; elle est blanche, épaisse et elle contient les vaisseaux sanguins. La choroïde ou seconde tunique est sombre et sert ainsi à absorber les rayons de la lumière. Elle contient beaucoup de vaisseaux sanguins. La rétine est la troisième membrane. Elle est très-mince, car elle est formée par l'expansion du nerf optique. L'iris est le rideau circulaire qui produit la diversité des couleurs de l'œil. La lentille du cristallin est placée immédiatement derrière l'iris. L'humeur aqueuse est placée entre la cornée et l'iris. L'humeur vitrée est placée derrière la lentille du cristallin.

GERTRUDE-C.

Age : quinze ans.

Corry (Pennsylvanie).

---

82. — ANALYSE BOTANIQUE.

Le devoir suivant est extrait d'un album dont chaque feuille contient, en regard du tableau ci-contre, le dessin, fait par l'élève, de la plante décrite.

---

83. — ANALYSE BOTANIQUE.

La Fayette. 15 avril 1875.

	FORME	ADHÉSION, COHÉSION (Soudures, insertions.)	NOMBRE	COULEUR	DURÉE, ETC.
Calice	En forme de roue (rotacé).	Libre.		Bleu.	Tombe avant la formation du fruit.
Corolle	Nulle.				
Sépales	En forme de pétale (pétaloïdes).	En deux rangées.	6-9	Bleus.	Tombent avant la formation du fruit.
Pétales	Nuls.	Hypogynes.			
Etamines	Courtes.	Distinctes.	∞		
Styles	»	»	∞		
Ovaire	Plusieurs.	Distinct : à un style, à un ovule.			
Fruit	Indéhiscent (akène).	Sans barbes (impubère).			
Inflorescence	Fleurs sur une tige poilue, solitaires, nombreuses (pubescentes).				
Feuilles	Toutes radicales, sans stipule, en forme de cœur, à trois lobes, toujours vertes (persistantes).				
Aspect général	Herbacé.				

Province : Dicotylédonées.
Cohorte : Apétales.
Ordre : Renonculacées.
Latin : Hepatica acutiloba.
Nom anglais : Liverwort (1).

Remarque. — Verticille de 3 feuilles entières, ovales et sans pointes (dentelures), ressemblant à un calice : un peu au-dessous de la fleur.

La Fayette (Indiana).

---

84. — GÉOLOGIE.

1. Quelles sont, par ordre, les plus grandes divisions ou les plus grandes périodes du temps géologique ?
2. Quelles sont les roches qui caractérisent la période azoïque ? Où les trouve-t-on aux États-Unis ?
3. Quels sont les fossiles du règne animal et du règne végétal qui caractérisent le terrain silurien supérieur ? Quelles sont les localités d'Amérique où l'on trouve ces dépôts ?
4. Théorie de la formation du charbon.
5. Pendant quelle période géologique les mammifères ont-ils paru sur la terre ?
6. Formation, chute des glaciers; leurs effets géologiques.
7. Théorie de la dispersion des dépôts de diluvium.
8. Preuves de la fluidité ignée de la masse centrale de la terre.
9. Effets de la chaleur accompagnée d'une pression sur les roches contenant des fossiles.
10. Quelles sont les modifications géologiques qui s'accomplissent en ce moment ?

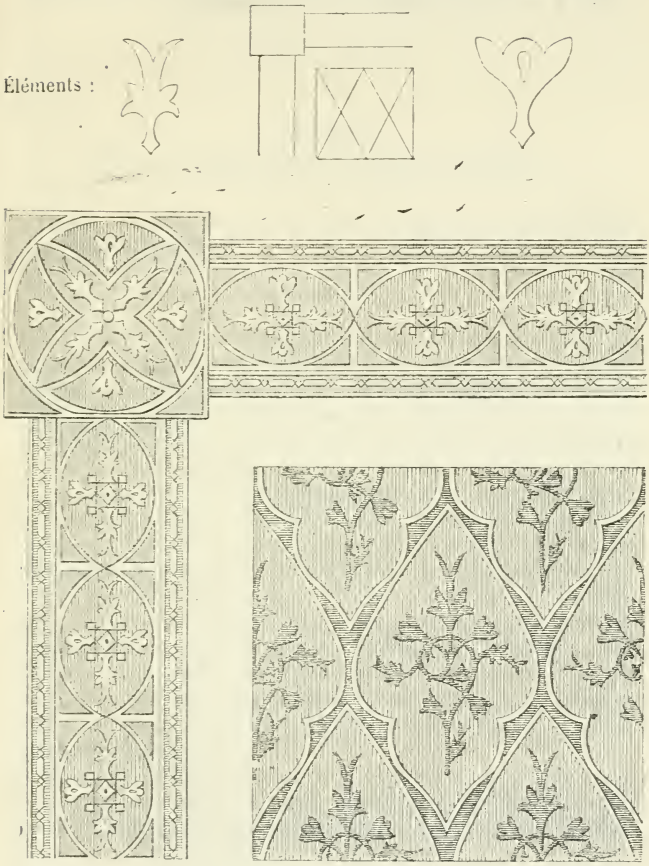
Californie (Examens des High Schools).

(1) En français : hépatique.

XII. — Dessin industriel.

Le dessin des *High Schools* étant la continuation et le déve-

Éléments :



loppement des méthodes indiquées plus haut (voir p. 235-240) dans les *Grammar Schools*, nous n'entreprenons pas d'en donner ici la représentation, même en résumé. Le spécimen

ci-dessus, emprunté aux écoles supérieures de Cincinnati, indique le procédé suivi dans cette ville et dans quelques autres pour l'enseignement spécial du dessin industriel. On donne aux élèves, sans autre prescription, les *éléments* de la composition. C'est à eux de les disposer et de les combiner.

NORMAL SCHOOLS.

(Écoles normales.)

PIDAGOGIE.

1. — LA BIBLE DANS LES ÉCOLES PUBLIQUES.

Sujet. — La loi doit-elle interdire la lecture de la Bible dans nos écoles publiques?

Affirmative.

Les catholiques romains qui forment une classe dans notre pays, et surtout les membres de leur clergé qui les représentent, n'aiment pas le système d'écoles publiques établi en Amérique. Le genre d'éducation qu'y reçoivent leurs enfants ne leur plaît pas. Cependant ils ne demandent rien de déraisonnable. Ils ne réclament que les droits qui leur appartiennent, puisqu'ils payent les mêmes impôts que les protestants. Ils veulent avoir le droit d'envoyer leurs enfants dans des écoles où on ne lira pas et où on n'enseignera pas la Bible dans la traduction faite sous le roi Jacques. Le protestant répond que priver les écoles publiques de *sa* Bible, ce serait les priver de religion. Nous pensons qu'elles ne seraient pas plus privées de religion que nos banques, nos compagnies d'assurance, nos bureaux de commerce, nos manufactures et en général tous nos magasins n'en sont privés, parce qu'on ne lit pas la Bible ou qu'on ne fait pas de prières tous les jours lorsqu'on ouvre ces divers établissements.

D'un autre côté ces écoles sont entretenues au moyen d'impôts payés par tout le monde. Elles sont sous l'autorité exclusive de l'État qui met les catholiques et les protestants exactement sur le même pied, qui ne les connaît qu'en leur qualité de citoyens et ne s'informe pas de leurs croyances respectives. Les uns et les autres peuvent envoyer leurs enfants aux écoles publiques pour les faire instruire dans les diverses branches des connaissances utiles. Aucun d'eux ne peut exiger autre

chose de l'État. Jamais on n'a eu l'intention d'unir l'Église et l'État; chacun de ces deux pouvoirs a sa ligne de conduite particulière. Que le ministre, qui a pour devoir de convertir les impies, prêche et répande le christianisme, que les églises prennent soin de leurs enfants dans les familles, qu'elles ouvrent des écoles du dimanche pour ceux qui sont abandonnés. Ainsi on ne pourra pas craindre que l'impiété se répande dans les écoles publiques ou qu'elle attaque ceux qui ne les fréquentent pas.

En excluant l'instruction religieuse des écoles entretenues à l'aide des impôts, nous mettons toutes les sectes religieuses sur un pied d'égalité. Nous laissons chacune d'elles instruire ses enfants dans les doctrines qu'il lui plaît et par les méthodes qu'elle juge convenables.

De quel droit les protestants forceraient-ils les enfants des autres sectes à recevoir une instruction religieuse qu'ils ne demandent pas? Pourquoi les parents de ces enfants seraient-ils obligés de payer les impôts qui doivent subvenir aux frais de cette instruction? Les protestants répondent : Nous représentons la conscience de la majorité, nous avons donc le droit de juger ce qui convient le mieux au peuple et de le lui procurer malgré les protestations de la minorité.

Mais ces dignes protestants, qui mettent tant d'ardeur à faire valoir leurs droits, oublient précisément que le droit de la majorité a des limites, et que cette majorité ne peut pas forcer la nation tout entière à accepter son jugement. S'il en était autrement, nul pouvoir tyrannique ne serait comparable aux Républiques.

Cette excuse justifierait les plus cruelles persécutions religieuses dont parle l'histoire. En effet, ces persécutions étaient demandées par la conscience de la majorité.

Dans beaucoup de villes, dans beaucoup d'États, les catholiques sont en majorité. Ils pourraient donc, en se fondant sur l'argument de leurs adversaires, exiger que leurs décisions fissent loi pour la population entière de ces villes et de ces États. Ainsi ils mettraient en vigueur la traduction de la Bible de Douai y compris les Apocryphes et ajouteraient pour le dimanche d'autres prières à l'Oraison Dominicale, peut-être quelques prières à la Vierge, le tout dans l'intérêt public, à leur avis.

Le « Presbytery » de Chicago dit : « Le gouvernement a le droit de maintenir la Bible dans les écoles publiques. » Nous

voudrions savoir pourquoi les excellents personnages qui ont fondé la Constitution fédérale et dont la plupart étaient membres de différentes Églises n'ont pas même introduit le nom de Dieu dans ce document ! N'est-ce pas parce qu'ils ont voulu établir une séparation perpétuelle entre les religions et l'État, afin que, sous la protection de ce dernier, elles eussent la liberté complète de vivre et de se développer ? La foi religieuse d'un homme ne fait pas partie de sa qualité de citoyen. C'est une affaire entre lui et son Dieu. L'État ne saurait intervenir avec autorité dans cette circonstance sans outrepasser sa juridiction, et sans faire beaucoup plus de mal que de bien.

En conséquence, je conclus à ce que la lecture de la Bible soit interdite dans nos écoles entretenues au moyen des impôts.

SUSAN M.

Age : dix-sept ans.

Bloomsburgh, comté de Columbia (Pennsylvanie). — École normale de l'État.

---

2. — LA BIBLE DANS LES ÉCOLES PUBLIQUES.

Sujet. — La lecture de la Bible dans nos écoles publiques doit-elle être interdite par la loi ?

Négative.

Est-il possible que nous, qui vivons dans une terre chrétienne, nous répondions affirmativement à une telle question ? Notre histoire tout entière ne nous montre-t-elle pas qu'on a toujours fait usage de la Bible ?

Il y a plusieurs siècles, on lisait la Bible au lieu de lire *des livres*, comme nous disons maintenant. On l'a lue de moins en moins, et aujourd'hui on voudrait interdire complétement cette lecture. On ne saurait nier qu'on fait en ce moment de puissants efforts pour modifier complétement le système des écoles publiques d'Amérique au point de vue religieux. Quelques personnes craignent d'offenser les catholiques en faisant usage de la Bible dans les écoles. Mais devons-nous leur céder sur ce point ? Je répondrai : « Non, aussi longtemps que les lois de notre pays seront égales pour tous. » Il est aisé de voir que nos écoles, privées de la Bible, ne plairont pas plus aux catholiques qu'elles ne leur plaisent maintenant. Faire subventionner leurs propres écoles par les États, voilà leur but. Ce qu'ils

proposent, c'est un système universel d'écoles *confessionnelles* entretenues aux frais de l'État.

Mais nous soutenons que l'éducation dont la religion ne fait pas partie est une éducation impie et nuisible. L'éducation dépourvue de religion ne peut produire aucun bon résultat. Assurément l'intelligence est une partie très-importante dans l'homme. Mais l'homme intelligent qui n'a pas de morale est un matérialiste. C'est un être dangereux pour la société. Il est à souhaiter que les vérités chrétiennes se répandent dans la nation et inspirent au peuple des sentiments de charité, afin que les enfants de la prochaine génération trouvent des instituteurs et des institutrices doués d'assez d'abnégation et d'ardeur pour leur enseigner le christianisme pratique.

C'est là le seul moyen d'introduire la religion dans nos écoles et de l'y maintenir. C'est ce que nous espérons faire.

Je crois que les bonnes raisons ne manqueront pas pour soutenir qu'il faut conserver l'usage de la Bible dans nos écoles.

Beaucoup de parents qui envoient leurs enfants à l'école ne savent pas lire. Ils ne peuvent donc pas apprendre à leurs enfants à lire la Bible. Mais, parce qu'ils ont toujours ignoré les saintes vérités, faut-il que personne ne les enseigne à leurs enfants ?

Où donc pourraient-ils connaître la Bible si on ne la leur enseigne ni chez eux ni à l'école ?

On pourra me dire : « Nous avons des églises et des ministres qui sont payés pour enseigner le nom de Dieu au peuple. C'est leur affaire, qu'ils s'en occupent. Nous n'irons pas payer à grands frais l'instruction de nos enfants pour qu'ils passent leur temps à écouter les maîtres leur lire la Bible. »

Mais le ministre les instruit une fois par semaine peut-être. L'impression faite sur l'esprit des enfants ne s'effacera-t-elle pas dans l'intervalle d'un dimanche à l'autre ?

On a dit aussi que si nous faisons usage de la Bible à l'école, nous devrions également l'employer dans les magasins, les boutiques, etc. Mais y a-t-il un établissement commercial qui ressemble autant à l'église que l'école ? Les fonctions du professeur ne se rapprochent-elles pas beaucoup de celles du ministre ? N'ont-ils pas tous les deux à s'occuper de l'esprit de l'enfant, à l'instruire ? Qui osera donc dire qu'il faut bannir la Bible des écoles ?

Disons avec les vieillards qui ont toujours eu l'habitude de

lire la Bible lorsqu'ils étaient à l'école : « Puissent nos yeux ne jamais voir le jour où les écoles de notre pays seront devenues trop sages pour avoir besoin de chercher des conseils dans les paroles sacrées, et pour leur préférer la science ou la politique. »

Cependant on veut interdire la lecture de la Bible à la multitude, peut-être parce que quelques personnes regardent cette lecture comme dangereuse. Car, comme je l'ai dit, on craint d'offenser les catholiques. Ne devrait-on pas craindre plutôt d'offenser le Créateur, ce Dieu qui, dans sa sagesse, a voulu que toute créature l'aimât et l'adorât plus que tout ce qu'il y a sur la terre. Mais si nous vivons dans un pays libre, pourquoi ne pas faire ce qu'il nous plaît ? Et notre pays est libre : il y a cent ans qu'on l'a déclaré tel. Si les catholiques ne peuvent pas souffrir l'emploi de la Bible dans nos écoles, qu'ils fondent des écoles pour leur usage, et qu'ils nous laissent la liberté de lire tous les jours les Saintes Écritures ! De nombreux exemples nous montrent que nous devons prendre à tout moment et dans toutes les circonstances la parole de Dieu pour guide. Lorsque les Israélites quittèrent l'Égypte pour se rendre dans la terre promise, Dieu leur ordonna d'attacher ses commandements sur leur front, sur leurs mains, etc., et de les avoir toujours sous les yeux. Nous savons que les Israélites prospérèrent pendant qu'ils obéirent à ces commandements ; mais lorsqu'ils les oublièrent, ils tombèrent dans l'avilissement et furent en proie aux maux de la guerre.

Je crains bien que notre nation, qui est cependant si sage et si prospère, ne subisse le même sort si elle suit uniquement les conseils terrestres et si elle abandonne le Livre saint pour lire des romans.

Pourquoi la civilisation de la France et de l'Espagne, appuyée et soutenue par tous les avantages extérieurs, s'est-elle affaiblie et éteinte dans notre continent ? Pourquoi continue-t-elle à disparaître tous les jours devant la lumière de la civilisation anglo-saxonne ? Pourquoi la Nouvelle-Angleterre a-t-elle été le centre étincelant de la littérature, de la politesse et des sciences dans ce continent ? Parce que nous avons fondé notre civilisation sur les dix commandements de la loi mosaïque, enseignés dans nos écoles pendant deux heures tous les jours. Nous les avons attachés, comme le bandeau des Pharisiens, entre nos yeux, et nous nous sommes fermement opposés à toute innovation qui aurait pu les affaiblir. Quels sont les

hommes politiques qui façonnent l'opinion publique aujourd'hui aux États-Unis? Ce sont ceux qui dans leur jeunesse passaient six heures tous les jours à écouter l'enseignement austère des premiers puritains.

L'éducation devrait être pour chaque enfant de ce pays comme l'air que nous respirons. Si nous voulons mener à bien l'excellent plan d'éducation qui a été tracé par notre fondateur, nous devons faire reposer notre enseignement moral sur le décalogue.

Cependant on dit : « Supprimez la Bible, fermez-la, nous n'en avons pas besoin, nous n'avons pas le temps de nous en servir. J'emploie mon temps et mon argent pour m'instruire afin d'être utile à ceux qui m'entourent. » Mais l'âme ne vaut-elle pas plus que toutes ces richesses mondaines?

Songez au bon exemple que le maître donne à ses élèves lorsqu'il prend la Bible, qu'il prononce le nom de Dieu et qu'il leur lit les saintes promesses. Il n'est pas obligé de lire un chapitre entier; il peut lire quelques versets.

Cette question de la suppression de la Bible me rappelle l'histoire de cet homme qui était pressé de rentrer sa récolte. Il loua plusieurs hommes de journée pour l'aider. Il avait l'habitude de faire la prière en commun avec toutes les personnes de sa maison. Mais ce matin-là il pensa qu'il n'avait pas le temps de prier, et, comme les hommes qu'il avait loués étaient là, il voulut commencer immédiatement son travail. Ils se rendirent donc au champ; mais à leur grand étonnement ils ne purent pas travailler. Ils furent obligés de retourner à la maison où ils firent la prière en commun. Ils se mirent ensuite à la besogne, et ils ramassèrent plus de blé ce jour-là qu'ils n'en avaient jamais ramassé.

Il en serait de même de nos écoles. Sans la Bible elles pourraient prospérer pendant quelque temps, mais il n'est pas probable que cette prospérité durât.

N'entendons-nous pas souvent parler de maîtres pieux et citer les bons exemples qu'ils donnent au peuple en le conduisant dans la voie du Christ.

Nous remarquons, en général, que si un maître vient à perdre son autorité sur ses élèves, il peut faire plus d'impression sur leur esprit avec la Bible que par tout autre moyen. (Il n'y a évidemment pas de règle sans exception.)

On regarde, en général, la règle d'amour comme étant beaucoup plus puissante que la règle de crainte. On pense que la

persuasion vaut mieux que la rudesse, que le raisonnement vaut mieux que les coups. Nous devrions nous attirer le respect de nos élèves, gagner leur confiance et prendre ainsi sur eux une influence qui est presque sans bornes. On peut demander comment il est possible d'obtenir ce résultat. Je dirai que c'est en prenant pour guide le nom de Dieu, en allant chercher du secours à la source de toutes les grâces.

Il y a des élèves tellement endurcis, qu'ils n'ont de respect ni pour eux-mêmes, ni pour aucun de ceux qui les entourent. Cependant, par moments, des éclairs de conviction luisent à leurs yeux et alors ils prennent la résolution de s'amender. Il faut chercher à hâter ces moments en leur parlant de Dieu et en leur lisant la Bible qui contient la parole sacrée.

Il me semble qu'il est tout à fait inutile d'envoyer des Bibles chez les païens si nous sommes assez sages pour nous en passer. Ils se diront que si nous ne voulons pas nous servir de ce livre, ils ne s'en serviront pas non plus.

Je pense donc que si nous excluons la Bible de nos écoles, il y aura plus de danger pour nous de devenir païens que pour les païens de devenir chrétiens. Car, après avoir retiré la Bible de l'école, nous penserons que nous n'en avons plus besoin ni à l'église, ni ailleurs.

Mais nous espérons ne jamais voir s'établir dans notre pays une loi assez impie pour interdire la lecture de la Bible dans nos écoles publiques.

ÉDIE K.

Age : dix-neuf ans.

Bloomsburgh, comté de Columbia (Pennsylvanie).— École normale de l'État.

---

3. — LES FEMMES DOIVENT-ELLES ÊTRE ADMISES DANS NOS COLLÉGES?

Pourquoi ne procurerait-on pas aux femmes les moyens de s'instruire et de se mettre ainsi en état de rendre les services qu'elles ne pourraient pas rendre autrement ? Si cette idée était universellement admise, et si les femmes non mariées pouvaient se préparer à l'enseignement supérieur, on verrait des femmes instruites briller comme des astres au firmament de notre histoire. Il y aurait moins de mariages précipités et le célibat des femmes serait plus décent.

On est beaucoup trop disposé à tourner en ridicule le célibat des femmes. La plupart d'entre elles sont les anges gardiens du lit des mourants. Leurs paroles ressemblent à des accents prophétiques destinés à guider l'âme tremblante et à lui faire traverser en sûreté le fleuve de la mort.

Ouvrez aux femmes tous les établissements d'enseignement, et vous verrez diminuer sensiblement le nombre de ces vieilles filles si redoutées. Elles deviendront de bonnes et de nobles femmes, accomplissant joyeusement et noblement jusqu'au tombeau leur importante mission.

Une autre raison pour laquelle les femmes devraient être admises à partager avec les hommes les avantages de l'instruction supérieure des Colléges, c'est qu'elles sont parfaitement en état d'en recueillir tous les fruits. L'ancienne objection fondée sur l'infériorité intellectuelle de la femme, qui ne lui permettait pas de suivre le cours supérieur d'études des Colléges, a déjà perdu beaucoup de sa force. Le jour n'est pas loin où l'homme, ce « roi de la création », ayant conscience du mensonge qu'il fait, n'osera plus proférer une pareille objection. Partout où on a admis la femme à suivre le même cours d'études que l'homme, dans nos écoles normales, et tout dernièrement dans nos Colléges, elle a tenu son rang d'une manière très-satisfaisante. Ses facultés intellectuelles ne sont pas restées au-dessous de celles de l'homme.

Ces expériences, faites dans quelques-uns de nos établissements d'enseignement, tendent à prouver que, malgré l'insuffisance de l'instruction donnée jusqu'ici aux femmes, elles ne sont pas inférieures aux hommes.

On ne saurait nier que les lois qui régissent les écoles publiques de notre pays ouvrent ces écoles aux filles aussi bien qu'aux garçons. Quoiqu'il y ait toujours eu des écoles pour l'instruction des filles, nous demandons davantage.

Le cours d'études que l'on suit dans ces dernières écoles n'est pas propre à donner aux élèves la force de penser ni à développer complétement leur intelligence. Aussi leur faudra-t-il un peu de temps pour se préparer aux pensées et aux études plus sérieuses. C'est la loi de la nature humaine. Lorsque l'esprit d'un enfant a été distrait par le jeu ou par une étude superficielle, il a besoin de quelque temps pour concentrer toute son énergie intellectuelle sur un problème difficile. Le point le plus important dans l'étude, c'est d'être maître absolu de ses facultés intellectuelles. Lorsqu'on est arrivé là,

on a parcouru la partie la plus difficile et la plus pénible de la route.

La femme ne peut pas effectuer en un seul jour cette conquête qui a coûté tant de peines à l'homme. Nous ne revendiquons pas pour la femme la supériorité intellectuelle, mais nous soutenons, en nous appuyant sur les exemples fournis par l'histoire, et sur les expériences qui ont été faites de nos jours dans les établissements d'enseignement, qu'elle est naturellement l'égale de l'homme.

Prenez pour exemple Hannah More (1) et Mme Barbauld (2), ces deux grandes institutrices, ces deux grandes femmes poëtes. Le père de Mme Barbauld, qui était principal d'un collége de jeunes gens, fit suivre à sa fille les cours de cet établissement. Elle reçut ainsi une éducation classique et elle passa ses examens avec beaucoup d'honneur.

L'Angleterre regardera toujours Mme Barbauld comme une de ses plus grandes institutrices.

Dans les sciences nous pouvons citer Mary Sumerville, et, chez nous, Miss Mitchell qui a pris ses diplômes à Vassar College et qui s'est acquis une réputation par ses connaissances en astronomie. Il y a d'autres femmes qui ont brillé comme des étoiles dans les profondeurs des sciences abstraites.

Harriet Beecher Stowe (3) occupe peut-être le premier rang parmi les romanciers. Parmi les poëtes nous pouvons citer Mme Browning (4) et Mme Hemans (5). Dans les arts nous citerons Rosa Bonheur. Quoique son goût la porte à se livrer à un genre de peinture exclusif, la supériorité qu'elle a acquise dans ce

(1) Mrs. Hannah More, 1745-1833. En 1809 elle publia *Cœlebs in search of a wife* (Cœlebs à la recherche d'une épouse), roman où elle indique les conditions du bonheur domestique. Elle écrivit plusieurs autres ouvrages religieux et moraux en prose et en vers.

(2) Mrs. Anna Lætitia Barbauld était fille du révérend J. Aikin. Elle écrivit, en collaboration avec son frère, le docteur John Aikin, le livre classique intitulé : *Evenings at home* (les Soirées à la maison).

(3) Auteur de *Uncle Tom's cabin* (la Case de l'oncle Tom).

(4) Mrs. Browning (Miss Élisabeth Barrett), femme du poëte Robert Browning. Elle a écrit : *Essay on Mind*, *The Seraphin*, *The Romaunt of the Page*, *Casa Guidi Windows*, *Aurora Leigh*, et plusieurs autres poésies.

(5) Felicia Hemans, 1793-1835.

(*Notes du Traducteur.*)

genre prouve son génie. La sculpture a aussi un représentant dans le sexe féminin : c'est Harriet Hosmer.

Les esprits étroits nous diront : Comparez le petit nombre des femmes supérieures au grand nombre des hommes de génie, et vous verrez que vous ne pourrez pas tirer de cette comparaison un argument en faveur de l'égalité des hommes et des femmes au point de vue intellectuel. Nous ne pouvons pas faire cette comparaison numérique, parce que les deux parties n'ont pas eu les mêmes occasions de s'instruire.

Dans l'histoire de la Grèce ancienne elle-même, nous voyons par l'exemple de Pénélope et d'Arété que les femmes, sans jouir au point de vue de l'éducation des mêmes avantages que leurs frères, pouvaient cependant charmer et fasciner par leur conversation et par leurs qualités intellectuelles ceux qui se regardaient comme leurs supérieurs. Les courtisanes de la Grèce étaient renommées pour leur science, malgré toutes les difficultés que les femmes éprouvaient à cette époque pour s'instruire.

Il est évident qu'il y a plus de savants que de savantes. Mais tout ce que nous voyons nous porte à croire que si les moyens étaient égaux, les femmes ne le céderaient en rien aux hommes pour l'étude des connaissances.

Vous entendrez dire que si l'on admettait les femmes dans les Colléges, il faudrait abaisser le niveau des études dans ces établissements.

Ceci n'est pas exact. Ouvrez-leur les portes des Colléges, recevez-les dans les salles de classe comme vous y recevez leurs frères, témoignez aux uns et aux autres la même bienveillance, donnez-leur les mêmes encouragements, mais n'abaissez pas pour elles le niveau des études. Qu'elles puissent se préparer comme leurs frères pour le cours des études classiques, qu'elles puissent acquérir par des travaux préparatoires le niveau d'instruction que vous exigez de ceux qui sont admis à suivre ce cours.

Ne craignez pas que cette innovation fasse baisser le niveau des études, ni qu'elle affaiblisse l'instruction littéraire. Les femmes qui se feront admettre dans les établissements d'enseignement ainsi ouverts, stimuleront plutôt par leur présence et par leur exemple le zèle de leurs nouveaux camarades. Lorsqu'elles ne seront pas capables d'être admises, vous les traiterez comme vous traitez maintenant ceux qui sont dans ce cas. Tout ce que nous vous demandons, et tout ce

que nous pouvons vous demander, est d'autoriser les femmes à suivre le cours d'études des Colléges si elles le désirent.

Une troisième raison qui milite en faveur de l'admission des femmes dans les Colléges, c'est que l'éducation en commun des jeunes gens et des jeunes filles serait très-favorable au développement de leurs facultés intellectuelles. Dans la question scolaire telle qu'elle est posée aujourd'hui, le point le plus controversé est celui de savoir si les garçons et les filles doivent être instruits ensemble, si l'éducation mixte est le meilleur système. Ce point est discuté dans toutes les réunions scolaires qui ont lieu dans ce pays. Ed.-N. Mogill de Swathmore College dit que cette question prend différentes formes selon la localité où on la traite. Si nous la traitions aujourd'hui dans quelque ville d'Orient, voici probablement la forme qu'elle prendrait : Les femmes peuvent-elles se promener dans les rues sans voile, peuvent-elles s'asseoir à table avec leurs maris sans mettre en péril la morale publique? Si nous étions à Paris, la question se poserait ainsi : Les jeunes filles honnêtes peuvent-elles se promener seules dans les rues ? En Palestine, on dirait : les femmes sont-elles faites pour de plus nobles emplois que ceux de bêtes de somme? A Philadelphie nous demandons si Les jeunes gens et les jeunes filles peuvent être instruits ensemble dans le même établissement, si les femmes peuvent développer leurs facultés intellectuelles comme les hommes? C'est toujours la même question présentée sous des formes diverses.

Mogill ajoute que la postérité apprendra avec étonnement et avec incrédulité que, dans cette ville, dans la seconde moitié du XIXe siècle, une assemblée scolaire composée de personnes intelligentes a discuté sérieusement la question de savoir si les femmes étaient, au point de vue intellectuel, les égales des hommes, et si dans nos établissements d'enseignement supérieur l'instruction devait être donnée aux deux sexes en même temps.

Nous avons déjà parlé de l'égalité qui existe au point de vue intellectuel entre les hommes et les femmes. Il nous reste à examiner s'il y aurait avantage à donner l'instruction en commun. Le principal argument des adversaires de l'instruction mixte consiste à dire que lorsque les jeunes gens et les jeunes filles sont assemblés dans le même local, leur esprit est absorbé par des préoccupations complétement étrangères à l'étude. Nous nions ce fait. Et, pour le nier, nous nous appuyons sur

l'expérience qui en démontre la fausseté. Voyez ce qui se passe dans nos écoles normales, où les jeunes gens et les jeunes filles sont réunis au réfectoire et dans les salles de récitation. Il est évident que dans une école qui compte trois ou quatre cents élèves des deux sexes, quelques-uns se laissent distraire par des préoccupations étrangères à leurs livres et à leurs études. Mais l'expérience nous montre que le nombre de ces élèves est relativement fort restreint. Ce mélange des sexes paraît plutôt agir comme un encouragement au travail, et fortifier ainsi les études. Il y a bien peu d'élèves dont l'amour-propre ne soit pas excité par ce moyen. L'éducation mixte produit un autre effet très-important par son influence morale et sociale. On ne saurait nier que l'accomplissement en commun des devoirs de la vie d'étudiant sert de frein aux jeunes gens et aux jeunes filles, et les fait marcher d'un pas plus ferme dans la voie de la morale. Tout le monde sait quelles sont les tentations qui assiégent un jeune homme à son entrée dans la vie de collége. Quelques-uns sont assez forts pour résister à ces tentations, mais le plus grand nombre y succombe. Il faut que la présence de dames d'un caractère estimable et respectable les fortifie ou, qu'en leur faisant honte, elle les empêche de céder à leurs mauvaises pensées. Ceci s'applique également à la jeune fille. La présence de jeunes gens qui sont ses amis l'empêchera de commettre beaucoup de mauvaises actions. De cette façon ils se protégeront mutuellement, et cette bonne influence scolaire produira ses effets sur le reste de leur vie. Ainsi le mélange des deux sexes produit naturellement un effet moralisateur. L'élève ne s'en rend pas compte, il subit cette influence d'une manière inconsciente. Cette réunion des deux sexes exercera aussi son influence sur la tenue des élèves, car ils chercheront naturellement à paraître avec tous leurs avantages. Elle se fera également sentir dans leur conversation et dans leurs manières. L'étudiant n'aura pas besoin de s'écarter de son chemin ni de négliger ses études pour acquérir l'usage du monde. Il se trouvera placé au milieu de la société et il n'aura qu'à conformer ses pensées, ses sentiments et ses manières aux circonstances dans lesquelles il se trouvera placé.

Il ne sent pas plus cette influence qu'il ne sent l'air qu'il respire, mais elle agit sur ses pensées et sur ses sentiments, elle les fortifie et les développe comme le rayon de soleil fortifie et fait pousser le brin d'herbe.

L'éducation ainsi donnée est véritablement conforme à la nature, c'est l'éducation de famille. Le frère et la sœur deviennent compagnons inséparables : ils jouent ensemble et travaillent ensemble. Les joies intellectuelles, physiques et sociales leur sont communes. En les séparant, en envoyant l'un d'un côté, l'autre d'un autre, on brise le lien qui devrait être le plus saint et le plus étroit qu'il y ait sur terre. Par cette séparation on remplit leur esprit de sottes idées sentimentales qui ont souvent une fâcheuse influence sur le reste de leur vie.

Les jeunes gens des deux sexes devraient être instruits ensemble, élevés ensemble. Ils apprendraient ainsi à se voir sous leur véritable jour, et ils n'en seraient que plus capables de distinguer dans l'humanité les qualités nobles et vraies de la vaine apparence et du faux brillant.

Quand même il se formerait à l'école des attachements qui se termineraient plus tard par le mariage, serait-ce une objection suffisante contre la réunion des deux sexes ? Si les études et les autres devoirs scolaires n'en souffrent pas, ne vaut-il pas mieux qu'un jeune homme et une jeune fille forment un attachement l'un pour l'autre sous l'influence salutaire de la règle de l'école où ils s'efforcent tous les deux d'atteindre un noble but, le développement de leurs facultés intellectuelles, la pureté de l'âme ? Préférez-vous qu'ils forment cet attachement au milieu des lumières éblouissantes et des parfums enivrants d'une salle de bal ? Nous répétons qu'il faut que les femmes soient admises dans nos Colléges.

Si l'éducation libérale perfectionne et ennoblit l'homme, si elle le rapproche des fins pour lesquelles Dieu l'a créé, elle doit avoir la même influence sur l'esprit et sur l'âme de la femme. Pour remplir les devoirs qui lui sont assignés dans cette vie, la femme a besoin de l'intelligence la plus nette et de l'âme la plus pure qui puissent animer un être humain.

Je répète que les femmes sont parfaitement capables de suivre le cours d'études des Colléges. Mais quand même l'expérience démontrerait qu'au point de vue intellectuel elles sont inférieures aux hommes, cette objection ne serait pas suffisante pour leur faire fermer les portes des Colléges. Qu'elles aient le même sort que les garçons et les jeunes gens; que les examens décident de leur degré d'instruction. On ne change rien à la question en prétendant que la plupart des jeunes filles ne se prépareront pas à suivre le cours d'études des

Colléges. Mais pourquoi exclure les femmes de certains établissements d'enseignement, tandis que nous les admettons dans d'autres? Voudrions-nous leur imposer le cours d'études qu'elles doivent suivre? Faites tourner sur leurs gonds rouillés les vieilles portes de tous nos établissements d'instruction afin que les hommes et les femmes puissent y recevoir en même temps les connaissances qu'ils désirent acquérir.

EVANGELINE C.

Millersville (Pennsylvanie). — École normale de l'État.

---

4. — LE CENTENAIRE DE L'ÉDUCATION.

De tous les progrès qui se sont accomplis aux États-Unis pendant les cent ans qui viennent de s'écouler, les plus importants ont été faits dans l'éducation. Nous avons toujours eu le plus grand soin de l'éducation. Dès 1619 la Compagnie de Londres sentait la nécessité d'établir des écoles dans cette colonie. En 1621 la première école gratuite fut établie à Charles City dans la Virginie. On établit aussi de très-bonne heure des écoles libres dans le Massachusetts. Bientôt après on décida que tout village de cent familles aurait une *Grammar school*, et tout village de cinquante familles une *Primary school*. On établit dans l'État plusieurs colléges dont le principal était *Harvard College*, à Cambridge, dont l'établissement date de 1636. En 1858 il y avait quatre écoles normales.

C'est dans cet état que les écoles publiques ont pris naissance.

Les premières écoles n'étaient pas entièrement gratuites, les élèves devaient payer une certaine somme en entrant, mais les écoles avaient d'autres ressources. Elles étaient unies à l'église qui les entretenait en partie. La religion tenait une place importante dans l'instruction. L'instruction plus développée donna naissance à des croyances religieuses diverses, de sorte qu'il devint presque impossible d'enseigner la religion dans les écoles publiques. Aujourd'hui il est défendu à toute secte d'y enseigner ses doctrines. Il existe aux États-Unis quelques écoles confessionnelles (*denominational schools*); il y en a beaucoup dans l'État de New York.

Cette séparation de la religion et de l'instruction scolaire

eut un mauvais effet sur la morale, qui fut complétement négligée. Le peuple pensa que la religion et la morale étaient une seule et même chose et qu'il fallait les bannir des affaires publiques.

Pendant la guerre de la Révolution, l'éducation fut fort négligée pour plusieurs raisons. On était alors trop absorbé par la guerre pour avoir le temps de s'occuper de l'éducation. D'un autre côté, la guerre avait appauvri le peuple, qui n'avait pas le moyen d'entretenir des écoles. Mais lorsque cette guerre fut terminée, on s'occupa de nouveau de l'éducation qui, depuis lors, n'a cessé de se répandre en se perfectionnant.

Aujourd'hui les États-Unis possèdent un système d'écoles publiques qui est l'un des meilleurs du monde. D'abord ce système a été très-imparfait, et il ne pouvait pas en être autrement; mais dans ces derniers temps il s'est beaucoup perfectionné, et maintenant nous avons un système d'écoles très-bien *graduées* (1). Cependant il y a encore dans les campagnes et dans quelques États des écoles *non graduées*, mais le nombre en diminue rapidement.

Il n'y a pas d'universités aux États-Unis. Cependant on y trouve des établissements qui portent ce nom, par exemple l'Université de Ann Arbor; mais ce sont plutôt des colléges. Les principaux colléges des États-Unis sont ceux de Yale, Cambridge et Howard.

Outre notre système d'écoles publiques, nous avons beaucoup d'autres établissements où sont placés les condamnés et les enfants qui n'ont pas de parents. Dans quelques-uns de ces établissements les condamnés sont obligés d'apprendre quelque métier utile, et beaucoup d'entre eux deviennent des citoyens honnêtes et laborieux lorsqu'ils quittent ces écoles après avoir subi leur condamnation.

Les États-Unis ont aussi fait de grands progrès dans la méthode de l'enseignement. On se servait d'abord, dans nos écoles, de livres classiques. On apprenait par cœur. Le maître enseignait beaucoup de choses sans se préoccuper de la manière dont il les enseignait et sans se demander si ses élèves le comprenaient. Maintenant, au contraire, on se préoccupe beaucoup de la méthode d'enseignement, et l'on s'efforce de

(1) *Graded school*, école divisée en classes distinctes ayant un programme régulier; *ungraded school*, école à une seule classe, sans organisation pédagogique bien arrêtée.

développer les facultés intellectuelles, surtout chez les jeunes élèves. D'abord on pensait que la méthode d'enseignement importait peu dans les écoles inférieures. Cette méthode, disait-on, n'avait d'utilité que pour les élèves qui étaient en état de suivre les cours des colléges ou des écoles supérieures. En conséquence les petites écoles étaient confiées à des maîtres sans expérience. Mais, de nos jours, on s'est aperçu qu'on ne pouvait obtenir aucun résultat satisfaisant si la base de l'instruction avait été négligée. On a reconnu qu'il fallait dès le commencement s'occuper très-sérieusement de l'instruction des élèves. Aussi a-t-on fait d'importantes modifications dans les écoles inférieures, tant sous le rapport de la méthode que sous celui des programmes d'études.

ANNIE D.

Age : dix-huit ans.

Milwaukee (Wisconsin). — Normal department.

---

5. — HISTOIRE DE L'ÉDUCATION.

1. Quelle importance y a-t-il à connaître l'histoire d'un art ou d'une science pour ceux qui veulent devenir habiles dans cet art ou dans cette science ?

Rép. — La connaissance de cette histoire est très-importante parce qu'elle sert de base à tout ce que nous apprendrons dans cet art ou dans cette science. Si une personne ignore qu'un certain perfectionnement a été apporté à une machine, et qu'à la suite de longues recherches elle invente le même perfectionnement, elle prouvera qu'elle a autant de génie que le premier inventeur, mais son invention ne sera d'aucune utilité pratique parce qu'elle était déjà connue. Si cette même personne avait employé son travail et ses soins à inventer quelque chose de nouveau, son génie lui aurait permis de rendre de grands services à l'humanité. Ainsi elle n'aurait perdu ni son temps ni son énergie intellectuelle.

L'histoire d'un art ou d'une science est encore très-importante, parce qu'elle nous montre comment les grands hommes de cette époque travaillaient et qu'elle nous donne ainsi un bon exemple à imiter. Lorsqu'on découvre de nouveaux principes, on a souvent beaucoup de peine à les faire admettre par tout le monde. Autrefois on persécutait, et l'on condamnait

même à mort les inventeurs de nouvelles doctrines. Bien qu'aujourd'hui on n'ait plus recours à ces procédés indignes, les auteurs des théories modernes ont cependant bien souvent à lutter contre une violente opposition. Il est donc important pour eux de savoir comment les penseurs d'autrefois résistaient à l'opinion publique et souvent en triomphaient. Les exemples illustres de ces hommes de génie les encourageront dans leurs premiers essais, et les porteront à faire de nouveaux efforts. Or ces exemples, nous les trouvons dans l'histoire des arts et des sciences.

2. Quel était l'idéal de l'éducation chez les Grecs? Principaux pédagogues grecs.

Rép. — L'idéal des Grecs dans l'éducation était le beau et le bon. Ils se proposaient pour but la vigueur et la force physiques et intellectuelles, le développement de l'âme et du corps. C'était le résultat qu'ils s'efforçaient d'obtenir par la gymnastique et par tout le cours de leur éducation. D'un autre côté, les Grecs attachaient une grande importance à l'autorité de l'État qu'ils faisaient passer avant toutes les relations de famille. Pendant l'âge héroïque de la Grèce, l'éducation était patriarcale : le père instruisait le fils ; la fille était instruite par la mère. Les liens de la piété filiale attachaient les enfants à leurs parents. Le père était le chef de la famille, il avait droit de vie et de mort sur ses enfants. Pendant l'âge historique, l'éducation par l'État fut substituée à l'éducation par la famille. Dès leur tendre enfance, les garçons étaient confiés à l'État qui les élevait jusqu'à l'âge de dix-huit ans, époque à laquelle ils entraient dans l'armée. Les filles restaient chez elles, et elles étaient élevées par leurs mères. Pendant l'âge héroïque, l'éducation avait surtout pour but la culture physique et morale ; plus tard on s'attacha davantage à developper les facultés intellectuelles.

Les deux principaux États de la Grèce, au point de vue de l'éducation, étaient la Doride et l'Ionie (1). Sparte et Athènes en étaient les villes principales. Elles n'avaient pas les mêmes opinions sur la manière d'élever la jeunesse. Le Spartiate exigeait la force physique, l'obéissance passive, enfin la précision militaire et toutes les qualités qui sont nécessaires à un bon guerrier. L'Athénien, au contraire, recherchait la beauté plastique; il préférait l'agilité et la grâce à la force ; il avait aussi

(1) Confusion entre les races et les États.

du goût pour la philosophie et pour les sciences. La femme tenait un rang plus élevé en Doride qu'en Ionie, ce qui est démontré par ce fait qu'il y avait beaucoup de femmes poëtes en Doride, tandis qu'il n'y en avait pas à Athènes.

Les pédagogues grecs les plus éminents furent Socrate, Aristote et Platon, à Athènes; Pythagore, à Sparte. Les lois de Lycurgue eurent beaucoup d'influence sur l'éducation à Sparte. Athènes subit également l'influence des lois de Solon. Mais nous ne pouvons pas mettre ces deux législateurs au nombre des instituteurs proprement dits.

3. En quoi l'idéal de l'éducation chez les Romains différait-il de celui des Grecs? Principaux pédagogues romains.

Rép. — Le système d'éducation chez les Romains était surtout utilitaire et pratique; il s'éloignait beaucoup plus de l'idéal que celui des Grecs. Toutes leurs pensées et toutes leurs actions avaient un but pratique. Ils donnaient de l'éducation à leurs enfants, non pas parce que l'éducation est en elle-même une chose bonne et désirable, non pas parce qu'elle tend à ennoblir l'homme, à cultiver son esprit et son cœur, mais simplement parce qu'elle devait les aider à gagner leur vie. Ils n'estimaient l'art que pour sa beauté, et ils mettaient moins de soin que les Grecs à le cultiver. Leurs maisons étaient d'une construction commune et grossière, mais les temples qu'ils élevaient aux dieux étaient magnifiques, et tous les bâtiments de l'État étaient des modèles d'architecture. Il est vrai que c'était aux Grecs qu'ils avaient emprunté cette architecture.

Au point de vue moral aussi, surtout dans les derniers temps, les Romains étaient bien inférieurs aux Grecs. C'est ce que nous voyons par leurs fêtes, qui étaient une imitation de celles des Grecs, mais où régnaient la licence, l'intempérance et le vice. A Rome, la mère occupait dans la famille une place plus élevée qu'en Grèce. C'était elle qui, jusqu'à un certain point, était chargée de l'éducation des enfants. Les Romains avaient en général plus d'estime pour la femme que les Grecs. Ils encourageaient son émancipation, loin d'y mettre obstacle; et ils jetaient ainsi les fondements de l'œuvre que les nations modernes ont mission de compléter.

Les principaux pédagogues romains furent: Numa Pompilius, Varron, Cicéron, Sénèque et Quintilien.

4. État de l'éducation au Moyen Age.

Rép. — On peut diviser le moyen âge en trois périodes. La première s'étend de 1 à 500 après J.-C. et comprend la chute de

Rome. La seconde va de 500 au XIIIe siècle, c'est ce qu'on appelle les siècles de barbarie. La troisième va du XIIIe au XVIe siècle, c'est l'époque de la Renaissance. Pendant la première de ces trois périodes, l'éducation fut presque entièrement accaparée par Rome, qui la mit entre les mains de l'Église. L'éducation se donnait alors dans les monastères par les soins des moines : elle avait un caractère exclusivement religieux. Il n'y avait pas alors d'établissements d'enseignement particuliers.

La scolastique et le monachisme régnaient alors partout. L'enseignement du christianisme était perverti. Les écoles étaient des écoles païennes. C'est pour cette raison que les docteurs et les ministres chrétiens voyageaient de tous côtés pour rassembler des étudiants qu'ils instruisaient.

Le cours d'instruction suivi dans les monastères comprenait le trivium, c'est-à-dire la grammaire, la rhétorique et la logique, et le quadrivium, c'est-à-dire l'arithmétique, la musique, la géométrie et l'astronomie. On regardait presque comme un prodige de science celui qui avait achevé ce double cours d'études.

La période qui s'écoula du Ve au XIIIe siècle reçut le nom de siècles de barbarie, parce qu'aucun progrès ne fut fait dans les différentes branches de connaissances. Les nations orientales firent seules exception. Elles firent de rapides progrès à cette époque. Les arts et les sciences fleurirent chez elles et parvinrent presque à leur apogée. En Europe, le pape et l'empereur se disputèrent la suprématie, et cette querelle eut aussi une mauvaise influence sur l'éducation. Le clergé était corrompu et son enseignement était pernicieux ; bref, la confusion régnait partout, et dans la politique et dans la religion.

Ce fut du Ve au commencement du XVIe siècle que s'élevèrent la plupart des universités de l'Europe. En 1500, il y en avait environ 64 dont la plus grande partie était en Italie. C'était la scolastique qui régnait dans toutes ces universités.

Deux grands événements politiques eurent beaucoup d'influence sur l'éducation pendant le moyen âge : les Croisades, qui durèrent du XIe au XIIIe siècle, et le système féodal, qui exista du IXe au XIIIe siècle. Cette influence fut assez bonne.

Les Croisades eurent pour effet d'éclairer le peuple en mettant en contact des nations qui, pour la plupart, étaient complétement étrangères les unes aux autres. Le commerce fut aussi pratiqué sur une plus grande échelle. La Féodalité vit naître la chevalerie et le respect de la femme.

La période qui s'étend du XIIIe au XVIe siècle est appelée la Renaissance de la littérature classique. Le monachisme et la scolastique furent abolis, et, depuis cette époque, l'éducation n'a pas cessé de faire des progrès.

5. Quelles furent les causes de la Renaissance de la Littérature classique, quels en furent les résultats?

Rép. — Les principales causes de la Renaissance de la Littérature classique furent :

La corruption du clergé : on s'aperçut que les pensées pures devaient être exprimées dans un langage pur (1).

Le développement et la force de l'esprit humain.

Les excès de la scolastique : on se fatigua de cette philosophie qui coupait un cheveu en deux (2), et on n'y prit plus aucun intérêt.

La chute de Constantinople : cette ville avait été le centre de la science en Orient. Lorsqu'elle fut détruite, tous les savants se répandirent dans les différentes parties de l'Europe, et ainsi leur science et leur sagesse furent à la portée d'un plus grand nombre de personnes. Le résultat de cette diffusion des connaissances fut naturellement bon, puisque en Orient il n'y avait pas eu de siècles de barbarie, et que les progrès des sciences n'y avaient pas été interrompus.

Les Croisades, qui eurent un effet civilisateur.

L'abolition de la Féodalité, qui eut pour résultat de répandre l'instruction d'une manière plus générale.

La Renaissance de la Littérature classique eut pour résultat de faire disparaître complétement la scolastique et de donner une nouvelle impulsion à l'éducation. Le Monachisme fut aussi banni des établissements d'instruction, où l'on enseigna dès lors le véritable Christianisme.

Plusieurs traductions de l'Ancien et du Nouveau Testament avaient été faites en langue vulgaire, de sorte que le bas peuple pouvait lire et comprendre ces livres.

La Renaissance opéra une révolution et une réforme complètes dans les Écoles.

6. Quelle modification apporta-t-on à l'éducation au XVIe siècle? Quels sont les pays qui furent à la tête de ce mouvement?

(1) Texte inintelligible.

(2) If his wit be not apt to distinguish or find difference, let him study the Schoolmen, for they are « Cymini sectores ». Bacon's *Essays* (of Studies). (*Notes du Traducteur.*)

Quels furent les principaux pédagogues dans chacun de ces pays?

Rép. — On reprit l'étude du latin et du grec anciens, et on bannit la scolastique. L'enseignement des Universités fut fondé sur la Bible et non plus, comme autrefois, sur les ouvrages mal interprétés d'Aristote. Au XVIe siècle, on remplaça le verbalisme par le réalisme, c'est-à-dire qu'on attacha plus d'importance aux pensées qu'aux mots.

Le XVIe siècle vit se fonder l'ordre des Jésuites. Leurs écoles eurent une grande influence sur l'éducation, car elles se répandirent dans tous les pays, et elles furent fréquentées par des élèves appartenant à toutes les nationalités.

A la tête du mouvement qui s'opéra ainsi dans l'enseignement, se placèrent l'Allemagne et l'Angleterre. L'Italie fut aussi une des premières nations qui marchèrent dans la nouvelle voie; mais c'est au XIVe et au XVe siècle qu'elle fut dans toute l'apogée de sa gloire. Alors florissaient Dante, Pétrarque, Boccace et ces maîtres dont l'influence fut universelle : Guarino et Vitterino di Falto. Cependant l'influence de l'Italie se fit sentir après cette époque en Allemagne et en Angleterre. Les savants de ces pays allaient étudier à Florence, et à leur retour dans leur patrie ils enseignaient ce qu'ils avaient appris, et propageaient ainsi, au moyen de leurs élèves, l'influence italienne.

Les pédagogues les plus célèbres du XVIe siècle furent, en Allemagne : Luther, Lutzendorf, Sturm, Wolfgang, Ratich; en Angleterre : sir Francis Bacon, Linacre, Robert Greene, William Lilly, John Colet et Thomas Morus.

7. Nommez les principaux « Progressistes », et discutez les principes qu'ils professaient en commun sur l'éducation.

Rép. — Les plus éminents Progressistes furent Basedow, Kant, Fichte, Richter, Hegel, Schopenhauer, Rosenkranz, Beneke, Herbart, Pestalozzi, Frœbel.

Ils voulurent, non pas perfectionner, mais changer complétement la méthode d'enseignement. Ils composèrent des manuels d'après leurs principes, et ils disaient que toute personne, intelligente ou non, pouvait apprendre quelque chose en suivant exactement leurs livres. Ils se demandèrent même si un professeur médiocre qui se conformerait à la méthode d'enseignement contenue dans leurs livres ne serait pas préférable à un professeur dont l'enseignement serait plus indépendant. Ils disaient que l'enseignement des règles de grammaire était

entièrement méthodique, qu'on ne faisait que marcher à tâtons, sans se proposer ni but ni fin. Ils voulaient animer l'instruction en mettant en mouvement l'intelligence et l'activité de l'enfant.

Ils n'avaient aucune confiance dans la science acquise dans les livres, et ils n'attachaient pas d'importance au développement de la mémoire. Beaucoup d'entre eux ignoraient même complétement l'existence de cette faculté. Ils voulaient qu'on n'étudiât que les sciences réelles.

De même qu'ils négligeaient la mémoire, ils ne faisaient aucune attention à l'imagination, plus encore dans la théorie que dans la pratique.

Ils s'opposaient à l'étude de l'histoire, et donnaient les plus grands éloges au temps dans lequel ils vivaient. Ils demandaient des salles d'écoles bien aérées, et ils favorisaient les exercices gymnastiques. Ils voulaient que l'élève eût bien conscience de tout ce qu'il faisait et de tout ce qu'il disait. Ils ne permettaient pas à un enfant de parler d'une chose qu'il ne comprenait pas. Ils voulaient que toutes ses pensées fussent claires et clairement exprimées.

Ils s'intéressaient à l'étude des langues modernes, et combattaient la prééminence du latin. Ils enseignaient les langues par la méthode de la conversation.

Une secte des Progressistes voulait qu'on instruisît les enfants d'après une méthode uniforme, sans avoir égard au caractère particulier de chacun d'eux : c'était la secte démocratique. La secte aristocratique des Progressistes voulait que, dans l'enseignement, on prît en considération le caractère particulier de chaque enfant.

Ils voulaient qu'on enseignât la musique et la poésie au point de vue rationnel. Ils n'appréciaient pas la beauté de ces deux arts, et ils se donnaient fort peu de peine pour les cultiver. Ils analysaient les poëmes au point de ne plus y laisser de poésie. Ils enseignaient la musique froidement, et ils la présentaient comme un art qui se rattache plus à la raison qu'à la sensibilité.

Les Progressistes se rattachaient par certains côtés aux Pélagiens. Ils avaient pour devise : « Sequi naturam. »

8. Quelle différence y a-t-il entre les principes de Bacon et ceux de Rousseau sur l'éducation?

Rép. — Bacon accomplit une révolution dans l'enseignement de son temps : il vivait au XVIe siècle. Il voulait qu'on étudiât les choses réelles telles qu'elles existent dans la nature, sans

se contenter d'en apprendre ce qu'en disent les livres. Il fut ainsi le véritable créateur du réalisme. Si l'on ne pouvait pas se procurer les objets réels, il fallait, disait-il, se servir de tableaux représentant ces objets. Par ce moyen, on développerait à la fois et l'intelligence et la perception extérieure de l'élève, au lieu d'exercer simplement sa mémoire.

Quoique le caractère personnel de Bacon ne soit pas très-recommandable, il faut avouer cependant que sa philosophie mérite d'être louée à plusieurs points de vue, et qu'elle produisit en général de bons résultats.

Rousseau voulait qu'on s'attachât fortement à suivre la nature. La civilisation de son temps le dégoûtait, et il l'a combattue dans tous ses ouvrages. Il produisit sur l'éducation une influence indirecte, mais très-grande, surtout par son « Émile ». Dans cet ouvrage, il développe ses idées sur une éducation idéale. Il veut que l'enfant soit élevé et instruit tout seul jusqu'à l'âge de quinze ans. Alors il pourra entrer dans la société, voir le monde et fréquenter ses semblables sans avoir à craindre aucune influence pernicieuse, car son cœur ne connaîtra ni l'envie, ni la jalousie, ni la malice, ni tous les autres vices. Ce livre eut beaucoup de succès, il fut lu par la plupart des grands penseurs de son temps. Quoique Rousseau pousse ses principes jusqu'à l'extrême, beaucoup de philosophes modernes les ont cependant pris pour base de leur philosophie, et ils ont mis en pratique ses plans et ses pensées.

9. Quelle fut l'influence de Pestalozzi sur l'éducation?

Rép. — Pestalozzi naquit de parents pauvres à Genève au commencement du XVIIIe siècle. Quoiqu'il eût à lutter contre la pauvreté pendant sa jeunesse, il parvint à s'instruire, et il prit beaucoup d'intérêt à toutes les questions d'éducation de son temps. Il fonda un grand nombre d'établissements d'instruction pour les enfants pauvres. Il en fonda d'autres plus tard pour les enfants dont les parents avaient le moyen de payer une rétribution scolaire.

Plusieurs de ses premiers essais échouèrent complétement. Cependant il ne se découragea pas, et le dernier établissement qu'il fonda à Yverdun jouit pendant vingt-cinq ans d'un succès remarquable, et donna enfin à celui qui l'avait fondé la satisfaction qu'il méritait. Le succès de cet établissement fut dû en partie aux soins de sa femme, Anna Shulthess, qui fut, pendant toute sa vie, sa compagne fidèle. Après la mort de cette dernière l'établissement déclina rapidement.

Dans sa jeunesse, Pestalozzi se proposa d'étudier le droit; mais les ouvrages de Rousseau qu'il lut attentivement, eurent tant d'influence sur lui qu'il changea sa détermination et se fit professeur.

C'est à son incapacité d'organiser et à l'impossibilité où il était de surveiller les nombreux établissements qu'il avait fondés, qu'il faut attribuer les nombreux échecs qu'il éprouva pendant la première partie de sa vie. Malgré ces échecs, il sut inspirer à tous ceux qui l'approchèrent le plus grand enthousiasme et le plus grand intérêt pour ses vues et ses idées. Il écrivit plusieurs ouvrages, dont les principaux sont :« Léonard et Gertrude » et « Comment Gertrude instruit ses enfants ». Dans ces ouvrages il nous présente le portrait d'une mère idéale; il nous montre comment elle doit élever sa famille, et nous dit quelle peut être son influence si elle l'exerce convenablement. Il soutient que la famille doit être le centre de toute éducation, et la mère le premier précepteur.

Ce qui recommande son système d'éducation, c'est qu'il voulait soumettre l'esprit aux lois organiques qui régissent la nature physique. Il voulait que toutes les facultés de l'être humain reçussent un développement complet et méthodique. Il suivait scrupuleusement la nature dans le cours de son enseignement. Il pensait qu'on devait donner l'instruction sous une forme agréable et que la discipline devait être douce.

Son principal défaut était l'incapacité d'organiser et de surveiller. Son ardeur et son ambition lui faisaient embrasser trop de choses à la fois. Il n'avait aucun égard pour le caractère particulier des élèves, et il appliquait la même méthode aux intelligences vives et aux intelligences paresseuses.

10. Théorie de Herbert Spencer sur l'éducation.

Rép — Herbert Spencer pensait que le premier devoir d'un professeur était de s'informer de l'ordre de développement des facultés d'un enfant. Il y a, dit-il, un certain ordre constant dans lequel se développent les différentes facultés, et certaines branches d'études sont adaptées à chaque degré. L'éducation, continue-t-il, se propose deux fins, la discipline et l'instruction que l'on peut atteindre par les mêmes branches d'études. Selon lui le dernier but de l'éducation est la connaissance de la vie. Car nous devons savoir comment traiter notre corps, comment traiter notre esprit. Il faut que nous puissions vaquer à nos affaires, que nous connaissions nos devoirs de citoyen, que nous sachions élever notre famille. Il faut que nous sachions faire

un bon usage de nos facultés intellectuelles, et tirer le meilleur parti des talents que la nature nous a donnés. C'est par ce moyen seul que nous pourrons être heureux. Il attachait la plus grande importance à l'enseignement de tout ce qui pouvait apprendre à élever une famille, car le plus grand nombre des hommes ont ce devoir à remplir. Il indique quelques-uns des principes que l'on doit suivre dans l'enseignement : aller toujours du simple au composé, du connu à l'inconnu, du défini à l'indéfini et du concret à l'abstrait. Il veut qu'on attache beaucoup d'importance au développement personnel et à la discipline personnelle.

Il n'a pas une grande confiance dans les punitions corporelles, mais il est fermement partisan du système de réaction naturelle.

ADOLPHINE B.

Age : dix-sept ans.

Milwaukee (Wisconsin). — Normal department.

---

6. — PHILOSOPHIE DE L'ÉDUCATION.

1. Montrez comment l'étude de l'histoire peut servir à cultiver la mémoire, l'imagination et le jugement.

Rép. — L'histoire, en tant qu'étude, a une valeur empirique. Le principal but de cette étude est la connaissance des vérités ou des faits. Toute étude qui a une valeur empirique, doit nécessairement cultiver la mémoire, dont la fonction incontestable est de retenir les faits. L'histoire enregistre les actes d'héroïsme, les mots patriotiques qui respirent une ardente poésie. Ils inspirent à tous ceux qui les lisent avec intelligence ou avec sympathie quelque chose de cette émotion qui remplissait le cœur du héros et du patriote. L'imagination du lecteur lui représentera le champ de bataille et la supériorité numérique des envahisseurs. Il verra le petit nombre de ceux que l'intrépidité d'un seul homme, peut-être, a sauvés. Il se laisse aller à ce rêve charmant de son imagination jusqu'à ce que la scène ainsi représentée n'ait plus la moindre ressemblance avec le fait historique : c'est presque un tableau maginaire qu'il a sous les yeux. La nature et le climat du pays exercent leur influence sur le caractère de la nation, et les membres de cette nation exercent de l'influence les uns sur les autres. La manière

dont on discute les questions du jour dépend beaucoup du caractère du peuple. L'histoire enregistre les actes du peuple. La recherche des causes des événements historiques développe le jugement.

2. Qu'entend-on par lois de l'association des idées? Indiquez les principales? Quel est le devoir de la maîtresse en vue de l'association des idées?

Rép. — Ce n'est pas le hasard qui guide nos idées. Il y a une raison qui fait qu'une certaine idée en suggère une autre. Les lois d'après lesquelles nos idées s'associent s'appellent lois de l'association des idées.

Les idées s'associent :

1° Lorsqu'elles ont quelque rapport avec des faits qui se passent dans le même temps.

2° Lorsqu'elles ont quelque rapport avec des objets qui occupent le même lieu.

3° Lorsqu'il existe entre elles une relation de cause à effet, du tout à la partie, du moyen à la fin.

4° Lorsqu'il existe entre elles une relation de similitude et de contraste.

5° Lorsqu'elles sont le résultat de la même faculté ou de acultés différentes agissant sur le même objet.

6° Lorsque l'une est le signe, et l'autre la chose signifiée.

7° Lorsque le sens en est accidentellement indiqué par le même son.

La maîtresse ne doit pas rompre cette harmonie des idées. Sachant dans quel ordre les idées s'associent, elle doit tracer le plan de ses leçons de telle manière qu'elles puissent suggérer à l'esprit des élèves les idées dans leur ordre naturel.

3. Définissez et expliquez la synthèse et l'analyse.

Rép. — La synthèse consiste à rétablir les effets d'après leurs causes. L'analyse consiste à décomposer les effets en leurs causes. Par exemple, le sel neutre est l'effet de la combinaison d'un acide et d'un alcali. Pour analyser cette substance, on la diviserait en ses éléments et l'on trouverait qu'elle se compose d'un acide et d'un alcali. Pour faire la synthèse, on reconstituerait le sel neutre au moyen de l'acide et de l'alcali. Nos conceptions elles-mêmes sont complexes, car elles sont composées d'une multitude de petites notions. Le procédé analytique consiste, en philosophie, à dégager de ces notions complexes les notions élémentaires ou les causes qui y sont renfermées et qui les constituent. Le procédé synthétique, au

contraire, consiste à combiner ces conceptions individuelles pour en former une grande conception ou une conclusion générale.

4. Qu'entend-on par les connaissances humaines relatives?

Rép. — Nous ne connaissons qu'autant que nous avons une faculté de connaître en général. Cette faculté est aussi soumise aux lois qui en limitent et qui en dirigent les actions. C'est par le moyen des sens, dont le nombre est déterminé, que nous acquérons nos connaissances. Nous pouvons concevoir des choses dont nous ne pourrions pas connaître l'existence par l'expérience. Nos connaissances seraient ainsi limitées par le nombre de nos sens. Nos sens eux-mêmes pourraient être imparfaits et alors nos connaissances seraient relatives. L'objet lui-même pourrait être modifié par le milieu à travers lequel il se manifeste à nos sens. Dans ce cas encore nos connaissances seraient relatives.

5. L'attention. Ses relations avec la conscience. Son importance. Comment la cultive-t-on?

Rép. — L'attention est l'application de l'esprit à un certain sujet, à l'exclusion de tous les autres. L'attention a trois degrés : le premier est synonyme de conscience, ce n'est qu'un acte vital et irrésistible. Le second est un acte déterminé par le désir, mais auquel la volonté peut résister. Le troisième est un acte libre de volonté.

L'attention n'est autre chose que la conscience concentrée sur un objet. Le pouvoir de l'attention est d'une grande valeur, car c'est par l'attention seule que nous pouvons nous rendre maître d'un sujet ou même acquérir une idée claire de ce sujet. On peut cultiver cette qualité en l'exerçant tellement qu'elle devienne une habitude.

SALLIE H.

Cincinnati (Ohio.) — École normale municipale.

---

7. — PRINCIPES ÉLÉMENTAIRES D'ÉDUCATION.

(2e année.)

Le devoir des instituteurs consiste à présenter la vérité de la science de façon à exciter l'activité de l'esprit.

Quiconque entreprend d'instruire des enfants doit savoir

que l'éducation d'une personne n'est autre chose que le développement de toutes ses facultés, et qu'on ne peut arriver à ce résultat qu'en éveillant l'activité personnelle de l'élève.

Les instituteurs seront donc portés à se faire cette question : « Quelle est la manière d'exciter cette activité ? »

Nous pouvons répondre d'une façon générale que la science, présentée d'une manière convenable et dans une condition convenable, produira cette activité.

On demandera ensuite : « Comment peut-on arriver à ce résultat ? »

On a répondu à cette question, et on peut y répondre de mille manières. Pour donner à ce sujet une réponse qui pût satisfaire tout le monde, en supposant qu'une telle chose soit possible, il faudrait écrire un volume.

Cependant, malgré la diversité des opinions sur ce point, nous pensons que l'on peut trouver des méthodes de présenter la science qui soient si bien en rapport avec l'ordre naturel du développement de l'intelligence, que personne ne pourra refuser de les admettre.

Considérons l'enseignement d'une science expérimentale : nous savons que l'on peut faire constamment des découvertes dans cette science. Ceux qui ne font pas ces découvertes par eux-mêmes peuvent néanmoins se servir des découvertes faites par d'autres.

Nous pourrons nous instruire en considérant attentivement les résultats où sont arrivés ceux qui ont consacré une partie de leur temps à étudier le sujet qui nous occupe. L'observation attentive des méthodes employées par la nature, pour diriger et instruire ses enfants, sera pour nous une autre source d'enseignements beaucoup plus féconde. Les recherches que d'autres auront faites pourront ici nous être d'un grand secours.

Quiconque ne compte, pour instruire des élèves, que sur la science qu'il a acquise dans les livres, est impropre à exercer la profession d'instituteur.

Il faut naturellement que l'instituteur possède cette science que donnent les livres, qu'il comprenne les méthodes d'enseignement et les lois du développement intellectuel. Mais il faut aussi qu'il sache appliquer ces méthodes générales aux cas particuliers, et qu'il puisse vérifier par lui-même l'exactitude de ces lois. Or, l'expérience de l'enseignement peut seule lui donner cette science.

Il ne faut pas qu'un enfant puisse jamais penser que son

devoir consiste à assister passivement à la classe et à se laisser instruire.

Tous les enfants aiment à s'occuper d'une manière ou d'une autre, il faut toujours qu'ils travaillent ou qu'ils jouent. Si on ne leur fournit pas un objet convenable sur lequel ils puissent exercer ce besoin d'activité, il en résulte, comme nous le savons parfaitement, que leurs petites mains ne restent pas oisives et qu'elles s'occupent à faire quelque méchanceté.

On peut présenter le travail aux enfants de manière à éveiller leur intérêt, et alors ils s'empresseront de s'y livrer.

Il en est de l'esprit comme du corps. L'esprit d'un enfant est toujours actif, et le maître doit profiter de cette activité, et employer toute son influence à lui donner une bonne direction. L'esprit d'un enfant s'occupe des sujets qui l'intéressent le plus. Si le maître sait rendre intéressantes les choses que son élève étudie, celui-ci leur consacrera toutes ses pensées. Mais si le maître ne fait aucun effort en ce sens, ou si les efforts qu'il fait ne sont pas couronnés de succès; si l'élève considère les leçons et la classe comme des maux nécessaires, ou du moins comme des maux qu'il est obligé de souffrir momentanément, vous pouvez être assuré que l'esprit de cet élève s'exerce activement sur des sujets complétement étrangers à ceux qui font l'objet de votre enseignement.

Ainsi donc la première chose que vous devez vous proposer, c'est d'intéresser vos élèves. Lorsque vous aurez atteint ce but, vous serez sûr que leur attention ne sera pas distraite. Les enfants aiment la science. Il peut se faire qu'ils n'aiment pas à apprendre ce qu'ils trouvent dans les livres, mais ils aiment à savoir. Ils aiment à apprendre tout ce qui est nouveau ou tout ce qui a de l'attrait pour eux. Ils *veulent* apprendre.

Nous aurons beau faire, il faudra qu'ils apprennent quelque chose, bon ou mauvais.

Puisqu'il en est ainsi, les instituteurs ne devraient-ils pas faire tous leurs efforts pour empêcher le fruit que les élèves cueillent à l'arbre de la science de se transformer pour eux en poison? Ne devraient-ils pas essayer de donner à ce fruit toutes les qualités propres à en faire une nourriture saine et fortifiante pour leurs élèves?

Certaines qualités sont nécessaires pour rendre un sujet intéressant. Nul d'entre nous n'est insensible aux charmes de ce qui est nouveau ou de ce qui nous est présenté d'une manière nou-

velle. Mais le sujet le plus attrayant devient monotone si l'on s'y arrête trop longtemps.

C'est là une loi de notre nature, qui s'applique surtout aux enfants. Il suit de là que nous ne devons jamais perdre de vue cette loi, lorsque nous développons un sujet devant notre classe.

Un instituteur habile trouvera de nouvelles explications. Il saura présenter d'une façon nouvelle les sujets qui pourraient manquer d'intérêt pour ses élèves.

Il faut aussi que notre enseignement soit approprié à l'intelligence de ceux que nous voulons instruire.

Un traité où l'on exposerait quelques-unes des théories de la philosophie morale n'aurait aucun intérêt pour des enfants de la *Primary School*, quand même l'exposition de ces théories serait entièrement nouvelle. Il faut que la science qu'on enseigne à l'élève soit telle, qu'elle puisse se rattacher à quelque autre science qu'il possède déjà : nous sommes obligés de gravir la colline de la science pas à pas, nous ne pouvons pas prendre notre essor et atteindre le sommet d'un seul coup d'aile.

Nous répétons, en terminant, que tout ce qui est intéressant pour un enfant ne manquera pas d'attirer son attention.

Nous pourrions donc abréger cette loi et dire que le devoir des instituteurs consiste à rendre l'école et les devoirs de l'école intéressants pour leurs élèves.

ÉLOÏSE B.

Ypsilanti (Michigan.) — École normale de l'État.

---

8. — DE LA DISCIPLINE OU DU GOUVERNEMENT DE L'ÉCOLE.

1. — A quelle forme de gouvernement appartient le gouvernement de l'école? Raisons.

Rép. — Le gouvernement de l'école est monarchique. Puisque le père transmet au maître son autorité sur son enfant, cette transmission doit être complète, et toute autre autorité que celle du maître est inutile.

L'autorité du maître doit être absolue, définitive et complète en ce qui touche à l'instruction de l'enfant.

Si l'instruction n'était pas améliorée par la transmission de l'autorité paternelle au maître, il serait inutile de confier plus longtemps à ce dernier l'instruction des enfants. Ceux-ci pourraient s'instruire chez eux et acquérir autant de connaissances que s'ils étaient entre les mains du maître. L'autorité du maître doit être absolue, excepté dans quelques cas exceptionnels. Lorsque le maître abuse de son autorité ou lorsqu'il n'est pas capable de s'acquitter convenablement de ses devoirs, le père peut lui retirer son enfant.

Il faut que les élèves comprennent bien que l'autorité du maître est définitive. Car, au moindre petit ennui, les élèves demanderaient à leurs parents de les retirer de l'école. Ils pourraient encore essayer de faire renvoyer le maître. Dans ces cas le maître doit résister et bien montrer que son droit est indiscutable. La forme monarchique est la meilleure pour atteindre le but que l'on se propose. En effet, tous les élèves sont soumis au maître, qui a ainsi entre les mains tous les éléments du succès.

2. — D'où l'autorité dérive-t-elle ? Caractères qui en résultent.

Rép. — L'autorité dérive du père. Elle est monarchique, bienveillante et catholique. Puisqu'elle est bienveillante, elle doit être indulgente dans tout ce qu'elle exige de l'élève. Il ne doit exister dans l'école aucune distinction entre les enfants des classes pauvres et ceux des classes riches. Lorsque les enfants sont confiés aux soins de leur parents, cette distinction existe. Le père qui appartient aux classes pauvres ne peut pas instruire ses enfants, car, le plus souvent, il lui faut gagner son pain quotidien et il n'a pas le temps de songer à leur instruction. Le père qui appartient aux classes riches confie ses enfants à des précepteurs et à des institutrices qui ne pourvoient à leurs besoins qu'autant que le veulent bien les enfants eux-mêmes. Ils ne peuvent pas poursuivre jusqu'au bout le but qu'ils se sont proposé au commencement, parce que leur position dépend des parents, qui peuvent les congédier s'ils refusent d'exécuter leurs instructions.

L'autorité étant catholique, met tout le monde de niveau et devient universelle. Elle a égard à tous les sentiments et elle s'exerce toujours avec bonté. Elle inspire aux élèves de la bienveillance les uns pour les autres, elle les rend attentifs à leurs études, et, sous son influence, ils se montrent bons et prévenants pour leur maître.

3. — Obstacles à vaincre.

Réponse :

- Obstacles à vaincre pour que le gouvernement de l'école soit bon.
  - Accidentels.
    - Extérieurs.
      - Bâtiments.
      - Cour de récréation.
      - Emplacement.
    - Intérieurs.
      - Cartes géographiques.
      - Cartes marines
      - Sphères.
      - Tableaux noirs.
  - Organiques.
    - Extérieurs.
      - Parents.
      - Administration de l'école.
    - Intérieurs.
      - Division en classes d'après la force des élèves.
      - Nombre des Professeurs.
      - Nombre des jours de classe.
      - Nombre des départements.
  - Sociaux....
    - De la part des parents.
    - De la part de la société proprement dite.
    - De la part des fonctionnaires.

Les obstacles sont accidentels, organiques ou sociaux. Les obstacles accidentels qui viennent de l'extérieur sont les bâtiments. Il y en a qui sont trop étroits pour contenir les élèves. Ils sont mal aérés. Le plan en a été mal tracé.

Souvent la cour de récréation est trop petite. Les enfants qui demeurent près de l'école sont souvent forcés de rester dans la salle de classe pendant les récréations, parce que la cour est encombrée. Ceux qui demeurent loin prennent de l'exercice en se rendant à l'école ou en retournant chez eux, ils ont donc moins besoin de jouer au grand air.

Les écoles sont souvent mal situées. Elles devraient être placées dans un endroit central,afin qu'elles fussent plus facilement accesssibles aux enfants de tous les districts et de tous les quartiers.

Les obstacles accidentels intérieurs sont les cartes, les sphères, etc. Beaucoup d'écoles ne possèdent pas un nombre

suffisant de cartes, le maître ne peut donc pas indiquer aux élèves la position des lieux dont il leur parle. Il n'y a pas de sphères. Les enfants qui auront vu la forme du monde figurée par une sphère retiendront plus facilement cette idée et feront plus de progrès dans l'étude de la géographie.

L'absence des cartes marines et des tableaux noirs dans une école est un grand obstacle. En effet, la moitié de l'instruction se donne au moyen du tableau noir. Les progrès des élèves se ressentent donc de la privation de ces objets.

Il arrive parfois que les parents vont se plaindre à l'administration de quelque désordre qui a eu lieu dans l'école. L'administration soutiendra le professeur s'il a bien agi, puis elle fera voir aux parents qu'il a été obligé de faire ce qu'il a fait.

Les obstacles organiques intérieurs sont le système de division en classes d'après la force des élèves, le nombre des professeurs, des jours de classe et des départements. Beaucoup d'enfants sont placés dans des classes trop fortes ou trop faibles. La division en classes d'après la force des élèves remédie à cet inconvénient : ils se trouvent ainsi mis à la place qui leur convient. On n'a pas assez de professeurs pour diviser tous les élèves en classes d'après leur force. Le nombre des départements est aussi trop restreint.

Les obstacles qui viennent des parents et de la société sont semblables à ceux que nous avons appelés organiques extérieurs. Les obstacles qui viennent des fonctionnaires ou de l'autorité extérieure tendent à l'amélioration générale de l'école.

4. — Particularités de caractère, propres à l'enfant et à l'adolescent, dont il faut tenir compte pour gouverner l'école.

Rép. — Les particularités de caractère propres aux enfants et aux adolescents sont individuelles et générales, ou inhérentes et contingentes. Les particularités de caractère individuelles sont celles qui regardent l'individu. Les particularités de caractère générales sont celles qui ont une influence extérieure. Les particularités inhérentes et contingentes peuvent être divisées en particularités intellectuelles et particularités physiques. Les premières sont la spontanéité, l'activité, le défaut de méthode et le défaut de persévérance. Les secondes sont la gymnastique, la turbulence et le besoin de mouvement.

Les particularités générales sont le mélange des sexes et le caractère hétérogène des élèves.

Spontanéité. L'esprit de l'enfant est toujours actif, éveillé et prêt à recevoir l'instruction. On retient toujours beaucoup

mieux tout ce qui se présente à l'esprit spontanément que ce qu'on a appris par une longue étude.

Activité. L'enfant regarde attentivement tout ce qui se passe autour de lui. Son esprit aura l'activité que l'on remarque dans son corps.

Objectivité. Ce que l'enfant retient le mieux, c'est ce qu'il perçoit par la vue ou par tout autre sens.

L'observation fait faire de grands progrès à l'enfant.

Défaut de méthode. Les enfants ne font rien méthodiquement; il faut qu'on leur apprenne à agir ainsi. Il faut donc que le maître fasse tout avec méthode dans sa classe.

Défaut de persévérance. Ce défaut se manifeste dans leurs études et dans leurs autres actions.

La principale particularité physique de caractère est la gymnastique. Il faut modérer les exercices gymnastiques à l'école selon les individus. Par exemple, dans une école de campagne où les enfants ont à faire deux ou trois milles pour aller à l'école ou pour retourner chez eux, il ne faut pas exiger qu'ils fassent des exercices de gymnastique, qu'ils sautent, qu'ils courent. Dans la ville, lorsque la cour de récréation est petite et que les élèves demeurent près de l'école, ces exercices sont très-utiles, parce qu'ils donnent de la force et de la souplesse au corps et qu'ils amusent l'enfant.

Le mélange des sexes. Les uns pensent qu'il vaut mieux séparer les élèves et mettre les garçons d'un côté et les filles de l'autre dans la même école. Les autres croient qu'il est préférable de les mettre ensemble dans la même salle, sous la surveillance de la même personne, parce que, disent-ils, les enfants se modifient les uns par les autres. Peut-être la plus grande punition que l'on pourrait infliger à une petite fille serait-elle, à un certain moment, de la forcer à s'asseoir près d'un petit garçon. Mais comme les enfants ont été habitués à ce voisinage, ils ne le regardent pas comme une punition. Dans beaucoup de cas, il vaut mieux que la personne qui tient l'école soit une femme, parce que les petits garçons seront plus polis avec elle.

Le gouvernement de l'école s'applique aux adolescents aussi bien qu'aux enfants, mais il faut l'exercer d'une autre façon: on doit moins se préoccuper du résultat de la leçon que de la discipline de l'élève.

5. Discuter quelques-uns des principaux éléments du gouvernement de l'école pris en soi.

Rép. — Le premier élément est l'ordre, qui comprend l'arran-

gement et la direction. L'ordre est la direction de l'école d'après les indications du maître, pour obtenir les meilleurs résultats. L'arrangement est cette partie de l'ordre qui comprend la disposition méthodique des récréations, des études, des heures, etc. La première condition de l'arrangement, c'est qu'il soit simple. Le maître doit disposer l'école de telle sorte que les élèves puissent voir et comprendre. Le maître doit agir franchement dans tout ce qu'il fait, il ne doit employer aucun détour. La direction est cette partie de l'ordre qui comprend l'exécution complète du système d'arrangement qui a été adopté. Dans la direction, le maître doit agir sans aucune hésitation et faire agir les élèves de même. Il doit être calme, maître de lui, et avoir beaucoup d'entrain.

6. Quelle est la limite de l'autorité de l'école sur les enfants ?

Rép. — Le maître a autorité sur les élèves tant qu'ils sont dans l'école ou dans ses dépendances. Le maître n'a pas autorité pour punir les fautes commises hors de l'école, mais il peut en parler à ceux qui les ont commises et les engager à ne pas recommencer.

7. Distinction entre ordre et discipline.

Rép. — L'ordre est mécanique. La discipline est le résultat du développement moral de l'élève. L'ordre a pour élément la rectitude ; la discipline a pour élément l'ordre.

L'ordre est la direction des affaires de l'école, d'après les indications du maître, pour assurer les résultats convenables. La discipline est cette partie du gouvernement de l'école qui a pour but d'assurer au maître l'autorité nécessaire pour produire le développement moral.

8. Tableau synoptique des éléments contenus dans la discipline.

Rép :

- Discipline.
  - Législative. | Exigence..
    - Modération.
    - Naturel.
    - Rondeur.
    - Fermeté.
  - Judiciaire.. | Jugement..
    - Conviction.
    - Investigation.
    - Décision.
    - Témoignage.
    - Circonstances.
  - Exécutive.. | Contrainte.
    - Témoignage..
      - Simple.
      - Multiple.
      - Simultané.
    - Détail.....
      - Accidentel.
      - Circonstancié.

9. Discutez les caractères généraux du témoignage et les qualités requises des témoins.

Rép. — Le témoignage doit être immédiat et circonstancié. Le témoin doit avoir l'âge voulu pour témoigner. Il doit connaître tous les faits. Il ne doit pas être indisposé contre le coupable.

10. Des récompenses et de leur rôle.

Rép. — Les récompenses qui sont légales et utiles dans les écoles sont celles qui sont la conséquence des efforts faits par les élèves.

ALICE B.

Milwaukee (Wisconsin). — Normal department.

---

9. — PHILOSOPHIE MENTALE.

Marche à suivre dans l'éducation pour arriver à un développement harmonique des facultés.

La première faculté à développer est la faculté *présentative* qui doit servir de base à tout le reste. En effet, pour savoir il faut observer, et pour retenir il faut acquérir.

Dans les classes du degré inférieur, c'est au moyen des leçons de choses que l'on cultive cette faculté. Elle est également cultivée dans les classes de tous les degrés au moyen de l'enseignement objectif.

Ensuite vient la *mémoire*, faculté *reproductive*. Il serait inutile pour nous d'acquérir si nous ne pouvions pas retenir; et ce serait en vain que nous retiendrions si nous ne pouvions pas reproduire.

On cultive la mémoire en l'exerçant, en la forçant à retenir les morceaux de prose et de poésie qu'on lui a confiés. On peut encore cultiver cette faculté en prêtant une grande attention au sujet dont on s'occupe, en s'y intéressant, et en l'associant à d'autres objets. L'étude de l'histoire, de la géographie et du calcul développe la mémoire.

Pour que ce que nous avons retenu puisse nous servir, il faut que nous puissions le reproduire et le représenter.

Pour reproduire une chose, il faut l'avoir considérée avec beaucoup d'attention, sous toutes ses faces, l'avoir bien gravée dans son esprit en l'associant avec quelque autre chose.

L'*imagination* ou la faculté *représentative* vient après la faculté *reproductive*.

Dans les leçons de l'école, on devrait attacher moins d'importance au travail mécanique, afin que les enfants pussent donner à leurs pensées un plus libre essor.

On cultive l'imagination en étudiant la nature et les ouvrages d'imagination, en écrivant de petites compositions fictives, en écoutant ou en faisant de petits contes.

L'histoire, la littérature et les études qui demandent du goût, par exemple, la musique, le dessin, la peinture, la poésie, la sculpture et les autres beaux-arts, développent l'imagination.

L'étude des sciences et des mathématiques développe la faculté *élaborative* qui comprend les classifications, les généralisations et le raisonnement. Les études qui, reposant sur des lois bien établies ou sur des faits dûment constatés, ne laissent que peu de place à l'originalité et à l'imagination, aident puissamment à développer cette faculté.

Le cours d'études doit tendre à cultiver toutes les facultés et à les développer dans leur ordre naturel.

MARY G.

Cincinnati (Ohio). — École normale municipale.

---

10. — DES PUNITIONS.

La punition est une peine infligée à celui qui a commis une faute. Elle doit être proportionnée à la faute commise. Dans un sens général, la punition a pour objet de protéger la société et tous ceux qui en font partie de toute espèce de dommage, et d'en assurer le développement moral et religieux.

A l'école, la punition a pour objet de réformer celui qui a commis une faute et de le faire servir d'exemple aux autres pour qu'ils ne commettent pas la même faute. On peut diviser les punitions de l'école en deux grandes classes : le châtiment corporel et les réprimandes. Le châtiment corporel est une punition qui affecte le corps. Elle existe actuellement dans nos écoles, mais c'est l'espèce de punition la plus odieuse qu'on ait jamais inventée. Elle outrage l'enfant au physique et au moral. Quoique cette punition n'ait pas toujours été suivie de blessures graves, ce cas s'est présenté cependant assez souvent pour justifier ce que nous avançons.

L'outrage fait au caractère moral de l'enfant par ce châtiment est très-grand. C'est une honte pour lui d'être ainsi puni devant ses camarades, et cette punition lui inspire de la haine pour la Maîtresse et pour lui-même (1). Il perd tout respect pour lui-même, et alors tout est perdu. S'il ne se met plus en défaut, c'est plutôt par crainte de la douleur que par un désir de bien faire. Quintilien considérait le châtiment corporel comme « un signe de négligence et d'indolence de la part du Maître ». Locke l'appelait un instrument de « châtiment expéditif auquel a recours un Maître indolent » (2), et il pensait qu'on ne devait l'employer que dans « les cas extrêmes de méchanceté, d'entêtement et de mensonge ».

Nous espérons qu'il viendra un moment où ce mode de châtiment sera complétement banni de nos Écoles, et où il ne sera pas laissé à la discrétion des Maîtres, car beaucoup y ont recours à toute occasion comme le moyen le plus court de triompher d'un enfant.

Réprimandes. En faisant une réprimande, la Maîtresse doit s'adresser à la raison de l'enfant, faire appel à son honneur, et s'efforcer de lui inspirer le désir de bien faire. Les réprimandes peuvent être particulières ou publiques. Chez la plupart des enfants, une réprimande particulière faite par la Maîtresse pourrait produire le meilleur effet; mais lorsqu'on fait une réprimande, il faut avoir égard au caractère de l'enfant. Avec un enfant d'un caractère fier et sensible, une réprimande publique serait presque fatale, tandis qu'elle serait absolument nécessaire avec certains naturels pour leur faire sentir la honte. Une Maîtresse doit s'efforcer de punir le moins

(1) Les écoliers anglais n'ont pas toujours partagé cet avis :

« Chose étrange, le fouet n'est pas impopulaire dans les écoles d'Angleterre. Il y a cinquante ans, à Charterhouse, les élèves, apprenant qu'on voulait le remplacer par une amende, se révoltèrent aux cris de : « A bas l'amende, vive le fouet ! » et le lendemain refirent connaissance avec leurs verges bien-aimées. (H. Taine. *Notes sur l'Angleterre*, chap. IV.)

(2) The usual, lazy and short way by chastisement, and the rod, which is the only instrument of government that Tutors generally know, or ever think of, is the most unfit of any to be used in education..... and therefore very rarely to be applied, and that only in great occasions and cases of extremity. (J. Locke, *Some thoughts concerning Education*, §§ 47 et 52, édition de Londres, 1772.)

(*Note s du Traducteur.*)

possible. Elle doit se proposer d'inspirer à ses élèves l'amour de l'étude et l'amour de l'école. Si elle les punit continuellement, elle leur inspirera la haine de ces deux choses. Coménius pensait que « aucune punition ne doit être mêlée à l'enseignement ». Je ne suis pas de son avis, mais je crois que lorsqu'une Maîtresse juge à propos d'y avoir recours, elle doit user d'une grande modération.

CLARA B.

Dayton (Ohio). — École normale municipale.

---

11. — LEÇONS DE CHOSES.

(Questions d'examen.)

1. Quels sont les principaux résultats que l'on doit rechercher dans les leçons de choses?

Rép. — Fortifier et cultiver l'intelligence en présentant à l'esprit des données sur lesquelles il puisse s'exercer. Intéresser les enfants et éveiller leur activité personnelle. Rendre le sujet de l'instruction plus clair et plus agréable à l'enfant. Développer la faculté du discernement dans son esprit. Fortifier et développer la perception, la conception. Apprendre à l'enfant à tirer des conclusions et à porter des jugements en le conduisant pas à pas. Lui apprendre à observer, à faire des comparaisons, et enfin l'amener à la classification.

2. Quels principes d'enseignement doit-on suivre pour rendre la leçon utile et profitable?

Rép. — Il y a certains principes auxquels on doit se conformer pour rendre une leçon de choses utile et profitable.

1° La Maîtresse ne doit s'occuper que d'une seule chose à la fois. Si elle s'occupe de plusieurs choses à la fois, elle jette de la confusion dans l'esprit des enfants. Ils ne voient pas un seul point se détacher clairement et distinctement de tous les autres. La leçon ne leur rapporte donc aucun profit.

2° Il faut apprendre peu de choses aux enfants à la fois.

3° Il faut répéter souvent et former dans l'esprit de l'enfant une association d'idées.

4° La Maîtresse doit aller du connu à l'inconnu.

5° Elle doit aller de ce qui est près à ce qui est éloigne.

6° Du simple au composé.

7° Du concret à l'abstrait.

8° La Maîtresse ne doit pas dire à l'enfant ce qu'il peut rouver par lui-même.

9° La Maîtresse doit poser les questions très-clairement et sans aucune hésitation.

10° L'idée doit précéder le mot qui l'exprime.

11° Il faut conduire et non pas porter l'enfant.

3. Pourquoi la plupart des leçons de choses n'atteignent-elles pas leur but?

Rép. — Il y a plusieurs raisons :

1° La Maîtresse ne montre pas assez d'énergie.

2° La Maîtresse ne sait ni enthousiasmer, ni intéresser les enfants.

3° La Maîtresse ignore ou viole les principes sur lesquels repose l'art de l'enseignement. Alors les élèves ne font pas de progrès. La Maîtresse se décourage, car voyant qu'elle ne peut pas intéresser sa classe, elle cesse de l'essayer en se disant qu'il est impossible d'y parvenir.

4° Beaucoup de Maîtresses ne comprennent pas toute l'importance des leçons de choses, ni les avantages qu'on peut en retirer; en conséquence, elles n'y apportent pas tous leurs soins.

5° Il y a des Maîtresses qui entreprennent de faire des eçons de choses sans savoir quel but elles doivent se proposer d'atteindre: leur enseignement ne porte nécessairement aucun fruit.

6° Souvent la Maîtresse choisit des sujets qui n'ont aucun intérêt pour l'enfant et qu'il ne peut pas comprendre.

4. Pourquoi doit-on faire des leçons de forme, et dans quel ordre doit-on les faire?

Rép. — On doit faire des leçons sur la fo me des choses, parce que c'est la forme des choses qui frappe tout d'abord l'enfant. Un cours complet de leçons sur la forme des choses peut seul développer toutes les facultés intellectuelles de l'enfant : la perception, la conception, la mémoire, le jugement, l'imagination, le discernement, le raisonnement et la classification. Commencez par les points et par les lignes, ensuite vous passerez aux choses plus complexes. En effet, lorsqu'on commence une étude, il faut d'abord s'occuper de ce qui est simple et facile; on passe ensuite à ce qui est difficile et complexe.

Dans les leçons sur la forme des choses, commencez par les

points, puis passez aux lignes droites dans différentes positions, aux lignes courbes, brisées, parallèles. Vous étudierez ensuite le carré, les figures oblongues dans leurs diverses positions, les triangles, le triangle rectangle, acutangle, obtusangle dans ses diverses positions. Puis vous passerez au cercle, au diamètre, à la circonférence, aux surfaces planes et courbes, aux solides : cubes, boules, cylindres, cônes, sphères, enfin à toutes les figures géométriques que l'on rencontre dans le dessin.

5. Indiquez une méthode pour enseigner les angles.

Rép. — Lorsque les élèves ont étudié les lignes horizontales et verticales, prenez deux bâtons que vous joindrez de telle sorte que l'un soit perpendiculaire à l'autre. Vous pouvez remplacer les bâtons par les ardoises des élèves. Si vous demandez aux élèves comment s'appelle l'espace compris entre les deux bâtons placés dans cette position, ou entre le côté horizontal et le côté perpendiculaire de leurs ardoises, ils répondront probablement que cela s'appelle un coin. S'ils ne peuvent pas trouver un autre mot, le Maître leur dira que ces coins-là s'appellent des angles. Il leur demandera ensuite de lui indiquer un angle dans la salle. Lorsque les élèves auront prouvé qu'ils reconnaissent un angle à la vue, le Maître pourra en tracer sur le tableau et en faire tracer par les élèves sur leurs ardoises. Le Maître doit enseigner aux élèves qu'un angle peut avoir toutes les positions. Un livre suffira pour enseigner les angles droits, aigus et obtus. On l'ouvrira d'abord de manière à former un angle droit ; on le fermera un peu pour former un angle aigu, en indiquant la différence entre ces deux angles : l'un est plus petit que l'autre. Pour l'angle obtus, ouvrez la couverture du livre plus que vous ne l'avez ouverte pour l'angle droit. Demandez aux élèves la différence qu'il y a entre l'angle obtus et l'angle droit. Ils répondront que le premier est plus grand que le second, et ils diront peut-être qu'il n'est pas pointu (1). Alors on pourra leur apprendre le terme géométrique *obtus*, s'ils ne le trouvent pas tout seuls.

6. Qu'est-ce qui doit déterminer l'espèce de leçon de choses que l'on doit faire à une classe ?

Rép. — L'âge des enfants : l'enseignement approprié à une classe ne conviendrait pas à une classe plus avancée. Il faut aussi considérer le degré d'intelligence des enfants : les uns sont naturellement bien doués, les autres ont une intelligence

(1) Texte : ..... *It is blunt*, littéralement : il est émoussé, *obtus*.

lente et paresseuse. L'intérêt témoigné par les enfants indique le genre d'instruction qui leur convient.

7. — Quels sont, au point de vue de la pratique et de l'éducation, les avantages de l'enseignement de la couleur?

Rép. —Il est important d'étudier la couleur, parce qu'il n'est guère d'occupation qui n'en nécessite pas l'emploi. Elle est très-nécessaire à l'artiste, au peintre, au teinturier, au commerçant, au photographe, au chimiste, etc. Les drapeaux de différentes couleurs sur les voies ferrées, les feux de couleur sur la côte, à bord des navires, dans les phares, sont autant de signaux destinés à indiquer un endroit sûr ou un endroit dangereux. Il faut que la signification des couleurs employées soit bien comprise par ceux qui ont affaire dans ces endroits. Beaucoup d'accidents sont arrivés sur les chemins de fer à des personnes qui ne savaient pas distinguer la couleur des signaux ainsi employés. Il y a beaucoup de personnes qui ne peuvent pas distinguer les couleurs primitives. Elles prennent le vert pour le rouge, et réciproquement. Elles ne voient pas les couleurs, et une étude de la couleur diminuerait beaucoup cette espèce de cécité. Les personnes dont l'oreille n'a pas été cultivée peuvent remédier à ce défaut par l'éducation. Pourquoi, en exerçant l'œil de la même manière, ne parviendrait-on pas à triompher de la cécité dont nous parlons?

L'étude de la couleur est utile, parce que, en exerçant l'œil, elle le rend plus propre à distinguer les objets. Une étude convenable de la couleur développe le goût de l'élève. Elle lui enseigne à distinguer entre les couleurs celles qui se marient ensemble et celles qui font contraste. Elle lui apprend à ne pas employer les couleurs qui produisent un éclat trop voyant et de mauvais goût. L'étude de la couleur a aussi de l'influence sur l'imagination.

8. Indiquez une méthode pratique pour enseigner les teintes foncées et les teintes claires de la couleur.

Rép. — Avant d'enseigner à un élève les nuances et les teintes, il faut qu'il connaisse bien les couleurs primitives qui servent à former les autres. Pour enseigner la teinte foncée, prenez le rouge, par exemple. Vous tracez sur le tableau une ligne rouge avec de la craie de couleur; l'élève pourra dire que c'est du rouge. Tracez alors une autre ligne rouge que vous recouvrirez de noir, de telle sorte que le rouge de cette ligne paraisse plus foncé que celui de la ligne précédente : les élèves diront alors que l'une des couleurs est plus sombre que

l'autre, ou bien que l'une est sombre et que l'autre est claire. Pour développer l'idée de comparaison, tracez sur le tableau deux lignes, dont l'une sera plus longue que l'autre : vous ferez ainsi concevoir aux élèves l'idée d'une ligne plus longue ou plus courte qu'une autre. Vous leur direz ensuite que l'une des lignes étant plus foncée que l'autre, parce qu'on a mêlé du noir au rouge, on dit que la première est une teinte foncée. On peut employer plusieurs couleurs pour expliquer ce point. On tracera ensuite sur le tableau une autre ligne rouge, que l'on rendra plus claire en y ajoutant du blanc : les élèves diront que cette ligne est plus claire que la première. Alors on leur dira, s'ils ne le savent pas, que les couleurs rendues ainsi plus claires par l'addition du blanc s'appellent des teintes claires. On pourra répéter cette expérience en employant d'autres couleurs que l'on mêlera avec du blanc.

9. Donnez une classification de la couleur que l'on puisse enseigner dans les Écoles de Districts.

- Rouge.....
  - Rouge pur..... — Carmin.
  - Teintes foncées.....
    - Marron.
    - Cramoisi.
    - Magenta.
    - Grenat.
    - Vénitien.
  - Teintes moyennes...
    - Écarlate.
    - Cerise.
    - Vermillon.
    - Crête de coq.
    - Couperosé.
  - Teintes claires.....
    - Couleur d'œillet.
    - Rose.
    - Incarnat.
- Bleu.....
  - Bleu pur..... — Bleu d'outre-mer.
  - Teintes foncées.....
    - Indigo.
    - Mazarine.
    - Bleu de Prusse.
    - Bleu prune.
  - Teintes moyennes...
    - Cobalt.
    - Turquoise.
    - Bleu de France.
  - Teintes claires.....
    - Bleu clair.
    - Bleu d'azur.
    - Bleu de ciel.

- **Jaune**
  - Jaune pur
    - Jaune de chrome
  - Teintes foncées
    - Jaune foncé.
    - Jaune safran.
  - Teintes moyennes
    - Jaune soufre.
    - Jaune d'or.
    - Jaune serin.
    - Jaune citron.
    - Ocre.
  - Teintes claires
    - Jaune paille.
    - Jaune primerose.
    - Jaune filasse.
- **Gris**
  - Gris d'ardoise.
  - Gris perle.
  - Gris français.
  - Gris d'acier.
- **Orange**
  - Orange pur
    - Orange.
  - Teintes foncées
    - Ambre.
    - Chêne.
  - Teintes moyennes
    - Saumon.
    - Chamois.
  - Teintes claires
    - Café au lait.
- **Vert**
  - Vert pur
    - Vert pré.
  - Teintes foncées
    - Olive.
    - Vert bouteille.
  - Teintes moyennes
    - Émeraude.
    - Pois vert.
    - Vert de mer.
  - Teintes claires
    - Vert de béryl.
    - Vert thé.
- **Pourpre**
  - Pourpre pur
    - Pourpre.
  - Teintes foncées
    - Pourpre royale.
    - Amarante.
  - Teintes moyennes
    - Violet.
    - Mauve.
    - Améthyste.
  - Teintes claires
    - Lavande.
    - Lilas.
- **Brun**
  - Brun pur
    - Brun.
  - Teintes foncées
    - Terre d'ombre.
    - Châtaigne.
    - Chocolat.
    - Brun puce.

- BRUN.....
  - Teintes moyennes..
    - Châtain.
    - Roux.
    - Noisette.
    - Vin de Bordeaux.
    - Tabac à priser.
  - Teintes claires.....
    - Brunette.
    - Pierre.
    - Drap brun.
    - Brun clair.
- BLANC.....
  - Argent.
  - Lait.
  - Perle.
  - Blanc pur.

10. Qu'est-ce qui doit déterminer en général la méthode d'enseignement?

Rép. — La méthode d'enseignement est déterminée par la nature de l'esprit qui doit le recevoir. Si les facultés de cet esprit sont encore très-peu développées, on peut employer la méthode qui consiste à faire des questions très-simples, en passant très-lentement du simple au composé. Si l'élève est très-intelligent et s'il saisit rapidement, le Maître devra aller plus vite et exiger plus de l'élève.

Il y a des méthodes qui développent une faculté plutôt qu'une autre; aussi, lorsque l'on commence à instruire un enfant, doit-on s'informer de la faculté intellectuelle qu'il est nécessaire de développer. La méthode doit être choisie en conséquence. Il faut employer des méthodes différentes pour enseigner des sujets différents.

JULIA K.

Milwaukee (Wisconsin). — Normal department.

---

12. — LEÇONS DE CHOSES.

Il y a plusieurs années, lorsque, pour la première fois dans l'enseignement, on émit l'idée de faire servir le monde matériel à former dans l'esprit des enfants la grande fondation et le grand édifice de toute science, cette idée fit sourire. On n'avait que du mépris pour une innovation qui paraissait si peu importante, et on la traitait d'absurde.

Les partisans de l'ancienne méthode d'enseignement n'avaient

ni assez d'énergie, ni assez d'amour pour la science, pour voir l'importance des nombreux avantages d'une instruction ainsi donnée au moyen du monde matériel. Ils prirent fort peu de peine pour découvrir ce que la nouvelle méthode pouvait avoir de bon, et ils déclarèrent qu'elle ne tarderait pas à échouer. Pour eux, il était inutile de présenter la science d'une manière concrète, comme on peut le faire au moyen des choses elles-mêmes, et ils continuaient à enseigner de la manière la plus âpre et la plus abstraite.

Semblable à la petite fleur du printemps qui boit avidement la première goutte de rosée du matin, l'esprit de l'enfant a soif de tout ce qui peut fortifier, orner et cultiver ses facultés intellectuelles.

C'est dans la jeunesse que les facultés au moyen desquelles nous percevons directement les objets du monde matériel, sont le plus vives et le plus actives.

Étant donnée cette activité qui se manifeste dans certaines facultés de l'esprit, il est bien évident que chaque maître devrait être pénétré de l'importance qu'il y a pour lui à employer une bonne méthode pour faire naître, fortifier, développer et cultiver ces facultés de l'esprit humain.

Parmi toutes les méthodes, la plus pratique et la plus concrète est celle qui consiste à faire des leçons de choses. Car, dans la nature, c'est par les sens que nous connaissons directement les objets. Pour fortifier et développer ces facultés intellectuelles, il faut que le maître comprenne bien sur quoi et avec quoi il travaille. Il travaille sur un instrument bien délicat, auquel on peut faire rendre des sons très-harmonieux ou très-discordants. Si le maître emploie la méthode convenable pour introduire la science dans l'esprit, pour l'arranger et pour la classer, il aura le plaisir et la satisfaction de voir régner une merveilleuse harmonie dans les différents degrés par lesquels passera l'esprit du jeune enfant. Si, au contraire, on n'a pas égard aux aptitudes du jeune esprit, si on lui présente l'abstrait avant le concret, les connaissances ainsi acquises par l'enfant ne seront qu'une masse confuse de faits n'ayant aucun rapport, aucune liaison avec les choses qui lui sont familières.

Dans la jeunesse, les sens sont très-vifs, et un enfant peut apprendre, pendant qu'il est tout jeune, beaucoup de choses sur les objets et les faits qui se présentent tous les jours à ses yeux.

Le maître ne peut pas ignorer que la lecture, l'écriture,

l'arithmétique et les autres branches de l'enseignement ordinaire ne constituent pas la seule base de l'éducation élémentaire. Il doit voir que les faits nombreux appris par les élèves pendant les leçons de choses forment une partie, et une partie très-importante de leurs connaissances.

Dans les leçons de choses, le maître ne doit pas se proposer pour unique objet d'entasser des connaissances dans l'esprit des enfants pour les y laisser dormir jusqu'à ce que le hasard en nécessite l'application. Il doit tout d'abord se proposer un but plus élevé, celui de cultiver toutes les facultés de l'enfant. Avec un esprit encore jeune, il faut commencer par la perception au moyen des sens. C'est ce que le maître fera en attirant l'attention de l'enfant et en l'arrêtant sur les différentes propriétés des choses que l'on peut découvrir par les sens. Le plus souvent l'enfant pourra nommer ces propriétés en voyant l'objet. Par exemple, à la vue d'une pierre, il pourra dire qu'elle a la propriété d'être ronde; il découvrira aussi qu'elle est lourde, qu'elle a des dimensions, et beaucoup d'autres propriétés trop nombreuses pour que nous les nommions ici. Il y a cependant des propriétés qu'il ne peut pas découvrir aussi facilement. Que le maître se garde bien d'apprendre à l'enfant ce que celui-ci ne peut pas apercevoir du premier coup d'œil : il commettrait une très-grande faute. Il doit attendre que l'enfant ait fait tout son possible pour découvrir la propriété en question ou toute autre chose qu'on veut lui apprendre. Alors le maître devra employer toute son habileté et tout son tact pour mettre l'enfant sur la voie. Si, malgré toutes ces précautions, l'enfant ne peut pas arriver où on veut l'amener, alors le maître pourra lui nommer la chose clairement et distinctement. Il aura soin de lui faire répéter plusieurs fois ce qu'il lui a dit afin que l'impression se grave plus profondément dans son esprit.

Si nous jetons un coup d'œil sur les enfants qui nous entourent, nous verrons qu'ils exercent sans cesse cette faculté de percevoir par les sens. Ils voient telle ou telle propriété d'une chose. Le sens du toucher leur apprend que telle chose est rude, dure ou lisse. Leurs autres sens leur en apprennent les autres propriétés. Cet exercice continuel de leur activité prouve très-clairement à l'observateur que l'éducation intellectuelle se fait par la perception au moyen des sens.

La culture et le développement de cette faculté transforme

un enfant qui paraissait dépourvu d'intelligence en un petit être actif, éveillé et plein d'animation. A l'appui de ce que j'avance je citerai un fait personnel.

Un enfant qui paraissait avoir douze ans, avait été déclaré, par les maîtres qui l'avaient eu jusqu'alors dans leurs classes, incapable de rien apprendre. Ils le regardaient même comme un imbécile, expression peu élégante et qui ne lui convenait pas du tout. Lorsque je fus chargé de la classe dont il faisait partie, je m'intéressai vivement à cette classe. Comme je n'avais pas encore fait de leçons de choses, je passais tous les jours beaucoup de temps à préparer ma leçon avant de paraître dans la classe. Je découvris bientôt que tous les élèves avaient été habitués à répondre ensemble aux nombreuses questions qu'on leur posait. Je remarquai aussi qu'il n'y avait qu'un petit nombre d'élèves qui répondaient. Les autres comptaient sur eux et les imitaient dans leurs réponses. Le remède fut bientôt trouvé : je désignai de la main ceux qui devaient répondre tout haut. Par ce moyen je rétablis l'ordre et je forçai les élèves à être attentifs. Le premier jour j'appelai l'enfant dont j'ai parlé. Il ne voulut pas répondre. Je lui parlai avec douceur et je le priai de se lever. Je pensais que si je réussissais à le faire lever, je pourrais l'amener à me dire quelque chose sur l'objet que je lui montrais. Il me regarda d'un air ébahi, et je ne pus pas en tirer autre chose. Ne voulant pas attirer sur lui l'attention de toute la classe, je lui dis d'être bien attentif à ce qu'on allait dire. J'ajoutai que le lendemain je lui demanderais de me nommer quelques-unes des qualités de l'objet qui auraient été découvertes par ses camarades. Le lendemain lorsque j'entrai dans la classe, je n'étais pas très-sûr de mon succès. Après avoir fait diverses questions à la classe entière, je dis : Eh bien, Henri, que pouvez-vous nous dire sur notre leçon d'hier? Il parut vouloir dire quelque chose, mais la timidité l'arrêta. Encouragé par son air, je lui dis de se lever. Il obéit, mais avec beaucoup de lenteur. Après lui avoir posé plusieurs questions je réussis à lui faire dire deux choses différentes sur la leçon précédente. Depuis ce moment il fit des progrès. Ces progrès n'étaient pas assez sensibles pour être remarqués par toutes les personnes qui le voyaient, mais, en l'interrogeant tous les jours avec les autres élèves, je m'apercevais qu'il était plus animé, plus actif, et lorsqu'il me fallut quitter ma classe, je pus me dire que les facultés intellectuelles de cet enfant s'étaient fortifiées et développées.

Pour réussir dans les leçons de choses, il est nécessaire de préparer soigneusement ces leçons. Lorsque le maître paraît devant ses élèves, il doit avoir si bien tracé le plan de son sujet dans son esprit, qu'il sache parfaitement tout ce qu'il doit dire.

C'est ce genre de leçons qui nécessite l'étude la plus attentive. Le maître est livré à ses propres ressources, et si, comptant trop sur ses forces, il n'a pas préparé la leçon sur le sujet qu'il doit traiter, il pourra bien éprouver des sentiments semblables à ceux d'un homme qui se trouverait jeté sur l'océan sans guide, n'ayant aucun port en vue, et qui s'accrocherait tantôt à un objet, tantôt à un autre sans rien voir bien distinctement.

C'est à l'absence d'études sérieuses et de préparation convenable qu'il faut attribuer la plupart des échecs qu'on a éprouvés dans les leçons de choses.

En effet, l'expérience a démontré qu'un sujet qui n'est pas préparé est généralement traité d'une manière vague, diffuse et légère. Un sujet bien préparé, au contraire, est traité d'une manière claire, animée, et produit tout son effet.

Lorsque le sujet est bien déterminé, le maître est prêt à relever les erreurs, à faire remarquer les omissions, à soumettre à l'investigation de ses élèves les points les plus difficiles, et à les conduire, par une série de questions savamment graduées, au but où il veut les amener.

Quant à la matière d'une leçon de choses, elle doit être telle que l'élève puisse toujours la comprendre tout entière après la leçon.

Une des fautes que l'on commet le plus ordinairement dans les leçons de choses, consiste à choisir des matières trop difficiles pour l'esprit des jeunes enfants. L'enfant ne peut avoir alors qu'une idée confuse du sujet. C'est pour lui quelque chose de lointain qu'il ne voit qu'imparfaitement, et que son esprit, qui n'est pas encore développé, ne peut ni saisir, ni retenir. Il est vrai qu'il pourra apprendre quelque chose sur les objets qu'on lui présente, mais ces notions lui seront données en des termes si abstraits qu'elles n'auront pas pour lui plus de sens que s'il ne les avait jamais eues.

L'esprit d'un enfant ne s'intéresse pas à ce qui est abstrait. Pour éveiller le goût et l'amour de l'étude, il faut que la matière soit présentée de la manière la plus concrète. Que le maître conduise l'élève dans les vastes champs de la nature,

qu'il lui fasse traverser les gorges, les vallons, les forêts; qu'il lui montre çà et là des rochers menaçants, des torrents qui se précipitent avec bruit. Dame Nature nous montre beaucoup de choses propres à guider l'esprit vers des pensées plus nobles et plus pures. C'est en contemplant les œuvres splendides de la nature que l'homme éprouve ces impulsions intimes qui élèvent son âme vers Celui qui est le créateur et le bienfaiteur de toute l'humanité. Sa miséricorde infinie et son affectueuse tendresse veillent toujours sur nous. En contemplant les œuvres de Dieu, dans leur grandeur et dans leur sublimité, nous voyons sa tendresse et sa bonté infinies, et nos idées du vrai, du beau et du bon s'harmonisent avec la source divine d'où elles découlent.

Nous trouvons également dans le règne minéral, végétal et animal des matières abondantes et variées pour les leçons de choses. Presque tous les animaux qui sont familiers à l'enfant pourront être le sujet d'une importante leçon de choses. On pourra ainsi lui apprendre beaucoup de détails qu'il ignore, parce qu'il n'a pas observé ces animaux avec assez d'attention.

Un fait surprenant et qui n'en est pas moins vrai, c'est que beaucoup de personnes dont l'intelligence est très-développée, ignorent une infinité de petits détails concernant les objets les plus communs. Dans ce cas n'est-il pas nécessaire de choisir dans la nature les objets les plus communs et d'en faire le sujet de leçons de choses?

Le règne végétal présente un vaste champ où l'on peut aller chercher des sujets pour les leçons de choses. La plante, l'arbre, le feuillage peuvent fournir la matière d'une leçon. Prenez une feuille par exemple. L'enfant ne l'a jamais regardée que comme une feuille. Il n'a jamais songé que la feuille avait des parties, une forme, des dimensions et beaucoup d'autres propriétés. Lorsque le maître veut faire une leçon sur un certain sujet, il serait bon qu'il l'annonçât à la classe précédente, afin de donner aux élèves le temps de recueillir tous les renseignements qu'ils pourront se procurer. Si, par exemple, il s'agit d'une feuille, les élèves auront le temps d'en ramasser de différentes espèces pour les apporter en classe. Après leur avoir fait découvrir les différentes parties, et les différentes propriétés de la feuille, après les avoir familiarisés avec la forme des diverses espèces, on pourra leur enseigner les termes sous lesquels on les désigne en botanique. Dans ces leçons il faut que le maître se souvienne que le but qu'il doit se proposer n'est pas d'entasser confusément des faits dans l'esprit, comme les algues

marines et les galets que la mer roule sur le rivage. Il doit se proposer, comme je l'ai déjà dit, de développer et de fortifier les facultés intellectuelles.

C'est une grande erreur de croire qu'on puisse parvenir à cultiver la perception au moyen des sens par les seules leçons de choses. Il est vrai que, dans la jeunesse, la faculté de percevoir par les sens est plus active que toutes les autres, mais ce n'est pas une raison pour qu'on s'en occupe presque exclusivement.

Un enfant n'est pas seulement capable de voir un objet. Il peut apprendre au sujet de cet objet beaucoup de choses qu'il retiendra et qu'il répétera lorsque l'occasion se présentera. Il exercera ainsi sa mémoire. Il peut se représenter une image de l'objet non pas tel que son maître le lui a montré, mais avec de nouvelles combinaisons, et en faire le plus bel objet qu'il ait jamais vu. Il exercera ainsi son imagination. En maniant les objets, l'enfant les comparera, remarquera les rapports qu'ils ont entre eux, leurs ressemblances et leurs différences. Il exercera ainsi son intelligence.

On pourrait se demander si les leçons de choses laissent une seule faculté intellectuelle inactive. Elles les exercent toutes à différents degrés.

Bacon est un des premiers qui ait introduit dans l'enseignement la forme concrète : c'est sous cette forme qu'il présenta tous ses arguments. Il n'a pas fondé d'école, mais il a fait quelque chose de bien plus important : il a découvert la méthode qui consiste à interroger directement la nature. C'est une méthode qui est à la portée de tout le monde : on peut ainsi nourrir l'esprit de l'étudiant sans avoir recours aux trésors des bibliothèques. La nature nous offre un vaste champ où nous pouvons faire d'abondantes moissons.

La nature nous présente beaucoup de faits importants et intéressants qui peuvent servir à nous instruire. L'expérience nous montre que dans toute entreprise le commencement doit être bon. N'est-il donc pas essentiel que le maître soit pénétré de l'importance de donner un bon fondement à l'instruction de l'enfant ? En effet, si ce fondement est bon, l'enfant, lorsqu'il sera plus grand, découvrira aussitôt une erreur qui se sera glissée dans la méthode d'enseignement et il se mettra naturellement en garde contre cette erreur. Mais si, au contraire, on lui présente la science d'une manière abstraite, si on n'a établi dans son esprit aucune base solide, tout ce qu'on lui ensei-

gnera sera incorrect, confus, et ne lui sera d'aucune utilité dans la pratique. Le jardinier donne tous ses soins aux jeunes plantes, il les élève et les dirige à sa volonté. Les plantes plus vieilles demandent moins de soins, parce qu'elles sont plus vigoureuses. Il en est de même de l'esprit de l'enfant : il demande plus de soins, il a besoin d'être fortifié, il est timide et il faut le conduire délicatement dans les champs de la science. Or, pour atteindre ce but, est-il un meilleur moyen qu'un système de leçons fondées sur un plan bien défini ? Nous soutenons que les leçons de choses sont importantes puisqu'elles fournissent des faits qui forment la base et l'édifice de la science.

ELLA M.

Millersville (Pennsylvanie.) — École normale de l'État.

---

13. — LEÇONS DE LIEU.

1.

Les leçons de lieu roulent sur la position relative des objets, sur leur description, leur représentation, leur distance, etc.

Elles ont pour but de développer chez les élèves l'attention, le sentiment de la perception, la mémoire, le jugement et le langage. Elles forment une base pour leurs études géographiques. Elles donnent aux enfants des connaissances générales.

2.

Facultés de l'esprit qui sont surtout développées par la nécessité où l'on est d'observer la position relative des objets sur la table et ailleurs, pour pouvoir décrire cette position et replacer les objets dans l'ordre qu'ils occupaient d'abord.

En étant forcés de se rappeler la position relative des objets, les enfants cultivent leur mémoire.

Ils cultivent surtout leur jugement en étudiant de quelle longueur seront les lignes qui représentent le bord du sommet de la table, et en apprenant à s'orienter.

3.

Le travail qui consiste à apprendre à s'orienter pour la seconde année, ne diffère de celui de première année que parce qu'il est plus difficile. Dans la première année, les enfants

apprennent à connaître le devant, le derrière, le côté droit, le côté gauche. Dans la seconde année, on leur montre que ces points sont variables et on leur fait connaître les points cardinaux ainsi que les points intermédiaires.

Le travail est plus difficile, parce que les enfants, étant plus âgés, peuvent comprendre des choses plus difficiles dans l'art de s'orienter.

4.

Objet :

1. Développer la perception par les sens, la mémoire, le jugement et le langage.

2. Donner l'idée du mot Nord-Est et apprendre ce mot.

Matière :

Toute direction entre le Nord et l'Est, s'appelle le Nord-Est.

Plan :

1. Révision. Révision de Nord et d'Est.

a. Faites nommer par des enfants des objets qui sont au Nord, et des objets qui sont à l'Est par rapport à eux, etc.

b. Le maître nomme des objets qui sont au Nord et à l'Est, les enfants disent dans quelle direction ils sont :

2. *Développement :*

a. Le maître demandera la direction d'un objet qui est au Nord-Est.

Parmi les enfants, les uns croiront d'abord qu'il est au Nord, les autres qu'il est à l'Est.

b. Le maître leur fera dire qu'il n'est ni au Nord, ni à l'Est, mais qu'il est entre le Nord et l'Est.

c. Les enfants nommeront d'autres objets qui sont entre le Nord et l'Est. Exercice.

d. Le maître leur dira le mot. Il le leur fera répéter.

e. Exercice. Résumé.

5.

Le travail de troisième année, qui a pour but la représentation des objets, diffère du même travail de la seconde année, parce qu'il est plus difficile. Dans la seconde année, les enfants dessinent un plan du parquet de la salle d'école à telle échelle, etc. Dans la troisième année, ils dessinent un plan de l'emplacement de l'école à telle échelle, un plan de la ville à telle échelle, et un plan de l'État à telle échelle. La raison de cette différence est que les enfants de troisième année étant

plus âgés et plus avancés, on doit leur donner des objets plus difficiles à représenter.

6.

Travail de représentation.

Première année.

On dessine sur l'ardoise un plan du sommet de la table avec et sans objets. On dessine de la même manière ce plan sur le tableau noir.

Seconde année.

On dessine sur l'ardoise et sur le tableau noir avec et sans échelle, le plan du parquet de la salle d'école, du rez-de-chaussée et de la cour de la maison d'école.

Troisième année.

Plan d'emplacement de l'école, plan des emplacements voisins, plan de la ville et plan de l'État, dessinés à telles échelles.

7.

Objet:

1. Développer la perception par les sens, la mémoire, le jugement et le langage.

2. Faire concevoir l'idée de limites appliquée aux objets qui entourent la cour de l'école et faire prononcer ce mot.

Matière:

Les objets qui entourent et qui touchent la cour de l'école forment ce qu'on appelle les limites de l'école.

1. Faites dire que la rue touche la cour de l'école à l'Est. Même chose pour les autres côtés.

a. Faites dire que tous ces objets touchent la cour de l'école.

2. Faites dire que les objets entourent la cour de l'école.

3. Faites dire par les enfants que les objets entourent et touchent la cour de l'école.

4. Apprenez-leur le mot limites. Faites écrire la phrase au tableau. Exercice.

5. Résumé.

Méthode:

1. — La maîtresse. — Où jouez-vous pendant la récréation, Emma?

Emma. — Dans la cour de l'école.

M. — Qu'est-ce qui est à l'Est de cette cour, Lea?

L. — La rue.

M. — Comment la rue est-elle située par rapport à la cour de l'école, Joe ?

J. — Elle en est voisine.

M. — Bien. Si je vous disais d'aller vous mettre debout entre la cour et la rue, où vous placeriez-vous, Horatio ?

H. — Je ne pourrais pas me tenir debout entre la cour et la rue ?

M. — Pourquoi ?

H. — Parce qu'il n'y a pas d'espace entre elles.

M. — Alors comment la cour est-elle située par rapport à la rue ?

H. — La rue touche la cour.

La classe, interrogée, approuve cette réponse.

M. — C'est bien. Qu'est-ce qui touche la cour au Sud, Walter ?

W. — La rue.

M. — Quels sont les objets qui touchent la cour au Nord ?

W. — Des lots de terrain.

Même chose pour les autres côtés.

M. — Que dites-vous des rues, des lots de terrain, etc., par rapport à la cour ?

L'élève. — Qu'ils touchent la cour.

M. — C'est exact. Puisqu'ils touchent la cour, ils sont..... ?

E. — Ils sont autour de la cour.

M. — Jusqu'où sont-ils autour de la cour ?

E. — Ils sont tout autour.

M. — C'est bien. Quel mot synonyme de tout autour pouvons-nous employer pour exprimer cette idée.

Les élèves ne savent pas.

M. — Nous pouvons dire qu'ils entourent la cour.

Exercice sur ce mot.

M. — Qu'est-ce que vous avez appris aujourd'hui, Wilhie ?

W. — J'ai appris que des objets entourent et touchent la cour de l'école.

M. — Comment appelle-t-on les objets qui entourent et qui touchent l'école ?

Les enfants ne savent pas.

M. — On les appelle les limites de la cour de l'école.

Le maître fait répéter le mot limites. Exercice. On écrit la phrase au tableau, exercice. On efface la phrase, nouvel exercice.

Résumé.

M. — Qu'est-ce que vous avez appris aujourd'hui, William?

W. — J'ai appris que les objets qui entourent et qui touchent la cour de l'école s'appellent les limites de cette cour.

On exerce les enfants sur le mot limites.

8.

Cinq questions adressées aux enfants pour un examen à la fin du trimestre.

1. Nommez les points cardinaux principaux et intermédiaires.

2. Dessinez le plan de notre ville à l'échelle d'un pouce carré pour un mille carré.

3. Dans quelle direction se trouvent le State-House (1), l'hospice des aveugles, l'hospice des sourds-muets, par rapport à l'école?

4. Dans quel État sommes-nous? Indiquez-en les limites. Nommez trois des plus importantes productions de cet État.

5. Où sont la prison et l'Université de l'État?

9.

Réponses à cinq autres questions posées à des enfants pour un examen trimestriel.

1. Les plus grandes villes de l'Indiana par ordre d'importance sont: Indianapolis, Evansville, Fort Wayne, Terre-Haute, La Fayette, New Albany, Madison et Richmond.

2. Indianapolis est la capitale de l'Indiana. Elle a cinquante-six ans d'existence. Sa population est de 100,000 âmes.

3. Vincennes, la plus ancienne ville de l'Indiana, est dans la partie occidentale de l'État, sur le fleuve Wabash. Elle fut fondée par les Français en 1735.

4. Les principaux produits de l'Indiana sont: le charbon, le blé, le froment, le seigle, l'orge, l'avoine, l'herbe, le tabac, les pommes de terre, les fruits et les bestiaux.

5. Parmi les arbres forestiers, on remarque le noyer, l'é-

(1) On appelle *State-House* aux États-Unis le Capitole ou édifice ou siége l'Assemblée législative de chaque État.

rable à sucre, le hêtre, le chêne, le frêne, le sycomore, le hickory (1), le peuplier, le bouleau, le sassafras (2) et le mûrier.

SUSIE B.

Indianapolis (Indiana). — Training school.

---

14. — DE L'ENSEIGNEMENT DE LA LECTURE.

1.

Avantages qu'un enseignement convenable de la lecture peut procurer aux élèves.

1. Développement de l'intelligence.
2. Développement du corps.
3. Une bonne articulation, une bonne énonciation et une bonne prononciation.
4. La faculté de s'approprier les pensées, les sentiments, les volontés de l'auteur que l'on lit.
5. La faculté d'exprimer en langage convenable et de la manière convenable les pensées, les sentiments et les volontés d'un auteur qu'on s'est appropriés.
6. Habitude d'attention et d'exactitude dans les pensées et dans les actions.

2.

Travail que les élèves doivent faire pour acquérir une bonne articulation, une bonne énonciation et une bonne prononciation.

Pour arriver à ce résultat, le maître devra les faire épeler très-souvent par sons, et leur faire analyser les mots par syllabes et par sons.

Le maître doit prononcer les mots rapidement et avec exactitude, et les enfants doivent l'imiter.

Il faut d'abord apprendre aux enfants à prononcer correc-

(1) Espèce de noyer particulière à l'Amérique.
(2) Arbre de la famille du laurier.

(*Notes du Traducteur.*)

lement et facilement chacune des syllabes d'un mot, puis toutes les syllabes ensemble ou le mot entier, et enfin plusieurs mots ensemble.

Le maître doit constamment exercer ses élèves sur ces points et ne jamais les laisser parler d'une manière indistincte.

3.

Faut-il commencer par apprendre à PARLER, *apprendre à* LIRE *ou apprendre à* ÉPELER ?

Il faut enseigner d'abord les mots parlés, parce qu'ils sont l'expression des idées et que les enfants doivent apprendre à exprimer leurs idées aussitôt qu'ils en ont.

Il faut leur enseigner ensuite les mots imprimés, qui sont la représentation des mots parlés.

Après les mots imprimés, on leur enseignera les sons élémentaires, qui sont des parties de mots imprimés : la partie doit être enseignée après le tout.

Puis viendront les lettres, qui représentent des sons élémentaires et sont des parties de mots imprimés.

4.

Trois espèces d'exercices préparatoires aux leçons de lecture.

1° La gymnastique ; 2° exercices sur la respiration ; 3° travail de la voix.

La gymnastique est recommandée comme exercice préparatoire, parce qu'elle intéresse les élèves, elle les réveille, et, en fortifiant leurs organes, elle met leur corps dans une meilleure condition.

5.

Du choix des textes de lecture.

Il faut que les textes choisis pour les leçons de lecture soient : 1° intéressants ; 2° instructifs ; 3° propres à développer les facultés de l'esprit ; 4° propres à exercer une influence morale ; 5° d'un style correct.

Le texte doit être intéressant, pour que l'élève ne se fatigue pas avant la fin de la leçon, et qu'il puisse y prêter volontairement toute son attention et en retirer ainsi le plus de fruit possible.

Il faut que le style en soit correct, pour donner un bon exemple à l'élève. Si l'élève entend toujours des pensées exprimées correctement, il fera naturellement tous ses efforts pour exprimer les siennes de la même manière. Il acquerra ainsi des habitudes qui lui serviront pendant toute sa vie.

6.

A quoi le maître doit-il veiller pendant la leçon de lecture?

Il doit reprendre l'élève au point de vue de l'articulation, de l'énonciation et de la prononciation; au point de vue de l'élévation, de la force et de l'ampleur des tons, Il faut aussi surveiller la position du corps, des pieds, des mains, du livre, et l'expression.

Pendant la leçon de lecture, il faut reprendre l'élève par rapport à l'élévation, à la force et au volume des tons, afin de lui donner l'habitude de lire doucement, naturellement et d'une manière agréable. Il apprendra ainsi à exprimer les pensées, les volontés et les sentiments de l'auteur comme s'ils étaient les siens propres. Par ce moyen, il acquerra aussi un son de voix agréable dans la conversation.

Il faut surveiller la position du corps, parce que le corps est l'instrument de l'esprit. Si le corps n'est pas en bonne condition, ce qui n'aura pas lieu s'il n'est pas dans la position convenable, l'esprit ne pourra pas agir comme il devrait le faire, et alors l'élève ne retirera pas de sa leçon tout le fruit qu'elle doit lui procurer.

Il faut aussi faire attention à la position du livre, parce que c'est de là que dépend en grande partie la clarté de la lecture. Si l'élève tient son livre trop bas, par exemple, sa tête se penchera en avant, son organe vocal n'aura pas toute sa liberté, et la lecture sera indistincte.

7.

Défauts observés dans l'enseignement de la lecture. Comment y porter remède?

J'ai remarqué que certains professeurs permettent à leurs élèves de s'arrêter et d'épeler les mots qu'ils ne peuvent pas prononcer. D'autres leur laissent prononcer le mot sans les interroger sur le sens. D'autres encore lisent la leçon et disent

aux enfants de les imiter, ce qui produit ce résultat de ne pas apprendre à l'enfant à lire par lui-même. D'autres enfin font lire les élèves à tour de rôle; alors les élèves ne sont pas attentifs.

Je combattrais le premier défaut en exerçant les enfants sur les mots entiers jusqu'à ce qu'ils fussent capables de les reconnaître à première vue sans être obligés de les épeler.

Je combattrais le dernier défaut en appelant au hasard un élève de la classe et en lui faisant continuer la lecture. De cette façon la reponsabilité serait la même pour tous.

NETTIE N.

Indianapolis (Indiana). — Training school.

---

15. — DE L'ENSEIGNEMENT DE LA GRAMMAIRE.

(1re année.)

Examen sur la méthode.

Quest. 1. — D'après combien de méthodes générales peut-on présenter le sujet de la grammaire anglaise?

Rép. — D'après deux méthodes générales :

D'après la méthode orale ou d'induction, dans laquelle on conduit l'élève à observer, à généraliser et à former la proposition. Dans cette méthode, on va du particulier au général, du connu à l'inconnu.

D'après la méthode de déduction, dans laquelle on se sert d'un livre de classe. Dans cette méthode on apprend par cœur la proposition et on l'explique ensuite.

Quest. 2. — Indiquez la marche que l'on suit dans la méthode d'induction.

Rép. — Dans cette méthode, nous allons du particulier au général, du connu à l'inconnu. Nous nous occupons : 1° des objets; 2° des idées; 3° des noms. Dans un devoir de classe, nous considérons : 1° la révision; 2° le développement de la nouvelle idée; 3° nous exerçons les élèves par des questions orales ou par un travail fait au tableau noir; 4° nous formons la proposition.

Quest. 3. — Comment vous y prendriez-vous pour développer l'idée d'analyse?

Rép. — Pour développer la définition du mot analyse, je

prendrais un objet qui, composé de parties, forme cependant un tout unique. Par exemple, prenant une montre, je dirais à mes élèves :

Une montre forme-t-elle un tout unique ?

— Oui.

— Est-elle composée de parties ?

— Oui.

— Quelles sont les parties qui la composent ?

— La boîte, le cadran, les aiguilles, le verre, le ressort, les roues.

J'écrirais au tableau le nom de ces parties à mesure que les élèves les indiqueraient. Je parlerais ensuite d'une horloge, et je ferais nommer par mes élèves les parties d'une horloge qui ne se trouvent pas dans une montre.

Les élèves. — La montre est composée de parties.

Le Maître. — Comment appelez-vous ce que je viens d'écrire ?

Les élèves. — Une phrase.

Le Maître. — Les parties d'une montre ont-elles toujours été unies ensemble ?

Les élèves. — Non.

Le Maître. — Qu'en concluez-vous ?

Les élèves. — Nous en concluons que puisqu'elles n'ont pas toujours été unies ensemble, on peut encore les séparer.

Le Maître. — Croyez-vous qu'on puisse aussi diviser la phrase en ses parties ?

Les élèves. — Oui.

Le Maître. — Comment votre père ou l'horloger s'y prendrait-il pour diviser une montre en ses parties ?

Les élèves. — Il la démonterait méthodiquement et en mettrait soigneusement toutes les parties de côté.

Le Maître. — Comment vous y prendriez-vous pour diviser une phrase en ses parties ?

Les élèves. — J'opérerais avec méthode, prenant : 1° le sujet ; 2° le prédicat ; 3° le complément du sujet ; 4° le complément du prédicat.

Le Maître. — Quel est le sujet ?

Les élèves. — C'est « montre ».

Le Maître. — Quel est le prédicat ?

Les élèves. — C'est « est composée ».

Le Maître. — Quel est le complément du sujet ?

Les élèves. — C'est « la ».

Le Maître. — Quel est le complément du prédicat ?

Les élèves. — C'est « de parties ».

Quest. 4. — Quelles sont les idées qui sont développées et quel est le rôle du maître ?

Rép. — On développe les idées de l'élève sur des objets connus. Le rôle du maître consiste à diriger la classe.

Quest. 5. — Comment peut-on s'assurer que les élèves ont bien compris ?

Rép. — Je m'en assurerais en les envoyant au tableau, où je leur ferais écrire une phrase qu'ils devraient diviser en ses parties. Je demanderais alors aux élèves ce qu'ils viennent de faire. Ils me répondraient qu'ils viennent de « diviser une phrase en ses parties ».

Je leur demanderais ensuite quel est le rôle de chaque mot dans cette phrase. S'ils divisaient cette phrase et s'ils me répondaient sans hésitation, j'en conclurais qu'ils ont bien compris la leçon.

Quest. 6. — Expliquez comment on arrive à une définition. Prenez pour exemple le mot analyse.

Rép. — Après m'être assuré que les élèves ont bien compris mes explications, je leur ferais écrire sous leur phrase l'énonciation de ce qu'ils ont fait, c'est-à-dire « diviser une phrase en ses parties ». Eh bien, mes enfants, leur dirais-je alors, il y a un mot qui, à lui tout seul, en dit tout autant que les six mots que vous venez d'écrire. Qui est-ce qui sait quel est ce mot ?... Personne ? Eh bien, le mot qui signifie « diviser une phrase en ses parties », c'est *analyse*. Je ferais dire par toute la classe que l'opération qui consiste à diviser une phrase en ses parties s'appelle *analyse*. Je verrais ensuite si l'un des élèves peut répéter la même chose en commençant par le mot analyse, et j'obtiendrais ainsi la définition de ce mot.

La méthode que je viens d'exposer s'applique à toutes les définitions quelles qu'elles soient : j'ai choisi le mot analyse pour donner plus de clarté à mon exposition.

Quest. 7. — A quoi servent les révisions ?

Rép. — Je ferais des révisions pour trois motifs :

1° Pour graver plus fermement la leçon dans l'esprit de l'élève.

2° Pour m'assurer que la leçon a été bien comprise.

3° Pour rattacher la nouvelle leçon à celle qui l'a précédée.

Quest. 8. — Quelle observation pouvons-nous faire sur la mise en pratique de la méthode d'induction ?

Rép. — Nous pouvons remarquer que si cette méthode est lente, elle est sûre ; les élèves étudient avec beaucoup d'intérêt et ils retiennent longtemps ce qu'ils ont appris. Elle apprend à l'enfant à compter sur lui-même, elle lui apprend à observer, et elle exige de grands efforts de la part du maître.

Quest. 9. — Commenceriez-vous par enseigner le mot ou la phrase?

Rép. — Je commencerais par enseigner la phrase; mais on pourrait commencer par l'un ou par l'autre. Je commencerais par enseigner la phrase, parce que l'enfant se sert de phrases pour parler : il observe le tout avant d'en observer les parties.

Quest. 10. — A quelle époque peut-on mettre un livre de classe entre les mains des enfants? A quelle époque peut-on leur faire faire des compositions?

Rép.—L'époque à laquelle on peut mettre un livre de classe entre les mains des enfants dépend beaucoup de leur âge et des progrès qu'ils ont faits.

Je ferais faire des compositions aux enfants dès qu'ils pourraient écrire une phrase. Quand ils peuvent écrire une phrase, ils peuvent en écrire davantage.

ADAH C.

Ypsilanti (Michigan). — École normale de l'État.

---

16. — RAPPORTS FAITS PAR LES ÉLÈVES DE L'ÉCOLE NORMALE APRÈS LEURS VISITES DANS LES CLASSES DE L'ÉCOLE PRIMAIRE ANNEXE.

L'inspection du matin dans cette salle n'a pas été très-brillante. L'atmosphère était lourde. Les enfants étaient réunis dans la salle d'école, ils étaient à leurs places. La maîtresse leur faisait chanter un air vif; mais l'apathie générale et la difficulté de régler la voix, car les enfants étaient enrhumés, firent échouer presque entièrement cette tentative. On laissa ensuite les élèves faire ce qu'ils voulurent à leurs places: ils n'étudièrent pas, mais ils ne firent pas de bruit.

La maîtresse commença ensuite l'exercice religieux en chantant une hymne, et les enfants l'accompagnèrent. Elle lut ensuite un passage de la Bible, que le bruit de la toux des enfants nous empêcha presque d'entendre. A un signal donné, toutes les têtes s'inclinèrent, et les élèves répétèrent, après la maî-

tresse, l'Oraison Dominicale, qui termina la prière du matin.

Pendant ces exercices, il y avait dans les manières de la maîtresse beaucoup de calme et de gravité, et pendant la prière, elles prirent une aimable solennité.

La maîtresse ne témoigna pas une seule fois la moindre irritation, malgré les circonstances qui empêchaient d'obtenir des élèves toute la promptitude et toute l'attention qu'on obtient dans d'autres moments. Les enfants ne furent pas irrités et excités, comme ils l'auraient été si leur maîtresse avait témoigné son déplaisir pour une chose qu'ils ne pouvaient pas empêcher.

Les élèves qui faisaient le plus de bruit en toussant semblaient faire tous leurs efforts pour se retenir. Et ce bruit ne produisait pas de mauvais effet sur les autres.

Les enfants se conformèrent par sympathie aux sentiments de calme et de respect témoignés par la maîtresse. Et quoiqu'ils ne se rendissent compte ni des causes ni des effets de ces sentiments, ils n'en prenaient pas moins l'habitude d'éprouver ces sentiments, et chacun d'eux s'habitue ainsi à s'unir promptement et tranquillement avec les autres pour faire le travail imposé pour le moment.

Degré élémentaire. — Classe supérieure.

A notre entrée dans la salle, la maîtresse était absente, mais les élèves étaient tous à leurs places; ils étudiaient. Ils continuèrent d'apprendre leurs leçons jusqu'à 9 heures moins 5 minutes. Alors la quatrième année fit un exercice de calcul. Un élève de chaque section quittait sa place, se mettait devant ses camarades et dictait deux additions. Il appelait un de ses camarades, celui qu'il voulait, pour donner la réponse; il retournait ensuite à son pupitre, et il était remplacé par un autre.

Les élèves firent cet exercice tout seuls, et ils y mirent autant d'entrain et autant de bonne volonté que s'ils avaient récité leurs leçons à la maîtresse.

Un élève de troisième année faisait le tour des pupitres en examinant les ardoises de sa section, puis il rendait compte du travail à la maîtresse.

L'élève désigné pour faire cette inspection ne témoignait aucun sentiment de supériorité sur ses camarades de section, qui, de leur côté, ne manifestaient aucun sentiment d'envie.

Ces exercices, qui se font avant l'heure de la classe, ont pour but d'empêcher les retards et de préparer l'esprit des enfants à l'étude. La nature de ces exercices fortifie chez eux l'aptitude à l'observation, et les habitue à se diriger eux-mêmes. Ils ont aussi conscience de leurs talents, qu'ils développent de cette façon. Ils sentent croître en eux le désir de la science et de l'habileté : c'est pour cela qu'ils s'intéressent tant à ces exercices.

Les exercices religieux se composèrent d'un chant suivi de l'Oraison Dominicale, et d'un autre chant suivi du Psaume 23. Les élèves se joignirent à la maîtresse pour faire ces exercices.

Les manières de la maîtresse étaient respectueuses, et presque tous les élèves témoignèrent beaucoup de recueillement et d'attention.

Pour une cause quelconque, quelques élèves ne s'unirent pas d'intention avec le reste de l'école. Par là ils perdirent la grâce que cet exercice spécial leur aurait attirée, et ils furent soustraits à l'influence qu'il aurait eue sur leur esprit pendant tout le jour.

On remarquait dans cette salle un progrès évident sur la *Primary Room*. Dans la *Primary*, on amusait les enfants pour les faire rester tranquilles, tandis qu'ici ils avaient plus d'initiative personnelle et étaient plus studieux. Le respect témoigné par les premiers était plus inconscient, le respect témoigné par les seconds était plus réfléchi.

Et cependant les élèves de ces deux classes étaient unis d'intention avec la maîtresse qui, par ses manières, leur inspirait l'amour et le respect qui sont dus à l'Être suprême.

BERTHA W.

Indianapolis (Indiana). — Training school.

---

17. — MOBILIER DE L'ÉCOLE.

Le choix du mobilier d'une école a une grande importance, non-seulement pour développer chez les élèves le sens de l'esthétique, mais encore pour les faire travailler convenablement. Les pupitres doivent être commodes ; il faut qu'ils soient un peu inclinés, simples et non doubles comme ils l'étaient autrefois. Il ne doit pas y en avoir plus de cinquante dans une salle; il doit y avoir entre les rangées des espaces suffisants pour permettre de passer facilement.

Il faut aussi choisir avec soin le tableau, afin qu'il puisse servir d'ornement à la salle, et en même temps rendre le travail de la classe plus distinct et plus intelligible. La maîtresse pourrait donner encore plus d'attrait à la salle de classe, en dessinant sur le tableau quelque objet qui puisse plaire aux yeux, ou bien, si elle ne sait pas dessiner, en y inscrivant une citation à la portée de l'intelligence des élèves.

Dans les classes supérieures, elle pourrait inspirer à ses élèves un si grand désir de voir toujours le tableau propre, qu'elles se chargeraient elles-mêmes de l'entretenir dans cet état.

Une estrade serait très-commode. Elle permet à la maîtresse d'embrasser d'un seul coup d'œil toute la salle et de mieux tenir ses élèves. La présence de la maîtresse sur l'estrade lui donne un air de dignité qui a une grande influence sur l'esprit des élèves. Lorsque l'on fera des exercices publics ou généraux, cette estrade sera d'une grande utilité pour les élèves et pour les visiteurs, qui pourront voir et entendre l'orateur plus distinctement que s'il était de plain-pied avec eux.

Il y a d'autres petits meubles moins importants dont le choix dépend beaucoup du jugement et du goût de la maîtresse. Parmi ceux-ci, il faut placer une horloge, qui servira à la maîtresse à déterminer la durée des récitations, l'heure à laquelle elle doit terminer la classe, l'heure des récréations, etc. Ce fidèle moniteur pourra aussi donner d'importantes leçons aux enfants. Ajoutez-y des pointes de graveur et du pastel pour l'usage des élèves.

Il faut mettre dans un coin un panier pour les papiers, et un thermomètre qui servira à régler la température de la salle.

Dans les *Intermediate Schools*, *High Schools* et *Normal Schools*, il serait bien à désirer qu'il y eût une bibliothèque, quelque restreinte qu'elle fût, contenant des livres de renseignements. Il devrait aussi y avoir dans ces écoles une table, outre celle de la maîtresse, où les élèves pourraient aller s'asseoir pour lire et pour écrire.

En dernier lieu viennent les objets destinés à développer chez les élèves le sentiment du beau. Ces objets ne sont pas les moins importants : ils peuvent se composer de supports, de vases, de statues, de tableaux et d'une jardinière.

S'il n'est pas possible à une maîtresse de se procurer tous les objets dont je viens de parler, il faut absolument que les

choses qui sont sous sa responsabilité et sous celle des enfants soient entretenues avec le plus grand soin.

Son pupitre, ses registres, les règles, la gomme élastique, les paillassons, les pointes de graveur, etc., doivent toujours être en bon ordre.

Que les livres des élèves soient proprement rangés dans leurs pupitres lorsqu'ils ne s'en servent pas, que toutes les choses inutiles soient serrées : ils contracteront ainsi des habitudes d'ordre et de propreté qui leur seront très-utiles dans la suite.

ANNA W.

Dayton (Ohio). — École normale municipale.

---

18. — DE L'ENSEIGNEMENT DU DESSIN.

1. Quelle est l'espèce de dessin qu'on peut enseigner le plus avantageusement dans les Common Schools?

Rép. — Le dessin que l'on peut enseigner le plus avantageusement dans les Common Schools ne consiste pas à faire de simples copies, ni à peindre. On doit enseigner les proportions, les principes et les éléments du dessin pratique, des figures de la géométrie plane et rendre familière aux élèves la beauté des formes.

On veut ordinairement que les enfants puissent dessiner au tableau, ce qui suppose la connaissance des principes de la perspective, de la lumière et de l'ombre. Or pour connaître ces choses il faut une longue expérience et une étude approfondie des éléments du dessin. Il serait impossible pour les élèves de reproduire des dessins compliqués, si la connaissance des principes élémentaires ne leur permettait pas de les réduire aux formes simples. Il faut rendre le dessin intelligible pour l'élève. Il faut qu'il puisse distinguer et expliquer les principes élémentaires de chaque figure.

2. Quel avantage l'élève retire-t-il de l'étude du dessin dans les *Public Schools?*

Rép. — Si l'étude du dessin est bien faite dans les *Public Schools*, elle apprendra à l'élève la loi des proportions, elle cultivera son jugement. L'analyse et l'étude attentive du modèle lui apprendront à observer. La perception par les sens, l'imagination, l'intelligence de l'élève seront ainsi cultivées.

Le goût et le sentiment du beau se développeront en lui. L'étude complète du dessin rend familiers à l'élève les éléments de la géométrie. L'explication des figures qu'il a dessinées lui donne la facilité d'exprimer ses pensées dans le langage le plus élégant ou dans un bon style.

3. Comment vous y prendriez-vous pour donner une leçon de dessin sur l'ardoise et sur le tableau.

Rép. — Pour donner une leçon de dessin sur l'ardoise, la maîtresse doit donner à la classe la copie d'une figure facile à analyser. Ensuite elle enlèvera la copie et dictera aux élèves. Elle leur dira d'abord de dessiner sur leurs ardoises les contours, les lignes d'une certaine longueur, qu'elle tracera elle-même au tableau noir, afin que les élèves puissent comparer et rectifier leur propre travail. La maîtresse doit donner les indications promptement et forcer tous les élèves à travailler ensemble. Lorsque les élèves auront dessiné les contours, la maîtresse dictera le nombre de divisions, de lignes, etc., jusqu'à ce que la figure soit achevée. Tout cela doit être dessiné en lignes ponctuées ou en lignes pleines très-légères. La maîtresse dira ensuite aux élèves de joindre les points par des lignes pleines et d'effacer les lignes de construction.

La leçon de dessin au tableau noir se donne à peu près de la même manière, en dictant. Mais, dans ce cas, la maîtresse n'accompagne pas les élèves, qui doivent dessiner tout seuls d'après les indications de la maîtresse. Les proportions doivent être beaucoup plus grandes que dans la leçon précédente. Les élèves complètent, joignent les points par des lignes pleines et effacent comme il a été dit ci-dessus.

4. Quels sont les divers procédés que doit employer un élève pour dessiner d'après une copie ?

Rép. — Il doit d'abord analyser la figure et la décomposer en ses éléments, reconnaître les lignes de construction qui doivent servir de base à la figure, et déterminer les proportions des diverses parties. Il doit ensuite esquisser les lignes de construction. Les lignes de géométrie plane doivent avoir certaines proportions conformes aux éléments inférieurs. Il dessinera d'abord les éléments importants, auxquels il ajoutera les éléments particuliers au modèle. Après avoir terminé sa figure, il joindra les points par des lignes pleines et il effacera les lignes de construction.

5. Comment faut-il s'y prendre pour faire dessiner les élèves avec propreté et avec soin ?

Rép. — Il faut les faire dessiner sur l'ardoise jusqu'à ce qu'ils soient assez forts pour dessiner sur le papier ou sur le cahier.

La maîtresse doit ramasser les cahiers de dessin et les garder jusqu'à ce que les élèves en aient besoin. Elle doit les examiner, montrer aux élèves les fautes qu'ils ont faites et leur indiquer la manière de les éviter.

Ne permettez pas aux élèves de dessiner sur leur cahier avant qu'ils aient suffisamment étudié la figure sur leur ardoise. Faites-leur comprendre le mauvais effet produit par la vue d'un dessin mal soigné. La maîtresse devra comparer le travail des différents élèves et leur montrer la différence qu'il y a entre un cahier propre et bien tenu et un autre cahier sale et mal tenu. Si les élèves persistent à présenter un travail mal fait, il faut les priver de l'usage de leurs cahiers. Ce moyen produira assurément de l'effet, car ils aiment bien mieux dessiner sur leurs cahiers que sur les ardoises.

JULIA K.

Age : dix-sept ans.

Milwaukee (Wisconsin.) — Normal department.

---

19. — L'EXERCICE.

L'autre jour, en cherchant des sujets de dissertation, je trouvai celui-ci, qui me parut avoir une importance considérable surtout pour nous autres écolières. Car nous prenons un vif intérêt à nos études et nous sommes portées à nous oublier nous-mêmes et à nous livrer avec excès à ce qu'on peut appeler l'exercice mental. Assurément il n'en est pas ainsi de nous toutes (je fais moi-même exception).

Nous voyons avec peine quelques-unes de nos amies qui jouissaient d'une bonne santé et qui se distinguaient par leur gaieté, prendre un air pâle et sérieux. Presque épuisées par le travail, elles attendent avec impatience l'arrivée du vendredi, afin d'avoir quelques moments pour repasser une leçon qu'elles ont négligée pendant la semaine, parce qu'elles n'avaient pas le temps de l'apprendre aussi bien qu'elles l'auraient désiré.

C'est à ces amies que nous voudrions dire : « Allons, faisons un peu d'exercice. »

Cet exercice sera-t-il mental ou physique ? Et s'il est mental,

de quelle espèce sera-t-il? Prendrons-nous le damier ou l'échiquier? Mais comment cet exercice pourra-t-il convenir à un étudiant fatigué par l'étude ou à un homme d'affaires qui quitte son travail à la tombée de la nuit, la tête en feu? Son corps tout brisé ressemble à un amas de cendres chaudes. Il est complétement épuisé par les efforts qu'il a faits pendant tout le jour pour augmenter de dix dollars la distance qui doit séparer sa postérité de la maison des pauvres. Qu'un tel homme, en quittant son bureau, aille de nouveau se mettre la tête en feu pour résoudre quelque problème d'échecs bien ardu, n'est-ce pas comme si un scieur de long, voulant se reposer de ses fatigues de la semaine, demandait sa scie et passait sa soirée du dimanche à scier pour s'amuser? Nous avons assez peu de récréation dans tous les cas, permettez-nous donc de prendre cette récréation en dehors de l'ordre intellectuel.

Assurément les échecs ont du bon, mais, pour ma part, je crois qu'un jeu qui nécessiterait moins l'emploi de l'intelligence conviendrait mieux dans cette circonstance. La nature ne demande pas que nous fassions des efforts continus. Nous devons prendre l'exercice convenable dans le temps convenable.

Nous entendons souvent demander si l'on peut considérer la danse comme un exercice salutaire. A cette question nous répondons ceci : Si la danse vous fait du bien elle vous amuse, et si elle vous amuse elle vous fait du bien. Mais il y a beaucoup d'autres divertissements qui nous amuseraient tout autant et qui nous forceraient à aller au grand air. Par exemple, nous pouvons prendre de l'exercice en faisant tous les jours une longue promenade à pied. Assurément ce genre d'exercice n'est pas parfait. Ce n'est pas un jeu qui puisse distraire l'esprit des soucis quotidiens, l'homme inquiet songe à ses ennuis tout en marchant. Chaque mille qu'il fait le fatigue au physique et au moral. On peut aussi objecter que l'état de la température ne permettra pas toujours de se livrer à cet exercice.

Nous ne pouvons ni faire des promenades sur l'eau pendant l'hiver, ni patiner pendant l'été. Pour jouer à la balle il faut avoir des camarades. Pour se promener à cheval il faut avoir de l'argent. Pour tous ces exercices il faut la lumière du jour. Il semble donc qu'il nous soit impossible de nous procurer tout l'exercice dont nous avons besoin. Je crois cependant que nous pouvons remplacer avantageusement ces divertissements en fréquentant nos écoles publiques. Elles sont généralement

situées dans la partie la plus élevée de la ville, et on ne peut y accéder de tous côtés que par un terrain en pente. Pour moi, lorsque je suis un peu en retard et que j'entends le plus joyeux de tous les sons, les dernières notes de la cloche qui disent aux élèves de se hâter, je cours, je cours de toutes mes forces jusqu'à ce que je sois arrivée au dernier étage. Vous savez comme moi qu'il n'y a rien de plus agréable et que nous aimons toutes beaucoup ce genre d'exercice. Mais je crois que c'est ce qu'on appelle gravir la colline de la science, genre d'exercice indispensable. Nous continuerons donc de travailler assidûment sans nous plaindre, persuadées que, dans l'avenir, nous trouverons à l'école un genre d'exercice auquel nous pourrons toutes nous livrer.

MARY Mc V.

Ypsilanti (Michigan). — École normale de l'État.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

Primary Schools.

I. — *Leçons de choses.*

Pages.

Esquisse d'une leçon sur les propriétés du pain (Indianapolis). 1
Esquisse d'une leçon sur l'éponge (Dayton)..... 3
Esquisse d'une leçon sur la fusibilité (Indianapolis)..... 6
Esquisse d'une leçon sur la comparaison d'un animal et d'une plante (Dayton)..... 7
Leçon de lecture (combinée avec la leçon de choses) (Cincinnati). 12

II. — *Langue maternelle.*

Exercice de grammaire (Cincinnati)..... 14
Exercice de grammaire (Cincinnati)..... 15
Exercice de grammaire (Corry)..... 16
Analyse avec diagramme explicatif..... 17
Analyse (Whitewater)..... 18
Orthographe (New Jersey)..... 18
Exercice d'observation et d'expression (New Jersey)..... 19
Exercice de description (Cleveland)..... 20
Description d'une image du livre de lecture (Dayton)..... 20
Description de la même image (Dayton)..... 21
Description d'une autre image (Cleveland)..... 22
Exercice de construction (New Jersey)..... 22
Notre école (Cincinnati)..... 23
Notre école (Cincinnati)..... 24
Notre école (Cincinnati)..... 25
Notre école (Cincinnati)..... 26
Lettre (Littleton)..... 26
Le papier (New Jersey)..... 27
Lettre d'une petite fille indienne (Wyandott)..... 28
Fragment de lettre (Wyandott)..... 28
Lettre d'un petit Indien (Wyandott)..... 29

III. — *Calcul oral et écrit.*

Pages.
Calcul élémentaire (Cleveland) 29
Problèmes d'arithmétique (Cleveland) 30

IV. — *Géographie.*

Questions de géographie (3e année). (Cleveland) 31
Questions de géographie (4e année). (Cleveland) 31
Autres questions de géographie (4e année). (Cleveland) 32
Questions de géographie et de topographie (Dayton) 33
Examen trimestriel de géographie (2e année). (Newport) 33
Même examen (3e année). (Newport) 33

V. — *Dessin.*

Dessin linéaire (Newport) 34
Dessin à main levée (avec une figure). (Sandusky) 34
Autre dessin à main levée (avec une figure). (Sandusky) 36
Dessins de Milwaukee

DEUXIÈME PARTIE

Grammar Schools.

I. — *Langue maternelle.*

Exercice de grammaire et de rédaction (Bay City) 37
Grammaire (7e année). (Indianapolis) 39
Grammaire (6e année). (West des Moines) 40
Exercice de rédaction (Fitchburgh) 41
Composition (Comté de Gloucester) 43
Histoire d'une famille (Comté de Middlesex) 43
Rédaction au tableau noir : Les Vacances (Boston) 45
Maud Muller (Boston) 47

II. — *Descriptions d'objets et d'images.*

Exercices élémentaires (Indianapolis) 48
La vendange (Avondale) 49
Même sujet (avec gravure). (Cincinnati) 50
Même sujet (Cincinnati) 52
Les charpentiers (Milwaukee) 52
Deux vignettes historiques (Boston) 53
Les églises de notre ville (York) 54
Notre ville, ses rues et ses édifices (Indianapolis) 56
Le « Common » de Boston (Boston) 56
L'Exposition de Cincinnati (Avondale) 57
Description d'un incendie (Cincinnati) 58
Siloam (Comté de Monmouth) 60
Mon excursion dans l'Ouest (Boston) 61

III. — *Exercices de style : Narrations.*

Pages.
Une promenade en Street-car (Milwaukee)..... 64
Même sujet (Milwaukee)..... 66
Même sujet (Milwaukee)..... 67
Même sujet (Milwaukee)..... 68
Même sujet (Milwaukee)..... 69
Même sujet (Milwaukee)..... 70
La neige (avec texte anglais). (Cincinnati)..... 72
Le sapin (avec texte allemand). (Cincinnati)..... 74
Les feuilles (Boston)..... 75
Les fleurs (Milwaukee)..... 76
Les poches (Newark)..... 77
Les chemins de fer (Milwaukee)..... 78
Les livres (Milwaukee)..... 79
Les journaux (Comté d'Hudson)..... 81
La main (Comté de Monmouth)..... 82
La sieste de l'après-midi (Boston)..... 84
Histoire d'un petit marchand de journaux (Comté de Monmouth). 85
Histoire et aventures d'un vieux livre (Cincinnati)..... 87
Même sujet (Cincinnati)..... 88
Autobiographie d'un vieux fusil (Cincinnati)..... 89
Histoire et aventures d'un vieux fusil (Cincinnati)..... 90
Histoire d'un vieux fusil racontée par lui-même (Cincinnati).... 91
Autobiographie d'un vieux fusil (Cincinnati)..... 92
Le travail (Leiperville)..... 93
Les bonnes manières (Boston)..... 94
La distinction (Leiperville)..... 96
L'intempérance (Comté de Harren)..... 97
Plaisirs de la lecture (Milwaukee)..... 98
Les enfants d'aujourd'hui (Comté de Gloucester)..... 99
L'amour (Nouvelle-Orléans)..... 101
Mon été à Hillsborough Farm (Comté de Middlesex)..... 102

IV. — *Exercices de style : Lettres.*

A une cousine (Indianapolis)..... 105
A une tante (Boston)..... 105
A une amie (Boston)..... 106
A une amie (Clarence)..... 107
A une cousine (Clarence)..... 108
A une amie (Indianapolis)..... 109
A une amie (Indianapolis)..... 109
A un père (Indianapolis)..... 110
A une amie (Indianapolis)..... 111
A un cousin (Indianapolis)..... 111

Pages.
A une amie (Dayton) 112
A une amie (Dayton) 113
A un cousin (Perrineville) 113
A une amie (Boston) 115
Au président Grant (Glendale) 116

V. — *Exercices de style : La vie domestique.*

Ma première expérience de ménage (Comté de Bergen) 118
Le ménage (Avondale) 120
Je vais à la maison (Comté de Middlesex) 121
Les petites filles sont la joie de la maison (Comté de Cumberland). 122
La commère (York) 124
L'exemple vaut mieux que le précepte (Comté de Burlington) ... 125
La mode (Newport) 127
La mode (Newport) 128
La mode (Newport) 129

VI. — *Exercices de style : La vie de l'école décrite par les écoliers.*

L'école (Cincinnati) 130
Notre école (Rochelle) 131
Notre école (Elkador) 131
Notre école (Comté de Monmouth) 132
Compte rendu du dernier examen (Fitchburgh) 134
Les compositions (York) 134
Encore les compositions (Newport) 135
Critique des compositions (Nouvelle-Orléans) 136
La vie d'une écolière (Nouvelle-Orléans) 138
Notre pique-nique scolaire (Milwaukee) 139
Notre pique-nique scolaire (Milwaukee) 139
Compte rendu d'une conférence publique (Leiperville) 140
Les écoles d'autrefois (Boston) 141

VII. — *Exercices de style : A propos du Centenaire.*

Le Centenaire (Newport) 152
Offrande pour le Centenaire (avec texte anglais). (Comté de Hunterdon) 153
Les premiers cent ans de notre histoire (Milwaukee) 154
Progrès de ce pays en cent ans (Leiperville) 155
Jadis et aujourd'hui (Patterson) 156
Dans cent ans (Comté de Mercie) 157

VIII. — *Histoire.*

Christophe Colomb (Milwaukee) 159
Même sujet (Milwaukee) 160

Pages.
Ferdinand de Soto (Boston)..... 161
Questions d'histoire (8e année). (Indianapolis)..... 162
Questions d'histoire (examen de 1re année). (Nouvelle-Orléans). 163
Questions d'examen (District de Columbia)..... 164
Questions d'histoire (7e année). (West des Moines)..... 165
Sur Franklin (West des Moines)..... 167
George Washington (Cleveland)..... 168
Même sujet (Cleveland)..... 170
Même sujet (Cleveland)..... 170
Même sujet (Cleveland)..... 171
Même sujet (Milwaukee)..... 172
La Fayette (Boston)..... 174
La chevauchée de Paul Revere (Boston)..... 176
Henri Wilson (Boston)..... 178
Abraham Lincoln (Milwaukee)..... 179
Un chapitre sur Napoléon (Comté de Monmouth)..... 180
Questions sur l'histoire d'Angleterre (Boston)..... 181
Esquisses biographiques de quelques voyageurs célèbres (Comté du Cap May)..... 183
Mound Builders (Newport)..... 185

IX. — *Instruction civique.*

Le patriotisme (Milwaukee)..... 187
Étude de la Constitution (District de Columbia)..... 188
Questions sur la Constitution (Cleveland)..... 189
Questions d'histoire contemporaine (Somerset)..... 190
Coup d'œil sur l'histoire nationale (Lancaster)..... 190

X. — *Géographie.*

Questions de géographie mathématique (Chicago)..... 190
Questions de géographie physique (District de Columbia)..... 191
Questions de géographie économique (Newport)..... 191
Questions de géographie générale (Saint-Louis)..... 192
Autres questions de géographie générale (Saint-Louis)..... 193
Questions de géographie physique (Saint-Louis)..... 193
Questions sur la géographie de l'Europe (Bay City)..... 194
Questions sur la géographie de l'Amérique (Sparta)..... 197
Carte de l'Amérique du Nord (Sparta)..... 198
Questions sur la géographie des États-Unis (Indianapolis)..... 201
Questions d'examen (Boston)..... 202
Autres questions d'examen (Boston)..... 203
Révision de la géographie (Somerset)..... 204
Riches en rochers (Boston)..... 205

XI. — *Notions d'histoire naturelle et de physique.*

Examen d'histoire naturelle (Washington)..... 207
Questions de physique (Washington)..... 208

Pages.
Formes des feuilles (avec figures). (Boston)..... 209
Racines, troncs et arbres (Columbus)..... 210
Questions de physique (Sandusky)..... 210
Questions sur les climats (Burlington)..... 211
Questions de physiologie (Milwaukee)..... 212

XII. — *Arithmétique.*

Calcul mental (degré moyen). (Newport)..... 213
Calcul mental (examen trimestriel, degré inférieur). (Newport). 214
Fractions et problèmes (Cleveland)..... 214
Questions (7e année). (Saint-Louis)..... 216
Questions (7e année). (Saint-Louis)..... 217
Questions (8e année). (Indianapolis)..... 218
Problèmes (Memphis)..... 218
Problèmes sur la règle d'intérêt (Startford)..... 219
Problèmes (8e année). (Cincinnati)..... 219
Problèmes (3e degré). (District de Columbia)..... 219
Dessin géométrique (Newport)..... 221

XIII. — *Musique.*

Exercices de solfége (Cambridge)..... 221
Même exercice (Newport)..... 223
Exercice de musique (Nashville)..... 225
Mélodie composée par un élève..... 227
Mélodie composée par un élève..... 227
Mélodie composée par un élève..... 228
Mélodie composée par un élève..... 228

XIV. — *Travail des enfants chinois élevés aux États-Unis.*

Ma ville natale (West Haven)..... 229
Mon voyage de Chine en Amérique (Startford)..... 229
La Chine (Washington)..... 231
Les oiseaux (East Hampton)..... 232
L'hiver (Stratford)..... 234

XV. — *Dessin.*

Éléments de perspective d'après la méthode de Cleveland (avec figures). (Cleveland)..... 235
Dessin dicté (avec figures). (Cleveland)..... 236
Dessin (5e année) (avec figure). (Cleveland)..... 237
Dessin d'objets (avec figure). (Cleveland)..... 238

TROISIÈME PARTIE

High Schools.

PREMIÈRE SECTION : COMPOSITIONS LITTÉRAIRES.

I. — *Récits scolaires.*

Pages.
Le jour de juin (Portsmouth) 241
Le jour d'examen (Aurora) 247
Les écolières (Littleton) 248
Nos écoles publiques (West des Moines) 249
Les écoles françaises (Sandusky) 251

II. — *Littérature.*

L'esprit et l'humour (Rochelle) 253
Du style (Rochelle) 256
Études linguistiques (Milwaukee) 256
Questions sur la ponctuation (Bay City) 259
Origine des locutions d'argot (Milwaukee) 261

III. — *Narrations et fictions.*

Entrevue du soleil et de la lune (Greenfield) 264
A l'homme dans la lune (Milwaukee) 268
Les parapluies (York) 269
Le jour de déménagement (1re année). (Milwaukee) 271
Le jour de déménagement (1re année). (Milwaukee) 273
Le marché (Baltimore) 274
Julia Bruce (Sandusky) 277
Mon rêve (Aurora) 278
Mon rêve (Aurora) 279
Mon rêve (Aurora) 280

IV. — *Littérature et Histoire littéraire.*

De la littérature américaine (Lewsburg) 281
Les sciences contre les classiques (Aurora) 285
Question sur la littérature anglaise. (Reading) 288

V. — *Exercices oratoires en public.*

La vapeur et son utilité (Reading) 288
Les vieilles choses ont passé (Reading) 291
Adieux des aînées (Nouvelle-Orléans) 294
Adieux des jeunes (Nouvelle-Orléans) 297

2e SECTION : COMPOSITIONS MORALES ET PHILOSOPHIQUES.

VI. — *Dissertations.*

Pages.
Amusements innocents (Milwaukee) 298
Amusements innocents (3e année). (Aurora) 301
De l'extension des congés aux États-Unis. (Aurora) 303
L'école buissonnière (Baltimore) 306
Propos de table (York) 308
Faites régner le bonheur au foyer domestique (Littleton) 309
L'augmentation de la richesse produit-elle un bon effet sur nos mœurs? (Aurora) 310
Dans cent ans d'ici (Milwaukee) 312
Bienfaits de l'éducation (Milwaukee) 315
Laissez entrer le soleil (New Brunswick) 316
La beauté (Aurora) 317
Devoirs et droits (Burlington) 320
Peut-on jamais justifier un mensonge? (Milwaukee) 322
Honneur aux mains calleuses (Portsmouth) 323

3e SECTION : COMPOSITIONS HISTORIQUES ET POLITIQUES.

VII. — *Histoire.*

Étude de l'histoire (Milwaukee) 328
Histoire ancienne (Rochelle) 329
Histoire moderne (Baltimore) 331
Histoire de France (Baltimore) 332
Jeanne d'Arc (Sandusky) 335
L'homme sans patrie (Sandusky) 336
Il y a cent ans (Orange) 338
Les « Détectives » de l'histoire (Milwaukee) 341

VIII. — *Compositions politiques.*

Constitution des États-Unis (Great Bend) 343
Le système du Jury (Greenfield) 349
Nos présidents (Avondale) 354
Tout enfant américain espère être président (Avondale) 356
Notre première présidente (Milwaukee) 357
Le suffrage étendu aux femmes (Fitchburgh) 359
La seule vraie République (West des Moines) 361
L'immigration (Aurora) 364
L'immigration (Aurora) 370
Actualités (Corry) 373
Les élections en France (Plymouth) 375

4e SECTION : COMPOSITIONS LATINES.

IX. — *Versions et Thèmes latins.*

Pages.
Versions et exercices (San Francisco)..... 376
Examen de latin (Cleveland)..... 378
Autre examen (Cleveland)..... 379
Examen écrit (Washington)..... 380
Grec (Shelbyville)..... 380

X. — *Traduction libre.*

Le 4e livre de l'*Énéide* de Virgile, traduit en forme de drame anglais, en trois actes (Newburyport)..... 381

XI. — *Compositions françaises.*

Phrases traduites en français (Cincinnati)..... 394
Exercices français (Cincinnati)..... 395
Thèmes français (4e année). (Cincinnati)..... 395
Composition en français : Joséphine. (Kirkwood)..... 396

5e SECTION : COMPOSITIONS SCIENTIFIQUES.

XII. — *Mathématiques.*

Algèbre (Washington)..... 397
Algèbre (Washington)..... 398
Trigonométrie (Californie)..... 399
Astronomie (Boston)..... 399

XIII. — *Sciences physiques.*

Physique (Cleveland)..... 401
Physique (Californie)..... 403
Solides et fluides (Californie)..... 403
Examen de physique (Baltimore)..... 404
Chimie (Californie)..... 407
Chimie (Baltimore)..... 408
Chimie (3e année). (Cleveland)..... 411

XIV. — *Sciences naturelles.*

Biologie (Milwaukee)..... 414
Physiologie (Corry)..... 418
Analyse botanique (La Fayette)..... 423
Géologie (Californie)..... 424

XV. — *Dessin.*

Pages.
Dessin d'architecture avec figures..... 424

QUATRIÈME PARTIE

Normal Schools.

La Bible dans les écoles publiques..... 427
La Bible dans les écoles publiques (Bloomsburgh)..... 429
Les femmes doivent-elles être admises dans nos colléges? (Millersville)..... 433
Le centenaire de l'éducation (Milwaukee)..... 440
Histoire de l'éducation (Milwaukee)..... 442
Philosophie de l'éducation (Cincinnati)..... 451
Principes élémentaires d'éducation (Upsilanti)..... 453
De la discipline ou du gouvernement de l'école (Milwaukee)... 456
Philosophie mentale (Cincinnati)..... 462
Des punitions (Dayton)..... 463
Leçons de choses (questions d'examen) (Milwaukee)..... 465
Leçons de choses (Millersville)..... 471
Leçons de lieu (Indianapolis)..... 478
De l'enseignement de la lecture (Indianapolis)..... 483
De l'enseignement de la grammaire (Upsilanti)..... 486
Rapports faits par les élèves de l'école normale après leurs visites dans les classes de l'école primaire annexe (Indianapolis)... 489
Mobilier de l'école (Dayton)..... 491
De l'enseignement du dessin (Milwaukee)..... 493
L'exercice (Upsilanti)..... 495

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2

375.00973 B932D
Buisson
Devoirs d'écoliers américains,
recueillis à l'Exposition
de Philadelphie

DATE	ISSUED TO

375.00973
B932D
Buisson
Devoirs d'écoliers américains,
recueillis à l'Exposition
de Philadelphie